



HAL
open science

Le mythe du Continent Austral : imaginaire et découverte de la Terre : un mythe au service de la géographie moderne

Thibault Barbosa

► To cite this version:

Thibault Barbosa. Le mythe du Continent Austral : imaginaire et découverte de la Terre : un mythe au service de la géographie moderne. Géographie. Normandie Université, 2023. Français. NNT : 2023NORMLH11 . tel-04550057

HAL Id: tel-04550057

<https://theses.hal.science/tel-04550057v1>

Submitted on 17 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Normandie Université



THÈSE

Pour obtenir le diplôme de doctorat

Spécialité GEOGRAPHIE

Préparée au sein de l'Université Le Havre Normandie

Le mythe du Continent Austral. Imaginaire et découverte de la Terre : un mythe au service de la géographie moderne

**Présentée et soutenue par
THIBAUT BARBOSA**

**Thèse soutenue le 13/10/2023
devant le jury composé de**

M. YVES BOQUET	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITE DIJON BOURGOGNE	Rapporteur du jury
MME EDITH FAGNONI	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITE PARIS 4 PARIS-SORBONNE	Rapporteur du jury
M. ATHANASE BOPDA	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Université Le Havre Normandie	Membre du jury
M. LAURENT CARROUE	DIRECTEUR DE RECHERCHE, UNIVERSITE PARIS 8 UNIVERSITE VINCENNES ST DENIS	Membre du jury
M. CHRISTIAN GRATALOUP	PROFESSEUR HONORAIRE, UNIVERSITE PARIS 7 PARIS DIDEROT	Membre du jury
M. CHRISTOPHE MANEUVRIER	MAÎTRE DE CONFERENCES, Université de Caen Normandie	Membre du jury
M. BRUNO LECOQUIERRE	PROFESSEUR DES UNIVERSITES EMERITE, Université Le Havre Normandie	Directeur de thèse

Thèse dirigée par BRUNO LECOQUIERRE (Identité et Différenciation des Espaces de l'Environnement et des Sociétés)



Remerciements

Ce travail est l'aboutissement d'une longue réflexion débutée en 2009. Jeune bachelier, je commençais des études d'histoire. Pour moi, la géographie n'était alors qu'un parcours choisi parmi d'autres afin de pourvoir à la bidisciplinarité du diplôme. J'avais néanmoins été intrigué par plusieurs concepts présentés pendant les cours. Je garde ainsi à l'esprit une des premières unités d'enseignement consacrée aux méthodes et conceptions de la géographie. Je découvrais qu'il n'y avait pas une mais des représentations et que la géographie était façonnée avant tout par le regard de l'Homme.

Il m'a fallu cependant attendre dix ans pour consacrer un travail de recherche à la géographie. Cette expérience doctorale est le fruit d'une maturation personnelle. Ayant un cursus pluridisciplinaire, je souhaitais apporter ma modeste contribution au savoir géographique. Malheureusement, je ne savais pas comment concrétiser ce souhait.

En ce sens, j'aimerais remercier profondément et exprimer mes sentiments les plus chaleureux à Monsieur Bruno Lecoquierre. Ce dernier a accepté de répondre à mes sollicitations et a su me proposer un sujet de recherche correspondant à mes aspirations. En France comme au Japon, son aide mais aussi sa bienveillance rigoureuse ont permis la réalisation de ce travail. Ses conseils, sa disponibilité mais aussi ses nombreuses relectures ont contribué à l'aboutissement de cette recherche.

Madame Fagnoni, Messieurs Bopda, Boquet, Carroué, Grataloup, Maneuvrier, je vous remercie d'avoir accepté de siéger dans ce jury. Je vous exprime ma plus profonde reconnaissance pour le temps précieux que vous m'accordez pour la phase finale de ce travail.

J'adresse également toute ma gratitude à Laurie, mon épouse, qui a su avec patience (et parfois abnégation) m'accompagner dans ce long périple. Je remercie aussi Michel Stolfa pour sa relecture et ses corrections. Mes pensées vont également à Philippe Jacob et Colin Marais qui ont su nourrir ma réflexion personnelle.

Enfin, je remercie l'ensemble du personnel de l'Université du Havre-Normandie (plus particulièrement Mesdames Sajous, Sansy, et les différents membres du laboratoire IDEES – Le Havre) qui m'ont accompagné durant ces années.

Sommaire

Remerciements - p. 3

Introduction générale - p. 9

- 1 – Le Continent Austral : un concept polysémique - p. 10
- 2 – Le Continent Austral : Réflexions épistémologiques et hypothèses - p. 11
- 3 – Présentation de l'état de l'art et de la méthodologie - p. 16
- 4 – Présentation du plan - p. 21

Partie 1 – Aux fondements du mythe austral - p. 23

Introduction partie 1 - p. 25

Chapitre 1 – La représentation des Antipodes durant la période grecque, de la période archaïque à l'époque hellénistique (VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ / -30 avant Jésus-Christ) - p. 27

- 1.1 – Aux origines de la «géographie» grecque - p. 28
- 1.2 – La question antipodale durant les époques classique et hellénistique - p. 32
- 1.3 – Les Antipodes: un *topos* géographique à la fin de l'époque hellénistique - p. 39

Chapitre 2 – La question antipodale durant la période romaine, de la fin de la République au crépuscule de l'Empire (I^{er} siècle avant Jésus-Christ / V^{ème} siècle après Jésus-Christ) - p. 43

- 2.1 – Les Antipodes : un objet rhétorique - p. 44
- 2.2 – Les Antipodes : un objet « géographique » - p. 47
- 2.3 – Les Antipodes : un objet littéraire - p. 49
- 2.4 – La théorie méridionale dans l'œuvre de Claude Ptolémée - p. 51
- 2.5 – Les Antipodes : un sujet de débat - p. 53

Chapitre 3 – L'image australe durant l'époque médiévale, des sources paléochrétiennes à la veille des «Grandes Découvertes»: une représentation influencée par la religion ? - p. 57

- 3.1 – La question antipodale chez les premiers chrétiens - p. 57
- 3.2 – L'étude antipodale pendant le «premier Moyen Age» (V^{ème} siècle –XII^{ème} siècle) - p. 61
- 3.3 – L'étude antipodale pendant le «second Moyen Age» (XII^{ème} siècle – XVI^{ème} siècle)- p.66
- 3.4 – Les Antipodes : un lieu littéraire et théologique - p. 71
- 3.5 – La place des Antipodes dans une « sphère cosmographique » aux représentations variées - p. 75

Conclusion partie 1 - p. 79

Partie 2 – La représentation du monde à l’aube des « Grandes Découvertes », entre tradition et modernité - p. 81

Introduction partie 2 - p. 83

Chapitre 4 – Une représentation du monde s’appuyant sur des « croyances anciennes » - p. 85

- 4.1 – Au sortir du Moyen Age, des cartes encore essentiellement symboliques - p. 87
- 4.2 – Le christianisme, élément structurant la pensée cosmographique - p. 88
- 4.3 – La production cartographique de l’œuvre de Claude Ptolémée – p. 93
- 4.4 – Vers une relecture de l’œuvre de Claude Ptolémée – p. 100
- 4.5 – L’influence encore perceptible des sources antiques - p.107
- 4.6 – La représentation du continent méridional au XV^{ème} siècle - p. 111

Chapitre 5 – La place des sources extérieures ou inédites dans la représentation du monde - p. 113

- 5.1 – L’apport de la « géographie » arabe - p. 113
- 5.2 – L’influence des voyageurs médiévaux et des premières expéditions occidentales - p. 118
- 5.3 – Bilan : la place du mythe méridional dans les productions cartographiques de la fin XV^{ème} siècle et du début XVI^{ème} siècle - p. 125

Chapitre 6 – La construction d'une pensée géographique dans la société au tournant des époques médiévale et moderne - p. 129

- 6.1 – La diffusion de l'information géographique dans la société à la fin du Moyen Age : l'exemple de Marco Polo - p. 130
- 6.2 – La géographie, une « science » populaire dans les cours princières - p. 134
- 6.3 – Martin Waldseemüller, cosmographe passeur entre le monde de Ptolémée et celui des « Grandes Découvertes » - p. 137

Conclusion partie 2 - p. 143

Partie 3 – La réécriture du mythe austral au XVI^{ème} siècle - p. 145

Introduction partie 3 - p. 147

Chapitre 7 – La représentation du concept méridional dans la décennie 1510, la relecture d’un mythe au travers des voyages d’exploration - p. 149

- 7.1 – L’intégration cartographique des explorations européennes - p. 150
- 7.2 – Une représentation du monde encore malléable - p. 152
- 7.3 – Un regain d’intérêt pour le mythe austral - p. 156
- 7.4 – *Brasilie Regio* : l’invention d’une représentation australe en partie inédite - p. 160
- 7.5 – Des voyages inédits à l’origine de ces représentations - p. 163
- 7.6 – Un usage des sources anciennes encore présent - p. 166

Chapitre 8 – La circumnavigation de Fernand de Magellan, une étape majeure dans la renaissance du mythe austral - p. 171

8.1 – Le premier tour du monde (1519-1522) - p. 171

8.2 – Les premières représentations cartographiques du détroit de Magellan - p. 180

8.3 – La difficile assimilation de la circumnavigation de Fernand de Magellan dans la construction australe - p. 184

8.4 – La mise en texte de la découverte magellane - p. 186

Chapitre 9 – L'émergence et l'affirmation d'un modèle austral dans la pensée cosmographique (1520-1606) - p. 193

9.1 – L'affirmation de la représentation australe dans les productions cartographiques - p.193

9.2 – « L'École de Dieppe » et la représentation cartographique du Continent Austral - p.210

9.3 – La question antipodale dans les productions au XVI^{ème} siècle - p. 218

9.4 – Les latitudes méridionales au cœur des voyages d'exploration - p. 222

9.5 – La colonisation du troisième monde - p. 225

Conclusion partie 3 - p. 231

Partie 4 – Les grandes expéditions du XVII^{ème} siècle pour trouver le Continent Austral - p. 233

Introduction partie 4 - p. 235

Chapitre 10 – L'*Australia del Espiritu Santo* ou la quête australe dans l'océan Pacifique - p. 237

10.1 – La découverte de l'*Australia del Espiritu Santo* - p. 237

10.2 – Les voyages méridionaux contemporains de l'expédition de Queiros - p. 241

10.3 – Les représentations cartographiques après les voyages espagnols (jusqu'aux années 1630) - p. 246

10.4 – Les représentations cosmographiques dans les publications scientifiques (jusqu'aux années 1630) - p. 252

Chapitre 11 – La découverte de nouvelles terres méridionales : l'exploration européenne des côtes de la Nouvelle-Hollande (1606-1705) et la publication de la navigation de Gonneville (1659) - p. 257

11.1 – La création de la V.O.C - p. 257

11.2 – Les premières explorations de la Nouvelle-Hollande (1606) - p. 259

11.3 – Les découvertes d'Abel Tasman (1642) - p. 261

11.4 – L'exploration anglaise de la Nouvelle-Hollande : le cas de William Dampier (1686-1705) - p. 264

11.5 – L'intégration des découvertes méridionales dans la cosmographie - p. 267

11.6 – Le récit du voyage de Binot Paulmier de Gonneville (1659) - p. 268

11.7 – Vers la transformation du modèle cartographique australe après les voyages de la V.O.C ? - p. 272

Conclusion partie 4 - p. 287

Partie 5 – La résolution du mythe austral au XVIII^{ème} siècle sur fond de concurrence entre savants de cabinet et navigateurs - p. 289

Introduction partie 5 - p. 291

Chapitre 12 – La réactivation du mythe austral au XVIII^{ème} siècle : l'expédition du capitaine Bouvet de Lozier - p. 293

- 12.1 – La « découverte » du cap de la Circoncision (1^{er} janvier 1739) - p. 294
- 12.2 – Les productions cartographiques du voyage du capitaine Bouvet de Lozier - p. 298
- 12.3 – Le voyage du capitaine Bouvet de Lozier et les savants contemporains - p. 312
- 12.4 – La quête du Continent Austral au cœur de certaines navigations - p. 314
- 12.5 – Charles de Brosses et Alexander Dalrymple : le Continent Austral au cœur d'une correspondance épistolaire - p. 315

Chapitre 13 – La résolution du mythe austral après la guerre de Sept Ans (1756-1763) - p. 319

- 13.1 – Le voyage autour du monde de Bougainville (1766-1769) - p. 320
- 13.2 – L'expédition de Marion-Dufresne (1771-1772) - p. 323
- 13.3 – La découverte fantasmée d'un continent par Yves-Joseph de Kerguelen (1771-1774) - p. 326
- 13.4 – Les explorations de James Cook : le crépuscule du mythe austral (1768-1775)- p. 329
- 13.5 – Alexandre de Humboldt : le savant explorateur - p. 339

Chapitre 14 – Le Continent Austral : un objet littéraire (XVII^{ème} siècle -XVIII^{ème} siècle) - p. 343

- 14.1 – *Mundus Alter et idem* (1605) - p. 345
- 14.2 – *Histoire du grand et admirable Royaume d'Antangil* (1616) - p. 346
- 14.3 – *The Antipodes* (c. 1640) - p. 348
- 14.4 – *The Isles of Pines* (1668) - p. 348
- 14.5 – *La Terre Australe connue* (1676) - p. 350
- 14.6 – *L'Histoire des Sevarambes* (1675-1679) - p. 351
- 14.7 – *The Mighty Kingdom of Krinke Kesmes* (1708) - p. 352
- 14.8 – Synthèse : l'utopie australe aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles - p. 353

Conclusion partie 5 - p. 357

Conclusion générale - p. 359

- 1 – L'imaginaire, la réalité et la construction de la géographie - p. 361
- 2 – Redéfinir notre conception de la géographie - p. 362
- 3 – La représentation cartographique du Continent Austral - p. 365
- 4 – Expériences européennes et mondialisation - p. 367
- 5 – Le Continent Austral : moteur dans l'exploration de la Terre - p. 369
- 6 – La planète du Petit Prince - p. 370

Glossaire – p. 371

Table des documents et des tableaux – p. 373

Bibliographie – p. 381

Introduction générale

En observant *Le rivage des Syrtes* (ouvrage de Julien Gracq), le personnage principal du roman éponyme Aldo se faisait la réflexion suivante : « *Plus loin encore, une ligne continue d'un rouge vif : c'était celle qu'on avait depuis longtemps acceptée pour ligne frontière [...] Orsenna et le monde habitable finissaient à cette frontière d'alarme, plus aiguillonnante encore pour mon imagination de tout ce que son tracé comportait de curieusement abstrait ; à laisser glisser tant de fois mes yeux dans une espèce de conviction totale au long de ce fil rouge [...] il avait fini par s'imprégner pour moi d'un caractère de réalité bizarre : sans que je voulusse me l'avouer, j'étais prêt à douer de prodiges concrets ce passage périlleux, à m'imaginer une crevasse dans la mer* » (Gracq, 1951, p. 32). Dans cet extrait, l'auteur a amené son héros, observant un rivage, à une réflexion géographique extrêmement intéressante. Ce dernier, en regardant une zone inconnue, avoue avoir laissé son imagination fabriquer une certaine représentation de cet espace. Globalement, sa seule connaissance de ce territoire provient de quelques rapports de missions. Pour Aldo, les Syrtes sont une terre autre, un monde différent du sien. La méconnaissance de cette région, voire son rejet entretenu par des tensions géopolitiques, n'empêche pas l'existence d'une certaine curiosité pour cette inconnue. Dans ce contexte difficile, l'imagination reste alors le seul outil disponible pour penser les Syrtes. La vue de quelques éléments de paysage avait nourri la construction de cet imaginaire.

Plus généralement, la question de la *terra incognita* ne doit pas être analysée comme une simple métaphore. Comme le rappelle Alfred Hiatt, cela fut un sujet important dans l'histoire de la géographie : seule la cartographie du monde en sa totalité permit la résolution de cette question. Avant cela, cette thématique demeurait essentielle et était également la source d'un paradoxe : comment représenter (penser) une terre inconnue ? (Hiatt, 2008, section i). Pour le chercheur étudiant ce sujet, une autre interrogation se pose, comment définir une *terra incognita* ? John K. Wright invoque trois éléments pour caractériser une terre inconnue¹. Une définition littérale : c'est une région considérée comme inexplorée s'opposant au monde connu de l'explorateur. Ce fut également une expression employée par des cartographes afin de signaler l'absence d'informations concernant une région. La terre inconnue peut aussi renvoyer à des représentations et des concepts plus philosophiques. Toutefois, cette définition doit être nuancée, John K. Wright rappelle la « *variété des terres inconnues* ». La réflexion de Romain Bertrand pourrait parfaitement compléter cette idée : « *la terra incognita est l'arrière-cour des autres* » (Bertrand, 2019, p. 25). L'expression

1. Pour ce point, la lecture en sa totalité de l'article de John K. Wright demeure intéressante afin de cerner la notion de *terra incognita* (Wright, 1947).

« terre inconnue » doit donc être pensée comme un concept mouvant. Notre travail de recherche pourra en témoigner.

1- Le Continent Austral² : un concept polysémique

L'étude d'une supposée *terra incognita* a été au centre de ce projet de recherche. Le Continent Austral a longtemps été considéré comme une terre inconnue des Européens. Nous le verrons dans la suite de cette introduction, cet objet doit être également analysé comme étant plus qu'une simple *terra incognita*, mais avant cela : comment pouvons-nous définir le Continent Austral ? Expliquer cet objet géographique demeure complexe. Nous avons choisi une appellation particulière afin de définir ce concept. Néanmoins, plusieurs expressions peuvent renvoyer à une idée plus ou moins similaire. En effet, quels sont les points communs entre les appellations suivantes : Antipodes, *Antichtone*, Continent Austral, Terre Australe, terre magellane, etc ? Ces différents noms renvoient à une idée plus ou moins similaire : une croyance, selon laquelle, il aurait existé dans les latitudes méridionales une terre plus ou moins vaste. Cette dernière pouvait être habitée, déserte, une nouvelle Europe, etc. On l'aura compris, l'idée de Continent Austral renvoie à un concept polysémique. Il y a une fondation commune mais avec de nombreuses ramifications. Nous avons employé ici le terme de croyance. Celui-ci ne nous semble pas exagéré car certains ont cru avec certitude à l'existence d'une terre méridionale. Le stade de croyance a également été dépassé. Au fil de l'Histoire, des explorateurs européens ont découvert des Terres Australes, certains étaient persuadés d'avoir foulé le fameux continent, d'autres ont pensé avoir débarqué dans une région quelconque. Quoi qu'il en soit, des découvertes avaient eu lieu ! En d'autres termes, cette histoire s'inscrit dans un contexte de tension entre les espaces connus et les espaces rêvés (Lecoq, 1998, p. 8).

Le concept austral est une idée ancienne. Bien avant les voyages d'exploration, les Anciens avaient déjà réfléchi à l'existence possible d'une terre au-delà du monde connu. Les artistes et les savants de l'Antiquité conjecturaient déjà sur le sujet. Les hommes du Moyen Âge se sont saisis également de ce thème. A l'aube de l'époque moderne, l'idée australe n'était pas un sujet inédit, la période des « Grandes Découvertes »³ allait néanmoins marquer durablement l'histoire du continent méridional. Bruno Lecoquierre rappelle que le propre de l'exploration est de découvrir des nouvelles terres et donc de repousser les limites de l'inconnu. Dans ce contexte, les voyages d'exploration ont permis également de vérifier la validité de certaines théories géographiques (Lecoquierre, 2008, p. 18 et p. 24). Ainsi, l'exploration systématique du monde par les Européens à

2. Nom propre désignant un (supposé) lieu géographique. Nous utiliserons des majuscules. De même pour Terre Australe. Plusieurs scientifiques ont fait ce choix (cf Broc, 1980).

3. Par la suite, nous reviendrons sur l'historiographie de cette expression.

partir du XV^{ème} siècle amena à la multiplication des navigations dans les latitudes méridionales. La théorie australe pouvait alors être affirmée ou infirmée. Dans notre travail de recherche, l'étude de ces explorations a donc été une première ligne de force importante. Une seconde ligne de force a également guidé notre recherche. Le Continent Austral a été le prétexte à certaines explorations. Il fut également un sujet de réflexion pour certains érudits. Comment ces derniers ont-ils abordé cette thématique ? La question de la représentation cartographique du Continent Austral nous a particulièrement intéressés. Numa Broc rappelle que « *la carte possède un pouvoir de persuasion sensiblement plus fort que l'écrit ; aussi est-ce par l'image, beaucoup plus que par les mots que les hommes [...] se sont forgé une nouvelle vision du monde, un nouvel espace mental* » (Broc, 1986, p. 43). La carte a longtemps été un support pour coucher une représentation du monde. Son étude est donc nécessaire pour comprendre le concept austral. Cette analyse nous oblige à revenir à l'idée de polysémie. En effet, il n'existe pas et il n'a jamais existé de représentation figée. Ainsi, appréhender la question australe passe par l'étude des explorations et l'analyse des diverses représentations. Ces deux axes restent des portes d'entrée. En effet, ils soulèvent plusieurs pistes et hypothèses.

2- Le Continent Austral : Réflexions épistémologiques et hypothèses

Nous venons de l'écrire, la seule étude des explorations et des productions scientifiques ne nous permet pas de dresser une histoire complète du Continent Austral. Certes, c'est une étape nécessaire dans notre projet de recherche mais cela ne peut pas être une finalité. Ces deux axes nous permettent de dresser une chronologie et un cadre évolutif. Néanmoins, il serait problématique de limiter notre recherche à ces deux aspects. Étudier l'histoire du Continent Austral nous amène à élargir notre champ d'analyse. Nous avons dégagé cinq autres thématiques qu'il nous semble nécessaire d'aborder :

1) Un mythe géographique : dans le paragraphe précédent, nous avons présenté le Continent Austral comme une *terra incognita*. La définition géographique d'une terre inconnue correspond parfaitement à la région méridionale. Cependant, ce seul cadre ne pourrait convenir à notre objet d'étude. Une part de l'identité de notre sujet serait alors minimisée. Le Continent Austral est plus qu'une *terra incognita*, c'est également un mythe géographique. Comment pouvons-nous définir ce concept ? C'est une tâche complexe mais nous souhaitons proposer la définition suivante en nous appuyant sur les propos d'Eric Dardel : « *Le mythe n'est pas du tout le récit d'un évènement survenu à une date précise et unique. Il est absolu, absout du temps comme*

date et moment. Essentiel, il englobe tous les existants. Cette "essence", en réalité typique et exemplaire, les divers êtres l'actualisent, la répètent, et la manifestent » (Dardel, 1990, p. 69). Cette définition nous semble extrêmement pertinente. Eric Dardel nous montre que le mythe est plus qu'un récit fabuleux symbolisant une condition humaine. C'est une chose intemporelle qui marque un lien fort entre l'Homme et la Terre (Dardel, 1990, p. 64). En ce sens, le mythe géographique nous apporte des informations sur la croyance d'une représentation terrestre. Le Continent Austral s'insère dans ce cadre. En effet, il est plus qu'une simple terre méconnue, il est revêtu également d'une symbolique profonde. Notre étude s'intéressera à ce sujet en montrant comment le Continent Austral a pu porter certaines valeurs.

2) Représentation : nous l'avons écrit, ce mythe géographique a également été l'objet de nombreuses représentations. Arrêtons-nous un instant sur cette idée. La notion de représentation peut être définie de la manière suivante : « *Configuration idéale, immatérielle, qui se réfère à une entité autre* » (Debarbieux, 2020, p. 866). Complétons cette première approche avec une deuxième définition : « *Une représentation désigne une entité formelle – toujours spatiale et temporelle, matérielle et mentale, individuelle et collective – qui évoque une autre entité (appelée le référent) et favorise ainsi la cognition et l'action des individus. Toute représentation remplace quelque chose d'autre pour quelqu'un : la carte, l'image mentale, le député et la performance artistique peuvent respectivement constituer, à leur manière, une représentation d'un espace, d'un objet, d'une population ou d'une idée.* »⁴. Celle-ci permet de distinguer plusieurs types de représentation. Deux catégories concernent plus particulièrement notre sujet d'étude. La représentation matérielle qui permet de stabiliser une idée dans le « monde concret ». La carte est une possibilité. Nous reviendrons très prochainement sur cette idée. Cette stabilisation suppose donc l'existence d'une représentation mentale. Celle-ci peut être définie comme « *un ensemble structuré, fonctionnel et évolutif d'idées, de croyances, d'opinions à l'égard d'un objet ou d'une situation* ». Plusieurs références culturelles peuvent nourrir cette représentation (histoire, imaginaire, etc.). A l'inverse, l'idée de perception s'appuie davantage sur les sens, ce concept pourrait également nous intéresser. Plus largement, l'idée de représentation renvoie à une relation particulière avec l'espace : un objet permet de représenter un espace (imaginaire ou non).

4. La définition et son analyse sont tirées du site : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/representation> [consulté le 05/06/2022].

3) Cartographie : cette notion nous semble également importante. Le Continent Austral, par essence, est un mythe géographique. C'est une idée fantasmée même si certains ont assuré l'avoir vu. En partant de ce postulat, il est donc nécessaire de s'intéresser à l'idée de représentation. Dans le cadre de l'exploration, nous reviendrons dans les paragraphes suivants sur cette question. La notion de représentation est aussi intrinsèquement liée à la cartographie⁵. Ce fut un axe important dans notre projet. Brian Harley a démontré qu'une carte était un objet de savoir et de pouvoir (Gould, Bailly, 1995, pp. 19-51). Elle permet grâce à un certain langage de repérer et décrire un lieu plus ou moins éloigné. En ce sens, elle porte une connaissance sur une région. Concernant notre sujet d'étude, elle tient un rôle clef car elle porte le savoir d'une terre inconnue des lecteurs européens. Elle tient donc un rôle de médiatrice entre l'Homme et la zone inconnue. Elle permet également la construction d'un nouvel espace mental. Ainsi, elle façonne la représentation géographique d'une certaine population (Broc, 1986, p. 43). Cela reste néanmoins un outil complexe avec une évolution qui n'est pas linéaire. Les évolutions ne sont pas continues, les représentations sont multiples, et cela reste aussi un outil politique (cf travaux de Brian Harley). En tous points, la représentation cartographique du Continent Austral nous permet de cerner l'évolution de ce mythe géographique. Ces productions nous donnent un moyen de comprendre comment l'Homme a fait vivre la Terre Australe.

4) Imaginaire : ces différentes notions nous obligent à aborder une autre thématique particulière : le rôle de l'imaginaire dans ce contexte géographique. De la quête du mythe austral ont découlé plusieurs expéditions. Celles-ci ont démontré l'absence de continent antipodal. L'exploration de l'Antarctique s'est inscrite dans un autre contexte. Les représentations cartographiques et les représentations des marins ont nourri cette histoire méridionale. Des éléments factuels, comme la découverte d'une île ou d'un cap, ont pu inspirer ces représentations. Néanmoins, ces faits n'étaient pas suffisants pour entretenir un mythe. L'imaginaire géographique a donc tenu aussi un rôle particulier. Des espaces vus ont été la source d'images mentales contribuant à l'organisation d'une certaine perception (et représentation) (Debarbieux, 2020, p. 534). C'est une thématique qui sera présente dans notre travail. L'imaginaire contribua à l'existence du mythe. Certes, c'est une notion discutée par les géographes (ibid.) mais elle nous semble essentielle. Maurice Godelier a réfléchi à la question de l'idéal et plus particulièrement sa place dans le réel. Il a avancé l'idée suivante : « *Les idées mènent le monde parce qu'elles le façonnent* » (Godelier, 2010, pp. 167-168). En d'autres termes, l'idéal serait un des éléments nécessaire à l'Homme pour s'approprier la nature et son espace. Ce concept trouve un écho avec nos propos précédents.

5. Nous incluons ici aussi les globes.

L'imaginaire et la représentation des hommes s'insèrent dans le réel. Ils sont producteurs d'une réalité sociale et de ses interprétations (ibid.). En effet, ces éléments ne sont pas uniquement des formes mais des parts concrètes des systèmes sociaux (Godelier, 2010, pp. 171-172). Les représentations, même erronées, font partie des réalités sociales. Ce ne sont pas des éléments qui sont situés en dehors d'un système. En ce sens, Maurice Godelier fait la différence entre l'idéal et l'imaginaire. Cette dernière notion peut produire des concepts en dehors de la réalité (ibid.). Sur ce point, notre étude démontrera une prise de distance par rapport à la réflexion de l'anthropologue français. Nous montrerons que l'imaginaire géographique s'inscrit au contraire dans une réalité certaine. Quoi qu'il en soit, Maurice Godelier divise en deux catégories les fonctions idéelles (Godelier, 2010, p. 176). Une catégorie nous intéresse plus particulièrement : les fonctions interprétant le réel avec une volonté de structuration. Les formes choisies sont organisées par ces fonctions. Ce sont des idées qui ne se cantonnent pas uniquement à la pensée. Elles sont exprimées : un langage est donc nécessaire (Godelier, 2010, p.181). Nos différentes sources (cartes et textes) ont pu être le support d'une organisation structurant une (des) vision(s) du monde. Inversement, ces représentations sont nécessaires à la construction matérielle des choses (Godelier, 2010, p. 197). Si nous résumons la pensée de Godelier au moins quatre fonctions contribuent au développement de ce système⁶ (Godelier, 2010, pp. 200-201) :

- Fonction 1 : rendre présentes à l'Homme les réalités extérieures ou intérieures.
- Fonction 2 : la représentation permet une interprétation de ces réalités.
- Fonction 3 : organiser les rapports de l'Homme entre eux et avec la « nature ».
- Fonction 4 : légitimer ou illégitimer les différents rapports.

Pour notre objet d'étude, ces différentes thématiques nous obligent à poser deux possibles situations contradictoires. Une première supposition : le mythe du Continent Austral a été un frein au développement de la connaissance géographique des latitudes méridionales. C'est une fiction qui aurait entravé les Européens dans leur entreprise exploratoire. Nous nous inscrivons en opposition à cette idée. Selon nous, il n'y a pas de séparation entre imaginaire et réalité, l'imagination a donc contribué à la construction d'une réalité géographique.

6. Nous nous sommes limités à ces quatre fonctions. L'auteur poursuit au-delà son analyse (Godelier, 2010, pp. 202-205)

5) Ouverture européenne sur le monde : cette étude nous oblige également à nous interroger sur un point plus général : le rôle joué par la recherche du Continent Austral dans le processus que l'on appelle aujourd'hui la mondialisation. En d'autres termes, il est intéressant de se questionner sur la situation suivante : la quête d'une terre (supposée) imaginaire a-t-elle été un élément accélérant la mondialisation européenne ? Nous tenterons d'apporter des éléments de réponse dans notre conclusion. Néanmoins, il est intéressant de rappeler maintenant quelques faits généraux. Histoire ancienne, la question de la mondialisation a été abordée de nombreuses fois. Dans le cadre de notre recherche, plusieurs travaux tiennent une place particulière. Tout particulièrement, Fernand Braudel qui a théorisé le concept d'économie-monde⁷. Selon lui, toute histoire est mondiale (Braudel, 1979, p.9), une économie-monde est donc : « *un fragment de l'univers, un morceau de la planète économique autonome capable pour l'essentiel de se suffire à lui-même et auquel ses liaisons et ses échanges intérieurs confèrent une certaine unité organique* » (Braudel, 1979, p. 12). C'est un espace qui ne se limite pas à l'économie et aux empires (ibid). Plusieurs éléments caractérisent une économie-monde : un centre (une ville), des espaces hiérarchisés et des périphéries, une évolution lente mais certaine, des interconnexions entre les différentes économies-mondes (Braudel, 1979, pp. 12-32). Si nous revenons sur notre étude, l'auteur signale l'évolution importante des économies-mondes européennes à l'échelle mondiale entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècle (Braudel, 1979, pp. 18-20). Dès l'époque médiévale, les économies-mondes européennes ont connu une première expansion internationale se caractérisant par une ouverture sur la Méditerranée et l'Europe du Nord au début des années 1500. Vers 1775, Fernand Braudel démontre l'existence de vastes économies-mondes européennes s'étalant en Afrique, Amérique, et Asie (ibid.). Dans ce contexte, il est intéressant de s'interroger sur le rôle de notre mythe géographique dans cette construction. Nous venons de le voir avec Maurice Godelier : l'imaginaire s'insère dans le réel.

En ce sens, nous posons l'hypothèse suivante : la recherche d'un continent mythique a déclenché la découverte européenne des latitudes méridionales. L'imaginaire a donc fécondé le monde des explorations. Une dimension double se présente à nous : un mythe géographique a été un moteur et un agent dans la construction de la géographie comme science moderne⁸. Cette affirmation pose le débat de la place à donner à l'imaginaire et aux représentations au sein de la géographie moderne. Plus largement, nous devons également nous questionner sur son développement comme science. Paul Claval a présenté un schéma⁹ où les impulsions plurielles

7. Par la suite, nous reviendrons sur les travaux de Laurent Carroué et Christian Grataloup.

8. Sans aucun jugement téléologique ...

9. Un schéma possible parmi d'autres.

constitueraient une fondation importante (Claval, 2013, p.7). Ce cadre serait une bonne grille d'analyse pour notre sujet d'étude. Néanmoins, celle-ci ne s'inscrirait pas dans une impulsion linéaire où avec le temps, le savoir structurerait la discipline (ibid.). Nous le verrons, de nombreux débats ont empêché cette linéarité.

Dans ce travail, nous défendrons l'hypothèse montrant la place importante du mythe austral dans les explorations européennes des latitudes méridionales. Pour cela, nous avons organisé notre recherche autour de la problématique suivante : « *Entre imaginaire et réalité, comment le mythique Continent Austral, agent de la construction de la géographie, fut-il un moteur pour l'exploration de la Terre et l'élargissement du monde connu à l'échelle du globe ?* »

3- Présentation de l'état de l'art et de la méthodologie

Dans la sous-partie précédente, nous avons tenté de fixer quelques éléments de réflexion marquant les fondations de notre travail de recherche. Une problématique a été dégagée. Nous allons maintenant présenter notre méthodologie. En parallèle, nous évoquerons également l'état de l'art concernant notre sujet. La mise en relation de ces deux thématiques nous a semblé nécessaire. L'état de l'art a joué un rôle important dans la construction de notre approche méthodologique. Cette dernière a connu plusieurs étapes.

En effet, à l'origine, nous avons souhaité consacrer notre projet de recherche uniquement à la cartographie australe. Nous souhaitions alors étudier l'évolution de la représentation méridionale pendant l'époque moderne jusqu'aux voyages de James Cook (mort en 1779). Très vite, nous avons vu les limites d'un tel projet : s'intéresser seulement à la cartographie aurait été fortement réducteur. Certes, elle nous apporterait des informations importantes concernant l'image australe mais une partie de son histoire serait occultée. La cartographie ne peut pas être pensée comme une finalité. Son statut peut être multiple : objet politique, œuvre d'art, représentation à un instant donné, etc. Il nous fallait donc élargir notre champ d'étude. Nous avons donc souhaité nous intéresser à une histoire plus générale du mythe austral. Avec cette fenêtre plus large, nous pouvions alors étudier ce sujet via trois focales : les explorations, les travaux des érudits¹⁰, et les productions cartographiques. Ce choix nous a permis également de mieux aborder nos pistes de réflexion évoquées dans la sous-partie précédente.

10. Dans le cadre de ce travail, nous nous sommes intéressés aux travaux des géographes (même si le terme n'était pas encore forgé à une certaine époque), historiens, philosophes, et autres intellectuels.

Cette option étant choisie, il était nécessaire de poser un cadre chronologique. L'analyse de l'état de l'art a guidé notre décision. En 1893, Armand Rainaud (1863- ??) a fait publier sa thèse intitulée *Le Continent Austral – Hypothèses et découvertes* (Rainaud, 1893). Professeur agrégé d'histoire et de géographie¹¹, il fut honoré pour cette recherche et il a été récipiendaire du prix Jomard (Ginsburger, 2018, paragraphe 39). Dans son travail de doctorat, Armand Rainaud étudia l'histoire méridionale de la Grèce antique jusqu'aux voyages de James Cook. Indéniablement, c'est un ouvrage extrêmement riche avec de nombreuses sources consultées. Nous nous sommes fortement appuyés sur cette publication. Néanmoins, celle-ci n'est pas exempte de critiques : la cartographie n'est pas ou peu étudiée, aucune carte n'a été reproduite dans l'ouvrage, signalons néanmoins l'existence de quelques croquis. De ce point de vue, notre recherche apporterait un complément essentiel à la thèse de Rainaud. C'est une publication importante mais ancienne. Une actualisation de la question est nécessaire. De plus, la publication du géographe français est l'unique recherche traitant du Continent Austral sur une chronologie aussi longue. Une relecture actualisée avec une dimension cartographique justifiait encore plus l'existence de notre projet.

D'autres ouvrages ont abordé la question méridionale, ils se concentrent néanmoins sur des périodes « plus courtes » ou sur des thématiques précises, certains n'en demeurent pas moins des publications utiles¹². Globalement, nous avons référencé peu d'ouvrages spécialisés sur la question. La Terre Australe reste, pour autant, un sujet évoqué dans des publications généralistes. Effectuons une rapide recension des travaux intéressants. Une des recherches les plus importantes à nos yeux s'intitule *Terra Incognita: Mapping the Antipodes before 1600* (Hiatt, 2008). Dans cette publication, Alfred Hiatt propose une histoire du mythe austral de l'Antiquité jusqu'au XVI^{ème} siècle. Pour la période étudiée, c'est un ouvrage dense proposant une étude complète de la question¹³. Il n'a pas traité cependant du mythe méridional dans sa totalité. Notre étude s'inscrit en complément du travail de Hiatt¹⁴. En 2016, la thèse d'Avan Judd Stallard a été publiée, celle-ci s'intitule *Antipodes : In Search of the Southern Continent* (Stallard, 2016). Cette dernière propose une histoire générale du continent méridional. En plusieurs points, elle demeure incomplète : l'époque médiévale n'a pas été traitée, certaines cartes importantes ne sont pas citées, et des travaux d'érudits ont été éludés (exemple : Maupertuis). La seconde partie de l'ouvrage d'Emmanuel Marthe s'intéresse indirectement à la question du Continent Austral (Marthe, 1959). *La France et*

11. Il fut également professeur à l'Université de Caen.

12. Citons ici un petit article de Numa Broc évoquant l'histoire du Continent Austral : un bon point de départ (Broc, 1980).

13. Alfred Hiatt s'appuie peut-être sur un catalogue trop restreint.

14. En 2016, Alfred Hiatt coordonna un ouvrage dédié à la question de la perception européenne du Continent Austral. Celui-ci reprend des thématiques déjà abordées dans l'ouvrage de 2008 et dépasse la simple étude de la terre méridionale (analyse sur l'océan Pacifique, exploration contemporaine de l'Australie, etc.).

l'exploration polaire est un récit évoquant les tentatives françaises dans la conquête des pôles. La seconde partie retrace les explorations du pôle antarctique. Toutes les tentatives hexagonales sont recensées. Il y a donc une large partie consacrée à la quête australe. Emmanuel Marthe a fourni un travail extrêmement sourcé. Son ouvrage a donc été une base importante pour la partie française de notre recherche.

Enfin, nous pourrions citer une multitude d'ouvrages ayant pour sujet l'histoire de l'Australie. Nombre de ces ouvrages se sont intéressés au Continent Austral. Plusieurs productions se sont plus particulièrement arrêtées sur cette question (McClymont, 1892¹⁵ – Clancy, 1995 – Eisler, 1996). La terre méridionale a également été un objet littéraire. Évoquons le livre de David Fausset qui s'est intéressé à cet imaginaire (Fausset, 1993). Ainsi, cette analyse de l'état de l'art nous permet de démontrer deux points : la nécessité de réaliser une synthèse actualisée et l'intégration, dans celle-ci, de toutes les facettes du mythe austral (productions écrites diverses, explorations, cartographie, et imaginaire austral).

Nous avons choisi d'intégrer cette synthèse dans une chronologie longue. Quelle méthode, pouvions-nous mettre en place ? Le mythe austral est une histoire complexe et son évolution n'est pas linéaire. Nous avons recherché les références les plus anciennes : les sources antiques. En l'état actuel des connaissances, ces sources à l'origine du mythe ont été les premières étudiées. Nous avons ensuite analysé l'évolution du mythe à travers les âges. Dans la sous-partie suivante, nous détaillerons ce point lorsque nous présenterons la construction de notre plan. Quelles ont été les sources utilisées dans notre projet de recherche ? Nous nous sommes appuyés sur la lecture des ouvrages scientifiques cités dans les lignes précédentes. Ces derniers nous ont permis de mieux cadrer notre projet. En outre, leurs auteurs avaient reproduit des récits et des productions cartographiques évoquant le Continent Austral¹⁶. Ces divers éléments ont constitué une première base à notre catalogue. Ceci n'était pas suffisant. La constitution du catalogue ne pouvait pas uniquement s'appuyer sur ces ouvrages. Nous avons donc cherché à élargir nos sources primaires littéraires¹⁷ et cartographiques.

La constitution de notre base littéraire s'est appuyée sur plusieurs éléments. Les sources secondaires déjà évoquées ont permis de dresser une liste conséquente. Nous avons complété celle-ci avec des ouvrages de recension. Prenons un exemple : Geoffroy Atkinson réalisa un vaste répertoire dénombrant les productions géographiques françaises de la Renaissance (Atkinson, 2010). Une fois cette base constituée, nous avons consulté les différentes productions, trois chemins

15. Réédition en 2017.

16. Des sources parfois introuvables aujourd'hui ...

17. Nous incluons ici aussi les récits d'exploration.

ont permis l'accès à ces livres : les éditions scientifiques¹⁸ (exemple : le voyage de Magellan traité par Xavier de Castro [de Castro, 2017]), les bibliothèques numériques (exemple : Gallica), les sites érudits (exemple : <http://remacle.org/>)¹⁹. Ainsi, notre catalogue littéraire se fonde sur une centaine de sources. Nous insistons ici sur l'importance des récits d'explorateurs. Ils ont constitué une source importante dans cette recherche. Ce sont les seules traces (et preuves) concernant ces voyages (Lecoquierre, 2008, pp. 107-108). Elles demeurent donc essentielles pour la compréhension de ce sujet. Néanmoins, il faut accepter la possibilité que certains récits ne nous soient pas parvenus. Des explorations pourraient avoir été occultées. La lecture de ces textes n'était pas toujours aisée. Ces derniers peuvent être brouillons, laconiques ou encore mélanger les genres et les styles. Cependant, ces récits relatent la découverte du Continent Austral et les premières impressions des explorateurs. Ce sont des témoignages importants pour l'essence du mythe méridional.

La création de notre base cartographique a suivi un modèle relativement similaire. Les sources secondaires, citées dans l'état de l'art, ont permis la constitution d'un premier catalogue. Nous avons complété celui-ci avec des ouvrages spécialisés : la publication de Marcel Destombes sur la cartographie médiévale (Destombes, 1964), l'atlas de cartographie moderne réalisé par Adolf Erik Nordenskiöld (Nordenskiöld, 1973)²⁰, ou encore l'analyse de la cartographie de l'océan Indien par Emmanuelle Vagnon et Eric Vallet (Vagnon, Vallet, 2017). A nouveau, les bibliothèques numériques ont permis la constitution de notre catalogue, citons bien sûr Gallica ou encore les sites internet des bibliothèques universitaires américaines ou vaticanes. Des sites commerciaux ont également fourni des documents cartographiques (<https://www.raremaps.com/> et <https://www.ebay.fr/>). Il pourrait sembler étonnant de retrouver ces sites dans un travail universitaire. Néanmoins, ces derniers fournissent des images de productions cartographiques ayant une qualité supérieure. Il en fut, parfois, de même pour le site Wikipédia (<https://fr.wikipedia.org/>). Signalons également le site de l'érudit Jim Siebold (<https://www.myoldmaps.com/>). Ce dernier a effectué un travail important de collecte. Sur son site, des cartes réalisées à diverses époques sont disponibles. Les analyses sont parfois discutables. Cependant, son recensement a été essentiel pour la constitution de notre catalogue. Ainsi, nous présentons 142 documents alors que notre corpus était à l'origine bien plus riche. Le tableau ci-dessous présente un résumé par catégorie des sources cartographiques utilisées (tableau 1).

18. Nous incluons ici aussi les éditions réalisées par des universitaires.

19. Ce site a été créé par Philippe Remacle (1944-2011), professeur belge de langues anciennes, il est aujourd'hui sous la responsabilité de ses enfants.

20. Première édition en 1889.

Enfin, il faut signaler que ce travail de recherche ayant été marqué par une expatriation au Japon (2019-2021), les outils numériques ont permis la continuité des recherches dans un contexte parfois difficile (éloignement et difficulté à quitter le territoire japonais du fait de la crise sanitaire).

Sources cartographiques universitaires
<ul style="list-style-type: none"> - http://blogs.histoireglobale.com/tag/decouvertes - https://dpg.lib.berkeley.edu/ - https://ee.bilkent.edu.tr/en/ - https://exhibits.stanford.edu/ - https://gdz.sub.uni-goettingen.de/ - https://jcb.lunaimaging.com/luna/servlet - https://library.princeton.edu/ - https://www.ub.uni-heidelberg.de/helios/digi/digit.html - https://uwm.edu/libraries/
Sources cartographiques commerciales
<ul style="list-style-type: none"> - https://antique-maps.lt/ - https://books.google.fr/ - https://www.ebay.fr/ - https://www.raremaps.com/
Sources cartographiques « type vulgarisation »
<ul style="list-style-type: none"> - https://fr.wikipedia.org/ - https://www.lhistoire.fr/
Sources cartographiques « type amateur »
<ul style="list-style-type: none"> - https://www.davidrumsey.com/ - http://ile-en-ile.org/ - http://www.myoldmaps.com/
Sources cartographiques institutionnelles
<ul style="list-style-type: none"> - https://archive.org/ - https://www.bl.uk/ - https://collections.leventhalmap.org/ - https://digi.vatlib.it/ - http://expositions.bnf.fr/ - https://gallica.bnf.fr/ - https://www.loc.gov/ - https://www.nas.gov.sg/archivesonline/ - https://www.sl.nsw.gov.au/
Source cartographique « type hébergeur »
<ul style="list-style-type: none"> - https://sketchfab.com/

Tableau 1 – Recensement de la sitographie cartographique

4- Présentation du plan

Nous avons organisé ce travail en plusieurs parties. Deux éléments ont contribué à la structuration du plan. Pour traiter le sujet, nous avons suivi une chronologie classique : nous sommes partis de l'Antiquité pour aller vers les temps modernes. Ce travail a pour objectif de dresser une histoire de l'évolution du Continent Austral. Les références les plus anciennes remontent à l'Antiquité. Ce mythe a été résolu au XVIII^{ème} siècle. Ces deux éléments constituaient nos bornes chronologiques. Des moments clés de l'histoire australe ont contribué à la division de notre thèse en cinq parties :

- Partie 1 : Aux fondements du mythe austral

- Partie 2 : La représentation du monde à l'aube des « Grandes Découvertes », entre tradition et modernité

- Partie 3 : La réécriture du mythe austral au XVI^{ème} siècle

- Partie 4 : Les grandes expéditions du XVII^{ème} siècle pour trouver le Continent Austral

- Partie 5 : La résolution du mythe austral au XVIII^{ème} siècle sur fond de concurrence entre savants de cabinet et navigateurs

En proposant cette première division, nous voulons montrer les grandes étapes de l'évolution du mythe méridional. Nous commencerons cette recherche avec l'histoire ancienne et religieuse de ce continent. Trois chapitres seront dédiés à cette question. La deuxième partie portera sur la représentation du monde à la veille des « Grandes Découvertes ». Le XV^{ème} siècle européen s'inscrit dans une période où les représentations occidentales changent. Ce temps charnière pour l'histoire mondiale nous oblige à traiter plus généralement de l'évolution de la cosmographie et notamment la problématique suivante : constatons-nous une rupture entre les connaissances anciennes et les sources modernes ? Dans ce contexte, nous interrogerons la place du Continent Austral dans une période où les visions protéiformes se sont côtoyées. Nous aborderons aussi la « redécouverte » de l'œuvre de Claude Ptolémée. La troisième partie s'intéressera à la réécriture du mythe austral. En effet, le XVI^{ème} siècle a été marqué par l'épopée des « Grandes Découvertes », les Européens ont commencé l'exploration systématique du monde. Plusieurs voyages ont marqué

l'histoire du Continent Austral. Celui-ci devenait un objet de recherche. La quatrième partie est dédiée au XVII^{ème} siècle. Les expéditions espagnoles et hollandaises ont contribué au renouveau du mythe austral. Enfin la dernière partie de ce travail s'intéressera à la résolution de la quête méridionale. Entre renouveau et déclin, plusieurs publications et voyages ont contribué aux nombreuses discussions concernant le Continent Austral. Plus largement, le mythe méridional s'est aussi retrouvé au centre d'une controverse entre « géographes de cabinet » et « géographes de plein vent ». Ainsi, cinq parties et quatorze chapitres ont structuré ce projet qui se veut être une histoire d'un mythe mais aussi une étude de la construction moderne de la géographie.

Cette introduction laisse supposer la complexité de ce sujet d'étude. C'est une enquête historique au service d'une réflexion géographique. Une analyse épistémologique s'insère également dans ce travail. Ce fut une tâche complexe où les controverses ont longtemps guidé la lente évolution de cette science dont l'histoire commence durant l'Antiquité.

Partie 1 - Aux fondements du mythe austral

Introduction – Partie 1

Nous l'avons écrit, le cœur de notre étude a porté sur la représentation du mythe austral durant l'époque moderne. En ce temps, cette idée a connu un succès certain qui s'est conclu avec les voyages de James Cook à la fin du XVIII^{ème} siècle. Si l'on souhaite comprendre l'essence même de cette théorie, il serait erroné de se cantonner chronologiquement à l'époque moderne. En effet, ces siècles ont concrétisé une idéologie géographique qui était pensée depuis longtemps. Là encore, il serait également fallacieux de penser la transmission d'un bloc théorique monolithique de siècle en siècle. C'était un mythe vivant qui fut à la fois construit et déconstruit. Ainsi, pour comprendre ce cheminement, nous avons été dans l'obligation de commencer notre étude aux origines du mythe.

Trois chapitres ont guidé la construction de cette première partie. Selon l'état actuel des connaissances, les savants grecs seraient à l'origine de ce mythe, sa représentation durant cette Antiquité lointaine fut notre premier axe de recherche (chapitre 1). Modèle pour la civilisation romaine, les Grecs transmirent un mode de pensée aux populations latines, ces dernières ont su l'adapter à leur propre représentation, le mythe austral ne fut pas une exception (chapitre 2). La naissance et le développement du christianisme influença considérablement la société romaine et l'Europe occidentale. Cette religion nouvelle avait une conception propre de la « géographie ²¹» (chapitre 3). Cet élément influença considérablement la construction de notre mythe.

Cette première partie s'est intéressée à la constitution de cet héritage qui marqua la pensée européenne, Christian Grataloup rappela à juste titre le caractère « métaphysique » de celui-ci (Grataloup, 2011, p. 9). Certes, les théories antiques ont contribué au développement d'une pensée occidentale rationnelle en s'appuyant sur les travaux de mathématiciens gréco-romains, mais ces derniers restèrent marqués par des représentations cosmogoniques (ibid.). Cette dualité caractérisa la longue constitution de la géographie comme science et donc la caractérisation et l'évolution du mythe austral. Cette dialectique est indissociable de notre réflexion. Eric Dardel résuma parfaitement cette idée : « *L'histoire de la géographie [...] ne se confond ici avec une histoire de la découverte de la terre, ni avec une étude du développement de la science géographique. Ce qui nous importe, c'est de suivre l'éveil d'une conscience géographique, à travers les différents éclairages sous lesquels est apparu à l'homme le visage de la terre* » (Dardel, 1990, p. 63). Ce dernier présente une vision plus poussée que la nôtre, mais il justifie parfaitement la nécessité de commencer notre étude en amont, afin de comprendre le mythe austral dans sa totalité.

21. L'emploi de ce mot renvoie à une désignation très généraliste des disciplines s'interrogeant sur la représentation du monde à ces époques.

Chapitre 1 - La représentation des Antipodes durant la période grecque, de la période archaïque à l'époque hellénistique (VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ / -30 avant Jésus-Christ)

A la fin du VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ, le poète Homère rédigea ces vers : « *Neptune s'était rendu chez les Éthiopiens, habitants des terres lointaines (chez les Éthiopiens, qui, placés aux extrémités du monde, sont séparés en deux nations : l'une, tournée vers l'Occident, et l'autre, vers l'Orient*²². » (Bareste, 1842, livre 1, chant 1). Dans cette courte description, l'artiste décrit le voyage du dieu Neptune dans une terre lointaine où vivaient les Éthiopiens. Deux groupes constituaient ce peuple : ceux orientés vers l'Occident et ceux orientés vers l'Orient. L'identification de cette population est encore source de controverses. Néanmoins, plusieurs informations demeurent extrêmement intéressantes pour notre sujet d'étude.

La population éthiopienne vit dans des terres lointaines. D'après Homère, ce territoire s'organise autour de deux pôles d'attraction : l'Occident et l'Orient. L'axe occidental correspond très probablement au bassin méditerranéen, cadre spatial de l'*Odyssée*. La localisation du pôle oriental demeurerait plus ténue. Quel(s) sens le poète Homère a-t-il voulu donner à ce concept ? Apporter une réponse précise ou détailler quelques hypothèses ne fera pas avancer notre cheminement scientifique concernant la représentation du Continent Austral. Néanmoins, la reconnaissance chez l'artiste grec de l'existence d'un autre espace géographique opposé au monde occidental doit être intégrée dans ces lignes.

Dans ses écrits, cet auteur n'employa jamais les expressions se référant au continent méridional (Antipodes, Continent Austral, Terre Australe), pour autant, l'évocation d'un Orient démontra l'acceptation et l'existence dans la pensée homérique d'un espace lointain opposé à l'Occident. L'absence d'une description détaillée nous autorisa même à imaginer cette zone comme une possible masse terrestre. Nous le verrons par la suite, certains scientifiques grecs ont justifié l'existence des Antipodes²³ par ce passage.

22. Texte original : Ἄλλ' ὁ μὲν Αἰθίοπας μετεκίαθε τηλόθ' ἔοντας, Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαΐαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν, οἱ μὲν δυσσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος (livre 1 / chant 1).

23. Dans ce chapitre, pour plus de clarté, nous emploierons le terme « Antipode ». Il désigne à la fois les populations de l'autre hémisphère, et par extension le continent opposé au nôtre. L'expression « Antichtone » fut également employée par les Grecs pour évoquer cette terre (définition proposée à partir de la lecture de l'article « Antipode » rédigé par Bernard Elissalde (<https://www.hypergeo.eu/spip.php?article138#> [consulté le 20/12/2020])).

Ainsi, cette analyse succincte d'un vers rédigé au VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ illustre la nécessité de commencer notre enquête avec un rapide état des lieux des savoirs sur le Continent Austral aux époques antérieures à notre cadre de recherche. Pour comprendre la construction de ce mythe géographique, il est nécessaire de retourner à ses sources. Les penseurs grecs et plus particulièrement les géographes furent les premiers à s'intéresser à cette question.

1.1) Aux origines de la « géographie » grecque (Époque archaïque c. 800-400 av. J-C)

La géographie²⁴ des Grecs s'appuyait notamment sur deux fondations : les voyages et la philosophie (Pédech, 1976, pp. 7-9). Le terme voyage renvoie à la constitution entre le VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ et le VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ d'une diaspora grecque sur l'ensemble du bassin méditerranéen et de la mer Noire²⁵. La création de ces communautés amena la constitution d'un vaste réseau intellectuel et commercial, s'appuyant notamment sur la fondation de plusieurs cités. La ville de Marseille fut ainsi fondée par ces voyageurs. L'émergence d'une diaspora grecque a eu des conséquences non-négligeables sur la construction des savoirs géographiques. La mer Méditerranée était un tropisme majeur pour la civilisation hellénistique. La navigation joua donc un rôle clef. Les marins rédigèrent ainsi de nombreux *périple*s qui sont aujourd'hui malheureusement disparus²⁶. Le développement du savoir géographique était donc intimement lié à ces entreprises.

La philosophie a été l'autre constituant essentiel à la création d'une géographie grecque (Pédech, 1972, pp. 9-10). L'émergence de cette discipline fut contemporaine du développement de nouveaux systèmes de pensée. Les philosophes fréquentaient les géographes. Les géographes étaient parfois des philosophes. Ces deux disciplines étaient intimement liées. L'helléniste Paul Pédech résuma parfaitement la porosité existante entre ces deux sciences : « *La carte était une explication de la Terre et du monde : elle situait la Terre dans l'univers et représentait la configuration de l'œcoumène* » (ibid.). En d'autres termes, la carte (et donc la géographie) donnait la possibilité d'étudier la place de la Terre au-delà d'une simple posture descriptive. Plusieurs niveaux de compréhension s'ouvraient alors au lectorat.

Enfin, d'autres disciplines « annexes » s'intégrèrent dans cette matière. L'astronomie et les études mathématiques (géométrie incluse) se joignaient à cet ensemble. La mesure de la Terre était

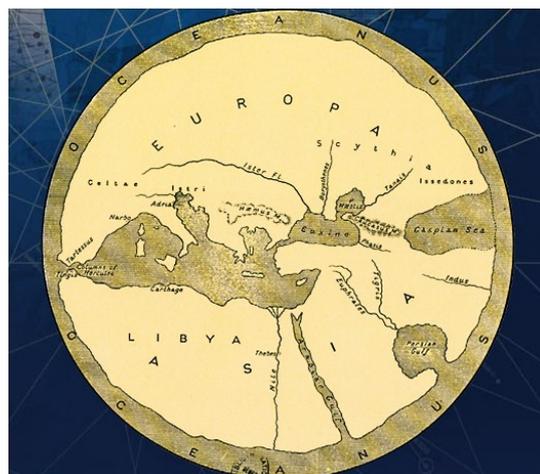
24. Le mot « géographie » fut inventé par Eratosthène au III^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Par commodité, nous emploierons ce terme pour l'ensemble de la période traitée.

25. Dans son ouvrage, Paul Pédech employa le terme de « colonisation » grecque. L'historiographie préfère l'utilisation de l'expression « diaspora » grecque moins connotée (voire « les diasporas grecques ») (Will, 1998).

26. Le dictionnaire Larousse définit le périple comme un ouvrage relatant un voyage maritime (<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/p%C3%A9riple/59607> [consulté le 07/07/2019]).

devenue un moteur ouvrant à un questionnement plus large concernant la description du monde. La géographie grecque se comprenait finalement comme une architecture complexe avec différents leviers démontrant la vitalité de ce système. Cette pensée géographique était empreinte de diversités. Clarence J. Glacken illustra cette idée avec l'exemple de la place accordée à la nature dans la géographie grecque (Glacken, 2000).

Dans sa *Géographie* (I^{er} siècle avant / après Jésus-Christ), Strabon écrivit : « *Eratosthène ajoute qu'Anaximandre publia la première carte géographique* » (Tardieu, 1867, Livre 1, chapitre 1, 11). Malheureusement, cette production est aujourd'hui perdue, pour autant nous pouvons nous interroger sur la possible représentation d'un Continent Austral dans cette pièce cartographique. Les Anciens voyaient ce document comme un acte fondateur pour la cartographie. La représentation d'une terre méridionale revêtirait alors une symbolique particulière dans la construction de notre mythe géographique. Le philosophe Anaximandre de Millet vivait au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Ses différents travaux nous sont parvenus indirectement. Par recoupement, plusieurs universitaires proposèrent une description de sa carte (Pédech, 1976, pp. 33-34) : le bassin méditerranéen serait fermé et l'*œcoumène* entouré par la mer, la terre prendrait la forme d'un disque où l'Europe se situerait dans la partie nord, l'Asie dans la partie est, et l'Afrique dans la partie sud. On peut également supposer la représentation de deux fleuves (le Danube et le Nil). Par tradition, on considéra ce document comme « la [première] carte ionienne » qui fut par la suite améliorée par d'autres cartographes. Hécatee de Milet (VI^{ème} – V^{ème} siècle avant Jésus-Christ) en réalisa une version (document 1) légèrement corrigée :



Document 1 – Reproduction du monde selon Hécatee de Milet
(Source : P. F. Gosselin, XIX^{ème} siècle) (Localisation : BNF)

Dans ce type cartographique, on ne représenta pas le Continent Austral. La reproduction d'un disque terrestre empêchait la constitution d'une terre méridionale en dehors de ce cadre. Il fallut attendre la constitution d'une « école pythagoricienne » pour que la question des Antipodes devienne un sujet d'étude à part entière. Le philosophe Pythagore (580-495 avant Jésus-Christ) reconnaissait l'existence des *Antichtones* [*Antipodes*]. Au III^{ème} siècle avant Jésus-Christ, Diogène de Laërce écrivit un vaste ouvrage biographique sur les philosophes de l'Antiquité. Voici ce qu'il écrivit concernant les théories pythagoriciennes : « *La terre située à son centre, sphérique elle-même et habitée sur toute sa circonférence, aux Antipodes sont des hommes, et ce qui est pour nous le bas est le haut pour eux* » (Zévort, 1847, livre VIII, chapitre 1). Cette citation souligne un aspect essentiel dans la pensée de Pythagore : la terre n'est pas plate, celle-ci est de forme sphérique. Aux extrémités de notre monde, le philosophe grec localisa les Antipodes. Il donna également une courte description de cette région : les *Antichtones* sont habités par des personnes vivant de manière inversée à la nôtre.

Cette théorie doit être nuancée. Oui, « l'école pythagoricienne » reconnaît l'existence des Antipodes terrestres. Néanmoins, la place de ces *Antichtones* doit être minorée dans la construction doctrinale de ce courant de pensée. Chez les Pythagoriciens, la notion des Antipodes renvoie avant tout à une construction cosmographique de notre univers. L'harmonie est la clef de ce système. Ils pensèrent ainsi l'existence d'une autre planète (*Antichtone*) entre notre terre et la lune afin d'assurer le bon équilibre de notre cosmos. Avec ce nouveau monde, le nombre parfait serait alors atteint : dix corps dans le ciel. Aristote résuma parfaitement cette idéologie : « *[Pour les Pythagoriciens], la décade semble être un nombre parfait, et qu'elle embrasse tous les nombres, ils prétendent que les corps en mouvement dans le ciel sont au nombre de dix. Or, n'y ayant que neuf de visibles, ils en imaginent un dixième l'Antichtone* » (Piérion et Zévort, 1840, livre 1, 5, 3). Quoi qu'il en soit, Pythagore et ses disciples furent les premiers à associer les Antipodes à la sphéricité de la terre.

Pendant ces siècles, les savants grecs élaborèrent d'autres concepts qui ont joué un rôle clef dans la constitution du Continent Austral. Le philosophe Parménide d'Elée (V^{ème} siècle avant Jésus-Christ) aurait été le premier à proposer la théorie des zones climatiques. Strabon résuma parfaitement cette doctrine : « *[Posidonius] attribue [à Parménide] la première idée de cette division en cinq zones [...] : deux zones périsciennes s'étendant sous les pôles [...] deux zones hétérosiennes [...] enfin une zone amphiscienne, comprise entre les tropiques mêmes* » (Tardieu 1867, livre 2, 2 et 3) (document 2). Le géographe Armand Rainaud émit l'hypothèse, selon laquelle la théorie de Parménide s'inspira de la navigation du Carthaginois Hannon (Rainaud, 1893, pp. 39-40). Pour cela, il s'appuya sur le paragraphe XV de son supposé récit de voyage : « *Très vite, nous naviguâmes en contournant une côte sauvage. Un fort parfum d'encens se dégageait de cette terre.*

En raison de la chaleur, le pays était inabordable et des torrents de feu et de laves se déversaient dans la mer » (Müller, 1855, XV). Cet extrait prouverait le voyage du navigateur le long de la côte ouest du continent africain. Cette hypothèse n'est pas sans poser problème. Tout d'abord, le texte original de ce récit est perdu. Armand Rainaud utilisa comme source un manuscrit du IX^{ème} siècle se voulant être la traduction d'une inscription présente sur un temple de Cronos et relatant ce périple (Euzennat, 1994, p. 559). Il est donc légitime de s'interroger sur l'origine de ce texte. Ensuite, il est difficile voire impossible de localiser l'endroit décrit dans ces lignes. Plus généralement, toute tentative d'identification d'un paysage antique se révèle être une tâche complexe (source primaire douteuse, interprétation erronée, évolution topographique) (Euzennat, 1994, p. 562). Ainsi, il est ardu d'accorder un crédit quelconque à l'hypothèse d'Armand Rainaud. Par la suite, cette question climatique fit écho à deux interrogations majeures concernant la Terre Australe : cette masse terrestre est-elle habitable ? Pouvons-nous naviguer jusqu'à ces terres ? Nous reviendrons sur ces problématiques dans les prochaines pages de ce chapitre.



Document 2 – Représentation cartographique des cinq zones climatiques selon Macrobie
(*Songe de Scipion* [Manuscrit du XII^{ème} siècle])

1.2) La question antipodale durant les époques classique et hellénistique

(c. 480- II^{ème} siècle av J-C)

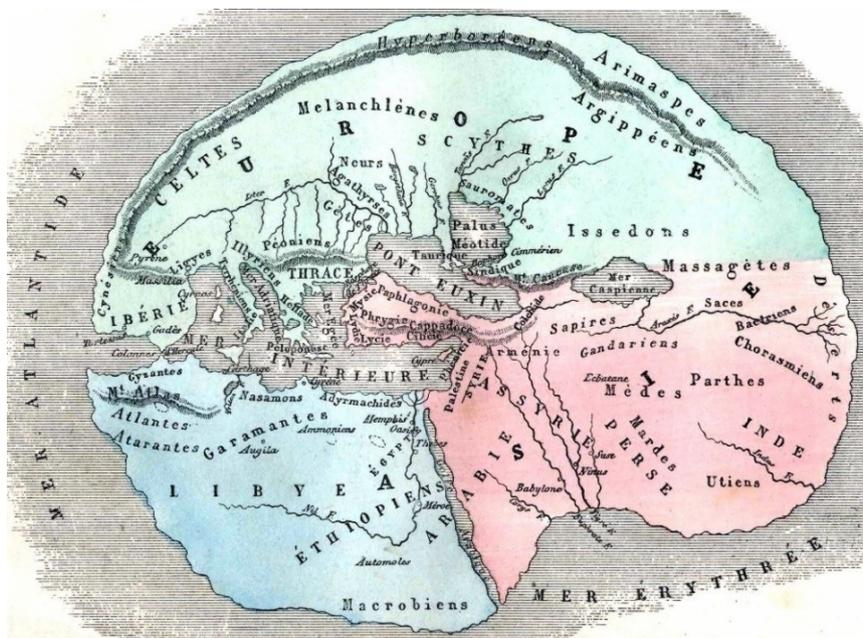
Notre système de pensée fut inspiré par certains esprits majeurs parfois considérés comme les pères de la philosophie occidentale, trois noms sont connus de tous : Socrate, Platon, Aristote. Ces derniers s'intéressèrent à la question des Antipodes avec un degré d'intérêt variable. L'œuvre de Socrate (-470 / -399) nous est connue grâce à des témoignages indirects. Son disciple Platon (-428 / -347) rapporte de nombreuses informations sur son maître. *Phédon* est un dialogue composé vers - 399 par Platon. Dans ce texte, l'auteur relate les dernières paroles de Socrate. Ce dernier proposa la description du monde suivante : « *Je suis persuadé que la terre est immense et que nous, qui l'habitons du Phase aux colonnes d'Héraclès, nous n'en occupons qu'une petite partie, répandus autour de la mer, comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un étang, et que beaucoup d'autres peuples habitent* » (Cousin, 1822-1840, tome I, IX). Dans ces paroles rapportées, aucune référence directe ne concerne notre sujet d'étude. Néanmoins, la comparaison animalière employée par Socrate démontre la conscience chez ce penseur de l'occupation plurielle de la terre. La vie humaine n'est pas uniquement centrée sur le bassin méditerranéen. D'autres espaces accueillent des communautés.

Dans l'œuvre de Platon, la thématique antipodale est présente, si nous analysons ce sujet sous un angle moderne, ce domaine d'étude a été utilisé par le savant grec dans un champ multidisciplinaire. Diogène de Laërte rapporte que Platon fut le premier philosophe à employer le mots « Antipodes » dans cette discipline (Zevort, 1847, livre III, 24). Dans *Timée*, Platon met en scène un dialogue avec plusieurs philosophes : Socrate, Critias, Hermocrate, et le pythagoricien Timée de Locres. Ces derniers débattent sur l'origine du monde. Cet ouvrage est une cosmogonie s'appuyant sur des connaissances mathématiques et philosophiques. L'existence des Antipodes est questionnée par Timée : « *Il est donc insensé de prétendre que le monde entier, qui, comme nous venons de le dire, est sphérique, soit divisé en deux parties l'une inférieure, l'autre supérieure* » (Cousin, 1822-1840, tome XII). Cette assertion illustre déjà la présence d'un débat sur l'existence et la constitution d'un Antipode géographique (partie inférieure). Celui-ci perdura pendant plusieurs siècles. Concernant la période grecque, l'idée des Antipodes à peine pensée était déjà remise en cause.

Aristote (- 384 / - 322) étudia également le fonctionnement de l'univers et de la terre. Celui-ci intégra les Antipodes dans son système cosmogonique. Ils sont habitables : « *On peut faire deux sections [...] l'une tournée vers le pôle supérieur qui est le nôtre, la seconde vers l'autre pôle et vers le midi, qui a la forme d'un tambour* » (Barthélemy Saint-Hilaire, 1863, livre II, 5, 10). La

mécanique justifia l'existence de ces Antipodes. Dans le même chapitre, Aristote écrivit : « *Il n'en est pas moins nécessaire qu'il y ait un certain lieu qui soit, par rapport à l'autre pôle, comme le lieu que nous habitons est par rapport au pôle qui est au-dessus de nous* » (Barthélemy Saint-Hilaire, 1863, livre II, 5, 16). En d'autres termes, pour se maintenir, la terre devait être équilibrée. Il fallait un contrepoids au pôle nord. Les Antipodes jouèrent ce rôle dans l'harmonie terrestre.

Contemporain de Socrate, l'historien Hérodote (- 480 / - 425) entretenait une vision autre du monde (document 3). Ces différentes conceptions témoignent du dynamisme et de l'extrême mobilité concernant la représentation du monde durant l'Antiquité grecque. Celle-ci ne fut jamais complètement figée. Hérodote pensait la terre comme étant plate. Il riait des savants qui défendaient la théorie inverse : « *Je ne puis m'empêcher de rire quand je vois quelques gens, qui ont donné des descriptions de la circonférence de la terre, prétendre, sans se laisser guider par la raison, que la terre est ronde* » (Larcher, livre IV, 36). Dans ces *Histoires*, aucune référence ne fut faite au Continent Austral. Il est absent de la pensée d'Hérodote. Il conteste également l'idée d'un seul océan dans la constitution de l'écoumène. Il divisa le monde en trois parties inégales : « *J'admire d'autant plus ceux qui ont décrit la Libye, l'Asie et l'Europe, et qui en ont déterminé les bornes, qu'il y a beaucoup de différence entre ces trois parties de la terre : car l'Europe surpasse en longueur les deux autres* » (Larcher, livre IV, 42).



Document 3 – Représentation cartographique du monde à partir des travaux d'Hérodote
(Louis Figuier – 1884)

Les théories pythagoriciennes et l'enseignement de Platon inspirèrent certains savants. Ce fut le cas d'Eudoxe de Cnide qui vécut au IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Contemporain d'Aristote, il a été formé par son maître et étudia chez les philosophes pythagoriciens (Pédech, 1976, pp. 67-68). L'ensemble de sa production est malheureusement aujourd'hui perdu. Nous savons qu'il rédigea une vaste *Description de la Terre* (7 livres). Une carte aurait accompagné cette somme. Son monde était divisé en deux parties : l'*oecoumène* et l'*antoecoumène* avec une séparation marquée par l'existence d'une zone torride. L'*écoumène* serait une partie beaucoup plus vaste avec trois continents que sont l'Asie, l'Afrique, et l'Europe. La description détaillée de l' *antoecoumène* n'est pas connue. Son existence laisse néanmoins penser chez ce savant, l'acceptation d'un possible Antipode, néanmoins la méconnaissance de cet ouvrage nous empêche d'approfondir cette hypothèse.

Paul Pédech présenta l'expédition asiatique d'Alexandre le Grand (- 356 / - 323), à partir de 334 avant Jésus-Christ, comme étant un acte clef pour l'Histoire qui « *a fait éclater le cadre ancien des connaissances et des réflexions géographiques* » (Pédech, 1976, pp. 75-76). Cet événement majeur joua-t-il un rôle particulier pour notre objet d'étude ? Dans notre travail, l'évocation de cette aventure doit être pensée comme un point de repère. Certes, ce voyage influença les connaissances des géographes grecs concernant l'Orient. Pour autant, il n'eut pas de conséquence frontale pour le Continent Austral. Nous pouvons chercher un effet indirect. Cette expédition offrit une « *nouvelle dimension* » et une « *sensation nouvelle de l'espace* » (Pédech, 1976, p. 87). Sur ce point, le regard des savants sur les Antipodes a-t-il changé ?

Cette interrogation doit être associée à un autre phénomène majeur du III^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Cette période se caractérisa par un fort progrès dans les domaines de l'astronomie et de la géométrie. Une géographie mathématique marquée par ces évolutions émergea (Pédech, 1976, p. 96). Deux grandes figures représentèrent ce courant. Les Antipodes n'existaient pas dans la représentation du monde du philosophe Dicéarque (-347 / - 285). Celui-ci s'était plus particulièrement intéressé à la question de la mesure du globe. Pour calculer cette dernière, le savant s'appuyait sur les latitudes extrêmes (Pédech, 1976, p. 97). Au nord, il y avait le cercle polaire. Au sud, la région de Méroé correspondait à la latitude la plus méridionale. Cette dernière se situait dans l'ancienne Nubie (actuel Soudan). Par sa démonstration scientifique, Dicéarque écartait l'existence *de facto* des Antipodes²⁷.

Eratosthène (- 276 / - 198) entretenait une relation plus ambiguë avec l'*Antichtone*. Ce savant grec avait connaissance des explorations indiennes réalisées par Alexandre le Grand. Strabon

27. Pour cette explication, nous nous sommes appuyés sur les informations recueillies par Paul Pédech. Nous n'avons pas eu accès aux sources primaires concernant l'œuvre de Dicéarque.

en fit mention dans sa *Géographie* : « *Sous le nom de Taprobane [Sri Lanka], maintenant, on désigne une île de la haute mer, située à sept journées de navigation au sud du point le plus méridional de l'Inde [...] et s'étendant en longueur l'espace de 5 000 stades environ dans la direction de l'Éthiopie [...] Telles sont les notions positives qu'Eratosthène nous fournit sur l'Inde* » (Tardieu, 1867, XV, 14). Le point clef de cette citation est l'expression « *notions positives* ». Le directeur de la bibliothèque d'Alexandrie admettait l'insularité de Taprobane. Derrière cette locution, Armand Rainaud posait l'hypothèse suivante : Eratosthène acceptait l'insularité car celle-ci se pensait grâce à des éléments vraisemblables (« *notions positives* » qui s'appuient sur une réalité) mais ce n'était pas un acquis définitif. Cela pouvait encore être remis en cause. Cette île serait le début d'un monde austral (Rainaud, 1905, p. 32). Ce postulat est critiquable. Il n'est pas interdit de penser qu'Armand Rainaud exagéra l'idée retranscrite par Strabon. Le savant français développa probablement cette théorie car plusieurs sources antiques ont remis en cause l'insularité de Taprobane (par exemple Hipparque cité par Pomponius Mela [Chorographie, III, 7]). Il voulut certainement intégrer le géographe alexandrin dans ce courant de pensée.

Pour autant, les Antipodes ne sont pas totalement absents de l'œuvre littéraire d'Eratosthène. Dans le poème *Hermès*, il décrit les zones climatiques : « *Les cinq zones se déroulent en bandes concentriques. Deux d'entre elles plus sombres que le bleu du ciel. Celle seule qui est au milieu, desséchée et comme rougie, brûlée tout autour par le feu, frappée droit par les flammes du Soleil : car pour elle, sous la canicule, les rayons ont toujours l'ardeur de l'été. Au contraire, les deux zones qui à chaque extrémité, entourent les pôles, sont toujours plongées dans l'horreur du froid, toujours dans la désolation de l'eau. Non l'eau, mais la glace même qui tombe du ciel et cache le sol, calotte gelée, inaccessible aux hommes. Enfin, les deux dernières zones qui se font pendant, également éloignées de la chaleur d'été et de l'humidité glacée, toutes deux tempérées, couvertes de la moisson de Déméter éleusinienne : c'est là que les hommes, aux Antipodes les uns des autres, ont leur demeure.* »²⁸. Les derniers vers de ce poème relèvent d'un intérêt tout particulier pour notre étude. Dans ces lignes, Eratosthène annonce l'existence de deux zones tempérées extrêmement éloignées l'une de l'autre. Dans cette description, il ne localisa pas les Antipodes dans les régions polaires mais dans des zones ayant un climat plus modéré. Il envisageait la vie humaine comme étant possible dans ces régions totalement inconnues.

Bien que très critique de l'œuvre d'Eratosthène, l'astronome Hipparque (- 190 / - 120) présenterait une vision relativement compatible avec celle du savant alexandrin concernant les Antipodes. Malheureusement, aucune publication ne subsiste. Faisons donc à nouveau appel à Strabon afin de présenter une des grandes théories du géographe nicéen : « *Restent les objections*

28. <http://expositions.bnf.fr/ciel/arretsur/sciences/grec/7.htm> [consulté le 05/01/2021]

d'Hipparque, mais elles ne sauraient convaincre personne : elles consistent à dire que le régime de l'Océan n'est pas sur tous les points, parfaitement semblable à lui-même, et que, cela fut-il accordé, il n'en résulterait pas nécessairement que la mer Atlantique dût former un seul courant circulaire et continu » (Tardieu, 1867, livre 1, IX). En d'autres termes, Hipparque pensa les océans et les mers comme étant séparés en différents bassins qui pouvaient être plus ou moins clos. Numa Broc suggéra que ce principe laissait supposer chez ce savant ancien l'existence d'autres terres permettant la fermeture de ces zones maritimes (Broc, 1980, p. 136). Cette représentation serait tout à fait plausible. Dans un chapitre prochain, nous étudierons l'œuvre du géographe Claude Ptolémée. Ce dernier représenta l'océan Indien comme une mer fermée au sud et à l'est par une terre (australe ?). Hipparque fut une source d'inspiration pour Claude Ptolémée. Ce dernier composa peut-être cette théorie en s'appuyant sur les connaissances de son maître.

Strabon écrivait concernant le grammairien Cratès de Mallos (-220 / - 140) : *« quiconque veut avoir une reproduction de la terre habitée aussi exacte que peut l'être une figure faite de main d'ouvrier, doit, en effet, se construire une sphère, comme voilà celle de Cratès et prendre sur cette sphère le quadrilatère en question pour y inscrire la carte de la terre habitée »* (Tardieu, 1867, II, 5, 10). Dans ce court paragraphe, nous dénombrons deux informations intéressantes. Le natif de Mallos réalisa un globe et Strabon considéra cette production comme étant *« exacte »*. Il accordait un crédit certain à cette sphère. Comment Cratès de Mallos traita-t-il la question des Antipodes ? C'est une interrogation qui est légitime à double titre. L'œuvre scientifique du grammairien semblait reconnue par ses pairs. En outre, la *Géographie* de Strabon nous apporte plusieurs informations intéressantes concernant la construction de ce globe (document 4).

Deux cadres théoriques ont influencé la représentation de la terre selon Cratès. La description du monde par le poète Homère et la division du globe en cinq zones climatiques par Parménide. Celle-ci peut être résumée de la manière suivante : *« Cratès commence par poser en principe que la zone torride est occupée par l'Océan et se trouve bornée de part et d'autre par la zone tempérée, tant la portion que nous habitons que la portion qui se trouve dans l'hémisphère opposé ; puis, s'appuyant sur ce que le nom d'Éthiopiens désigne pour nous toutes les populations méridionales, répandues le long de l'Océan, et qui semblent former la bordure extrême de la terre habitée, il conclut que, par analogie, on doit concevoir au-delà de l'Océan l'existence d'autres Éthiopiens, occupant par rapport aux différents peuples de cette seconde zone tempérée et sur les bords dudit Océan la même situation extrême. Et de la sorte, ajoute-t-il, il y a bien effectivement deux nations d'Éthiopiens séparées l'une de l'autre par l'Océan »* (Tardieu, 1867, I,2,24)²⁹. Dans

29. Dans le paragraphe 24, Strabon poursuit de manière extrêmement détaillée la description du globe. Nous avons borné cette représentation à ces quelques lignes.

cette description, l'océan est le centre du monde, il est à la fois un axe et une interface entre deux systèmes. En s'inspirant des principes de Parménide, le grammairien localisa une région torride inhabitable dans l'océan qui se situe au centre de la terre. Deux zones tempérées enserrent cette région (au nord et au sud). Les espaces tempérés sont habités. Le savant nomma « *Éthiopien*³⁰ » les peuples vivant dans ces régions. Ils occupent les zones bordant l'océan. L'emploi de cette dénomination renvoie à l'œuvre du poète Homère. Dans l'*Odyssée* (livre 1, chant 1), il signale l'existence de deux types de population chez les Éthiopiens, celles tournées vers l'Occident et celles tournées vers l'Orient. Nous fîmes déjà l'analyse de ces vers dans les premières pages de ce chapitre. Nous ne reviendrons pas sur cette dernière. Cependant, comment Cratès intégra-t-il ces lignes dans la construction de son globe ? Si l'hémisphère septentrional est habité, la zone méridionale l'est également. C'est une représentation mimétique du monde (deux terres au nord, deux terres au sud). Il reconnaît ainsi l'existence des Antipodes. Son acceptation s'appuya probablement sur la nécessité de maintenir en équilibre la terre. Par la suite, cette vision inspira plusieurs géographes. Ainsi, au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, Geminos formula une représentation du monde similaire aux travaux du natif de Mallos. Il reprit la division de la terre en quatre parties : « *Les lieux géographiques sont répartis en synèques, périèques, antèques, Antipodes. Sont synèques les lieux situés dans la même moitié de la même zone ; sont périèques ceux situés dans la même zone, de l'autre côté ; sont antèques ceux situés dans la zone tempérée australe mais dans un même hémisphère ; sont Antipodes ceux situés dans la zone australe mais dans l'autre hémisphère, diamétralement opposés à notre monde habité, d'où leur nom d'Antipodes* » (XVI, 1-2, texte extrait de l'article de Germaine Aujac : Aujac, 1970, p. 206).

30. Le terme « Éthiopiens » fut employé plusieurs fois dans ce chapitre. Celui-ci doit être compris dans son sens premier. Ce sont les populations à « *la face brûlée* ». Cette définition plus que générique renvoie ici aux populations africaines noires (Desanges, 1975, p. 392). Quant à Hérodote, il divisa en deux catégories les Éthiopiens : ceux d'Afrique et ceux d'Asie (confère *Enquête*, livre III).



Document 4 – Reconstitution du globe de Cratès de Mallos

(Dessin d'Edward Luther Stevenson-1921)

Les critiques n'épargnèrent pas les travaux de Cratès de Mallos. Posidonios de Rhodes (-135 / -51) s'opposa à la théorie des deux mondes habités. Selon lui, Cratès de Mallos extrapola de manière exagérée les propos d'Homère. Strabon résuma la pensée de Posidonios : « *Cratès avec son idée d'une seconde terre habitée, à laquelle Homère évidemment n'a jamais pu songer, Cratès n'est à ses yeux que l'esclave aveugle d'une hypothèse* » (Tardieu, 1867, II, 3, 7). Selon le géographe de Rhodes, les Antipodes n'existaient pas dans la représentation homérique. Il serait erroné de penser la division des Éthiopiens comme étant une division entre deux mondes habités et opposés. Celui-ci proposa une autre interprétation concernant cette référence : la distinction entre les différents Éthiopiens s'appuierait sur la séparation entre les continents. Il y aurait des Éthiopiens asiatiques et des Éthiopiens africains. Les critères de différenciation entre ces deux populations dépendraient de l'ensoleillement et donc de la luminosité : « *Il invoque à l'appui de sa thèse la différence que présentent les Éthiopiens de l'Inde par rapport aux Éthiopiens de la Libye, les premiers étant plus vigoureux que les seconds, et moins consumés par la sécheresse de l'air; il voit même dans cette différence le principe de la division qu'Homère a faite des Éthiopiens en deux corps de nation, "Ceux du soleil couchant, ceux du soleil levant"* » (Tardieu, 1867, II, 3, 7).

1.3) Les Antipodes : un *topos* géographique à la fin de l'époque hellénistique (I^{er} siècle av. J-C)

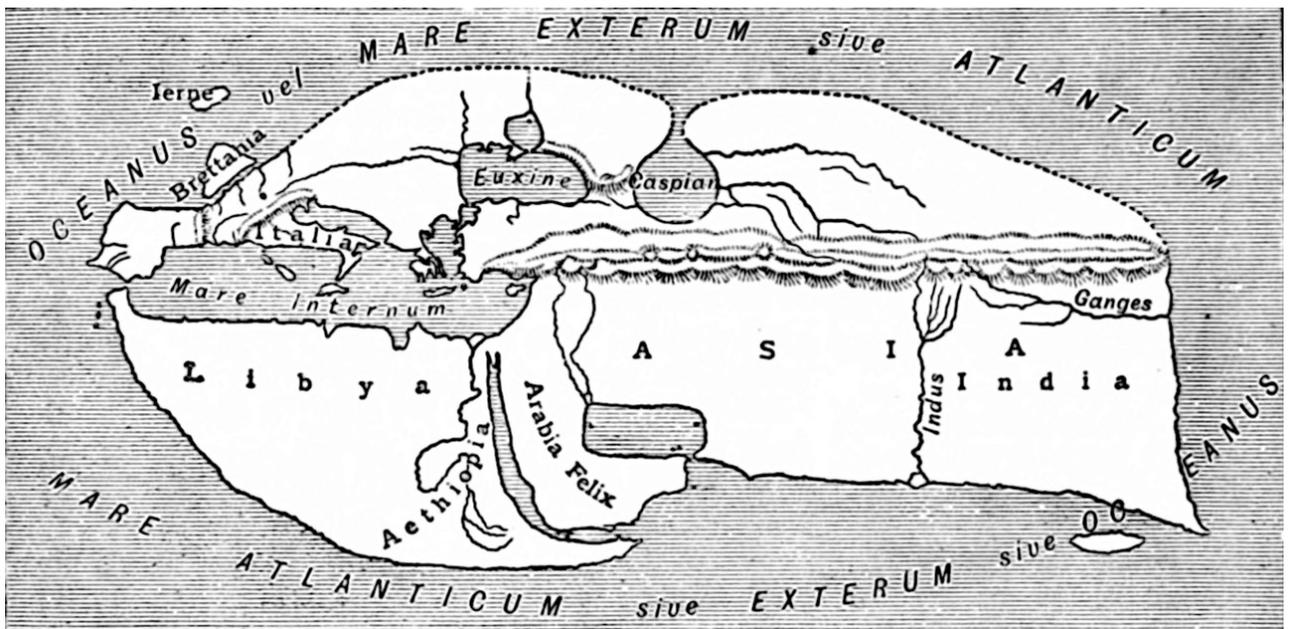
Les savants de la fin de l'époque hellénistique (I^{er} siècle avant Jésus-Christ) s'interrogèrent également sur la question des Antipodes³¹. Pour autant, aucun « modèle-type » ne s'imposa véritablement dans la « communauté scientifique ». Une fois encore, chaque érudit avait son opinion sur la question. L'astronome Cléomède (I^{er} siècle avant Jésus-Christ) ne s'intéressa pas directement à la question des Antipodes. Cependant, sa vision du monde n'empêchait pas l'acceptation de ces régions. Il écrivait : « *La nature aime la vie [...] [où] les conditions physiques le permettent, la terre doit être habitée [...] par des êtres vivants raisonnables ou privés de raison* » (cité par Rainaud, 1893, p.18). C'est une conception du monde ouverte. Cléomède ne cloisonnait pas la vie terrestre au simple écoumène. La nécessité de maintenir l'équilibre du monde imposerait l'existence d'autres terres : « *Que l'existence de périèques, d'Antipodes, d'antèques soit nécessaire, la science physique nous l'enseigne, car nous n'avons là-dessus aucune information historique. En effet, il ne nous est pas possible de nous rendre chez nos propres périèques du fait que l'océan qui nous en sépare n'est pas navigable et foisonne en animaux féroces ; nous ne pouvons aller non plus chez les occupants de la zone tempérée australe puisqu'il nous est impossible de franchir la zone torride* » (I, 2). (XVI, 1-2, texte extrait de l'article de Germaine Aujac : Aujac, 1970, p. 207). Au nom de la physique, les *Antichtones* existeraient mais demeureraient inaccessibles.

Au-delà des enjeux scientifiques contemporains, la question des Antipodes était également devenue à cette période, un sujet ancien. Un thème récurrent dans la pensée scientifique depuis des temps éloignés. Dans sa *Bibliothèque historique*, Diodore de Sicile (I^{er} siècle avant Jésus-Christ) évoqua les *Antichtones*, il rapporta une description du monde faite par les philosophes de Memphis (Égypte) : « *ils divisent la terre en trois parties ; l'une est notre continent, l'autre a les saisons inverses des nôtres, et la troisième, située entre ces deux parties, est inhabitable par son extrême chaleur* » (Hofer, 1865, I, 40). L'ouvrage de Diodore de Sicile se voulait être une histoire universelle. L'auteur se donna pour objectif de traiter les grands événements de l'humanité. De notre point de vue, cette citation de la fin de la période hellénistique démontre que le « Continent Austral » était déjà un objet étudié par les savants égyptiens. Malheureusement, l'historien n'accola aucune date à cette anecdote. Elle se situe dans le livre I de cette somme. Cette première partie fut largement consacrée « aux premiers rois d'Égypte » et « aux pyramides ». On peut donc aisément supposer une datation pharaonique pour cette histoire. Cependant, nous devons nous contenter d'un

31. Au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, les centres de pouvoir basculèrent du monde hellénistique au monde romain. Certains géographes grecs se sont intégrés dans ces deux univers. Ces érudits s'exprimaient en langue grecque donc nous prîmes le parti de les intégrer dans ces lignes. Le prochain chapitre sera consacré aux savants s'exprimant en langue latine.

spectre chronologique large. Il est impossible de dater avec précision ce récit. Quoi qu'il en soit, ces philosophes pensaient l'existence des Antipodes. Cette région était séparée du « monde ancien » par une zone inhabitable à cause de la chaleur. Un élément caractérisait cette *Antichtone* : les habitants vivaient de manière inversée. Cette description n'est pas sans rappeler les représentations proposées par les savants grecs. Elle s'inspire très certainement des travaux des géographes hellènes. Même s'il est difficile d'établir une datation précise, cette description démontre la porosité et le transfert des idées durant cette période. L'évocation de la théorie des zones climatiques laisse penser comme *terminus post quem* le V^{ème} siècle avant Jésus-Christ et les travaux de Parménide, père de cette doctrine. Ainsi, au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, les Antipodes étaient à la fois un sujet scientifique actuel mais aussi un thème historique « classique ».

Strabon joua un rôle clef. Il fut un passeur de connaissance essentiel sans qui nous ne connaîtrions pas les théories portées par les géographes grecs. Quel regard avait-il sur les Antipodes ? Celui-ci s'est attelé à décrire le monde connu (document 5), les *Antichtones* n'ayant pas été explorés, Strabon n'évoqua pas directement ces régions dans sa *Géographie*. L'écoumène était le seul objet de ses propos. Nonobstant cela, il reconnaît l'existence possible d'autres terres dans l'espace climatique tempéré : « *Qu'appelons-nous en effet terre habitée? Uniquement cette portion de la terre que nous habitons et qu'à ce titre nous connaissons. Or il se peut faire que dans la même zone tempérée il y ait deux terres habitées, plus même, surtout à proximité de ce parallèle, qui, passant par Athènes, coupe toute la mer Atlantique.* » (Tardieu, 1867, I, 4, 6). Ces propos ne concerneraient pas les Antipodes. Traditionnellement, nous l'avons écrit, on localisait ces terres dans une zone climatique inhabitable. Pourtant, si Strabon supposait la localisation de terres en zone tempérée mais en dehors de l'écoumène, il n'est pas interdit de penser qu'il réfléchissait également à l'existence d'une région australe.



Document 5 – Représentation du monde selon Strabon
(*Encyclopaedia Biblica* – 1903)

Pour conclure, nous pouvons écrire sans exagération que les Antipodes furent un thème récurrent dans la pensée du monde chez les Grecs anciens. En fonction des périodes et selon les savants, ce sujet fut traité différemment. Les *Antichtones* étaient ouvertement acceptés chez certains érudits. Ces régions devinrent même des éléments nécessaires à l'équilibre du monde. En parallèle, la représentation des Antipodes se construisit également grâce à d'autres théories, les travaux de Parménide sur les zones climatiques ont agi sur la « doctrine antipodale ». Pendant l'Antiquité grecque, on édifia petit à petit l'image d'une Terre Australe localisée dans une zone climatique plus ou moins inhabitable. Pour autant, ce concept n'était pas totalement acquis, il fut même amplement discuté. Certains rejetèrent cette notion, d'autres l'imaginèrent sans l'intégrer pleinement dans leur représentation du monde. Source de controverse, les Antipodes avaient déjà colonisé l'imaginaire grec.

Chapitre 2 - La question antipodale durant la période romaine, de la fin de la République au crépuscule de l'Empire (I^{er} siècle avant Jésus-Christ / V^{ème} siècle après Jésus-Christ)

Pendant la période grecque, l'existence des Antipodes fut régulièrement questionnée par les savants hellènes. Sans être pleinement acceptées, ces régions étaient pensées dans un schème antique. Les théoriciens s'interrogèrent sur l'existence de ces terres ou sur leurs représentations. On ne fixa pour autant aucune image du monde. La richesse de la géographie grecque offrit alors une variété de représentation. Qu'en est-il pour la période romaine allant de la fin de la République au crépuscule de l'Empire (I^{er} siècle avant Jésus-Christ / V^{ème} siècle après Jésus-Christ) (document 6) ? Le « Continent Austral » a-t-il été un thème récurrent pour les intellectuels romains³² ? Les pages qui vont suivre ont été guidées par cette question. De prime abord, nous pourrions penser que la thématique antipodale a connu une évolution linéaire. Les intellectuels romains se seraient emparés de ce sujet et auraient apporté des connaissances nouvelles concernant ces terres. Écartons tout de suite cette hypothèse. Il serait erroné de penser de manière linéaire la question des Antipodes durant l'Antiquité. En fonction des périodes et selon les savants, on aborda de manière très différente les terres antipodales. L'époque romaine en est un bon exemple.

Pour comprendre ce contexte, regardons rapidement les grands traits constituant la géographie romaine. Paul Pédech résuma celle-ci de la manière suivante : « *Sous l'Empire romain, d'Auguste à la fin du monde antique, la connaissance du monde s'enrichit, mais la pensée géographique s'appauvrit* » (Pédech, 1976, pp. 150-151). Cette citation illustre parfaitement l'ambiguïté de la situation romaine. Deux éléments opposés la caractérisaient. Tout d'abord, la constitution de l'Empire romain permit une meilleure appréhension du monde. Rome s'appuya sur un système très centralisateur. Une administration fut installée dans les terres conquises par l'armée puis développée grâce à l'instauration du système provincial. La constitution des réseaux maritimes et terrestres (les voies romaines) renforça les échanges et les relations entre les différentes régions du territoire romain. Malheureusement, la géographie en tant que discipline ne profita pas pleinement de cette opportunité. Certes, la connaissance du monde s'est élargie mais son traitement demeura problématique. Paul Pédech mit en avant trois problèmes concernant la géographie romaine (Pédech 1976, p. 151) : les productions d'époque impériale sont peu nombreuses (en fonction de l'état des connaissances) et d'une qualité inégale. Enfin, un style littéraire très

32. Dans cette sous-partie, nous n'aborderons pas le point de vue des savants chrétiens. Ces derniers ont été porteurs d'un regard particulier concernant les Antipodes. Un prochain chapitre sera dédié à cette question.

particulier se dessina durant cette période, de nombreux géographes s’attelèrent à rédiger des inventaires. Il est indéniable que ces publications permirent un meilleur recensement du monde. Cependant, la construction théorique restait plus faible. Les géographes grecs étaient encore des sources régulièrement citées.



Document 6 – Carte de l’Empire romain d’Auguste à Septime Sévère (I^{er} siècle après Jésus-Christ / III^{ème} siècle après Jésus-Christ) (Source : l’Histoire)

2.1) Les Antipodes : un objet rhétorique

Cette inspiration grecque fut prégnante dans l’œuvre de Cicéron (- 106 / - 43). Celui-ci est principalement connu pour son rôle politique et ses talents d’avocat. De nombreuses personnes furent victimes de ses qualités oratoires au crépuscule de la République romaine. *Marcus Tullius Cicero* s’intéressa également à la philosophie. Il rédigea plusieurs traités d’inspiration hellénistique. Karolina Kaderka le présente même comme « collectionneur passionné d’œuvres grecques » avec une « connaissance approfondie » (Kaderka, 2017). La question des Antipodes a été étudiée par Cicéron. L’érudit s’intéressa à ce thème dans des contextes très variés. Il aborda parfois ce sujet dans un cadre purement scientifique. Les régions australes lui permirent aussi de filer des métaphores politiques.

Dans les *Tusculanes*, Cicéron entreprit un dialogue sur l'essence même de l'âme. L'immortalité (ou non) de cette dernière fut le fil conducteur de cet ouvrage. Le fragment XXVIII du livre I s'intéressa à la représentation de l'âme. Il démontra qu'il ne fallait pas nier son existence même si cette dernière était imperceptible. Pour alimenter cette idée, il décrit un monde merveilleux qui fut créé par un Dieu invisible. Le Romain peignit la terre de la manière suivante : « *[Le monde] est divisé en cinq parties, deux desquelles sont cultivées, la septentrionale que nous habitons ; l'australe où sont nos Antipodes, qui nous est inconnue; et les trois autres parties incultes, parce que le froid ou le chaud y domine avec excès; quand nous observons que dans la partie où nous sommes, on voit toujours au temps marqué.* » (Nisard, 1848, livre 1, XVIII). Dans cet extrait, Cicéron accepta l'existence des Antipodes, ces régions étant les seules habitées avec la région « septentrionale ». La théorie climatique portée par Parménide était très certainement à l'origine de cette description.

Les *Académiques* fournissent une image plus détaillée concernant les régions antipodales. Ce dialogue a pour sujet l'accès à la connaissance et son traitement. Dans le fragment XXXIX, Cicéron s'interrogea sur le problème de la vérification des informations : il est facile pour les médecins de vérifier une hypothèse mais cela devient plus compliqué lorsque l'on s'intéresse à la nature. Il exposa cette question de la manière suivante : « *Vous, cependant, vous affirmez que dans une région opposée à celle que nous habitons, de l'autre côté de la terre, il y a des êtres qui se dressent dans une direction exactement contraire à celle que nous prenons en marchant et vous les appelez Antipodes. Pourquoi vous échauffer plus contre moi qui ne trouve pas cette vue théorique digne de mépris que contre ceux qui vous jugent insensés quand ils vous entendent l'exposer ?* » (Nisard, 1848, XXXIX, tome III). L'orateur prit comme exemple les Antipodes. Il reconnaît qu'il est difficile de prouver l'existence de ces régions mais il ne s'interdisait pas de penser leur existence. Ces terres se trouvaient dans des contrées opposées aux nôtres. Les habitants y vivaient de manière totalement opposée. Une fois encore, cette courte description prend ses racines dans l'imaginaire grec.

Les Antipodes prirent une tournure plus politique dans le *De Republica*. Cette publication fut à nouveau rédigée sous la forme d'un dialogue. L'État était au centre des discussions. Deux grandes problématiques organisèrent cet ouvrage : quelle(s) forme(s) devait prendre l'État ? Comment bien gouverner ? L'auteur évoqua les Antipodes dans le livre 6 intitulé *Somnium Scipionis* (*le Songe de Scipion*). Scipion Emilien (-185 / - 129) raconta le rêve de son grand-père adoptif Scipion l'Africain (- 236 / - 183). Ce dernier dit : « *Tu vois sur la terre leurs habitations disséminées, rares, et n'occupant qu'un étroit espace ; tu vois même entre ces petites taches, que forment les points habités, de vastes déserts interposés ; tu vois enfin ces peuples divers tellement*

séparés que rien ne peut se transmettre de l'un à l'autre : tu les vois jetés çà et là, sous d'autres latitudes, dans un autre hémisphère, trop éloignés de vous, pour que vous puissiez attendre d'eux aucune gloire. » (Villemain, 1878, livre VI, XII). Dans ces lignes, le vieux Scipion nous offrit une description du monde très intéressante : la terre est peuplée dans son ensemble. Tous les hémisphères sont habités. Néanmoins, les populations sont excessivement éloignées les unes des autres, aucun contact ne semble possible. Dans cet extrait, on ne cita pas directement les Antipodes mais Cicéron avait probablement à l'esprit ces régions lorsqu'il écrivit ses lignes. Cette hypothèse se confirme avec le fragment suivant : *« Tu vois ces espèces de ceintures qui semblent environner et revêtir la terre : les deux d'entre elles qui sont les plus distantes, et dont chacune s'appuie sur un pôle du ciel, tu les vois glacées d'un éternel hiver, tandis que celle qui les sépare, et la plus grande, est brûlée par l'ardeur du soleil. Deux zones sont habitables ; la zone australe, dont les peuples sont vos Antipodes, race étrangère à la vôtre ; enfin, cette zone septentrionale que vous habitez, vois dans quelle faible proportion elle vous appartient.* » (Villemain, 1878, livre VI, XIII). Le théoricien fit une description similaire aux ouvrages précédents. Une question demeure : quelle connotation politique devons-nous donner à ces citations ? Dans les deux extraits, Cicéron insista sur l'éloignement et les nombreuses différences existant entre les régions du globe. Ceci n'est pas anodin. La bonne gouvernance est le grand thème de ce livre. A travers la personne de Scipion l'Africain, Cicéron démontrait qu'il y avait un risque pour les hommes politiques de tomber dans une forme d'hubris (démésure). Selon l'orateur, Rome n'avait pas la capacité de conquérir l'ensemble du monde. Il serait dangereux de se lancer dans un tel projet (Hiatt, 2008, p. 22).

La théorie antipodale ne fut pas épargnée par les critiques. L'école épicurienne remettait en cause l'existence de ces terres. Le philosophe Lucrèce (I^{er} siècle avant Jésus-Christ) digne représentant de ce courant, critiqua sévèrement ce concept. Il fut l'auteur d'une vaste somme philosophique *De rerum natura* (De la nature des choses) dans laquelle il s'interrogea sur le fonctionnement du monde et la quête du bonheur. Dans le vers 1052, il écrivit : *« Surtout ne va pas croire, cher Memmius, que les êtres tendent vers le centre du monde, comme le disent quelques hommes, et que par conséquent la nature subsiste sans être maintenue par des chocs extérieurs, et que les extrémités ne se détachent pas de la masse, parce que tous les corps aspirent au centre. Mais peux-tu croire que des êtres se soutiennent eux-mêmes ; que des corps pesants, qui occupent le bout opposé de la terre, tendent à gravir et demeurent à la surface ? »* (Lefèvre, 1899, livre I, vers 1051). Lucrèce ne centra pas cette citation sur les régions périphériques. Dans ces lignes, il s'attaqua à la théorie de la force centripète, selon laquelle un corps est obligé de suivre une trajectoire curviligne. En d'autres termes, il y a une attraction qui nous rapproche du centre de la terre. En niant cette idée, Lucrèce rendait impossible l'existence des régions antipodales qui ne

pourraient pas se maintenir sans cette force. Dans un souci d'exhaustivité, il nous était nécessaire de citer ce courant de pensée. Pour autant, les théories épicuriennes concernant le Continent Austral restèrent minoritaires dans la sphère intellectuelle romaine.

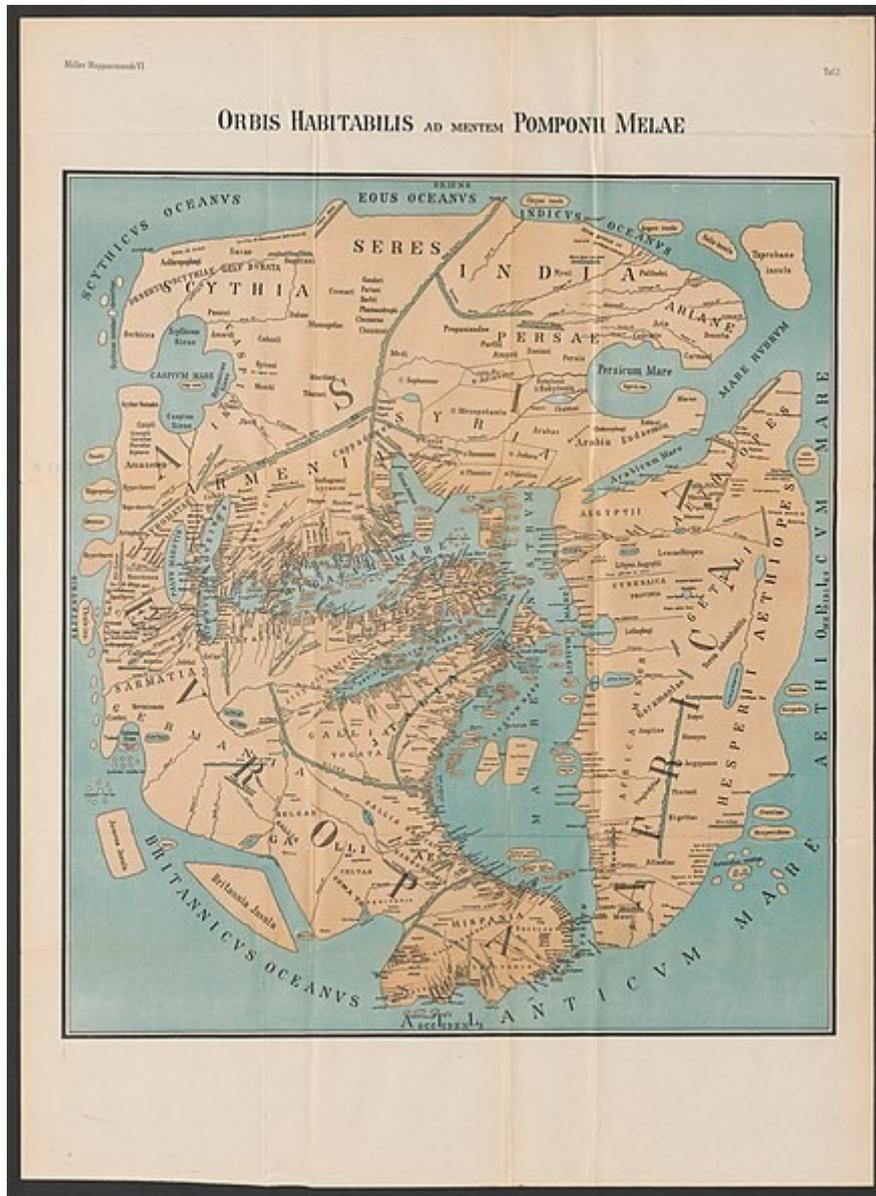
Néanmoins, Lucrèce ne fut pas le seul savant de l'époque romaine à critiquer cette idée. Nous retrouvons cette négation du concept antipodal dans les publications de Plutarque (-46/125). Dans ses *Œuvres morales*, le philosophe interrogea à nouveau cette théorie. Derrière cette appellation générique, le Grec s'intéressa à plusieurs sujets clefs de la philosophie ancienne. Dans un fragment dédié aux questions astronomiques, il remet en cause l'existence de ces régions qui relèveraient, selon lui, d'un cadre purement théorique : « *Ces philosophes qui opposent paradoxes à paradoxes, et combattent des systèmes merveilleux par des opinions plus étonnantes [...] Ne soutiennent-ils pas qu'il y a des Antipodes qui, la tête renversée, sont attachés à la terre, comme des artisans³³ ou des chats qui s'accrochent avec leurs griffes ?* » (Richard, 1844, 924a). Ce savant nia l'existence physique de ces régions. Elles s'intégreraient uniquement dans un contexte abstrait permettant à des penseurs de discuter certaines thématiques. Néanmoins, il considérait fallacieux l'existence de ces terres.

2.2) Les Antipodes : un objet « géographique »

Les discussions étaient vives. Les penseurs réfléchissaient sur l'origine du monde. L'image de la terre n'était pas figée et les concepts étaient mobiles. Sans hésitation, les savants remodelèrent à leur image les premières théories géographiques. Pour le poète Ovide (- 43 / 18), la théorie zonale de Parménide s'expliquait par l'intervention divine : « *Après que ce dieu, quel qu'il fût, eut ainsi débrouillé et divisé la matière, il arrondit la terre pour qu'elle fût égale dans toutes ses parties* » (Villenave, 1806, I-21-75). Pomponius Mela (I^{er} siècle après Jésus-Christ) s'appuya sur les doutes géographiques existants concernant certaines régions asiatiques afin de penser l'existence des Antipodes (document 7). Il écrivit : « *La Taprobane est une très grande île, ou, suivant l'opinion d'Hipparque, le commencement d'un autre monde : ce qui est vraisemblable, puisqu'elle est habitée et qu'on ne cite aucun voyageur qui en ait fait le tour.* » (Baudet, 1843, livre III, 8). Ce géographe assimila ces terres aux *Antichtones*. Ces régions s'intégreraient dans le système zonal de Parménide : « *La zone du milieu est dévorée par la chaleur, tandis que les deux zones qui sont situées, l'une à l'extrémité méridionale, l'autre à l'extrémité septentrionale, sont glacées par le froid. Les autres sont habitables et ont les mêmes saisons, mais dans des temps différents : les*

33. Mot ancien définissant un insecte qui attaque le bois, les étoffes, les peaux.
(<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/artison/5583>) [consulté le 02/01/2021]

Antichthones habitent l'une, et nous l'autre. Celle-là nous étant inconnue, à cause de la plage brûlante qui nous en sépare, je ne puis parler que de la nôtre. » (Baudet, 1843, livre I,1).



Document 7 – Reconstitution du monde selon Pomponius Mela par Konrad Miller (1898)
[Carte orientée à l'est – K. Miller présenta Taprobane comme une île]

2.3) Les Antipodes : un objet littéraire

Dans le milieu intellectuel romain, l'ombre des Antipodes planait, les auteurs ne citèrent pas toujours directement ces régions, elles étaient parfois sous-entendues. Le poète Lucain (39-65) rédigea une épopée politique intitulée *Pharsale*. L'écrivain dressa un tableau épique de la guerre civile déchirant la République entre 49 et 45 avant Jésus-Christ. La région antipodale fut considérée comme une terre de refuge pour les partisans vaincus de Pompée : « *Nous ne demandons point à revoir les champs de notre patrie, le doux climat de l'Europe, le beau ciel de l'Asie est trop loin de nous [...] Dans le peu de chemin que nous avons fait, l'ordre des saisons est-il renversé ? Nous avons sans doute passé le milieu du ciel, nous avançons vers l'autre pôle, nous tournons hors de la terre. Peut-être Rome en ce moment est-elle sous nos pieds ? Ah ! Pour toute consolation de nos peines nous demandons que nos ennemis, que César lui-même osent nous poursuivre par où nous les fuyons !* » (Charpentier, 1865, livre IX). « *Peut-être Rome en ce moment est-elle sous nos pieds* », derrière cette citation avec une intonation ironique, Lucain supposa l'existence d'une terre localisée à l'opposé de Rome. Se réfère-t-il à la terre antipodale ? Il n'est pas interdit de penser cette hypothèse. On peignit également l'Asie et l'Europe comme des régions remarquables où il ferait bon vivre. Dans cet extrait, le poète chercha probablement à opposer ces bonnes terres avec celles situées « *sous nos pieds* ». Il ne ferait pas bon-vivre dans ces contrées. Les Antipodes étaient une terre d'exil, un monde de souffrance.

Dans un contexte différent, Virgile (- 70 / - 19) inséra les régions antipodales dans une thématique bucolique. Son poème *Géorgiques* était dédié au futur empereur Auguste. Il s'intéressa aux travaux agricoles. La division zonale du monde régissait la vie des cultivateurs : « *Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons, L'art divisa du ciel les vastes régions. Soleil, âme du monde, océan de lumière, douze astres différents partagent ta carrière. Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour : L'une des feux brûlants est l'aride séjour ; deux autres, qu'en tous temps attriste la froidure, des deux pôles glacés ont formé la ceinture : Mais entre ces glaçons et ces feux éternels, deux autres ont reçu les malheureux mortels* » (Delille, 1760, livre I). Cette description n'est pas sans rappeler la théorie parmédienne concernant la séparation du monde. Selon Alfred Hiatt, Virgile s'inspira très fortement de la division zonale proposée par Eratosthène s'appuyant lui-même sur Parménide (Hiatt, 2008, p. 23). Le lexique employé serait similaire et les champs lexicaux identiques.

Aux premiers jours de l'Empire, la propagande était très importante, il fallait légitimer le nouveau régime et son dirigeant. Certains ouvrages ont été simplement dédiés à Auguste. D'autres prirent une dimension quasiment prophétique. Au I^{er} siècle de notre ère, le poète Manilius rédigea

les *Astronomiques*, publication dans laquelle le didacticien dressa un tableau des connaissances antiques en astronomie. Il reconnaît l'existence des Antipodes. Il fit une description relativement classique de ces régions : « *La surface de la terre est habitée par diverses nations, par différentes espèces d'animaux, par des oiseaux. Une partie s'élève vers les deux ourses ; une autre, également habitable, s'étend vers les climats méridionaux ; celle-ci est sous nos pieds, elle nous croit sous les siens.* » (Nisard, 1842, livre 1). Selon Manilius, ces terres sont inconnues mais elles demeuraient similaires au monde latin. Une seule différence est à signaler : les habitants méditerranéens seraient plus heureux que les habitants des Antipodes. Comment peut-on justifier cette disparité ? Auguste serait la source de ce bonheur. Cette différence serait néanmoins temporaire. L'empereur déifié régnerait un jour sur l'ensemble du monde : « *Les peuples qui l'habitent nous sont inconnus, nous n'avons aucun commerce avec eux. Ils jouissent du même soleil qui nous éclaire, leurs ombres sont opposées aux nôtres, la disposition du ciel paraît renversée à leur égard; les astres se couchent à leur gauche, se lèvent à leur droite. Ils voient un ciel aussi étendu et non moins éclairé que le nôtre; il ne se lève pas pour eux moins d'étoiles que pour nous. Tout, en un mot, est égal de part et d'autre : nous ne l'emportons sur eux que par le bonheur de posséder un astre tel qu'Auguste ; César sur la terre, il sera un jour un des principaux dieux du ciel.* » (Nisard, 1842, livre 1). On retrouva également ces velléités expansionnistes dans des panégyriques plus anciens. L'éloge du consul Messala, édité après – 32, encourageait l'homme romain à se lancer à la conquête du monde : « *Pourquoi m'arrêter ? Aux lieux mêmes où l'Océan forme la limite du monde, nul peuple ne prendra les armes pour vous résister. A vous est réservée la gloire de dompter le Breton, que n'ont point encore vaincu les soldats romains ; de franchir la barrière par laquelle le soleil nous sépare de régions inconnues* » (De Guerle, 1862, livre IV). La prise des Antipodes apporterait une extraordinaire gloire. Pour autant, il faut légèrement nuancer la place de ces publications annonciatrices. Dans la lignée de Cicéron, Pline l'Ancien (23 – 79 après Jésus-Christ) rappela le risque de tomber dans l'hubris, la vanité guettait les hommes politiques (Hiatt, 2008, pp. 29-30)³⁴. Les autres mondes appelèrent à la modestie.

Nous retrouvons cet appel à la simplicité dans l'œuvre du philosophe Sénèque (mort en 65 après Jésus-Christ). Celui-ci admet l'existence d'autres terres : « *Viendront plus tard, avec les années, des temps où l'Océan relâchera les barrières des choses, où la terre s'ouvrira immense, où Thétys dévoilera de nouveaux mondes et où, parmi les terres, Thulé ne sera plus la dernière.* » (Greslou, 1834, vers 375-379). Dans ces lignes, le dramaturge suppose l'immensité du monde. Néanmoins, sa découverte est indépendante de la volonté de l'Homme. Seule une intervention

34. Citations et analyse détaillées dans ces pages.

divine permettrait l'exploration de ces régions. Thétys, déesse de l'océan dans la mythologie grecque, ouvrirait alors l'océan aux navigations. Pour autant, la rationalité doit toujours guider l'esprit, celui-ci ne doit pas perdre pied face à ces espaces. Dans les *Questions naturelles*, Sénèque modère cet enthousiasme : « *L'esprit [...] jusqu'à ce qu'il fasse le tour de l'univers entier et regarde la terre d'en haut (une terre limitée et couverte principalement par la mer - alors que même une partie de la mer est [...] desséchée ou gelée) se dit: [...] Combien ridicules sont les frontières des mortels !* »³⁵. Les Antipodes furent aussi le réceptacle d'une satire sociale. Le pédagogue Sénèque s'adressant à Lucilius le jeune (I^{er} siècle de notre ère) dressa un portrait relativement négatif des habitants de la région australe : « *Les hommes que je cite contrastent avec tous, non géographiquement, mais par le genre de vie : Antipodes de Rome dans Rome même, ils n'ont, suivant le mot de Caton, "jamais vu du soleil ni le lever, ni le coucher." Penses-tu qu'ils sachent comment on doit vivre, ceux qui ignorent quand il faut vivre ? Et ils craignent la mort, eux qui s'y plongent vivants, hommes d'aussi malencontreux présage que les oiseaux de ténèbres ! Qu'ils passent dans le vin et les parfums leur nocturne existence ; qu'ils consomment leur veille contre nature en festins coupés de nombreux services : ils sont là non à des banquets, mais à leur repas d'enterrement. Et encore est-ce de jour qu'on rend aux morts un pareil hommage.* » (Baillard, 1861, lettre CXXII). Des populations décadentes vivaient dans les terres antipodales. La géographie de ces régions et les mœurs des habitants seraient en totale opposition avec la vie romaine. Dans cette lettre, les Antipodes ont une valeur éducative, Lucilius ne doit pas imiter le mode de vie des habitants de ces régions.

2.4) La théorie méridionale dans l'œuvre de Claude Ptolémée³⁶

L'érudit Claude Ptolémée (c. 90-168) était un savant éclectique, celui-ci joua un rôle majeur dans la science antique, son œuvre affecta considérablement la « géographie » médiévale et moderne. Claude Ptolémée pensa une théorie méridionale qui rayonna en partie sur la cartographie moderne. Cette construction découle d'une « redécouverte » et donc d'une interprétation de l'œuvre du savant alexandrin dès la fin du Moyen Age. Nous nous intéresserons plus particulièrement à ce point dans le chapitre 4. Dans cette sous-partie, nous allons évoquer l'œuvre en elle-même du géographe antique.

Qui était Claude Ptolémée ? A cette interrogation, on ne peut apporter qu'une réponse paradoxale. D'un côté, il n'est pas exagéré d'écrire que ce savant influença considérablement la

35. https://www.loebclassics.com/view/seneca_younger-natural_questions/1971/pb_LCL450.1.xml [Consulté le 01/02/2021]

36. Claude Ptolémée vivait à l'époque de l'Empire romain. Nous l'avons donc intégré dans ce chapitre.

science cosmographique. De l'autre côté, nous ne savons presque rien de sa vie. Les informations biographiques le concernant sont très lacunaires. Claude Ptolémée vécut au II^{ème} siècle après Jésus - Christ. Il serait né vers 90 et mort vers 168. Selon Germaine Aujac, en s'appuyant sur l'œuvre du savant grec, on pourrait lui définir un territoire d'action (Aujac, 2012, pp. 7-11). Les différentes œuvres de Claude Ptolémée nous permettent de situer son existence en Égypte et plus particulièrement à Alexandrie. Il était très probablement « un géographe de chambre » (Aujac, 2012, pp. 7-11). Le scientifique n'aurait jamais quitté la ville d'Alexandrie. Aucune source n'évoque un quelconque voyage. Certains chercheurs estiment même que Ptolémée effectua la majorité de ses travaux au sein de la Bibliothèque d'Alexandrie (Aujac, 2012, pp. 7-11).

Trois grandes publications connues caractérisent l'œuvre de Claude Ptolémée. Le premier ouvrage s'intitule *Syntaxe mathématique*. L'érudit y mène une réflexion sur les connaissances arithmétiques et géométriques de son temps. Le savant consacra aussi une partie de son ouvrage à la description cosmographique de la Terre (astronomie et géographie)³⁷. Le second livre s'intitule *Tétrabible*. Dans cette recherche, Ptolémée se fixa comme objectif de recenser l'ensemble des connaissances astronomiques. Enfin, le dernier ouvrage se nomme *Géographie*. Dans cette somme, le savant s'efforça de procéder à une description détaillée de l'univers. Cette description a un objectif : réaliser une carte. Le savant écrivit : « *Pour dresser maintenant une carte du monde habité qui soit aussi en harmonie que possible avec le monde habité véritable, il est indispensable à notre avis de partir du principe qu'un tel projet doit s'appuyer sur les descriptions* » (Aujac, 2012, p. 309). La *Géographie* s'accompagne aussi de nombreuses recommandations et dresse un bilan critique sur l'œuvre des cartographes-géographes contemporains de Claude Ptolémée.

Dans sa *Géographie*, le savant alexandrin évoqua brièvement l'existence d'une terre inconnue fermant au sud la mer de l'Inde et reliant à l'ouest l'Afrique et à l'est l'Asie : « *L'Asie touche à la Libye à la fois par l'isthme Arabique, qui sépare notre mer du golfe Arabique et par une terre inconnue qui enserme la mer de l'Inde* » (Aujac, 2012, p. 390). Bien que lacunaire, cette description a eu un rôle majeur dans l'histoire de notre objet d'étude. Par la suite, la multiplication des cartes ptoléméennes popularisa indirectement la théorie australe.

37. Dans cet ouvrage, il n'y a aucune référence concernant notre objet d'étude.

2.5) Les Antipodes : un sujet de débat

Les Romains discutaient sur les Antipodes, ils pensaient ces terres, ils les intégraient dans des systèmes de réflexion organisant le monde et les sociétés. On l'a écrit, le cheminement intellectuel n'était pas linéaire, des réflexions opposées étaient presque contemporaines. Ainsi, Achille Tatius (III^{ème} siècle après Jésus-Christ) fut un fervent partisan des Antipodes. Il s'inscrivit dans la lignée des savants grecs. Selon lui, les régions antipodales seraient à l'origine de la sphéricité de la terre et de la pesanteur (Rainaud, 1893, p. 25)³⁸. Parallèlement à cela, Lucien de Samosate (120-180) dressa un portrait sans concession des partisans des Antipodes. Ceux qui pensaient l'existence de ces terres étaient des fous ou des idiots ! Dans son dialogue *Navigium*, le satirique voulut dénoncer la folie de l'Homme, il la résuma en ces lignes : « *Je peux y voler moi-même et me rassasier. Le phénix de l'Inde, le griffon, ce monstre ailé, sont des créatures inconnues des autres : je les verrai. Je vais connaître seul les sources du Nil, les terres inhabitées, les Antipodes, s'il y en a, les habitants de l'autre côté de la terre.* » (Fowler, 1905, 44). Timolaus tint ses paroles. Ce dernier espérait réaliser ses souhaits grâce à un seul objet : un anneau magique. Derrière cette dimension ésotérique, l'auteur s'attaqua à la crédulité des hommes et aux caractères absurdes de leurs désirs (Fowler, 1905, introduction), la recherche des Antipodes est ici considérée comme un souhait aussi stupide que vouloir voler ou rencontrer des créatures imaginaires. Dans *Démonax*, portrait d'un philosophe grec, Lucien de Samosate présenta les Antipodes comme une simple vue de l'esprit : « *Un physicien parlait des Antipodes en présence de Démonax : celui-ci le fait lever, le conduit sur le bord d'un puits, et lui montrant son image reflétée dans l'eau : "N'est-ce pas là, lui dit-il, ce que vous appelez les Antipodes ?"* » (Talbot, 1912, XXXVII). Sous un angle sarcastique, l'artiste exposa sa vision du concept antipodal, les partisans de cette théorie auraient construit cette doctrine d'une manière grossière, sans véritable raisonnement scientifique. Gabriella Moretti vit une situation similaire dans l'œuvre du poète tardif Tiberianus (III^{ème} siècle après Jésus-Christ). Celui-ci rédigea une lettre fictive adressée aux habitants des Antipodes. Selon l'intellectuelle, Tiberianus voulut démontrer la stupidité de la notion de réversibilité australe. Les Antipodes existaient mais ces terres étaient similaires aux nôtres (Moretti, 1994, pp. 37-38)³⁹.

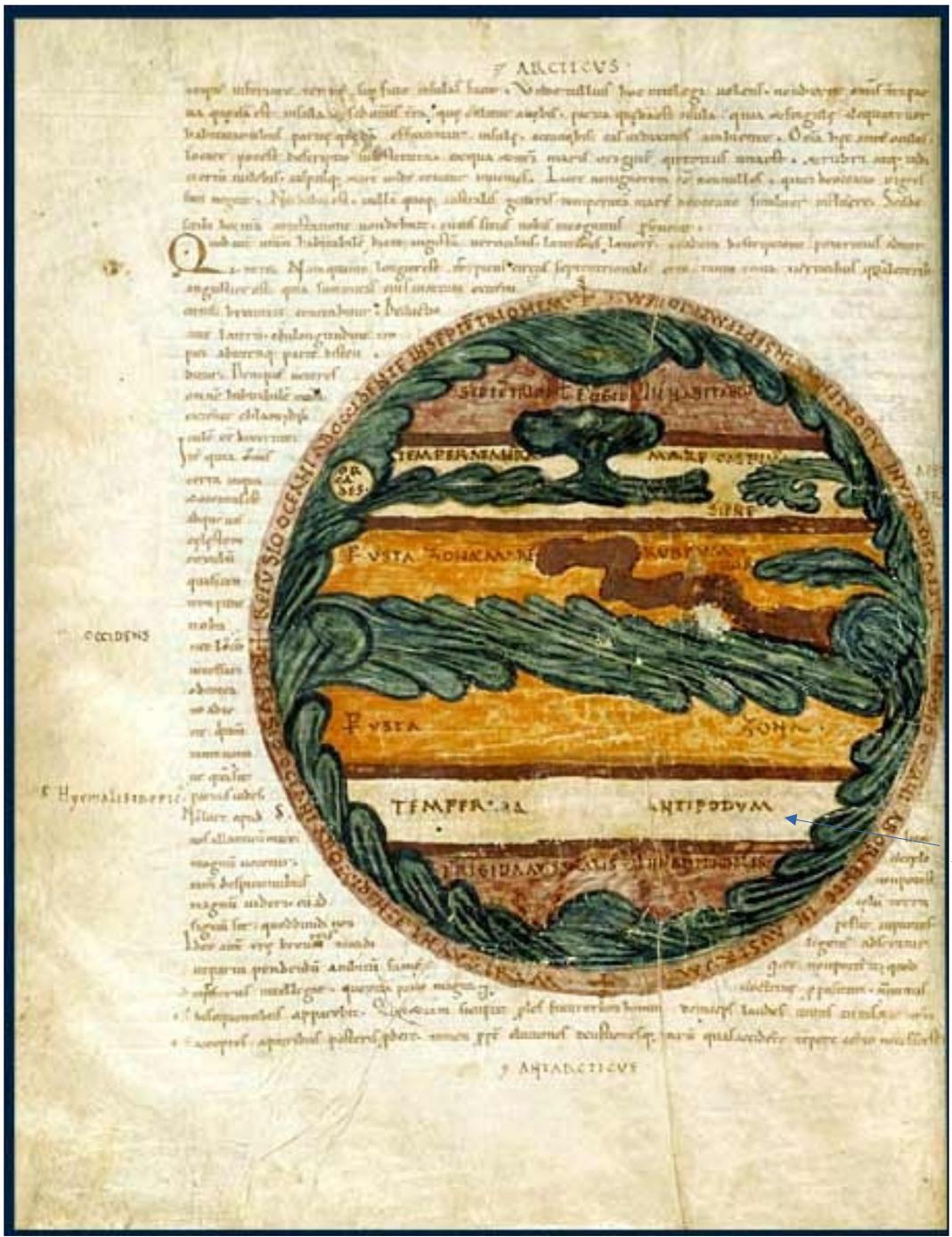
Pendant longtemps, l'historiographie classique présenta l'Antiquité tardive (III^{ème} siècle – V^{ème} siècle après Jésus-Christ) comme étant une période sombre où la décadence était devenue la maîtresse d'un empire s'écroulant sous le poids des invasions barbares. Cette vision passéiste est aujourd'hui remise en cause par de nombreux historiens⁴⁰. Cette période doit être analysée comme

38. Nous nous sommes appuyés sur les propos d'Armand Rainaud. La source citée ne fut pas consultée.

39. La source originale ne fut pas consultée. Nous nous sommes appuyés sur les propos de Gabriella Moretti.

40. Sur ce point, voir les travaux d'Henri Irénée Marrou (1977) ou Guy Halsall (2007).

un temps de transition où les mutations sociétales étaient légions. Dans ce contexte, Macrobe (c. 370- c. 430) rédigea le *Commentaire sur le songe de Scipion de Cicéron*. Son auteur n'était pas chrétien. Il était emprunt d'une nostalgie certaine exaltant presque un « patriotisme » romain (Hiatt, 2008, p. 44). Cette idéologie guida la rédaction de cet ouvrage. La question des Antipodes fut abordée de la manière suivante : « *Vous voyez encore ces zones qui semblent environner et ceindre la terre ; il y en a deux qui, les plus éloignées l'une de l'autre, et appuyées chacune sur l'un des deux pôles, sont assiégées de glaces et de frimas. Celle du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. Deux sont habitables : l'australe, occupée par vos Antipodes, qui, conséquemment, vous sont étrangers ; et la septentrionale, où vous êtes. Voyez dans quelle faible proportion elle vous appartient. Toute cette partie de la terre, fort resserrée du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, est comme une île environnée de cette mer que vous appelez l'Atlantique, la grande mer, l'Océan, qui, malgré tous ces grands noms, est, comme le voyez, bien petite.* » (Nisard, 1875, livre II, chapitre V). Macrobe reconnaît l'existence des régions australes. Ces espaces s'insèrent dans un système zonal. Ces terres sont habitables mais demeurent totalement étrangères aux habitants de l'autre zone vivable : la région septentrionale (celle des Romains). En s'appuyant sur l'œuvre de Cicéron, Macrobe remodela la théorie zonale prônée par Parménide. Les Antipodes étaient un sujet sérieux. Il réfuta, non sans moquerie, l'idée de la réversibilité de ces terres : « *Est-il quelque incrédule à cet égard ? qu'il nous dise en quoi notre proposition lui paraît erronée ; car si notre existence, dans les régions que nous occupons, tient à ce que la terre est sous nos pieds et le ciel au-dessus de nos têtes [...] pourquoi d'autres êtres n'existeraient-ils pas dans une position de tout point semblable à la nôtre ? [...] Ils ont leurs pieds tournés vers la terre et la tête élevée vers le ciel ; nous ne devons cependant pas craindre qu'ils tombent de la terre dans le ciel, car rien ne tombe de bas en haut. Si, pour nous, le bas a sa direction vers la terre, et le haut vers le ciel (question qui ne veut pas être traitée sérieusement), le haut est également pour eux ce qu'ils aperçoivent en portant leurs regards dans une direction opposée à celle de la terre, vers laquelle leurs corps ne peuvent avoir de tendance.* » (Nisard, *ibid.*). Alfred Hiatt considéra Macrobe, à juste titre, comme un interprète et un médiateur de la culture antique (Hiatt, 2008, p. 45). Dans ce manuscrit du XI^{ème} siècle (document 8), le copiste représenta la division du monde selon l'auteur latin : le centre torride, inhabitable, du monde (couleur orange), deux zones tempérées habitables dont la terre des Antipodes (couleur blanche), et les extrémités nord et sud marquées par un climat froid (couleur marron).



Document 8 – Mappemonde zonale d’après Macrobe (*Commentaire sur le songe de Scipion* – Manuscrit du XI^{ème} siècle) (Source : BNF /Manuscrits, Latin 6371 fol. 20v)

Ainsi, comme nous l'avons constaté, la question antipodale ne connut pas un développement intellectuel majeur durant la période romaine. L'existence et la forme des Antipodes étaient toujours sujets de vifs débats. Par certains aspects, les savants latins se rapproprièrent cette thématique. Ces régions devinrent ainsi le réceptacle des réflexions sociétales concernant le monde romain. Elles furent des terres d'ambition impériale ou des contrées appuyant les critiques à l'encontre du pouvoir. Cette ligne de réflexion ne doit pas pour autant éclipser le rôle clef joué par certains géographes. Pomponius Mela ou Macrobe connurent un succès certains. Pour l'heure, intéressons-nous à la représentation des Antipodes chez les premiers chrétiens : comment les Pères de l'Église pensèrent-ils ces régions ?

Chapitre 3 - L'image australe durant l'époque médiévale, des sources paléochrétiennes à la veille des « Grandes Découvertes » : une représentation influencée par la religion ?

En de nombreux aspects, l'Antiquité fut une période majeure de l'Histoire. Elle influença de manière considérable les peuples européens et orientaux. Des changements politiques et sociétaux marquèrent pour des siècles ces populations. En ces temps, la vie spirituelle était riche, les mobilités nombreuses ont permis la diffusion de spiritualités nouvelles. Des syncrétismes eurent lieu. Dans ce cadre, une religion vit le jour, le christianisme se développa durant le I^{er} siècle de notre ère. Rapidement, il se répandit dans l'ensemble de l'Empire romain, cette religion révélée était en opposition totale avec le culte romain. La nature du christianisme était questionnée. Les régions antipodales sont devenues un support théologique.

3.1) La question antipodale chez les premiers chrétiens

L'écrivain Tertullien (c. 150 – 220) proposa une première réponse dans laquelle les Antipodes étaient inclus. On ne considéra pas Tertullien comme un Père de l'Église mais néanmoins il joua un rôle clef dans l'histoire théologique chrétienne. Marcel Simon résuma l'héritage de Tertullien en ces mots : « *L'apport de Tertullien dans les controverses christologiques et trinitaires est important. Ses conclusions s'apparentent sur plus d'un point à celles que formuleront plus tard les grands conciles orientaux. Il affirme l'unité de Dieu. Elle ne se divise pas mais se distribue en 3 personnes numériquement distinctes, en une trinité qui ne compromet en rien l'unité.* » (Simon, 1972). Dans l'ouvrage *Aux Nations*, l'écrivain païen converti au christianisme répond aux personnes s'interrogeant sur la nature des chrétiens : « *Mais non, on nous regarde comme une troisième race d'hommes ; on nous prend pour des cynopes, des sciapodes, ou enfin des Antipodes, qui viennent de dessous terre. Si vous attachez quelque sens à ces mots, expliquez-nous ce que vous entendez par la première et la seconde race, afin que nous sachions ce qu'est la troisième [...] S'ensuit-il que les Chrétiens soient la troisième race ? Quelle suite de nations entre les Phrygiens et nous ! Mais prenez garde que ceux que vous appelez une troisième race d'hommes, n'aient le premier rang, puisqu'il n'y a pas de nations qui ne comptent des Chrétiens ; de sorte que la nation la plus ancienne n'en est pas moins chrétienne.* » (Genoud, 1852, livre

1,VIII). Ces lignes demeurent très intéressantes concernant notre objet d'étude. Ce philosophe admet l'existence des Antipodes. Cette région serait peuplée par des monstres. Les « cynopes » (mi-homme / mi-chien) habiteraient ces terres. Ils constitueraient la « troisième race » peuplant la terre. Nous retrouverons cette représentation des régions australes durant l'époque médiévale. Pour le moment, cette description des Antipodes permet à l'auteur de démontrer le caractère « supranational » des premiers chrétiens.

L'évêque Irénée de Lyon (130-202) inscrit les régions méridionales dans une perspective plus théologique. Son œuvre se caractérisa principalement par une dénonciation du gnosticisme⁴¹. Dans son ouvrage *Contre les hérésies* (c. 188), il écrit : « *Que si nous ne pouvons trouver la solution de toutes les questions soulevées par les Écritures, n'allons pas pour cela chercher un autre Dieu en dehors de Celui qui est le vrai Dieu : ce serait le comble de l'impiété. Nous devons abandonner de telles questions au Dieu qui nous a faits, sachant très bien que les Écritures sont parfaites, données qu'elles ont été par le Verbe de Dieu et par son Esprit [...] Qu'en est-il, par exemple, si nous essayons d'exposer la cause de la crue du Nil ? Nous disons un bon nombre de choses plus ou moins plausibles, mais la vérité sûre et certaine est l'affaire de Dieu [...] Et quelle explication pouvons-nous donner du flux et du reflux de la mer, puisqu'il est évident que ces phénomènes ont une cause bien déterminée ? Ou encore, que pouvons-nous dire des mondes situés au-delà de l'Océan ?* » (Irénée de Lyon, c.188, livre 2,2). Dans ces lignes, le Père de l'Église reconnaît l'existence des Antipodes. Ces régions restent néanmoins inaccessibles à l'Homme et nous ne savons rien de ces terres. Cette référence ne s'inscrit pas dans un cadre de production géographique. Il faut penser les régions méridionales comme étant une parabole. L'être humain doit accepter son ignorance. Les Écritures saintes sont parfaites. Ainsi, l'Homme doit chercher son savoir dans les Écritures, parallèlement à cela, certaines connaissances relèveraient d'un caractère uniquement divin.

Le théologien Origène (c. 185-253) présenta une vision similaire concernant les Antipodes : « *Quand il a dit l'Océan ne peut pas être traversé par les hommes, ni ces mondes ne peuvent être traversés qui sont au-delà et régis par les mêmes dispositions du Seigneur Dieu, Clément le disciple des apôtres avait sans doute à l'esprit ceux que les Grecs appelaient Antichtones [...] auquel aucun de nous n'a jamais pu se rapprocher [...] il a appelé ces endroits des mondes* » (Hiatt, 2008, pp. 54-55). En s'appuyant sur les dires du pape Clément (c. I^{er} siècle après Jésus-Christ), les régions méridionales seraient inaccessibles mais resteraient marquées par l'influence divine. La terre se diviserait en plusieurs mondes qui seraient cependant influencés par la même essence spirituelle.

41. Le dictionnaire Larousse définit cette doctrine comme étant une secte chrétienne hétérodoxe combattue par Rome durant les trois premiers siècles de notre ère (<https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/gnosticisme/55765> [consulté le 02/03/2021])

Cette courte citation démontre les inspirations multiples du théologien Origène. En citant les Grecs et les *Antichtones*, il inséra sa vision religieuse (les Antipodes relèveraient d'une connaissance divine) dans une construction cosmographique.

Il n'y avait pas de vision uniforme concernant la question antipodale. Les Pères de l'Église œuvraient pour un bien commun, l'évangélisation, les pensées plus généralistes étaient cependant sources de réflexions contradictoires. Ce fut le cas pour les régions méridionales. Lactance (c. 250-350) ridiculisa dans ses écrits les partisans des Antipodes. Ce penseur rédigea une vaste somme intitulée les *Institutions divines*. On peut diviser cet ouvrage en deux parties. Dans un premier temps, le théologien s'attaque aux idéologies qu'il juge fausses. Dans un second temps, il présente sa vision de la religion chrétienne. Notre sujet d'étude fut abordé dans le livre 3 : « *Ceux qui tiennent qu'il y a des Antipodes, tiennent-ils un sentiment raisonnable ? Y a-t-il quelqu'un assez extravagant pour se persuader qu'il y ait des hommes qui aient les pieds en haut et la tête en bas ; que tout ce qui est couché en ce pays-ci, soit suspendu en celui-là ; que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la pluie et la grêle y tombent en montant ? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles de la nature, puisque les philosophes suspendent aussi des mers, des villes et des montagnes ? Cherchons la source de cette erreur, et nous trouverons sans doute qu'elle procède de la même cause que les autres. Quand les philosophes, trompés par l'ombre de la vraisemblance, ont une fois admis un faux principe, il faut qu'ils admettent aussi les conséquences qui s'en tirent. Ils tombent de fausseté en fausseté [...] En observant le mouvement et le cours des astres, ils ont remarqué que le soleil et la lune se couchent toujours du même côté et se lèvent toujours de même. Mais ne pouvant découvrir l'ordre de leur marche, ni deviner comment ils passaient de l'Occident à l'Orient, ils se sont imaginé que le ciel était rond, tel que sa vaste étendue le fait paraître ; que le monde même était rond comme une boule, que le ciel tournait continuellement, et qu'en tournant il ramenait le soleil et les astres de l'Occident à l'Orient. C'est ce qui les a portés à faire des globes d'airain, sur lesquels ils ont gravé des figures monstrueuses auxquelles ils ont donné le nom d'astres. Le ciel étant rond, il fallait que la terre, qui est renfermée dans son étendue, fût aussi ronde. Que si elle est ronde, elle regarde le ciel de tous côtés de la même manière, et lui oppose de tous côtés des mers, des plaines et des montagnes. Il suit encore de là qu'il n'y a aucune partie qui ne soit habitée. Voilà comment la rondeur que l'on a attribuée au ciel a donné occasion d'inventer les Antipodes » (Buchon, 1837, livre III, 24). Par une longue énumération, le théologien dénonça l'idée même du concept antipodal. Selon lui, il serait ridicule d'imaginer l'existence d'une vie inversée en tout point à la nôtre. Comment Lactance interprète-t-il cette représentation ? Un « paralogisme » émanant des philosophes grecs serait à l'origine de cette erreur. Les savants hellénistiques étudiaient des sujets*

astronomiques. La rotation de la lune et du soleil les amena à accepter la sphéricité de la terre et par conséquent l'existence des Antipodes. Par cette démonstration, Lactance rejeta en bloc les avancées scientifiques réalisées durant l'Antiquité grecque, sa représentation du monde était en accord avec les autres Pères de l'Église (la vérité se trouve dans les Écritures) mais son raisonnement se distinguait par son rejet des Antipodes.

La remise en cause des terres méridionales était également au cœur des réflexions menées par Augustin d'Hippone (c. 354-430). Saint Augustin rédigea un ouvrage majeur dans la pensée théologique chrétienne : *La Cité de Dieu* (413-426). L'auteur s'intéressa à la nature même du christianisme. Deux axes guidèrent sa réflexion : comment le paganisme romain s'inscrit en faux par rapport au christianisme ? Comment ressentir l'amour de Dieu au travers de la notion de cité ? Dans le livre 3, le théologien s'intéressa au concept des Antipodes : « *Quant à leur fabuleuse opinion qu'il y a des Antipodes, c'est-à-dire des hommes dont les pieds sont opposés aux nôtres et qui habitent cette partie de la terre où le soleil se lève quand il se couche pour nous, il n'y a aucune raison d'y croire. Aussi ne l'avancent-ils sur le rapport d'aucun témoignage historique, mais sur des conjectures et des raisonnements, parce que, disent-ils, la terre étant ronde, est suspendue entre les deux côtés de la voûte céleste, la partie qui est sous nos pieds, placée dans les mêmes conditions de température, ne peut pas être sans habitants . Mais quand on montrerait que la terre est ronde, il ne s'ensuivrait pas que la partie qui nous est opposée ne fût point couverte d'eau. D'ailleurs, ne le serait-elle pas, quelle nécessité qu'elle fût habitée, puisque, d'un côté, l'Écriture ne peut mentir, et que, de l'autre, il y a trop d'absurdité à dire que les hommes aient traversé une si vaste étendue de mer pour aller peupler cette autre partie du monde* » (Augustin d'Hippone, Livre III, chapitre 16)⁴² . Augustin d'Hippone ne rejeta pas totalement cette théorie. Il considéra celle-ci comme étant « fabuleuse » relevant plus de l'hypothèse que du raisonnement scientifique. L'acceptation de ces régions s'appuierait sur la sphéricité de la terre. La terre est ronde donc il pourrait y avoir un continent méridional. Pour autant, le penseur tempéra cette idée en avançant deux arguments : la vérité émane des Écritures et l'idée antipodale reste une hypothèse qui n'a pas encore été vérifiée (la sphéricité de la terre également). Elle pourrait être réfutée.

Terminons cet état des lieux théologique avec Isidore de Séville (c. 560-636), ses travaux firent la transition entre les temps antiques et la période médiévale. Son *Etymologiae* peut être présenté comme une vaste encyclopédie compilant les connaissances de son temps. Dans le livre XIV, il évoqua les Antipodes : « *En dehors des trois parties du monde [...] dans le sud, il y a la quatrième partie de l'autre côté de l'océan, qui nous est inconnue à cause de la chaleur où sont*

42. Ouvrage consulté sur la bibliothèque en ligne de l'Université de Fribourg (<https://bkv.unifr.ch/works/9/versions/524/divisions/127454>) [consulté le 05/03/2021].

supposés vivre les Antipodéens » (Isidore de Séville, livre XIV)⁴³. Le compilateur évoqua sans affirmer l'existence possible d'un quatrième continent où vivrait une population antipodale dont la principale caractéristique serait la réversibilité. Ce texte n'est pas sans rappeler la description méridionale proposée par certains savants grecs (cf. chapitre 1). Néanmoins, Isidore de Séville introduisit une nuance : ces terres existent mais elles ne sont pas habitées. Cela relève de la fable et de la conjoncture : « *Les Antipodes, parce qu'ils sont censés être opposés [...] Cependant l'Histoire ne le valide pas, mais plutôt des poètes, par réflexion, le pensent* » (Isidore de Séville, livre IX). Aucune motivation religieuse ne guida la rédaction de ces lignes mais ce Père de l'Église nuança, lui aussi, la théorie antipodale. Il pouvait y avoir des terres mais elles étaient inhabitées.

3.2) L'étude antipodale pendant le « premier Moyen Age » (V^{ème} siècle – XII^{ème} siècle)

Au Moyen Age (fin V^{ème} siècle – XV^{ème} siècle), la géographie⁴⁴ comme science autonome n'existe pas, les connaissances liées à la terre étaient alors introduites dans des publications diverses. Ainsi, nous trouvons des références géographiques dans des ouvrages littéraires, théologiques, ou encore des histoires naturelles. La méthode de la compilation était largement plébiscitée. Il fallait ordonner le monde. Nous pouvons diviser chronologiquement l'époque médiévale en deux périodes. Le XII^{ème} siècle marqua un temps important dans l'évolution des représentations. L'origine des sources allait varier davantage. Avant cela, le schème antique dominait encore les esprits. On divisait alors le monde en trois grandes parties (Afrique, Asie, Europe) et on christianisa ces espaces. Le Paradis terrestre fut localisé en Orient, l'idée de la centralité de Jérusalem connut aussi un succès certain (milieu XII^{ème} siècle), d'autres encore supposèrent que la division tripartite s'appuyait sur la filiation de Noé (Sem, Cham, Japhet). Ces idées constituèrent les grands axes de la pensée « géographique » durant cette époque. Pour autant, rien n'était fixé et les lignes étaient extrêmement mouvantes. Il serait contre-productif de présenter l'ensemble des courants de pensée. Nous nous focaliserons principalement sur les théoriciens, de tout temps, ayant joués un rôle clef dans l'étude de la terre antipodale durant cette période. Nous nous intéresserons également à certaines productions vulgaires illustrant la diffusion du concept antipodal. Enfin, le statut de la carte était particulier, celle-ci n'avait pas une existence propre, elle accompagnait le texte (chronique, simple nomenclature, etc.). Danielle Lecoq écrivit : « *L'image, et plus particulièrement celle du monde, n'est jamais conçue comme une fin en soi. Elle n'est que le dessin qui accompagne l'écriture* » (Lecoq, 1987, p. 9).

43. Ouvrage consulté sur le site de la Librairie latine (<https://www.thelatinlibrary.com/isidore/14.shtml>) [consulté le 05/03/2021].

44. Ce paragraphe s'appuie sur un article rédigé par Nathalie Bouloux (Bouloux 2014).

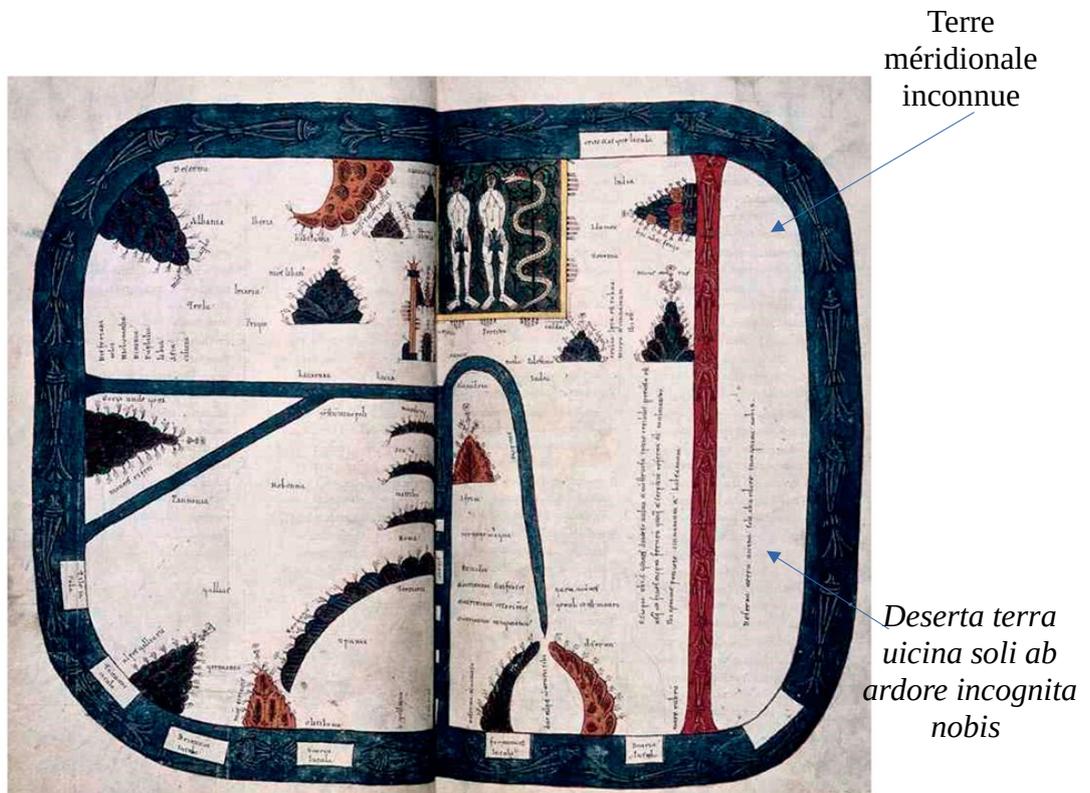
Les réflexions géographiques de Cosmas Indicopleustès (VI^{ème} siècle) témoignent à plusieurs égards de cette mobilité. Ce marchand chrétien rédigea une description du monde intitulée *Topographie chrétienne*. Voici comment celui-ci évoqua la question antipodale : « *Mais si on voulait examiner plus en détail la question des Antipodes, [...] de telles notions sont opposées à la raison et étrangères à notre nature et à notre condition. Et comment, encore une fois, quand il pleut sur les deux [hommes des deux zones], est-il possible de dire que la pluie tombe sur les deux, et non qu'elle tombe sur l'un et tombe sur l'autre, ou tombe contre eux, ou vers eux, ou loin d'eux. Car penser qu'il y a des Antipodes nous oblige à penser aussi que la pluie tombe sur eux d'une direction opposée à la nôtre ; et n'importe qui, à juste titre, se moquera de ces théories ridicules, qui énoncent des principes incongrus, mal ajustés et contraires à la nature.* » (Mac Crindle, 1897, livre I). Pour ce voyageur, la théorie méridionale est tout simplement ridicule, la notion de réversibilité est physiquement impossible. Il prit pour exemple l'écoulement de l'eau de pluie. Si les Antipodes existaient la pluie tomberait différemment. Son ruissellement serait donc différent de l'écoulement du monde méditerranéen. Prôner ce concept serait tout simplement risible. Derrière ce premier raisonnement, il remet indirectement en cause la sphéricité de la terre. Cosmas Indicopleustès était donc dans un rejet total de l'image du monde portée par les savants grecs. La question antipodale soulevait également une autre interrogation. Cette problématique s'inscrivait dans un cadre plus théologique. Accepter l'existence de cette terre reviendrait à rompre l'unité de l'espèce humaine voulue par Dieu : « *En ce qui concerne encore les Antipodes, l'Écriture sainte ne me permet ni de dire ni d'entendre quoi que ce soit à propos de ces fables : car il a fait, dit l'Apôtre, d'un seul peuple toute la « race » des hommes pour habiter sur toute la surface de la terre.* » (Mac Crindle, 1897, livre II). L'acceptation de cette région relèverait donc de l'hérésie⁴⁵.

Comme nous l'avons écrit, les savants de l'époque médiévale s'appuyèrent également sur les connaissances antiques. L'encyclopédiste Bède le Vénérable (c. 673-735) s'appuya sur les propos d'Isidore de Séville concernant la question antipodale : « *Une seule [zone] peut être habitable, car l'assentiment ne doit pas être donné à des fables de quelque nature que ce soit concernant les Antipodes: aucun historien ne prétend avoir vu, entendu ou lu des hommes qui sont passés au-delà du soleil d'hiver au sud, de sorte qu'ayant passé la chaleur déchaînée des Ethiopiens, ils trouvèrent des habitations d'hommes mortels rendues tempérées par la chaleur d'un côté et par le froid de l'autre* » (citation tirée de Hiatt, 2008, p. 82). Le lettré anglo-saxon ne remet pas en cause l'existence de ces terres, cependant, elles seraient inhabitables.

La réflexion antipodale d'Isidore de Séville inspira également plusieurs productions

45. D'autres penseurs chrétiens se sont inscrits dans cette même ligne de pensée (Procopé de Gaza [465-528] cité par Armand Rainaud) (Rainaud, 1893, p. 147)

cartographiques médiévales⁴⁶. Les travaux de Beatus de Liébana (VIII^{ème} siècle) en sont l'illustration parfaite. Béatus, moine originaire de la péninsule ibérique, rédigea un *Commentaire de l'Apocalypse* dans lequel il inséra une mappemonde (document 9). Cette carte connut au moins quatre versions différentes témoignant des difficultés d'interprétation de la pensée isidorienne (Hiatt, 2008, p. 85).



Document 9 – Carte (orientation est) tirée du *Commentaire sur l'Apocalypse* (Source : Manuscrit BL MS Additional 11695, folios 39-40, vers 1109) (Localisation : British Library)

Sur ce document, on localisa le Paradis terrestre en Orient, on justifia ainsi le choix d'orienter à l'est cette carte. Le Paradis fut représenté sous les traits d'Adam et Ève. Le serpent tentateur a été également dessiné. Les choix de représentation géographique se sont appuyés sur les travaux d'Isidore de Séville. On divisa le monde en quatre parties (l'Afrique, l'Asie, l'Europe, et une *terra incognita* méridionale). Pour cette dernière, nous lisons l'inscription suivante : « *Deserta terra uicina soli ab ardore incognita nobis* » [Terre déserte proche du soleil, elle est inconnue de nous à cause de l'ardeur du soleil]. Cette division du monde avec la reconnaissance d'un possible Antipode inhabitable pour des raisons climatiques prend racine dans l'*Etymologiae* de l'évêque hispanique.

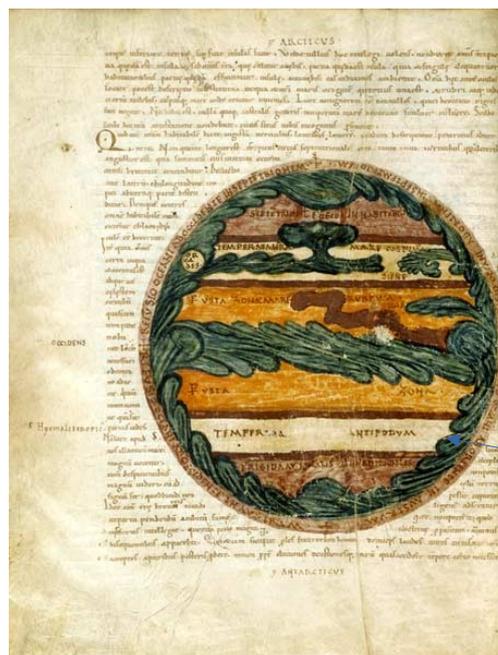
46. Nous limiterons ici nos propos aux documents consultés. Isidore de Séville fut véritablement une source majeure pour l'époque médiévale. Dans un souci d'exhaustivité, nous évoquerons uniquement les documents utiles à notre recherche (cf Rainaud, 1893, p. 148 pour une analyse plus détaillée).

Ces quelques exemples démontrent que la théorie australe était questionnée durant ce premier âge médiéval. Il y avait bien sûr un cadre dominant mais ce n'était pas un modèle fermé. Nous l'avons écrit, un appareil antique teinté d'une touche chrétienne domina le schème géographique. La popularité d'Isidore de Séville - 91 productions cartographiques recensées entre les VIII^{ème} – XI^{ème} siècles (Destombes, 1964, pp. 21-23)- témoigne de cette construction. Pendant cette période, l'image du monde prend une forme en « T-O », l'océan (O) cerclant les trois parties de la terre séparées par un « T » aqueux (Méditerranée, Nil, Tanais). Le document 9 présente une version légèrement modifiée où le tracé des fleuves diffère du modèle classique (document 10). La représentation *stricto sensu* du modèle « T-O » pouvait ainsi éluder la question antipodale. Ce cadre n'était néanmoins pas totalement figé. Plusieurs versions pouvaient exister avec ou sans représentation antipodale.



Document 10 – Mappemonde en « T-O » tirée du *De natura rerum*
(Source : Isidore de Séville, manuscrit Latin 10616, f. 91, IX^{ème} siècle) (Localisation : BNF)

Durant ces temps, Isidore de Séville ne fut pas le seul auteur à connaître un succès certain. Le *Commentaire des songes de Scipion* de Macrobie a été également, dans une moindre mesure, une œuvre populaire. Pour les îles britanniques, Alfred Hiatt dénombra une vingtaine de manuscrits pour la période (Hiatt, 2008, pp. 68-69) et Marcel Destombes comptabilisa une trentaine de mappemondes (Destombes, 1964, pp. 21-23). Des différences subsistent mais il est possible de dresser un portrait type concernant cette production : le monde est cerclé par un anneau maritime avec une terre dans l'hémisphère nord (Afrique, Asie, Europe) et une autre terre dans l'hémisphère sud (Antipodes) (document 11). On y retrouva très régulièrement le système de division zonale antique où la région antipodale fut présentée comme habitable. Concernant cette dernière, Alfred Hiatt inventoria plusieurs appellations avant le XII^{ème} siècle : « *tempera antecorum* » [zone tempérée de l'Antichtone (?)], « *tempera antipodum* » [zone tempérée des Antipodes], « *temperata antyrtorum* » [zone tempérée des ?], « *temperata antiktorum* » [zone tempérée de l'Antichtone]⁴⁷. La multiplication des appellations et la diversité des orthographes peuvent s'expliquer de deux manières : des « erreurs » faites par les copistes et la malléabilité du concept antipodal.



Région antipodale

Document 11 – Mappemonde tirée du *Commentaire sur le songe de Scipion*
(Source : Macrobie, manuscrit Latin 6371, BNF, f. 20, XI^{ème} siècle)

47. Pour une étude plus détaillée confère Hiatt, 2007.

La représentation géographique de Macrobe ne fut pas exempte de critiques. Manegold de Lautenbach (c. 1030-1103) s'opposa fermement à l'idée antipodale⁴⁸. Ce religieux attaqua ce concept. Selon lui, penser les Antipodes relevait de l'hérésie, ces régions s'inscriraient en opposition avec la représentation portée par le message de Jésus-Christ. En s'appuyant aussi sur Cicéron, les *Antichtones* démontreraient l'hubris de l'être humain. On le constate ici, les détracteurs de la théorie antipodale s'inspiraient aussi des sources anciennes.

3.3) L'étude antipodale pendant le «second Moyen Age» (XII^{ème} siècle – XVI^{ème} siècle)

A partir du XII^{ème} siècle, la géographie médiévale évolua, celle-ci connut un processus de transformation s'appuyant sur plusieurs éléments⁴⁹. Un renouveau intellectuel marqua la communauté scientifique à cette période. En ce temps, nous l'avons constaté, la «géographie occidentale» était fortement imprégnée par un modèle antique emprunt du sceau chrétien. La division zonale était une représentation courante. Ces visions du monde ne furent pas directement marquées par l'émergence (et la transmission) d'une «connaissance arabo-grecque» (via l'Empire byzantin). Pour autant, l'astronomie et la cosmographie profitèrent de ce renouveau. Ainsi, la relecture notamment (et non la redécouverte !) de Claude Ptolémée contribua grandement à cette transformation. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, son œuvre influença également notre objet d'étude. Plus largement, les croisades, débutant en 1095, offrirent une meilleure connaissance des régions de l'actuel Proche-Orient. Ces expéditions peuvent être intégrées dans un cadre plus large où les Européens commencèrent à voyager en Asie. Nathalie Bouloux montra que les récits de ces voyages n'influencèrent pas les fondements de la géographie médiévale. Ces connaissances furent néanmoins intégrées dans celle-ci. Enfin deux éléments dépassant le cadre purement géographique ont contribué au changement de ce savoir. Dans des milieux culturels émergents (système universitaire, centres commerçants, etc.) la question de la connaissance de l'espace était devenue un enjeu important. Il y avait un intérêt grandissant pour la prise en compte des «savoirs-géographiques». En outre, le courant humaniste naissant, dès le XIV^{ème} siècle en Italie, amena les humanistes à concevoir un espace s'appuyant sur des connaissances aux horizons divers⁵⁰.

48. Nous n'avons pas consulté directement les productions de Manegold de Lautenbach. Nous nous sommes appuyés sur les réflexions portées par Alfred Hiatt (Hiatt, 2008, pp. 72-73).

49. Ce paragraphe s'appuie sur l'article rédigé par Nathalie Bouloux (cf bibliographie – Bouloux 2014).

50. Ce point fut davantage développé dans la deuxième partie de notre étude.

Comment la question antipodale fut-elle analysée durant cette période ? Les travaux de Lambert de Saint-Omer (c. 1050-1125) nous donnent une première indication. La vie de ce dernier, chanoine de Saint-Omer, est mal connue. Il rédigea vers 1112-1115 une encyclopédie intitulée *Liber Floridus*. Cet ouvrage est un recueil dans lequel l'auteur regroupa les écrits des savants antiques et médiévaux (Destombes, 1964, p. 111). Les textes furent accompagnés d'une grande mappemonde. Plusieurs versions demeurent. La *Globus Terrae* (document 12) présente un intérêt plus particulier concernant notre objet d'étude.

Paradis terrestre

Description en latin de cette vaste région méridionale (traduction dans le paragraphe ci-dessous)



Document 12 – Mappemonde tirée du *Liber Floridus*
 (Source : Lambert de Saint-Omer, manuscrit Latin 8865, f. 52, c. 1260) (Localisation : BNF)

Cette mappemonde, orientée à l'est, s'appuie sur la représentation du monde pensée par Macrobe. Le monde est divisé en deux parties. Une « bande de terre » marque cette séparation. L'Asie, l'Afrique, l'Europe caractérisent une première sphère habitable. Le Paradis est situé dans la zone orientale. Au-delà de la « bande de terre », un vaste continent méridional fut dessiné. Son tracé très schématique renvoie à la représentation d'une île aux côtes irrégulières. Une large description remplit cet Antipode. Nous pouvons lire : « *Région sud avec un climat tempérée, mais inconnue des fils d'Adam, n'ayant rien en commun avec notre race. La mer équatoriale qui divisait ici le monde, n'était pas visible à l'œil humain ; car toute la force du soleil l'échauffait toujours et ne permettait aucun passage vers ou depuis cette zone méridionale. Dans cette région, cependant, il y avait une race d'Antipodes (comme certains philosophes le croyaient), totalement différente de l'homme, par la différence des régions et des climats. Car quand nous sommes brûlés par la chaleur, ils sont refroidis par le froid ; et les étoiles du nord, que nous sommes autorisés à discerner, leur sont entièrement cachées. . . Les jours et les nuits, ils ont une durée ; mais la hâte du soleil à la fin du solstice d'hiver leur fait souffrir deux fois l'hiver*⁵¹. » Cette description nous présente une vision panachée de la Terre Australe. Lambert de Saint-Omer, fervent chrétien, reconnaît l'existence de cette région. Il est ici en opposition avec la majorité des Pères de l'Église. Pour autant, il admet la grande altérité existant entre les habitants de ces régions et ceux du « monde connu ». Ce n'étaient pas les enfants d'Adam. Le cartographe justifia cette différence par leur positionnement géographique : le climat et la réversibilité générale amenaient les Antipodes à être en opposition totale avec les habitants septentrionaux. La zone méridionale était habitable mais différente.

Au XII^{ème} siècle, la circulation de cette idée s'inscrit dans un contexte plus vaste. Elle fut reprise et développée par d'autres penseurs. Ainsi, Guillaume de Conches (c. 1080-1150) porta une dimension principalement philosophique concernant la région antipodale⁵². Commentateur des philosophes antiques, il rédigea le *Philosophia mundi* dans lequel il s'intéressa à la question antipodale. Selon lui, le monde se diviserait en deux zones tempérées (Asie, Afrique, Europe) et une terre méridionale. Cette dernière ne serait pas habitée mais elle serait uniquement concevable dans un cadre de pensée philosophique (Gautier-Dalché, 2008, p.121). Sa représentation du monde s'inscrit dans une vision macrobienne où la reconnaissance antipodale reste au stade de l'hypothèse. Le cadre représentatif de l'époque médiévale était véritablement construit sur la division zonale. L'œuvre majeur d'Honoré d'Autun (c. 1080-1157) témoigna, elle-aussi, de cette influence. Il fut l'auteur d'une encyclopédie nommée *Imago Mundi*. Voici ce qu'il écrivit concernant l'organisation

51. Traduction française réalisée à partir de la traduction anglaise (depuis le latin) proposée par Alfred Hiatt (Hiatt, 2008, p. 108).

52. L'œuvre originale ne fut pas consultée. Nous nous sommes appuyés sur les propos d'Alfred Hiatt (Hiatt, 2008, pp. 109-110) et de Patrick Gautier-Dalché (Gautier-Dalché, 2008, pp. 120-121).

du monde : « *Seule notre zone est habitée* » (Flint, 1983, p. 51). Cette courte phrase résume parfaitement cette conception du monde : il est possible de penser l'existence de plusieurs zones. Cependant, seule la « zone tempérée septentrionale » demeure habitable.

La représentation cartographique était aussi parfois un support purement pédagogique. Le manuscrit *London, BL, MS Harley 2533* (XII^{ème} siècle) renferme les *Géorgiques* de Virgile. Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué déjà cette œuvre, l'auteur latin invoqua la division zonale du monde afin d'expliquer le rythme des travaux agricoles. Le copiste illustra ce propos en insérant une petite carte zonale (document 13) où le monde fut divisé en cinq parties. La bande méridionale de couleur bleue (verte ?) s'intitula *Australis*.



Document 13 – Mappemonde zonale tirée des *Géorgiques* de Virgile
(Source : manuscrit London, BL, MS Harley 2533, XII^{ème} siècle)

Comme nous l'avons écrit, la théorie portée par Macrobe demeurait très influente, les savants de l'époque médiévale s'imprégnèrent de ce concept et le modifièrent. Pour la majorité d'entre eux, seule la zone tempérée septentrionale était habitée. Pierre d'Alphonse (c. 1062-1140) présenta une vision nuancée⁵³. Ce médecin juif converti au christianisme rédigea un ouvrage dans lequel il mit en dialogue deux personnages : un chrétien (Petrus) et un juif (Moyses). Cet écrit s'inscrit dans une thématique théologique où l'auteur chercha à démontrer la supériorité du christianisme. Le médecin dédia un court passage à des questions géographiques. Que pouvons-nous retenir ? Ce passage s'organise autour d'une controverse ayant pour sujet la division zonale du monde. Moyses expliqua que nous pouvions localiser le monde habité uniquement dans la zone septentrionale. Aucun autre espace n'était occupé par l'être humain. Petrus s'inscrivit en opposition à cette hypothèse : Arin, centre de la terre dans la culture traditionnelle arabe, était habitée. Où se localisait ce lieu ? Le chrétien fournit une description relativement précise. Cet espace se situerait dans la partie nord de la zone méridionale. Elle serait sous les tropiques. En avançant cette

53. L'œuvre originale ne fut pas consultée. Nous nous sommes appuyés sur les propos d'Alfred Hiatt (Hiatt, 2008, p. 98) et d'Armand Rainaud (Rainaud, 1893, p. 134).

hypothèse, Pierre Alphonse nous laissa penser qu'une zone tempérée méridionale pouvait également être habitée⁵⁴. Dans ce texte, les Antipodes ne furent pas cités. Néanmoins, cette supposition donna une idée ne s'inscrivant pas en opposition avec l'acceptation des Terres Australes. Nous avons retrouvé également cette approche synthétique avec Roger Bacon (c. 1220-1292). Ce religieux fut un érudit majeur de l'époque médiévale. Il est le titulaire d'une vaste bibliographie. En 1267, il rédigea l'*Opus Maius*, ouvrage réalisé à la demande du pape Clément IV (c. 1190-1268) dans lequel il recensa l'ensemble des connaissances scientifiques de son temps. Le savant ne cita pas explicitement les Antipodes. Pour autant, son raisonnement ne s'inscrit pas en opposition avec ce concept. Selon lui, le monde était divisé en plusieurs zones climatiques mais les terres demeuraient habitables dans l'hémisphère septentrional mais aussi l'hémisphère méridional (Bridges, 1900, p. 492). Cette connaissance géographique était nécessaire pour réussir l'action évangélisatrice de l'Église. Elle permettait d'ordonner et de protéger la foi chrétienne (Bridges, 1900, p. 305). Ces différents courants de représentation, acceptant ou ne s'inscrivant pas en opposition avec l'idée d'une terre antipodale, ne doivent pas gommer l'existence d'autres théories. Ainsi, Hermann le Dalmate (c. 1100-1164) présentait une vision du monde différente⁵⁵. Il divisait le monde en quatre parties en s'appuyant sur le modèle de Cratès de Mallos. Il situa les limites du monde connu au niveau de l'Inde et de la Libye (sens classique du terme). Néanmoins, cet érudit admettait sa méconnaissance concernant les autres zones du globe, seule sa région lui était parfaitement connue. Ces différents exemples nous montrent que les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles étaient encore emprunts par des représentations très classiques concernant les régions antipodales. L'emploi du pluriel est ici nécessaire. Cette marque montra la construction complexe de ce phénomène géographique. Le mythe antipodal était un moule dans lequel se glissaient plusieurs modèles. Les diverses inspirations des savants amenèrent à des interprétations souvent variées d'une même source⁵⁶.

54. D'autres savants présentèrent une vision relativement similaire. Ainsi, Raymond de Marseille supposa l'habitabilité de la zone torride au-delà des tropiques (Hiatt, 2008, p. 98).

55. Nous n'avons pas consulté pas la source primaire. Nous nous sommes appuyés sur les propos rédigés par Alfred Hiatt (Hiatt, 2008, p. 98) et Patrick Gautier-Dalché (Gautier-Dalché, 1998, pp. 103-104).

56. Nous pourrions ici multiplier les exemples. Ainsi, l'encyclopédiste Vincent de Beauvais (c. 1184-1264) divisa aussi le monde en quatre parties : trois zones septentrionales habitables et une région méridionale inconnue (De Beauvais, 1257, livre XXXII). Albert le Grand pensait que la terre méridionale était difficilement accessible mais habitable (Borgnet, 1890, p. 542).

3.4) Les Antipodes : un lieu littéraire et théologique

Dans un cadre purement littéraire, même si les Antipodes n'étaient pas toujours cités, il est possible d'imaginer que certains auteurs pensèrent à ces régions lorsqu'ils rédigèrent leurs textes. L'épopée *Draco Normannicus* (c. XII^{ème} siècle) en est un exemple parmi d'autres. Étienne de Rouen fut l'auteur de cette chronique. Cet ouvrage est une histoire de la Normandie influencée par la légende arthurienne. Une relation épistolaire entre le monarque anglais Henri II (1133-1189) et le roi Arthur est mise en scène. Étienne de Rouen cherchait à démontrer la puissance du roi Arthur. Il écrit : « *Il règne dans ses hémisphères, voire plus loin [...] dans l'autre partie du monde [...] [où] ni l'ardeur d'Alexandre ni le zèle de César avait pu l'atteindre* » (Métérie, 1884, p. 113[vers 1169-1170]). Quelle est cette « autre partie du monde » ? Lorsqu'il écrivit ces lignes, Étienne de Rouen pensa très certainement aux régions antipodales⁵⁷. Cette tournure littéraire donnait ainsi la possibilité de présenter le roi Arthur comme un souverain régnant sur l'ensemble de la terre. Cette hypothèse peut être confirmée avec le vers suivant : « *On lui confia le droit des Antipodes* » (Métérie, 1884, p. 113 [vers 1165]). Dans un cadre tout aussi arthurien, Chrétien de Troyes (c. 1130-1180) fit référence aux régions méridionales dans son roman courtois *Erec et Enide*. Ce livre décrit l'histoire amoureuse des deux protagonistes éponymiques. Il évoqua brièvement l'existence d'un roi des Antipodes. Celui-ci était un nain et Arthur était son suzerain (Foerster, 1909, vers 1955-1973).

Avec Dante Alighieri (c. 1265-1321), l'objet antipodal a gagné une dimension religieuse certaine. Il est l'auteur de la *Divine Comédie*, composition poétique majeure de la culture médiévale, rédigée entre 1303 et 1321. C'est une œuvre vaste. Il est difficile de résumer cette dernière. Nous pouvons la présenter comme une description plus ou moins allégorique de l'Univers. C'est une œuvre complexe où la géographie tient une place importante. Dante admet l'existence des régions antipodales dans le deuxième cantique de la *Divine Comédie* intitulé *Le Purgatoire*. Comme son appellation l'indique, cette partie est dédiée à ce lieu situé à mi-chemin entre le Paradis et l'Enfer (antichambre du Paradis). Dante construisit une vision théologique du monde. L'hémisphère méridionale accueillerait le Purgatoire. La chute violente de Lucifer aurait soulevé de la mer une terre devenant une montagne créant ainsi le Purgatoire : « *Ici c'est le matin, quand là c'est le soir ; et celui, qui nous fit échelle de ses poils, est encore fiché comme il était avant. De ce côté il tomba du ciel ; et cette terre, qui auparavant s'élevait de ce côté, par peur de lui se cacha sous la mer, et s'en vint dans notre hémisphère ; et peut-être lui laissa-elle ce lieu vide celle qui apparaît de ce*

57. Dans la tradition celtique, on retrouve régulièrement des expressions renvoyant à une reconnaissance possible des Antipodes (« *nostrum hemisphaerum* » [notre hémisphère] ou « *superius hemisphaerum* » [l'hémisphère supérieur]) (Bouloux, 1993, p. 139).

côté en se retirant en hauteur. » (Dante, 1303-1321, Chant XXXIV)⁵⁸. La ville de Jérusalem était située à un point géographique totalement inverse : « *Déjà le soleil était arrivé à l'horizon où le cercle méridien domine Jérusalem de son point le plus élevé, et la nuit, qui tourne à son opposé* » (Dante, 1303-1321, Chant II)⁵⁹. Ainsi, Dante admet l'existence d'une Terre Australe s'inscrivant possiblement dans une construction binaire du monde (Jérusalem et Purgatoire). Pour autant, cette vision doit être légèrement nuancée, au sommet de la montagne Purgatoire se localisait le Paradis terrestre (document 14).



Document 14 – Représentation du Purgatoire avec le Paradis terrestre au sommet (Source : Gravure réalisée par Aldophe Roehn, 1813) (Localisation : Musée Médard)

Autre auteur majeur, Pétrarque (c. 1304-1374) s'intéressa également aux Antipodes. Dans son esprit, ces régions n'étaient pas un objet d'étude géographique mais elles servaient à illustrer ses diverses réflexions. Plusieurs axes guidèrent ses pensées. Le poète italien imagina les Antipodes comme un probable refuge alors que notre monde était en train de s'effondrer sous le poids de l'immoralité et du vice pourrissant l'Homme : « *Donc où s'échapper ? Où irons-nous ? Où les mauvaises armées et les étendards maléfiques ne sont-elles pas encore allées ? [...] Il serait nécessaire de traverser l'océan, sauf qu'il est probable que nos vices sont depuis longtemps descendus aux Antipodes* » (Henricpetri, 1581, pp. 988-989). Comme les Anciens, l'artiste

58. Version consultée sur <https://ladivinecomedie.com/la-divine-comedie/lenfer/chant-xxxiv> (consulté le 31/03/2021).

59. Version consultée sur <https://ladivinecomedie.com/la-divine-comedie/lenfer/chant-ii> (consulté le 31/03/2021)

s'interrogea également sur le lien entre l'hubris et les ambitions politiques et cita, en s'appuyant sur Lucain (I^{er} siècle après Jésus-Christ), l'exemple d'Alexandre le Grand. Il rédigea cet exemple dans une lettre adressée au pape Urbain V (c. 1310-1370) : « *Alexandre de Macédoine avait envahi l'Asie et il conquiert toute cette partie du monde, d'un côté, il avait menacé Carthage, et de l'autre côté, [...] il avait préparé une flotte [...] cherchant Taprobana ou les Antipodes* » (Henricpectri, 1581, p. 895).

Nous le voyons, la dimension religieuse n'était pas une chose rare. Les travaux de Michel Scot (c. 1175-1232) furent imprégnés par une teinte théologique non négligeable. Membre de la cour de l'empereur Frédéric II (1194-1250), il est principalement connu pour ses commentaires d'œuvres antiques, arabes, et contemporaines. Deux œuvres nous intéressent plus particulièrement. On attribua à Michel Scot la rédaction d'un commentaire du *De Sphera* de Jean de Sacrobosco (c. 1195-1256)⁶⁰. Ce dernier se montrait réticent concernant l'existence et l'occupation des régions méridionales. Le commentateur, quant à lui, s'opposa à cette idée. Il écrivit : « *La nature ne fait pas les choses en vain ! Les terres [méridionales] furent créées pour être habitées* » (Thorndike, 1949, p. 321). Dans cette citation, Michel Scot affirmait l'existence d'une région méridionale, et il justifia au nom d'une approche cosmologique l'occupation de ces terres, le hasard n'avait pas sa place dans la structuration du cadre terrestre.

Dans le *Liber introductorius*, l'auteur développa cette idée en introduisant une dimension religieuse. Selon lui, le monde était marqué par une division zonale symétrique. Il y avait dans la zone septentrionale mais aussi dans la partie méridionale une zone tempérée habitable. Cette publication était accompagnée d'une carte zonale (document 15). Concernant notre sujet d'étude, il est écrit : « *Tempera pars mundi uersus austrum et habitabilis licet ignoretur a nobis qui sint habitantes eam. Gerit hec çona omnem similitudinem nostre çone que habitur* » (*Partie du monde australe tempérée et habitable bien que nous connaissions pas les habitants. Cette zone présente des ressemblances avec notre région*) [deuxième zone en partant de la gauche]. Deux éléments caractérisaient cette zone : les habitants de cette région étaient divers car les vents n'étaient pas les mêmes (« *Nous savons que cette zone est habitée et cultivée non pas par un seul peuple mais par plusieurs populations [...] en fonction des vents de l'est, du sud, de l'ouest* »⁶¹) et le Paradis terrestre se localiserait dans cette zone (« *La zone torride est la région du vivant : la terre promise* »⁶²). Pour autant, la question méridionale ne demeurait pas un sujet consensuel chez les théologiens. Évêque de Lisieux, Nicole (Nicolas) Oresme (c. 1320-1382) rejetait les Antipodes, la

60. La paternité de cette production est parfois discutée. Nous avons fait le choix d'intégrer cette référence en tenant compte de cette possibilité.

61. Citation traduite depuis Hiatt, 2008 pp. 120-121.

62. Ibid.

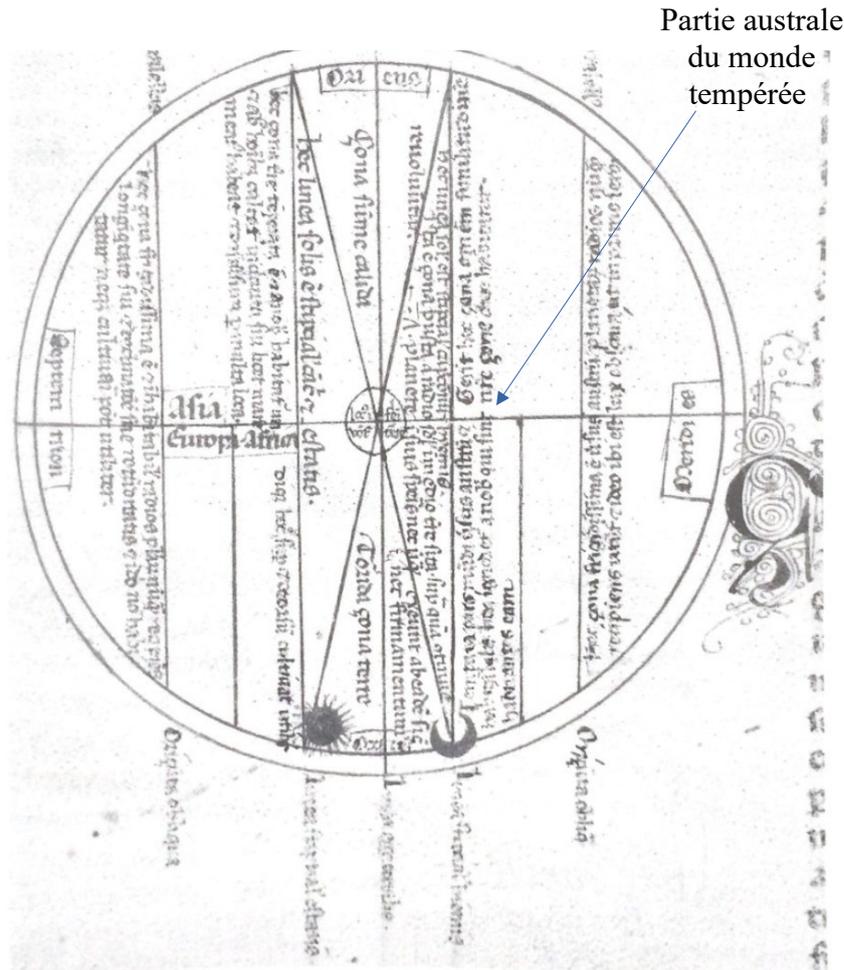
représentation de ces terres était problématique car « *la loy [de] Jéhu crist a été preschié par toute terre habitable* » (Broc, 1980, p. 140). Ainsi, l'acceptation de l'habitabilité d'une terre reposait sur son degré d'évangélisation. Présentée comme une religion universelle, le christianisme se serait alors répandu dans ces régions.

Comme nous l'avons écrit précédemment, la carte était parfois utilisée dans un contexte purement didactique, elle permettait d'illustrer un concept quelquefois difficile à imaginer. Dans une querelle théologico-philosophique, on utilisa à des fins similaires les Antipodes. Ces régions ne furent pas citées comme objet géographique mais comme illustration d'une pensée complexe. L'auteur de cette analogie est Raymond Lulle (c. 1232-1315). Originaire de Majorque, ce religieux rédigea le *Declaratio Raymundi per modum dialogi* (1298), cet ouvrage est un commentaire allant dans le sens de l'archevêque de Paris condamnant les théories de l'averroïsme⁶³. Dans ce contexte, l'érudit chrétien voulut démontrer que l'intelligence était supérieure au ressenti, un regard intrinsèque ne permettait pas de saisir pleinement la vérité (Hiatt, 2008, p. 125)⁶⁴. La question antipodale lui permit d'illustrer cette idée : « *Comme l'imagination d'une personne qui pense que les Antipodes [ici les habitants] tombent en bas, tout comme le goût malade d'une personne qui ne peut pas expérimenter le goût sucré d'une pomme [...] L'intelligence humaine transcende ce ressenti [...] et il nous fait comprendre que les Antipodes s'élèvent vers le haut* » (Hiatt, 2008, p. 125)⁶⁵. Au-delà de l'argumentaire philosophique, Raymond Lulle supposa dans ces lignes, l'existence d'une région méridionale opposée à la nôtre.

63. Courant philosophique s'appuyant sur les œuvres d'Aristote et des traductions d'Averroès qui remet en cause notamment la pluralité des âmes (<https://www.universalis.fr/encyclopedie/averroisme/2-averroisme-latin/>) [consulté le 08/04/2021].

64. Citation tirée de l'ouvrage d'Alfred Hiatt qui provient, elle-même, de l'ouvrage de Theodor Pindl-Büchel (Pindl-Büchell, 1989, p. 260, *non vidis*).

65. Ibid.

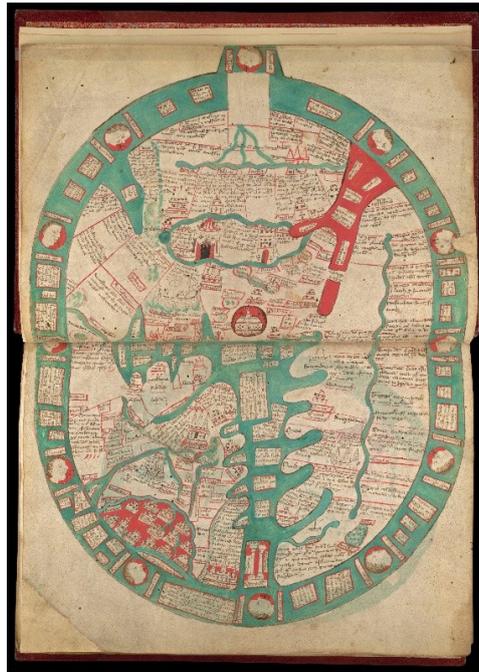


Document 15 – Mappemonde diagonale schématique (orientation à l’est)
 (Source : Manuscrit du XIV^{ème} siècle, Clm 10268, folio 45)
 (Localisation : Bayerische Staatsbibliothek, Munich)

3.5) La place des Antipodes dans une « sphère cosmographique » aux représentations variées

Ce chapitre se concentre sur la question antipodale durant l’époque médiévale. Pour autant, il ne faut pas oublier l’existence de représentations cosmographiques variées pendant cette période. Ainsi, Ranulf Higden (c. 1299-1363) était un moine bénédictin anglais. Il rédigea le *Polychronicon*, chronique du monde de sa création jusqu’en 1326, une mappemonde accompagnait le texte. Cette publication fut extrêmement populaire aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles (Destombe, 1964, p. 149). Dans les différentes éditions, on ne cartographia aucune terre antipodale (document 16). C’est une mappemonde de forme ovale (ou chlamyde). La carte est orientée à l’est où se situe le Paradis

terrestre. Trois continents se dessinent : l’Afrique, l’Asie, l’Europe. La masse terrestre est entourée d’un océan circulaire où des anges soufflent le vent. Cet exemple nous amène ainsi à nuancer l’idée, selon laquelle les Antipodes seraient présents dans la totalité des productions « géographiques » de l’époque. Dans ce cas, l’auteur a uniquement représenté le monde connu et habité. Cette carte présente une forme proche du modèle « T-O » évoqué précédemment. Le tracé des trois fleuves diffère du «modèle classique » (document 10).



Document 16 – Mappemonde réalisée par Ranulf Higden (orientation à l’est)
(Source : Manuscrit du XIV^{ème} siècle, Royal MS, 14 C. IX, ff.1-2) (Localisation : British Library)

Certains récits de voyageurs européens ont également commencé à se diffuser dans les milieux cosmographiques. Ces voyages concernent les régions asiatiques et l’océan Indien. Plusieurs écrits ont influencé considérablement la « géographie » occidentale. Arrêtons-nous sur deux exemples. Marco Polo (c. 1254-1324), marchand vénitien, partit avec son père et son oncle exercer différentes missions à la cour de Kubilai Khan (empereur de Chine entre 1271 et 1294). Il fit le récit de ses périples dans un ouvrage intitulé le *Devisement du monde* (1298). Nous le verrons prochainement, cette publication a connu un grand succès. Dans cette aventure, le Vénitien n’évoqua pas la question antipodale et son texte n’inspira pas l’histoire méridionale à cette époque. Pourtant, une référence marqua indirectement les tenants de la théorie australe durant l’époque moderne. La petite Java (actuellement Sumatra) était décrite en ces termes : « *Cette île est si avancée du côté du midi, que l’étoile tramontane n’y peut plus être vue* » (Müller, 1888, livre III, chapitre XIII). Comme nous le verrons dans les prochaines parties, ce passage laissa penser le

rattachement de cette terre au Continent Austral. Nous reviendrons sur cette hypothèse dans le chapitre dédié. Jean de Mandeville (c. 1300-1372), contemporain de Marco Polo, aurait exploré pendant plusieurs décennies différentes régions du continent asiatique. Il aurait rédigé un récit de ce voyage intitulé le *Livre des merveilles du monde* (après 1350). On discuta régulièrement de l'authenticité de cette exploration et de la rigueur scientifique de cet ouvrage (Deluz, 1989, pp. 394-403). Quoi qu'il en soit, Jean de Mandeville pensait la terre comme étant ronde, accessible, et habitable en tout point : « *La terre et la mer sont de ronde forme [...] toutes les parties de la mer et de la terre ont leurs opposites habitables et trespasables et de ça et delà* » (Letts, 1953, pp. 331-332). Sans évoquer directement l'existence d'un continent antipodal, il reconnaît possible l'habitabilité dans les latitudes méridionales⁶⁶. Dans les prochains chapitres, nous reviendrons également sur la publication de Jean de Mandeville. Ce dernier est devenu une source pour certains cartographes au XV^{ème} siècle.

De la naissance du christianisme à la veille des « Grandes Découvertes », comment les érudits analysèrent la question antipodale ? On pourrait considérer le cadre chronologique organisant ce chapitre comme étant trop élastique. Pour autant, trois éléments démontrèrent l'intérêt d'étudier ces régions méridionales dans ce contexte temporel. Durant cette période, le christianisme devint un phénomène majeur organisant le mode de pensée des sociétés occidentales, néanmoins, les milieux intellectuels restaient influencés par les travaux des Anciens. Enfin, la représentation du monde n'avait pas encore été totalement bouleversé par les explorations européennes.

Dans ce contexte, l'image antipodale n'était pas fixée, les régions méridionales furent sources de débats et de tensions à la lecture du cadre intellectuel pluriel dominant cette période. On discutait de l'existence de ces terres tout en s'interrogeant sur l'habitabilité de ces régions. En même temps, ces contrées gagnèrent une dimension didactique permettant à certains savants de développer un concept. Ainsi, à la veille d'un bouleversement majeur que furent les « Grandes Découvertes », la représentation de l'image antipodale s'inscrivait dans le prolongement de la période antique, c'était un concept hétérogène témoignant d'un imaginaire encore malléable.

66. Par la suite, nous étudierons un second passage allant également dans ce sens.

Conclusion – Partie 1

La construction du mythe austral dans la pensée occidentale s'est appuyée sur plusieurs éléments. Ces fondements étaient parfois opposés mais ils ont constitué un tout amenant à l'édification d'un objet géographique. Les savants grecs ont pensé nécessaire l'existence de cette région. Le maintien en équilibre de la Terre imposait la présence de cette zone. Pour autant, nous l'avons écrit, la naissance même de ce mythe était influencée par des idéologies diverses. Plusieurs controverses ont animé les érudits concernant ce sujet.

L'héritage grec inclut également ces polémiques. Les penseurs romains ont intégré ces idées et les discutèrent aussi. En d'autres termes, il n'est pas exagéré d'écrire que la constitution même de cet objet comprend une part de doute. N'est-ce pas la nature même d'un mythe ? A sa façon, le christianisme tenta de le modeler, en lui donnant une teinte négative du fait de son éloignement du centre chrétien. Pour autant, ces régions étaient devenues un *topos* pour les artistes de l'époque médiévale. Le cadre géographique était encore discuté mais l'objet était déjà intégré dans la pensée artistique.

Finalement, l'œuvre de Claude Ptolémée apporta une première représentation stable de la théorie australe. Là encore, une zone grise caractérisa sa pensée, l'Alexandrin n'évoqua pas directement ce concept. Selon lui, l'océan Indien était fermé et une bande de terre reliait l'Afrique à l'Asie. Néanmoins, la localisation de cette région dans l'esprit ptoléméen renvoyait aux latitudes méridionales, par analogie ces coordonnées pouvaient donc nourrir la théorie australe. Nous le verrons dans la prochaine partie, sa « redécouverte » contribua au développement du mythe austral.

Ainsi, si nous devons retenir un élément concernant l'étude de la théorie méridionale dans cette première partie, c'est l'acceptation dans la pensée géographique ancienne de cette idéologie qui resta néanmoins débattue dès ses origines.

**Partie 2 - La représentation du monde à l'aube
des « Grandes Découvertes », entre tradition et
modernité**

Introduction – Partie 2

L'histoire occidentale a connu au XV^{ème} siècle plusieurs événements marquant considérablement son identité. Période charnière, l'Europe sortit sonnée de l'époque médiévale, les nombreuses guerres et transformations sociales ont questionné l'organisation des systèmes européens⁶⁷. On appela cette période « Renaissance ». Arlette Jouanna proposa la définition suivante : « *[C'est] un fait culturel, fait culturel caractérisé en premier lieu par le nouveau regard porté sur l'Antiquité, mais surtout, plus largement, par le sentiment qu'ont éprouvé les lettrés et les artistes à l'aube des Temps Modernes de vivre une résurrection, au sortir de ce qu'ils appelaient les ténèbres gothiques* » (Jouanna, 2002, p. 5). En parallèle, les Européens commencèrent une exploration du monde, on nomma ce phénomène « Grandes Découvertes »⁶⁸. Nous pouvons lire dans le dictionnaire Larousse : « *[C'est] un vaste mouvement de reconnaissance entrepris par les Européens aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles* »⁶⁹. Nous pouvons compléter cette première définition avec les propos de Bruno Lecoquierre : « *[Avec les Grandes Découvertes] l'exploration systématique de la terre a marqué le début de l'expansion coloniale [...] la concurrence s'est organisée entre les puissances européennes pour prendre possession des nouvelles terres découvertes* » (Lecoquierre, 2008, p. 72).

Ces deux phénomènes ont-ils touché la pensée et la représentation de notre objet d'étude ? Cette double interrogation devra guider le lecteur dans la découverte de cette seconde partie. Ayons à l'esprit dès maintenant la nécessité de nuancer l'idée de rupture. En effet, concernant l'étude de la Renaissance, Arlette Jouanna rappelle à juste titre le besoin de ne pas appliquer pour l'ensemble de la période l'idée humaniste (Jouanna, 2002, p. 5 et p. 16). Il en est de même pour l'analyse du concept des « Grandes Découvertes ». Une vision trop européenne ne doit pas guider sa réflexion. Il serait néanmoins erroné de penser l'absence de questionnement concernant la représentation du monde chez les cosmographes occidentaux. Étudier la représentation du monde au XV^{ème} siècle pourrait se résumer à la problématique suivante : comment se sont articulées les connaissances antiques et médiévales (Partie 1) avec les premiers voyages européens ? La compréhension du « Continent Austral » doit s'intégrer dans cette réflexion. Cette articulation a-t-elle influencé également notre objet d'étude ? Pour cela, il nous a été nécessaire d'étudier la représentation de l'*Imago Mundi* au XV^{ème} siècle (chapitres 4 et 5). L'étude des sources nous a permis de mieux

67. Ces interrogations ont débuté avant le XV^{ème} siècle. Dans notre contexte, nous suivons le cadre chronologique de notre travail.

68. Dans les chapitres suivants, nous reviendrons de manière détaillée sur l'historiographie de ce terme.

69. https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/grandes_d%C3%A9couvertes/40401 [Consulté le 30/08/2021]

comprendre la construction de cette représentation (chapitres 4 et 5). Ce focus nous a offert la possibilité d'intégrer l'analyse du Continent Austral dans un catalogue plus généraliste. Nous avons ainsi évité l'effet de loupe. Enfin, cette partie se termine avec une réflexion d'ordre épistémologique (chapitre 6) concernant la pensée géographique durant cette période. En effet, l'analyse de notre objet d'étude nous offre également un support très intéressant afin de comprendre la construction de la géographie comme science.

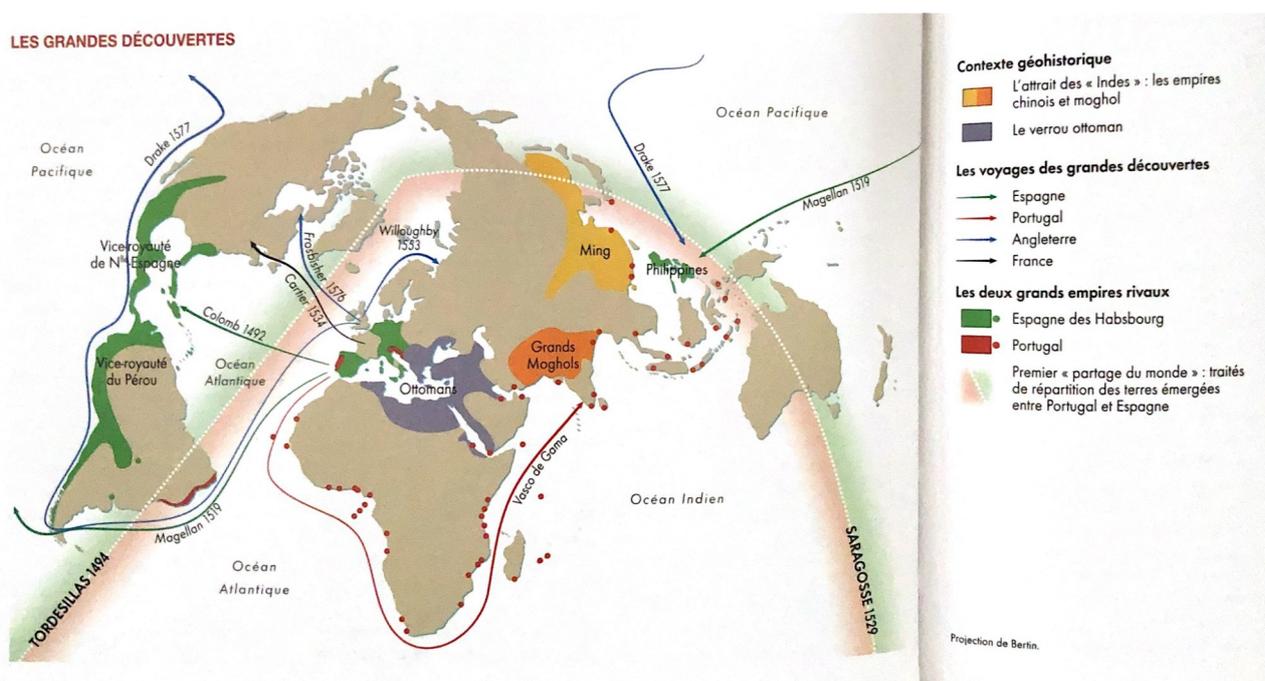
Chapitre 4 - Une représentation du monde s'appuyant sur des « croyances anciennes »

L'étude et la représentation de la Terre étaient imprégnées par différents courants de pensée. La pluralité des formes caractérisait sans aucun doute la « géographie » antique mais aussi la cosmographie médiévale. Pour le chercheur, définir une ligne théorique claire demeure presque impossible, la représentation du monde avant le XV^{ème} siècle se définit principalement par un développement pluriel où certains concepts parfois antinomiques ont guidé la construction cosmographique (théories anciennes, pensée religieuse, etc.). Les débuts de l'ère moderne ont signalé l'arrivée à un carrefour cosmographique. Les « Grandes Découvertes » allaient irrémédiablement marquer la science géographique (document 17).

Dès le XVI^{ème} siècle, l'expression « Découvertes » désignait les explorations européennes réalisées au cours des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles. Le XIX^{ème} siècle préféra l'emploi des termes « Grandes Découvertes géographiques » afin de distinguer ces explorations des découvertes scientifiques. Au milieu du XIX^{ème} siècle, l'expression fut abrégée en « Grandes Découvertes ». Depuis, son usage est limité par les historiens voyant en ces termes une vision trop européoctrice (De Castro et Duviols, 2019, p. 9). Ainsi, par convenance, nous utiliserons maintenant l'expression « voyages d'exploration » ou « Grandes Découvertes » avec des guillemets. Deux étapes inaugurales ont marqué l'élargissement du monde occidental (Bouloux, 2015), les premiers voyages européens dans les espaces asiatiques à partir du XIII^{ème} siècle, puis la prise portugaise de Ceuta (1415) et les débuts d'une organisation étatique concernant les voyages d'exploration.

Ce fut irrémédiablement une entreprise européenne (De Castro et Duviols, 2019, pp. 11-12). Les Portugais ont joué un rôle majeur dès le XV^{ème} siècle avec les navigations atlantiques puis africaines. Le contournement du cap de Bonne-Espérance (1488) ouvrit aux Européens l'océan Indien et les mers orientales. Le Portugal et l'Espagne se partagèrent le monde en 1494 avec le traité de Tordesillas. Cette hégémonie ibérique ne doit pas occulter le rôle des autres nations européennes (acteurs actifs ou pourvoyeurs de main d'œuvre). L'Angleterre, la France, et les Pays-Bas ont également gagné en influence. Cette présentation succincte sera détaillée dans les prochains chapitres. Retenons dès maintenant l'impact majeur de ces voyages dans la construction de la science géographique mais aussi dans la représentation du monde.

Xavier de Castro et Jean-Paul Duviols ont parfaitement résumé l'influence de ces voyages d'exploration : « *En moins de cent ans, l'espace du monde connu décupla, des dizaines de milliers de kilomètres de côtes inconnues furent longées et cartographiés, un continent et un océan découverts, et l'image du monde en resta à jamais bouleversée [...] ces connaissances se divulguèrent en Europe grâce à l'imprimerie [...] l'âge des "Grandes Découvertes" est aussi celui de la Renaissance ; il clôt le Moyen Âge et ouvre une nouvelle ère* » (De Castro et Duviols, 2019, p. 10). Dans un contexte bouleversé, nous nous sommes intéressés à l'*Imago Mundi*. Nous avons questionné la place des « sources anciennes » dans la représentation du monde. Les voyages d'exploration ont-ils condamné ces sources ? La représentation du mythe austral a-t-elle été bouleversée dans ce cadre ? En nous appuyant sur des productions cartographiques d'époque, nous avons dégagé plusieurs thématiques montrant le rôle des « sources anciennes » dans la cartographie de cette période.



Document 17 – Carte des « Grandes Découvertes » (Carroué, 2018, pp. 16-17)⁷⁰

70. Toutes les expéditions occidentales ne sont pas recensées sur ce document.

4.1) Au sortir du Moyen Age : des cartes encore essentiellement symboliques

Nous avons souhaité commencer notre étude par une analyse cartographique. Comment la région méridionale fut-elle représentée ? Comment s'insérait-elle dans un concept cosmographique ? Ce parti pris méthodologique s'inscrit dans un cadre de pensée réflexif dans lequel la carte ne doit pas être considérée comme un objet purement matériel mais comme un substitut au voyage (Bouloux, 2017, p. 45). Dans son *Dialogue entre un soldat et un chartreux* (1522), Érasme écrivit : «*Je m'imagine que le monde entier est ici. Cette carte me représente tout le monde et je la parcours en esprit plus agréablement et plus sûrement que celui qui s'est rendu vers les îles récemment découvertes* » (*ibid.*). Étudier une carte ne relève pas de la banalité. C'est une expérience offrant un regard remplaçant la connaissance directe d'un espace où l'aspect contemplatif tient une place importante (Bouloux, 2017, p. 51). La carte nous offre donc une première entrée sur la représentation faite et donc la conception donnée d'un espace pensé⁷¹ : le continent méridional. Si nous prolongeons cette idée, parcourir la carte c'est parcourir la Terre. Ainsi, il faut imaginer un dialogue constant entre les cartes et le voyage.

Au XV^{ème} siècle, on constata également une multiplication des productions cartographiques. Une accélération décisive marqua cette industrie. Entre 1400-1472, David Woodward estima le nombre de cartes pour l'Occident à une centaine puis il dénombra 56 000 pièces pour la période allant de 1472 à 1500. Le million aurait été atteint le siècle suivant (Woodward, 2007, p. 11). Pendant le XV^{ème} siècle, la carte commença aussi à être perçue comme un objet scientifique. Une relation nouvelle allait définir le texte et la carte (Woodward, 2007, pp. 11-12). Pour autant, des réminiscences de l'époque médiévale demeuraient, les fonctionnalités anciennes restaient les mêmes. La carte permettait une lecture générale du monde, une lecture locale, une lecture maritime, et une lecture cadastrale (Woodward, 2007, p. 7). C'était un univers marqué par la vitalité des schémas où les sources anciennes allaient côtoyer les sources modernes (Vagnon, 2011, p. 64).

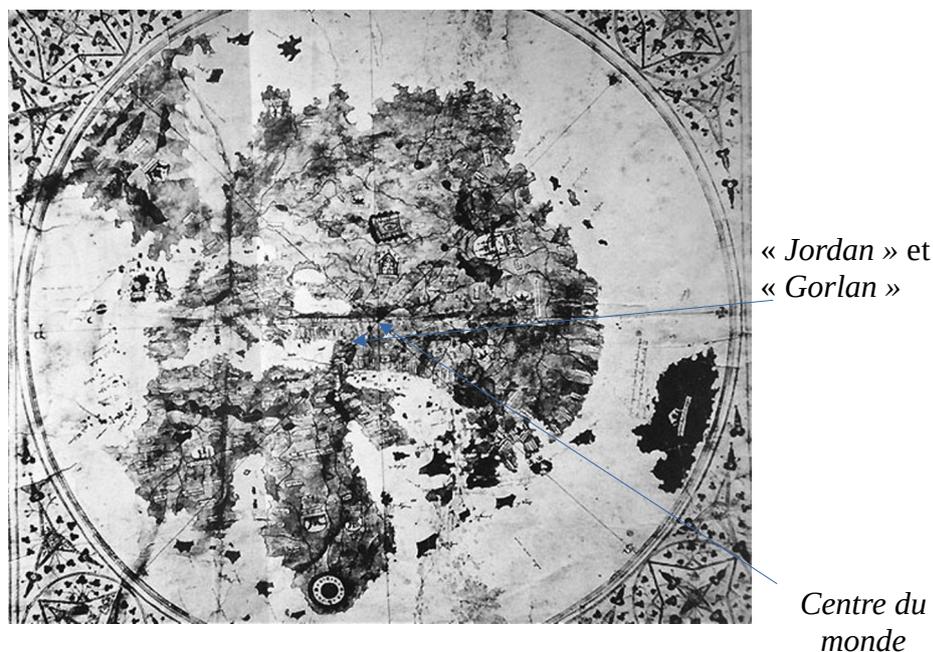
Nous l'avons écrit dans le paragraphe précédent, la production cartographique connut une expansion certaine au XV^{ème} siècle. Pour rendre compte de cette dernière, nous allons maintenant présenter une synthèse dans laquelle nous avons inclus les œuvres présentant les grandes étapes de l'évolution cartographique. Seules les sources originales de fabrication occidentale seront traitées dans les prochaines lignes. La constitution de notre corpus s'appuya sur les travaux classiques d'Adolf Erik Nordenskjöld (1889) et de Marcel Destombes (1964). Des productions plus récentes sont venues compléter ce premier cercle (Vagnon et Vallet, 2017 – Hofmann, Richard, Vagnon, 2014 – Mollat du Jourdin, 2004). Enfin, la création de notre catalogue s'inspira aussi des travaux du

71. Dans la conclusion de notre étude, nous reviendrons sur cet aspect constituant l'essence même de l'objet carte.

chercheur amateur Henry Davis (<https://www.myoldmaps.com/> [consulté le 31/05/2019]). Ce passionné de cartographie compila sur son site internet une partie non négligeable des productions cartographiques anciennes. Bien que certaines analyses puissent demeurer parfois problématiques, son œuvre compilatrice reste importante pour toute personne s'intéressant à la cartographie ancienne.

4.2) Le christianisme, élément structurant la pensée cosmographique

En cette période, la religion chrétienne imprégnait encore les sociétés occidentales, le christianisme était également une source structurant la vision du monde. Voyons maintenant quelques exemples justifiant cette théorie puis nous nous interrogerons sur la place accordée par cette source à l'hypothèse méridionale. Au moins trois éléments montrent, pour certains cartographes, le rôle du christianisme dans la cosmographie du monde. Plusieurs d'entre-eux ont centré (ou presque) le monde sur la ville de Jérusalem (document 18) et/ou le Saint Sépulcre. Ces lieux étaient l'*axis mundis* (*axe du monde*). Bien que s'inscrivant dans une thématique similaire, deux justifications ont demeuré, ces dernières renvoyant à des constructions théologiques précises. Selon Jean-François Poignet, la centralité de Jérusalem s'appuie sur l'analogie suivante : Jésus Christ est le centre, il mène vers la sainteté, la Judée et Jérusalem sont au centre car cette région est une porte vers le Paradis (Poignet, 1988, pp. 29-30). La cartographie du Saint Sépulcre s'inscrit en partie sur cette pensée. Elle intègre aussi la représentation de Jésus Christ comme axe liant le monde terrestre et le monde céleste symbolisant la nature même de cet homme (Poignet, 1988, p. 34). Dans le document 18, *Gorlan* (Jérusalem) est située à proximité du centre du monde. La mappemonde d'Albertin de Virga (c. 1410-1415) se structure autour du croisement de plusieurs droites. Jérusalem se situe à côté de ce centre.



Document 18 – Mappemonde orientation nord d’Albertin de Virga (c. 1410-1415)
 (Source : Destombes, 1962, planche Q.) (carte perdue depuis 1932)

Jérusalem, centre du monde, fut un élément relativement récurrent dans la cartographie du XV^{ème} siècle. Plus rarement, nous avons retrouvé aussi certaines productions s’inscrivant dans un cadre de représentation figée où le modèle en « TO » (*Terrarum orbis*) contraint l’image cosmographique⁷². En utilisant ce modèle, les cartographes cherchèrent à inclure l’image du monde dans une représentation parfaite, guidée par la Trinité (le Père, le Fils, le Saint Esprit). Ce choix donne une justification religieuse à la connaissance géographique de l’époque se limitant alors à trois continents : Afrique, Asie, Europe (avant la découverte de l’Amérique). On peut également voir une référence à la filiation de Noé (Sem, Japhet, Cham) (De Craecker-Dussart, 2010, p. 166).

Un autre élément majeur imprégna la construction cartographique durant le XV^{ème} siècle. La représentation du Paradis terrestre en Orient amena plusieurs artistes à orienter les cartes à l’est en considérant ce facteur comme une information clef dans la construction de la représentation spatiale⁷³. Ce concept n’exclut par les autres conceptions cartographiques chrétiennes. Christian Deluez démontra l’ancienneté de la localisation orientale du Paradis terrestre. En son temps, Isidore de Séville l’évoquait en ces termes : « *Le Paradis est un lieu situé dans les régions de l’Orient. Le nom vient du grec et se traduit en latin par jardin, mais en hébreu il est dit Eden, ce qui peut*

72. Nous avons déjà présenté ce modèle dans les chapitres précédents.

73. Certaines variations demeurent. La mappemonde anonyme catalane (c. 1450-1460) localise le Paradis terrestre en Afrique.

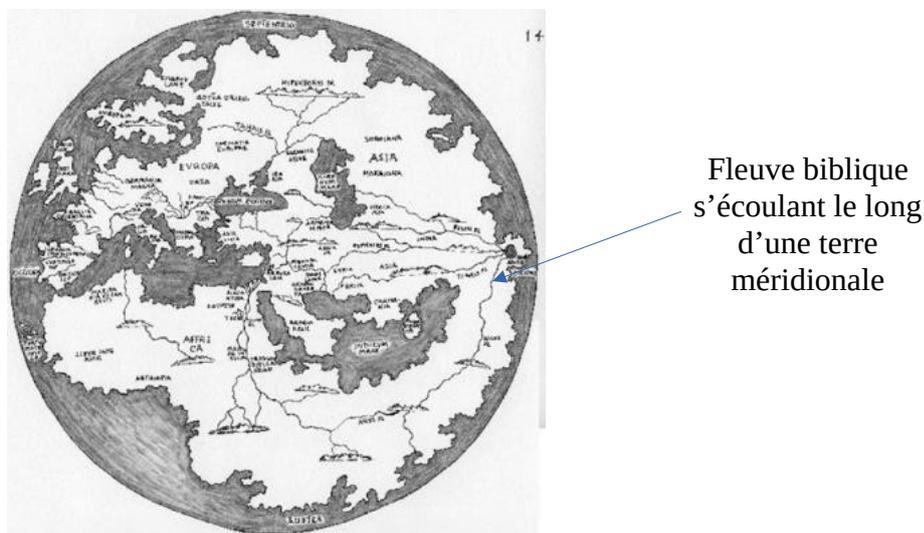
*s'interpréter délices dans notre langue. Ainsi, les deux termes donnent Jardin de délices. En effet, il est planté de toutes sortes de bois et d'arbres fruitiers, y compris l'arbre de vie. Là ; il n'y a ni froid, ni chaleur, mais la douceur d'un éternel printemps. **En son milieu, jaillit une source qui arrose tout le bois et se divise en quatre fleuves naissant d'elle.** L'accès de ce lieu a été fermé à cause du péché de l'homme. Il est clos en effet de toutes parts d'une épée de flamme, c'est-à-dire ceint d'un mur de feu dont l'incendie rejoint presque le ciel. Un chérubin, c'est-à-dire un chef des Anges a été établi sur cette ardeur de l'épée pour écarter les esprits mauvais, en sorte que les flammes éloignent les hommes, que les (bons) Anges chassent les mauvais et qu'aucune transgression, ni du corps, ni de l'esprit, n'ouvre l'accès au Paradis » (Deluz, 1982, p. 143). Dans cette citation, le religieux évoqua l'existence d'une source aqueuse dans laquelle naissaient les quatre fleuves bibliques, nous retrouvons la traduction cartographique de ce texte dans plusieurs productions.*

La mappemonde orientée à l'est d'Andréa Bianco (c. 1436) (document 19) regroupe plusieurs idées citées dans les paragraphes précédents. Jérusalem en est le centre. Nous retrouvons aussi une influence du modèle TO avec l'encerclement de la terre par une masse océanique. L'orientation de la carte s'appuie sur la localisation orientale du Paradis. La représentation d'Adam et Eve témoigne de cette présence. Enfin, aucune terre australe n'a été représentée, on dessina néanmoins un homme pendu dans la méridionale austral accompagné de l'inscription suivante : « *nidus alli malion* » [*Le nid de tous les maux*]. En périphérie du monde chrétien, cette zone polaire ne peut connaître le bonheur et la vertu. Pourtant, l'océan Indien est ouvert et une corne africaine étirée est représentée



Document 19 – Mappemonde orientation est d’Andrea Bianco (c. 1436)
 (Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/241-andrea-bianco-world-map/>)
 (Localisation : Bibliothèque Marciana de Venise)

Le document 20 montre également une imbrication intéressante mais différentes des conceptions chrétiennes. La théorie ptoléméenne fusionne ici avec les croyances religieuses. Un fleuve biblique traverse une terre méridionale reliant l’Afrique à l’Asie.



Document 20 – Représentation de la mappemonde de Wiedner-Woldan (c. 1485)⁷⁴
 (Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/255-wiedner-woldan-world-map/255-copper-engraved.pdf>) (Académie autrichienne des sciences, collection Woldan, K-V (BI): WE 3) (Localisation : Vienne)

74. Cette carte semble avoir été réalisée assez tardivement (1485). L’utilisation plurielle des sources et sa construction particulière nous obligent à l’intégrer dès maintenant. Nous avons conscience de l’écart chronologique avec les autres productions citées.

Le document 20 nous oblige maintenant à nous interroger sur la place de la région antipodale dans l'utilisation cartographique des théories chrétiennes. A l'exception du dernier document cité⁷⁵, nous n'avons trouvé aucune source chrétienne amenant les artistes à représenter la terre méridionale. Plus largement, les références à ces latitudes étaient généralement empreintes d'une représentation très négative (document 21). Si nous extrapolons cette idée, l'éloignement de l'axe du monde et donc du Christ sauveur impacte ces régions, les discussions des Pères de l'Église concernant les Antipodes ont inspiré très largement cette vision (cf chapitre 3). Ainsi, l'utilisation de sources chrétiennes n'encouragea pas la représentation de terres méridionales.



Homme pendu

« *nidus alli malion* »
[Le nid de tous les
maux].

Document 21 – Mappemonde d'Andrea Bianco (c. 1436)

(Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/241-andrea-bianco-world-map/>)

(Localisation : Bibliothèque Marciana de Venise)

75. Dans ce contexte, nous sommes plus dans une fusion des sources antiques et chrétiennes.

4.3) La production cartographique de l'œuvre de Claude Ptolémée

De l'époque médiévale à l'aube de la Renaissance, la représentation du monde fut incontestablement marquée par les textes antiques. Dans le chapitre précédent, nous avons constaté la relation parfois complexe entre les sources anciennes et le christianisme, de ce rapport tendu naquit une vision cosmographique mouvante. En cette fin de Moyen Age, un auteur ancien a connu un regain d'intérêt, le géographe Claude Ptolémée fut « redécouvert ». Cette assertion est aujourd'hui discutée par de nombreux historiens, son œuvre demeura néanmoins marquante pour la géographie médiévale et renaissante. Concernant notre objet d'étude, il apporta un regard inédit sur la notion antipodale. Dans sa *Géographie*, il supposa pour rappel l'existence d'une terre inconnue fermant au sud la mer de l'Inde et reliant à l'ouest l'Afrique et à l'est l'Asie (cf chapitre 2). Cette vision connut un succès cartographique certain à partir du XIII^{ème} siècle. Absent de l'œuvre originale, l'objet cartographique a été représenté par plusieurs artistes des époques médiévale et moderne.

Nous l'avons écrit dans le chapitre précédent, les textes antiques ont été une source majeure pour l'époque médiévale et ces œuvres ont marqué aussi incontestablement la Renaissance. Dans ce contexte, Ptolémée connut un succès relativement important, cette reconnaissance devant être néanmoins nuancée. Il ne faut pas penser cette « redécouverte » comme une rupture épistémologique fondamentale. Trois raisons nous permettent d'avancer cette hypothèse (Bouloux, 2014 et Gautier-Dalché, 2009). L'œuvre ptoléméenne était connue dès l'époque médiévale, il n'eut donc pas de « redécouverte » à proprement parler. En outre, la notion de coordonnées était connue par les savants occidentaux à partir du XII^{ème} siècle. La lecture de Claude Ptolémée n'apporta pas ici un concept fondamentalement nouveau. Enfin, les ouvrages du savant alexandrin ne furent pas pensés comme étant des publications géographiques mais comme des sources topographiques. On considéra surtout la *Géographie* comme un catalogue nominal recensant surtout des coordonnées.

Ces différentes assertions nous obligent donc à nuancer l'idée de « redécouverte » provoquant une rupture majeure dans la représentation cosmographique européenne. Il n'y en reste pas moins que la *Géographie* a été une publication ayant connu un grand nombre de copies puis d'impressions (au moins 50 manuscrits recensés). Les manuscrits et les éditions n'étaient pas automatiquement accompagnés d'une carte. La présence de ces mappemondes amena néanmoins plusieurs érudits à s'interroger sur la véracité de la représentation dite ptoléméenne. Ce canevas connut plusieurs évolutions.

Les scientifiques ont recensé environ une cinquantaine de manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée datant de la Renaissance⁷⁶ (Gautier-Dalché, 2009, pp. 143-144). Nous avons sélectionné huit manuscrits comprenant tous une carte. Ces dernières se voulaient être une représentation du monde d'après Ptolémée. Ces huit documents nous semblent être relativement significatifs pour notre étude de cas⁷⁷. Tout d'abord, la production de ces pièces s'échelonnait sur plusieurs siècles, ensuite ces œuvres provenaient de sources variées (auteur et zone géographique). Ainsi, nous avons constitué un échantillon pouvant représenter un catalogue hétérogène de la production cartographique ptoléméenne. Deux objectifs furent fixés : comprendre comment ces cartographes ont interprété l'œuvre de Claude Ptolémée et analyser la représentation faite de la « région dite antipodale ». Cette étude ne fut pas sans difficulté. En effet, nous avons rencontré des soucis d'ordre matériel. Il n'a pas été possible de consulter la cinquantaine de manuscrits recensés. Une vingtaine de cartes furent retrouvées. Dans ce dossier, on n'intégra pas certaines mappemondes car ces dernières n'étaient pas assez sourcées et/ou d'une qualité médiocre. Le travail des cartographes médiévaux et modernes demeure globalement mal connu (Billion, 2013) et les sources écrites contemporaines sont restées relativement silencieuses concernant le cadre de production. Une zone d'ombre demeurait sur ces cartes. L'état de l'art nous montra également que la cartographie ptoléméenne était un sujet peu traité avec une bibliographie qui demeure relativement pauvre. De ce fait, notre étude se fonde sur une analyse déductive à partir des documents étudiés tout en nous appuyant sur quelques ouvrages centraux dans l'étude ptoléméenne. Spécialisée dans l'histoire des sciences antiques, Germaine Aujac consacra une étude complète à Claude Ptolémée (Aujac, 2012), Patrick Gautier-Dalché s'intéressa à la réception de l'œuvre du géographe grec dans l'Occident médiéval (Gautier-Dalché, 2009).

La production cartographique la plus ancienne remonte au XIII^{ème} siècle. Les cartes proviennent d'un manuscrit grec traduit par Maxime Planude (1260-1380). Ce supposé moine aurait réalisé cet ouvrage pour l'empereur byzantin Andronic II Paléologue (1283-1328) (Vagnon, 2003, p. 202). La carte centrale nous présente la vision du monde connu selon Ptolémée (document 22). C'est une carte avec une projection conique. Les coordonnées sont malheureusement difficilement lisibles. Néanmoins, c'est une représentation qui demeure intéressante concernant la vision du monde selon le géographe grec : l'Océan indien est fermé à l'ouest comme à l'est. Il y a une masse terrestre au sud. C'est donc un espace clos avec une « mer indienne ». On remarque aussi une série de langues de terre (six ou sept). Quelle est l'origine de cette représentation ? Pourquoi le

76. Nous commencerons notre étude à la fin de l'époque médiévale.

77. Certains manuscrits ont été recopiés plusieurs fois. Dans d'autres cas, des cartes similaires ont été insérées dans des éditions différentes. Ce choix corpusculaire nous offre un regard significatif sur l'œuvre de Claude Ptolémée et son interprétation.

cartographe a-t-il choisi ces figurés ? Comme nous l'avons vu, la description ptoléméenne concernant cette zone demeure lacunaire. Le géographe alexandrin n'évoqua que brièvement cette région. Tout en restant fidèle à l'œuvre de Claude Ptolémée, Maxime Planude interpréta à sa manière cette source première en proposant une image au texte : une fine bande de terre ponctuée de quelques presqu'îles. Ce choix donne ainsi un cadre graphique au concept antipodal prôné par Ptolémée.



Document 22 – Carte du monde connu selon Ptolémée par Maxime Planude (Manuscrit Vat. Urb. 82 – XIII^{ème} siècle) (Localisation : Vatican)

Comment le manuscrit de Maxime Planude influença-t-il l'édition ptoléméenne ? Cette interrogation est pleinement légitime. Cet ouvrage reste actuellement la publication la plus ancienne recensée par les historiens. Le canevas présenté par le moine grec fut sans aucun doute un modèle cartographique pour tous copistes et/ou éditeurs souhaitant intégrer une représentation graphique du savant alexandrin. Le cas de MS Harley 7182 est un bon exemple (document 23). Ce manuscrit a été produit à Florence au milieu du XV^{ème} siècle. La cité florentine était à l'époque une zone de production importante (Aujac, 1999, p. 27). On inséra une carte du monde dans cette publication. Cette dernière est une production fidèle de la carte du manuscrit de Maxime Planude. Un seul changement est à signaler : l'apparition d'annotations. Cependant, ces dernières ne concernent pas notre zone géographique. Autre élément important, nous avons consulté l'introduction de l'ouvrage, celui-ci est clairement présenté comme une retranscription fidèle de l'œuvre de Claude Ptolémée⁷⁸, cependant aucune référence ne concerne directement les productions cartographiques insérées dans le manuscrit. Nous pouvons penser ces dernières comme des illustrations accompagnant simplement le texte.

78. Angelus et Chrysoloras, 1545, folio 1

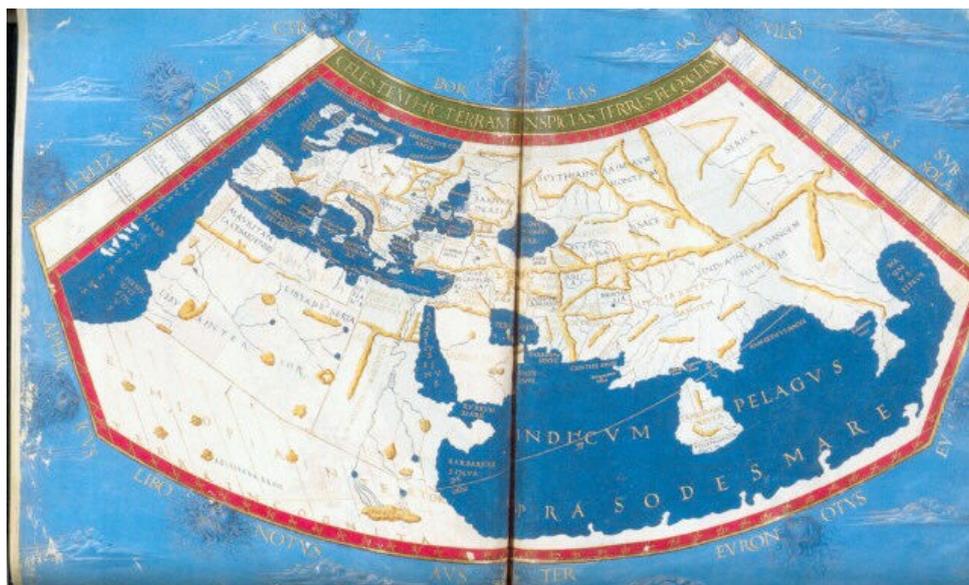


Document 23 – Carte du monde connu selon Ptolémée par Maxime Planude (Manuscrit MS Harley 7182 – XV^{ème} siècle) (Localisation : British Library)

Ce fut également le cas pour les manuscrits Latinus 4802 et 8834 (documents 24 et 25). Nous remarquons là aussi l'ajout de quelques annotations nommant ainsi certains espaces géographiques. Le tracé change mais les reproductions des continents demeurent fidèles à l'œuvre de Maxime Planude. Néanmoins, signalons quelques nouveaux figurés : l'apparition sur le document 24 de figurés représentant les chaînes montagneuses comme par exemple l'Atlas. La graphie change mais le concept demeure. Nous faisons le même constat pour la carte de Pétri Ture (1490) (document 26). La représentation de la « région méridionale » comme étant une petite bande de terre avec des langues côtières est acceptée et copiée.



Document 24 – Carte du monde connu selon Ptolémée (Manuscrit Latin 4802 - seconde moitié du XV^{ème} siècle) (Localisation : BNF)



Document 25 – Carte du monde connu selon Ptolémée (Manuscrit Latin 8834 – vers 1475-1480) (Localisation : BNF)

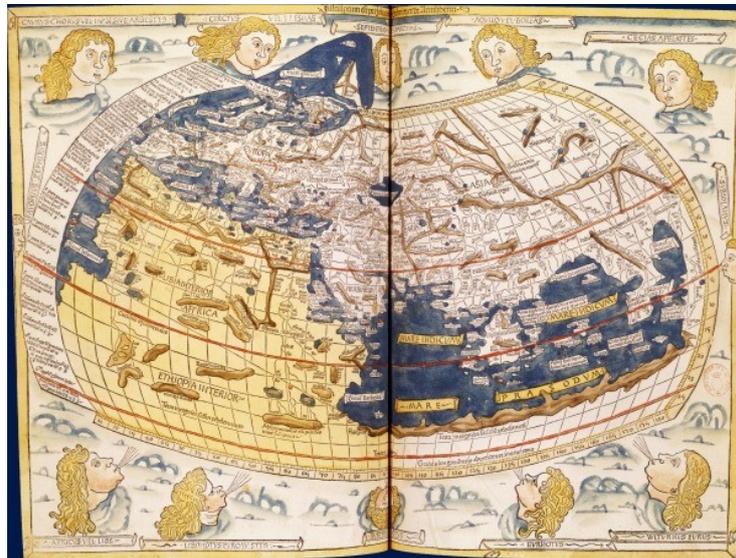


Document 26 – Carte du monde connu selon Ptolémée
(Manuscrit romain édité par Petrus de Turre – 1490)

Analysons maintenant l'œuvre du cartographe Niccolo Germano. Son travail se révèle être une intéressante étude de cas pour notre sujet. Son œuvre témoigne de la « production industrielle » des manuscrits durant la Renaissance mais aussi des premières modifications concernant la représentation cartographique du monde selon Claude Ptolémée. Qui était Niccolo Germano ? Sa vie demeure mystérieuse et son nom exact n'est pas connu. Il serait né en 1420 et serait mort en 1490. Il aurait été un moine. Son œuvre principal est l'édition en 1482 et la mise en carte d'une traduction de la *Géographie* de Ptolémée réalisée par Jacopo D'Angelo (c. 1360-1410) (Aujac, 1999, p. 31). Selon Patrick Gautier-Dalché, Niccolo Germano n'existerait pas, il serait même un nom d'emprunt utilisé par divers auteurs (Gautier-Dalché, 2009, pp. 220-221). Dans les deux cas, le mystère demeure mais une chose est certaine : la personne (fictive ou réelle) était proche du milieu de l'imprimerie naissante. On lui doit la réalisation de nombreux manuscrits de la *Géographie* dédiés à Borso d'Este (1413-1471) ou à Paul II (1417-1471), dont l'un est à l'origine de l'édition de la *Géographie* parue à Ulm en 1482. Cette dernière fut très largement diffusée. L'édition d'Ulm aurait été prête vers 1467 (1468 ?).

Quels éléments caractérisent la production artistique de ce cartographe ? Si nous jetons un rapide coup d'œil, nous pourrions penser que les cartes de Niccolo Germano demeuraient fidèles à la vision de Claude Ptolémée. Les éditions de Niccolo Germano s'appuient sur les premières traductions latines de Jacopo d'Angelo (Aujac, 1999, p. 31). Cependant, l'approche cartographique de Nicolas le Germain est empreinte d'un regard scientifique novateur. En effet, celui-ci a introduit quelques nouveautés dans la cartographie ptoléméenne, il adopta la projection conique arrondie

pour la carte générale et il rajouta aussi les terres scandinaves qui étaient absentes de l'œuvre ptoléméenne originale (document 27). Il mit ainsi à jour l'*œcoumène* du savant grec en incluant les travaux cartographiques de Claudius Clausson Swart (c. 1328) (Aujac, 1999, p. 31).



Document 27 – Carte du monde connu selon Ptolémée par Nicolas le Germain
(Manuscrit de la *Cosmographie* de Ptolémée par *Nicolaus Germanus* vers 1460-1470)
(Localisation : BNF)

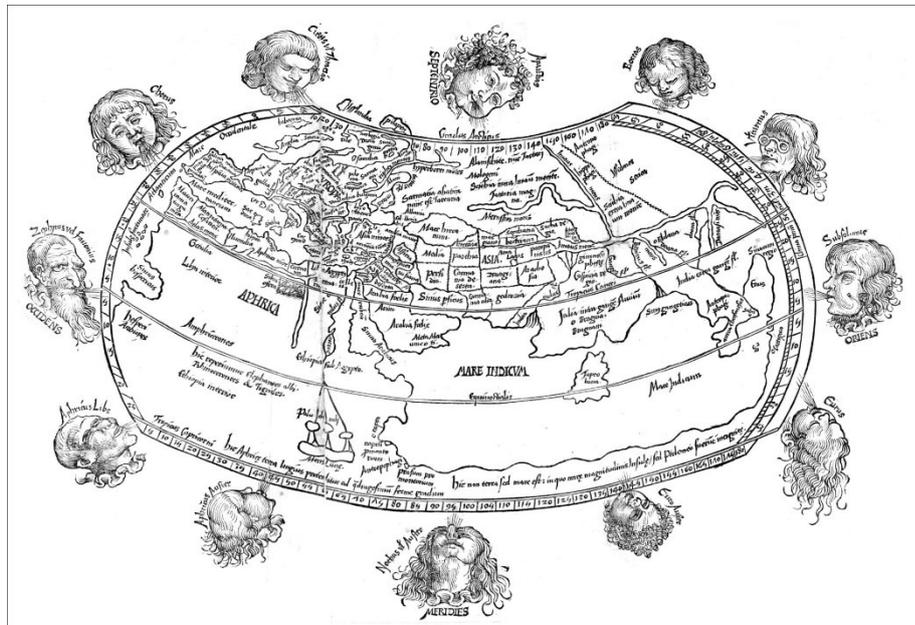
Il est nécessaire de signaler l'utilisation du figuré géographique suivant : un trait marron pour indiquer la présence de zones montagneuses sur la carte. L'emploi de ce figuré est très intéressant pour l'étude de la représentation de la *terra incognita* méridionale. Une partie des côtes de ces terres est de couleur marron. Ainsi, on peut donc supposer que le littoral de cette terre inconnue est une zone montagneuse ou une zone composée de falaise. C'est un détail très intéressant car le cartographe a pris ici le parti d'ajouter un élément figuré qui n'est pas présent dans l'œuvre de Claude Ptolémée. La couleur joue ici un rôle taxinomique. Elle sert à distinguer les éléments de la carte (Hoffmann, 2017, p. 36). On peut même penser que le cartographe chercha à mieux concrétiser cette idée méridionale en ajoutant un figuré spatial renvoyant une caractéristique classique topographique.

Ainsi, Nicolas le Germain serait un des premiers cartographes à présenter une vision « améliorée » de la *terra incognita*. En outre, la superficie de cet espace est aussi changeante. Contrairement aux représentations plus anciennes, il étendit la surface du « continent ». Pour cela, il s'appuya sur les travaux de Marin de Tyr (cité par Ptolémée, livre 1-10). Selon ce dernier, le monde habitable s'étend des Méroé au nord jusqu'au Agisymba au sud. Marin de Tyr situerait cette zone géographique 1500 km au sud de l'équateur. Ainsi de facto, le monde s'élargit et donc la *terra*

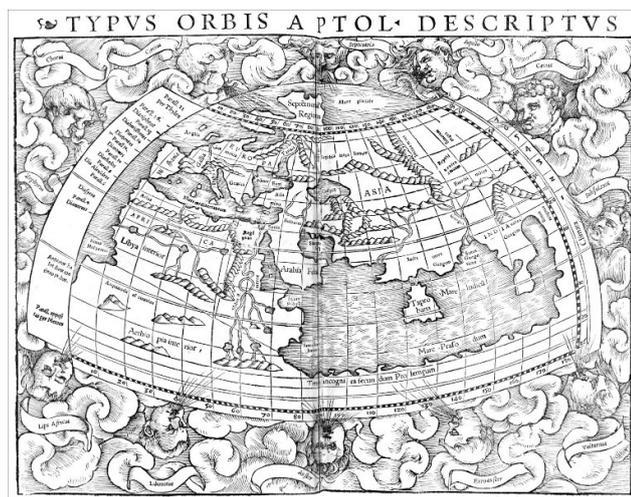
incognita aussi. Cet exemple montre également comment les humanistes pouvaient intégrer, sur un même mode de représentation cartographique, différents concepts antiques. Le transfert des idées était de mise.

4.4) Vers une relecture de l'œuvre de Claude Ptolémée

Malgré quelques transformations, comme nous l'avons constaté, l'œuvre de Nicolas le Germain restait fidèle à la pensée de Claude Ptolémée. La carte de Johann Schott (1503) (Reisch, 1504) (document 28) et celle de Sebastian Münster (1545) (Munster, 1544) (document 29) ébranlèrent cette vision. En effet, ces derniers commencèrent à présenter une conception critique de la cosmographie du géographe grec. Certaines de ces remarques se concentrèrent sur la *terra incognita* méridionale. Dans les deux cas, nous retrouvons une courte phrase interrogeant l'existence de notre Terre Australe :



Document 28 – Carte du monde selon Ptolémée par Johann Schott (1503)
(Source : *Maragarita Philosophica* par Gregor Reisch, édition de Bâle)



Document 29 – Carte du monde selon Ptolémée par Sebastian Münster (1545)
(Source : *Géographie de Ptolémée*, édition de Bâle)

- Document 28 : « *Hic non terra sed mare est : in quo mare magnitudinis insule sed Ptolemeo fuerut incognite* » / « Ici ce n'est pas une terre mais une mer : dans cette mer, il y a des grandes îles mais Ptolémée ne les connaissait pas » (1503)

- Document 29 : « *Terra incognita secundum Ptolemeum* » / « Terre inconnue selon Ptolémée » (1545)

La carte 28 remet en cause l'existence de la *terra incognita* de Ptolémée. Il n'y aurait pas une grande terre mais des îles. L'inscription de la carte 29 est plus ambiguë. En effet, l'auteur du document précise qu'il se trouverait un continent à ces coordonnées selon Ptolémée. On peut interpréter cela comme la volonté de l'auteur de mettre en avant l'aspect hypothétique concernant l'existence de cette terre ou simplement de présenter cet argument dans un cadre bien délimité. Pourquoi ces cartographes ont-ils adopté une attitude prudente à l'égard de la théorie de la *terra incognita* ?

Commençons par le document 28, cette reproduction est tirée de la première encyclopédie imprimée (1496-1517) qui se veut être une somme regroupant l'ensemble des connaissances scientifiques du temps de l'auteur : Gregor Reisch (c. 1467-1525). Les cartes furent introduites progressivement par Johann Schott. Pourquoi a-t-il remis en cause l'idée continentale alors que les « Grandes Découvertes » débutaient seulement ? Plusieurs hypothèses peuvent être avancées. Une première piste se dégage avec le franciscain Jean de Montecorvino qui écrivit en 1289 qu'il n'y

avait pas de Terres Australes mais des îles. Ce moine évoqua indirectement cette situation dans la retranscription de sa lettre numéro III par un coreligionnaire. Il écrivit : « *Il n'y pas de continent. Il y a beaucoup d'îles, environs 12 000 dont la plupart ne sont pas habitées* »⁷⁹. Un problème demeure, il ne cita aucune référence, il est donc impossible de connaître sa source. Cependant, on peut supposer que cette vision s'appuya sur deux éléments : ses rencontres et ses voyages. La deuxième piste possible est le *Devisement du monde* de Marco Polo (1298). A la lecture du livre III qui traite de la partie indienne de son voyage, nous trouvons peu de références à une terre méridionale. Marco Polo signala simplement la présence de quelques îles. Nous l'avons écrit dans le chapitre précédent, il s'interrogea néanmoins sur la superficie de certaines (Polo, 1298, livre III). L'œuvre de l'explorateur vénitien connut une influence non négligeable (Broc, 1986, p. 17), elle a peut-être été une source d'inspiration pour la production de J. Schott. Si nous considérons sérieusement ces deux pistes, un point commun a été trouvé : la Chine. Jean de Montecorvino et Marco Polo vécurent dans ce pays. Ils furent sûrement influencés par les connaissances géographiques des savants de ce pays. L'empire céleste a été un empire maritime important (Levathes, 1968, pp. 65-66). De nombreuses navigations commerciales et explorations furent menées. Les navigateurs chinois avaient certaines connaissances et donc une « représentation claire » de l'océan Indien. Selon Marco Polo, les explorateurs chinois sont allés jusqu'à l'actuelle île de Madagascar (Levathes, 1968, p. 66). Ainsi, ils avaient très probablement une vision insulaire de l'océan Indien et non continentale. Cela correspondrait donc à la vision de Jean de Montecorvino et de Marco Polo. Gregor Reisch avait peut-être consulté ces ouvrages. Néanmoins, cette vision insulaire doit être mise en perspective. En effet, certaines anciennes chroniques chinoises mentionneraient des terres où « *il n'y a pas de différence entre le jour et la nuit* » (Juxian, 1960, 1-6). Louise Levathes s'interroge sur l'origine de cette phrase (Levathes, 1968, p. 253). Est-elle une simple référence mythologique ? Ou est-elle une référence aux régions polaires ? Et donc une connaissance chinoise de ce mythe ?

Nous le constatons, il est difficile de connaître l'origine des concepts portés par Gregor Reisch et Johann Schott. Certaines sources anciennes permettent d'avancer des hypothèses, pour autant nous ne pouvons pas les affirmer avec certitude. Ainsi, apprenons-nous davantage de choses à la lecture de l'œuvre de Gregor Reisch ? La réponse est négative. Dans le chapitre dédié à la géographie, celui-ci évoque rapidement la situation de l'Asie méridionale (Reisch, 1504, livre 7). L'auteur écrit : « *insignis insula regiones site ultra meridianu ultimum a Ptolemeo* ». Selon lui, il n'y a pas de continent mais une région insulaire. Sa réflexion pose à nouveau un problème car celui-ci ne cite pas ses sources. Il ne développe pas son hypothèse. À ce stade de notre réflexion, l'origine

79. Lettre d'un moine compilée dans *Cathay and the way thither*, III, 1914, p. 44.

de la pensée de l'auteur n'est pas connue. Celle-ci est peut-être à mettre en lien avec les voyages d'exploration. Approfondissons donc cette hypothèse en prenant en compte la contrainte suivante : l'ouvrage fut publié avant 1517. Ce sont donc des voyages antérieurs à 1517 qui auraient pu inspirer G.Reisch et J. Schott. Trois grands voyages peuvent nous intéresser : celui de Bartolomeu Dias, celui de Pedro Cabral, et celui de Vasco de Gama. Dans les trois cas, aucune référence intéressante ne fut trouvée concernant l'existence d'une Terre Australe⁸⁰. On peut néanmoins supposer que les auteurs du manuscrit étaient au courant de ces voyages et sans retour positif concernant l'existence d'une *terra incognita* méridionale, ils prirent le parti de contrecarrer l'hypothèse ptoléméenne. Un dernier problème doit être soulevé. Les voyages de ces explorateurs sont contemporains de la rédaction de l'œuvre. On peut donc s'interroger sur la connaissance de ces explorations par les auteurs du manuscrit. Il est aussi intéressant de signaler la lettre de Vespucci de 1500. Celui-ci décrit brièvement la côte sud de l'Inde et évoque la présence de nombreuses îles (Pohl, 1966, p.77). Cette courte description sert peut-être également de support⁸¹. Ainsi, la carte numéro 23 est très intéressante pour notre sujet d'étude mais il demeure difficile de reconstituer son parcours méthodologique. L'auteur de la carte fut probablement inspiré par les « non-découvertes » des explorateurs.

Le document 29 fut probablement réalisé par le cartographe Sebastian Münster en 1545. Celui-ci est l'auteur d'une *Cosmographia Universalis*. C'est une somme décrivant le monde connu. L'ouvrage fut édité plusieurs fois entre 1544 et 1598. En 1544, S. Münster réalisa une carte « contemporaine » et fut également l'auteur d'une traduction de la *Géographie* de Ptolémée. Sur la carte 29, il écrivit concernant notre terre d'étude : « *terra incognita secundum Ptolemeum* ». Dans un premier temps, on pourra penser que S. Münster remit en cause l'existence de cette terre. Il serait intéressant, dans un second temps, de comparer cette carte ancienne avec la carte du monde moderne réalisée par la même personne (document 30). Le supposé « Continent Austral » y est représenté et est relativement bien documenté. L'auteur y localisa différentes régions comme la *Terra del Fuego* ou *Java Minor*. À la lecture de cette carte moderne, nous supposons donc que S. Münster ne cherchait pas à remettre en cause l'existence de cette *terra incognita*. Il ne critiqua pas négativement le concept géographique de Ptolémée. Il précisa simplement que c'était une terre inconnue à l'époque du géographe grec. Il s'attacha à préciser la pensée du savant contextualisée dans son époque. Sebastian Münster utilisa la toponymie pour mettre en espace un hypothétique territoire (Haguet, 2011, p. 96). La présence d'une carte moderne dans l'ouvrage de Sebastian Münster nous laisse supposer que la carte de Ptolémée a été considérée comme une carte historique

80. Une étude détaillée de ces différentes explorations serait faite dans la prochaine partie.

81. Dans les prochains chapitres, nous analyserons d'autres lettres d'Amerigo Vespucci qui furent des sources clefs pour les partisans de la théorie australe.

avec des connaissances qui ont servi pour les voyages d'exploration et la réalisation de différentes cartes modernes.

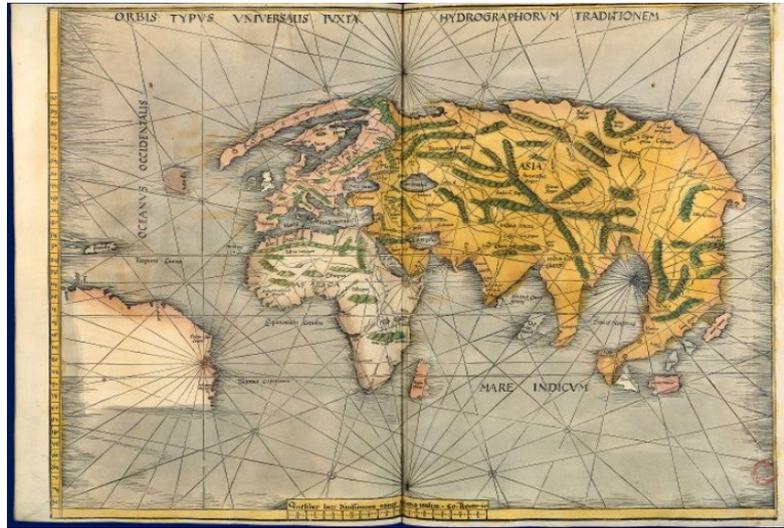
La situation demeure également ambiguë avec la carte moderne présente dans l'édition de la *Géographie* de 1513⁸². Comment interpréter le choix éditorial de Johann Schott ? Pourquoi celui-ci intégra-t-il une carte moderne réalisée par Martin Waldseemüller (document 31)⁸³ ? Si nous nous appuyons sur le commentaire du document 29, Johann Schott remettait en cause l'existence de la terre méridionale. Des îles se trouvaient à la place du continent. Aucune région australe ne fut représentée sur la carte de M. Waldseemüller. On cartographia le continent africain comme étant circumnavigable. L'expédition de Vasco de Gama avait été pleinement intégrée comme source cartographique. Néanmoins, l'artiste utilisa encore le vocabulaire ptoléméen, l'océan Indien était identifié comme *Mare Indicum* [*Mer Indienne*]. Claude Ptolémée apparaît ici comme « une source perfectible », son œuvre est inspirante, mais la relecture reste nécessaire. Au moins deux hypothèses complémentaires peuvent justifier l'intégration de cette production moderne dans la *Géographie*. Johann Schott souhaita probablement apporter une lecture « contemporaine » à l'œuvre ptoléméenne. Parallèlement à cela, il voulut certainement démontrer l'existence d'une filiation entre les deux géographies, les Anciens inspirant les Modernes.



Document 30 – Carte du monde « moderne » par Sebastian Münster
(Source : *Cosmographia Universalis*, première édition en 1544)

82. D'autres exemples demeurent. Pour illustrer notre propos, nous nous sommes appuyés sur l'édition de 1513.

83. Nous reviendrons sur ce document dans le chapitre 8.



Document 31 – Carte du monde « moderne » par Martin Waldseemüller
(Source : *Géographie* de Ptolémée, édition de 1513 par Johann Schott)

Un dernier point doit être soulevé afin de comprendre pleinement la cartographie ptoléméenne. Il est nécessaire maintenant de s'interroger sur la nature même de ces cartes, sont-elles des objets purement géographiques ? A savoir, des documents ayant pour objectif de nous renseigner sur la description de la Terre (à un temps donné) ou devons-nous intégrer ces productions dans un cadre autre ? Cette interrogation n'est pas accessoire. Elle nous permet de choisir la « bonne grille de lecture » concernant ces cartes mais aussi notre objet d'étude. Au XII^{ème} siècle, l'érudit Jean Tzètzès (c. 1120-1185) apporta une première réponse concernant l'hypothèse ptoléméenne : « *L'Océan pour les poètes, pour les rhéteurs et pour les philosophes, les historiens et, en même temps qu'eux, tous ceux qui décrivent la Terre, pour tous leur paraît être une mer dont les eaux sont douces, laquelle est également appelée par eux la mer Extérieure, et qui entoure de tous côtés la partie habitée du monde comme une île, en donnant naissance à toutes les mers qui existent dans notre partie du monde. Pour d'autres auteurs, elle paraît être un fleuve qui entoure le monde. Mais Ptolémée est le seul qui dise qu'il n'entoure pas le monde entier, et qu'il existe, dans le sud, une partie du monde qui n'est pas entourée par les eaux* » (Vagnon, 2011, p. 68). Le savant byzantin démontra la pluralité des représentations du monde. Le modèle du *terrarum orbis* côtoie ici la vision ptoléméenne. Cependant, celle-ci semble demeurer marginale, Ptolémée est présenté par Jean Tzètzès comme le seul défenseur de cette théorie. Cet exemple parmi d'autres nous montre l'intégration de la théorie ptoléméenne dans la sphère cosmographique.

Germaine Aujac considérait les pièces cartographiques comme étant à la fois des œuvres scientifiques mais aussi des ouvrages artistiques (Aujac, 1999, p. 27). Durant cette période, on constata une multiplication des manuscrits et une volonté de l'aristocratie de partager ces créations richement enluminées. On peut donc penser ces cartes comme des objets d'art. Pour autant, sont-

elles également des objets géographiques ? Sans aucun doute, Ptolémée fut une source d'ordre scientifique pour les savants modernes (Gautier-Dalché, 2009, pp. 215-216). Sa toponymie et son tracé ont été des modèles dans la construction cartographique, quelques exemples seront étudiés dans le prochain chapitre. Cependant, ce fait doit être également nuancé. Selon Patrick Gautier-Dalché, certains aristocrates pensaient l'œuvre de Ptolémée comme un modèle politique et non géographique. Clairement, il y eut une confusion entre Claude Ptolémée et la fameuse dynastie ptoléméenne (-323 / - 30) (Ibid.). Les Princes cherchaient un lien avec les Anciens (Ibid.). Ils souhaitaient légitimer leur pouvoir en affirmant une filiation d'ordre varié avec une source antique. Cette idée s'inscrit dans une pratique plus large de la science géographique durant cette période. Nathalie Bouloux démontra la place importante de cette science chez les Plantagenêts (Bouloux, 1993)⁸⁴. L'imitation des Anciens était quelque chose de fondamental. Cette pratique fut possible grâce à la fréquentation des cours par les lettrés et la volonté du pouvoir royal souhaitant renouveler son image.

Une double lecture doit donc structurer la compréhension de la cartographie ptoléméenne. Elle fut un objet de propagande pour une aristocratie cherchant une certaine reconnaissance, mais une approche scientifique guida aussi certains cartographes. La volonté de contextualiser et/ou moderniser la vision ptoléméenne témoigne de ce choix. Concernant le « continent méridional », la diffusion élargie de ces productions cartographiques véhicula des représentations erronées (Gautier-Dalché, 2009 ,p. 231) dans un cadre où les Européens commencèrent massivement l'exploration du monde. Comme nous le verrons dans la prochaine partie, malgré les tentatives de correction, ce modèle influença les voyages d'exploration mais ces derniers ont mis aussi à rude épreuve le concept méridional ptoléméen. Une approche trop généralisée ne peut pas construire notre raisonnement, une lecture plus nuancée de la « redécouverte de Ptolémée » est donc nécessaire. Cette vision reflète finalement les nombreuses hésitations géographiques existant à l'orée de l'époque moderne. La cartographie ptoléméenne fut à la fois une source historique, un cadre scientifique, et un outil de valorisation politique.

84. Malgré les spécificités de chaque système, cet exemple peut se décliner dans les différentes cours européennes (ducales, princières, royales, ...).

4.5) L'influence encore perceptible des sources antiques

La « relecture » de l'œuvre de Claude Ptolémée façonna la construction de l'*imago mundi*. Plus généralement, d'autres sources antiques cadraient encore la construction cartographique au XV^{ème} siècle. Sur quels auteurs antiques s'appuyèrent les savants afin de dresser leurs productions ? L'étude de certains documents du chapitre nous permettent de dégager plusieurs éléments clefs⁸⁵.

Dans une légende localisée sous sa carte, Andreas Walsperger (1448) écrit : « *ex cosmographya ptolemy* » [à partir de la *Cosmographie de Ptolémée*]⁸⁶. Nous retrouvons l'influence du savant alexandrin Claude Ptolémée. Si nous nous focalisons sur les latitudes méridionales, la « géographie » portée par ce dernier inspira grandement les différents artistes. Gardons à l'esprit, la nécessité de différencier la source textuelle rédigée par Ptolémée lui-même et le travail cartographique ptoléméen réalisé par une tierce personne mais s'appuyant sur les travaux de ce dernier. Les différentes mappemondes d'Henricus Martellus (1489-1490)⁸⁷ démontrent parfaitement l'influence ptoléméenne dans la cartographie de la région indienne (document 32). Nous retrouvons un tracé similaire pour les régions de l'*Aureus Chersonesus* (actuelle péninsule malaise) et de *Taprobana* (actuelle île de Ceylan) et un vocabulaire identique a été employé (*Sinus Magnus, Cattigara, ...*). Néanmoins, l'auteur prit le parti de ne pas représenter la terre méridionale reliant le continent asiatique au continent africain. Selon Marcel Destombes, l'inclinaison très exagérée de la région du *Cattigara* pourrait être une réminiscence de cette terre (Destombes, 1962, p. 230). Quoi qu'il en soit et d'une manière générale, excepté un cas (document 20), les artistes s'appuyèrent sur les travaux de Claude Ptolémée tout en prenant soin d'exclure la terre méridionale de leurs diverses représentations.

85. La perméabilité des théories antiques peut laisser penser l'influence d'un plus grand nombre d'auteurs.

86. Note disponible sur : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/245-andreas-walsperger/245-walsperger.pdf> (consulté le 02/08/2019)

87. Pour une meilleure qualité, nous nous sommes appuyés sur la production de 1489. Les cartes précédentes ont une organisation similaire.



Taprobane

l'Aureus Chersonesus

Sinus Magnus

Cattigara présentant un tracé exagéré

Document 32 – Mappemonde d'Henricus Martellus (version datant de 1489)
 (Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/256-henricus-martellus/256-martellus.pdf>) (Localisation : British Library)

Nous retrouvons également ce rejet de la théorie méridionale ptoléméenne dans la mappemonde anonyme dite « génoise » (c. 1457) (document 33). Sur cette production, le cartographe confronta l'auteur alexandrin avec les travaux du savant romain Pomponius Mela. Nous pouvons lire l'inscription suivante : « *Ultra hanc equinoctialem [traditur] Ptolemeus terra incognitam, sed Pomponius [...] dubium an sit possibilis nautarum transitus ab hoc loco* » [Au-delà de l'équinoxe, il y a selon Ptolémée une terre inconnue, mais Pomponius doute de cela car un passage maritime serait possible en ce point]. L'auteur de la mappemonde démontra la circumnavigabilité de l'Afrique en s'appuyant notamment sur un passage du livre de Pomponius Mela citant le supposé voyage africain de Hannon : « *Du reste, en suivant les côtes vers le sud-est, on ne rencontre rien de remarquable: ce sont de vastes plages hérissées de montagnes hautes et*

escarpées, et la côte ressemble plutôt aux bords d'un fleuve qu'aux rivages d'une mer. Vient ensuite une grande région, qui est entièrement inhabitée. On a douté assez longtemps si la mer s'étendait au midi de cette côte, et achevait ainsi de circonscrire la terre, ou si l'Afrique se prolongeait indéfiniment; mais depuis qu'allant à la découverte par ordre de sa république, le Carthaginois Hannon, après avoir passé le détroit, a fait une longue navigation autour d'une grande partie de l'Afrique, et qu'il nous a appris lui-même, par le journal de son voyage, que s'il était revenu sur ses pas, c'était non la mer, mais les vivres qui lui avaient manqué; depuis qu'au temps de nos aïeux, comme l'assure Népos, un certain Eudoxe, fuyant la colère de Lathurus, roi d'Alexandrie, sortit du golfe Arabique et parvint par mer à Gadès, nous avons quelques connaissances sur cette partie du monde. » (Baudet, 1843, livre IX)



Inscription localisée sur la côte ouest africaine :

« *Ultra hanc equinoctialem [traditur] Ptolemeus terra incognitam, sed Pomponius [...] dubium an sit possibilis nautarum transitus ab hoc loco* »
 [Au-delà de l'équinoxe, il y a selon Ptolémée une terre inconnue, mais Pomponius doute de cela car un passage maritime serait possible en ce point]. ».

Document 33 – Mappemonde anonyme dite génoise (c. 1457)
 (Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/248-the-geoese-map/248-geoese.pdf>) (Localisation : Biblioteca Nazionale de Firenze)

Certaines identifications restent plus difficiles à reconnaître, néanmoins elles renvoient sans aucune hésitation à des marqueurs antiques. Francesco Laurana (c. 142. - 1502) était un fabricant de médailles (Destombes, 1964, pp. 241-242). Vers 1460, il réalisa une pièce, une médaille à l’effigie de Charles III d’Anjou qui fut comte du Maine (1404-1475). Sur le revers, une mappemonde a été gravée. Cette carte a un diamètre de 70 millimètres. On l’orienta au nord et un océan circulaire entourait deux masses terrestres. Nous voyons une première masse continentale sur laquelle furent gravés les noms *Asia*, *Africa*, *Europa*, au sud, un continent « *Brumae* » a été représenté. Celui-ci se distingue parfaitement de la terre africaine. Le graveur imagina dans ces latitudes la présence d’une région australe (document 34), la méconnaissance de la circumnavigabilité de l’Afrique dans les années 1460, permettait l’existence d’une telle hypothèse. Dans ce cas, on peut également supposer une réutilisation des sources antiques. Même si un doute subsiste, le monde est divisé en deux parties. Nous retrouvons une comparaison certaine avec la vision macrobienne de l’espace où celui-ci imaginait l’existence d’une terre méridionale séparée de la région septentrionale⁸⁸. En outre, la théorie zonale parmédienne remodelée par Macrobie peut avoir inspiré les différents cartographes supposant l’inhabitabilité de la zone méridionale africaine. Là encore, il est difficile d’affirmer cela avec certitude car ces théories ont été par la suite reprises par des savants médiévaux et modernes.



Tracé méridional présentant une similitude avec le tracé macrobien (cf document 8 – chapitre 2)

Document 34 – Représentation de la médaille de Laurana (c. 1460)

(Source : Winsor, 1889, p.53.) (Localisation : BNF)

88. Comme nous le verrons dans les prochains paragraphes, d’autres sources ont pu inspirer l’auteur de cette production.

Ces quelques illustrations tirées de notre corpus démontrent l'importance accordée aux sources antiques par les cartographes. Nous pourrions multiplier les exemples (Strabon ou Pline) mais nous arriverions à la même conclusion concernant l'utilisation des sources. A nouveau, quelques cartographes se sont inspirés des sources antiques pour justifier l'existence d'une possible terre méridionale, néanmoins les mêmes sources étaient utilisées par une grande majorité de dessinateurs. Cette dernière a exclu la théorie méridionale de ses représentations. Dans ce contexte, l'interprétation des sources anciennes doit se faire en fonction des lectures faites par les cartographes.

4.6) La représentation du continent méridional au XV^{ème} siècle

Les cartographes se sont appuyés sur des « sources anciennes » pour dresser l'*Imago Mundi* au XV^{ème} siècle. L'analyse de ces cartes nous permet de mettre en avant trois grands points. Au XV^{ème} siècle, la pluralité des formes demeure, il n'y a pas de représentation figée concernant la vision cosmographique du monde. Néanmoins, malgré la diversité des formes, certaines récurrences demeurent : la cartographie fut centrée sur la représentation des trois continents. L'Asie, l'Afrique, l'Europe. Le tracé de cette dernière semble le plus abouti. La représentation des continents asiatique et africain reste plus hésitantes. Les figurés relevant de l'imaginaire sont les plus importants. Au XV^{ème} siècle, l'océan cerclait encore le monde et le christianisme guidait encore la construction cartographique de certains artistes. Néanmoins, en début de siècle, ces zones méridionales restaient marquées par une vision négative. Ainsi, le sud du continent africain était encore imaginé comme une terre inhabitable.

Pendant cette période, certains artisans ont fait le choix de représenter une Terre Australe (documents 20 et 34, sous-parties dédiées à Claude Ptolémée). Dans ce contexte, que pouvons-nous retenir de l'utilisation des « sources anciennes » au XV^{ème} siècle ? Excepté un cas, le christianisme n'est pas considéré comme une croyance pouvant justifier l'existence d'une terre méridionale. Dans les situations où les cartographes ont utilisé des sources chrétiennes, celles-ci étaient employées pour dresser une vision négative des latitudes méridionales. Le document 20 inclut une possible terre australe. La fondation de celle-ci ne s'appuie pas le christianisme mais sur la théorie ptoléméenne. La représentation d'une terre reliant l'Afrique et l'Inde permet seulement de « véhiculer » une géographie religieuse. Finalement, ce sont les géographes antiques qui ont permis de justifier l'existence d'une Terre Australe : nous retrouvons Ptolémée et Macrobe. Ces représentations restent néanmoins minoritaires. L'apport de « sources extérieures ou inédites » va-t-elle contribuer à bouleverser la représentation d'un monde au XV^{ème} siècle et au début du XVI^{ème} siècle ?

Chapitre 5 - L'*Imago Mundi* au XV^{ème} siècle et au début du XVI^{ème} siècle : la place des sources extérieures ou inédites dans la représentation du monde

Nous avons consacré le précédent chapitre à l'étude des sources anciennes dans les productions cartographiques réalisées au XV^{ème} siècle. Nous nous sommes attachés à présenter un premier échantillon caractérisant au mieux la conception scientifique mais aussi la vision artistique du monde durant cette période. Ce corpus incluait également divers supports (cartes et pièces métalliques). Cette analyse nous a permis de démontrer la place encore importantes des « sources anciennes ». En effet, les travaux des savants gréco-romains inspiraient encore les cartographes du XV^{ème} siècle. Le christianisme était aussi un support important dans la construction de *l'Imago Mundi*. Cette dernière n'en demeurait pas moins instable. Malgré ces sources communes, il existait une vision plurielle du monde. Nous l'avons constaté, les « sources anciennes » n'étaient pas des supports importants utilisés par les cartographes pour supposer l'existence d'une terre méridionale. Seules deux productions s'appuient sur l'utilisation de sources gréco-romaines pour penser celle-ci. Dans ce chapitre, nous nous sommes intéressés aux sources « extérieures ou inédites ». Nous définissons ces dernières comme des informations n'étant pas chrétiennes et/ou gréco-romaines. Cela peut être des sources d'origine exogène⁸⁹ ou des renseignements provenant de voyages lointains. Nous avons travaillé sur la place de ces sources dans la construction cartographique de cette époque. Nous démontrerons également, que ces dernières n'ont pas contribué à l'existence du mythe austral.

5.1) L'apport de la « géographie » arabe

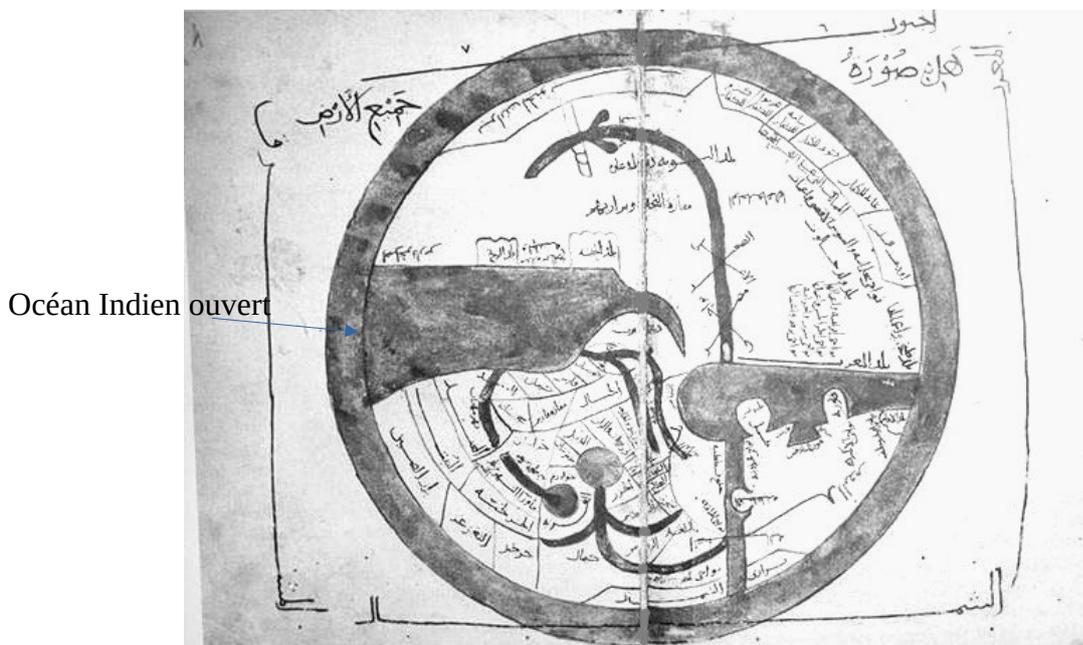
La construction cartographique ne s'appuya pas uniquement sur les « sources occidentales ». D'autres groupes influencèrent également les « artistes cartographes ». Nous faisons ici cette distinction afin de faciliter la lecture de nos travaux, néanmoins la porosité des sources reste prégnante et le transfert des idées présent. Ainsi, la « géographie arabe » alimenta aussi la construction de la représentation cartographique européenne. Ces points n'ont pas été directement cités par les cartographes. Dans les lignes qui vont suivre, nous présenterons quelques exemples laissant supposer une influence arabe dans la production cartographique. Nous pourrions alors nous interroger sur la place de la région méridionale dans la science arabe.

89. Même si nous constaterons une perméabilité des influences entre les différentes cultures.

Jean-Charles Ducène s'intéressa à la représentation de l'océan Indien dans la cartographie arabe médiévale (Ducène, 2017, pp. 57-71). Celui-ci démontra l'importance de la science ptoléméenne dans la représentation arabe du monde. Néanmoins, l'historien insista sur la nécessité de cadrer correctement cette intégration, Abû Ja'far Muhammad al-Khwârizmî (c. 780- c. 850) dressa la production arabe la plus ancienne connue de l'océan Indien. Celle-ci n'est pas une pâle copie de l'œuvre du savant alexandrin mais elle fut adaptée aux connaissances locales (Ducène, 2017, p. 57). Ainsi, le cartographe utilisa la toponymie ptoléméenne pour les zones mal connues mais il utilisa des appellations arabes pour les régions connues. En outre, l'océan Indien demeure ouvert⁹⁰.

Plus généralement, il est possible de dresser une « représentation classique » de la géographie arabo-musulmane à partir de la lecture de la carte d'Ibn Hawqal (IV^{ème} siècle -X^{ème} siècle)(document 35a). Par rapport à notre objet d'étude, quatre éléments retiennent notre attention : la carte est orientée au sud, la représentation terrestre se dessine sous la forme d'un disque avec deux mers le creusant, l'océan Indien est largement ouvert et symétrique à la mer Méditerranée. L'ouverture de l'océan Indien s'appuyait sur les connaissances cosmographiques indiennes assimilées par les cartographes arabes (Ducène, 2017, p.60). Le choix de l'orientation sud reste encore discuté. Deux hypothèses peuvent nous éclairer sur cette direction (Sanchez, 2013, section 2013) : l'hémisphère sud est la zone où se trouve la majorité des musulmans (également les terres saintes de l'islam) et /ou une facilité technique dans l'organisation du document.

90. Nous n'avons pas consulté le document original. Nous nous appuyons donc sur les propos de Jean-Charles Ducène.



Document 35a – Carte d’Ibn Hawqal (IV^{ème} siècle – X^{ème} siècle)
 (Source : Ducène, 2017, p. 58)

Au XI^{ème} siècle, la représentation de l’océan Indien connut une évolution avec les travaux du savant Al-Bîrûnî (c. 973- c. 1050). Ce dernier présenta l’océan Indien comme une vaste masse aqueuse totalement ouverte sur l’océan et cerclant la masse terrestre (document 35b). A cette période, trois grandes catégories cohabitèrent (Ducène, 2017, p. 61), la cartographie dite « classique » (document 35a), la représentation d’Al-Bîrûnî, et un dernier groupe souhaitant présenter un vision mixant les images des documents 35a et 35b. Quoi qu’il en soit, le tracé de l’océan Indien était peut-être discuté, néanmoins les savants arabes s’accordèrent sur un point : il n’y avait pas de région méridionale. Claude Ptolémée avait pu être une source mais celle-ci avait été actualisée par une lecture de la cosmographie indienne excluant la théorie antipodale.



Océan Indien totalement ouvert

Document 35b – Carte d’Al-Bîrûni (c. XI^{ème} siècle)
(Source : Ducène, 2017, p. 120)

Regardons maintenant l’apport de la géographie arabe dans la cartographie occidentale du XV^{ème} siècle. Il est difficile de démontrer avec certitude l’impact de cette science dans la construction occidentale. Néanmoins, certains éléments peuvent nous laisser penser à une possible influence. La mappemonde d’Andreas Walsperger est un bon exemple (1448)(document 36). L’orientation sud de la carte et le tracé de la région indienne présentent des similitudes avec la géographie arabe.



Orientation sud de la carte

Tracé présentant des similitudes avec le modèle arabe

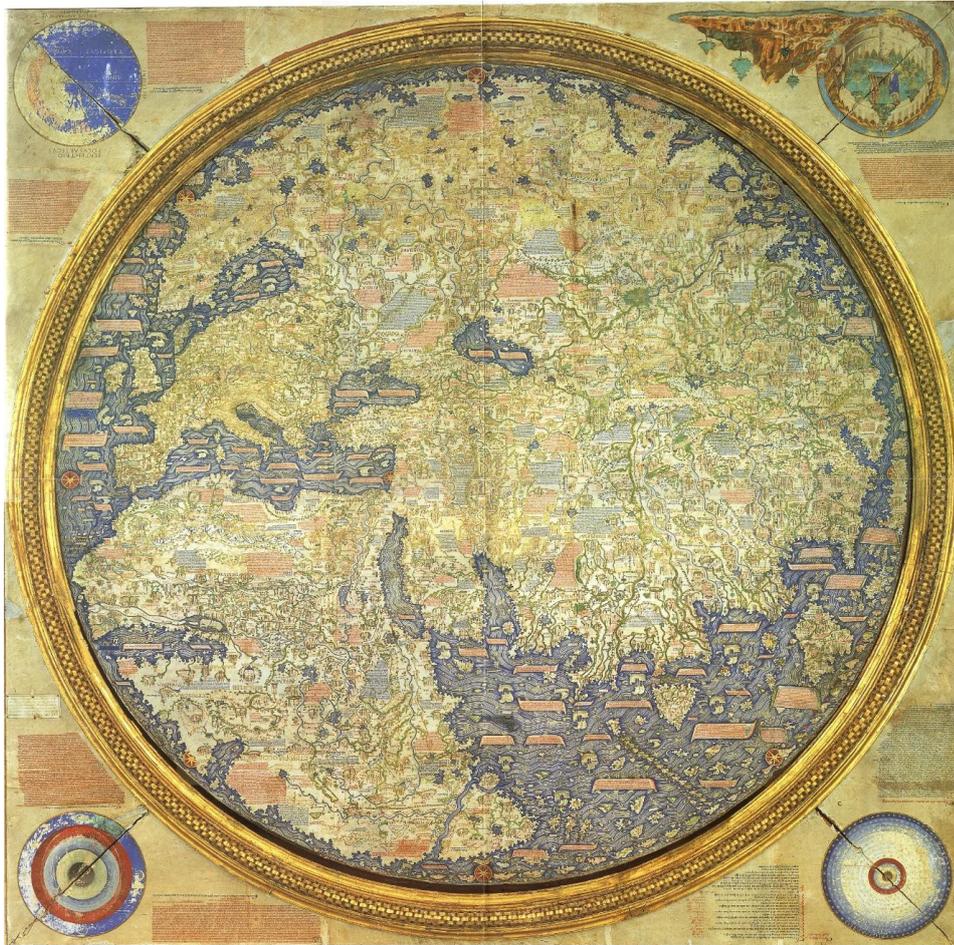
Document 36 – Mappemonde d’Andreas Walsperger (1448)
(Source : https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/bav_pal_lat_1362b/0001/image)
(Localisation : Biblioteca Apostolica Vaticana)

La mappemonde de Fra Mauro est aussi une illustration intéressante⁹¹ (1459) (document 37). La carte fut dessinée sur du vélin puis montée sur des ais de bois. Un encadrement rectangulaire accueille cette œuvre. On cartographia trois continents : l'Asie, l'Afrique, l'Europe. De nombreuses îles et vignettes ont été aussi représentées. L'inscription suivante se trouve au dos de la carte : « *MCCCCLX a di XXVI avosto fu complido questo lavor* » [*Ce travail a été effectué de 1460 à 26*]. Selon Marcel Destombes, cette date fait référence à l'encadrement du document (Destombes, 1964, p. 224). De nombreuses notes accompagnent le tracé cartographique⁹². On ne relia pas l'Afrique et l'Asie par une bande de terre méridionale. L'océan Indien (*Mare indicum*) est complètement ouvert. Plusieurs îles furent représentées. Parmi elles, signalons l'île de *Saylam* (*Ceylan/Sri Lanka* ?) et l'île de *Taprobana* (*Taprobane*). Le moine compléta son tracé indien par de nombreuses annotations. Ces notices évoquent les richesses plurielles recensées dans cette région. Aucune note n'évoque la présence d'une quelconque *terra incognita*. Les appellations citées évoquent bien sûr des sources antiques mais nous retrouvons références arabes. Dans l'analyse des transcriptions réalisées par Fra Mauro, L'érudit amateur Jim Siebold vit également l'influence du voyageur arabe Ahmed Ibn Majid (c. 1432-1500). Fra Mauro écrivit : « *Notez qu'en de nombreux endroits de ces golfes, à certaines heures, on peut pêcher des perles en grande quantité et à d'autres moments on n'en trouve pas ; certains disent que c'est parce qu'elles passent par ici. Les médecins disent aussi que dans ces mers de [la région indienne], on trouve cette feuille qu'on met dans la thériaque [antipoison], qui est plus précieuse que celle qu'on trouve sur terre* ». L'aventurier arabe décrit la même région de la manière suivante : « *Entre Ceylan et la côte de Qa'il [la côte indienne] se trouvent des pêcheries de perles qui fleurissent certaines années, mais semblent mortes d'autres années* » (Tibbetts, 1971, p. 220)⁹³

91. Dans la suite de notre étude, nous reviendrons sur certains points de cette carte.

92. Transcription complète consultable ici : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/249-fra-mauros-mappamundi/fra-mauro-transcriptions.pdf> (consulté le 22/07/2019).

93. Source non consultée, nous nous sommes appuyés sur le propos de Jim Siebold (<http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/249-fra-mauros-mappamundi/fra-mauro-transcriptions.pdf>) [source déjà citée dans le chapitre précédent].



Document 37 – Mappemonde de Fra Mauro orientation nord (c. 1459)

(Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/249-fra-mauros-mappamundi/>)

(Localisation : Biblioteca Nazionale Marciana)

5.2) L'influence des voyageurs médiévaux et des premières expéditions occidentales

Jusqu'à maintenant, nous nous sommes intéressés à des sources s'inscrivant dans un cadre relativement précis. Deux éléments caractérisaient l'essence même de ces sources, ces dernières demeuraient relativement anciennes, et s'inscrivaient dans une dimension érudite. Si nous poussons encore notre réflexion, ces sources proviennent d'un milieu intellectuel, néanmoins d'autres informations ont permis également la construction de ces cartes. Avant les voyages d'exploration, plusieurs voyageurs européens sont allés en Asie, ils utilisèrent les voies maritimes et terrestres. La rigueur scientifique ou l'authenticité même de ces diverses péripéties furent parfois remises en cause, pour autant ces explorations impactèrent fortement la cartographie européenne du XV^{ème} siècle. A nouveau, nous nous sommes retrouvés dans une situation délicate concernant l'utilisation de ces sources, celles-ci ont été parfois directement citées. Dans d'autres cas, nous ne pouvons que

supposer leurs utilisations. Au moins quatre voyageurs médiévaux influencèrent la construction cartographique.

Marco Polo (1254 – 1324) marqua la représentation cartographique de la zone indienne. Ce marchand vénitien effectua un long périple en Asie. Il accompagna son père et son oncle dans une mission commerciale avant de se mettre au service l'empereur Kubilai Khan (c. 1215-1294). Grâce à ses engagements, Il voyagea notamment dans l'actuelle Chine, la péninsule malaise, l'Inde, et l'océan Indien. De retour en Europe, il publia vers 1298 son récit de voyage intitulé *le Devisement du monde*. Le livre III de cet ouvrage présente un intérêt tout particulier pour notre objet de recherche. Le Vénitien s'attela à décrire les régions attenantes à l'océan Indien (Müller, 1888, pp. 269-308). L'existence d'une terre méridionale ne fut évoquée à aucun moment. Durant ses explorations maritimes, Marco Polo ne rencontra aucune région antipodale. A deux reprises, il évoqua simplement l'immensité supposée de l'île de Java, pouvant s'étendre possiblement dans les latitudes méridionales : « *Après avoir laissé la province de Ciamba, on navigue vers le midi pendant quinze cents milles, jusqu'à la grande ville nommée Java, qui peut avoir de circuit trois mille milles* » (Müller, 1888, chapitre 10) ou « *En naviguant de l'île de Java, on compte sept cent milles jusqu'aux îles nommés Sondur et Condur par delà lesquelles en avançant entre le midi et l'ouest, on compte cinquante milles jusqu'à la province de Soucat (Bornéo), qui est très riche et très étendue* » (Müller, 1888, chapitre 11). Par la suite, « l'École de Dieppe » s'appuya notamment sur ces hypothèses pour imaginer une connexion terrestre possible entre le Continent Austral et Java. Au XV^{ème} siècle, cette question n'est pas encore d'actualité.

Nous pourrions multiplier les exemples démontrant l'influence majeure de l'œuvre de Marco Polo dans la construction cartographique. Prenons simplement deux exemples. En 1492, Martin Behaim cita ses sources pour la construction de son globe : « *L'ensemble a été emprunté avec grand soin aux œuvres de Ptolémée, Pline, Strabon et Marco Polo* » (à partir de la transcription de l'allemand à l'anglais par Jim Siebold)⁹⁴. Fra Mauro s'appuya aussi fortement sur Marco Polo dans sa description de l'océan Indien. La description de l'île de Java (document 38) en est la parfaite illustration. Voici comment le religieux italien décrit cet espace insulaire : « *Une des îles les plus fertiles, Java Mineure compte huit royaumes et est entourée de huit îles, dans lesquelles poussent de fines épices. Et sur ce dit Java poussent du gingembre et d'autres épices nobles en grande quantité* »⁹⁵. Ce passage fait fortement écho à la description faite par Marco Polo dans le chapitre X du livre III : « *Il y a du poivre en abondance, des noix muscades et autres aromates. Plusieurs marchands vont là trafiquer, car ils gagnent beaucoup sur les marchandises*

94. Cf note de bas de page 4.

95. <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/249-fra-mauros-mappamundi/fra-mauro-transcriptions.pdf> (source déjà citée dans le chapitre précédent).

qu'ils en apportent. » (Müller, 1888, chapitre X). Le vocabulaire reste différent, mais cette partie de la description faite par Fra Mauro s'inspire très certainement de Marco Polo.

« Une des îles les plus fertiles, Java Mineure compte huit royaumes et est entourée de huit îles, dans lesquelles poussent de fines épices. Et sur ce dit Java poussent du gingembre et d'autres épices nobles en grande quantité, et au moment de la récolte. »

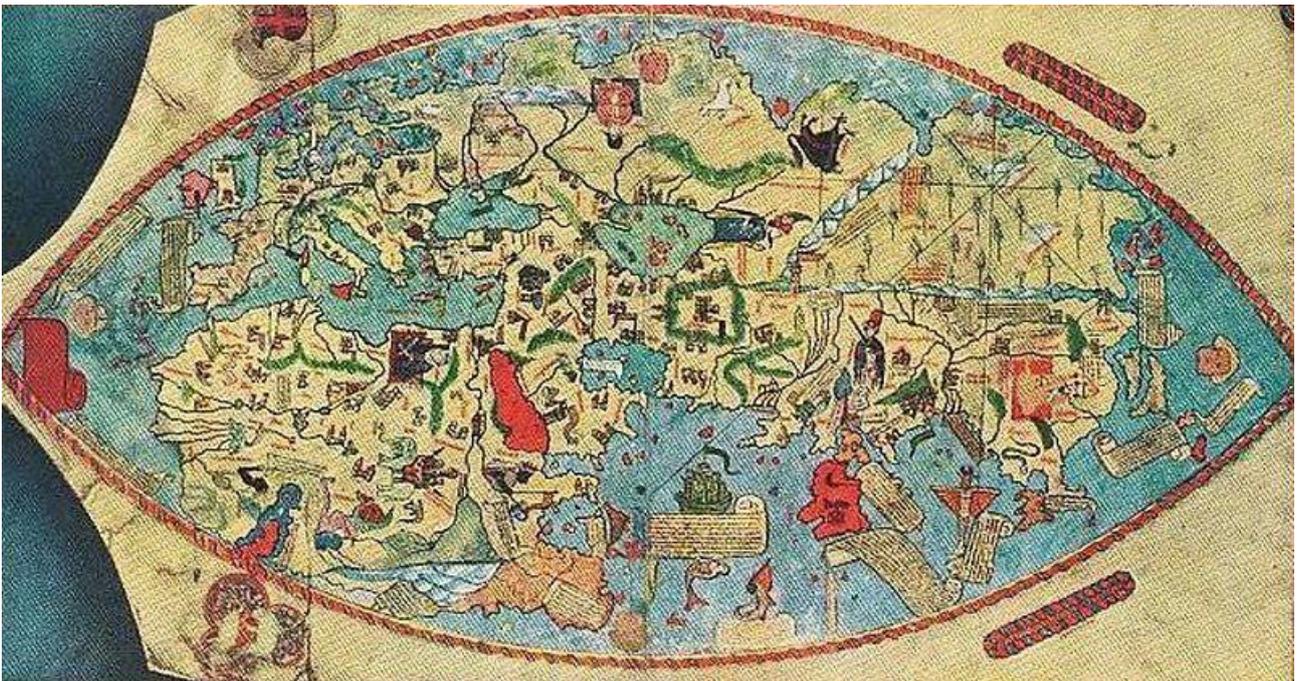


Document 38 - Mappemonde Fra Mauro

(Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/249-fra-mauros-mappamundi/>) (Localisation : Biblioteca Nazionale Marciana)

Originaire de Florence, Paolo Toscanelli (c. 1397-1482) fut l'auteur supposé de deux cartes. Ces dernières sont malheureusement aujourd'hui perdues. Néanmoins, il rédigea des lettres en accompagnement de celles-ci. Ces courriers nous permettent de comprendre sur quelles sources ce dernier s'appuya afin de dresser ses productions. Au début du XX^{ème} siècle, une controverse opposa Henry Vignaud et Lucien Gallois sur l'identité du cartographe (Gallois, 1902), nous ne rentrerons pas dans cette polémique. Ce document aurait été rédigé en 1574 et est adressé à Fernam Martins (Vignaud 1901, pp. 261-280). Il n'y a aucune référence concernant l'existence d'une supposée terre méridionale. Nous pouvons lire le passage suivant : « *Il y a deux cents ans, ils [le gouvernement de Kubilai Khan] envoyèrent une mission au Pape, pour lui demander un certain nombre d'hommes versés dans les choses de la foi [...] Au temps d'Eugène, il en vint un autre (ambassadeur) lequel lui donna l'assurance de la vive affection que ceux qui l'envoyaient portaient aux chrétiens* » (Vignaud, 1901, p. 271). La première référence renvoie à l'ambassade créée par Kubilai Khan en 1267 (Vignaud, 1901, p. 271). Cette dernière était composée avec, notamment, Nicolo et Maffeo Polo (le père et l'oncle de Marco). Cette anecdote démontre la connaissance de l'auteur au sujet des explorations du Vénitien. La deuxième partie de la citation évoque l'envoi d'un second ambassadeur auprès du pape Eugène IV (1383-1347). Cette information trouve probablement un parallèle avec celle narrée par Poggio Bracciolini (1380-1459), secrétaire du pape Eugène : « *Il est venu au Pape un homme des parties nord de l'Inde, souhaitant, sur les ordres de son Patriarche*

Nestorien, connaître les chrétiens des pays d'Occident. Il parla du Grand Khan et de sa domination sur neuf peuples puissants » (Bracciolini, 1447-1448, livre IV). Cette histoire est tirée du récit du voyageur Nicolo de Conti (c. 1365-1469). Ce marchand vénitien du XV^{ème} siècle voyagea en Asie notamment en Inde et il navigua sur l'océan Indien. Bien que très mystérieuse, sa vie fut mise en récit par Poggio Bracciolini. Dans le livre IV du *De varietate fortunae*, nous n'avons trouvé aucune référence concernant notre objet d'étude. Ce récit de voyage inspira fortement certains cartographes. Marcel Destombes résuma en ces termes l'influence de Nicolo de Conti dans la construction cartographique de la mappemonde anonyme dite génoise (document 39) : « *En outre, il fait état de connaissances de fraîche date pour l'époque [...] et plus nettement encore au Sud-est de l'Asie. Pour ces régions le cartographe s'est appuyé sur Nicolo de Conti [...] Les particularités qui proviennent de cette source sont: un grand lac dans l'Inde, le delta du Gange, ...* » (Destombes, 1962, p. 222).





Points cartographiques qui s'appuient
sur le voyage de Nicolo de Conti
(Delta du Gange et lac indien)

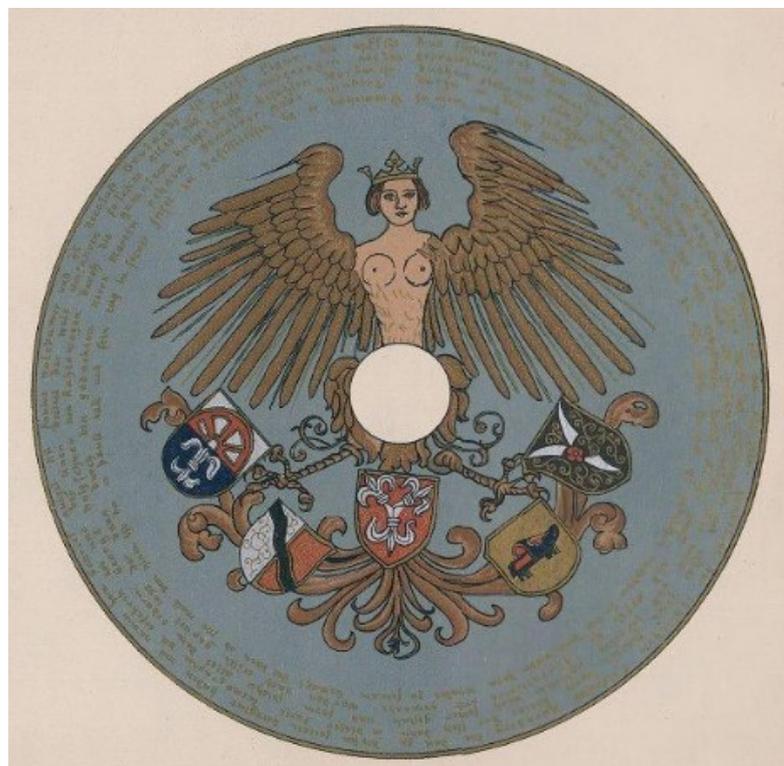
Document 39 - Mappemonde anonyme dite génoise (1457)
(Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/248-the-geoese-map/248-geoese.pdf>) (Localisation : Biblioteca Nazionale de Firenze)

Jean de Mandeville inspira également (c. 1300-1372) les cosmographes⁹⁶. Personnage mystérieux, il aurait été un chevalier anglais ayant réalisé un voyage en Égypte puis en Asie. Son récit de voyage fut publié entre 1355-1357 sous le titre suivant : « *Livre des merveilles du monde* ». Cet ouvrage aida Martin Behaim dans la constitution de son globe. Concernant la région indienne, de nombreuses inscriptions ont été tirées de l'œuvre de l'explorateur anglais. Ainsi, au niveau des gores H et I, nous retrouvons une référence signalant la présence de soixante-douze royaumes chrétiens inféodés au prêtre Jean (Moseley, 1981, pp. 89-91). Sans aucun doute, cette référence renvoie au chapitre XX du récit de Jean de Mandeville, nous lisons : « *Cet empereur prêtre Jean est chrétien, et une grande partie de son pays aussi. Mais pourtant, ils n'ont pas tous les articles de notre foi comme nous les avons. Ils croient bien au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Et qu'ils soient pleinement dévots et fidèles l'un à l'autre [...] Et il a sous lui soixante-douze provinces, et dans chaque province il y a un roi. Et ces rois ont des rois sous eux, et tous sont tributaires du Prêtre Jean. Et il a dans ses seigneuries beaucoup de grandes merveilles.* » (Pollard, 1923, p. 180).

Martin Behaim aurait pu davantage s'appuyer sur l'œuvre de Jean de Mandeville. Cependant, le cosmographe préféra sélectionner les informations qu'il jugea digne de confiance. En

96. Personnage déjà évoqué dans le chapitre 3.

effet, le voyageur anglais évoqua l'existence des Antipodes, il les décrit de la manière suivante : « *Et aussi j'ai vu les trois parties [du monde]. Par ce que je dis, les hommes peuvent environner toute la terre de tout le monde, aussi bien en bas qu'en haut, et se tourner de nouveau vers son pays [...] Et toujours il devrait trouver des hommes, des terres et des îles [...] Car vous savez bien que ceux qui sont vers l'Antarctique, ils sont droits, pieds contre pieds [...] Car toutes les parties de mer et de terre ont leurs contraires, habitables infranchissables, et elles de cette moitié et au-delà de la moitié* » (Pollard, 1923, p. 122). Dans ce passage, l'auteur reconnaît l'existence de régions antipodales, ces dernières présenteraient une organisation classique, la vie de ses habitants serait régie par une réversibilité marquant une opposition avec le monde occidental. Sur son globe, Martin Behaim fit le choix de ne pas inclure ces régions, un symbole impérial fut dessiné afin de combler l'absence supposée de terre dans la région antarctique (document 40)⁹⁷.



Document 40 – Région antarctique du globe de Martin Behaim
(Source : http://expositions.bnf.fr/marine/grand/por_352.htm)
(Localisation : Germanisches National Museum)

97. Nous pourrions aussi citer d'autres voyageurs médiévaux ayant supposément influencé les cartographes comme Jean de Marignol (légal du pape auprès du Khan entre 1342 et 1345).

Il est nécessaire de s'interroger sur les choix documentaires effectués par les cartographes. Pourquoi Martin Behaim ne représenta-t-il pas les Antipodes cités par Jean de Mandeville ? Le cosmographe de Nuremberg eut à sa connaissance l'existence de voyages d'exploration plus récents apportant un « regard géographique » actualisé en comparaison aux connaissances apportées par le chevalier anglais. Il est ici question de l'intégration, dans la cartographie, des premiers grands voyages. Les « explorations portugaises » ont impacté de manière conséquente la représentation européenne du monde. Les récits de ces voyages et leur mise en carte ébranlèrent les sciences antiques et médiévales. L'exploration de Diogo Cao (c. 1452-1486) marqua une étape importante dans la connaissance méridionale de l'Afrique. Ce navigateur réalisa deux voyages entre 1484 et 1485. Il découvrit notamment l'estuaire du Congo et navigua jusqu'au 22^{ème} degrés de la latitude sud (Mollat, 1984, p. 59). La découverte de ces latitude encouragea l'organisation d'autres expéditions. Ainsi, le périple de Bartolomeu Dias (1487) bouscula définitivement certaines visions occidentales du monde. Toutes les sources premières concernant son voyage sont aujourd'hui perdues (Mollat, 1984, p. 59). On peut résumer celui-ci comme étant le premier passage connu du cap de Bonne-Espérance par un Européen. Sa navigation confirma le contournement possible du continent africain. Ptolémée avait tort. Certains cartographes avaient déjà pris le parti de représenter une Afrique circumnavigable. Bartolomeu Dias leur donna raison. Le doute cartographique ne fut plus permis. La mappemonde de Martellus (1489) (document 41) représente presque dans sa totalité le continent africain. Ce tracé peut laisser penser une connaissance du voyage de Dias par Henricus Martellus.



Document 41 –Continent africain représenté par Henricus Martellus (1489)
(Source :<http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/256-henricus-martellus>
(Localisation : Yale University Library)

5.3) Bilan : la place du mythe méridional dans les productions cartographiques de la fin XV^{ème} siècle et du début XVI^{ème} siècle⁹⁸

En plus des autres voyages, la cartographie du début du XVI^{ème} siècle fut aussi inspirée par l'exploration de Pedro Cabral (c. 1467-1520). Missionné par le roi du Portugal pour poursuivre la mission entreprise par Vasco de Gama, en 1500, la « dérive » de ses navires l'amena vers une terre nouvelle « le Brésil » avant de reprendre son chemin vers l'Inde (Mollat, 1984, pp. 64-65). Pero Vaz de Caminha, secrétaire de Pedro Cabral, décrit ce voyage de la manière suivante⁹⁹ : « *La découverte de cette nouvelle terre qu'au cours de notre traversée [...] nous aperçûmes [...] d'abord un grand mont très élevé et arrondi au sud duquel se trouvaient d'autres montagnes plus basses, puis une plaine couverte [...] nous jetâmes tous l'ancre au droit de l'embouchure d'un fleuve; [...] de là, nous aperçûmes des hommes allant et venant sur la grève. Cette terre, Sire, de l'extrémité la plus au sud que nous ayons vue jusqu'à l'extrémité vers le nord que nous pûmes voir depuis ce port [...] Elle présente le long de la mer quelques endroits de grandes élévations, les unes rouges et les autres blanches, et la terre au-dessus est toute plate. Mais la terre elle-même jouit d'un air excellent, aussi frais et tempéré* »¹⁰⁰. Le navigateur portugais nomma ainsi cette région : « *Le commandant donna à ce grand mont le nom de Mont Pascal, et à la terre, le nom de Terre de la Vraie-Croix* » (ibid.). Cette description lacunaire d'une région présentée comme immense, inspira notamment le cartographe Contarini (c. 1506) (document 42). L'artiste représenta cette région comme une vaste masse terrestre aussi grande que le continent africain.

98. Nous n'évoquerons pas ici le planisphère de Waldseemüller (1507) qui occupera une place particulière dans le prochain chapitre.

99. Aucune source rédigée par Pedro Cabral nous est parvenue.

100. Lettre retranscrite (<http://www.iheal.univ-paris3.fr/sites/www.iheal.univ-paris3.fr/files/S2%20-%20Doc%208%20%28%20P%C3%A0r%20Vaz%20de%20Caminha%29.pdf>) [source consultée le 18/09/2019].

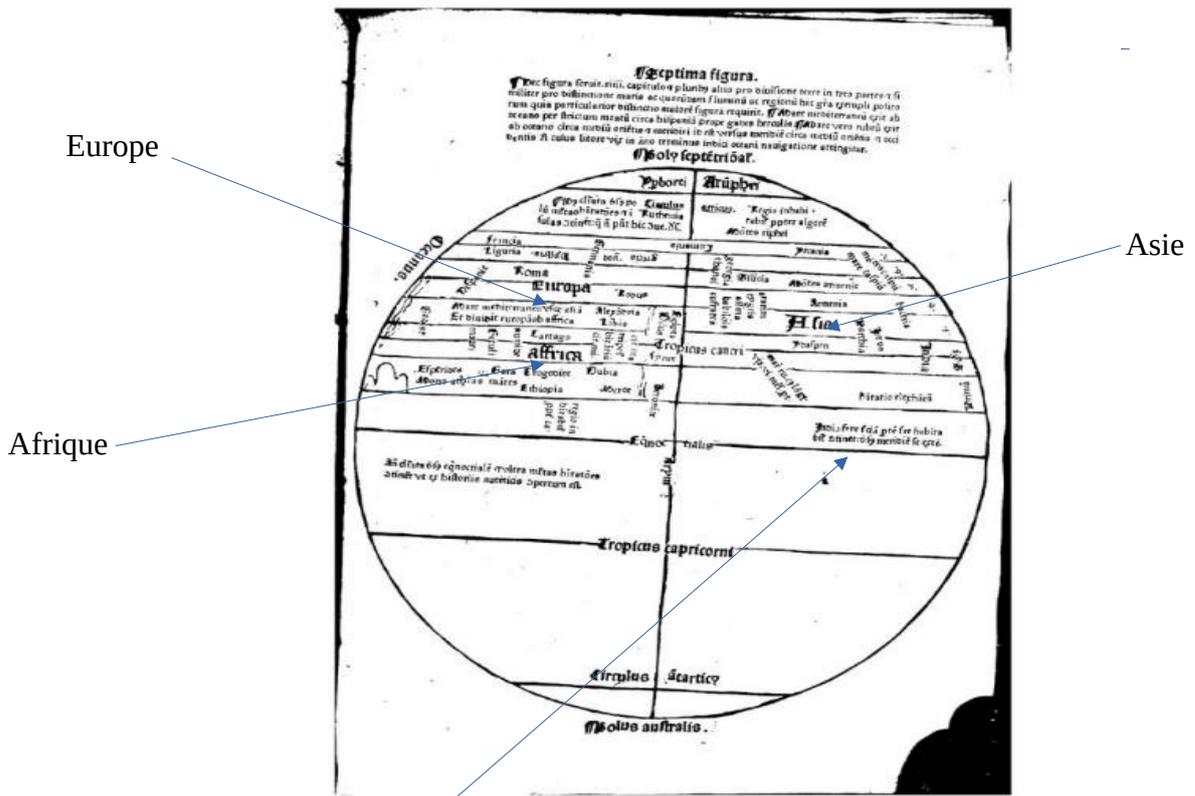


Terra de Santa Cruz

Document 42 – Représentation de la terre découverte par Pedro Cabral (c.1506)
(Source : <http://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/308-contariniroselli-world/308-contarini.pdf>) (Localisation : Bibliothèque Bristih Librairy)

Nous pourrions multiplier encore les exemples. Notre constat serait le même. La cartographie du XV^{ème} siècle et du début du XVI^{ème} siècle s'appuya sur des sources variées. Les sources antiques côtoyaient les écrits des voyageurs médiévaux dans la construction cartographique. Nous retrouvons les grands auteurs grecs ou romains ayant traité de la science géographique. Dans ce vaste corpus, Claude Ptolémée joua un rôle clef dans l'existence du mythe austral. Son écrit contribua à maintenir en vie ce mythe. La convocation de Macrobe a pu amener aussi à reconnaître les Antipodes. Néanmoins, et plus largement, le legs des savants antiques s'inscrit en opposition avec l'existence des régions méridionales. Le document 33 nous montre cette superposition des sources. Pompilius Mela est cité pour remettre en cause la théorie méridionale ptoléméenne (chapitre 4). La «cartographie arabe », en partie inspirée des sources gréco-romaines, ne représenta pas de terre méridionale. Les voyageurs médiévaux ne permirent pas également de confirmer la représentation cartographique de la terre antipodale. Au contraire, ces péripéties ont démontré la navigabilité de l'océan Indien, quand les explorateurs évoquèrent l'existence possible d'une terre méridionale, tel Jean de Mandeville, les cartographes n'intégrèrent pas cette hypothèse. Il y eut donc un travail de pré-sélection des sources. Deux niveaux se dégagent : le choix de la source et une sélection des références dans celle-ci. Il n'avait donc pas de construction linéaire. Dans le prochain chapitre, nous reviendrons sur cette question essentielle, notamment afin d'analyser et intégrer ce raisonnement dans l'étude du mythe austral pendant cette période. Enfin, les explorations portugaises et l'ouverture au monde des Européens renforcèrent l'idée de la non-existence de notre objet d'étude (milieu XV^{ème} siècle – début XVI^{ème} siècle). Aucune des terres découvertes n'avait

permis d’attester sa présence. Terminons ce chapitre avec l’*Ymago Mundi* [orthographe originale] de Pierre d’Ailly (c. 1351-1420) (document 43). Sa carte schématique présente une vision classique du monde s’organisant avec les trois continents (Afrique, Asie, Europe) mais l’hémisphère méridional fut cartographié. On le dessina comme une région vide. Pierre d’Ailly y rédigea une indication laissant supposer l’existence de terres méridionales.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

*India fore scia pte ere habita
bi qd tinet: vsq meridie se exte.*

Évocation d’une extension de l’habitabilité méridionale possible

Document 43 – Carte du monde selon Pierre d’Ailly (1410 – édition de 1483)
(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k52802c.image>)

Ce dernier exemple illustre la nécessité de s'interroger sur la nature même de l'image du monde durant cette période. Celle-ci n'était pas fixée. Les différentes sources s'opposaient et le doute habitait les savants. On cherchait encore l'image du monde.

Chapitre 6 - La construction d'une pensée géographique dans la société au tournant des époques médiévale et moderne

La découverte des cartes médiévales et modernes peut décontenancer le lecteur « lambda ». La multiplicité des formes interroge celui-ci sur la représentation faite de l'image du monde à cette période. Le lecteur ne doit pas chercher à comparer notre représentation stable du monde à celle des époques plus anciennes. Chaque représentation reflète les connaissances d'une époque et les idéologies prégnantes. Ainsi, la cartographie du XV^{ème} siècle et du début du XVI^{ème} siècle se trouve à un carrefour où les connaissances anciennes furent questionnées par les récits des voyageurs. La question australe ne fut pas épargnée par ce mouvement. Dans les chapitres précédents, exceptés quelques cas, nous avons montré comment la théorie méridionale a été rejetée des productions cartographiques. Néanmoins, nous ne pouvons pas rester sur ce simple fait et le considérer comme une vérité historique acquise. Penser une linéarité scientifique nous amènerait ici à occulter les nombreuses lignes de force animant la communauté géographique durant cette époque. Dans cette deuxième partie, nous avons analysé l'évolution de la représentation du Continent Austral et les sources utilisées, deux axes scientifiques ont guidé notre réflexion. Ces deux thématiques doivent maintenant être déversées dans un cadre réflexif plus large où nous allons nous interroger sur la place faite à la « géographie », aux sources, aux découvertes durant cette période. Notre fil conducteur pourrait être reformulé par la question suivante : quel est le contexte de production d'un savoir géographique ?

Nous sommes dans une période de bouleversement des connaissances. Analyser la production d'un savoir géographique nous permettra de comprendre comment le mythe méridional a pu être abordé dans un contexte où il y a peu d'informations évoquant la production même du savoir en lien avec le Continent Austral¹⁰¹. On peut identifier au moins deux catégories de personnes et un lieu qui sont directement (ou indirectement) les producteurs d'un savoir géographique. Les explorateurs et les cosmographes ont contribué à la création de ce savoir. Nous nous sommes intéressés à deux personnages emblématiques de cette période : Marco Polo et Martin Waldseemüller. Le premier, marchand a rédigé un récit de son voyage, c'est une publication populaire qui nous offre de la possibilité de comprendre comment une source géographique directe a pu être réceptionné et diffusé dans la société. Le second, cartographe majeur dans l'histoire de la géographie nous donne la possibilité d'analyser la mise en place d'une « pensée scientifique ».

101. Nous connaissons les sources en lien avec le Continent Austral mais nous ne connaissons pas de manière précise la réception de ces dernières.

Enfin, nous nous sommes intéressés également aux cours princières : lieux de pouvoir, ces espaces ont aussi impulsé la production d'un savoir géographique.

6.1) La diffusion de l'information géographique dans la société à la fin du Moyen Age : l'exemple de Marco Polo

Nous l'avons vu, la représentation cartographique des terres méridionales s'inscrit dans un contexte particulier où l'utilisation protéiforme de la géographie rend extrêmement malléable la conception et l'intégration de notre mythe. Maintenant, si nous nous intéressons aux sources ayant constitué ses fondements, nous remarquons également une situation très mouvante. Comme nous l'avons déjà écrit, il est difficile de travailler sur l'ensemble des sources car leur identification demeure parfois très problématique, certaines sources sont connues mais aucune recherche sur leur réception n'a été réalisée. Christine Gadrat-Ouerfelli réalisa une passionnante étude sur la traduction, la diffusion, et la réception du livre de Marco Polo (Gadrat-Ouerfelli, 2015)¹⁰². Son analyse nous permet de mieux comprendre l'intégration des sources dans les sociétés occidentales. Nous pouvons imaginer une situation similaire pour les autres documents ayant servi à l'intégration du mythe méridional dans la cartographie. En outre, le voyage de Marco Polo (1271-1295) s'inscrit en opposition avec les théories ptoléméennes, sa diffusion nous intéressa également dans cette optique.

Comme le rappela très justement Christine Gadrat-Ouerfelli, l'état de l'art concernant Marco Polo ne s'intéressa que trop peu à la réception de cet ouvrage, on porta plus particulièrement un intérêt sur son contenu. L'historienne se donna donc pour objectif de travailler sur sa diffusion et sa réception (Gadrat-Ouerfelli, 2015 pp. 1-2). Il était aussi nécessaire de casser certains présupposés. L'historiographie ancienne pensait l'œuvre de Marco Polo comme un ouvrage ayant connu un succès relativement mitigé. Cette première idée doit être très largement battue en brèche. Plusieurs éléments permettent de démontrer, au contraire, le succès très certain de ce récit. Tout d'abord, nous dénombrons 26 traductions pour les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, avec une diffusion en treize langues. Les historiens recensèrent cent-quarante-et-un manuscrits pour cinq éditions imprimées. Ces quelques chiffres nous permettent de comprendre la place importante du récit de Marco Polo dans la littérature d'époque (ibid.). Néanmoins, une interrogation demeure, une seule et unique version fut-elle diffusée ?

102. Cet ouvrage est tiré de son travail de doctorat sous la direction de Patrick Gautier-Dalché. Un résumé de ses recherches est disponible : https://www.academia.edu/4348275/Traduction_diffusion_et_r%C3%A9ception_du_livre_de_Marco_Polo (consulté le 28/06/2020). Nous nous sommes appuyés sur cette publication.

Les résultats proposés par l'historienne Gadrat-Ouerfelli nous obligent à nuancer cette idée (Gadrat-Ouerfelli, pp. 3-4). La tradition textuelle n'était pas fixée et plusieurs versions circulèrent. Finalement, cette situation nous permet de comprendre comment un récit peut circuler sous différentes formes et également comprendre la multiplicité des interprétations et des utilisations avec d'autres supports. Plus globalement, il faut avoir à l'esprit que l'idée de véracité ne guidait pas « la ligne éditoriale » des productions médiévales et modernes. Le texte original n'était pas exclusif. Il n'était pas choquant de proposer une traduction s'écartant de la version originale ou encore une production abrégée. On peut comprendre ces modifications grâce à deux éléments : la modification textuelle permet une diffusion plus simple mais les adaptations faites rendent les projections pré-pensées plus aisées avec des coupures facilitant l'intégration au texte (ibid.).

Il est possible de distinguer plusieurs versions amenant à l'existence, non pas, d'un récit mais des récits du voyage de Marco Polo (Gadrat-Ouerfelli, 2015, pp. 4-6) Ainsi, la version de Francesco Pipino comprend 60 manuscrits, cette dernière se diffusa largement dans les milieux bourgeois français du XV^{ème} siècle. Ce fut la seule version dont nous connaissons le nom du traducteur. Le groupe B présente des versions remaniées plus riches que la source originale. On peut supposer une version remaniée par l'auteur lui-même mais il reste difficile de prouver cette hypothèse. Quoiqu'il en soit, ces exemples nous montrent encore une fois la perméabilité des informations. Les sources textuelles pour la cartographie n'étaient pas fixées, il est donc difficile de s'attendre à rencontrer un seul modèle cartographique, même si on peut comprendre l'importance du modèle polonien¹⁰³ dans la représentation de l'océan Indien au vu de sa large diffusion.

Il ne reste aucun doute maintenant concernant la popularité du livre de Marco Polo. D'un point de vue numérique, cet ouvrage connut un succès certain, mais quels étaient les usages réservés à cette publication (Gadrat-Ouerfelli, 2015, pp. 7-8) ? Cette simple question interrogea longtemps les historiens qui supposèrent plusieurs hypothèses : un manuel de commerce, un livre de *mirabilia*¹⁰⁴, un traité de géographie, etc.

Cette interrogation est, de surcroît, complexe car l'ouvrage se diffusa dans l'ensemble des catégories sociales (ibid.). Les inventaires nous montrent une large diffusion dans les milieux princiers, religieux, marchands, et scientifiques. On constata aussi une diffusion large au niveau géographique. En France, le livre se diffusa auprès d'un public principalement aristocratique à partir du XIV^{ème} siècle. En Angleterre, sa diffusion accompagnait des récits divers et variés dans un milieu principalement universitaire et religieux. L'historienne française démontra que Marco Polo ne fut jamais présenté en position d'auteur. Selon les versions, sa position variait, il était parfois

103. Expression évoquant l'ensemble des éléments en lien avec Marco Polo (« études poliniennes »)

104. Ouvrage présentant des merveilles (traduction).

introduit comme un jeune voyageur, parfois c'était un homme d'expérience. Il n'y avait pas d'usage exclusif. Chacun construisait à sa manière sa relation avec cette publication. On retrouve aussi, sans citation précise, des références à une ambiance «polinienne» dans certains poèmes ou ouvrages de l'époque. Cette liberté d'usage nous permet également de comprendre comment le cartographe s'appropriait une source et l'utilisait.

Cette liberté d'interprétation ne doit pas effacer « l'usage scientifique » de ce texte. En effet, un regard historique et géographique a été porté sur le voyage de Marco Polo (Gadrat-Ouerfelli, 2015, pp. 9-15). C'était un texte riche qui intéressa évidemment les savants de l'époque. Les chroniqueurs italiens Francesco Pipino et Giovanni Villani s'intéressèrent aux informations rapportées par Polo concernant les Mongols. Christine Gadrat-Ouerfelli voit néanmoins une rupture à partir de la fin du XIV^{ème} siècle, selon elle, l'usage géographique de l'ouvrage devient la norme. Dans un chapitre précédent, nous avons vu l'influence majeure de Marco Polo comme source cartographique. Les humanistes italiens furent les premiers à donner un caractère fortement géographique au *Devisement du monde*. Ainsi, à la fin du XIV^{ème} siècle, Domenico Bandini s'inspira fortement du marchand vénitien pour rédiger son *Fons memorabilium universi* (c. 1374-1418). Celui-ci lui accorda un crédit important. Néanmoins, ce n'était pas une croyance aveugle qui était accordée à Marco Polo, Domenico Silvestri (mort en 1411) s'appuya également sur le Vénitien afin d'écrire son *De insulis et eraum proprietatibus* mais ce dernier émit quelques réserves concernant la véracité des propos du marchand¹⁰⁵. Quoi qu'il en soit, la diffusion du récit de Marco Polo amena à des débats concernant la représentation cartographique de l'océan Indien et plus généralement de l'extrême-Orient. Deux traditions se confrontèrent, et nous l'avons constaté, les cartographes essayèrent de concilier ces différentes représentations (document 44).

105. Nous n'avons pas consulté ces œuvres. Nous nous sommes appuyés sur les propos de Christine Gadrat-Ouerfelli.



Texte décrivant l'île de Java s'appuyant sur le récit de Marco Polo (confère document 56)



Tracé de l'île de *Saylam* (Ceylan / Taprobana) s'appuyant sur le tracé des cartes ptoléméennes

Toponymie s'appuyant sur la source ptoléméenne

Document 44 – Extraits cartographiques de la mappemonde de Fra Mauro
 (Source : <http://www.myoldmaps.com/late-medieval-maps-1300/249-fra-mauros-mappamundi/>)
 (Localisation : Biblioteca Nazionale Marciana)

Terminons notre réflexion sur l'œuvre de Marco Polo avec une mise en parallèle essentielle pour l'époque : Marco Polo influença-t-il les voyages européens d'exploration ? Christine Gadrat-Ouerfelli démontra le rôle ambigu joué par le livre de Marco Polo. Il serait erroné d'écrire, comme l'avancèrent certains historiens, que le marchand vénitien influença Christophe Colomb. Néanmoins, son récit fut une source permettant de détailler et commenter la géographie de certaines régions (Gadrat-Ouerfelli, 2015, p. 16).

Ainsi, la diffusion et la réception dans la société d'une information géographique relevant d'une source supposée directe se révèlent être complexe. Dans ce contexte, quelle place tenait la géographie dans les cours princières ?

6.2) La géographie, une « science » populaire dans les cours princières

Ces différents exemples doivent également nous amener à nous interroger sur la place accordée plus généralement à la science géographique durant cette période. En effet, il est aussi nécessaire d'analyser l'intégration faite de ces représentations dans un cadre plus social. La dimension scientifique n'était pas la seule composante caractérisant l'identité même des cartes et de la « géographie ». Chaque document possède un cadre propre. Nous allons donc proposer une réflexion d'ensemble en nous appuyant sur les propos rapportés par l'historienne Nathalie Bouloux. Cette dernière proposa une riche étude de la géographie dans les cours italiennes (XV^{ème} siècle) (Bouloux 2008). Le XV^{ème} siècle se caractérisa par un essor certain de la géographie. Grâce à l'intérêt des humanistes, on s'intéressa à cette science dans les différentes cours princières italiennes, ainsi le bibliothécaire Joan Marco Cinico s'adresse au roi Ferdinand I (roi de Naples de 1458 à 1494) dans l'introduction d'une épitomé¹⁰⁶ : « *Julio Solino preclaro adolescente romano fu historico et facundissimo oratore [...] Incominciando dalla origine de Roma domina del mondo* » (ibid.) [*Solin (savant romain, notamment géographe, de l'époque tardive fut un historien et un excellent orateur [...] (proposant une étude) de l'origine de Rome à sa domination du monde*] (Bouloux, 2008, pp. 171-172). Cette brève introduction nous montre quelle place pouvait être accordée à cette science. Cette illustration vient en complément des informations déjà évoquées, dans les chapitres précédents, où nous avons constaté un « regain d'intérêt » pour les savants antiques.

La géographie pouvait être une science regardée avec curiosité pour les princes italiens. Dans son étude, Nathalie Bouloux recensa deux exemples très significatifs (Bouloux, 2008, pp. 172-174): Cosme de Médicis (1389-1464) et Frédéric de Montelfeltre (1422-1482). Le premier était présenté comme étant membre d'un cercle de lettrés florentins où la géographie était un sujet régulièrement abordé. En outre, celui-ci entretenait une amitié avec l'érudit géographe Niccolo Nicoli (1364-1437), il contribua à constituer la bibliothèque du prince florentin. Cette dernière était notamment composée d'ouvrages géographiques. Les auteurs majeurs de cette discipline, pour

106. Le Larousse définit un épitomé comme étant un abrégé historique (<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9pitom%C3%A9/30544>) (consulté le 08/02/2020)

l'époque, étaient catalogués : Salluste, Pomponius Mela, Pline, etc. Enfin, Cosme de Médicis fut mis en scène par Le Pogge (secrétaire pontifical évoqué dans le chapitre précédent) dans son *De infelicitate principum*¹⁰⁷. La scène se déroule dans la maison de Niccolo Nicoli. Le secrétaire papal arriva alors que plusieurs personnes, dont Cosme de Médicis, étaient entrain d'étudier la traduction de la *Géographie* de Ptolémée. Élément intéressant, Le Pogge se plaint de sa vie d'errance en comparaison de la vie des érudits étudiant le monde grâce à l'œuvre du savant alexandrin. Cette situation nous donne ici un bon exemple concernant la pratique idéale proposée pour la géographie. La pensée déjà d'une géographie de cabinet émerge dans ces lignes.

Frédéric de Montefeltre présentait également un intérêt pour la géographie. L'ouvrage éponyme de Claude Ptolémée faisait partie de sa bibliothèque. Plusieurs éditions furent même recensées dans le catalogue. Néanmoins, il faut modérer l'intérêt porté à ces publications, celles-ci ne furent pas pensées comme des ouvrages ayant principalement pour objectif l'étude du monde. Frédéric de Montefeltre expliqua en plusieurs points le rôle donné à ces éditions. Nous pouvons résumer cela très facilement : les longues listes permettent de faire travailler sa mémoire ! Dans ce contexte, la *Géographie* est un moyen pédagogique voire ludique pour exercer son cerveau. Ces différents exemples amenèrent Nathalie Bouloux à s'interroger sur le rôle de la cour. Ce lieu hautement symbolique fut-il un endroit favorisant le développement des savoirs géographiques ? (Bouloux, 2008, pp. 177-182). Cette question mérite d'être soulevée. La relation entre les pouvoirs princiers et les savants ne doit pas se penser dans un rapport simple. Celle-ci demeurerait complexe. Nathalie Bouloux la résuma ainsi : « *La cour ne favorise sans doute pas l'innovation en tant que telle, mais elle est au XV^{ème} siècle un lieu de convergence des arts et des cultures et la géographie ne fait pas exception à la règle. Lieu de rencontre, la cour fournit un public curieux de géographie* » (ibid. , p. 177). En d'autres termes, il faut penser la cour comme étant un endroit polarisant plusieurs facteurs encourageant l'existence de notre science. Dans un cadre purement matériel, la cour était un lieu de travail permettant aux savants de vivre, ils étaient protégés par le prince. Ce dernier finançait leur recherche. En échange, les savants occupaient différents rôles (parfois complémentaires), certains devenaient des pédagogues alors que d'autres avaient la charge d'une bibliothèque. L'existence de cette dernière s'inscrivait dans une dimension fortement symbolique. Ce lieu devait rassembler l'ensemble des savoirs disponibles. Sa large constitution devait refléter l'intelligence du prince. Les bibliothèques étaient des collections privées, lieux d'étude, mais aussi des lieux ouverts à un public choisi afin de constater la grandeur du prince. Comme nous l'avons écrit précédemment, les ouvrages géographiques étaient bien sûr présents dans ces bibliothèques. Plus globalement, la géographie était un sujet de conversation parmi

107. Cette source ne fut pas consultée. Nous nous appuyons sur les propos de Nathalie Bouloux (Ibid.).

d'autres, avec lequel les artistes s'inspiraient dans leur processus de création. Ces derniers également pensionnés par le prince utilisaient différentes sources. Ainsi, dans la partie précédente, nous avons évoqué la place des Antipodes dans l'œuvre de Pétrarque. Celui-ci vécut notamment à la cour pontificale, peut-être, fut-il inspiré par des lectures géographiques ou des discussions tenues dans cette cour.

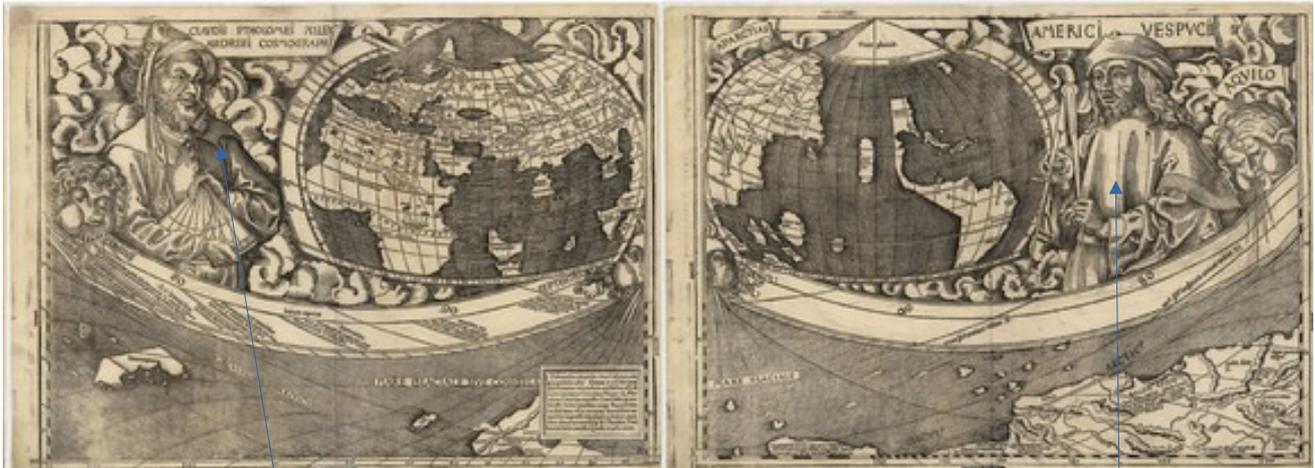
Dans les cours princières, la géographie était donc omniprésente, nous l'avons constaté ses formes et son utilisation pouvaient varier. La teneur scientifique n'était pas toujours à l'origine de son évocation. On peut donc aisément supposer la place complexe accordée par les pouvoirs à notre objet d'étude. L'usage de la carte était-il différent ? (Bouloux, 2008, pp. 183-188). A nouveau, il serait erroné de penser l'utilisation de ce support pour un usage unique, différentes grilles de lecture permettent de comprendre ses utilisations multiples. L'idéologie prime dans l'usage de ces supports : « Orner un lieu où se joue le pouvoir d'une carte est une des modalités de représentation du savoir du prince et de l'exercice de sa puissance sur le monde et relève donc d'une utilisation idéologique » (Bouloux, 2008, p. 183). La carte permet de créer un lien entre le pouvoir du prince et des terres inconnues mais dessinées. Le prince est en position de savoir et de maîtrise (politique et scientifique). La médaille de Laurana, document évoqué plusieurs fois, est un parfait exemple illustrant cette idée. Au recto de celle-ci, nous lisons l'inscription suivante : « *Karolus Cenomanie Filus Fr. Regum Alupnus Regis Pater Regni Prudentia* » (Destombes, 1962, p. 241). Cette inscription présente le roi Charles VII (1403-1461) comme souverain français et père de la sagesse. Cette évocation avec une représentation du monde (dont une terre méridionale) démontre le lien tenace dans le triptyque sagesse, pouvoir, géographie. Plus généralement, la carte demeurait un objet banal dans l'inventaire des Princes. A la mort de Laurent de Médicis (1492), on dressa une liste de ses possessions, on constata la présence de nombreuses œuvres cartographiques diverses et variées (Bouloux, 2008, p. 183). L'usage de la carte s'inscrivait donc dans une pratique esthétique avec une dimension, que l'on pourrait qualifier, de contemplative. Pour autant, l'aspect purement utilitaire ne doit être exclu de ce schéma. La carte était aussi un outil de repérage à des échelles variées. Elle est donc un objet pluriel. Son utilisation varie en fonction des contextes. L'aspect « scientifique » n'est finalement qu'un fragment parmi d'autres constituant son identité. Dans ce cadre, la contribution d'un cartographe va venir bouleverser la représentation occidentale du monde. Son œuvre témoigne également des nombreuses réflexions concernant la constitution de l'*imago mundi*.

6.3) Martin Waldseemüller, cosmographe passeur entre le monde de Ptolémée et celui des « Grandes Découvertes »

Les travaux d'un homme illustrent parfaitement la problématique de ce chapitre : Martin Waldseemüller (1470-1520). Nous pouvons présenter ce dernier comme étant un cartographe et imprimeur ayant vécu dans le duché de Lorraine. Nous concernant, trois éléments caractérisent la vie scientifique de cette homme : il publia en 1507 une *Cosmographiae Introductio* (*Introduction à la Cosmographie*) accompagnant une vaste mappemonde (*Universalis cosmographia secundum Ptholomaei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes*). On lui attribua également la réalisation d'un globe terrestre dit Globe vert (c. 1506-1507). L'analyse de ces trois documents nous permet de comprendre l'émulation existence pendant ces siècles. Dans son ouvrage, le savant écrivit en introduction : « *Ut me libros Ptholomaei ad exemplar Graecum quorundam ope pro virili recognoscente et quatuor Americi Vespucii nauigationum lustrationes adiiciente : totius orbis typum tam in solido quam plano [...] parauerim* » (von Wieser, Fischer 1907, p. 56) [*Afin de rédiger mes livres, je me suis appuyé sur le Grec Ptolémée et sur les quatre navigations d'Amerigo Vespucci : Afin d'ajouter sur une surface plane toutes les connaissances du monde*]. Cette phrase trouva un écho fortement symbolique dans l'agencement géographique de sa mappemonde. En effet, il représenta Ptolémée et Amerigo Vespucci enserrant le monde (document 45). Cette mise en scène peut se comprendre de la manière suivante, les travaux du Grec permirent une meilleure connaissance de l'Ancien monde (Afrique, Asie, Europe) alors que le navigateur italien permit d'accéder au Nouveau monde (l'Amérique notamment). D'ailleurs, l'appellation *America*, pour désigner ce continent nouvellement découvert, fut ici utilisée pour la première fois.

Ainsi, nous pouvons lire dans le fascicule intitulé *Cosmographiae Introductio* accompagnant la mappemonde de Martin Waldseemüller (1507) : « *Nunc Vero et hae partes (Europa, Africa, Asia) sunt latius lustratae, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non viecto cur quis jure vetet ah Amerigo inventore, sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. Ejus situm et sentis mores ex bisbinis Americi navigationibus quae sequuntur liquide intelligidatur* » (Waldseemüller, 1507, chapitre IX) [*Aujourd'hui ces parties de la terre (l'Europe, l'Afrique et l'Asie) ont été plus complètement explorées, et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vespucci, ainsi qu'on le verra plus loin. Et comme L'Europe et L'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amerigé c'est-à-dire terre d'Amerigo, d'après l'homme sagace qui l'a découverte. On pourra se renseigner exactement sur la situation de cette terre et sur les coutumes*

de ses habitants par les quatre navigations d'Amerigo qui suivent.]. Par ailleurs, ce premier exemple illustre le peu d'intérêt du cosmographe pour la question antipodale. La quatrième partie n'est pas une Terre Australe.

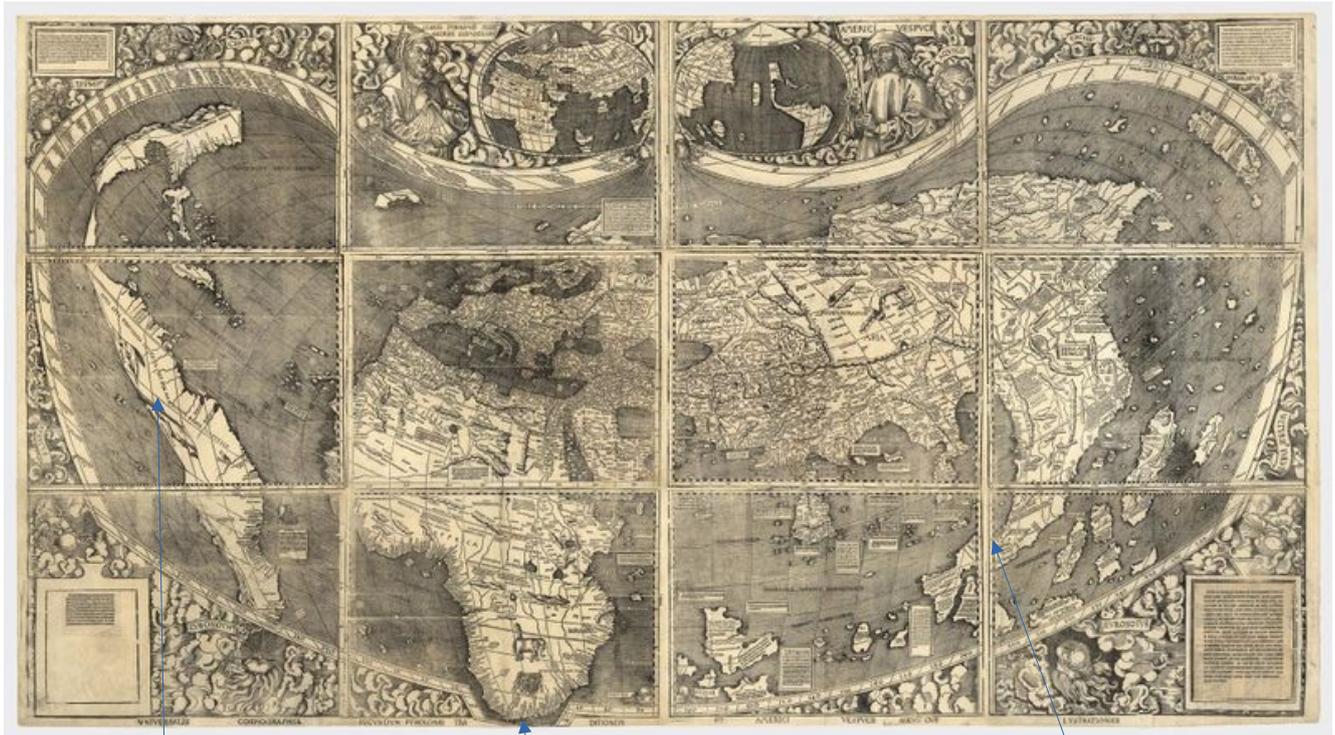


Représentation de Claude Ptolémée
symbolisant l'Ancien monde

Représentation d'Amerigo Vesputti
symbolisant le Nouveau monde

Document 45 – Représentations de Ptolémée et d'Amerigo Vesputti sur la mappemonde de 1507
(Source : <https://web.archive.org/web/20090109175922/http://memory.loc.gov/cgi-bin/query/h?ammem/%2Fgmd%3A%40field%28NUMBER+%40band%28g3200+ct000725C%29%29>)
(Localisation : Bibliothèque du Congrès)

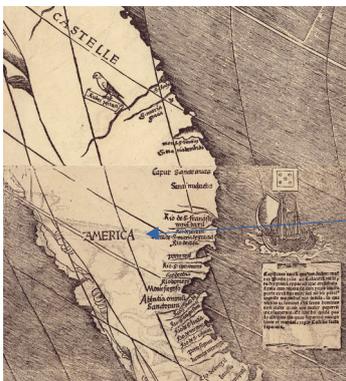
Néanmoins, l'évocation de Claude Ptolémée comme une des sources majeures de la constitution de cette mappemonde aurait pu nous laisser penser la présence d'une terre méridionale s'inscrivant dans une retranscription fidèle de l'œuvre du savant alexandrin. Aucune région méridionale n'est représentée (document 46). Si nous faisons une description rapide des terres représentées, le continent américain fut partiellement cartographié, l'Afrique était circumnavigable, l'océan Indien ouvert. Indéniablement, nous retrouvons des références au travail ptoléméen dans le tracé de la région indienne, mais Martin Waldseemüller préféra s'appuyer sur les explorations européennes pour cartographier ces régions éloignées du monde occidental. Pour autant, sommes-nous dans une opposition franche entre sources anciennes et sources modernes ? L'image du monde était-elle fixée dans ce document ?



Représentation du continent américain s'appuyant sur les découvertes récentes.

Afrique circumnavigable s'appuyant sur les explorations portugaises

Tracé s'inspirant probablement des mappemondes ptoléméennes (référence évoquée dans le chapitre précédent)



Première mention du nom « Amérique »

Document 46 - Représentation globale de la mappemonde de Martin Waldseemüller
 (Source : <https://web.archive.org/web/20090109175922/http://memory.loc.gov/cgi-bin/query/h?ammem%2Fgmd%3A%40field%28NUMBER+%40band%28g3200+ct000725C%29%29>)
 (Localisation : Bibliothèque du Congrès)

Ce document vient s'inscrire en opposition avec une seconde production attribuée à Martin Waldseemüller (document 47). Son analyse nous montre, chez une même personne, la difficulté à pouvoir stabiliser sa propre représentation du monde. Ce globe peint sur une sphère en bois, fut réalisé vers 1506-1507, il a été attribué au membre du Gymnase vosgien de Saint-Dié car son tracé présente de nombreuses similitudes avec la mappemonde de 1507 et l'Amérique est également évoquée dans des termes similaires.

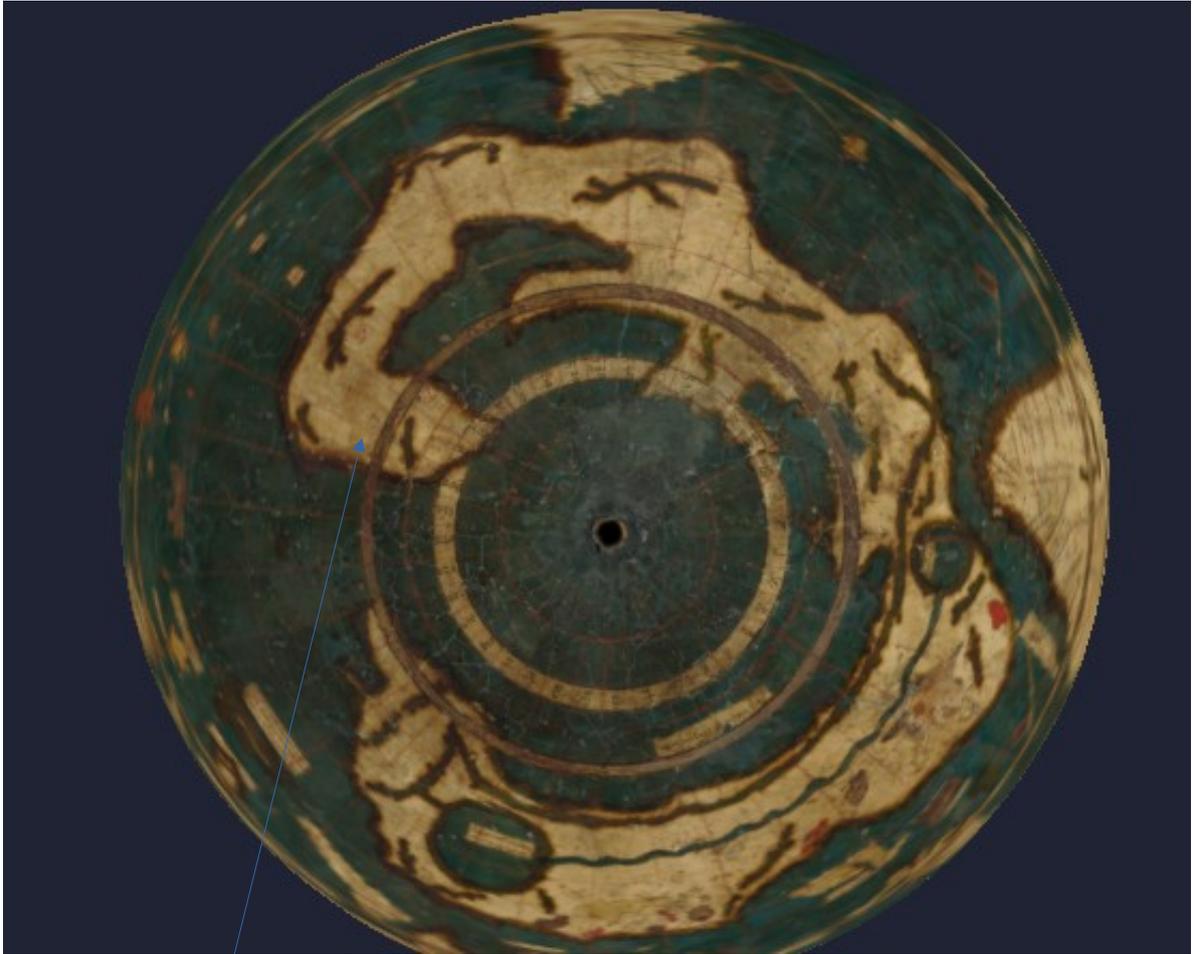


Reproduction du continent américain
similaire à la mappemonde de 1507
laissant penser une paternité de
Martin Waldseemüller

Document 47 – Représentation du continent américain sur le Globe dit vert (1506-1507)
(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55008738x/f2.item>) (Localisation : BNF)

Cependant, une différence majeure subsiste entre les deux documents, celle-ci montre la perméabilité de l'*imago mundi*. En effet, une Terre Australe est dessinée sur le globe (document 48), cette région présente une forme très originale : un anneau circulaire incomplet prenant la forme d'un serpent et l'auteur dessina quelques fleuves et zones montagneuses. Sur quelles sources s'appuya l'artiste pour penser l'existence de cette région ? En l'absence d'informations précises, il est difficile d'avancer une hypothèse certaine, néanmoins nous pensons que les voyages d'Amerigo Vespucci (1454-1512) permirent d'imaginer cette terre. Le livre *Mundus Novus* (1503) se présente comme un ouvrage résumant un échange épistolaire entre le navigateur et son bienfaiteur Lorenzo di Pierfrancesco de Medicis. Il est écrit : « *Fuimusque prope ipisius antarctici circum ad gradus XVII semis. Et quid ibi viderim et cognoverim de natura illarum gentium deque*

earum moribus et tractabilitate terre ... narrabo » [Traduction s'appuyant sur les travaux d'Alfred Hiatt : « *Nous étions proche du cercle antarctique, lui-même à 17 degrés et je raconterai ce que j'ai vu concernant la nature de ces peuples, leurs coutumes et la fertilité de ces terres*] (Hiatt, 2007, p. 193). Ce passage nous laisse penser la possible dérive du voyageur florentin dans l'Atlantique sud et la vision d'une terre méridionale. Cette idée est reprise dans la populaire édition strasbourgeoise nommée *De ora antarctica per regem Portugaliae pridem inventa* (1505) organisée par Matthias Ringmann. Au début de l'ouvrage, ce dernier écrit le poème suivant : « *Ethiopes extra terra est Bassamque marinam [...] At procul Antarcto tellus sub cardine quedam est / Tellus quam recolit nuda caterua virum / Hanc quem clara tenet nunc Portugallia regem* » [Traduction s'appuyant sur les travaux d'Alfred Hiatt : « *Au-delà de l'Ethiopie et de la mer de Bassa, il y a une terre non signalée sur les cartes [...] Et loin sous le pôle antarctique, une bande d'hommes nus cultiveraient cette carte. Il le découvrit – l'illustre Portugal en est maintenant le roi* »] (Hiatt, 2007, pp. 196-197). L'évocation de cette terre et sa localisation peu précises peuvent nous permettre de comprendre la représentation, sur ce globe, d'une masse terrestre méridionale.



Région méridionale présentant la forme d'un anneau circulaire incomplet

Document 48– Représentation 3D de la Terre Australe sur le Globe dit vert
(Source : http://expositions.bnf.fr/monde-en-spheres/grand/mes_076.php)

Nous venons de le démontrer, la construction de la pensée géographique n'a pas été un phénomène linéaire. En ce sens, la constitution d'un savoir en lien avec le Continent Austral doit se comprendre dans ce contexte : une période où la connaissance demeure malléable. Ainsi, il est aisé d'imaginer l'existence d'une science populaire aux contours encore incertains.

Conclusion – Partie 2

Le XV^{ème} siècle fut un point d'étape important pour la cosmographie. En effet, cette période marqua un premier moment dans la construction de la science géographique. Comment fallait-il composer avec les sources anciennes et modernes ? Nous l'avons écrit, cette idée hanta les cartographes et cosmographes. Cependant, vouloir dégager une seule et unique solution caractérisant la pensée de ces hommes serait erroné. Au contraire, la pluralité des images pourrait définir cette période, chaque érudit avait sa propre représentation du monde. Ces représentations pouvaient bien sûr présenter des points communs. Elles s'appuyaient sur des fondations communes (sources antiques, inspiration chrétienne, récits des voyageurs occidentaux). Les artistes choisissaient « leur curseur » avec un degré d'interprétation variable d'un cartographe à l'autre.

La représentation du monde aux XV^{ème} et au début XVI^{ème} siècles se caractérisent, sans aucun doute, par une vision antinomique. Le doute et la confusion nourrissaient les cartographes et les savants. La diversité des propos et des productions cartographiques témoignent de cette situation. Contrairement à une historiographie aujourd'hui datée, il est difficile de penser l'existence d'une relation conflictuelle entre ces différentes sources. Globalement, on chercha plutôt à accommoder ces informations.

L'évolution de la représentation des régions méridionales s'inscrit pleinement dans ce cadre. En effet, la question de la fermeture de l'océan Indien fut un sujet extrêmement discuté, les premiers voyages d'exploration amenèrent les cartographes à choisir une vision opposée à celle de Claude Ptolémée. Nous l'avons vu, quelques partisans de la théorie méridionale continuèrent à représenter ces régions, d'autres se contentèrent encore d'inscrire ces latitudes dans une construction péjorative de l'hémisphère austral. Ceci démontre l'intérêt et le questionnement latent concernant ces régions. Dans une nouvelle partie, nous allons voir maintenant la réécriture du mythe austral.

Partie 3 - La réécriture du mythe austral au XVI^{ème} siècle

Introduction – Partie 3

Deux grands éléments caractérisent la partie précédente : la difficile relation entre les sources anciennes et les sources modernes, donc les représentations antinomiques du monde. Sans aucun doute, cette situation a influencé l'histoire de la théorie australe. Concernant cette région, un questionnement latent demeurait. Avec le XVI^{ème} siècle, le mythe méridional va connaître une évolution importante, nous avons employé le mot « réécriture » pour nommer cette partie.

Ce choix peut se justifier par le développement d'une pensée australe s'appuyant sur plusieurs voyageurs contemporains. Ces explorations ont apporté un souffle nouveau. Depuis l'Antiquité, nous l'avons vu, la question antipodale était connue et étudiée par les érudits. Cette thématique avait été la source de nombreuses querelles. Une rupture s'est produite au XVI^{ème} siècle. Ce sujet s'est solidement installé dans la « pensée géographique ». Des sources inédites ont été utilisées. Cette partie nous a permis également nous interroger sur la place des sources dans la construction du mythe austral. Certaines sont restées relativement discrètes (chapitre 7), d'autres ont fortement influencé notre objet d'étude (chapitre 8).

L'introduction de nouvelles sources nous a également obligé à nous interroger sur l'identité visuelle (et cosmographique) du Continent Austral (chapitre 9). Ces informations contemporaines ont-elles bouleversé la nature même de la région méridionale ? La partie précédente avait démontré l'hétérogénéité concernant la cartographie australe. Au contraire, le XVI^{ème} siècle a vu se développer un courant en partie homogène, où plusieurs influences vont s'entrechoquer faisant apparaître ainsi des profils cartographiques différents mais s'appuyant globalement sur des fondations communes. En d'autres termes, l'objectif de cette partie est de démontrer la vitalité nouvelle du mythe austral et sa pleine expansion amenant à une représentation encore parfois protéiforme.

Chapitre 7 - La représentation du concept méridional dans la décennie 1510, la relecture d'un mythe au travers des voyages d'exploration

Dans la partie précédente, la malléabilité de la représentation du monde au XV^{ème} siècle a été démontrée, plusieurs visions constituaient l'*imago mundi*. Pour autant, ces différentes images ne rentrèrent pas totalement en opposition. Les représentations géographiques des Européens étaient interrogées. Un effort de conciliation, parfois inconscient, amena les cartographes à représenter à même niveau les sources anciennes et modernes. Dans ce contexte, la représentation des régions méridionales connut une évolution contrastée, nous pouvons distinguer deux grands axes. Quelques artistes ont persisté à représenter la terre antipodale s'appuyant notamment sur les travaux de Claude Ptolémée. Inversement, les voyages européens en Asie puis la circumnavigation de l'Afrique ont amené les cartographes à préférer un océan Indien ouvert sans aucune terre méridionale. Ce canon a guidé également les premières productions du XVI^{ème} siècle. L'œuvre de Martin Waldseemüller illustra parfaitement cette période, son monde était encadré par Claude Ptolémée et l'explorateur Amerigo Vespucci, ce cadrage ne démontrait pas pour autant une vision stable du monde. Sa mappemonde ne contenait pas de Terre Australe alors que son globe incorporait une région méridionale.

Concernant notre objet d'étude, cette situation connut une évolution déterminante au XVI^{ème} siècle. Nous le verrons, cette période est marquée par plusieurs explorations influençant le mythe austral. Alors que les voyages asiatiques ont ébréché la théorie ptoléméenne, l'exploration méridionale de l'Amérique redonna du crédit au concept austral. Le voyage de Fernand de Magellan (1519-1521) joua un rôle majeur. Avant cette date, le mythe austral connut un premier regain d'intérêt. Nous avons tenté de comprendre ce renouveau. Dans quel contexte celui-ci s'intégrait-il ?

7.1) L'intégration cartographique des explorations européennes

Pour le XVI^{ème} siècle, notre corpus documentaire se compose de 160 cartes et globes. Récolter l'ensemble des productions occidentales a été une tâche impossible. Néanmoins, notre recueil reste un échantillonnage représentatif. Ainsi, nous avons pu dégager plusieurs tendances concernant l'évolution de la représentation de notre objet d'étude. Pour la décennie 1510-1520, nous avons analysé une quinzaine de documents (cartes, portulans, globes). Nous le verrons, trois pièces étudiées comportent une région méridionale (ou supposée pour la carte de Piri Reis). La théorie australe était-elle une forme de représentation minoritaire ? Nous répondrons à cette question dans les prochains paragraphes. Plus globalement, comment les cartographes ont-ils représenté les découvertes récentes ? Plusieurs exemples nous permettent de dresser un « portait-type » pour cette période. Premier point important, la circumnavigabilité de l'Afrique est totalement acceptée, aucune production cartographique ne vient remettre en cause ce fait¹⁰⁸. Ainsi, l'*Itinerarium portugallensium e Lusitania in Indiam et Inde in Occidentem et demum ad Aquilonem* de Fracanzio da Montalboddo (première édition en 1508) contient une carte régionale où le continent africain présente un tracé relativement correct (document 49). Dès maintenant, nous pouvons supposer une possible tension cartographique entre la théorie australe et la circumnavigabilité de l'Afrique. Nous reviendrons sur cette idée dans les prochaines pages.



Document 49 – Carte de l'Afrique (c. 1508)

(Source : *Itinerarium portugallensium e Lusitania in Indiam et Inde in Occidentem et demum ad Aquilonem* de Fracanzio da Montalboddo [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k588035.image>])

108. Nous n'incluons pas bien sûr les reproductions historiques.

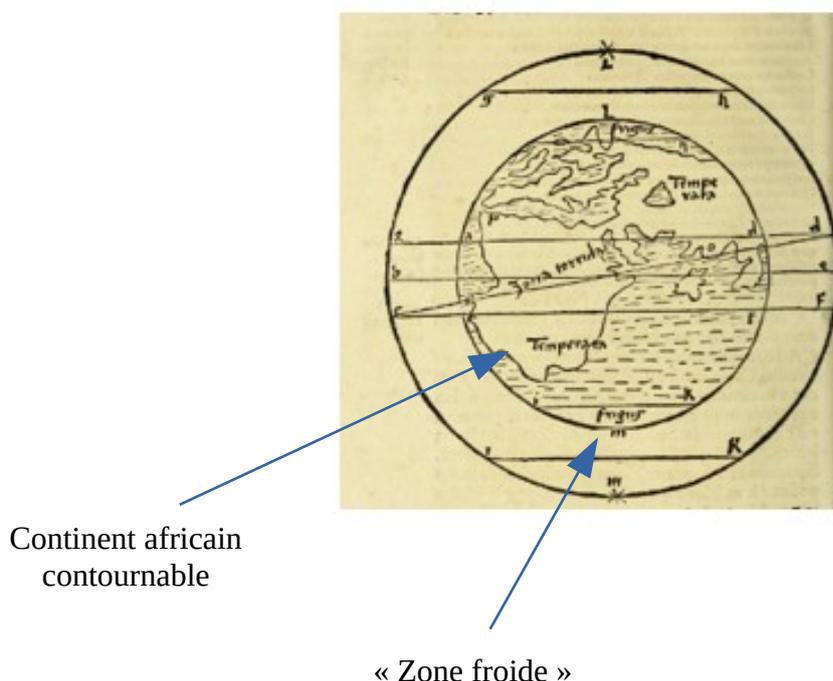
Une meilleure connaissance du continent africain n'a pas été la seule raison entraînant une reconstruction de la vision européenne du monde. En effet, une cartographie inédite des régions nouvellement explorées amena les cartographes à représenter ces nouvelles dimensions géographiques. La mappemonde de Bernard Sylvanus (1511) intègre ce cadre nouveau (document 50). Celui-ci concerne principalement la représentation du continent américain. Nous le constatons, les savoirs demeurent lacunaires, le dessin de la façade est du continent américain et le tracé exagéré de l'Amérique méridionale symbolisent la fragilité des connaissances. Plusieurs productions contemporaines présentent une organisation relativement similaire. Ainsi, la découverte de l'Amérique et le contournement du continent africain ont marqué les représentations cartographiques européennes dans les années 1510.



Document 50 – Planisphère de Bernard Sylvanus (Édition de Ptolémée – 1511)
(Source : <https://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/318-bernard-sylvanus-world/>)

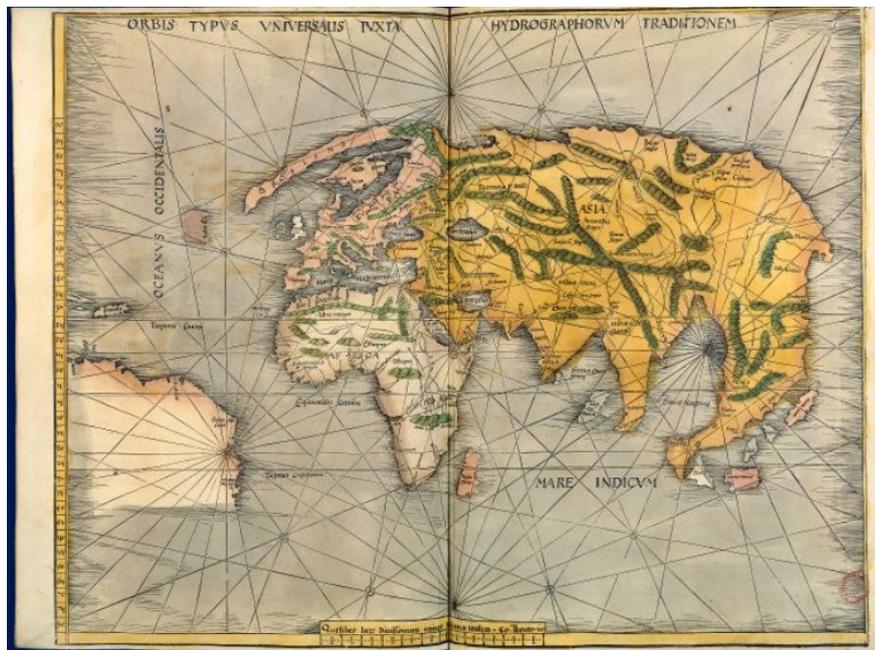
7.2) Une représentation du monde encore malléable

La représentation occidentale du monde a fortement été influencée par les explorations européennes. Cette vision est restée encore très malléable pendant les premières décennies du XVI^{ème} siècle. Plusieurs courants se côtoient et les sources antiques demeurent encore une référence. Des conflits peuvent apparaître mais des conciliation existent aussi. La mappemonde publiée dans l'édition *Norinbergae* du *Météorologiques* d'Aristote illustre bien (1512) cette situation (document 51). Nous voyons une représentation « moderne » de l'Ancien monde avec l'Europe, l'Afrique, et l'Asie. Le continent africain est circumnavigable et l'océan Indien ouvert. Dans ce cadre, les latitudes méridionales (et septentrionales) sont localisées dans des zones froides. Cette division s'appuya sur les travaux d'Aristote. Pour rappel, celui-ci a écrit : « *Du reste, c'est le froid qui rend inhabitables les régions placées sous la grande Ourse* » (Saint-Hilaire, 1863, livre 2, chapitre 5, 11). Les terres polaires sont ces « *régions placées sous la grande Ourse* ». Cette carte présente une tentative de médiation entre représentation ancienne et vision moderne. La division climatique antique est intégrée dans une cartographie récente du monde.



Document 51 – Mappemonde zonale anonyme
(*Météorologie* d'Aristote – édition de Norinbergae par Friderici Peypuss , 1512, p. 124)
(Source : <https://archive.org/details/meteorologiaaris00aris/page/n123/mode/1up>)

Nous l'avons écrit : plusieurs visions se côtoient. Ces différentes lignes constituent les premiers fondements de la géographie moderne. Une discipline qui s'est constituée sur des relations dialectiques mais aussi antinomiques. Là encore, il ne faut pas supposer une construction linéaire, un même cartographe peut présenter sur une période relativement courte plusieurs modèles différents. Martin Waldseemüller est un bon exemple. Nous l'avons vu, il est l'auteur d'une première mappemonde (document 46) et on lui attribue également la réalisation d'un globe (document 47). Ces deux documents présentent une différence majeure : un Continent Austral fut représenté sur le globe. Quelques années plus tard, l'artiste réalisa une carte moderne (document 52) pour l'édition de la *Géographie* de Ptolémée (éditeur Johann Schott – 1513) (production déjà vue dans la partie précédente). En comparaison de la première mappemonde, une projection différente fut utilisée, son organisation en témoigne. Le tracé et la composition des terres comportaient aussi des modifications. Le continent africain a une superficie plus réduite tandis qu'une partie du continent sud-américain se présente comme une vaste masse terrestre aussi grande que l'Afrique. L'auteur cartographia aussi des zones de latitudes méridionales, aucune Terre Australe n'a été dessinée, un vaste océan était localisé à ces coordonnées. Martin Waldseemüller cartographia ici une troisième représentation du monde. Cette cartographie nouvelle des zones méridionales peut nous laisser croire, l'idée selon laquelle, Martin Waldseemüller pensait l'existence possible de certaines terres non-explorées dans ces latitudes. Pour cela, il s'inspira très fortement de la mappemonde de Nicolo de Caverio (c. 1502-1505) (document 53) pour réaliser sa propre production.



Document 52 – Mappemonde de Martin Waldseemüller (édition de la *Géographie* de Ptolémée, Johann Schott, 1513) (Source : http://expositions.bnf.fr/marine/grand/por_129.htm)



Document 53 – Mappemonde de Nicolo de Caverio (1502-1506)

(Source : <https://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/307-caveri-caverio-world/>)

(Localisation: BNF)

La très originale mappemonde d'Aurelius (1514) (document 54) pourrait parfaitement résumer l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les savants pensant la représentation du monde durant ces décennies. Cette carte intègre les terres de « l'Ancien et du Nouveau monde ». L'Afrique, l'Amérique, l'Asie, et l'Europe sont dessinées. Pour autant, cette production se démarque par un tracé original, où de nombreuses libertés furent prises. Nous reconnaissons difficilement les continents, l'appellation de ces terres et leur localisation relativement correcte nous permettent de les identifier. Rodney W. Shirley voit cette carte comme étant une réinterprétation libre du travail de Martin Waldseemüller (Shirley, 1983, p. 42). Aurelius Cornellius se serait libéré des contraintes pour caractériser sa propre vision du monde. Sans source écrite, il est difficile de connaître l'objectif de l'auteur, voulait-il présenter une production géographique ? Voulait-il présenter autre chose ? Nous ne pouvons pas répondre à cette question. Néanmoins, il reste intéressant de mettre en parallèle cette production avec les autres cartes. Nous voyons comment un artiste imagine le monde, des continents entourés par l'océan avec de nombreuses îles (parfois inventées), et des continents occupés par une multitude de forêts et montagnes. On ne représenta aucune Terre Australe. A son niveau, cet exemple démontre la variation des représentations du monde jusqu'à des formes extrêmement libres. Néanmoins, cette liberté dans le tracé n'empêcha pas la transmission d'informations politiques, une annotation et la représentation d'un drapeau signalent la présence espagnole en Amérique (document 55). Ainsi, malgré un tracé fantaisiste, ce document présente également des informations se voulant concrètes.



Document 54 – Mappemonde d’Aurelius Cornelius (1514)

(Source : <https://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/323-aurelius-world-map.html>)



Document 55 - Représentation du continent américain [mappemonde d’Aurelius Cornelius]

(Source : <https://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/323-aurelius-world-map.html>)

7.3) Un regain d'intérêt pour le mythe austral

Commençons notre réflexion avec une entrée cartographique simple : le concept méridional est-il représenté durant la décennie 1510¹⁰⁹ et sous quelle forme ? Plusieurs productions nous permettent de répondre à cette question. La mappemonde de Francesco Roselli (1508) présente un intérêt certain (document 56). L'auteur utilisa une projection ovale pour représenter l'ancien monde avec l'Asie, l'Afrique, et l'Europe. L'océan Indien demeure ouvert et aucune terre ne relie l'Afrique et l'Asie. Le nouveau monde fut également dessiné, celui-ci se compose de trois parties, la partie est du continent américain, quelques îles des Caraïbes, et la zone est de l'Amérique méridionale. Signalons les représentations incomplètes mais exagérées de ces régions. Enfin, au sud du continent africain, on cartographia une masse terrestre prenant la forme d'un losange. Contrairement à l'hypothèse avancée dans la partie précédente, la circumnavigabilité de l'Afrique n'empêche pas la représentation d'une terre méridionale. Celle-ci a simplement été rejetée dans des latitudes plus méridionales. Comment pouvons-nous identifier cette terre ? Il est difficile de répondre avec certitude. A proximité, deux indications sont insérées, aucune ne demeure intéressante pour notre analyse, la première indication renvoie à la signature de l'auteur et la seconde signale la ligne antarctique. Néanmoins, la localisation de cet espace insulaire peut nous laisser penser l'existence d'un lien entre la théorie méridionale et cette terre. Son identification et sa nature restent malgré tout problématiques. A quelle représentation australe renvoie ce tracé ? Dans les prochains paragraphes, nous nous intéresserons aux sources ayant constitué ces divers documents, nous proposerons alors une hypothèse.

109. Nous avons débuté notre réflexion en 1508 et nous nous sommes appuyés sur des documents publiés peu après les premiers travaux de Martin Waldseemüller.



Antarcticus

Signature de l'auteur

Document 56 – Mappemonde ovale de Roselli (1508)

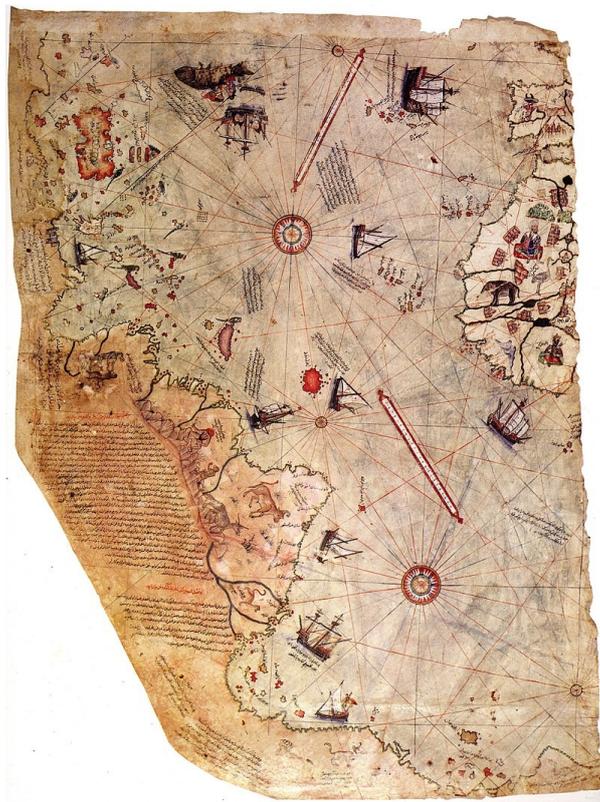
(Source : <http://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/315-francesco-roselli-oval/>)

(Localisation : plusieurs localisations car éditions imprimées)

La mappemonde ovale de Roselli n'est pas la seule production à intégrer un espace méridional. Pour la décennie 1510, d'autres cartographes prirent également le parti de dessiner une Terre Australe, néanmoins aucun modèle-type ne s'imposa. Bien qu'incomplète, la carte de Piri Reis (document 57) laisse penser la représentation d'une terre méridionale. Ce travail est attribué à l'amiral ottoman Piri Reis (c. 1480-1554). Il aurait réalisé une vaste mappemonde, se composant de plusieurs parties, dont seule la zone sud-américaine est conservée. Le tracé de la région méridionale laisse imaginer le prolongement de cette terre vers les continents africains et asiatiques. La représentation étirée de la pointe méridionale interroge l'observateur. L'hypothèse australe n'est pas à exclure. Elle doit être considérée. En outre, une inscription¹¹⁰ présente cette zone comme torride où les ruines dominent le paysage. Il est aussi signalé que les Portugais n'avaient pas encore débarqué dans ces latitudes. Cette description peut confirmer notre hypothèse : la zone n'avait pas

110. Transcription s'appuyant sur le document suivant : <http://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/322-piri-reis-chart-of-the/322a-piri-res.pdf> (consulté le 07/07/2020).

été explorée. Il était alors possible d'y appliquer des représentations imaginaires. Cet exemple ottoman montre aussi la prédominance des concepts occidentaux dans la cartographie orientale.



Extension méridionale avec l'inscription suivante : « *Ce pays est un gâchis. Tout est en ruine et on dit qu'on y trouve de gros serpents. Pour cette raison, les infidèles portugais n'ont pas débarqué sur ces rivages et ceux-ci seraient également très chauds.* »

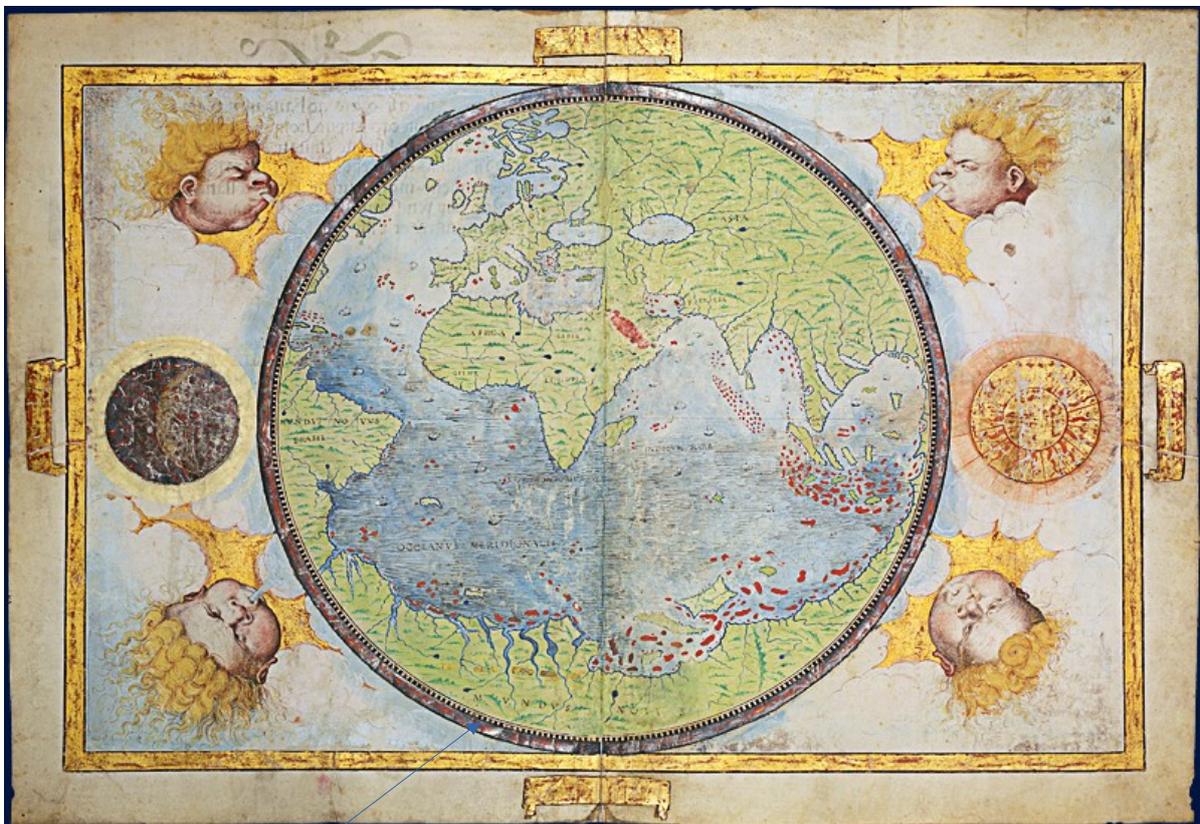


Document 57 – Carte de Piri Reis (1513)

(Source : <http://www.ee.bilkent.edu.tr/~history/topkapi.html>)

(Localisation : Palais de Topkapi)

Par extrapolation, la mappemonde de l'Atlas Miller (document 58) présente une organisation similaire à la carte de Piri Reis. En effet, le cadre circulaire du document 58 oblige à un tracé ovale orienté à l'est pour la zone méridionale américaine. Ce tracé amène à la représentation d'une Terre Australe connectant l'Amérique au continent asiatique. Le monde semble alors cerclé par une masse terrestre. On nomma cette terre méridionale « *Mundus Novus* » (Nouveau Monde), une autre inscription difficilement lisible commence ainsi : « *Terra ??* » (Terre ??). Enfin, on cartographia cette région comme une zone escarpée avec de nombreux cours d'eau et quelques espaces forestiers. Ce document ouvre un atlas réalisé par plusieurs cartographes (Lopo Homen, Pedro Reinel, etc.) à la demande du roi portugais Manuel 1^{er} (1495-1521). Ce travail et ses représentations s'inscrivent dans une volonté de matérialiser le puissance du pouvoir colonial portugais. Devons-nous aussi intégrer la représentation d'une terre méridionale dans ce cadre ?



Deux inscriptions : « *Terra ??* » et « *Mundus Nuvus* »

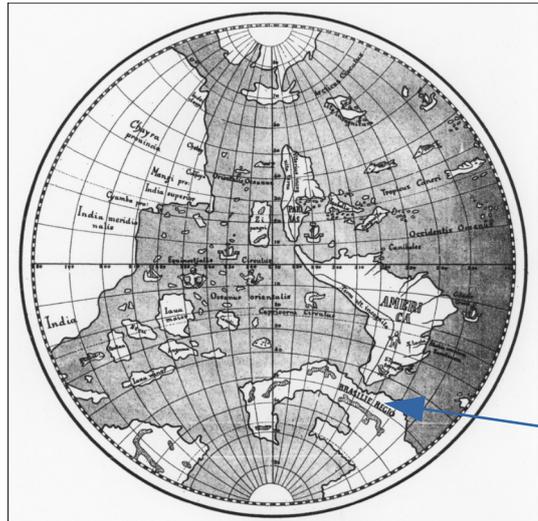
Document 58 – Mappemonde de l'Atlas Miller (1519)
 (Source : <http://expositions.bnf.fr/marine/albums/miller/index.htm>) (Localisation : BNF)

7.4) *Brasilie Regio* : l'invention d'une représentation australe en partie inédite

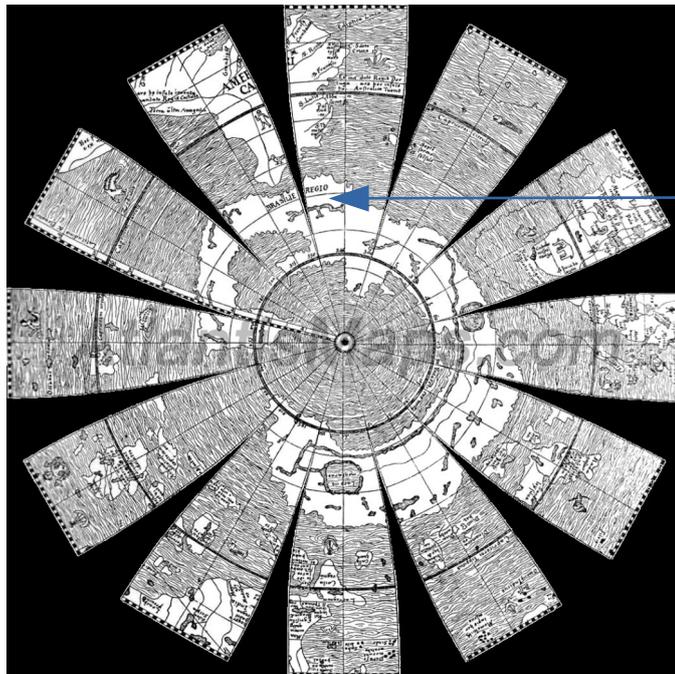
Durant cette décennie, une œuvre a retenu plus particulièrement notre attention, l'humaniste Johann Schöner (1477-1547) réalisa un globe vers 1515¹¹¹. Cette pièce prend la forme d'une sphère terrestre en bois avec un diamètre de 28 centimètres¹¹². Au moins deux autres productions sont faites en 1520 et 1523, nous reviendrons par la suite sur ces œuvres. Le globe de 1515 (documents 59 et 60) contient dans sa sphère méridionale une Terre Australe de forme circulaire. Elle se caractérise par un tracé irrégulier prenant la forme d'un anneau incomplet. Plusieurs zones d'eau et quelques régions montagneuses furent également cartographiées. Si nous mettons côte à côte, le globe vert attribué à Martin Waldseemüller et le premier globe de Johann Schöner, nous faisons sans difficulté le lien entre ces deux productions (Hiatt, 2008, pp. 206-207). L'œuvre de Martin Waldseemüller influença grandement le travail de Johann Schöner. Le tracé est très proche (document 61). La terre méridionale présente une forme similaire dans les deux cas. Cependant, le globe de 1515 contient une différence essentielle à nos yeux. On baptisa la terre méridionale *Brasilie Regio* [région du Brésil], Martin Waldseemüller avait fait le choix de ne pas nommer cette terre. En baptisant ainsi cette région, Johann Schöner donna une identité et donc une histoire à cette île. L'analyse de cette source nous permettra de mieux comprendre la prééminence du mythe austral pendant cette période. La production de 1520 présente une organisation presque similaire. Signalons néanmoins deux différences : la terre méridionale est rebaptisée *Brasilia inferior* et des zones végétales ont été représentées (forêts et montagnes) (document 62). Nous reviendrons sur cette nouvelle dénomination dans la sous-partie dédiée aux sources.

111. Johann Schöner réalisa deux autres productions (1523 et 1530). Nous n'en ferons pas une analyse détaillée. La représentation du continent méridional demeure globalement similaire (la production de 1530 est légèrement différente : nous pouvons lire une référence concernant la *Regio Patalis* et une autre évoquant la méconnaissance de cette région). En outre, l'identification de ces documents demeurent problématiques, il est donc difficile d'intégrer ces pièces dans notre corpus (Nordenskiöld, 1973, pp. 78-80).

112. Pour une description plus détaillée : cf Nordenskiöld, 1973, pp. 78-80.

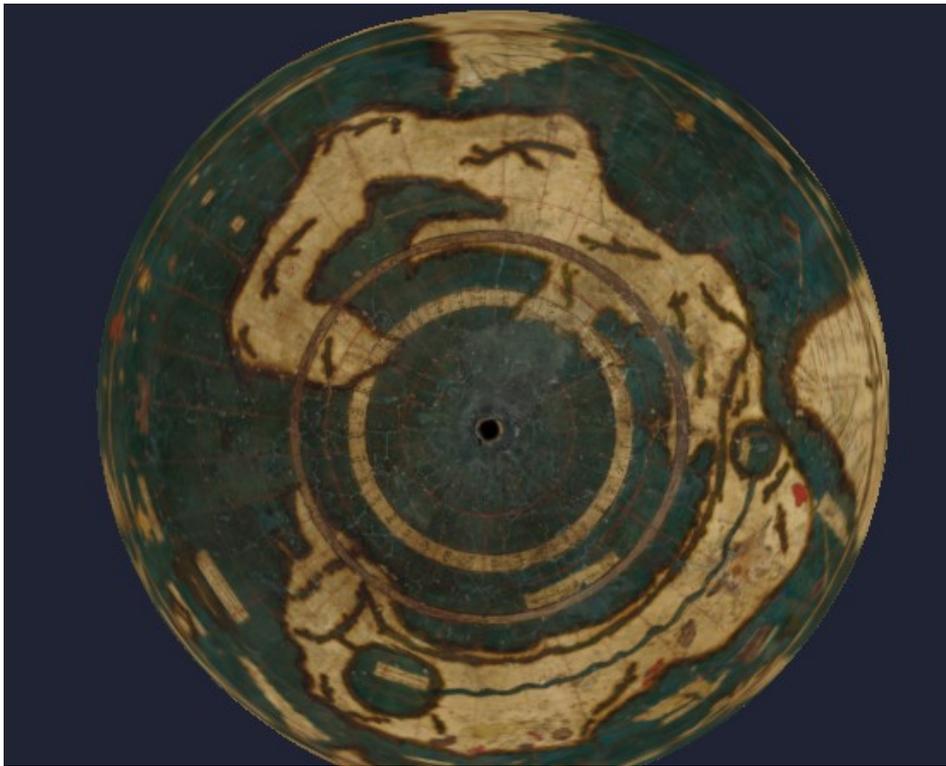


Brasilie Regio



Brasilie Regio

Documents 59 et 60 – Reconstitution du globe de Johann Schönerer (1515)
(Sources: Hiatt, 2008, p. 207 et Nordenskiöld, 1973, pp. 78-80)



Document 61 – Représentation 3D du Globe vert
 (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55008738x/fl.medres3d>)



Document 62 – Globe de J. Schönner (1520)
 (Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/8c/%C3%B6ner_globe_1520_western_hemisphere.jpg)

7.5) Des voyages inédits à l'origine de ces représentations

Malgré la remise en cause, même partielle, de la théorie ptoléméenne, la pensée d'une terre méridionale demeure dans les esprits des cartographes durant la décennie 1510-1520. Excepté peut-être l'Atlas Miller, cette Terre Australe présente une forme s'émancipant des travaux du géographe alexandrin. Sur quelles sources se sont appuyés les cartographes pour représenter cette région antipodale ? Dans les paragraphes qui vont suivre, nous tâcherons de répondre à cette interrogation, en nous appuyant sur les indices laissés dans les différentes productions cartographiques.

On n'utilisa pas la théorie ptoléméenne pour représenter une terre méridionale dans la mappemonde ovale de Roselli (1508). Cette île fut cartographiée au sud du cap de Bonne-Espérance. Ainsi, elle sort de la zone d'étude ptoléméenne qui était centrée sur le triptyque Europe, nord de l'Afrique, et Asie. Ces continents étaient reliés par une bande de terre fermant l'océan Indien. Pour l'œuvre de Roselli, l'influence ptoléméenne n'était donc pas directe, le cartographe connaissait très certainement les travaux de l'Alexandrin mais ils n'ont pas été la matrice même de sa production. L'artiste italien connaissait aussi probablement certaines sources antiques et médiévales où la question antipodale était abordée. Cependant, il est à nouveau difficile de penser ces informations diverses comme étant la source première ayant amenée à la cartographie de cette région. Roselli ne laissa aucun écrit détaillé concernant cette production cartographique. Les sources anciennes inspirèrent peut-être Roselli mais son œuvre s'appuya également sur une source moderne. Les voyages d'un homme aurait pu motiver cette reproduction.

Nous l'avons vu, certaines publications rédigées par Amerigo Vespucci pourraient justifier ce tracé méridional. Dans le livre *Mundus Novus* (1503), il est écrit : « *fuimusque prope ipisius antarctici circulum ad gradus XVII semis. Et quid ibi viderim et cognoverim de natura illarum gentium deque earum moribus et tractabilitate terre ... narrabo* » [Traduction s'appuyant sur les travaux d'Alfred Hiatt : « *Nous étions proche du cercle antarctique, lui-même à 17 degrés et je raconterai ce que j'ai vu concernant la nature de ces peuples, leurs coutumes et la fertilité de ces terres* »]. Ce passage relate la possible navigation du voyageur florentin dans l'Atlantique sud et la vision d'une terre. Cette idée fut reprise par Matthias Ringmann : « *Ethiopes extra terra est Bassamque marinam [...] At procul Antarcto tellus sub cardine quedam est. Tellus quam recolit nuda caterua virum. Hanc quem clara tenet nunc Portugallia regem* » [Traduction s'appuyant sur les travaux d'Alfred Hiatt]: « *Au-delà de l'Ethiopie et de la mer de Bassa, il y a une terre non signalée sur les cartes [...] Et loin sous le pôle antarctique, une bande d'hommes nus cultiveraient cette terre. Il le découvrit – l'illustre Portugal en est maintenant le roi* ». Dans ces deux publications contemporaines de la carte de Roselli, il est question d'une terre se situant à proximité

de la zone polaire méridionale, l'imprécision des propos faciliterait l'émergence d'une forme cartographique nouvelle. Les voyages d'Amerigo Vespucci sont peu voire mal documentés¹¹³. Les informations divergent selon les publications : le *Mundus Novus*, la troisième lettre, et le fragment Ridolfi situent la découverte vers la latitude 50 degrés sud alors que la *Lettera* évoque une latitude 52 degrés sud¹¹⁴ (Duviols, 2020, p. 32). On suppose qu'entre 1499-1501, il explora les côtes de l'Amérique du sud, peut-être jusqu'en Patagonie (Lecoquierre, 2008, pp. 58 et 75). Une côte sauvage aurait été alors aperçue. Le froid empêcherait toute vie dans cette région (Duviols, 2020, p. 32). Ce doute demeurant, Roselli aurait pu s'appuyer sur les récits des voyages d'Amerigo Vespucci pour construire ce modèle cartographique austral.

Comment pouvons-nous maintenant interpréter la représentation d'une terre méridionale dans la mappemonde de l'Atlas Miller ? Elle relie le continent sud-américain au continent asiatique. Pour l'Amérique méridionale, on peut penser que l'artiste la fit commencer au niveau du Rio de la Plata. Cette région avait été découverte par Juan Diaz de Solis en 1516 (Mollat, 1984, p. 187). La représentation d'un estuaire marquant nettement une séparation entre deux terres, dans une localisation correspondant approximativement au Rio de la Plata, nous laisse supposer cette hypothèse (document 58). L'historien des colonies espagnols Antonio de Herrera (1549-1626) a relaté cette exploration: « *Ils sont allés mouiller au Río de los Patos à 34 degrés et un tiers, puis sont entrés dans une eau qui était si spacieuse et non salée, qu'ils l'ont appelé Mar Dulce, qui plus tard a semblé être la rivière qu'ils appellent aujourd'hui La Plata [...]. De là, le capitaine est allé avec un navire qui était une caravelle latine reconnaître l'entrée par une côte de la rivière, puis a mouillé à proximité dans une baie correspond à une île moyenne à trente-quatre degrés et deux tiers.* » (Ballesteros-Beretta, 1936, p. 40).

Johann Schönner (documents 59 et 60) justifia l'existence d'une Terre Australe, nommée *Brasilie Regio*, en s'appuyant également sur un voyage d'exploration. L'inscription est à mettre en lien avec la publication du *Copia der Newen Zeytung aus Presillg Landt* par Erhart Öglin (c. 1508-1514)¹¹⁵. Dans cet ouvrage, l'auteur évoque un voyage organisé pour le roi du Portugal au début du XVI^{ème} siècle. Il est écrit « *zubeschreiben oder zu erfahren das Preslig landt* » [« *Décrire ou explorer la terre de Preslig/Brésil* »]. Ce voyage aurait permis la découverte d'une zone *Presil / Brésil* au sud du cap de Bonne-Espérance (vers la latitude 40 degrés sud). L'auteur compara la distance entre le cap de Bonne-Espérance et cette terre à la distance du détroit de Gibraltar [« *Die*

113. En ce sens, Jean-Marc Besse insiste davantage sur l'importance de la découverte pour les Européens (avec ce récit) d'une terre immense que sur la question de la véracité du voyage (Besse, 2019, p. 156).

114. Toutes les sources citées par Duviols n'ont pas été consultées.

115. Cet ouvrage fut consulté grâce au lien suivant. L'ensemble des références est tiré de ce court récit (quatre pages) : <https://archive.org/details/copiadernewenzey00unkn/page/n9/mode/2up> (consulté le 22/07/2019). Nous avons ajouté l'édition papier dans notre bibliographie.

stritta gibilterra passiert das ist furfert » / « *Le détroit de Gibraltar qui est [aussi] proche* ». Cet ouvrage est l'unique source citant ce voyage mystérieux mais il eut une influence importante. En 1515, J. Schönner accompagna la diffusion de son globe d'une publication cosmographique intitulée *Luculentissima descriptio*. Le savant étudia cette terre dans la partie *De America quarta orbis parte cum aliis novis insulis appositis* [« *Sur l'Amérique, la quatrième partie du monde et ses îles proches* »]. J. Schönner montre le lien entre le *Preslig* et le pôle antarctique : « *ut ostendet Globus noster versus polum Antarcticum* » [« *Cela montre notre globe vers le pôle antarctique* »] (Hiatt, 2008, p. 208). Cette description s'inspire sans aucun doute du *Newen Zeytung* (ibid.).

Cette référence demeure extrêmement mystérieuse. Hormis cette publication, aucun autre texte n'évoque ce voyage, le *Zeytung* étant la seule source contemporaine signalant la tenue d'une telle exploration. Comment le chercheur doit-il se positionner face à une telle information ? Erhart Öglin est-il l'auteur d'un ouvrage unique citant un voyage oublié de tous ? Cette hypothèse est peu probable. Certes, la documentation reste parfois lacunaire pour les voyages d'exploration, mais nous connaissons la très grande majorité des navigations de cette époque. Une autre hypothèse plus probable doit être avancée. Erhart Öglin a pu mal retranscrire une information. Le *Zeytung* n'était pas une publication érudite, c'était un ouvrage destiné au grand public, aucune rigueur n'obligeait son auteur à une quelconque véracité concernant ses écrits. Il aurait pu être également mal informé. L'écrivain aurait ainsi confondu plusieurs explorations. La description donnée nous laisse supposer cette idée. La comparaison entre le détroit de Gibraltar et le cap de Bonne-Espérance renverrait à une possible incompréhension de l'auteur concernant la découverte récente du Rio de la Plata évoquée dans les pages précédentes. La publication de l'ouvrage et l'exploration furent contemporaines. En outre, Johann Schönner ne chercha pas à intégrer cette découverte dans une véritable construction cartographique. Nous l'avons écrit, son globe s'inspira très fortement d'une production plus ancienne, il accola simplement le nom de *Brasilie Regio* à un anneau terrestre déjà présent dans l'œuvre originale. Une interprétation erronée d'Erhart Öglin et une volonté de croiser les sources chez Johann Schönner ont permis cette construction australe.

7.6) Un usage des sources anciennes encore présent

L'évocation de ces nouvelles sources n'a pas pour autant exclu l'usage de certaines informations plus classiques. Ce croisement informatif montre encore la difficulté à se représenter le monde en cette période. L'Homme occidental est confronté à des bouleversements géographiques qui l'ont frappé de manière variable en fonction du degré d'assimilation (et d'acceptation) des sources inédites. Les esprits étaient encore marqués par les travaux des Anciens. Plusieurs cartographes tentaient encore de combiner ces différentes visions. Même si la carte de Piri Reis reste incomplète, et qu'un doute subsiste concernant la possible représentation d'une terre antipodale, le cartographe ottoman s'inspira très certainement des connaissances anciennes pour produire une partie de son œuvre. Ce fragment s'appuie sur des sources modernes pour la représentation de l'Amérique du Sud. Les zones dessinées correspondent globalement à l'état des connaissances durant cette période. Le doute demeure encore pour la pointe méridionale. Cette méconnaissance permettait un tracé plus fantasque. A ce niveau, nous lisons l'inscription suivante : « *Ce pays est un gâchis. Tout est en ruine et on dit qu'on y trouve de gros serpents. Pour cette raison, les infidèles portugais n'ont pas débarqué sur ces rivages et ceux-ci seraient également très chauds.* » (document 57). Cette citation nous apprend que les explorateurs portugais ne débarquèrent pas dans cette région. On ne peut donc supposer que cette terre était inconnue de tous, pour autant, elle fut décrite comme une terre chaude et peuplée de monstres. Quelles sources ont fondé la description de Piri Reis ? Cette description n'est pas sans rappeler l'idée portée par plusieurs savants antiques puis certains érudits médiévaux concernant la division zonale du monde. La vie n'était pas toujours possible en fonction des zones¹¹⁶. Si Piri Reis avait l'intention de représenter une terre antipodale, cette dernière aurait été localisée dans une région inhabitable.

La réalisation de l'Atlas Miller (document 63) s'est probablement aussi inspirée de sources anciennes. L'érudit utilisa une projection circulaire. Ce choix nous laisse penser que le monde connu est cerclé par un anneau terrestre. En effet, l'Amérique du Nord semble liée à l'Europe qui est connectée à l'Asie, elle-même reliée au continent sud-américain par une bande antipodale. L'Afrique est exclue de ce schéma. L'interprétation de ce système est une fois encore complexe. Pourquoi le cartographe a-t-il fait ce choix ? Nous dénombrons deux hypothèses. Ce fut peut-être un choix pragmatique forcé par l'utilisation d'une projection circulaire. Ainsi, le dessinateur se sentit obligé de suivre ce cadre imposé, son dessin épousa alors totalement la projection. La seconde hypothèse s'intègre dans une conception plus idéologique. Cette représentation du monde pourrait s'inspirer de certaines théories anciennes. L'idée d'une vision du monde, avec un certain équilibre

116. Cf la première partie.

géographique, n'est pas à exclure¹¹⁷. Ce concept antique aurait pu aussi marquer le cartographe. Dans les deux cas, nous ne pouvons pas affirmer la prédominance d'une hypothèse. L'absence de source écrite nous oblige à rester à ce stade premier.

Ensuite, cette région antipodale est représentée à l'extrême sud de la carte remontant alors vers un golf fermant le monde, au niveau de la péninsule de *Chersonesus Aurea* (actuelle péninsule malaise). Ce choix cartographique présente de nombreuses similitudes avec la théorie ptoléméenne¹¹⁸. Dans ce contexte, le concept ptoléméen s'intégrerait encore dans une représentation moderne du monde. On aurait souhaité moderniser l'œuvre du savant alexandrin. Le cartographe reprit son idée mais l'inséra dans une représentation plus élargie de *l'oecoumène*. On représenta l'Afrique comme un continent circumnavigable et le continent sud-américain marque une limite du monde connu avec l'Asie. Ce document témoigne du mélange entre les sources modernes (Solis) et les écrits anciens.



Représentation supposée
du Rio de la Plata
(influence moderne)

Document 63 – Mappemonde de l'Atlas Miller
(Source : <http://expositions.bnf.fr/marine/albums/miller/index.htm>)
(Localisation : BNF)¹¹⁹

Inspiration probable de
la cartographie
ptoléméenne

117. Ibid.

118. Cf chapitre 4.

119. Nous reproduisons ici le document 58 afin de mieux illustrer la trace de la théorie ptoléméenne marquée d'une influence moderne.

Ces deux exemples nous montrent comment les théoriciens de la pensée méridionale intégrèrent les voyages d'exploration dans leur construction idéologique. Celle-ci restait mouvante, en fonction des personnes, sa représentation variée. Ainsi, l'Atlas Miller propose une « mise à jour » de la théorie ptoléméenne alors que Piri Reis semble avoir construit sa mappemonde en insérant une division zonale et justifiant ainsi l'absence d'exploration dans certaines zones méridionales.

Plusieurs courants de pensée ont articulé la production de cartes durant cette décennie. Concernant notre objet d'étude, celui-ci connut un certain regain d'intérêt au niveau cartographique, différents artistes ont représenté une région méridionale. Dans deux cas, on dessina une île en forme de losange (mappemonde Roselli) ou en forme d'anneau (globes de Schönner). L'Atlas Miller se démarque par la représentation d'une vaste bande de terre. On peut supposer un tracé similaire pour la carte de Piri Reis. Nos recherches ont démontré qu'il était difficile de connaître avec précision l'origine de ces représentations. L'héritage antique et médiéval peut avoir amené certains cartographes à faire ces choix. De nouvelles sources ont amené aussi les artistes à cartographier ces régions australes. Les premières grandes navigations européennes, parfois supposées, influencèrent la théorie méridionale. Ces explorateurs qui ont navigué dans des latitudes méridionales ne recherchaient pas directement une terre attachée au concept antipodal. Néanmoins, leurs découvertes et l'imprécision des récits ont donné la possibilité à certains cartographes d'imaginer la présence d'une nouvelle terre dans ces latitudes méridionales. Les récits du voyage d'Amerigo Vespucci et le *Zeytung* étaient les sources premières du mythe austral dans les années 1510.

Notre étude porte sur la représentation de la question australe, pour autant, nous ne devons pas nous laisser piéger par l'effet de loupe. Une rapide analyse de la production cartographique dans cette décennie était aussi nécessaire afin de desserrer l'étau austral et donc de réaliser une analyse la plus correcte possible. Sur un échantillon significatif, celle-ci nous a permis démontrer que la représentation antipodale demeurait relativement minoritaire. La majorité des productions n'en comportait pas. Nous pouvons donc nous interroger sur cette situation ; pourquoi certains cartographes ont fait le choix de dessiner une terre méridionale ? Ont-ils lu des récits que d'autres artistes ne connaissaient pas ? Ou ont-ils interprété différemment ces textes ? Cette dernière hypothèse reste la plus probable. Elle s'inscrit dans une construction plus générale de la représentation cartographique à cette période. Nous l'avons vu, à nouveau, c'est une vision du monde qui est diverse. Chaque auteur retranscrit sa propre représentation et nous comprenons maintenant la pluralité des formes. Cette optique doit probablement guider notre grille de lecture concernant l'étude de notre objet d'étude.

Pour autant, nous ne devons pas occulter un dernier phénomène caractérisant aussi la construction cartographique au XVI^{ème} siècle, nous avons constaté les prémices d'une certaine homogénéisation. Pour les périodes précédentes, plusieurs savants s'étaient déjà caractérisés comme étant des modèles parfois discutés, les travaux de Claude Ptolémée se sont inscrits parfaitement dans cette lignée. Martin Waldseemüller illustra foncièrement ce phénomène, les productions de ce cartographe ont été une source pour de nombreux artistes, plusieurs œuvres évoquées dans ce chapitre sont appuyées sur ce cartographe. Ce dernier était en train de devenir un modèle cartographique. Contemporaine de ces travaux, la navigation de Fernand de Magellan (1519-1521) allait bouleverser profondément la théorie australe. Comment ce voyage influença-t-il les modèles qui étaient en train de se constituer ?

Chapitre 8 - La circumnavigation de Fernand de Magellan, une étape majeure dans la renaissance du mythe austral

L'écrivain Stefan Zweig (1881-1942) résumait en ces termes l'action de Fernand de Magellan (c. 1480-1521) : « *L'exploit de Magellan a prouvé, une fois de plus, qu'une idée animée par le génie et portée par la passion est plus forte que tous les éléments réunis et que toujours un homme, avec sa petite vie périssable, peut faire de ce qui a paru un rêve à des centaines de générations une réalité et une vérité impérissables.* » (Zweig, 2001, p. 247)¹²⁰. Cette vision, bien que romancée, démontre parfaitement la place de ce voyage dans l'imaginaire des sociétés occidentales. Dans ce texte, l'écrivain autrichien a su faire revivre l'ambiance caractérisant l'état d'esprit des voyageurs de cette époque parcourant le monde. L'inconnu attirait ces hommes et Fernand de Magellan était l'un de ces voyageurs. Concernant notre objet d'étude, l'action de cet explorateur influença considérablement la pensée australe. Nous le verrons, les terres antipodales n'étaient pas l'objectif de ce voyage mais la découverte du détroit éponyme marqua néanmoins au fer rouge son histoire.

8.1) Le premier tour du monde (1519-1522)

Qui était Fernand de Magellan (c. 1480-1521) ? Commençons notre enquête avec une source romancée. L'écrivain de marine Jean-Michel Barrault s'intéressa à la vie du navigateur portugais. Celui-ci ne viendrait pas d'une famille de tradition maritime. Issu de la petite noblesse désargentée, le jeune Fernand de Magellan est envoyé à l'âge de 12 ans comme page à la cour de Jean II (roi de 1481 à 1495). Pour lui, ce temps initiatique aurait été une première occasion de découvrir les univers cosmographiques et maritimes (Barrault, 2000, pp. 12-13). Il s'engagea en 1505 auprès de l'amiral Francisco d'Almeida qui venait d'être nommé vice-roi des Indes. Une première période indienne commença pour lui. Pendant six années, il contribua au développement de l'empire portugais en Inde. L'aventurier était parti simple soldat et il rentra capitaine. En 1513, le gouvernement portugais l'engagea pour participer à une campagne marocaine. A la suite de cette expédition, ses relations avec le royaume portugais se seraient également tendues. Le Portugal l'aurait plusieurs fois lésé financièrement et Fernand de Magellan aurait agacé de plus en plus Manuel 1^{er} (roi de 1495 à 1521) (Barrault, 2000, pp. 37-39).

120. Première édition en 1938.

Nuançons néanmoins ces premières informations. Fernand de Magellan reste une « énigme biographique » (De Castro, 2017, p. 33) : sa vie est mal connue, les sources sont tardives et souvent trop romancées (ibid.). Nous ne connaissons pas avec certitude sa date et son lieu de naissance (De Castro, 2017, pp. 40-41). Son voyage aux Indes est aussi mal documenté (ibid.). Qu'en est-il concernant l'organisation de la circumnavigation ?

Bien que l'expédition marocaine semble avoir été catastrophique pour Fernand de Magellan, celui-ci ne resta pas longtemps dans l'inaction. En effet, le navigateur portugais avait longuement mûri un projet de voyage dans lequel il pourrait atteindre l'Asie par une nouvelle route maritime. Il espérait rejoindre ces régions en passant par l'ouest. La découverte d'un passage était possible selon lui. Fort de cette idée, il alla proposer ses services au souverain portugais, Jean-Michel Barrault a romancé cette rencontre : « *[Fernand de Magellan venait d'exposer son projet] Le roi s'est arrêté un instant. Il toise l'ancien otage, et derrière la petite taille du capitaine, l'esclave malais qui le suit partout. Il secoue la tête d'un air dédaigneux, repousse le parchemin que lui tend Magellan [...] 'Si Votre Majesté refuse mon projet, qu'elle m'autorise du moins à le proposer à une autre nation.'* Manuel se retourne vers ce capitaine décidément odieux, laisse tomber, la bouche méprisante : 'Allez au diable !' » (Barrault, 2000, p. 49). Si nous ne connaissons pas le détail de cette scène, l'auteur cité propose une retranscription illustrant parfaitement les tensions existantes. Par ce refus, le destin d'un homme et d'une nation étaient scellés.

Le 20 octobre 1517, Fernand de Magellan entra à Séville, il était accueilli par son compatriote Diego Barbosa dont il épousera la fille (De Castro, 2017, p. 22). Plus tard, le cosmographe Rui Faleiro le rejoignit également¹²¹. Les deux compatriotes ont alors rédigé un mémoire destiné au jeune Charles 1^{er} (roi des Espagnes de 1516 à 1556) qui les a alors reçus en audience. Bartolomé de Las Casas rapporta cette rencontre : « *[Ils] s'offrirent à montrer que les îles Moluques et les autres, d'où les Portugais rapportent au Portugal les épices, tombaient ou se trouvaient du côté de la ligne de démarcation ou de partage que l'on avait commencé à tracer [...] mais que l'on n'avait jamais achevée pour les parties australes et occidentales, et à révéler une route différente pour y aller de celle que suivaient les Portugais : ce devait certainement être un détroit maritime qu'ils connaissaient* ». Las Casas poursuivit son témoignage : « *Ce Magellan apportait un globe bien peint, sur lequel se trouvait toute la Terre. Magellan montra la route à suivre, excepté le détroit que par habilité il n'avait pas dessiné, afin que personne ne lui dérobât : pour ma part [...] je parlais avec ce Magellan lui demandant quelle route il fallait suivre, il me répondit qu'il passerait le cap Santa Maria, que nous appelons Rio de la Plata, et de là suivrait la*

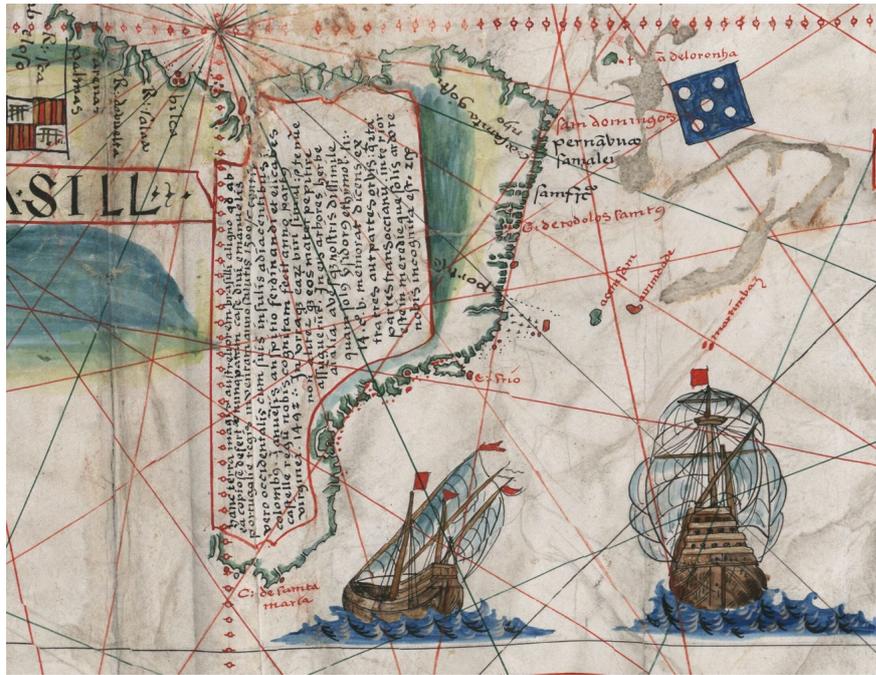
121. Xavier de Castro propose un excellent résumé de la « période espagnole » (1517-1519) de Fernand de Magellan en introduction du récit d'Antonio Pigafetta dans un ouvrage édité en 2017.

côte tout du long et qu'il pensait ainsi tomber sur le détroit » (De Castro, 2017, pp. 22-23). La lecture de documents géographiques semble à l'origine de cette idée. Il demeure néanmoins difficile d'identifier avec certitude les sources consultées. L'évocation d'un globe renvoie-t-elle aux productions de Johannes Schönerer ? La citation du Rio de la Plata peut renvoyer à cette production. Une connaissance de la carte de Lopo Homem n'est pas à exclure (1519). D'autres ont pensé un lien avec la carte de préparation au voyage de Magellan réalisée par Jorge et Pedro Reinel en 1519 (documents 64 et 65) (Duviols, 2020, p. 34). Cette production arrête sa représentation de l'Amérique méridionale au-delà du Rio de la Plata. Cette carte a été dessinée à Séville où le neveu d'Amerigo Vespucci, Juan, était alors cartographe royal à la *Casa de la Contratacion* (ibid.). Était-il au courant des navigations de son oncle ? A-t-il informé les frères Reinel et donc Magellan ? Cette piste n'est pas à exclure.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Document 64 – Carte des frères Reinel (1519)
 (Copie d'Otto Progel)(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59055673/f1.item>)
 (Localisation : BNF)



Document 65 – Représentation de l’Amérique méridionale dans la carte des frères Reinel (1519)
 (Copie d’Otto Progel)(Source :<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59055673/fl.item>)
 (Localisation : BNF)

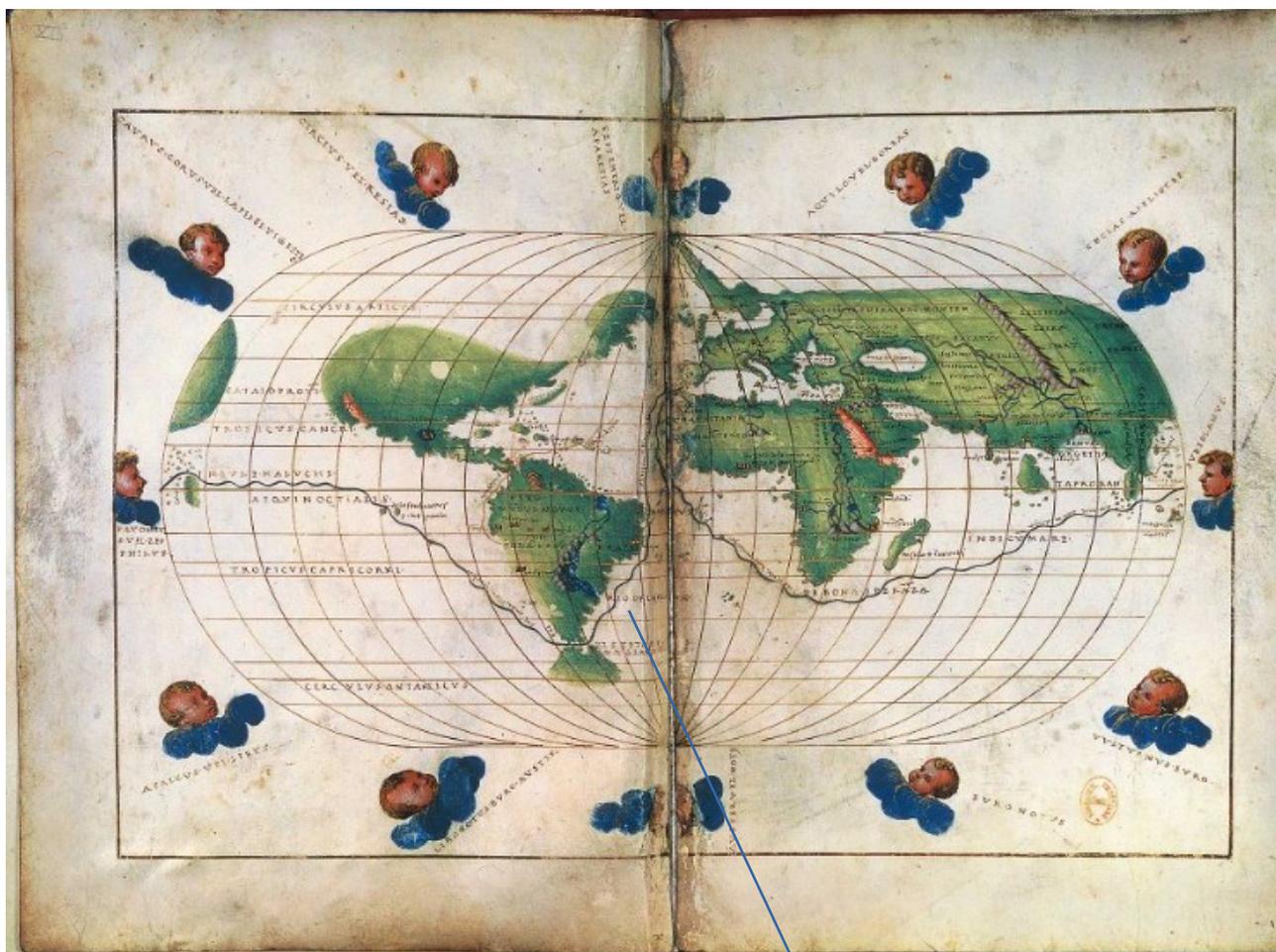
La rencontre de Fernand de Magellan avec le jeune Charles 1^{er} fut un succès. Le 22 mars 1518, le roi signa l’acte officiel suivant : « *Etant donné que vous, Fernand de Magellan, chevalier natif du royaume du Portugal et Ruy Faleiro [...] vous proposez de Nous rendre un grand service dans les limites de la zone de l’océan qui Nous a été attribuée. Nous ordonnons que l’accord suivant soit conclu avec vous dans ce but [...] [pour découvrir] des îles, des terres fermes, de précieuses épices [...] [à] condition de n’aborder aucune terre qui se trouverait dans la démarcation du roi du Portugal [...] et de ne rien faire qui puisse lui porter préjudice, excepté dans les limites de notre démarcation* » (Barrault, 2000, p. 74).

Fernand de Magellan venait de s’engager pour la couronne espagnole. Le futur Charles Quint lui avait accordé sa confiance afin de mener à bien son projet¹²². Au printemps 1518, le navigateur portugais s’attela à préparer son expédition, il arma cinq navires. 237 hommes avaient été recrutés. On chiffrera cette expédition à 8 millions de *maravedis*¹²³. Plusieurs scientifiques ont également participé à la préparation de ce voyage. Ainsi, Diego Ribeiro fut nommé cartographe et Ruy Faleiro occupa le poste de pilote en chef et en charge des cartes maritimes. Les savants portugais jouèrent un rôle clef dans la construction de ce projet scientifique. En témoigne, cet extrait d’une lettre d’un espion portugais écrivant à son roi : « *La route qui est censée être suivie va*

122. Pour la rédaction de ce paragraphe, nous nous sommes appuyés sur les propos de Jerry Brotton (Brotton, 2017, p. 214).

123. Monnaie frappée en Espagne jusqu’en 1848(<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/marav%C3%A9dis/49354>) [consulté le 01/09/2020].

directement de San Lucar à Cap Frio, laissant le Brésil sur la droite jusqu'après la ligne de démarcation [...] lequel Maluco j'ai vu représenté sur la carte marine ronde faite ici par le fils de Reinel¹²⁴ ; elle n'était pas achevée quand son père est arrivé ici, et son père a fini le tout et positionné les terres des Moluques. » (Brotton, 2013, p. 214). Le 22 septembre 1519, l'expédition quitta le port de Sanlucar de Barrameda (document 66), nous ne ferons pas un compte-rendu complet du voyage. Trois points nous semblent nécessaire à aborder : les conditions difficiles de ce voyage, la découverte du détroit, et la fin tragique de cette circumnavigation. Ces éléments constituent la colonne vertébrale de cette exploration qui allait marquer l'histoire occidentale.



Tracé de la navigation faite par Fernand de Magellan

Document 66 - Carte du monde avec le tracé de la navigation de Fernand de Magellan par Battista Agnese, 1543 (Source : http://expositions.bnf.fr/marine/grand/por_322.html) (Localisation : BNF)

124. Famille de cartographes portugais au XVI^{ème} siècle.

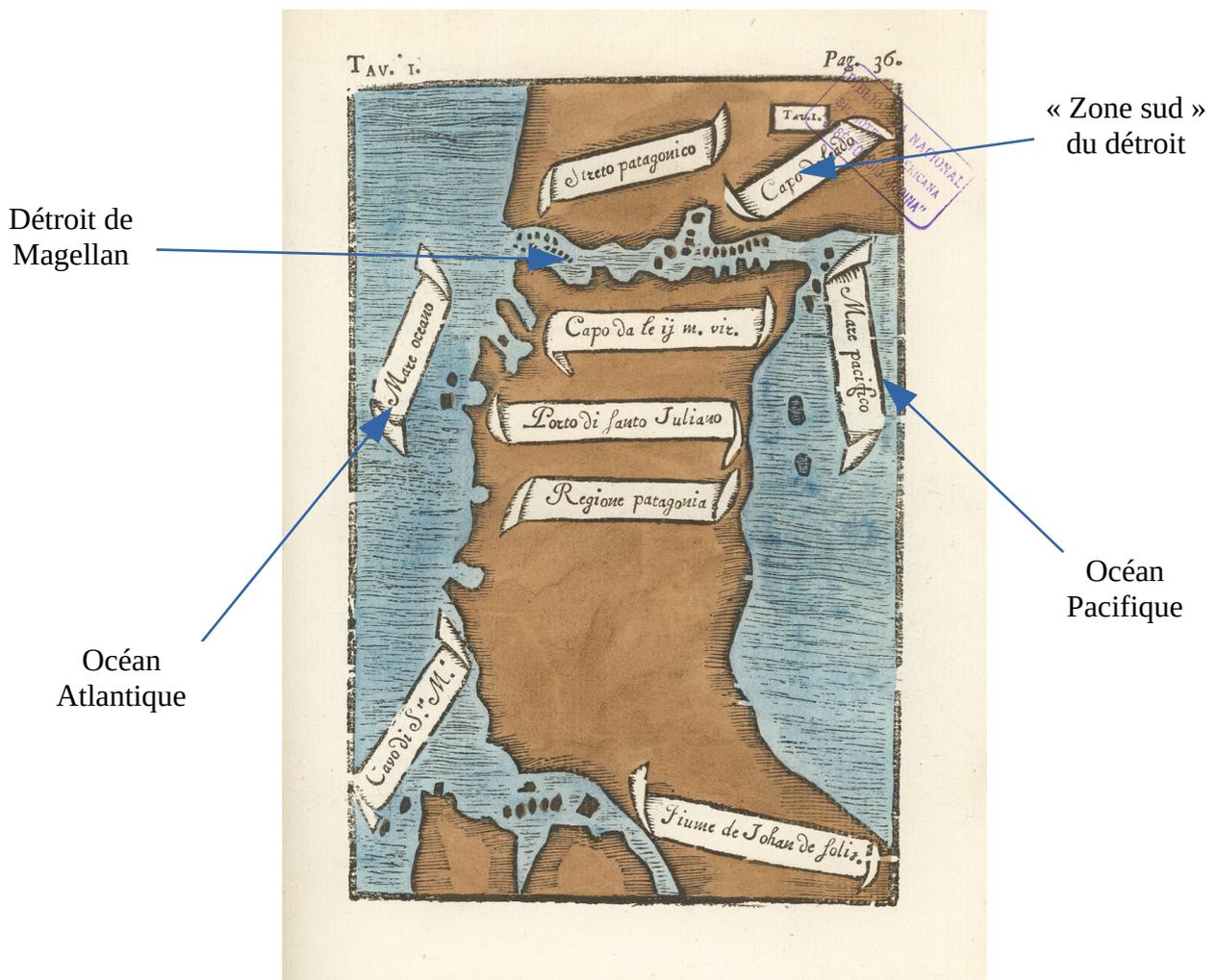
Le récit de voyage intitulé *Navigation & découverte de l'Inde supérieure & îles de Malucque où naissent les clous de girofle, faite par Antonio Pigafetta, vicentin et chevalier de Rhodes, commençant en l'an 1519* demeure la source écrite la plus intéressante concernant l'étude du voyage de Fernand Magellan¹²⁵. C'est un récit fiable et réputé même si nous ne possédons qu'une version tardive (De Castro, 2017, p. 67, 72). Comme on peut le voir, l'écrivain italien a parfaitement retranscrit l'ambiance pesante du voyage. En juillet 1520, les navires se trouvent à proximité des côtes de l'Amérique du sud. Voici comment Pigafetta a décrit ce passage : « *A peine eûmes-nous mouillé dans ce port que les capitaines des quatre autres vaisseaux firent un complot pour tuer le capitaine général [...] Le complot fut découvert : on écartela le premier, et le second fut poignardé. On pardonna à Gaspard de Casada, qui quelques jours après médita une nouvelle trahison. Alors le capitaine-général, qui n'osait pas lui ôter la vie [...] le chassa de l'escadre et l'abandonna sur la terre des Patagons, avec un prêtre son complice* » (Jansen, 1801, pp. 36-37). A cela, le climat et le cadre géographique rendaient le voyage encore plus difficile : « *Il nous arriva dans cet endroit un autre malheur. Le vaisseau le Saint-Jacques, qu'on avait envoyé détaché pour reconnaître la côte fit naufrage [...] [Dans les lignes qui suivent, l'auteur fait une description plus générale concernant le climat de la côte qui se trouve à proximité du lieu de naufrage] le chemin très incommode et fatigant, au milieu des épines et des broussailles, à travers lesquelles on était obligés de passer la nuit, n'ayant d'autres boissons que la glace* » (Jansen, 1801, p. 38). En d'autres termes, nous pourrions résumer cette première partie du voyage de la manière suivante : aucune découverte majeure ne fut faite et le succès de l'expédition était incertain.

Néanmoins, le 21 octobre 1520, ce voyage a pris une tournure nouvelle. Il allait rentrer dans l'Histoire. Pour rappel, l'objectif de cette expédition était de découvrir une nouvelle route méridionale afin d'accéder aux régions des épices. Jusqu'à maintenant, la situation avait été tendue et aucune découverte probable n'avait été faite. Sans succès, les navires longeaient la côté méridionale américaine. Antonio Pigafetta évoque la journée du 21 octobre 1520 : « *Etant par la latitude 52 degrés de la latitude méridionale, nous trouvâmes un détroit que nous appelâmes le détroit des onze milles vierges, parce que ce jour là leur était consacré. Ce détroit, comme nous le vîmes par la suite, est long de quatre cent quarante milles ou cent dix lieues maritimes [...] et va aboutir à une autre mer, que nous appelâmes mer Pacifique. Ce détroit est environné de montagnes très élevées et chargées de neige ; il est aussi très profond [...] Tout l'équipage était si persuadé que ce détroit n'avait point d'issue à l'ouest, qu'on ne se serait pas avisé même de la chercher sans les grandes-connaissances du capitaine-général* » (Jansen, 1801, p. 40)¹²⁶. Cette première

125. Pour nos travaux, nous nous sommes appuyés sur l'édition française publiée en 1801 chez H. J. Jansen.

126. Entre les pages 40-49, l'auteur effectue une description complète du passage dans le détroit éponyme.

description du détroit de Magellan nous laisse penser l'impression d'immensité qui a pu frapper les équipages lors de cette traversée. D'autres marins tenaient également leur journal. Concernant ce passage, seule la description faite par le Vénitien reste la plus détaillée. Ce qui frappe également dans ces lignes, c'est la réalisation d'une description finalement peu précise, trois éléments la caractérisent : le sentiment d'immensité, le paysage montagneux, et la neige. Au delà, Antonio Pigafetta reste assez laconique. Ce récit s'accompagne d'une petite carte tracée par le voyageur italien. Ce fut la première réalisation occidentale présentant le détroit éponyme (document 67). Orientée au sud, cette carte nous montre la projection mentale de cette région. Avec un tracé assez simpliste, ce document résume parfaitement l'état des connaissances concernant cette zone, il y a un détroit qui permet de passer d'un océan à un autre. Cependant, nous ne savons pas ce qu'il y a au sud de ce détroit, cette méconnaissance se matérialise par la représentation d'une bande de terre rectangulaire allant jusqu'au cadre limitant la carte.



Document 67 - Carte du détroit des onze milles vierges par Antonio Pigafetta – 1521
 (Source : Jansen, 1801, p. 41)

Avant de nous intéresser au rôle de cette découverte dans la théorie australe, regardons rapidement comment se termina l'expédition menée par Fernand de Magellan. Comme le montre le document 88, Fin février ou début mars, les navires sont arrivés aux Moluques (document 68). La situation semble dans un premier temps favorable. Le roi de Cebu, sa famille, et ses sujets ont été baptisés le 14 mars 1521 (De Castro, 2017, p. 47). Malheureusement, la situation est devenue rapidement chaotique pour les troupes espagnoles, ainsi le roi Lapu-Lapu (1492-1592) refusa de se soumettre et entra en conflit avec Fernand de Magellan. Les deux protagonistes se sont alors retrouvés sur l'Île de Mactan afin d'en découdre. Voyons comment Antonio Pigafetta a décrit les derniers moments du capitaine portugais: « *Et ils nous suivirent, nous jetèrent des flèches envenimées par quatre ou cinq fois, si bien qu'eux, reconnaissant le capitaine se tournèrent vers lui et lui lancèrent par deux fois des flèches tout auprès de sa tête [...] Un Indien lui jeta une lance de canne au visage et lui le tua soudaine de sa lance et la lui laissa dans le corps. Puis il voulut mettre la main à son épée, mais ne la put tirer qu'à moitié, en raison d'une plaie [...] Ces gens voyant cela, se jetèrent tous lui, dont l'un avec un grand javelot lui donna un grand coup dans la jambe gauche, par laquelle il chuta le visage en avant, et tout soudain ils se ruèrent sur lui [...] si bien qu'ils occirent notre miroir, notre lumière, notre réconfort, notre vraie guide » (De Castro, 2017, p. 144). Fernand de Magellan venait de mourir.*



Document 68 – Carte du voyage aux Moluques
(Source : De Castro, 2017, p. 46)

Par plusieurs aspects, ce voyage marqua considérablement l'histoire de la géographie occidentale, ce fut tout d'abord la première circumnavigation réalisée par un équipage européen. Ensuite, concernant l'étude du Continent Austral, la découverte du détroit de Magellan allait inspirer fortement la théorie australe. Les cosmographes comme les cartographes se sont appuyés sur cette expédition pour (re)penser l'existence d'une terre antipodale.

8.2) Les premières représentations cartographiques du détroit de Magellan

Comment la cartographie a-t-elle intégré cette découverte ? Analysons maintenant quelques productions cartographiques contemporaines de cette expédition. Dans les paragraphes qui vont suivre, nous nous sommes bornés à la décennie 1521-1530, cette période correspond aux années suivant la découverte du détroit. Pour ce temps, il était donc intéressant d'étudier comment les artistes ont pensé ce détroit et l'ont intégré dans la construction du mythe austral. Nous n'avons pas procédé à l'analyse des cartes après 1531. Nous sommes partis du principe que cette représentation cartographique n'était plus nouvelle mais était en train de devenir un *topos*. Afin d'éviter à nouveau un effet de loupe, nous avons tenté également de mettre en perspective cette représentation en l'intégrant dans une analyse plus généraliste des productions durant cette décennie.

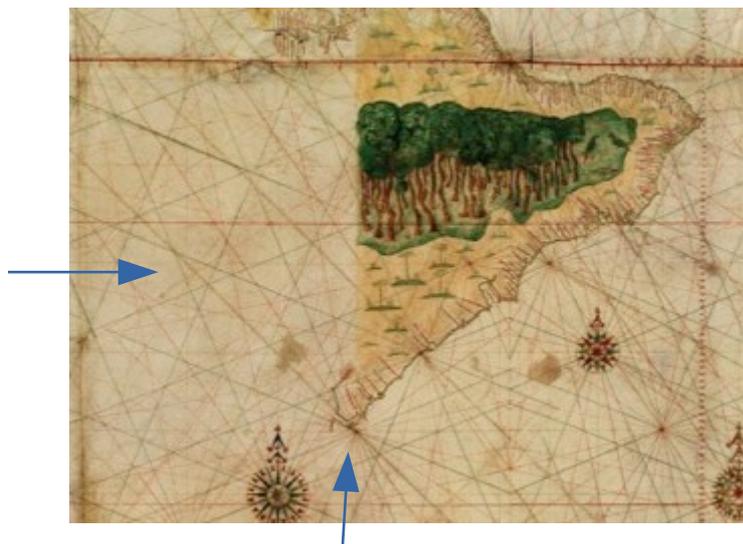
On peut considérer la *Geocarta Nautica Universale* (1523) comme étant la première carte présentant les découvertes faites durant la circumnavigation de Fernand de Magellan (document 69). Cette pièce a été réalisée par Giovanni Vespucci (14.. - 15 ..), neveu d'Amerigo, il succéda à son oncle comme *piloto mayor* à la cour d'Espagne¹²⁷. Il était en charge de préparer des nouvelles expéditions. Si nous comparons cette carte avec les récits des voyages déjà étudiés, nous voyons une retranscription cartographique assez fidèle, on représenta ce détroit d'une manière très simple (document 70). Un canal avec une bande de terre au sud dont nous ne savons pas si c'est une île, ou autre chose. Ce détroit débouche sur la « mer Pacifique » découverte par le navigateur portugais. L'auteur ne représenta aucune Terre Australe.



Document 69 – *Geocarta Nautica Universale* (1523 – Giovanni Vespucci)(Source : <http://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/3331-geocarta-nautica-unive-3331-turin.pdf>)

127. Nous nous sommes appuyés sur la fiche biographique réalisée par la BNF : <https://data.bnf.fr/fr/15153467/giovanni-vespucci/> (consulté le 15/10/2020).

« Mer
Pacifique »



Représentation du détroit
de Magellan

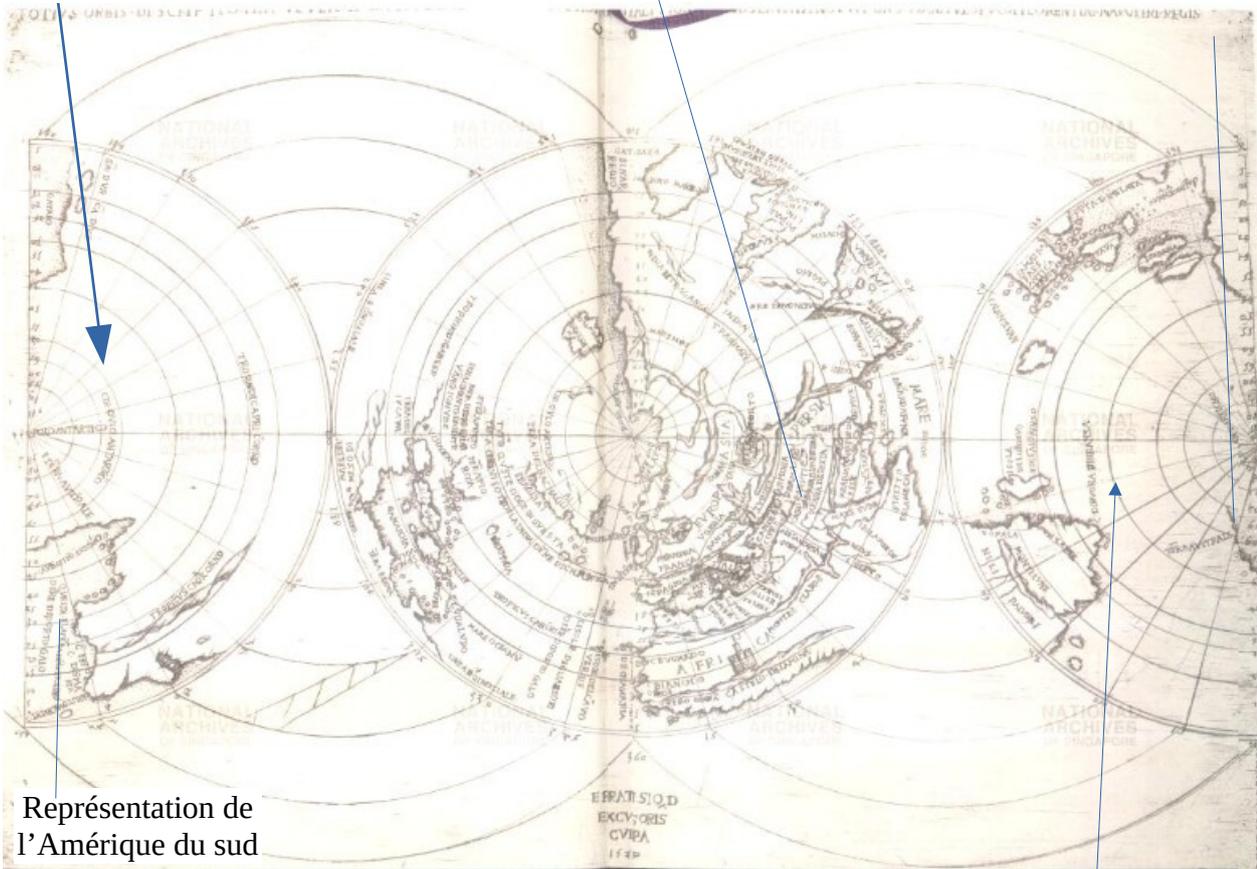
Document 70 – Représentation de l’Amérique méridionale dans la *Geocarta Nautica Universale* (1523 – Giovanni Vespucci) (Source : <http://www.myoldmaps.com/renaissance-maps-1490-1800/3331-geocarta-nautica-unive/3331-turin.pdf>)

L’analyse de la production de Giovanni Vespucci demeure très intéressante pour notre sujet. En effet, celui-ci réalisa deux cartes en peu de temps, le document 70 nous présente une première carte où le détroit de Magellan a été représenté sans connexion avec la Terre Australe. En 1524, il réalisa une seconde production (document 71), la *Totius Orbis Descriptio Tam Veterum Quam Recentium Geographorum* qui présente une vision légèrement différente concernant notre sujet d’étude. Cette différence peut s’expliquer de la manière suivante : nous sommes dans des latitudes où les connaissances géographiques restent fragiles, ainsi nous pouvons retrouver des hypothèses contraires. L’absence de certitude vient finalement alimenter ces différences. Concernant le document 71, le détroit de Magellan semble absent de cette représentation, ou du moins on ne le représenta pas de manière concrète. De plus, deux références signalent la présence d’une Terre Australe (vers les latitudes 60-70 degrés sud), une inscription est ajoutée au sud du continent américain et une seconde accompagne le tracé incomplet d’une île au sud du continent africain. En l’absence de représentation du détroit éponyme, il est difficile de voir un lien entre ces références et le canal.

Représentation de l'Europe et du
nord de l'Afrique

« Terre Australe »
et tracé incomplet

« Terre
Australe »



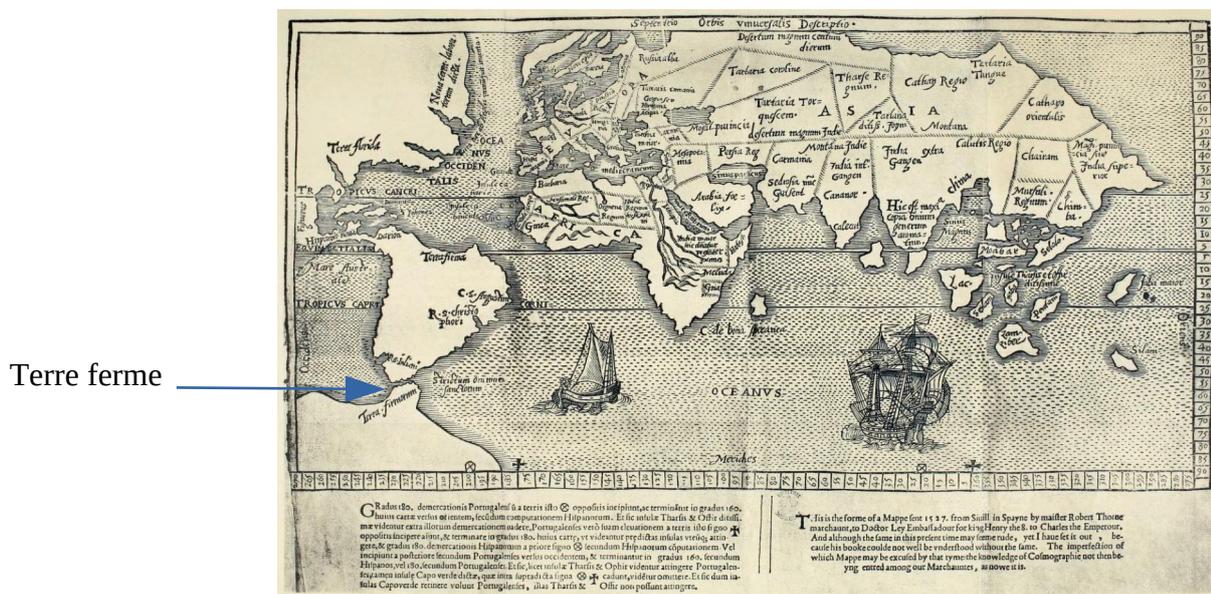
Représentation de
l'Amérique du sud

Représentation de
l'océan Indien

Document 71 – *Totius Orbis Descriptio Tam Veterum Quam Recentium Geographorum*
par Giovanni Vesputi (1524)

(Source : https://www.nas.gov.sg/archivesonline/maps_building_plans/record-details/64015296-bb11-11e8-ab1b-001a4a5ba61b) (Localisation : British Library)

En 1527¹²⁸, Robert Thorne réalisa une mappemonde (document 72) afin de démontrer l'intérêt de la recherche d'un passage vers le nord de l'Asie. Ce marchand anglais produisit cette carte pour l'ambassade anglaise en Espagne¹²⁹. Ce document ne semble pas présenter un intérêt majeur pour notre recherche. Sa fabrication ne concernait en aucun cas la « géographie méridionale ». Pour autant, il est assez intéressant de voir comment le cartographe a représenté notre zone d'étude, et finalement comment il a cartographié une « région annexe » par rapport à l'objectif donné. La Terre de feu a été dessinée d'une manière exagérée. Signalons une seule indication : « *Terra firmorem* » [terre ferme]. Dans ses proportions, cette région est aussi grande que l'Amérique du Sud ou l'Europe. Néanmoins, nous pouvons nous interroger sur le choix de ce tracé. Aucune justification n'a été faite par l'auteur concernant cette représentation. Nous devons donc nous cantonner à plusieurs hypothèses. Ce figuré est-il le fait d'un tracé « grossier » typique du style de l'auteur ? Ou est-ce une volonté de témoigner de l'existence d'une terre vaste ? Dans ce sens, l'auteur extrapolerait alors la description faite du voyage de Fernand de Magellan. En l'absence de source, la validation d'une hypothèse est ici difficile. Néanmoins, ce tracé du document précédent confirme à nouveau la méconnaissance de la zone.



Document 72 – Mappemonde par Robert Thorne (1527)
(Source : *Divers voyages* par Richard Hakluyt (1582))

128. Carte publiée en 1582.

129. Nous nous sommes appuyés sur l'article du professeur Richard Unger publié ici :

https://www.brown.edu/Facilities/John_Carter_Brown_Library/exhibitions/cartographic/pages/unger.html
(consulté le 15/10/2020)

Dans cette sous-partie, les différents exemples cités nous invitent à réfléchir sur le rôle des bordures dans les travaux cartographiques. En d'autres termes : comment les cartographes ont joué avec le cadre pour représenter la marge (le lointain). Nous distinguons deux catégories. Les productions de Battiste Agnese et Giovanni Vespucci ont représenté la région du détroit de Magellan avec un espace maritime vide dans sa partie méridionale. Nous supposons que les auteurs pensaient possible l'existence d'autres terres. Un intervalle avait été laissé entre le cadre et la terre. Inversement, Robert Thorne ne laissa aucun intervalle entre ce vaste cap et le cadre. La région est accolée à la bordure. Le cartographe a-t-il fait ce choix afin d'éluder l'absence de réponse concernant la connaissance géographique de cette région ? Cette hypothèse est fort probable. En choisissant cette option, Robert Thorne a opté pour une non-représentation de la marge. Le confins cartographique devient le cadre.

Cette malléabilité de l'espace s'appuie sur plusieurs éléments. Dans les chapitres précédents, nous avons démontré que les confins étaient considérés comme des contrées anormales dans les représentations occidentales. Les montres peuplaient ces terres. L'absence de connaissance géographique permettait l'existence d'un imaginaire. En outre, nous le verrons dans les prochains chapitres, des inscriptions étaient parfois indiquées dans la marge. C'était des informations peu fiables qui devaient être vérifiées (Pelletier, 2002, paragraphe 11)¹³⁰. Le cadre est donc un support possible (avec une utilisation variée) afin de décrire les régions géographiques méconnues .

8.3) La difficile assimilation de la circumnavigation de Fernand de Magellan dans la construction australe

Pour ces premières années, nous pourrions multiplier les exemples, le constat resterait le même. Globalement, les cartographes ont rapidement intégré cette référence mais avec différents degrés d'interprétation. Pour certains, une simple indication suffisait, d'autres ont préféré représenter cette découverte mais avec un tracé incomplet matérialisant le doute concernant sa superficie totale. Sur cette période, nous n'avons trouvé aucune production faisant directement le lien entre le Continent Austral et le détroit de Magellan. Comme nous le verrons, celui-ci sera fait dans les années suivantes. Néanmoins, certaines cartes laissent planer un doute, concernant la représentation exagérée du document 72 doit-elle se comprendre dans ce sens ? En l'absence de référence écrite, il est difficile de valider ou non cette hypothèse.

130. En ligne : <https://books.openedition.org/editionsbnf/1062>

Il en est de même concernant la représentation faite par Franciscus Monachus (document 73)¹³¹. Nous ne connaissons pas de manière précise la vie de l'auteur¹³² ni la date de production du document. On suppose que celui-ci fut réalisé entre 1527-1530. Cette reproduction papier se trouve dans un traité intitulé *De Orbis situ*. A l'origine, il était accompagné d'un globe qui est aujourd'hui disparu. Que voyons-nous sur ce document ? Un schématique Continent Austral a été dessiné. Celui-ci prend la forme d'une cuvette s'étendant tout le long de l'hémisphère sud. Nous pouvons lire l'indication suivante : « *Hec pars orbis nobis navigationibus detecta nundum existit* » [*Cette partie du monde a été révélée par des navigations mais elle ne s'est pas encore manifestée*]. Cette inscription demeure très mystérieuse. Elle évoque l'existence d'une Terre Australe qui fut observée par des navigateurs. Cependant, cette terre n'est pas connue, le tracé proposé par Franciscus Monachus est donc hypothétique. A quelles navigations, l'auteur a-t-il fait référence ? Une fois encore, celui-ci n'a pas développé son propos. Cette citation laconique pose problème. Dans ce traité, c'est la seule référence concernant les explorateurs de la zone australe. Ces derniers sont peut-être ceux évoqués dans le chapitre 7. Fernand de Magellan est certainement aussi une autre source permettant la construction de cette représentation. Nous supposons cette hypothèse car cet ouvrage fut dédié à Charles Quint. Pour rappel, ce souverain avait commandité le voyage de Fernand de Magellan. Franciscus Monachus était donc très certainement informé des résultats du voyage.

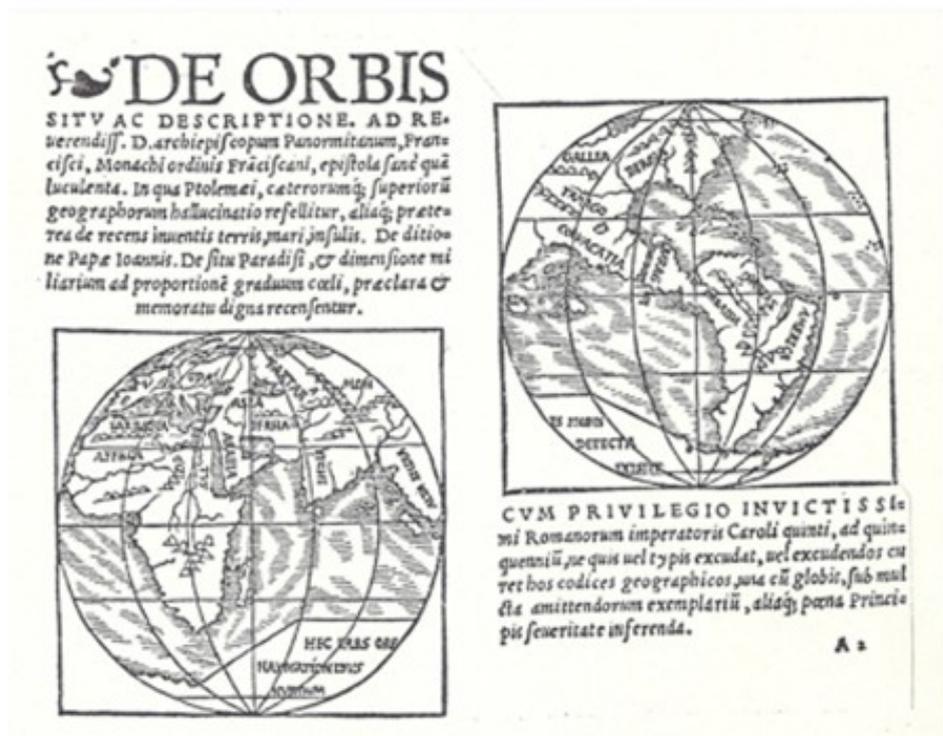
Avec cet exemple, on intégra cette circumnavigation dans la sphère australe. Elle était devenue un argument prouvant l'existence d'un continent méridional. La production de Franciscus Monachus n'était pas simplement une œuvre géographique. C'était également un traité de propagande. Le Continent Austral en était le centre. L'auteur a tracé deux globes qui symbolisent la division du monde suite au traité de Tordesillas. Dans son ouvrage, il encourage Charles Quint à coloniser cette terre. Nous pouvons lire¹³³ : « *Reliqua australis ore etiamnum in obscuro latent, mihi tamen admodum sit verisimile eam orbis partem non integri atque obduci pelago. Quin coniecturae sunt et argumenta vastas illic et patentes insulas, regionesque iacere, sed propter locorum intercapedinem, solique infrugiferam indolem, minus celebratas* » [*Même si la grande partie des côtes méridionales sont maintenant dans l'obscurité, il semble cependant que cette région ne soit pas totalement couverte et enveloppée par l'océan. En effet, il y a des conjectures et des preuves qu'il y a des îles et des régions vastes et ouvertes, mais en raison de l'espace restreint des lieux et de la nature infructueuse du sol, elles sont moins célèbres*]. Il poursuivit ainsi sa réflexion : « *At Caesaris nostri exploratoribus multo ingens orbis pars sese aperuit, nudavit,*

131. Alfred Hiatt a réalisé une analyse complète de ce document (Hiatt, 2008, pp. 215-217).

132. Il était professeur à l'Université de Louvain.

133. Citations tirées de l'analyse d'Alfred Hiatt.

retexit. » [Mais nos hommes, les éclaireurs de César, ont découvert une très grande partie du monde.]. Cette dernière citation nous montre l'intégration de la Terre Australe dans la pensée impériale de l'auteur. Nous pouvons même supposer qu'il fait référence aux hommes de Fernand de Magellan concernant la découverte de cette terre.



Document 73 – *De Orbis situ ac descriptione* par Franciscus Monachus (1527-1530)
(Source : Hiatt, 2008, p. 217)

8.4) La mise en texte de la découverte magellane

Ces différents exemples nous montrent que la pensée du Continent Austral s'inscrit avant tout dans une construction idéologique. En effet, si nous reprenons le cheminement intellectuel des cartographes étudiés, ces derniers ont globalement eu accès aux mêmes informations. Nous parlons ici de la découverte d'un vaste détroit dont nous ne connaissons pas la partie méridionale. Sur ce point, en fonction des cartographes, nous avons vu trois constructions différentes : un tracé incomplet symbolisant le doute, aucun tracé, la représentation d'une Terre Australe. Un choix intellectuel a guidé la construction de cette zone géographique. Qu'en est-il pour les cosmographes ? Comment ces savants ont-ils mis en texte cette découverte ?

Pour répondre à ces interrogations, nous allons rapidement analyser la production cosmographique dans les années suivant la découverte du détroit. Commençons notre propos avec un état des lieux de la question antipodale dans la cosmographie du début du XVI^{ème} siècle. Pour

cela, nous nous sommes appuyés sur le répertoire réalisé par Geoffroy Atkinson (Atkinson, 2010)¹³⁴, ce dernier a produit un vaste catalogue recensant l'ensemble des productions géographiques pendant la période de la Renaissance. Cette imposante recension (526 pages !) nous a démontré l'impossibilité de consulter l'ensemble des œuvres référencées. Nous avons donc consulté certaines productions avec un objectif précis : cerner le contexte scientifique dans lequel s'est déroulé le voyage de Fernand de Magellan.

Certains cosmographes ont évoqué ou ont indirectement fait l'hypothèse de l'existence d'une région antipodale¹³⁵. Ce fut le cas avec l'humaniste Pierre Martyr d'Anghiera (c. 1457-1526). Il a adressé les propos suivants à l'Archevêque de Braga le 1^{er} octobre 1493 : « *Colomb a navigué vers la rive ouest de l'océan Indien (comme il le croit lui-même) et [a découvert] les Antipodes* » [*Colonus quidam occiduos adnavigavit - ad littus usque indicum (ut ipse credit) – Antipodes*]. Plus loin nous pouvons également lire : « *[L'espoir de découvrir] des milliers d'Antipodes cachés* » [*latentes ... tot antipodum myriades*]¹³⁶. Cette lettre montre le lien fait par l'auteur entre la découverte de l'Amérique et la théorie antipodale. Selon lui, le continent découvert par Christophe Colomb est la terre antipodale. Cependant, celle-ci n'est pas unique, la seconde partie de la lettre montre l'espoir de l'auteur concernant la possible découverte d'autres terres similaires. Cette lettre a été rédigée en 1493. L'euphorie de la découverte américaine est la source de ce souhait. A partir de 1511, l'auteur publia son *De Orbe Novo Decades*, cet ouvrage compulse sur plusieurs décennies les voyages réalisés par les Européens. Plusieurs éditions furent publiées entre 1510-1520. A plusieurs reprises, Pierre Martyr d'Anghiera évoqua la question antipodale, il en est un ardent défenseur. Nous lisons : « *Chaque année, en effet, les Portugais atteignent les Antipodes Hyperboréens, et font commerce avec ces peuples. Je dis les Antipodes, et pourtant je n'ignore pas qu'il ne manque pas de savants illustres par leur génie et leur science, et même parmi eux quelques saints qui nient l'existence des Antipodes ! Il n'est pas permis de savoir à un seul homme de tout savoir ! Les Portugais ont dépassé, dans l'autre hémisphère, le cinquante-cinquième degrés !* » (Gaffarel, 1907, p. 235). L'humaniste a écrit ces lignes plusieurs décennies après sa première lettre. Quelles sont ses sources ? Dans cet extrait, il évoque le voyage des Portugais vers la latitude 55 degrés sud, l'ouvrage a été composé dans les années 1515-1516. Cette référence n'est donc pas celle de la circumnavigation de Fernand de Magellan. Il est certain que l'auteur évoque ici d'autres navigations dans ces régions. L'auteur a pu également mal retranscrire une coordonnée. Quoi qu'il en soit, dans ce contexte, le continent américain est à nouveau assimilé aux Antipodes. Cette hypothèse est confirmée par la citation suivante où l'auteur rappelle le rôle clef des Espagnols dans la découverte

134. Première édition en 1927.

135. Gardons à l'esprit, l'absence de référence antipodale chez Waldseemüller en 1507 (cf. chapitre 6).

136. Lettre rapportée par Alfred Hiatt (Hiatt, 2008, p. 193).

de cette terre : « [Les] vastes régions jusqu'alors cachées de l'univers, et aux terres occidentales situées presque aux Antipodes et découvertes depuis peu par les Espagnols » (Gaffarel, 1907, p. 135). Ce second exemple nous montre que la question antipodale n'était pas totalement absente de la sphère cosmographique. Néanmoins, sa pensée se focalisait sur une zone précise : le continent américain. D'un point de vue cartographique, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, nous avons retrouvé une pensée similaire. Les documents 56 – 57 - 58 montrent aussi un rapprochement entre ce nouveau monde et la théorie antipodale. Dans ces années, seule l'œuvre de Johann Schönerer semble distinguer ces deux régions. Les pièces 59 et 60 ont intégré une nouvelle terre distincte du continent américain : *Brasilie Regio*. La représentation de cette terre était à mettre en lien avec la publication d'un petit fascicule nommé le *Zeytung*.

La situation a-t-elle changé avec la découverte de Fernand de Magellan ? Cette nouveauté amena-t-elle les cosmographes à « déplacer » la question antipodale ? En cette décennie, plusieurs productions ont présenté un intérêt pour notre sujet d'étude. Dans la première partie de notre chapitre, nous avons déjà évoqué le travail de Franciscus Monachus (1524). Celui-ci a rédigé un petit opuscule accompagné d'une mappemonde avec une Terre Australe. Il a encouragé Charles Quint à sa colonisation. Malheureusement, Franciscus Monachus n'a pas cité ses sources, nous ne savons pas s'il s'était appuyé sur le voyage de Fernand de Magellan pour penser cette région. Néanmoins, cette hypothèse n'est pas à exclure. Abraham ben Mordecai Farissol (1451-1525) a été le premier cosmographe à publier une géographie en hébreu. En 1524, il publia *Iggeret Orhot Olam* [la lettre des doutes du monde], André Neher voit dans cet ouvrage un double intérêt (Neher, 1985, pp. 185-194)¹³⁷. C'est la première fois qu'un auteur juif évoque le Nouveau monde donc le continent américain. De plus, cette publication s'inscrit dans un cadre messianique, l'auteur fit le lien entre la découverte de l'Amérique et la recherche des Dix tribus perdues. Ces dernières seraient peut-être en Amérique. Quoi qu'il en soit, un élément nous concerne directement dans cette publication, nous pouvons lire l'anecdote suivante dans le chapitre 29 : «*Il y a environ vingt ans maintenant, cette découverte a été faite par les explorateurs au service du Roi du Portugal. J'ai eu la chance de me trouver par hasard à Florence, auprès du Prince Lorenzo de Medicis, lorsque lui fut envoyé par le Souverain Sultan d'Égypte un cadeau consistant en une girafe, des épices et du baume, et que dans son Palais, en présence de son fils Pierre, on exposa alors longuement ce sujet de l'existence réelle d'un vaste continent au sud de l'Équateur. De même j'ai vu de mes propres yeux, ici à Ferrare, à l'époque du Duc Hercule, un navigateur expert qui a sillonné cet Océan austral près d'une vingtaine d'années et nous a confirmé la découverte de ce nouveau grand Continent Austral...* » (Neher, 1985, pp. 186-187). Cette histoire pose plusieurs problèmes. Tout

137. Pour l'étude de l'œuvre d'Abraham Farissol, nous nous sommes appuyés sur les propos de cet universitaire.

d'abord, l'auteur évoque l'existence d'un continent dans les latitudes australes, il s'appuie sur les explorations portugaises afin de justifier son propos. Ce texte a été rédigé vers 1524 mais le récit est situé 20 ans avant. *De facto*, la navigation de Fernand de Magellan doit être écartée, celle-ci n'avait pas encore eu lieu. Une fois encore, nous sommes face à un auteur qui ne nomme pas ses sources. Dans la première partie de l'extrait, il évoque des « *explorateurs au service du roi du Portugal* », ces derniers auraient trouvé au sud de l'Équateur un continent. Cette description n'est pas sans rappeler les explorations menées par Amerigo Vespucci. L'évocation du prince Lorenzo de Medici, commanditaire des voyages, pourrait confirmer cette idée. Néanmoins, il est difficile d'identifier le « navigateur expert » qui aurait sillonné l'océan austral confirmant ainsi l'hypothèse continentale. Nous manquons d'informations pour connaître l'identité de ce voyageur qui aurait résidé à Ferrare. Plusieurs questions restent sans réponse : Qui était-il ? Où a-t-il voyagé ? Quand a-t-il voyagé ? Quand Abraham Farissol l'a-t-il rencontré ?

La publication de ce cosmographe demeure néanmoins très intéressante pour notre étude car celui-ci n'a jamais traité la découverte du détroit de Magellan. Peut-être n'était-il pas informé de ce voyage ? A nouveau, l'évocation de la Terre Australe est à rapprocher de l'exploration du continent américain. Dans l'esprit du cosmographe juif, il est important de souligner le rapprochement fait entre voyage, mythe géographique, et croyance. La découverte permet de donner un cadre cosmographique à des épisodes religieux.

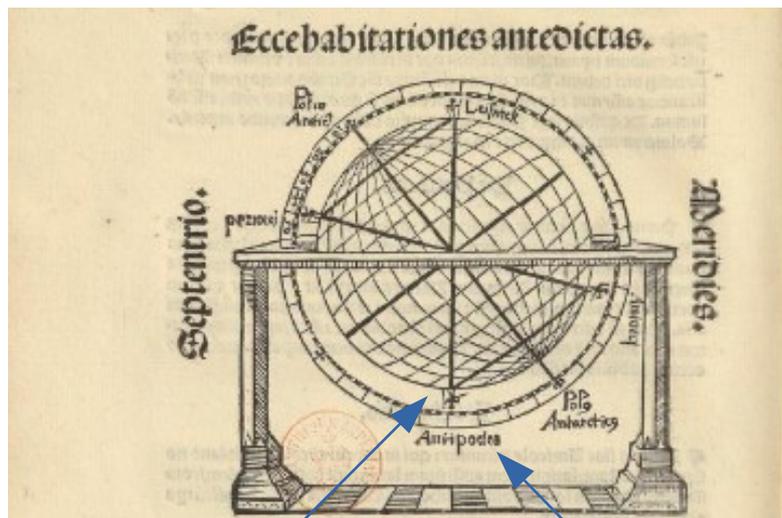
Au XVI^{ème} siècle, la cosmographie de Peter Apian (1495-1552) a connu un grand succès. Celle-ci a été plusieurs fois éditée et commentée en langue française¹³⁸. Dans ces nouvelles éditions, le savant Gemma Frisius (1508-1555) a fait un travail important d'actualisation des connaissances. Il apportait un regard nouveau sur les travaux de Peter Apian. Gemma Frisius a notamment évoqué le voyage de Fernand de Magellan et le Continent Austral¹³⁹. Qu'en est-il dans l'édition originale ? En 1524, Peter Apian publia le *Liber Cosmographicus* dans lequel l'auteur s'est intéressé à trois thèmes: la cosmographie, la navigation, et l'astronomie. Nos deux sujets ont-ils déjà été traités ? Dans l'édition latine, aucune référence n'est faite au voyage de Ferdinand de Magellan, l'auteur n'était peut-être pas informé de son existence (ou de ses conclusions). Néanmoins, il a accordé un chapitre à la question antipodale (Apian, 1524, folios 55-56)¹⁴⁰. Ce chapitre se présente comme un rapide état des lieux concernant cette thématique. L'auteur admet l'existence des Antipodes. Ces régions se trouveraient dans l'hémisphère méridionale. Il s'inscrit dans une vision antipodale classique. Les habitants de ces régions vivent la tête à l'envers. Les géographes romains sont une

138. Signalons deux grandes éditions : celle de Grégoire Bonte (1544) et celle d'Anvers (1581).

139. Dans le chapitre suivant, nous étudierons les éditions commentées par Gemma Frisius. Celui-ci a rédigé une première édition latine « actualisée » en 1529. Nous ne l'avons pas consulté.

140. Édition latine consultable ici : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55013430s/f1.item> (consulté le 22/10/ 2019)

source première pour Peter Apian (Strabon et Pline). Nous pouvons confirmer ses propos avec la citation suivante : « *Les Antipodes sont appelés ceux qui vont avec leurs pieds droits contre les nôtres [...] Nous savons vraiment qu'il y a des Antipodes. Desquels si vous désirez plus savoir, lisez Pline* » (Apian, 1544, chapitre XVI)¹⁴¹. Dans l'édition originale, le dessin d'un globe accompagne cette citation, nous voyons un petit personnage la tête à l'envers symbolisant la région antipodale (document 74).



Petit habitant des Antipodes

« Antipodes »

Document 74 – Globe représentant la division du monde (1524)

(Source : Apian, 1524, folio 56 [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55013430s/f74.item.zoom>])

Nous l'avons signalé dans le paragraphe précédent, l'œuvre de Peter Apian fut abondamment commentée et le savant Gemma Frisius effectua dès 1529 un premier travail d'actualisation. Ce médecin, étudiant à l'Université de Louvain, a été indéniablement marqué par cette publication¹⁴². En 1524, Peter Apian publia sa cosmographie, Gemma Frisius en proposa une version mise à jour cinq ans après. Malheureusement, cette édition n'a pas été consultée, cependant Gemma Frisius publia en 1530 un second ouvrage. Celui-ci s'intitule *De principiis astronomiae et cosmographiae*¹⁴³. Ce fut ici son premier propre texte publié. Violaine Giacomotto-Charra en résume ainsi la teneur : « *C'est dans le cadre de cette dernière activité que s'inscrit en réalité la*

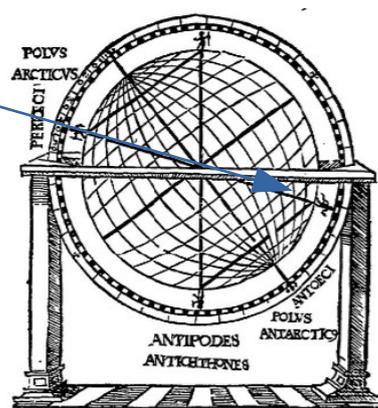
141. Propos rédigés par Peter Apian sans aucune modification ultérieure.

142. Et probablement élève de *Franciscus Monachus* ...

143. Violaine Giacomotto-Charra a publié un chapitre consacré à cet ouvrage (Giacomotto-Charra, 2008).

rédaction du *De principiis astronomiæ et cosmographiæ*. Celui-ci est bien, comme son nom l'indique, un manuel d'initiation, mais il était à l'origine destiné à accompagner le tout premier globe produit par Gemma, dont il forme le commentaire explicatif [...] le *De principiis* n'est pas original en soi (il suffit de comparer son plan et son contenu à ceux de la *Cosmographie d'Apian* pour s'en convaincre). » (Giacomotto-Charra, 2008, paragraphes 3 et 4). Cette assertion nous permet de comprendre dès maintenant la source à l'origine de cet ouvrage : Peter Apian. La consultation de ce livre nous a certainement permis de mieux supposer la construction de l'édition non-consultée de 1529. On peut imaginer une certaine continuité entre ces différentes publications. Concernant notre sujet d'étude, que pouvons-nous retenir de la cosmographie de 1530 ? A nouveau, aucune référence n'a été faite au sujet de Fernand de Magellan, le continent américain est évoqué en ces termes : « *Amérique est ainsi dicte de Americq Vestpusien, qui à trouvé icelle : les autres l'ont appelée Brisille, de laquelle n'avons encores certaine assurance si c'est isle ou terre ferme* » [orthographe originale] (Frisius, 1556, folio 141)¹⁴⁴. Le voyage d'Amerigo Vespucci est à nouveau considéré comme un élément clef dans la construction géographique du continent américain. Gemma Frisius admet également sa méconnaissance concernant cette région. Il ne sait pas si c'est une simple île ou un vaste continent. Quoiqu'il en soit, il divise le monde en quatre parties : Europe, Afrique, Asie, et Amérique (Frisius, 1536, folio 137). Cette organisation du monde lui permet de supposer l'existence d'une région antipodale. Pour cela, Gemma Frisius s'est appuyé sur les propos de Peter Apian. Il a copié le dessin représentant avec globe avec un petit personnage la tête à l'envers symbolisant les habitants de ces régions (documents 74 et 75).

Petit habitant des Antipodes



Document 75 – Globe représentant la division du monde (1529)
(Source : Frisius, 1529, folio 18)

144. Édition française traduite par Claude de Boissière (1556).

Que pouvons-nous conclure concernant le voyage de Fernand de Magellan ? Indéniablement, par sa « découverte », cet homme a marqué l'histoire des explorations. Première circumnavigation occidentale, cette navigation a ouvert de nouvelles voies et elle a encouragé l'exploration européenne des terres méridionales américaines et de la zone pacifique. Néanmoins, comme nous l'avons signalé, l'influence scientifique de ce voyage fut mitigé. Dans la décennie suivant cette exploration, le monde cartographique semble avoir relativement intégré ce voyage et plusieurs artistes ont représenté la fameuse Terre de Feu. Cependant, les cosmographes ont eu plus de mal à traiter cette « découverte ». Comment pouvons-nous expliquer ce phénomène ? Nous pouvons faire trois hypothèses. La diffusion et l'accès à une information n'étaient pas toujours une chose aisée. En fonction des canaux de communication (et des nationalités), certains artistes et cosmographes n'ont pas été informés de cette exploration. En outre, les cosmographes semblaient davantage marqués par l'exploration d'Amerigo Vespucci. Plusieurs exemples illustrent ce phénomène (Peter Apian, Abraham Farissol, etc.). Néanmoins, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, la navigation de Fernand de Magellan allait gagner en notoriété dans les décennies suivantes.

Concernant l'étude du Continent Austral, entre 1520 et 1530, certains cosmographes admettent l'existence d'une région méridionale en s'appuyant sur des sources anciennes ou en supposant son existence suite aux découvertes récentes. Aucun ne semble s'être appuyé directement sur Fernand de Magellan. Pour la cartographie, plusieurs artistes ont fait le choix de représenter une Terre Australe, il est difficile cependant de prouver le lien entre ces représentations et Fernand de Magellan en l'absence de preuves tangibles. Quoiqu'il en soit, nous pouvons voir cette décennie comme une période charnière pour la pensée australe, où différents courants de pensée ont commencé à s'articuler. Ils vont prendre une forme stable dans les décennies suivantes. La découverte du détroit de Magellan va aussi devenir une fondation importante dans la construction de la théorie australe.

Chapitre 9 - L'émergence et l'affirmation d'un modèle austral dans la pensée cosmographique (1520-1606)

Nous l'avons écrit dans le chapitre précédent, le voyage de Fernand de Magellan n'a pas influencé immédiatement la « sphère géographique », les tenants de la théorie australe se sont appuyés sur d'autres sources afin de supposer l'existence de cette terre. Nous allons le voir, le XVI^{ème} siècle est resté néanmoins un siècle clef dans l'histoire du Continent Austral. En effet, cette période fut un temps important pour la constitution de notre mythe géographique. Par leurs actions diverses, des acteurs ont contribué au développement de ce concept : des aventuriers, des cartographes, des voyageurs ont intégré volontairement ou involontairement ce concept dans leur représentation. L'hypothèse suivante a guidé notre étude : le XVI^{ème} siècle a été un « siècle d'or » pour la théorie australe.

9.1) L'affirmation de la représentation australe dans les productions cartographiques

Dans le chapitre précédent, nous avons démontré la difficulté à représenter les découvertes effectuées pendant la navigation de Fernand de Magellan. La représentation contemporaine du Continent Austral s'appuyait alors sur des sources plus anciennes. En outre, celui n'était pas toujours représenté. Pour la suite du XVI^{ème} siècle, nous avons constaté une augmentation des représentations cartographiques avec une Terre Australe. Sur quelles sources, se sont appuyés les cartographes ? Comment ont-ils représenté cette région méridionale ?¹⁴⁵ Dans cette sous-partie, nous allons présenter les documents clefs, nous avons recensé 144 pièces pour la période. Dans ces lignes, il n'est pas nécessaire d'analyser l'ensemble de ces documents, certaines œuvres ne présentent pas d'intérêt pour notre travail. D'autres sont des copies. Nous nous sommes donc bornés aux sources originales.

Commençons notre analyse avec une production extrêmement originale. Alfred Hiatt a qualifié cette dernière de « *représentation la plus originale* » du Continent Austral (document 76) (Hiatt, 2008, p. 212)¹⁴⁶. Cette mappemonde anonyme a été réalisée dans les années 1530. Elle a été intégrée dans une édition de la Géographie de Ptolémée. Que pouvons-nous voir sur ce document ?

145. La carte d'Agnes (1543) (document 66) montre toute la difficulté concernant cette thématique. La Terre de feu est représentée comme une île avec océan méridional laissant penser l'existence d'autres régions.

146. Pour cette analyse, nous sommes appuyés sur les propos d'Alfred Hiatt (Hiatt, 2008, pp. 210-213) et Chet Van Duzer (Van Duzer, 2007).

L'auteur a dessiné une vaste Terre Australe. Cette dernière s'étend tout le long de l'hémisphère méridional. C'est une représentation extrêmement riche. Le Continent Austral est représenté comme une terre irrégulière avec de nombreux caps et côtes écharpées. De nombreux fleuves percent ces terres et plusieurs villes et ports furent représentés. C'est une représentation extrêmement riche. Comment pouvons-nous interpréter ce tracé ? Son interprétation demeure complexe. Concernant les références topographiques, la très grande majorité renvoie à des noms génériques : « *fl. d. s. gregorio* » [*Fleuve de Saint Grégoire*] ou « *C. d. S. Andrea* » [*Cap de Saint André*]. Néanmoins, deux indications nous permettent de supposer les sources utilisées par l'artiste, celui-ci évoque le « *stretto de mengalianos* » [*le détroit de Magellan*] et la « *Regno Patalis* ». Le premier renvoie à la navigation de Fernand de Magellan. La découverte du détroit est ici assimilée au Continent Austral. La seconde indication renvoie aux travaux de Johann Schöner (cf. chapitre 7). Ce dernier s'était appuyé sur des références antiques pour supposer la localisation de cette terre dans des régions australes. Dernier élément à signaler, le cartographe a décrit la population habitant ces régions de la manière suivante : « *gens que habitat in has prouintia sunt Rubri e idolatri* » [*La race qui habite cette région est rouge et idolâtre*]. Cette réflexion doit être mise en relation avec les explorations européennes et les rencontres avec les populations indigènes. C'est donc une représentation très riche du Continent Austral mettant en relation différents éléments.

Stretto de mengalianos

*Gens que habitat in has
prouintia sunt Rubri e
idolatri*

Regno Patalis



Document 76 – Mappemonde ovale présente dans le manuscrit MS. Urb. Lat 274 (c. 1530, ff. 73-74) (Localisation : Vatican) (Source : https://digi.vatlib.it/view/MSS_Urb.lat.274)

Les productions cartographiques d'Oronce Fine (c. 1494-1555)¹⁴⁷ ont intégré également un Continent Austral (documents 77 et 78). Présentent-ils une autre forme? Entre ces différents documents, la projection diffère, Oronce Fine a utilisé une projection doublement cordiforme pour le document 77 puis une projection cordiforme pour le document 78. Dans les deux cas, la représentation australe demeure similaire, et celle-ci reste relativement proche de la mappemonde ovale (document 76). Que voyons-nous? La carte avec une projection polaire a été réalisée en 1531. Une vaste Terre Australe a été dessinée. Celle-ci présente une forme irrégulière. Plusieurs figurés signalent des zones montagneuses. Cette terre est appelée « *Terra Australis recenter inuenta, sed nondum plene cognita* » [*Terre Australe récemment découverte, mais pas pleinement explorée (connue)*]. Deux éléments sont à retenir. Ce tracé demeure hypothétique. L'auteur admet

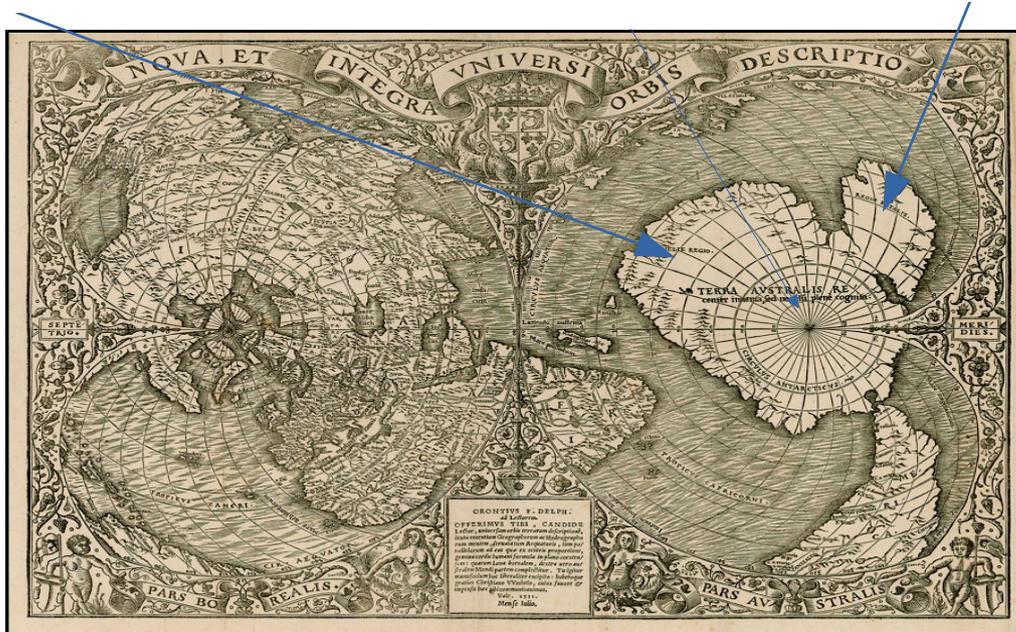
147. Pour compléter nos propos, cf. l'analyse faite par L. Langlois (Langlois, 1922, pp. 83-97).

l'existence du continent méridional mais cette terre demeure en partie inconnue. Seuls quelques points confirmeraient son existence. Sur sa carte, il cita la *Brasilie Regio* et la *Regio Patalis*, il s'appuya donc sur les travaux de Johann Schönner pour penser cette région. Les terres au sud du détroit de Magellan sont incorporées au sein du Continent Austral. La circumnavigation de l'explorateur portugais vient compléter les idées de Johann Schönner. Malgré sa projection cordiforme et donc sa structuration différente, la carte de 1534 présente une organisation similaire concernant la région méridionale. Signalons néanmoins deux points intéressants : le Continent Austral outrepassa le cadre cartographique. Doit-on comprendre ici une volonté du cartographe de sortir du cadre connu le Continent Austral ? En outre, la terre méridionale présente une coloration différente. Ce choix témoigne-t-il aussi d'une volonté similaire ?

Terra Australis recenter inuenta, sed nondum plene cognita

Brasilie Regio

Regio Patalis



Document 77 – Mappemonde doublement cordiforme par Oronce Fine (1531)
 (Localisation : BNF) (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8459584n>)

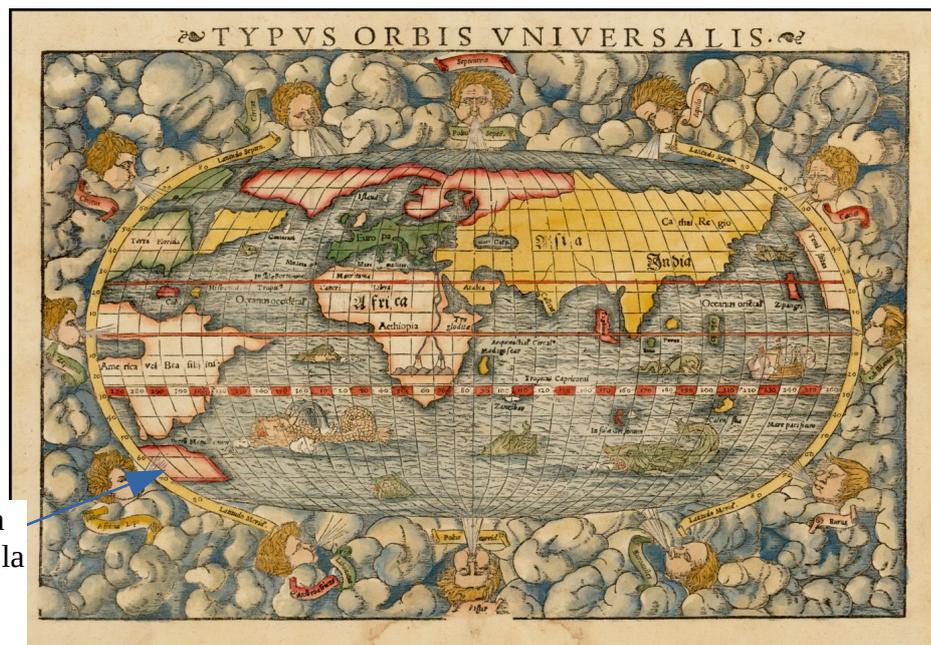
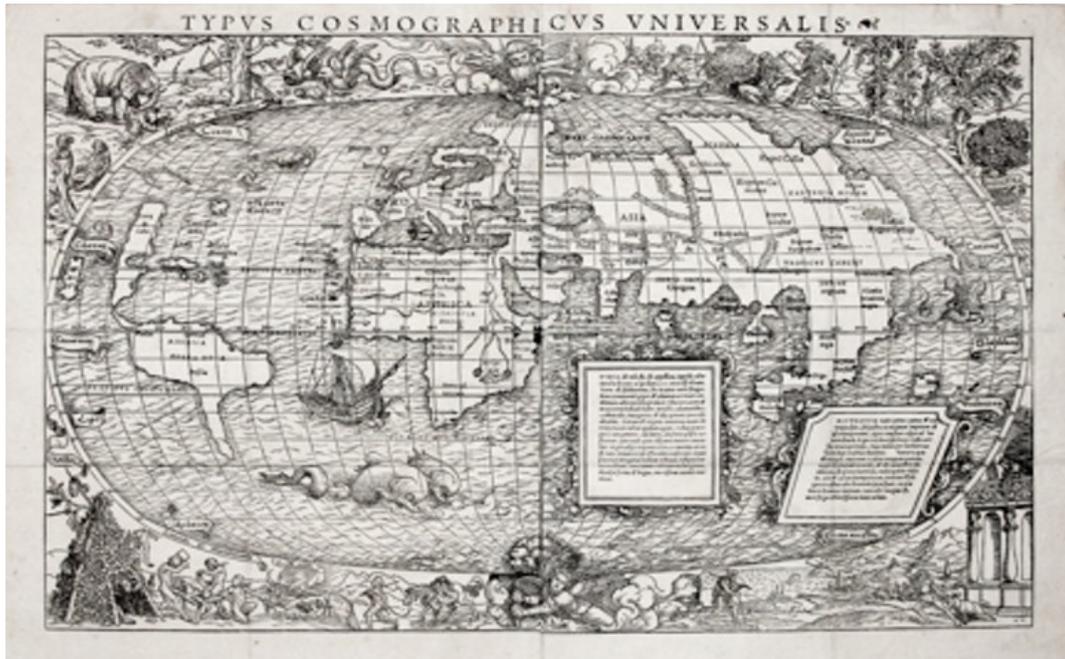
Continent
« hors cadre »



Document 78 – Mappemonde cordiforme par Oronce Fine (1534)
(Localisation : BNF)(Source : http://expositions.bnf.fr/marine/grand/por_337.htm)

La multiplication de ces représentations australes ne doit pas faire oublier l'existence d'autres productions où aucune terre méridionale n'a été cartographiée. C'est le cas avec les productions de Sebastian Münster (c. 1488-1542). Ce dernier a réalisé deux cartes en 1532-1535 et 1540 (documents 79 et 80). Dans les deux cas, notre objet d'étude n'a pas été représenté, la production de 1532-1535 a exclu totalement tout tracé dans les latitudes méridionales. La mappemonde de 1540 présente une organisation légèrement différente pour ces régions. Une vaste île a été tracée dans les latitudes correspondant au détroit de Magellan¹⁴⁸. Sa représentation intrigue. Pourquoi l'auteur a-t-il fait ce choix ? Laisse-t-il la place au doute ? Est-ce une représentation définitive ? Répondons dès maintenant par la négative. La production postérieure de Sébastian Münster nous apporte une réponse (1544).

148. La mappemonde de Batista (1544) présente une organisation similaire.

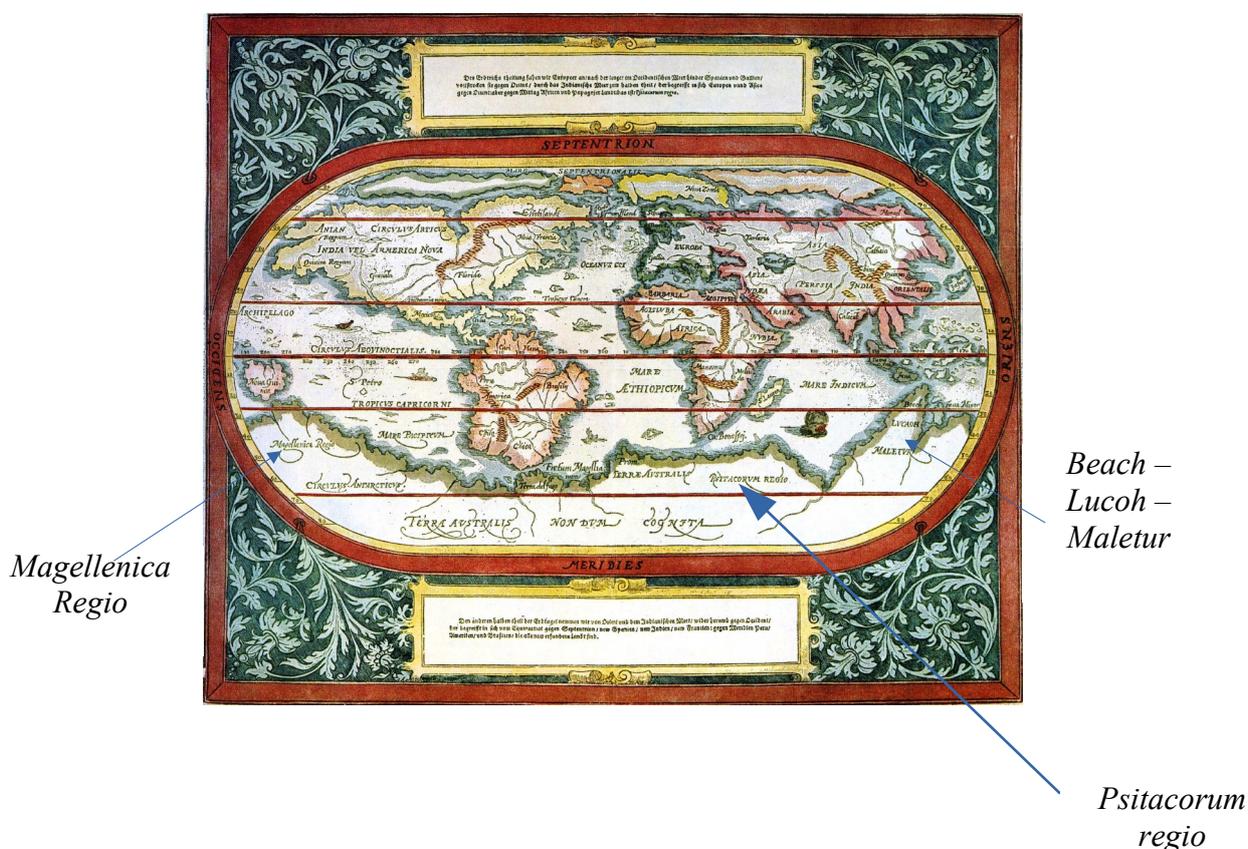


Représentation
« exagérée » de la
terre de feu

Documents 79 et 80- Mappemondes réalisées par Sebastian Münster (1532-1534 et 1540)
(Localisations diverses)

(Sources : https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Maps_by_Sebastian_M%C3%BCnster?uselang=fr)

En 1544, Sebastian Münster a réalisé une dernière production (document 81). Cette carte comprend une vaste région méridionale contrairement aux deux productions précédentes. Un immense Continent Austral a été tracé. Celui-ci présente un dessin relativement proche des productions étudiées précédemment. C'est une terre qui est encore méconnue (*Terra australis nondum cognita*). L'auteur justifie son existence en s'appuyant sur trois points : la navigation de Fernand de Magellan (*Magellenica Regio*), la région des perroquets (*Psitacorum regio*) et le triptyque *Beach – Lucoh – Maletur*¹⁴⁹. Nous avons déjà abordé les deux premiers points. Les références géographiques aux régions *Beach – Lucoh* [orthographe originale] – *Maletur* font écho au voyage de Marco Polo. Ce dernier cite ces toponymes lorsqu'il décrit les régions au sud de Java (Hiatt, 2008, p. 226).



Document 81 – Mappemonde de Sebastian Münster (1544)
 (Source : *Cosmographia Universalis*, première édition en 1544)

149. Beach et Lucah sont une seule et même région. Une erreur de transcription est à l'origine de la double appellation (Hiatt, 2008, p. 256).

L'œuvre de Giacomo Gastaldi (c. 1500-1566) présente un intérêt original pour notre sujet d'étude. En effet, il est l'auteur d'une mappemonde, datée entre 1539-1565, présentant un tracé « excentrique » du Continent Austral (document 82)¹⁵⁰. Le tracé des côtes reste relativement classique. La Terre Australe prend la forme d'une amande que nous retrouvons dans d'autres productions cartographiques contemporaines. C'est une présentation extrêmement organisée. Le tracé des côtes est écharpé. La nature est diverse avec la représentation de nombreuses zones fluviales, forestières, montagneuses. Une vie animale est également à signaler. Celle-ci témoigne de l'aspect exotique et fantastique de cette région : lions, léopards, chameaux, licornes, dragons, etc. Cette région n'est pas exempte de présence humaine. Des hommes-poissons et des « hommes des cavernes » avec un seul œil sont également représentés. La représentation de ces humanoïdes est-elle à mettre en lien avec les latitudes extrêmes de cette région ? C'est donc un Continent Austral vivant qui a été imaginé par le cartographe. Plusieurs inscriptions permettent de supposer les sources sur lesquelles l'auteur s'est appuyé. Ces dernières ont également été insérées dans un même paragraphe. Selon Giacomo Gastaldi, l'existence du Continent Austral s'appuierait sur les voyages de Fernand de Magellan, d'Antonio de Saldanha¹⁵¹ (« terre de vue »), et la navigation de Marco Polo (« Lucach »). Néanmoins, cette région reste encore méconnue : « *Hic pars australis regionis. In quibusdam partibus inuenta, infra terram incognita est Magalianes eadem inuenit, terraque ignis vocatur [?] Lusitani eam sub capite onae especie [?] ad Austrum inuenerunt, qui locum visionis terram appellant.* » [C'est la partie la plus méridionale du pays. Découvert dans certaines parties, il est inconnu sous la terre, il recouvre les [régions] magellanes. Les Portugais [...] l'ont trouvé sous [un cap] dans le sud, qu'ils appellent la terre vue.] (document 83). Enfin, les populations de ces terres sont présentées comme des idolâtres (« *Idolatram* ») avec des rois puissants (« *cum Rexorum grauissimis* »). Ils vivent dans une région extrêmement riche où l'or abonde (« *Auro abundat* »).

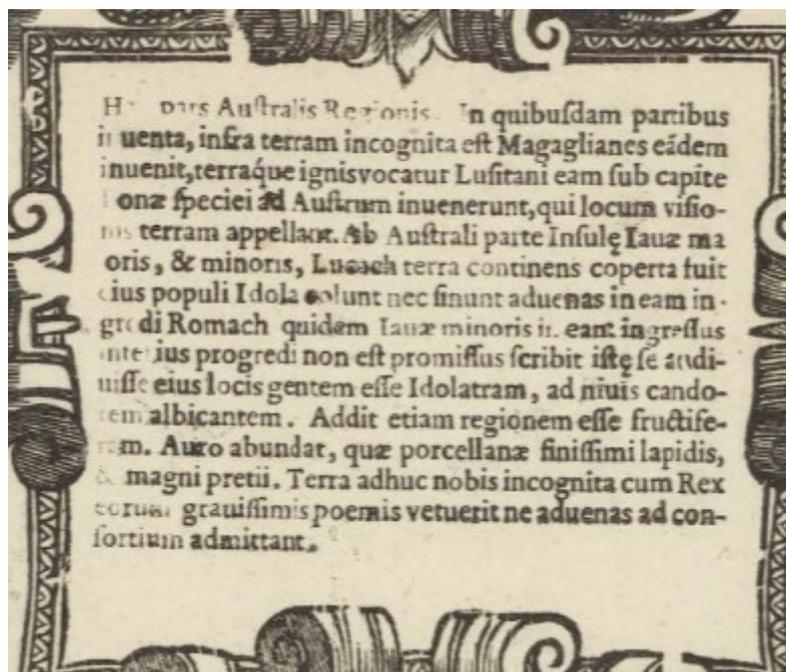
150. Nous n'insérons pas de manière complète le document. La mappemonde a été imprimée sur plusieurs pages (ff. 5 à 13). Il est donc difficile de la reproduire dans sa totalité.

151. Dans les prochaines pages, nous reviendrons sur ce voyage.



Document 82 - Région est du continent - Mappemonde de Giacomo Gastaldi (1539-1565)

(Localisation : BNF) (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b531793215/f13>)



Document 83 - Texte présentant le Continent Austral

(Localisation : BNF) (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b531793215/f13>)

Ces différents documents nous montrent véritablement l'affirmation d'un modèle austral s'appuyant sur la navigation de Fernand de Magellan. Différentes formes existent mais la référence magellane demeure clef.

Plus globalement, certaines œuvres sont devenues des modèles cartographiques, c'est le cas de la mappemonde d'Abraham Ortelius (document 84)¹⁵². Cette pièce a été réalisée en 1564. Elle présente un Continent Austral avec une représentation sinueuse des côtes. La projection choisie donne une sensation de gigantisme à la terre méridionale. Cette dernière occuperait une large partie de la zone sud. Cette carte a inspiré la célèbre mappemonde de Gérard Mercator (c. 1512-1594) (document 85). Cette pièce nommée *Nova et Aucta Orbis Terrae Descriptio ad Usum Navigantium Emendate Accommodata* a été réalisée en 1569. C'est une énorme carte ayant pour dimension 220*124 centimètres et est assemblée à partir de 18 feuilles. Ce document accompagne un traité de géographie publié la même année. La projection dite « de Mercator » a été utilisée pour la première fois. A nouveau, l'auteur a tracé un vaste Continent Austral avec une représentation sinueuse des côtes. Quelques oiseaux furent également représentés et une corne d'abondance (?). Avec ce schéma, nous restons dans une forme classique mais les inscriptions sont surtout intéressantes. Gérard Mercator ajouta de nombreux cartouches sur le continent méridional. Certains paragraphes n'ont aucun rapport avec notre objet d'étude. D'autres nous apportent certaines informations intéressantes pour comprendre la construction de cette région. Au sud du continent africain, Gérard Mercator mentionne la « Terre de vue » et la « Terre des perroquets », la *Terra del fuego* étant incorporée au continent méridional. A l'ouest, l'actuelle Nouvelle-Guinée a été dessinée comme une île, néanmoins l'auteur précise son incapacité à savoir si cette dernière est vraiment une île ou une partie du Continent Austral. Ce doute prend racine dans la méconnaissance des Occidentaux concernant cette région. Nous pouvons lire : « *Nova Guinea [...] an pars continentis australis ignotu adhuc est* » [*La Nouvelle-Guinée [...] une partie [encore] inconnue du Continent Austral*]. Enfin, la Grande Jave est aussi incorporée au continent méridional. Le cartographe justifie ce choix en s'appuyant sur trois lieux: Beach, Lucah, Maletur. En outre, il cite ses sources concernant cette partie du continent, Ludovico de Verthema et Marco Polo ont permis à Gérard Mercator de cartographier cette zone. Il évoque également le voyageur anglais John de Mandeville¹⁵³. Cette partie du continent présente de nombreuses similitudes avec les productions de « l'École de Dieppe ». Dans la prochaine sous-partie, nous reviendrons sur ce point. Le Flamand a donc proposé une cartographie riche du Continent Austral. Cette dernière s'insère dans une pensée précise du monde. La Terre Australe serait le troisième monde permettant de maintenir un certain équilibre :

152. La mappemonde du *Theatrum orbis terrarum* (1570) présente un tracé similaire pour le Continent Austral. Seule la projection de la carte varie.

153. Nous avons déjà évoqué ces voyageurs dans les chapitres précédents.

« *Orbem in tres aequales continentes dividere decreverat, quarum unam Asiam, Africam, et Europam [...] magnitudine et pondere ac gravitate ex duabus reliquis nulli cedere aut inferiorem vel minorem esse posse, alioquin mundi constitutionem in suo centro non posse consistere, haec Australis continens a scriptoribus appellatur* » [Il avait décidé de diviser la terre en trois continents égaux, dont l'Asie, l'Afrique et l'Europe [...] qu'en proportion de leur taille, et de leur poids, aucun [ne pouvait maintenir la terre], sinon la constitution du monde ne pouvait tenir en son centre [avec cette terre], elle est appelée Continent Austral par les écrivains] »¹⁵⁴(Gérard Mercator cité par Alfred Hiatt : Hiatt, 2008, p. 229). Cette mappemonde était devenue un modèle. Elle a été copiée de nombreuses fois¹⁵⁵. Nous l'avons écrit, ce canevas s'appuie sur une représentation proche du tracé d'Abraham Ortelius (document 84) et a été retravaillé par Gérard Mercator. Néanmoins, dès 1541, celui-ci avait fabriqué un premier globe avec un tracé austral identique à sa mappemonde. Il présentait une forme similaire au tracé du flamand Ortelius avec des indications proches de la mappemonde de 1569. Une exception à signaler, la terre méridionale est présentée ici comme la cinquième partie du monde¹⁵⁶. L'origine de ces pièces serait donc plus lointaine ? La mappemonde d'Oronce Fince (1534 – document 78), déjà traitée, pourrait être à l'origine de ces tracés.



Document 84 - Mappemonde d'Abraham Ortelius (1564)

(Localisation : British Library) (Source : <https://www.myoldmaps.com/397-abraham-ortelius.pdf>)

154 . L'Amérique serait la deuxième partie du monde.

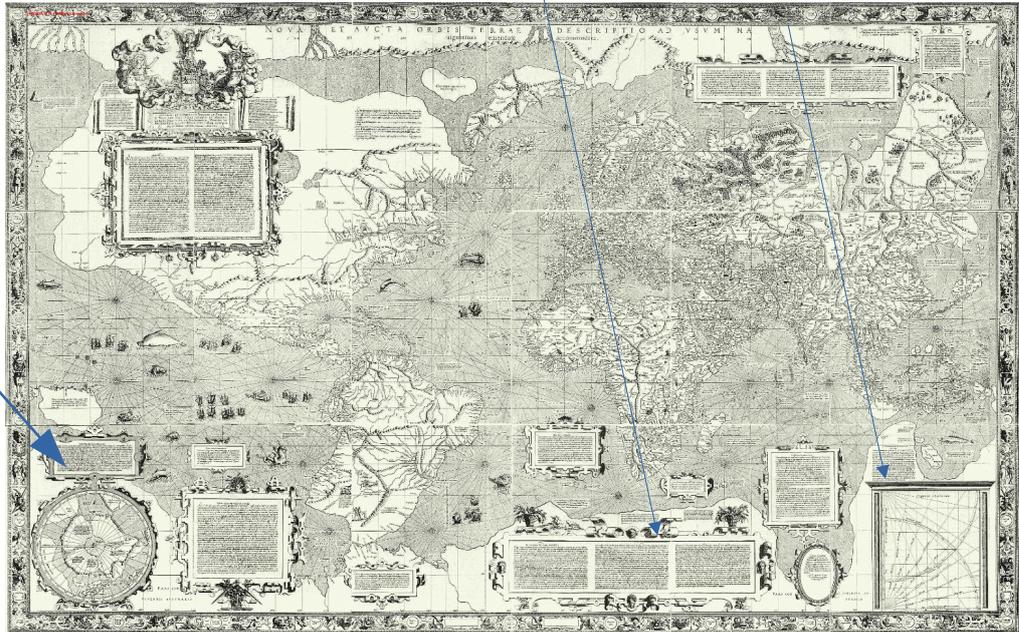
155 . Le fils de Gérard Mercator réalisa ainsi une copie quasi identique en 1595.

156 . Présentation 3D du globe de 1541 : https://sketchfab.com/3d-models/mercator-globe-national-maritime-museum-4028e5fe0b5141eba9e3eb6435a12e3f?utm_medium=embed&utm_source=website&utm_campaign=share-popup (consulté le 22/12/2019).

Références concernant « la
Terre des perroquets » et « la
Terre de vue »

Références
concernant les
voyageurs européens

Références
concernant la
Nouvelle-Guinée



Document 85 - Mappemonde de Gérard Mercator (1569)

(Localisation : BNF) (Source : http://expositions.bnf.fr/marine/grand/por_215.htm)

L'émergence de ce type austral démontre deux éléments importants concernant l'étude de notre objet. Pendant cette période, le continent méridional s'impose dans la sphère cartographique et un modèle-type devient majoritaire. Pour autant, il ne faut pas nier l'existence d'autres modèles, ces derniers pouvant être divisés en deux catégories : les tracés originaux et les représentations « fantaisistes » (les deux catégories peuvent se mélanger). Le cartographe Urbano Monte (c. 1544-1613) réalisa une œuvre s'inscrivant dans ces deux classes (document 86). Vaste mappemonde (60 feuilles), cette carte se trouve dans un manuscrit, une copie unique, provenant de Milan et datant de 1587. Une projection polaire a été utilisée. Un vaste anneau terrestre entoure le monde. Celui-ci se compose de plusieurs îles nommées : Terre de feu, Terre de vue, *Patalia [Regio]*, Lucach, Nouvelle-Guinée, *Brasilie Regio*, *Galleca*. Chaque île se distingue par une couleur différente. Plusieurs inscriptions sont lisibles. Ces dernières sont d'ordre ethnique (descriptions des habitants et des pratiques religieuses). Ces textes demeurent très généralistes et ne présentent pas un intérêt particulier. Nous retrouvons des descriptions « classiques » concernant les populations indigènes (groupes idolâtres, etc.). Un paysage et une faune divers et variés composent ces régions. On représenta des fleuves, des forêts, et des montagnes. Des animaux sauvages, domestiques, et fantastiques peuplent ces régions. Des créatures humanoïdes, parfois mi-homme mi animal, occupent ce continent. Des scènes de chasse et de combats furent représentées. Enfin, une

indication signale la présence d'un océan glacé. La projection cartographique nous laisse penser que cette terre entoure le monde. Sommes-nous dans une représentation du monde où l'anneau méridional garantirait un certain équilibre ? Nous ferions donc face à une vision australe classique malgré un tracé original. Cette hypothèse est tout à fait probable. La constitution de cet anneau se fonde sur les sources habituelles. L'appellation *Galleca* peut être mise en lien avec le navigateur Hernan Gallego (officier des expéditions espagnoles citées précédemment). Le bestiaire et les inscriptions renvoient à des représentations stéréotypées concernant les terres lointaines¹⁵⁷. Le monstre s'intègre dans une situation extraordinaire ayant parfois une signification négative (dragon, licorne, crapaud, rat, etc.). L'hybride est un bâtard. Le centaure est un « sang-mêlé » témoignant de la sauvagerie de l'Homme. D'autres animaux symbolisent l'exotisme de ces régions (chameau, lion, tigre, etc.)



Document 86 - Mappemonde d'Urbano Monte (1587) (Localisation : Université de Stanford)

(Source : <https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/workspace/handleMediaPlayer?lunaMediaId=RUMSEY~8~1~303661~90074314>)

157. La BNF a réalisé une fiche présentant les animaux fabuleux. Nous nous sommes appuyés sur ce document (<http://classes.bnf.fr/pdf/Bestiaire3.pdf>) [consulté le 06/01/2020].

La carte de Cornelis de Jode (1571-1600) présente également une organisation différente mais s'appuie sur les sources classiques (document 87). Ce document est une carte régionale centrée sur la Terre Australe. Elle est tirée de son atlas édité en 1593¹⁵⁸. Le Continent Austral est nommé *Terra australis incognita*. L'auteur représenta cette terre comme une région ayant un tracé longitudinal irrégulier. Cette zone est proche des continents africain, asiatique, et américain. Au sud du continent africain, une indication renvoie à la navigation portugaise d'Antonio de Saldanha. Dans la partie méridionale du continent américain, la Terre de feu est intégrée au Continent Austral. Deux petits paragraphes nous apportent quelques informations concernant ce continent. C'est la quatrième partie du monde. C'est une région immense et fertile où coexistent différents types de climat.

Extrait : « *Maxima et admiranda insula occidentalis America nunc quarta pars orbis nominata ditissima fertilissima* »

[L'île la plus grande et la plus admirable de l'ouest de l'Amérique est aujourd'hui un quart du monde réputé pour ses terres les plus riches et les plus fertiles.]

Terra australis incognita



Terra del fuego

Document 87 - Carte régionale du Continent Austral (1593)

(Localisation : Diverses localisations)

(Source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Gerard_de_Jode_1593_Map_Southern_hemisphere.jpg)

158. Ce dernier réalisa plusieurs mappemondes présentant une organisation similaire aux productions de Mercator (décennie 1580).

L'*Orbis terrarum* (1594) (document 88) de Pierre Plancius (c. 1552-1622) s'est largement appuyée sur les productions précédentes. Les œuvres d'Oronce Fine, Apian, et Mercator ont inspiré ce cartographe flamand. Cependant, ce dernier apporta quelques modifications concernant la représentation du Continent Austral. Cette carte se divise en deux parties, entre l'Ancien monde, et le Nouveau monde. Une terre méridionale a été représentée avec un tracé relativement classique. Signalons néanmoins plusieurs modifications intéressantes pour notre sujet d'étude. Dans la zone pacifique, la Nouvelle-Guinée a été rattachée au Continent Austral, une indication évoque également la vision de ces terres par un navire espagnol. A qui fait-il référence ? Plusieurs hypothèses sont possibles. Peut-être fait-il référence à la navigation d'Alvaro de Mendana ? Ou a-t-il pensé à l'expédition de Juan Fernandez ?¹⁵⁹ En outre, les îles Salomon sont représentées sur ce document, le tracé est incomplet. Au delà de ces nouveautés, la représentation de la Terre Australe demeure classique (inscriptions incluses).



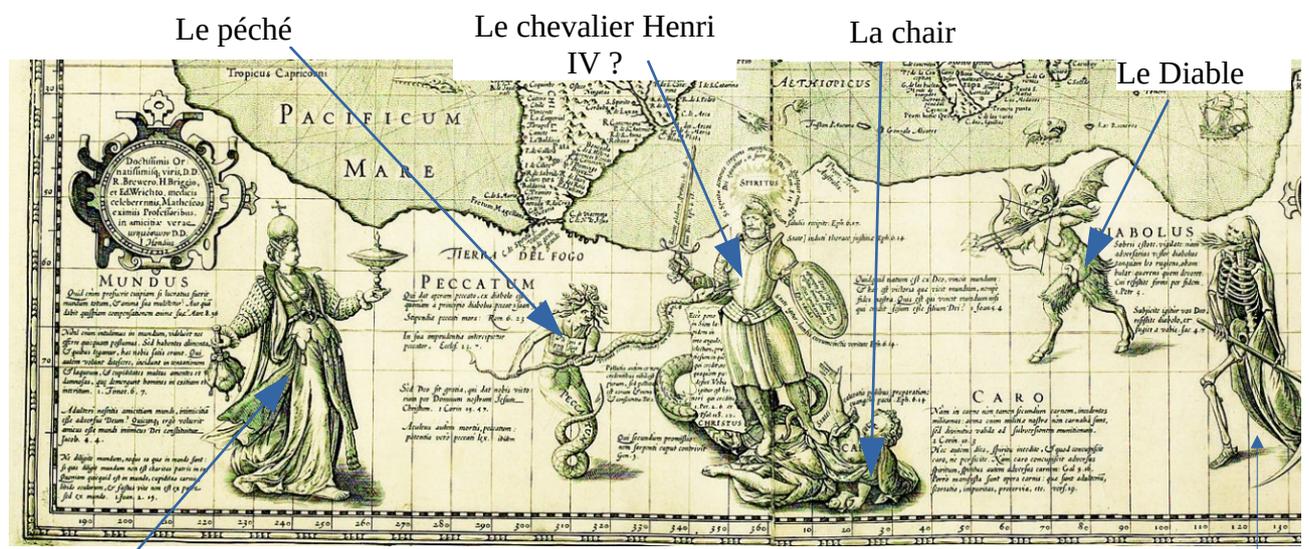
« *Hae regiones cuidam Hispano apparauerunt,
cum disiectus a clusse in hoc Australi vaguetur
oceano* »

[*Ces régions sont apparues à un certain Espagnol,
[...], elles sont vagues dans cet océan méridional*]

Document 88 - *Orbis terrarum* (1594) (Localisation : Stanford Library)
(Source : <https://exhibits.stanford.edu/ruderman/catalog/fb595jz5474>)

159. Ces différents voyages seront traités dans une prochaine sous-partie.

Terre lointaine, le Continent Austral a été parfois le centre des conflits européens, la mappemonde du chevalier chrétien (*TYPUS TOTIUS ORBIS TERRARUM, IN QUO & Christiani militis certamen super terram (in pietatis studiosi gratiam) graphicè designatur*)(c. 1596-1598) illustre parfaitement cette assertion (document 89). Son auteur Jodocus Hondius (c. 1563-1612) figura un Continent Austral avec une forme et des inscriptions classiques. La région méridionale est le théâtre d'un conflit d'ordre religieux. Que se passe-t-il ? Nous voyons un homme, un chevalier chrétien, auréolé d'un halo intitulé *Spiritus*. Est-il un simple chevalier ? Un ange ? Un chevalier guidé par l'Esprit Saint ? Ce dernier est au prise dans un combat inégal. Il affronte cinq éléments : *Caro* [la chair], *Diabolus* [le Diable], *Mors* [la Mort], *Peccatum* [le péché], et *Mundus* [le Monde] sous les traits d'une femme symbolisant toutes les horreurs de notre société. Cet homme est donc un chevalier chrétien se battant contre les abominations et tentations possibles. Diverses citations bibliques l'entourent. Si nous arrêtons maintenant notre analyse, celle-ci serait incomplète, cette carte n'est pas uniquement un document témoignant de la dévotion de son auteur. *Mundus* porte sur sa tête un élément que l'on pourrait rapprocher d'une orbe crucifère. Notre chevalier se battrait donc contre l'ancien monde catholique ? Comment interpréter cela ? Cet homme serait finalement un chevalier chrétien et protestant. Il affrontait tous les péchés du monde dont le christianisme. Selon certains, ce guerrier présenterait même l'effigie du roi protestant puis catholique Henri IV (c. 1553-1610)¹⁶⁰. Cette mappemonde est donc un document de propagande protestant dénonçant le catholicisme dans un siècle européen marqué par les guerres de religion. Le Continent Austral est ici le support de ce conflit.



Document 89 - Mappemonde du chevalier chrétien (1596-1598)(Localisation : ?)

(Source : <https://exhibits.stanford.edu/ruderman/catalog/fb595jz5474>)

Le Monde coiffé d'une orbe crucifère

La Mort

160. Une analyse de ce document allant dans ce sens est proposée ici : Hiatt (A.), Wortham (C.), 2016, p. 33.

La surreprésentation du Continent Austral dans les productions artistiques ne doit pas nous faire oublier l'existence d'un courant cartographique où la région méridionale n'est pas dessinée. La mappemonde d'Edward Wright (c. 1561-1615) illustre parfaitement ce courant de pensée (document 90). Ce document, datant de 1599, ne présente aucune Terre Australe. Au sud du continent américain, la Terre de feu est tracée comme étant un petit amas d'îles. Un texte évoquant le voyage de Francis Drake confirme cela : « *By the discoverie of S^r Francis Drake made in the yeare 1577. the streights of Magellane (as they are comonly called) seeme to be nothing els but broken land and Ilands* » [orthographe originale] [Par les découvertes de Sir Francis Drake faites durant l'année 1577, le détroit de Magellan [...] semble n'être rien d'autres qu'une terre cassée et d'îles ». Prochainement, nous reviendrons aussi sur ce voyage.



Document 90 - Mappemonde d'Edward Wright (1599)(Localisation : collection privée)
 (Source : <https://collections.leventhalmap.org/search/commonwealth:3f462s82t>)

Que pouvons-nous retenir de cette étude cartographique pour la période étudiée ? Nous constatons l'émergence d'un type austral s'appuyant sur les travaux d'Oronce Fine, Abraham Ortelius, et Gerard Mercator. En fonction des projections choisies, le Continent Austral s'étend alors tout le long de l'hémisphère méridional. C'est une région au tracé écharpé, avec parfois des représentations naturelles, et animales (humanoïdes). Globalement, les cartographes se sont appuyés sur les mêmes sources, ces dernières ayant constitué des points permettant de justifier l'existence d'une terre supposément encore méconnue. De par son caractère « extraordinaire », les artistes ont accordé parfois un côté original à cette région, elle a été une région fantastique peuplée de créatures humanoïdes mais également terre de propagande religieuse. Nous allons maintenant nous intéresser à « l'École de Dieppe », ce type cartographique présentant une vision très originale du Continent Austral.

9.2) « L'École de Dieppe » et la représentation cartographique du Continent Austral

Commençons l'examen d'une « école cartographique » présentant un intérêt particulier pour notre objet d'étude. En effet, « l'École de Dieppe » a intégré la Terre Australe dans une construction cartographique originale, cette dernière ayant été la source de nombreuses hypothèses parfois controverses. Débutons notre analyse avec une rapide présentation de ce courant. Nous pouvons le définir de la manière suivante : la principale caractéristique est la représentation d'une vaste terre nommée « Grande Jave ». Cette première définition succincte doit être remise en perspective. Une rapide analyse de l'état de l'art concernant ce sujet doit nous permettre de comprendre la difficulté des érudits à définir ce « mouvement ». Le religieux Albert Anthiaume (1855-1931) dédia une vaste étude à ce sujet¹⁶¹. En 1916, il a écrit *Cartes marines, constructions navales, voyages de découverte chez les Normands, 1500-1650*. Cet ouvrage s'intéressa notamment à « l'École de Dieppe ». Plusieurs éléments permettraient de mieux caractériser ce mouvement. Premier point majeur, selon Albert Anthiaume, nous connaissons mal ce courant cartographique (Anthiaume, 1916, p.30). Pour ce dernier, la grande majorité des cartes serait perdue et plus généralement la documentation concernant ce courant. Seules les productions les plus élaborées nous seraient parvenues. Il manquerait donc plusieurs grilles de lecture. Néanmoins, plusieurs faits caractérisent cette « école », sa fondation s'appuierait tout d'abord sur les nombreux relevés côtiers réalisés par les pilotes normands. Ce fait aurait permis la constitution d'une première base

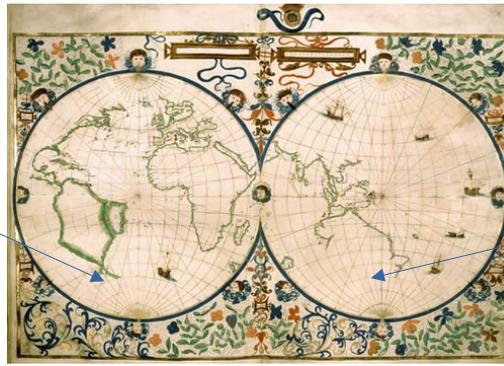
161. Érudit normand, il a été notamment aumônier au lycée du Havre, il est enterré au cimetière Sainte-Marie. [https://data.bnf.fr/fr/11888930/albert_anthiaume/] (consulté le 04/01/2020)

documentaire (Anthiaume, 1916, p. 31.). Second point, les explorations portugaises et espagnoles ont été aussi une source importante, les nomenclatures et les délimitations « de l'École de Dieppe » s'appuieraient sur ces documents. Enfin, les savants allemands ont également alimenté la pensée de ce courant, Albert Anthiaume a vu l'apport théorique clef de ces érudits dans la construction cosmographique et cartographiques pendant cette période (Anthiaume, 1916, p. 41). Ces différents éléments caractérisent l'identité de « l'École de Dieppe ». Un dernier point essentiel doit être apporté. Ce type se définirait également par la représentation d'une vaste terre nommée « Grande Jave » dessinée au sud de l'actuelle Nouvelle-Guinée. Nous le verrons dans les prochains paragraphes, cette terre présenterait certains parallèles avec la Terre Australe. Ouvrage majeur, la réflexion d'Anthiaume n'étant pas moins une publication ancienne, certains travaux apportent-ils un regard nouveau ? Franck Lestringant a réalisé une analyse critique concernant l'identité même de ce courant cartographique (Lestringant, 2015, pp. 5-6). Selon lui, l'emploi de l'expression « École de Dieppe » serait abusif, il serait plus juste d'évoquer l'existence d'un courant cartographique présentant certains points communs. L'expression « École de Dieppe » ne serait pas correcte car l'origine des artistes était diverse. Certains cartographes étaient d'origine normande d'autres étaient Bretons. Certains travaillaient en Angleterre. Ce courant serait également limité d'un point de vue numérique. L'auteur recenserait une douzaine d'artistes ayant parfois, par certains aspects, une production commune. Selon Franck Lestringant, ces productions seraient les témoignages d'un transfert culturel prégnant à cette époque (ibid.).

Dans ce chapitre, notre objectif est de nous intéresser à la cartographie du Continent Austral. Les cartographes de « l'École de Dieppe » ont-ils représenté la région méridionale ? Et comment ? Plusieurs documents nous ont permis de dresser un portrait type concernant notre objet d'étude. En 1542, Jean Rotz (c. 1505-1560) réalisa une mappemonde divisée en deux hémisphères (ouest et est) (document 91)¹⁶², cette carte est tirée du *Boke of Idography* destinée au roi d'Angleterre. Aucune terre méridionale n'a été dessinée. Pour l'hémisphère ouest, une Terre de feu incomplète fut représentée. Pour l'hémisphère est, la « Grande Jave » également incomplète a été tracée. Ces représentations partielles doivent-elles nous laisser penser que l'auteur estimait possible l'extension australe de ces deux régions ?

162. Pierre Ickowicz, conservateur en chef du Château-musée de Dieppe, a effectué une analyse de document (Ickowicz, 2000, pp. 1-13).

« Terre de
feu »
incomplète



« Grande Jave »
incomplète

Document 91 - Mappemonde de Jean Rotz (1545)(Localisation : plusieurs localisations)

(Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/6f/Jean_rotz.jpg)

La mappemonde de Guillaume Brouscon (1543) présente une organisation géographique similaire (document 92). Néanmoins, plusieurs différences demeurent très intéressantes concernant notre sujet, la Terre de feu est nommée « *Magallan* » et la Grande Jave qui s'étend dans des latitudes méridionales se nomme « *Terre Ostrale* ». Comme le document précédent, l'auteur ne relie pas la Terre de feu avec la Grande Jave, le Continent Austral étant néanmoins assimilé à cette île. L'auteur suppose donc l'existence d'une grande région méridionale qui irait aux portes de la Nouvelle-Guinée. Cette « *Terre Ostrale* » est-elle reliée à la Terre de feu ? La construction de la carte ne nous permet pas d'affirmer cette hypothèse mais cette dernière n'est pas à exclure. La terre de Lucah est localisée au nord de ce continent.



Document 92 – Mappemonde de Guillaume Brouscon (1543)

(Localisation : Université de Berkeley)

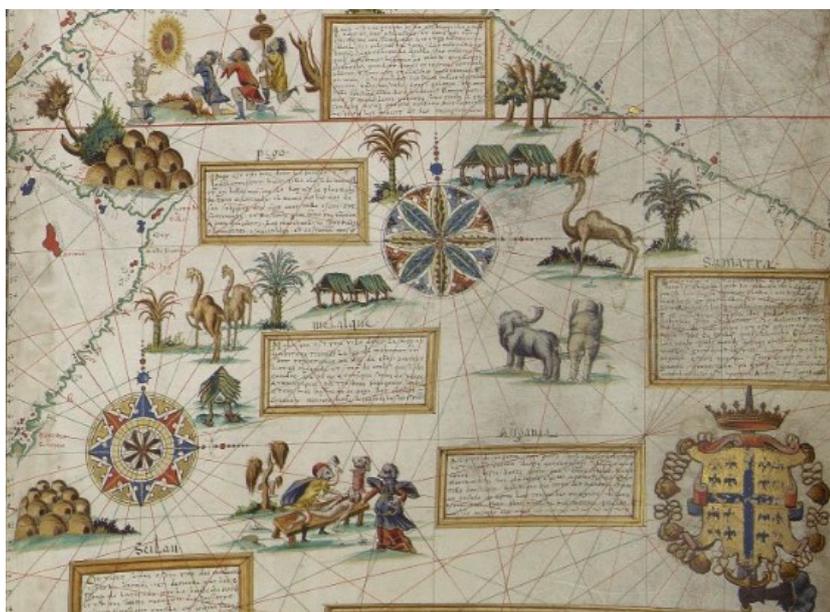
(Source : https://dpg.lib.berkeley.edu/webdb/dsheh/heh_br?Description=&CallNumber=HM+46)

Les différentes productions cartographiques du prêtre Pierre Desceliers (c. 1487-1553) ont intégré de manière concrète le Continent Austral et la Grande Jave. La production de 1550 (document 93) illustre parfaitement cette situation. La « *Terre Australle* » est ici liée à la Grande Jave. Le tracé méridional demeure assez classique. La Grande Jave est tracée comme un vaste cap péninsulaire au sud de l'actuelle péninsule malaisienne. Plusieurs indications ou représentations sont à signaler. La « *Terre Australle* » est présentée comme une « *terre non du tout découverte* » et plusieurs indications géographiques très classiques décrivent cette région (cap, cap méridional, etc.). Les différents cartouches présentent les îles de Madagascar et Ceylan. En comparaison, la cartographie de la Grande Jave peut sembler surchargée, que voyons-nous (document 94) ? Des créatures cynocéphales pratiquent un sacrifice et un groupe d'humains idolâtres une créature avec des cornes. Deux paysans labourent également la terre. Des créatures exotiques peuplent aussi cette région. Des dromadaires et des éléphants ont été dessinés. Enfin, l'auteur représenta quelques

forteresses, cases, et abris avec une toiture végétale. Quelques indications géographiques quelconques sont aussi à signaler. Un cartouche décrit l'île de Java. Ce dernier est une description anthropologique relativement classique. C'est un texte évoquant une population idolâtre, violente, parfois anthropophage, et dirigée par des rois.



Document 93 – Mappemonde de Pierre Desceliers (1550) (Localisation : British Library)
 (Source : http://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=add_ms_24065_f001r)



Document 94 – Représentation de Java - mappemonde de Pierre Desceliers (1550)
 (Localisation : British Library)
 (Source : http://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=add_ms_24065_f001r)

Terminons ce tour d’horizon cartographique avec les travaux du savant Guillaume Le Testu (c. 1509-1572). Cet érudit a réalisé une mappemonde et une *Cosmographie universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes* (1555). Sa mappemonde présente une forme classique pour ce courant. Nous n’en ferons pas le commentaire. Sa cosmographie demeure plus intéressante. En effet, cet ouvrage se compose de notices géographiques accompagnées de productions cartographiques régionales. Les folios 31-42 sont dédiés au Continent Austral et à la Grande Jave (Le Testu, 1555, ff. 31-42). Ces cartes régionales effectuent le cheminement suivant : Grande Jave – terre méridionale – Détroit de Magellan. Le tracé demeure relativement classique. Nous retrouvons également des scènes agricoles, guerrières, religieuses, des représentations de géants, etc. (document 95). Dans cette production, l’élément le plus intéressant concerne la notice présentant le Continent Austral (Le Testu, 1506, ff. 34), nous pouvons lire : «*Cette terre est dite la Région Australe [...] Toutefois ce que j’en ai marqué et dépeint n’est que par imagination [...] n’ayant noté ou fait mémoire aucune des commodités ou incommodités d’icelle, tant des montagnes, fleuves qu’autres choses : pour ce qu’il n’y a encore eu homme qui en fait découverte certaine, pourquoi je diffère en parler jusqu’à ce que on en ait eu plus ample déclaration* ». Par cette description, il admet l’existence du Continent Austral mais aussi la totale méconnaissance des hommes le concernant. Pour autant, cela ne l’a pas empêché de représenter cette terre. Franck Lestringant avance l’hypothèse suivante : «*[Chez Le Testu] La fiction à valeur prospective répond à un usage pratique immédiat : elle épargnera au navigateur le risque du naufrage dans les parages qui recèlent la possible surprise d’une côte continue* » (Lestringant, 2015, p.11). Dans ce cas présent, l’imaginaire austral joue un rôle concret : prévenir le navigateur de la possible présence d’une terre.



Document 95 – Représentation de la zone australe au niveau de la « mer indienne » -
Cosmographie universelle de Guillaume Le Testu (1555) (Localisation : BNF)
 (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8447838j/f78.item>)

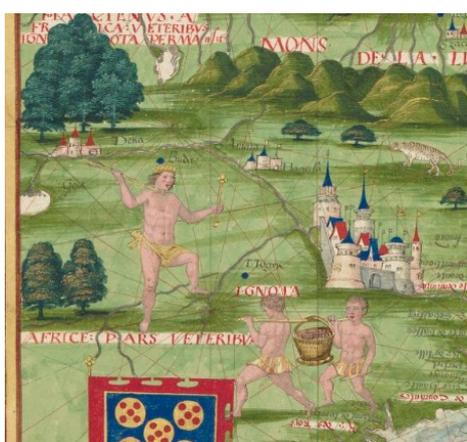
Dans ce courant cartographique, le Continent Austral est dessiné, il existe différents types de représentations. On peut dégager au moins trois grandes catégories : une Terre Australe séparée de la Grande Jave, une Terre Australe séparée de la Grande Jave mais intégrée nominalement dans un même ensemble, et enfin une seule et unique même région (tableau 2). Sur quelles sources, ce sont appuyés les cartographes afin de représenter ces différents schémas ? Nous retrouvons des « sources classiques » régulièrement utilisées par les cartographes pour tracer ces régions (Terre des perroquets, voyage de Magellan, etc.). On retrouve également plusieurs références renvoyant au voyage de Marco Polo (Beach, Maletur, Lucah, etc.)¹⁶³. Dans cette construction « classique », un élément nouveau doit être apporté. En effet, ce courant cartographique s’est aussi appuyé sur une source inédite. Le voyage supposé d’un homme aurait contribué à penser l’existence d’une Grande Jave s’étendant dans les latitudes méridionales. L’évocation de cette exploration doit se comprendre comme complément aux sources plus anciennes. Marco Polo s’interrogeait sur l’extension possible de cette région. Jean Alfonse l’affirma. Qui était-il ? Homme mystérieux, Jean Alfonse (c. 1481-1544) était un pilote et cosmographe portugais ayant vécu en France, il a rédigé une cosmographie en 1545. Nous pouvons lire : « *La Grand Jave est un pays qui va aussi loin que sous le pôle antarctique et de la Terre Australe à l’ouest, à la terre du détroit de Magellan, sur la partie est. Certains disent que ces îles, mais d’après ce que j’ai vu, elle est un continent [terre ferme]... Ce qui est appelé Jave Mynore est une île, mais la Grande Jave est la terre ferme* » [Orthographe modernisée] (Musset, 1904, pp. 388-389). L’auteur, s’appuyant sur sa propre expérience, nous affirme la continentalité de la Grande Jave. Ce serait une vaste terre ayant probablement des connexions avec le Continent Austral. Ce court passage a probablement été un élément clef dans la construction cartographique de « L’École de Dieppe ».

	Terre Australe séparée de la Grande Jave	Terre Australe séparée de la Grande Jave mais intégrée au continent méridional	Terre Australe pleinement intégrée à la Grande Jave
Cartographes de « l’école de Dieppe »	- Jean Rozt - Mappemonde Harleian - Nicolas Desliens	- Guillaume Brouscon	- Pierre Desceliers - Jean Mallard - Guillaume Le Testu - Jean Cossin

Tableau 2 – Recension non exhaustive du Continent Austral dans « l’école de Dieppe »

163. D’autres références peuvent être également supposées comme le voyageur Ludovico de Vertherma (voyageur italien qui est mort en 1517).

Les différentes représentations picturales nous apportent-elles des informations concrètes concernant l'identification de notre objet d'étude? Globalement, ces figurés restent très normés, la recherche d'exotisme est la motivation première justifiant leur emploi. Faire figurer des animaux sauvages (éléphants, lions, etc.) doit être compris dans ce sens. Certaines représentations sont également similaires entre le continent africain et la Grande Jave – Terre Australe (documents 96 et 97). La méconnaissance de ces régions peut aussi justifier l'utilisation de ces traits stéréotypés. L'évocation des créatures cynocéphales s'appuie notamment sur les propos de Marco Polo signalant la présence de ces êtres dans ces régions (livre III – chapitre 20 du Devisement du monde)



Documents 96 et 97 - Représentations picturales entre le continent africain (gauche) et le Continent Austral (droite) dans la Cosmographie de Guillaume Le Testu (folios 27 et 36) (Localisation : BNF) (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8447838j/f78.item>)

Terminons cette sous-partie avec une dernière réflexion : comment pouvons-nous interpréter la représentation de cette Grande Jave ? Nous dénombrons deux axes de lecture opposés. Le géographe Roger Hervé (1904-1997) a été le « porte-parole » d'un premier courant de pensée. Ce dernier a rédigé, en 1982, un petit fascicule nommé *Découverte fortuite de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande par des navigateurs portugais et espagnols entre 1521 et 1528*. Le géographe breton défend la thèse, selon laquelle, l'Australie aurait été découverte et les cartographes de « l'École de Dieppe » représenteraient la côte nord de ce continent (Hervé, 1982, p. 27). Il interprète la diversité des tracés comme étant la difficulté des cartographes à représenter une nouvelle « découverte ». L'absence de maîtrise des connaissances engendre la multiplicité des formes (ibid.). Selon Roger Hervé, plusieurs navigateurs portugais et espagnols auraient trouvé cette terre, mais sa découverte aurait été maintenue secrète¹⁶⁴. Ainsi, les diverses rumeurs parvenues aux cartographes auraient été à l'origine de cette construction cartographique.

164 . Liste disponible dans cette sous-partie : Hervé, 1982, pp. 27-37.

Franck Lestringant porte un regard critique sur cette hypothèse. En analysant la représentation australe (et donc de la Grande Jave) de Guillaume Le Testu, l'universitaire avance une autre piste de lecture : « *Cette étrange représentation de la Terre Australe comme annexe de Java [...] résulte, à l'évidence, de l'imprécision des connaissances à ce sujet, mais aussi d'une circonstance bien réelle : le fait que la côte sud de Java, exposée aux tempêtes et difficilement navigable, n'a été ni fréquentée ni même explorée par les navigateurs, et que l'on ignore en conséquence la largeur de l'île.* » (Lestringant, 2013, p. 98). Si nous reformulons et développons cette idée, on ne représente pas le Continent Austral, la méconnaissance de ces régions a simplement engendré une multiplication des formes. Dans ce travail, nous ne prendrons pas parti de l'une ou l'autre théorie. Selon nous, les sources sont trop lacunaires pour prendre position.

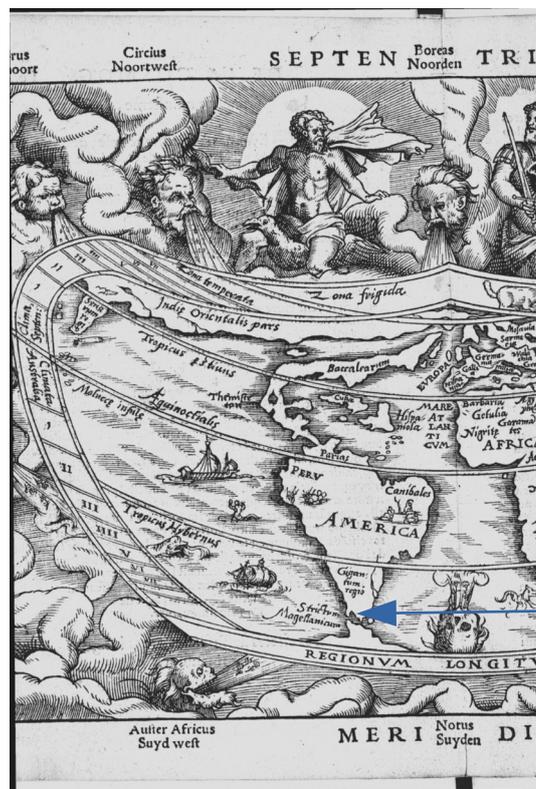
9.3) La question antipodale dans les productions cosmographiques contemporaines

Les deux sous-parties précédentes ont permis de démontrer l'existence d'un intérêt certain concernant la question australe. Comment la cosmographie a-t-elle traité ces nouveautés ? Voyons-nous une augmentation des publications traitant du Continent Austral ? A nouveau, nous nous sommes appuyés sur la vaste recension de Geoffroy Atkinson, il nous a été impossible de consulter l'ensemble des productions citées dans son œuvre. Nous avons donc réalisé une étude se voulant être la plus représentative possible.

Dans le chapitre précédent, nous avons déjà évoqué le travail du savant Peter Apian, celui-ci avait publié en 1524 une cosmographie contemporaine du voyage de Fernand de Magellan. L'édition originale ne contenait aucune référence à cette expédition. En 1529, l'érudit a publié un ouvrage intitulé *Introductio Cosmographiae, cum quibusdam Geometriae Ac Astronomiae principiis eam necessariis ad rem*. Ce travail aborde la thématique suivante : les principes de l'astronomie et la géométrie dans un contexte cosmographique. La dernière partie de cette publication est consacrée à la cosmographie. L'auteur y aborde la question antipodale (Apian, 1529, pp. 60-64)¹⁶⁵. A-t-il traité des éléments nouveaux concernant la théorie méridionale ? Nous répondons par la négative, l'auteur s'est simplement contenté d'évoquer les sources antiques concernant ces régions, il n'y a aucune référence aux navigations récentes (ibid.). Nous l'avons également signalé dans le chapitre précédent, les publications de ce dernier avaient été traduites en langue française par Gemma Frisius (1544). Si nous comparons l'édition originale et l'édition française concernant la partie dédiée à la Terre Australe, des informations nouvelles ont-elles été

165. Nous avons consulté l'édition originale : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58183q> [lien consulté le 16/12/2020]

ajoutées dans la publication de Gemma Frisius ? Que pouvons-nous constater ? Le paragraphe antipodal n'a pas été augmenté par le traducteur français. Celui-ci est resté fidèle au texte original. Néanmoins, nous pouvons signaler l'ajout d'une mappemonde, ce document a été placé juste avant la partie consacrée aux Antipodes. Sur cette carte, aucune Terre Australe n'a été tracée, la représentation la plus méridionale concerne le détroit de Magellan qui est dessiné comme un vaste promontoire. On ne sait pas ce qui se trouve au sud de cette terre. Cette représentation peut s'inscrire en opposition avec la partie antipodale. En effet, le texte évoque l'existence de ces terres alors que la carte ne les représente pas (document 98). Nous retrouvons l'idée selon laquelle le bord a été habillé par le cartographe afin de limiter l'étendue de la Terre de feu.



Détroit de Magellan

Document 98 – Mappemonde accompagnant l'édition française de la Cosmographie de Peter Apian (1544) (Localisation : BNF) (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6335840k/f60.item>)

Dix années avant la publication française des travaux de Peter Apian, Johann Schönner (c. 1477-1547) publia un nouvel ouvrage (1533). Dans un chapitre précédent, nous avons déjà évoqué les travaux de cet humaniste allemand, nous avons signalé son rôle dans la construction du mythe austral. Pour rappel, ce dernier avait évoqué l'existence d'une terre méridionale intitulée *Brasilie Regio*, cette région avait été représentée sur deux globes et fut le sujet d'un petit opuscule. Ces documents avaient été analysés dans le chapitre 8. En 1533, un traité cosmographique *Opusculum Geographicum* a été publié, l'auteur présente-t-il une vision nouvelle ? Johann Schönner s'intéresse à nouveau à cette région brésilienne. Deux grandes informations sont à signaler : c'est une terre immense qui descend dans les latitudes méridionales néanmoins elle reste encore méconnue des Européens. Nous pouvons lire : « *Brasilae Australis permaxima regio, uersus, Antarcticum recenter reputa nondum autem plene perspecta* » [La plus grande région du sud du Brésil, sur la côte, a récemment été considérée comme l'Antarctique mais pas encore entièrement comprise] (Schönner, 1533, p. 38). Dans ces lignes, l'auteur n'évoque pas directement le Continent Austral, mais il demeure persuadé de l'existence d'une vaste région brésilienne qui s'étendra dans des latitudes méridionales. Il s'inscrit donc dans une construction similaire.

Plus globalement, pour cette période, nous constatons une intégration assez généralisée de la question antipodale dans les productions cosmographiques. Même si un vocabulaire antique est encore employé, les découvertes récentes semblent être intégrées dans ces publications, la *Rudimenta Cosmographica* (1542) de Johannes Honterus (c. 1498-1549) est un bon exemple. Dans le livre I, nous lisons : « *Hanc nos incolimus contraq, antichthones illam. Nec dubium Antipodes multis consistere terrae* » [Nous habitons ici, et contre les autres antichtones. Nul doute que la terre se compose de nombreux Antipodes] (Honterus, 1542, livre I). Cette citation s'inscrit dans une représentation classique des Antipodes s'appuyant sur l'idée de la réversibilité des habitants. Néanmoins l'auteur suppose l'existence de nombreuses terres antipodales¹⁶⁶. Il n'est pas interdit de penser que celui-ci fasse référence aux récentes explorations européennes. Cette réflexion peut être complétée avec les propos du philosophe français Louis Leroy (c. 1510-1577). Selon lui, les découvertes géographiques sont à comprendre dans un cadre très précis, le moule des Anciens est une fondation que les Modernes ont su élargir pour aller vers des horizons nouveaux et même atteindre les Antipodes (Leroy, 1575, p. 112).

Notamment maître d'école, Peeters Heyns (1537-1598) a rédigé une cosmographie à vocation pédagogique, *Le miroir du monde reduict premièrement en rithme brabaçonne* (1579) aborde dès la première page la thématique australe. Celui-ci admet l'existence du continent

166. Dans le même ordre d'idée, Francisco Lopez de Gomara (c. 1510-1566) définit les Antipodes comme étant les Moluques, le Pérou, et l'île de Taprobane (Lopez de Gomara, 1577, pp. 28-30) [édition française].

méridional : « [La terre] se divise selon les Modernes en cinq parties nommément en Europe, Asie, Afrique, Amérique et Magellane [...] Et de la Magellane (située sous le pôle du midy, appelée de l'Espagnol Terra del fuego) l'on n'en sauroit dire grand' chose, d'autant qu'elle n'est pas entièrement découverte » [orthographe originale] (Heyns, 1583, p. 1). Le pédagogue justifie l'existence de la Terre Australe en s'appuyant sur la découverte du détroit de Magellan. Cette terre serait le cap d'un vaste continent qui s'étendrait jusqu'au pôle. Peeters Heyns complète son propos avec une mappemonde réalisée par Abraham Ortelius¹⁶⁷ (Heyns, 1583, p. 2).

Ces différents exemples nous confirment la diffusion de la thématique australe dans les travaux cosmographiques. Un décalage est néanmoins à signaler entre les sources citées par les auteurs et les voyages. Pour la période étudiée, la circumnavigation de Fernand de Magellan est devenue une référence assez importante. L'atlas de Cornelius von Wytfliet (c. 1550-1597), *Nouveau Monde un supplément de Géographie de Ptolémée*, publié en 1597 témoigne à nouveau de cette situation. L'auteur consacre une notice à la Terre Australe (Von Wytfliet, 1611, pp. 62-64)¹⁶⁸. Celle-ci se révèle intéressante en plusieurs points. Ce dernier définit la Terre Australe de la manière suivante : « La Terre Australe donc, la plus australe d'entre toutes les autres qui est mise directement sous le cercle antarctique et s'étend vers les terres orientales, outre le tropique de Capricorne, se termine presque en équinoxe même, est divisé d'un petit bras de l'Océan, opposé à l'Orient la neuve-Guinée qui a bien peu de rivages connus [...] Du côté droit sont jointes à la Guinée les îles Salomoniennes [...] dernièrement découvertes par Alvarez Mendana » [orthographe originale] (Von Wytfliet, 1611, p. 62). C. von Wytfliet poursuit plus loin sa description : « Au reste la Terre Australe, sous l'occident est ceinte de la mer Occidentale des Indes, aboutit aux Molucques, Traprobane, et aux deux Javes, vers l'Orient luy est mise l'Afrique et l'Ethiopique océan, vers le septentrion sont les destroitiz de la mer Megellane, et les terres des Patagons [...] Elle fut premièrement découverte par Fernand de Magellan»¹⁶⁹ [orthographe originale](Von Wytfliet, 1611, p. 63). Dans ces lignes, l'auteur nous propose une description très riche, on assimile la région australe à une vaste terre qui s'étendrait au sud des continents américain, africain, et asiatique. La Nouvelle-Guinée et les îles Salomon feraient parties de ce continent. Deux noms ont été associés à cette découverte : Fernand de Magellan et Alvaro de Mendana. Les navigations récentes n'ont pas été prises en compte.

Pour conclure cette sous-partie, la question australe est devenue un sujet régulièrement abordé dans les productions cosmographiques, un décalage entre ces ouvrages et les navigations

167. Nous avons déjà vu les principaux traits de sa cartographie australe.

168. Lecture de l'édition française publiée après le décès de l'auteur : <http://www.manioc.org/patrimon/MMC16003-1> (consulté le 10/09/2020).

169. Il s'en suit une description des « populations barbares » de la région australe.

témoignent de la lenteur des cosmographes à accéder à ces informations nouvelles. Même si nous constatons une multiplicité des formes, Fernand de Magellan est devenu une source première, et les informations anciennes laissent place à des sources modernes. Le moule antique était entrain de s'agrandir.

9.4) Les latitudes méridionales au cœur des voyages d'exploration au XVI^{ème} siècle

Le XVI^{ème} siècle connut une accélération des voyages d'exploration. Certains d'entre eux ont contribué au développement du mythe méridional. Dans les lignes qui vont suivre, nous avons référencé plusieurs voyages clefs. Ont-ils joué un rôle dans le développement de la pensée australe ? A nouveau, il est difficile de répondre par l'affirmative, cependant une recension nous a semblé nécessaire afin de cadrer nos propos. Plusieurs navigations se sont focalisées sur les latitudes méridionales.

Le premier voyage que nous allons évoquer démontre toute la complexité de notre étude. En effet, le voyage de Cristovao de Mendonça (c. 1475 – 1532) comporte une vaste zone d'ombre témoignant parfaitement des difficultés à cerner ces explorations méridionales. Roger Hervé résuma celui-ci de la manière suivante : « *[Le voyage], préparé en 1521 avec trois caravelles à partir de la côte Nord de Sumatra, à la recherche de l'Île de l'Or, a eu une issue absolument inconnue – par la suite du silence obstiné du chroniqueur Barros* » (Hervé, 1982, p. 28). Cet explorateur portugais voulait découvrir une région aurifère. L'objectif de son voyage était donc économique. Nous connaissons le point de départ (Sumatra) mais nous ne connaissons pas le point d'arrivée. Aucune source n'a évoqué la fin de ce voyage. Roger Hervé avança l'hypothèse selon laquelle ce silence était dû à la « découverte de l'Australie » par l'explorateur portugais (Hervé, 1982, p. 30). Cette « découverte » était tellement extraordinaire qu'il avait préféré se taire. Concernant ce point et cette hypothèse, il est difficile de certifier cette théorie, il nous a semblé néanmoins intéressant d'évoquer cet événement pour commencer notre paragraphe. Il prouve l'intérêt des voyageurs pour les latitudes méridionales. L'idée demeure que ces régions soient extraordinaires (terres qui se démarquent par leur singularité). Certes, Cristovao de Mendonça ne cherchait pas le Continent Austral mais son voyage s'inscrit dans cette lignée démontrant l'intérêt des uns et des autres pour la sphère méridionale.

Certaines explorations auraient pu mettre à mal les fondements de la théorie australe. Ce fut le cas avec l'expédition de Garcia Jofre de Loaisa (c. 1491-1526). Précisons dès maintenant notre propos, cette analyse s'inscrit ici dans une réflexion à posteriori. En effet, le voyage de Garcia Jofre de Loaisa n'a pas marqué le concept méridional. Néanmoins, il aurait pu porter un coup à celui-ci.

Quels étaient les objectifs de ce voyage ? Deux éléments étaient à l'origine de cette expédition : retrouver les navires de Fernand de Magellan et tenter la colonisation des Moluques. Pour notre sujet, il faut s'intéresser au navigateur Francisco de Hoces (dates inconnues), membre de l'expédition. Celui a tenu un journal dans lequel nous pouvons lire : « *parecia que era alli acabamiento de tierra* » [*Il semblait que c'était là la finition de la terre*] (Fernandez de Navarrete, 1837, p. 28, tome V)¹⁷⁰. Lorsqu'il a écrit ces propos, Francisco de Hoces était au niveau de la latitude 55 degrés sud, sa citation peut être résumée de la manière suivante : la terre ferme s'arrêtait à ce parallèle et il n'y avait aucune Terre Australe. Ce passage aurait pu influencer grandement l'étude australe. Néanmoins, comme nous l'avons écrit, ce journal n'a pas été largement diffusé.

Le voyage d'Antonio de Saldanha (1503)¹⁷¹ a connu un destin différent. Cette expédition en direction de l'Inde portugaise joua un rôle important. Cependant, il n'existe aucune source directe. Néanmoins, deux cosmographes contribuèrent à relayer ce voyage et à mettre en avant la possible existence d'une terre inconnue au sud du continent africain. L'écrivain Alesandro Zorzi (écrivain du XVIII^{ème} siècle) signala durant cette expédition : « *La vision d'une terre par les Portugais à 600 lieues au sud du cap de Bonne-Espérance. Ils l'ont appelé Brésil.* » Dans sa *Suma de Geographia* (1519), le savant espagnol Martin Fernandez de Encisco précisa cette première description : « *le cap de Bonne-Espérance se trouve à l'ouest de cette terre sud et depuis le cap de Bonne-Espérance à cette terre sud, il y a 450 lieues. Cette terre sud se trouve vers 42 degrés et est à 600 lieues du cap Saint-Augustin. Rien de plus n'est connu concernant cette terre. Elle fut simplement vue. Personne n'a débarqué* ». Nous l'avons vu, l'annotation cartographique *terra de vista* [*terre de vue*] renvoie à ce voyage. Elle est devenue une référence cartographique importante dans les productions.

Pour la fin du XVI^{ème} siècle, plusieurs navigateurs espagnols ont joué un rôle important pour notre objet d'étude. Jusqu'à maintenant, nos principales sources d'informations s'étaient focalisées sur la zone méridionale de l'océan Atlantique et l'océan Indien. Ces voyageurs se sont concentrés sur la mer du Sud aussi appelée océan Pacifique. Annie Baert, professeure agrégée d'espagnol, consacra une thèse à ces voyageurs recherchant ce « Paradis Terrestre » (Baert, 1999). Le destin de trois hommes était lié : Pedro Sarmiento de Gamboa (c. 1532-1592), Alvaro de Mendana (c. 1542-1595), et Pedro Fernandez de Queiros (c. 1565-1614). Ce triptyque allait marquer la pensée australe des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. L'aventurier Pedro Sarmiento de Gamboa était à l'origine de ce phénomène (Collingridge, 1906, chapitre IX). Officier et érudit, il a développé un fort intérêt pour

170. Propos cité par le navigateur et historien espagnol Martin Fernandez de Navarrete (1765-1844).

171. Ce voyage a été daté en 1503. Il a été référencé une première fois en 1519. Nous l'avons donc intégré dans ce chapitre. Nous nous sommes appuyés sur les propos de W. G. L. Randles (Randles, 2000, p. 62).

la culture inca¹⁷², il avait traduit de nombreux documents historiques¹⁷³. Un ouvrage avait particulièrement marqué le savant. En effet, un document avait été consacré à l'empereur Tupac Yupanqui (c. 1441-1493 et empereur de 1471 à 1493). Ce recueil évoquait le voyage du souverain inca « *par mer et vers le soleil couchant, qui a duré plus de 12 mois, rapportant beaucoup de trésors des pays qu'il avait visité. Au cours de ce voyage, Tupac avait découvert deux grandes îles, nommées Nina-Chumpi et Hahua-Chumpi, ou Fire-Island et Outer-Island* » (ibid.). Cette description impressionna Pedro Sarmiento de Gamboa. Il considérait ces îles comme les avant-terres du Continent Austral. Il devait trouver ces terres !

En 1567, il proposa son projet au gouverneur du Pérou Lope Garcia de Castro. Il souhaitait découvrir puis coloniser ces régions. Sa proposition est alors acceptée. Un homme avait été désigné pour conduire cette expédition : Alvaro de Mendana. La vie de ce dernier demeure mal connue. Un élément est néanmoins à signaler : il était le neveu du gouverneur Lope Garcia de Castro. Cette exploration a duré presque deux ans (novembre 1567 – janvier 1569)¹⁷⁴. Cette expédition fut un échec. Les relations conflictuelles entre les différents officiers étaient à l'origine de ce fiasco. Sous l'influence de Pedro Sarmiento, les navires avaient pris un cap en direction du sud-ouest, ce cap fut maintenu jusqu'au 28 novembre. A cette date, Hernando Gallego qui était le pilote en chef décida de changer le cap, il fallait prendre la direction du nord. Les navires ont alors quitté les latitudes méridionales. Pedro de Sarmiento était opposé à cette décision. Les terres à découvrir étaient au sud. De nouvelles tensions ont éclaté, aucune découverte ne fut signalée dans les latitudes septentrionales, Pedro de Sarmiento réussit alors à faire reprendre un cap sud à l'expédition. Cette nouvelle orientation a permis la découverte de plusieurs îles (Nukufetau, Santa Ysabel, Guadalcanal, etc.). L'érudit était persuadé que ces archipels étaient en périphérie du Continent Austral. Il n'a pas eu le temps de vérifier son hypothèse. Alvaro de Mendana avait décidé de rentrer à bon port. Cette expédition ne permit donc pas de vérifier pleinement l'hypothèse australe. En 1595, l'explorateur de Mendana fut chargé d'une seconde mission, il devait « *coloniser et pacifier les îles occidentales de la mer du Sud* » (Baert, 1999, pp. 38-39). La conquête de la terre méridionale n'était pas l'objectif de ce voyage. Ces navigations ont permis une meilleure connaissance de l'archipel des Salomon. Pedro Fernandez de Queiros faisait parti de cette expédition. Ce dernier allait écrire la dernière page de ce cycle (1606). Il était persuadé de l'existence des Terres Australes dans les latitudes méridionales de la mer du Sud. Ce point a été développé dans le chapitre suivant.

172. Il publia notamment une histoire des Incas dans les années 1570.

173. George Collingridge identifia ces documents comme étant des quipus. Voici la définition proposée par le Larousse : « *Faisceau de cordelettes à nœuds, de couleurs et de torsion différentes, qui servait dans le royaume inca à enregistrer les recensements de population et les inventaires de biens.* » [Consulté le 10/10/2019].

174. Pour ce propos, nous nous sommes appuyés sur le chapitre de George Collingridge.

Enfin, d'autres navigations contemporaines ont eu possiblement un lien avec le continent méridional. Nous pouvons évoquer ici l'expédition menée par Juan Fernandez (c. 1536- c. 1634). Vers 1574-1575, il aurait mené une exploration « secrète » à destination du Continent Austral. Nous n'évoquons pas maintenant cette dernière car aucune source contemporaine ne traite de celle-ci. Elle a été évoquée plusieurs fois, les siècles suivants, par certains théoriciens de la pensée australe (docteur Arias et Alexander Darrymple). Cette question sera donc abordée dans les prochains chapitres.

L'Espagne n'a pas été la seule monarchie à organiser des navigations dans ces zones méridionales. L'Angleterre a participé également à l'exploration de ces latitudes. Francis Drake (c. 1540-1596), corsaire puis explorateur, a fait la première circumnavigation anglaise entre 1577 et 1580. En septembre 1578, Francis Drake a été le premier navigateur anglais à traverser le détroit de Magellan (Drake, 2012, p. 34). Francis Fletcher (membre de l'équipage) a décrit ce passage de la manière suivante : « *Le cap supérieur [...] se dresse à 56 degrés, sans lequel il n'y a pas [de terre], mais que l'océan Atlantique et la mer du Sud [...] dans un fossé large et libre.* » [orthographe moderne] (Vaux, 1854, p. 87). Cette navigation apporte un doute concernant la partie méridionale du détroit de Magellan. La question était de savoir ce qu'il y avait au sud de celui-ci. Dans la sous-partie précédente, ce voyage a été utilisé par certains cartographes pour démontrer l'absence de Continent Austral. Francis Drake ne fut pas le seul explorateur anglais à naviguer dans ces eaux. John Davis (c. 1550-1605) et Thomas Cavendish (c. 1560-1592) ont également participé à l'exploration de ces régions. Ce dernier a découvert notamment les actuelles îles Malouines¹⁷⁵.

Deux éléments contradictoires se dégagent de cette rapide analyse. Certains voyages ont joué un rôle important dans la construction du mythe austral. Ils ont apporté des éléments permettant de le nourrir. Inversement, d'autres voyages pourraient remettre en cause cette théorie.

9.5) La colonisation du troisième monde

Comprendre et mesurer l'établissement d'un modèle austral dans la pensée cosmographique des XVI^{ème} siècle et XVII^{ème} siècle demeurent complexes. Nous l'avons écrit en introduction, notre étude s'est appuyée sur l'analyse d'un catalogue cartographique et littéraire. Ce sont ici des « productions spécialisées ». Pour comprendre l'émergence de ce phénomène et la crédibilité accordée à celui-ci, il est intéressant d'étudier la place de ce sujet en dehors de la « sphère scientifique ». Deux projets de colonisation ont démontré l'existence d'un intérêt pour la question australe. Nous pourrions supposer que cette petite recension demeure non-significative. Néanmoins,

175. Pour plus d'informations : Hakluyt, 1589, III, p. 846.

ces deux cas sont les premières traces d'un tel projet concernant le Continent Austral.

Les frères Francisque et André d'Albaigne sont à l'origine du premier projet. La vie de ces derniers demeure extrêmement mal connue. Une seule information est certaine : ils sont originaires de Lucques (Toscane) et ont vécu en France. Au delà de ce renseignement géographique, nous ne connaissons pas d'autres éléments biographiques, le travail des frères d'Albaigne a été connu grâce à la redécouverte d'un court mémoire datant du XVI^{ème} siècle et adressé au roi. En 1894, Léopold Delisle a mis au jour ce document récemment acquis par la Bibliothèque Nationale de France, le docteur Hamy en a fait l'analyse (Hamy, 1894, pp. 405-433)¹⁷⁶. Cette requête commence de la manière suivante : « *Sire, André d'Albaigne, lucquois, vous remonstre très humblement que, pour l'affection et dévotion qu'il a au service de Vostre Magesté ; il s'offre de parachever l'entreprise que Francisque d'Albaigne, son frère, a autres foyz proposée sur le fait de la navigation, ce qu'il peult d'autant plus facilement executer qu'il a les secretz, cartes, et instrumens nécessaire* » [orthographe originale] (Hamy, 1894, p. 424). Cette introduction est très riche. Premier élément à signaler, André a repris le projet de son frère Francisque, qu'est-il arrivé à celui-ci ? Nous l'avons écrit, nous ne connaissons pas la vie de ces frères, Francisque était très probablement déjà mort quand son frère a envoyé ce mémoire. Deuxième élément à noter, André d'Albaigne justifie l'existence d'un tel projet en s'appuyant sur des « secrets ». Suite à la lecture de ce premier passage, plusieurs interrogations demeurent, à quelle zone fait-il référence ? Pourquoi évoque-t-il les secrets concernant celle-ci ?

En poursuivant la lecture de ce mémoire, André d'Albaigne apporte plusieurs informations permettant de lever le mystère concernant ce projet. A plusieurs reprises, il a fait référence à la confidentialité concernant cette terre et ce projet, il a justifié cette nécessité de la manière suivante : « *[C'est] une grande estendue de terres et de royaulmes abondans et riches en or, argent, pierreries, drogueries, et espiceries* » [Orthographe originale] (Hamy, ibid). L'extrême richesse de ces terres nécessitait la discrétion. A nouveau, une question reste, à quelle terre pense-t-il lorsqu'il fait cette description ? L'étude de ce document devient alors problématique. André d'Albaigne n'a pas nommé cette région. Il évoque simplement le besoin de découvrir « *la tierce partie du monde* » (Hamy, ibid.) Le besoin de discrétion a-t-il justifié ce choix ? De notre point de vue¹⁷⁷, André fait référence à la Terre Australe, un élément important vient justifier cette hypothèse : la conquête de cette région ne viendrait pas perturber la division faite suite au traité de Tordesillas. D'Albaigne a écrit : « *[La conquête de cette région vient] sans prejudicier ou offencer aucunement les autres*

176. Nous nous sommes appuyés sur les propos d'E-T. Hamy pour la rédaction des paragraphes concernant les frères d'Albaigne.

177. Point de vue également défendu par Emmanuel Marthe (Marthe, 1959, p. 206).

princes chrétiens , ni mesmes contrevenir à la bulle du pape Alexandre VI » [orthographe originale] (Hamy, ibid.). Pour rappel, cette bulle a divisé le Nouveau monde entre l'Espagne et le Portugal, notre terre se trouve donc en dehors de cet accord. Ce n'est pas les continents américain, africain, et asiatique ... Ce n'est pas non plus le continent européen (ou l'Ancien monde). Il est donc très probable que cela soit le Continent Austral.

La réalisation de ce projet donnerait au royaume de France une richesse très importante. André d'Albaigne a aussi évoqué d'autres éléments positifs concernant la conquête de cette terre : « *[Cela pourrait] descharger ce royaulme de beaucoup de gens, qui, ou par pauvreté ou inquietude d'esprit, n'y servent que de charge et de trouble »* [Orthographe originale] (Hamy, 1894, p. 409). On a associé à ce côté temporel un côté spirituel : « *Retirer de perdition à nostre sainte foy les nations remotes et barbares est assurement office de roy très chrétien »* [Orthographe originale] (Hamy, 1894, p. 408). Dans ce mémoire, André d'Albaigne présente donc un programme complet concernant la colonisation de la Terre Australe. En acceptant ce projet, le roi y gagnerait sur le plan régalien, spirituel, et religieux. C'est pour cela qu'André d'Albaigne supplie le roi d'accepter son offre ! La France avait déjà commis une grossière erreur en refusant le projet de Christophe Colomb¹⁷⁸ : « *Sire, il est temps ou jamais d'en prandre l'ocasion par les cheveux et de se resouvenir de la faulte qu'on feist de n'avoir creu Christophe Colomb »* [Orthographe originale] (Hamy, 1894, p. 426).

Il est difficile de dater le projet des frères d'Albaigne. Dans son mémoire, André n'apporta aucune information d'ordre chronologique, nous pouvons néanmoins faire quelques hypothèses concernant le cadrage temporel de ce projet. En effet, la fratrie semble tenir ses secrets d'un cosmographe portugais nommé Bartholomeu Veiho. Ce dernier a réalisé un mémoire adressé au roi de France dans lequel il se met à son service pour l'aider à découvrir des terres inconnues. Nous pouvons lire : « *[il a laissé] sa naturel patrie, femme, enfants et tous ses biens [...] pour faire venir service à sa Majesté et principalement pour le remonstrer les partyes des terres incognues qui sont de grandes importances et conséquences »* [Orthographe originale] (Hamy, 1894, pp. 414-415). Il est également question dans ce mémoire des « *intercession de Francoys dalbaigno lucquoys »* [Orthographe originale] (Hamy, ibid.). Les deux hommes étaient donc en relation. Les travaux de ce cosmographe étaient donc peut-être à l'origine de ce projet. Quoi qu'il en soit, la référence faite à Bartholomeu Veiho nous permet de borner chronologiquement ce projet. Ce dernier est mort en 1568. Ce projet a donc été rédigé dans les années postérieures au décès du cosmographe lusophone (Hamy, 1894, p. 417).

178. Il est difficile de savoir si la France a réellement refusé le projet de Christophe Colomb.

En 1582, ce « troisième monde » était à nouveau l'objet d'un projet de colonisation, Lancelot Voisin en était l'auteur (c. 1541-1608). Le seigneur de la Popelinière était décrit de la manière suivante par Emmanuel Marthe : « *Historien poitevin et protestant [...] dégoûté par l'histoire [...] Il devint géographe et reprit à son compte dans un ouvrage intitulé Les Trois Mondes, des arguments exposés en vain à Charles IX qui l'avaient frappé* » (Marthe, 1959, pp. 205-206). Cette courte présentation nous permet de comprendre deux éléments importants concernant le projet de la Popelinière. Celui-ci s'est peut-être inspiré des frères d'Albaigne. Nous ne pouvons pas prouver cette hypothèse mais il demeure intéressant de signaler la contemporanéité des projets et la similitude existante entre les deux plans. Nous détaillerons ce dernier point dans les prochains paragraphes. Enfin, la construction de l'argumentaire scientifique est également à remarquer, celui-ci apporta une réflexion que l'on pourrait qualifier d'épistémologique concernant la pensée géographique.

L'ouvrage du seigneur de la Popelinière est une publication conséquente (400 pages¹⁷⁹). Plusieurs éléments clefs nous permettent de comprendre son projet. Comme nous l'avons écrit, ce dernier porte sur le troisième monde. Celui-ci est le Continent Austral. Le premier monde correspond à l'Europe, l'Afrique, et l'Asie. Le second monde est l'Amérique nouvellement explorée. L'expression « monde » est ici volontairement employée pour marquer la différence entre ces régions : « *Je vous représente le monde en trois mondes, c'est à dire, l'univers en trois parties chacune desquelles j'appelle monde à la façon de noz premiers matelots & voyageurs, lesquels ayans descouvert l'Amérique & Terre Australe, qu'ils trouvent plus estrange & de plus grande estendue que tout ce qu'ils avoient jamais veu, leu, ny ouy dire, les appellerent autre monde & Monde Nouveau* » [orthographe originale] (Gallegos Gabilondo, 2013-2014, p. 10)¹⁸⁰. Voici comment le savant décrit les Antipodes: « *Les Terres Australes qui sont si grandes et par conséquent [ouvertes] à toutes températures [...] qu'elles ne peuvent être moins pourvues de richesses et choses singulières que les autres. [A cause] notamment de leur longueur et de leur étendue* » [orthographe modernisée] (La Popelinière, 1582, p. 18 de l'avant-propos¹⁸¹). L'introduction du texte démontre l'intérêt de l'auteur pour ces régions. Ce sont des terres immenses et riches. Dans ces lignes, il justifie la nécessité de coloniser cette région, elle est « singulière », son occupation apporterait des richesses inédites. L'aspect économique n'est pas le seul élément justifiant le projet de la Popelinière. Celui-ci s'inscrit également dans une dimension religieuse : « *Le temps & les perfonnes à qui elle se vcult communiquer : auffi que noftre devoir est*

179. La pagination peut varier selon les publications. Elle n'en demeure pas moins importante.

180. L'auteur s'appuie sur l'édition *Les trois mondes* par Anne-Marie Beaulieu (1997).

181. Édition originale consultée en ligne : <https://archive.org/details/LesTroisMondes/page/n2/mode/1up> [consulté le 03/12/2019]

de viure contens en l'heur que Dieu nous a [envoyé] depuis cent ans, pour laisser la descouverte du surplus de l'univers à ceux qui viendront après nous premiers, féconds ou autres quels qu'ils soient » [Orthographe originale] (La Popelinière, 1582, p. 381-382). Plus loin, il ajoute : « *Nous esmercillons nous donc, fi quelques grands ouvrages de la Nature nous font incogneuz, veuque Dieu cache la plus grande partie de l'univers ? Combien de nouvelles fortes d'animaux es font fait veoir à nous, incogneuz de noz pères ? Dieu ne veult que les yeux des hommes voyent tout; les peuples dufiecle advenir sauront, combien d'autres chofes nous ont este [connues].* » [Orthographe originale] (ibid.). Selon l'auteur, la connaissance de la Terre Australe est permise grâce à l'intervention de Dieu. Grâce à ce dernier, les Occidentaux ont pu découvrir les zones cachées du monde, l'historien justifie les grandes explorations en ce sens. Dieu avait-il prévu de dévoiler le Continent Austral ? Concernant cette interrogation, la réponse est positive. L'écrivain protestant nous laisse penser que l'action de Dieu est de nous permettre de connaître, étape par étape, les « merveilles » du monde. Finalement, on peut comprendre cela comme un vaste projet divin où l'action divine dévoilerait le monde inconnu lorsque les Européens le mériteraient. Le Nouveau monde serait révélé.

Ainsi, la Popelinière inscrit la question australe dans une double thématique où le temporel côtoie l'intemporel. Malgré cela, ce sujet s'insère aussi dans une réflexion scientifique voire épistémologique. Cet ouvrage s'intitule le *Troisième monde*. Cependant, son auteur s'intéressa plus largement aux voyages d'exploration et aux terres nouvellement « découvertes ». D'un sens, nous pouvons dire qu'il rédigea avant tout une histoire des explorations européennes¹⁸². Ce n'était pas une simple recension mais une analyse critique de ce phénomène. Nous pouvons lire : « *Or comme la terre est estrangement grande: la paresse, lacouardife, & indifcretion des hommes telle qu'ils ne veulente decfoouvrir [...] dauantage que leurs vieux Pères leur en ont tracé par escrit-Il fe fault a fleuret en reftre beaucoup plus à cognoiftre, voire en quelque carcier des 4. principaux du monde vous desicreriez aller que noz modernes n'en ont fait voir: & qui ne peuvent estre moindres en quantité de tou-tes fortes de richesses, exquises fingularitez, & prodigieux miracles de nature: fi nous avions l'adrefle & les moyens de les aller rechercher 5 notamment vers le Midy où nation aucune na donné. Car estac le monde reparti en deux, pour le Portugais & l'Espagnol par le Pape Alexandre 6. celui-là s'est contenté de courir vers Orient, &: celui-cy à l'Occident, comme l'Allemant & l'Anglois au Septentrion. Mais vn feul na donne atteinte fur les terres Auftralcs qui font fi grandes.* » [Orthographe originale] (La Popelinière, 1582, p. 32). Ce court paragraphe demeure très intéressant pour notre sujet d'étude. L'auteur critique l'action des explorateurs sur

182. Pour cela, il suffit de consulter les sommaires des trois parties structurants le livre (La Popelinière, 1582, p. 64, p. 176, p. 288) [édition citée précédemment].

deux points. Il dénonce le manque d'ambition des voyageurs qui se contentent d'effleurer et non d'explorer les immensités du monde. Les décideurs ne sont pas épargnés par Lancelot Voisin. Comment pouvons-nous interpréter cette seconde critique? Il attaque ici les puissances européennes qui sembleraient se suffire de leurs actuelles possessions. Il conclut son propos sur le Continent Austral qui est, à nouveau, présenté comme une terre d'ambition et de richesse. Il évoque le voyage d'un homme dans cette région. Sans plus de précision, il est difficile d'identifier ce voyageur. Pour notre auteur, s'intéresser à la Terre Australe serait finalement une manière de repenser le voyage d'exploration. Celui-ci était-il trop sclérosé à son goût ?

Comme nous l'avons également écrit, la Popelinière s'intéressa également à l'analyse faite par les savants concernant la Terre Australe. A nouveau, il porta un regard critique sur ses pairs : « *[l'auteur évoque ici la possible inhabitabilité des zones torrides] Les theologiens qui se jectans hors leurs professions ont voulu discourir de telles choses, s'y sont à l'advis d'aucuns très lourdement abusez, saint Augustin notamment, Lactance & plusieurs autre [...]* Si la terre est ronde & habitée en toutes ses parties, s'ensuit qu'il y a des Antipodes [...] c'est à dire des hommes marchant sur ceste rondeur de terre pieds contre pieds les uns des autres. » [Orthographe originale] (Gallegos Gabilondo, 2013-2014, p. 11). Sur ce point, l'auteur demeure sévère concernant les Pères de l'Église, ils se sont aventurés hors de leur domaine. Bien que lui-même théoricien, il estime nécessaire de mieux connaître ces régions. Les explorateurs ont donc un rôle à jouer dans la connaissance de ces terres : « *[Les voyageurs concernant les Antipodes] fort esclarcy par preuve d'œil, ce que tous les anciens Grecs & Latins & chrestiens mesmes n'avoient qu'imaginaiement (disent aucuns) conceu en leur esprit* » [Orthographe originale] (ibid.). Nuancions ce propos avec cette dernière citation, où l'auteur estime néanmoins nécessaire l'existence d'un certain équilibre entre théorie et pratique : « *Les deux moyens que l'homme a pour concevoir & apprendre : sçavoir la theorique & pratique, c'est à dire, la science d'autrui & l'experience de son particulier* » (ibid.). Aucun projet porté par ces auteurs a abouti. Néanmoins, il était intéressant de signaler l'existence de ces derniers. Comme nous l'avons déjà écrit, ils démontrent l'intérêt existant concernant la Terre Australe, celui-ci dépasse le cadre scientifique. Pour certains, le Continent Austral n'était plus une simple représentation mais une terre à coloniser.

Au début de ce chapitre, nous avons posé la problématique suivante : le XVI^{ème} siècle a-t-il été un siècle d'or pour la théorie australe¹⁸³ ? La formulation est peut-être exagérée. Néanmoins, la « communauté géographique » a montré un intérêt pour ce sujet, c'était même devenu un projet de colonisation. Un modèle commençait également à s'imposer. Diverses sources constituaient le socle théorique. La découverte de la Nouvelle-Hollande va-t-elle perturber ce cadre ?

183 . Et le début du XVII^{ème} siècle.

Conclusion – Partie 3

Au XVI^{ème} siècle, le mythe austral a connu un renouveau certain : nous pouvons dégager plusieurs étapes. Au début du siècle, nous avons constaté un regain d'intérêt pour la théorie méridionale, les sources antiques et médiévales pouvaient encore guider la construction cartographique. Dans les années 1510, deux sources inédites ont également participé au développement de la théorie australe, Amerigo Vespucci et le *Zeytung* ont permis de justifier l'existence de ces régions. Un nouveau modèle cartographique a également été proposé en lien avec le *Zeytung*.

Pour autant, le cœur de notre propos reste la navigation de Fernand de Magellan. Cette première circumnavigation occidentale marqua l'histoire européenne et la construction de notre sujet d'étude. La découverte (et sa méconnaissance) en 1520 du détroit éponyme a laissé penser l'existence d'une région antipodale au sud de la Terre de feu. Cet élément a été un point important dans la construction d'un nouveau modèle cartographique où la Terre Australe s'étendait tout le long des latitudes méridionales. Nous l'avons vu, plusieurs artistes ont proposé un canon qui s'est imposé dans la pensée cartographique (cf Oronce Fine, Mercator, etc.).

L'expédition de Fernand de Magellan n'a pas été la seule navigation jouant un rôle clef dans la réécriture du mythe austral. L'intérêt croissant de certains explorateurs pour la zone pacifique ont amené certains à s'interroger sur la présence d'une Terre Australe dans ces latitudes. Le chapitre 9 nous a permis également de démontrer le décalage existant entre explorations et reproductions scientifiques. Le temps passant, Fernand de Magellan s'est imposé comme source clef, d'autres voyageurs n'ont pas rapidement été intégrés dans le catalogue des sources. Certains courants cartographiques se sont même appuyés sur des sources médiévales (« École de Dieppe »).

Quoi qu'il en soit, le XVI^{ème} siècle a été une période importante pour la construction du mythe australe, cette dernière s'est-elle prolongée au XVII^{ème} siècle ?

**Partie 4 - Les grandes expéditions du
XVIII^{ème} siècle pour trouver le Continent
Austral**

Introduction – Partie 4

Nous venons de le voir, le XVI^{ème} siècle a marqué un renouveau pour le mythe austral, plusieurs expéditions ont contribué à une réactivation de l'histoire méridionale. Cette période a été une première étape dans un temps plus long. En effet, nous pouvons dénombrer pour le XVII^{ème} siècle, plusieurs expéditions occidentales dédiées à la découverte des latitudes méridionales. Dans ce contexte, la Terre Australe a été volontairement recherchée ou s'est retrouvée indirectement au centre des discussions. L'exploration européenne récente et systématique de l'océan Pacifique a déporté le mythe dans cette région. Pour cette période, deux pays ont été des acteurs importants dans l'organisation de ces voyages : l'Espagne et les Provinces-Unies.

Au début du XVII^{ème} siècle, l'expédition de Pedro Fernandez de Queiros (chapitre 10) allait être un des projets les plus aboutis dans l'histoire australe : il était persuadé d'avoir découvert le continent méridional ! Plus largement, les navigations contemporaines de la V.O.C (ou *Vereenigde Oostindische Compagnie*) allait marquer l'histoire mondiale, les Européens découvraient une terre inconnue¹⁸⁴ : la Nouvelle-Hollande (chapitre 11)¹⁸⁵. Pour autant, nous le verrons, son exploration allait repousser le mythe austral dans des latitudes plus méridionales. L'étude des cartes montrera parfaitement l'existence d'un doute concernant les liens entre ces deux régions. La représentation systémique d'un modèle méridional se trouvera alors perturbée.

Enfin, dans ce contexte marqué par l'omniprésence de deux nations, la publication d'un récit d'un voyage du siècle précédent allait contribuer à questionner la théorie australe en France (chapitre 11). La navigation de Binot Paulmier de Gonneville a ravivé ce concept au point de devenir une source importante pour les prochains siècles.

184. Gardons néanmoins à l'esprit, la théorie de Roger Hervé concernant la Grande Jave.

185. Nous incluons également ici l'actuelle Tasmanie.

Chapitre 10 - L'*Australia del Espiritu Santo* ou la quête australe dans l'océan Pacifique

Dans la partie précédente, nous avons constaté que la quête du Continent Austral s'était déportée vers l'océan Pacifique. En effet, le détroit de Magellan n'était plus vu comme un point géographique inédit, il était maintenant pensé comme un élément constituant le socle classique de la représentation méridionale. Le XVI^{ème} siècle a marqué le début de l'expansion européenne dans la zone pacifique. Le développement de la théorie australe a suivi ce cap. Les navigateurs espagnols ont exploré ces régions méridionales. Un homme avait été passionné par ces voyages. Pedro Fernandez de Queiros était persuadé qu'un Continent Austral se trouvait dans les latitudes avoisinants les îles Salomon. Par sa motivation, P. F. Queiros allait marquer une nouvelle étape dans la pensée de la théorie méridionale, son exploration caractérise ce qu'avait pu être le XVII^{ème} siècle concernant notre objet d'étude.

Nous avons dédié ce chapitre à l'étude de cette exploration. Par certains aspects, ce voyage a été un des projets les plus aboutis concernant l'histoire australe, nous nous sommes également interrogés sur les conséquences de cette navigation sur la cartographie et la cosmographie. Nous l'avons écrit dans l'introduction de cette quatrième partie, le XVII^{ème} siècle a été une période très riche, d'autres navigations ont également marqué la recherche du continent méridional. Nous avons donc élargi notre champs d'enquête aux navigations contemporaines de l'exploration de Pedro Fernandez de Queiros.

10.1) La découverte de l'*Australia del Espiritu Santo*

Membre de l'expédition d'Alvaro de Mendana, Pedro Fernandez de Queiros voulait organiser son propre voyage, il était temps pour lui de partir à la recherche du Continent Austral. Pour ce faire, il fallait trouver un financement et obtenir l'accord des autorités, il a reçu la bénédiction du pape en 1600. Voici l'ordre de mission du roi Philippe III (1598-1621) : « *Il est venu ici de Rome le capitaine Pedro Fernandez de Quiros, un Portugais ; et le duc de Sesa et de Baena, de mon conseil d'État et mon ambassadeur à cette cour, m'écrivit que l'année sainte il avait reçu des nouvelles de frère Diego de Soria, prieur à Manille de l'ordre de Saint-Domingue, qu'il se trouverait à cette cour ledit capitaine Quiros, qui était un grand pilote avec une grande expérience de la mer du Sud et du grand golfe entre les côtes de la Nouvelle-Espagne et du Pérou et du Japon*

et des îles Philippines, ayant été pilote en chef du deuxième découverte faite par l'Adelantado Alvaro de Mendaña. Le dit Père représenta que ce serait beaucoup pour le service de Dieu et pour le mien de le présenter, afin qu'il revienne encore découvrir ces parties et ces îles inconnues [...] Tous étaient persuadés, par les preuves et les raisonnements qu'il leur soumettait, qu'il ne pouvait manquer ni une terre continentale ni un certain nombre d'îles depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Nouvelle-Guinée et Java et les autres îles de ce grand archipel. Et ils conclurent que, profitant de la meilleure partie des zones torrides et tempérées, où on l'a vu, aussi bien dans les anciennes provinces du monde que dans les nouvelles découvertes, il existe beaucoup de terres très bonnes et riches qui ont un climat tempéré et donc habitable. Ils sont donc d'avis qu'il est très désirable de découvrir sans tarder cette région méridionale, inconnue jusqu'à présent, qui sera un grand service à Dieu [...] A Valladolid, le 31 mars 1603. » (Markham, 1904, pp. 167-169). L'objectif de cette mission était clair : découvrir ce continent et ses îles qui étaient des terres riches ! « L'horreur du vide » justifiait l'existence de ces régions. Il devait y avoir obligatoirement un continent entre le détroit de Magellan et la Nouvelle-Guinée. En 1605, l'expédition quittait les côtes péruviennes, il a fallu attendre le mois de mai 1606 pour que l'exploration connaisse un événement majeur. Les navires se trouvaient à proximité de l'actuel archipel Vanuatu. Ces terres n'étaient pas connues. Lisons le journal du capitaine Queiros :

« Ce jour-là, Melchor de los Reyes regardait la tête du mât, quand, à trois heures de l'après-midi, il aperçut à une distance de douze lieues au sud-ouest et au sud, plus ou moins, une vaste terre. Pour cela, et parce que l'œil ne pouvait se porter sur un point qui n'était pas tout à terre, ce jour était le jour le plus joyeux et le plus célébré de tout le voyage. Nous nous dirigeâmes vers la terre, et le lendemain nous nous trouvâmes près d'une côte qui courait vers l'ouest. Le nom de Cardona fut donné à cette terre en mémoire du duc de Sesa, qui s'était tant intéressé au voyage, aussi bien à Rome qu'à la cour d'Espagne, et parce que le capitaine en était très reconnaissant. Quand nous partîmes pour ladite terre, on aperçut, loin au sud-est, une chaîne de montagnes massive et très élevée, couverte d'épaisses masses de nuages blancs au milieu et sur les hauteurs, tandis que les bases étaient claires. Il semblait d'en haut que les côtes de ces deux terres se rapprochaient pour n'en former qu'une [...] Arrivé à terre, une ouverture y fut vue, et, comme cela semblait être un port, le capitaine envoya un officier dans un bateau, avec des soldats et des rameurs, pour l'examiner. Dans l'après-midi, il revint, rapportant que l'ouverture formait une île étroite de 6 lieues de long, allant au N. et au S., assez haute, habitée et bien boisée; et là où il est abrité à l'est et au nord-est, il y avait un fond à 30 brasses, et un fort courant. Le capitaine lui a donné le nom

de ‘San Raimundo’. Longeant cette île à l’ouest, il vint sur la plage beaucoup d’hommes fauves, très grands, l’arc à la main, appelant bruyamment notre peuple. Comme nous ne voulions pas nous approcher, ils jetèrent à la mer un gros paquet de plumes de chapons, dans l’intention, et en envoyant des garçons, de nous engager à approcher. Puis ils décochèrent leurs flèches, que nous rendîmes avec des mousquets. Plus loin, ils virent de nombreux indigènes de belle facture et de bonne couleur, et au sud et au sud-est trois et quatre chaînes de très hautes montagnes, qui semblaient se joindre aux autres chaînes qui avaient été vues au sud-est. Avec de si bonnes nouvelles que la terre était habitée, nous avons navigué en avant sur un cap vers l’ouest ; et à une distance de 6 lieues, le 1er mai, nous entrâmes dans une grande baie, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, le capitaine envoya l’amiral en bateau à la recherche d’un port. Deux canots arrivèrent aux bateaux [...] ayant leurs proues prêtes. Ils s’arrêtèrent pendant un intervalle et ramèrent pendant un autre. Ils parlaient fort et nous regardaient ainsi que le rivage, se montrant troublés. Ceux qui étaient dans la chaloupe tirèrent une pièce pour les étonner, ce qu’il fit, car ils prirent la fuite en ramant aussi fort qu’ils le pouvaient. L’amiral revint dans l’après-midi très satisfait, et ceux qui l’accompagnaient étaient également contents, et ne purent retenir la joyeuse nouvelle qu’ils avaient trouvé un bon port ; car c’est ce que nous n’avions pas réussi à trouver jusque-là, bien que nous en ayons cherché un avec des désirs anxieux de réussir. Sans port, la découverte aurait peu d’importance. Le lendemain, étant le 3 mai, les trois navires jetèrent l’ancre dans le port avec une grande joie, remerciant Dieu de beaucoup. »¹⁸⁶ (Markham, 1906, chapitre XXI).

Une terre venait d’être découverte ! La vision de celle-ci correspondait à la description faite concernant un probable continent méridional¹⁸⁷. Queiros pensait avoir découvert une terre appartenant à cette région. Il était nécessaire d’en prendre possession au nom de l’Église et du roi¹⁸⁸ :

Possession au nom de l’Église catholique

Je prends possession de toutes ces dites terres, au nom de Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes, si inconnus qu’ils soient, et au nom de sa mère la très sainte Vierge Mère de Lorette, et au nom de Saint Pierre et Saint Paul, et de tous les saints apôtres et disciples, et au nom du Vicaire universel du Christ, le Pontife romain, et au nom de toute l’Église catholique, et de tous

186. La longueur de cette citation nous oblige à modifier notre format d’insertion classique concernant les citations.

187. Luis Vaez Torres, capitaine et membre de l’expédition, a en partie démontré l’insularité de cette terre lorsqu’il a perdu le bateau de Queiros en juin 1606 (Collingridge, 1895, chapitre XXXIX) [retranscription d’une lettre au roi]

188. Cf 13.

ces pieux, justes, et les choses saintes qui ont droit à une telle possession; ce que je fais avec joie et afin qu'à tous les indigènes, dans toutes lesdites terres, la sainte et sacrée évangile soit prêchée avec zèle et ouvertement.

Possession au nom de l'Ordre du Saint-Esprit.

Je prends possession de toutes ces terres, par le droit que Sa Sainteté et Sa Majesté ont accordé, de faire des divisions justes des terres et du peuple qui s'y trouvent ; pour tous les Chevaliers qui sont dans ces parties de l'Ordre du Saint-Esprit en tant que découvreurs, colons, défenseurs et conservateurs, et aucun autre, obligé sans salaire de servir dans tous les emplois royaux et publics, avec tous les offices humains et divins.

Possession au nom de Sa Majesté.

Enfin, je prends possession de cette baie, nommée baie de Saint-Philippe et Saint-Jacques, et de son port nommé Santa Cruz, et de l'emplacement sur lequel doit être fondée la ville de la Nouvelle Jérusalem, par 15° 10 de latitude, et de toutes les terres que j'ai aperçues et que je vais apercevoir, et de toute cette région du sud jusqu'au pôle, qui à partir de ce moment s'appellera Australia del Espiritu Santo, avec toutes ses dépendances et possessions ; et cela pour toujours, et tant que le droit existe, au nom du roi, Don Philip, troisième de ce nom roi d'Espagne, et des Indes orientales et occidentales, mon roi et seigneur naturel, dont est le coût et la dépense de cette flotte, et de la volonté et de la puissance de qui est venue sa mission, avec le gouvernement, spirituel et temporel, de ces terres et peuples, au nom royal desquels sont déployées ses trois bannières, et je hisse par la présente son étendard royal. » (Markham, 1906, pp. 250-251)

Ces trois actes de possession demeurent importants pour comprendre la finalité de ce voyage. La première possession démontre l'importance de l'aspect spirituel concernant cette expédition. Les deux autres démontrent le côté temporel. Celui-ci s'inscrit dans un projet extrêmement organisé. Un ordre de chevalerie a été créé. Les adhérents de cet ordre sont les membres de l'expédition. Ils ont vocation à participer au développement de cette nouvelle société. Une ville est créée et elle se nomme Nouvelle-Jérusalem. Cette entité s'inscrit dans un cadre géographique plus vaste. Fernand de Queiros a pris possession de cette région au nom du roi. Celle-ci s'étend jusqu'au pôle sud. Cette réflexion laisse donc entendre que cette découverte se pense dans une représentation plus importante : un cadre continental. Cette terre nouvellement découverte a été

baptisée *Australia del Espiritu Santo* (en hommage à la maison de Hasbourg régnant alors sur l'Espagne). Par la suite, nous verrons le rôle majeur de cette découverte dans la construction cartographique du mythe austral. En 1607, de retour en Europe, Pedro Fernandez de Queiros estima nécessaire l'organisation d'une nouvelle expédition. Il fallait poursuivre l'exploration de ces régions. Pour cela, il rédigea plusieurs mémoires à destination du roi¹⁸⁹. Il mourut en 1614 au Panama alors qu'il était sur le point de lancer une nouvelle navigation.

10.2) Les voyages méridionaux contemporains de l'expédition de Queiros

Pour les partisans de la théorie australe, l'expédition de Queiros a été un point important dans la construction du mythe. Cependant, dès 1606, la découverte de l'*Australia del Espiritu Santo* ne faisait pas pour autant l'unanimité. Au sein même de son équipage, des critiques s'élevaient. En effet, l'officier Luis Vaez de Torrès (c. 1565-1614) partant à la recherche de Queiros allait démontrer les limites de cette découverte récente. Luis Vaez de Torrès a écrit : « *De l'intérieur de cette baie [...] le Capitina [bateau de Queiros] est parti à minuit¹⁹⁰ [...] sans qu'aucun avis ne nous ait été donné et sans faire aucun signal. Cela s'est passé le 11 juin. Et bien que le lendemain matin nous soyons sortis à leur recherche et que nous ayons fait tous les efforts nécessaires, il ne nous a pas été possible de les trouver, car ils n'ont pas navigué sur la bonne route, ni avec de bonnes intentions. Je fus donc obligé de retourner dans la baie pour voir si par hasard ils n'y étaient pas retournés. Et pour le même compte nous restâmes dans cette baie quinze jours, au bout desquels nous prîmes les ordres de Votre Majesté et tinrent une consultation avec les officiers de la frégate. Il a été déterminé que nous devrions les remplir, bien que contrairement à l'inclination de beaucoup, je peux dire de la plupart ; mais mon état était différent de celui du capitaine Pedro Fernandez de Queiros.* » (Collingridge, 1895, chapitre 39). Deux éléments peuvent être à l'origine de cette « disparition » : le mauvais temps ou les fortes tensions au sein de l'équipage. Quoi qu'il en soit, cette situation a amené Luis Vaez de Torrès à partir à la recherche de Queiros. Cette nouvelle navigation a finalement permis de démontrer l'insularité de l'*Australia del Espiritu Santo*, l'officier Diego de Prado y Tobar (1550-1645) a résumé ce propos¹⁹¹ : « *Par l'intermédiaire du vice-roi des Indes, j'ai envoyé à Votre Majesté la carte des découvertes que Luis Vaez de Torres, capitaine de l'Almiranta de Pedro Fernandez de Queiros, a faite, obéissant à l'ordre donné par le comte de Monterey. La découverte est celle de l'île que nous appelons la « Magna Margarita », qui a 680*

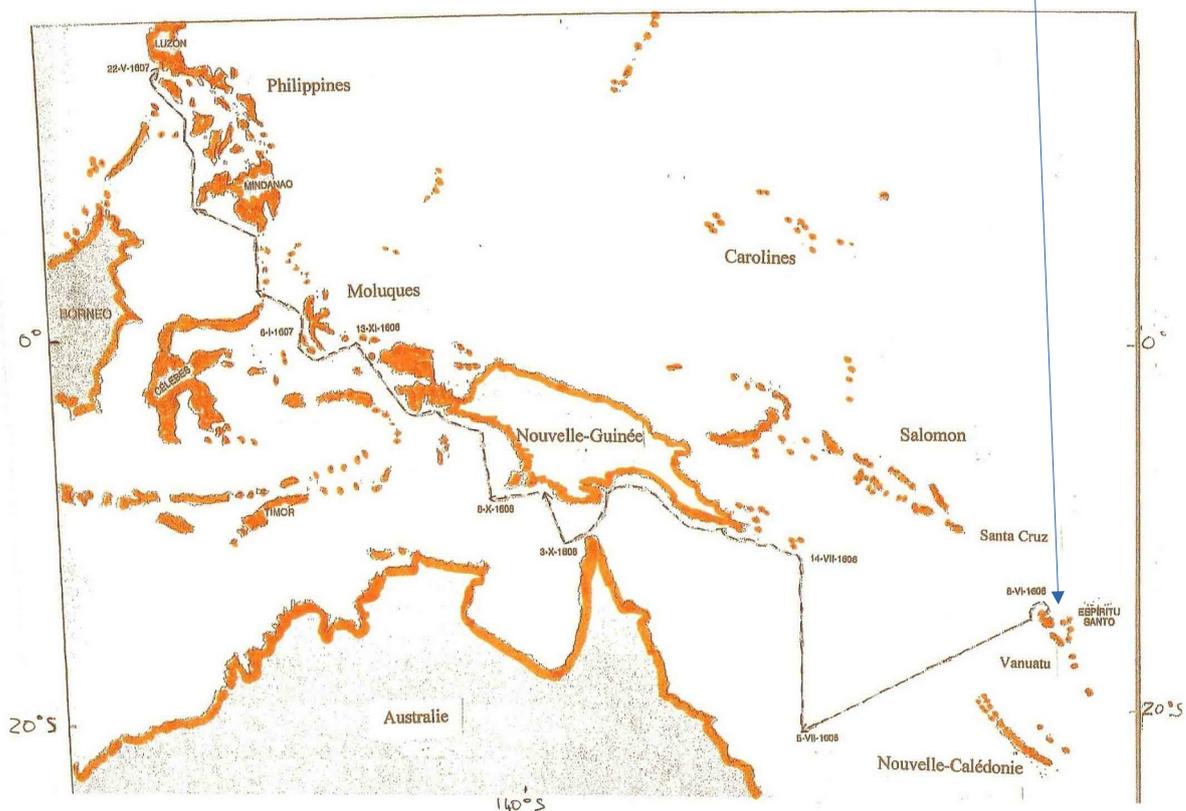
189. Nous n'avons pas consulté l'ensemble des mémoires. Plusieurs extraits sont disponibles dans l'œuvre de Markham (Markham, 1905, pp. 487-508. Ces derniers ne présentent pas un intérêt majeur pour le déroulé de notre étude.

190. Départ de la baie de « l'*Australia del Espiritu Santo* ».

191. Ce dernier accompagnait Luis Vaez de Torrès.

lieues de côte. Comme Votre Majesté le verra par ladite carte, ce que Pedro Fernandez de Quiros, l'imposteur, a découvert était des récifs et de petites îles » (Markham, 1904, p. 511). Comment pouvons-nous interpréter cet extrait ? Par ces navigations, l'équipe de Torrès aurait remis en cause la découverte de Queiros, ce dernier n'aurait pas découvert un continent mais une zone insulaire. La carte dessinée par Annie Baert nous permet de mieux visualiser cette situation (document 99). Ainsi, dans une même expédition, on a pensé découvrir la Terre Australe puis cette hypothèse a été peu de temps après remise en cause par un officier. Pour autant, cela n'a pas fondamentalement bousculé la croyance en le mythe méridional. Comment pouvons-nous l'analyser ? Les informations concernant la navigation de Torrès ont-elles été moins diffusées ? Annie Baert rappela également que cet équipage n'avait pas effectué un tour complet de l'île. Les conditions climatiques étaient trop mauvaises (Annie Baert, 2009).

Contournement partiel de
l'*Australia del Espiritu
Sancto* par Torrès



Document 99 – Tracé de la navigation de Luis Vaez de Torrès
(Source : <http://ile-en-ile.org/luis-vaez-de-torres/#7>) [lien consulté le 01/02/2021]

Le voyage de Pedro F. Queiros a mis fin au cycle espagnol de la quête australe. Ce dernier pensait avoir découvert un continent méridional dans la zone pacifique. C'était devenu une obsession. Au crépuscule de sa vie, il espérait encore organiser une nouvelle expédition afin de coloniser ces terres, son œuvre était très certainement un des projets les plus aboutis. Ce projet a-t-il influencé d'autres explorations australes ?

La genèse de l'expédition de Jacob Le Maire (c. 1585-1616) et de Willem Schouten (c. 1567 – 1625) est probablement à chercher dans l'exploration de Pedro F. Queiros¹⁹². Un privilège est à l'origine de ce projet. Maurice de Nassau (c. 1567 – 1625), Stathouder de Hollande, accorda ce droit le 13 mai 1610. Les deux hommes ont reçu l'autorisation d'aller commercer dans les royaumes de Tartarie, Chine, Inde, Japon, terres de la mer du Sud et Terre Australe (Rainaud, 1893, p. 343)¹⁹³. Ce projet devait rester secret. Une compagnie a été néanmoins créée. Cette dernière se nomme *Compagnie australe*. Nous pouvons lire dans la préface du journal de Willem Schouten : « *Où ils jugeaient de pouvoir découvrir Terres grandes, larges et abondantes en richesses, d'où les navires pourraient retourner richement chargés, de quoi ledit Le Maire se disait avoir déjà quelque connaissance. Conclurent en fin de faire une recherche es partie Meridionales incognues de la Terre, et de chercher un autre passage que par le détroit de Magellan en la susdite mer du Sud* » (Rainaud, 1893, pp. 341-342).

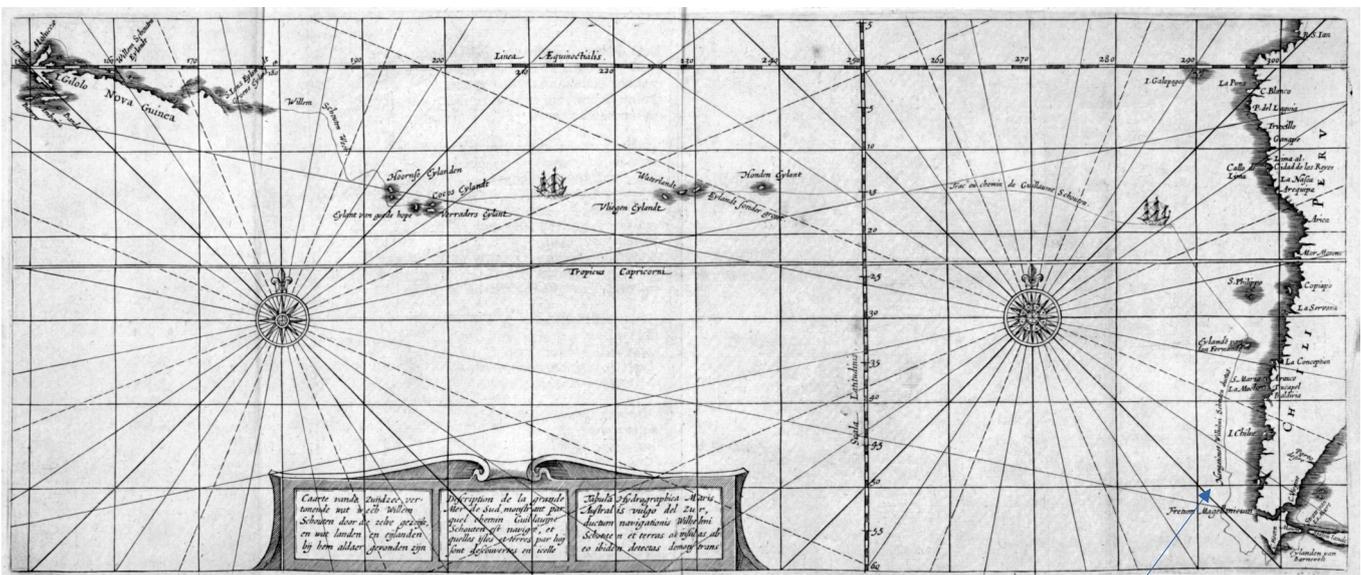
L'expédition a quitté l'Europe le 14 juin 1615¹⁹⁴ (document 100). Au début de l'année 1616, l'équipage se trouvait à proximité des actuelles Malouines, plusieurs terres ont été découvertes dans ces environs (la « Terre des Etats », la terre « Maurice de Nassau»). Fin janvier, l'équipage avait atteint le sud du Cap Horn, le passage recherché avait été trouvé. La situation devenait néanmoins problématique. Aucune Terre Australe n'était en vue. La latitude 59 degrés sud avait été pourtant atteinte. Les tensions étaient naissantes et les navires continuaient à voguer cherchant le moindre signe austral. Arrivés à la latitude 14 degrés sud, une lueur d'espoir laissa penser la découverte prochaine de la Terre Australe. La mer était peu profonde et Le Maire pensait : « *Qu'il devait être encore tout près d'ici quelque autre pays des îles de Salomon ou la Terre Australe* » (Rainaud, 1893, p. 345). Malheureusement, aucun continent méridional n'a pas été découverte, Willem Schouten commençait à s'impatienter. Le 16 mai 1616, il a proposé : « *De voiler vers le nord afin de parvenir aux Moluques* » (Rainaud, 1893, p. 346). En d'autres termes, ce dernier voulait abandonner la recherche du continent méridional, cette proposition a été acceptée de tous excepté

192. Nous pourrions mettre en parallèle cette navigation avec le voyage du navigateur hollandais Dirck Gerritsz (c. 1544-1608) qui se serait déporté jusqu'à la latitude 64 degrés sud et aurait vu un paysage similaire à la Norvège (1599) (Bournaud, 1906, p. 20). Ce fait n'est pas totalement avéré. Les coordonnées demeurent peu certaines.

193. Nous nous sommes appuyés sur les propos d'Armand Rainaud ayant consulté le journal.

194. Pour la description du voyage, nous nous sommes également appuyé sur les propos d'Armand Rainaud (Rainaud, 1893, pp. 345-346).

Le Maire. Sur ce trajet final, ce dernier pensa à nouveau voir une Terre Australe (vers la latitude 14 degrés sud) : malheureusement on lui refusa le droit d'aller l'explorer. Les Moluques étaient la nouvelle destination (ibid.). En juin 1616, l'objectif avait été atteint. Que pouvons-nous retenir de cette expédition ? Celle-ci est un échec car aucune terre méridionale n'a été découverte. La lointaine vision de quelques îles a nourri un certain espoir qui s'est toujours avéré vain. Pendant ce voyage, le mythe austral a été entretenu par l'application d'une représentation méridionale sur certaines terres qui étaient de « simples îles ». Par certains aspects, ce voyage nous apporte une information importante concernant la construction réflexive de certains navigateurs, Jacob Le Maire était peut-être également un théoricien voulant prouver l'existence de son hypothèse. Ce n'était pas un explorateur neutre. Il était certain de son fait. Willem Schouten semblait avoir une approche plus pragmatique. Par ce point, Jacob Le Maire et Pedro F. de Queiros présentent certaines similitudes. Par ailleurs, les îles Salomon ont été plusieurs fois évoquées dans les citations, J. Le Maire connaissait probablement les explorations espagnoles et plus particulièrement celles de P. F. Queiros. Quoiqu'il en soit, deux cartes ont été produites à la suite de ce voyage, aucun Continent Austral n'a été représenté dans la zone pacifique (documents 100 et 101). La carte illustrant la couverture du journal de Jacob Le Maire localise un Continent Austral dans des zones encore peu explorées par les Occidentaux (document 101).



Trajet de l'expédition

Document 100 – Carte illustrant le voyage de Le Maire et Schouten dans la mer du Sud
(Carte tirée du journal de Schouten – 1619)

(Source : https://library.princeton.edu/visual_materials/maps/websites/pacific/maire-schouten/map-pacific-route.jpg)

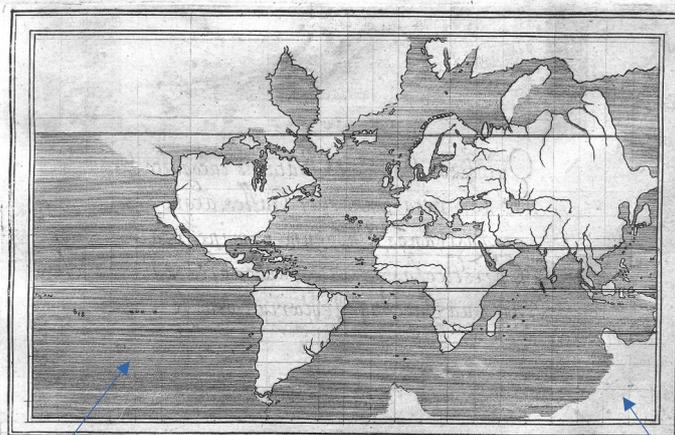
SPIEGHEL
D E R
AVSTRALISCHE
NAVIGATIE.

Door den

**Wijt vermaerden ende cloeck-
moedighen Zee-Veldt/**

I A C O B L E M A I R E,

*President ende Overste over de twee Schepen, d'Endracht
ende Hoorn/ wyghewaren den 14. Junij 1615.*



A M S T E R D A M,

By Michiel Colijn, Boeck-vercooper op't Water
by de Dode Wuygh / in't Huys-Boeck.
Anno 1622.

« océan Pacifique » sans
Continent austral

Terre australe présente dans
l'océan Indien (tracé
relativement classique)

Document 101 – Mappemonde illustrant la couverture de la relation de Jacob Le Maire (1622)
(Source : https://library.princeton.edu/visual_materials/maps/websites/pacific/maire-schouten/le-maire-title-page.jpg)

10.3) Les représentations cartographiques après les voyages espagnols (jusqu'aux années 1630)

Nous venons de le voir, le début du XVII^{ème} siècle a été marqué par plusieurs projets de navigation, où la recherche du Continent Austral était le centre. Un premier projet a abouti avec la découverte d'une supposée terre méridionale. Un second projet avait pour objectif l'exploration de ces régions mais il s'est soldé par un échec. Ces différentes navigations ont-elles connu un certain succès ? Comment la sphère intellectuelle s'est-elle mobilisée ? Nous l'avons montré à plusieurs reprises, les premiers référencements concernant les nouveaux voyages pouvaient prendre de nombreuses années, nous avons donc intégré les œuvres produites jusqu'aux années 1630. Ce choix demeure purement méthodologique. Dans cette sous-partie, nous nous sommes concentrés sur certains points précis (explorations de Queiros et Le Maire), d'autres navigations presque contemporaines ont joué également un rôle majeur. Nous les évoquerons dans le chapitre suivant.

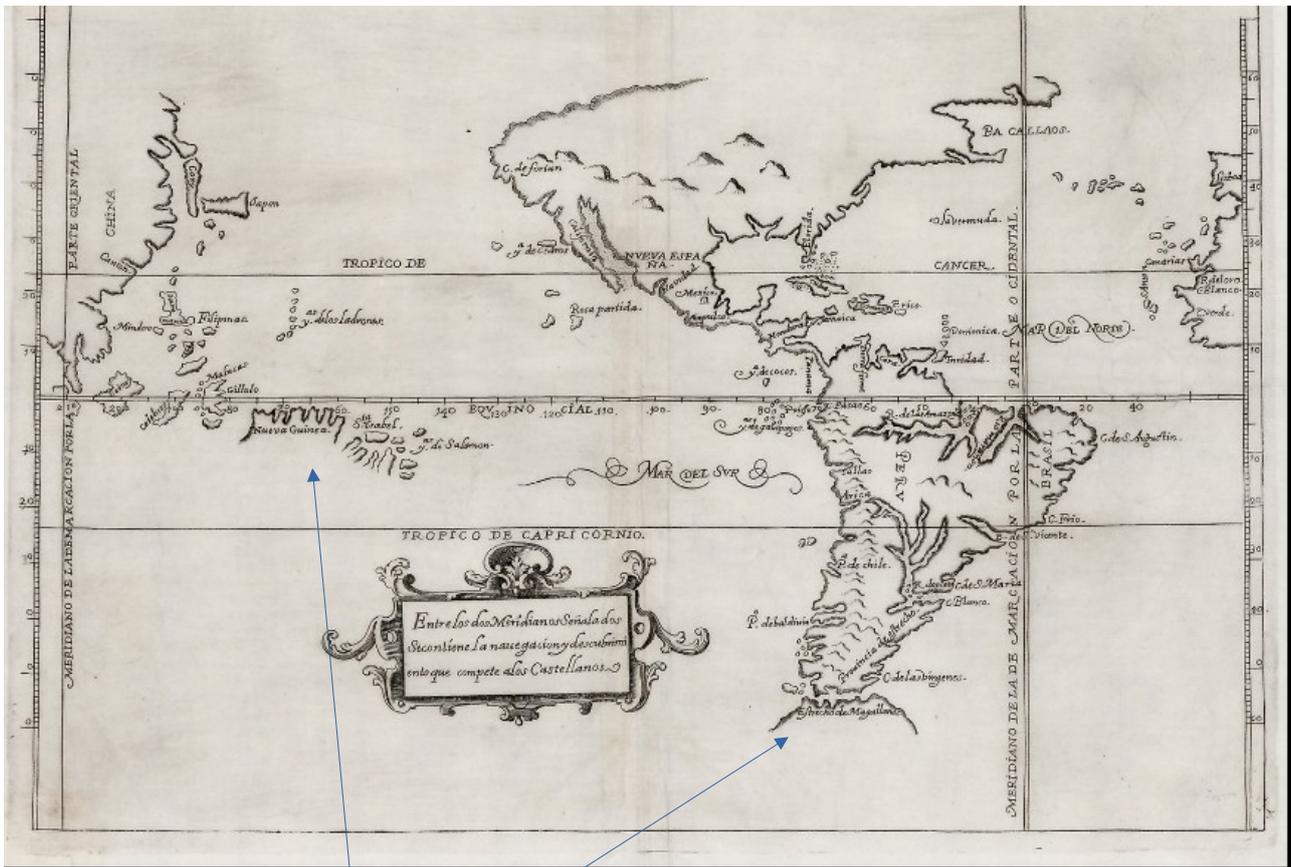
Commençons notre propos avec deux cartes réalisées quelques années avant l'exploration de Queiros. La mappemonde de Wright-Molyneux (document 102) (1600) présente une cartographie de l'Amérique méridionale sans Terre Australe. Nous pouvons lire l'inscription suivante : « *By the discoverie of Sr Francis Drake made in the yeare 1577. the streights of Magellane (as they are comonly called) seeme to be nothing els but broken land and Ilands and the southwest coast of America called Chili was found, not to trend to the northwestwards as it hath beene described but to the eastwards of the north as it is heere set downe: which is also confired by the voyages and discoveries of Pedro Sarmiēto and Mr Tho: Candish Ao 1587* » [Orthographe originale] (*Par la découverte de Sr Francis Drake faite dans l'année 1577. les détroits de Magellane (comme ils sont communément appelé) semblent n'être rien d'autres qu'une terre brisée et des îles et la côte sud-ouest de l'Amérique appelée Chili était trouvée, de ne pas tendre vers le nord-ouest comme il l'a été décrit mais à l'est du nord tel qu'il est ici posé : qui est aussi confirmé par les voyages et découvertes de Pedro Sarmiēto et Mr Tho : Candish Ao 1587*). Pour ce cartographe, aucune Terre Australe ne semble exister, le détroit de Magellan n'est rien d'autre qu'une « terre brisée » et des « îles ». Les explorations anglaises ont joué ici un rôle clef (Drake et Cavendish). La carte présentant la *descripcion de las Yndias Occidentales* (document 103) (1601) possède une structure presque similaire pour cette zone géographique. Aucune Terre Australe n'a été représentée. Cependant, la cartographie du détroit de Magellan demeure incomplète. Ce choix peut nous laisser penser l'existence d'un doute dans l'esprit de l'artiste. Pour lui, la représentation de cette zone demeurait encore mystérieuse. Plus généralement, la zone pacifique reste une construction instable où plusieurs tracés sont incomplets (Nouvelle-Guinée, Îles Salomon). En ce début de siècle, la construction cartographique est encore loin d'être fixée.



« By the discoverie of Sr Francis Drake made in the yeare 1577. the streights of Magellane (as they are comonly called) seeme to be nothing els but broken land and Ilands and the southwest coast of America called Chili was found, not to trend to the northwestwards as it hath beene described but to the eastwards of the north as it is heere set downe: which is also confired by the voyages and discoveries of Pedro Sarmiëto and Mr Tho: Candish Ao 1587 »

Représentation du détroit de Magellan avec des îles et des terres brisées.

Document 102 – Mappemonde de Wright-Molyneux par Edward Wright (1599-1600)
 (Source : <https://www.sciencephoto.com/media/775826/view/wright-molyneux-world-map-16th-century>)



Représentations cartographiques incomplètes

Document 103 – *Descripcion de las Yndias Occidentales* par Antonio de Herrera y Tordesillas (1601) (Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/19998/descrpcion-de-las-yndias-occidentales-herrera-y-tordesillas>)

En 1606, l'expédition de P. F. Queiros a pris fin, il venait de débarquer au Mexique avec son équipage. La même année, Willem Janszoon Blaeu (1571-1638) a réalisé un globe terrestre (document 104)¹⁹⁵, ce dernier a pris le parti de représenter un Continent Austral. Quelle est la forme de cette région ? Cette terre méridionale présente une organisation classique pour une représentation australe s'inscrivant dans un contexte de production sphérique. Elle se nomme *Magellanica Australis incognita*. Une première indication évoque l'existence d'un promontoire austral. Une seconde indication localise la province de Beach. Cette forme contient néanmoins quelques mises à jour. Au niveau de la Terre de feu, le tracé austral a été effacé, le cap Horn et la terre de Le Maire sont signalés. La Nouvelle-Guinée et les îles Salomon sont également séparées du Continent Austral

195. L'artiste a commencé son travail en 1606. Cependant, l'évocation du voyage de Le Maire indique une fabrication qui s'est étalée sur plusieurs années (au moins 1615-1618).

Beach

Nouvelle-Guinée séparée
de la Terre australe



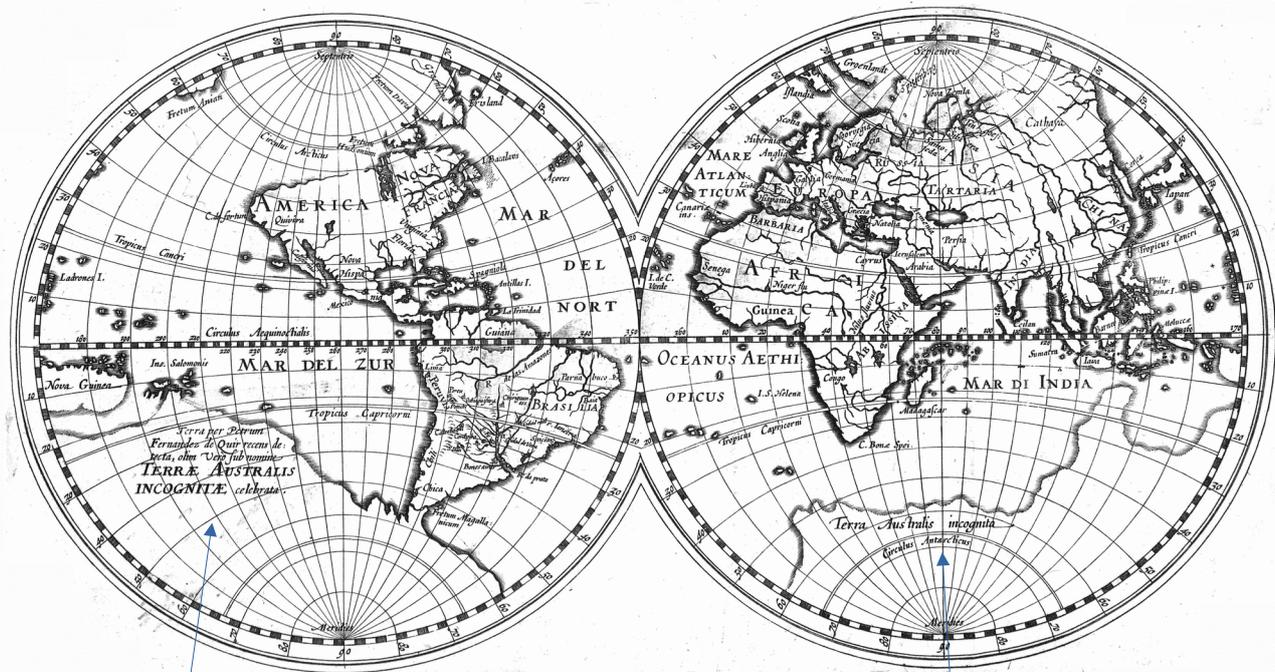
Absence de tracé austral au niveau de la Terre de feu

Document 104 – Reconstitution 3D du globe terrestre de Willem Blaeu (106)
(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55008711z/f2.medres3d>)

Dans ce document, aucune référence n'a été faite concernant l'expédition de P. F. Queiros. Plus généralement, cette période a également vu la reproduction et la diffusion de modèle cartographique plus ancien, le cartographe Mathias Quad (1557-1613) a ainsi publié un *Fasciculus Geographicus* (1608) contenant une mappemonde s'inspirant très fortement des travaux de Mercator¹⁹⁶. Il a fallu attendre 1612 pour voir une première référence cartographique à l'expédition de P. F. Queiros. Apprenti de Willem Blaeu, Hessel Gerritz (1581-1632) a réalisé ce document (document 105). La *Terra Australis Incognita* présente une organisation cartographique

196. Ouvrage numérisé contenant la mappemonde (pp. 6-7)
https://books.google.fr/booksd=NFFeAAAACA AJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false (lien consulté le 04/02/2020)

relativement classique pour la période. Une information inédite signale la découverte d'une terre rocheuse faite par l'explorateur espagnol. Cette région a été rattachée aux îles Salomon. Comparé à d'autres régions, le tracé demeure plus fin, devons-nous comprendre l'hésitation de l'auteur dans cette représentation australe ? La Nouvelle-Guinée reste cependant séparée de la région méridionale.



Terra Australis incognita

« Terra per petrum Fernandez de Quir recens detecta, olim uero sub nomine Terrae Australis Incognitae celebrata »

[Terre de pierre récemment découverte par Peter Fernandez de Quir, anciennement connu sous le nom de Terre Australe inconnue]

Document 105 – Mappemonde réalisée par Hessel Gerritsz (1616)
 (Source : <https://gdz.sub.uni-goettingen.de/id/PPN341516627>)

Cette nouvelle indication ne s'est pas pour autant rapidement imposée dans la construction cartographique. La mappemonde de Franciscus Haraeus (1555-1631) (document 106) en est une parfaite illustration. *Geographica restituta per globi trientes* (1618) se divise en trois parties. La partie centrale représente l'Ancien monde. La partie ouest correspond au « Nouvel-Occident » et la partie est se nomme « Nouvel-Orient ». Un vaste Continent Austral a été représenté. Celui-ci s'étend sur l'ensemble des latitudes méridionales. Son tracé reste classique. Cette terre a été nommée *Magellanica Australis Incognita*. Nous retrouvons des indications classiques concernant la région de Beach, Lucah, et Maletur. Les modifications concernant la représentation la Terre de feu semblent actées. La Terre de feu est séparée du Continent Austral : le sud du détroit est représenté comme une zone insulaire (document 107). Des références évoquent les voyages de Drake et Le Maire. Dans ce document, la Nouvelle-Guinée a été rattachée à la terre méridionale, une indication signale l'incertitude concernant ce choix (« *an continens incertum* » [un continent incertain]).



Références aux voyages de Drake et Le Maire

Magellanica Australis Incognita

Références à Lucah, Beach, Maletur

An continens incertum

Document 106 – *Geographica restituta per globi trientes* réalisée par Franciscus Haraeus (1618) (Source :<https://collections.leventhalmap.org/search/commonwealth:3f462s523>)



Document 107 – Représentation de la région du détroit de Magellan dans la *Geographica restituta per globi trientes* réalisée par *Franciscus Haraeus* (1618)
 (Source :<https://collections.leventhalmap.org/search/commonwealth:3f462s523>)

10.4) Les représentations cosmographiques dans les publications scientifiques (jusqu'aux années 1630)

Parallèlement à ces productions cartographiques, nous pouvons également dénombrer plusieurs ouvrages contemporains évoquant le Continent Austral, ces publications apportent-elles un regard similaire aux productions cartographiques concernant notre objet d'étude ? En 1613, Pierre Davity (1573-1635) a rédigé une encyclopédie intitulée *Le Monde, ou La description générale de ses quatre parties*, cette somme se veut être une vaste description universelle où les informations géographiques et historiques s'entremêlent¹⁹⁷. Une première entrée intéressante définit les Antipodes (Davit, 1643, pp. 191-193). Pierre Davity s'appuie sans aucun doute sur une représentation classique. Nous pouvons lire : « *Les Antipodes [...] sont logés sous diverse moitié d'un même méridien et sous divers parallèles, également éloignés de l'Équateur, en tirant aux pôles opposés [...] Ils ont le pôle [...] l'un Arctique, l'autre Antarctique* » (ibid.) (orthographe modernisée). La Terre Australe est localisée dans ces régions (ibid.). Cette première description s'appuie sur une définition des Antipodes. Comme d'autres, l'auteur y insert le continent

197. Nous avons consulté une édition plus tardive (1643 pour 1613) (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87266921>) (consulté le 07/02/2021). Elle a été augmentée par François Ranchin (1564-1641).

méridional, cette définition montre la malléabilité ou encore la transparence des concepts. En s'appuyant également sur des pensées anciennes, le géographe suppose l'habitabilité de ces terres, il écrit : « *Ces Zones, climats, et parallèles nous donnent encore la distinction de leurs habitants, qu'on divise en Perioeces, c'est-à-dire habitants autours [...] et Antipodes, c'est-dire qu'ils ont leurs pieds opposés les uns aux autres* » (ibid.). Ce premier cadre classique a été intégré dans une vision plus moderne. En effet, l'auteur présente cette région comme étant la cinquième partie du monde : « *Quelques autres sont cinq parties de la Terre, qui sont l'Europe, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, et la Terre Australe* » (Davy, 1643, p. 198) [orthographe modernisée]. Le continent méridional a été défini de la manière suivante : « *Quand à la Terre du Midi [...] Ils la divisent en Terre Australe inconnue et sous-Australe [...] faisant comprendre à la première les provinces, les îles, du tout inconnues qui sont autour du pôle, et à l'autre dont les rivages sont seulement connus, le pays des Perroquets, la Terra del Fuego, les Royaumes de Beach, Lucah, Maletur, les pays proches du Détroit de Magellan, à raison duquel quelques-uns ont nommé Magellanique cette Terre Australe, les pays proches du Détroit du Maire, la Nouvelle-Guinée et la terre de Fernand de Quir* » (Davy, 1643, p. 199) (orthographe modernisée). Cet ouvrage veut se donner une valeur encyclopédique. On peut donc penser que son auteur a souhaité construire son raisonnement en s'appuyant sur les dernières connaissances scientifiques. Il souhaitait très certainement transmettre un savoir actualisé. En lisant cette description, nous pouvons imaginer une mappemonde de Mercator actualisée, on retrouve des éléments classiques constituant la Terre Australe dans la pensée cartographique du Flamand. A cela, des informations nouvelles viennent s'insérer : les expéditions de Queiros et de Le Maire constituent des sources inédites permettant une actualisation de la représentation méridionale. Cette construction trouve un écho avec certaines productions cartographiques évoquées dans les pages précédentes. Néanmoins, Pierre Davy n'hésite pas à rappeler la méconnaissance des Occidentaux concernant cette région, seules les côtes ont été explorées. C'est donc un Continent Austral en partie imaginé qui est présenté dans ce texte.

En 1625, Jean de Laët (1581-1649) a également rédigé une somme, ce texte se caractérise-t-il par une réflexion similaire ? Ce géographe, naturaliste, et directeur de la compagnie des Indes a intitulé son livre *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes occidentales, contenant dix-huit livres, par le sieur Jean de Laet, d'Anvers; Enrichi de nouvelles tables géographiques & figures des animaux, plantes & fruicts*¹⁹⁸. Le livre 13 est dédié à la Magellanique. L'auteur n'a pas clairement évoqué le continent méridional. La notion de « Terre Magellanique » a été définie dans un contexte élargi. Ce ne sont pas ici les Antipodes. Jean de Laët présente la Magellanique comme étant l'Amérique méridionale (De Laet, 1640, p. 431). Cela inclut donc le Chili, la Terre de feu, et

198. L'édition originale date de 1625. Nous avons consulté la traduction française de 1640.

ses latitudes méridionales. Une certaine ambiguïté domine. La Magellanique est d'habitude associée au Continent Austral. Dans ce contexte, l'auteur a fait un choix différent, une mappemonde présente dans l'édition (document 108) confirme cette idée, le détroit de Magellan est une zone insulaire où les explorations contemporaines ont été recensées.



Document 108 – Représentation du continent sud-américain dans l'ouvrage de Jean de Laet (Edition de 1640 - p.2) (Source : https://books.google.fr/books?id=2XfUviUSX_4C&printsec=frontcover&redir_esc=y#v=onepage&q&f=false)

Peter Heylin (1599-1662) s'est inscrit dans une logique similaire. Universitaire anglais, il a enseigné au Magdalen college et à l'Université d'Oxford. Il a rédigé le *Microcosmus, or a little description of the great world* en 1621 (édition de 1633 consultée)¹⁹⁹. Deux informations intéressantes sont à souligner. L'auteur revient sur la définition géographique de la Terre de feu. Il explique que cette région a longtemps été pensée comme appartenant au Continent Austral. La navigation aurait permis de comprendre l'insularité de cette région. Nous pouvons lire : « *On the South of these Magellan fraits, layeth the country, called Terra del fuogo heretofore thought to be a part of Terra Australis incognita, or the South Continent; but now discove red to be an lland. Hee which gaue us this firft discovery, was one Iacob Mayre of Amsterdame, accompanied with Corneli us Schouten of Horne: both Hollanders.* » (Heylin, 1633, p. 803) (orthographe originale) [Au sud du détroit de Magellan, s'étend le pays, appelé Terra del fuogo jusqu'ici considéré comme

199. Édition consultée ici : https://books.google.fr/books/about/Microcosmos_a_Little_Description_of_the.html?id=7JdAc_NgHWYC&redir_esc=y (consulté le 11/02/2021).

faisant partie de la Terra Australis incognita, ou le continent sud ; mais maintenant découverte comme une terre rouge. Celui qui nous a fait cette première découverte, c'est un Jacob Le Maire d'Amsterdam, accompagné de Cornelius Schouten de Horne : tous deux Hollandais]. La dernière partie de cet ouvrage est consacrée aux terres inconnues. Il est écrit : «*Thuq much of the knownes parts of the World . The UNKNOWNE PARTS of the World : or rather fuch , of which we haue but little , and that no certain relatcon , are either Nors THERNE , or SOUTHERNE* » (Heylin, 1633, p. 808) (orthographe originale) [*Ainsi une grande partie des parties connues du monde. [Il y aussi] les parties inconnues du Monde : ou plutôt celles, dont nous n'avons que peu de choses, et qu'il n'existe aucun rapport certain, sont soit au nord, soit au sud*]. Aucune référence concrète n'a été faite concernant le continent méridional. Nous l'avons vu, l'auteur a démontré la différence géographique entre la Terre de feu et la Terre Australe. Nous pensons que l'auteur avait notamment en tête le continent méridional lorsque celui-ci a rédigé la dernière partie de son ouvrage. En d'autres termes, il existe des terres inconnues et les géographes possèdent peu d'informations. Il est donc inutile d'évoquer ces zones.

Terminons notre analyse avec une dernière publication, celle-ci venant contrebalancer nos deux derniers exemples. Cet ouvrage a été rédigé vers 1620. Le docteur Juan Luis Arias a adressé au roi d'Espagne Philippe III (1598-1621) un mémoire. Ce dernier avait pour sujet le voyage de P. F. Queiros²⁰⁰. Il propose de poursuivre l'exploration des terres faites par le navigateur espagnol. Il appelle à la colonisation de la Terre Australe et à son évangélisation. Selon lui, les textes religieux ne viennent pas contredire l'existence des régions méridionales, la nécessité de maintenir en équilibre la terre justifie aussi l'existence de ce continent. Pour le savant, c'est une région qui est fertile et riche, il faut absolument convertir ses habitants avant l'arrivée des Protestants. Les voyageurs espagnols cités dans les chapitres précédents justifient l'existence de ce projet. Si nous comparons cette publication aux documents précédents cités, il est intéressant de voir l'existence de deux courants de pensée, ces derniers divergent mais s'appuient sur des sources communes. En effet, certains cosmographes ou cartographes pensent l'existence d'une terre méridionale possible. Néanmoins ils reconnaissent leur méconnaissance concernant cette région. Ils sont donc dans une posture attentiste. Ils ne rejettent pas l'existence du Continent Austral mais ils attendent des preuves concrètes. Inversement, le Docteur Arias est dans une posture « dogmatique », la terre méridionale existe. Il faut passer à l'étape suivante : sa colonisation ! Enfin, il existe un « entre-deux » où certains érudits (et cartographes) pensent comme possible l'existence du Continent Austral mais seule les zones côtières sont connues. Nous retrouvons une même construction concernant les

200. Nous n'avons pas consulté ce dernier. Nous nous sommes appuyés sur les propos d'Armand Rainaud (Rainaud, 1893, pp. 377-378).

explorations évoquées en début de chapitre. Ce cheminement va-t-il se poursuivre avec l'exploration de la Nouvelle-Hollande ?

Chapitre 11 - La découverte de nouvelles terres méridionales : l'exploration européenne des côtes de la Nouvelle-Hollande (1606-1705) et la publication de la navigation de Gonneville (1659)

Dans la zone pacifique, les explorations espagnoles ont joué un rôle majeur dans l'écriture du mythe austral. Néanmoins, comme nous l'avons vu, l'actualisation de la théorie méridionale est demeurée plus problématique. L'actualisation des sources écrites était difficile. Cette problématique relève d'une situation relativement ordinaire. Elle était intrinsèque aux époques anciennes.

Les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ont marqué une nouvelle étape dans l'épopée des voyages d'exploration. En effet, les navigateurs hollandais ont mené l'exploration d'une île récemment découverte nommée Nouvelle-Hollande (Australie et Nouvelle-Zélande). Sa situation méridionale amena les partisans de la théorie australe à s'interroger sur son lien supposé avec le continent antipodal. Cette interrogation demeure essentielle dans l'écriture de ce chapitre. Nous pouvons supposer qu'une nouvelle construction géographique est née de cette rencontre. En outre, les explorations de la V.O.C (ou V.O.C : *Vereenigde Oostindische Compagnie*) n'ont pas été les seules navigations européennes dans les contrées méridionales. Contemporaines de ces dernières, il nous a semblé intéressant de mettre en parallèle ces projets. Certes différents, ils ont tous néanmoins contribué au mythe austral.

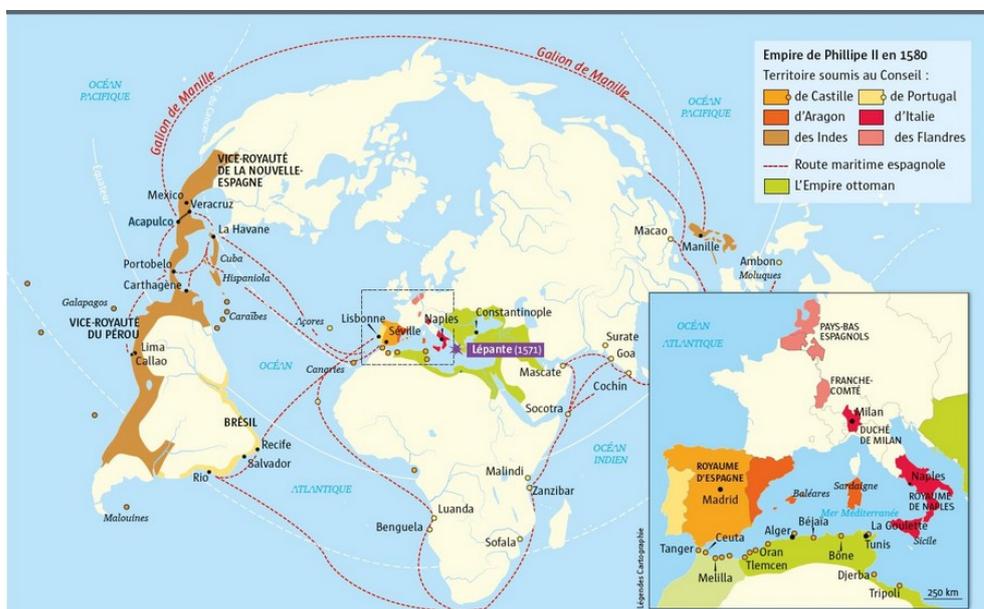
11.1) La création de la V.O.C

La Compagnie néerlandaise des Indes orientales (ou V.O.C : *Vereenigde Oostindische Compagnie*) est à l'origine de cette exploration. Les racines de cette société sont à chercher à la fois dans l'histoire politique européenne mais également dans l'histoire des explorations occidentales²⁰¹. Tout d'abord, le récit de la création de la V.O.C s'insère dans une histoire longue, la recherche des épices des Indes a été un élément majeur motivant les voyages européens. La prise de Constantinople, en 1453, a obligé les Européens à trouver de nouvelles voies maritimes. Nous l'avons vu, les Espagnols et le Portugais ont été les premières populations européennes à développer des organisations systémiques, le traité de Tordesillas (1494) acta la division du monde entre ces deux puissances. Le respect de cet acte diplomatique a été parfois très compliqué. Ainsi, la circumnavigation et les découvertes de Fernand de Magellan (Portugais au service de l'Espagne) dans la sphère portugaise ont créé de nouvelles tensions. Un nouveau traité en 1529 a réglé ce

201. Pour ce paragraphe, nous nous sommes appuyés sur les propos de l'historien Buch (Buch, 1936, pp. 101-105).

problème (le Portugal récupère les Moluques et l'Espagne garde les Philippines).

L'histoire de certaines dynasties européennes était aussi à l'origine de la création de la V.O.C. Dans les années 1570, une crise politique s'était installée dans la royauté portugaise, Sébastien 1^{er} (roi de 1557 à 1578) avait succédé à Jean III. Sébastien était mort sans héritier. Henri 1^{er} (roi de 1578 à 1580), le « cardinal-roi », lui succéda. Ce dernier était également mort sans descendance. Après une période de marasme, le roi des Espagnes Philippe II (1527-1598) devint roi du Portugal sous le nom de Philippe 1^{er}, ce dernier était notamment roi des Espagnes depuis 1556 et Duc de Bourgogne depuis 1555. Il était donc aussi à la tête des Provinces-Unies (Pays-Bas) (document 109). Dans un contexte déjà tendu avec les Hollandais, cette nouvelle union allait violemment marquer la vie économique des marchands des Provinces-Unies. Ainsi, en 1585, le roi Philippe confisqua les bateaux hollandais qui mouillaient dans les ports espagnols et portugais. Le monarque voulait pénaliser les marchands hollandais et donc calmer les vellétés indépendantistes. Face à cette situation, les commerçants hollandais avaient pris la décision de s'émanciper de la tutelle espagnole, ils souhaitent organiser eux-mêmes leur vie marchande. Plusieurs expéditions avaient été organisées. Il était devenu nécessaire pour les entrepreneurs de s'organiser sous l'égide d'une compagnie. Après plusieurs tentatives plus ou moins infructueuses, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales est fondée en mars 1602.



Document 110 – Carte de l'empire de Philippe II en 1580
(Source : <https://www.lhistoire.fr/portfolio/carte-lempire-espagnol>)

11.2) Les premières explorations de la Nouvelle-Hollande²⁰² (1606)

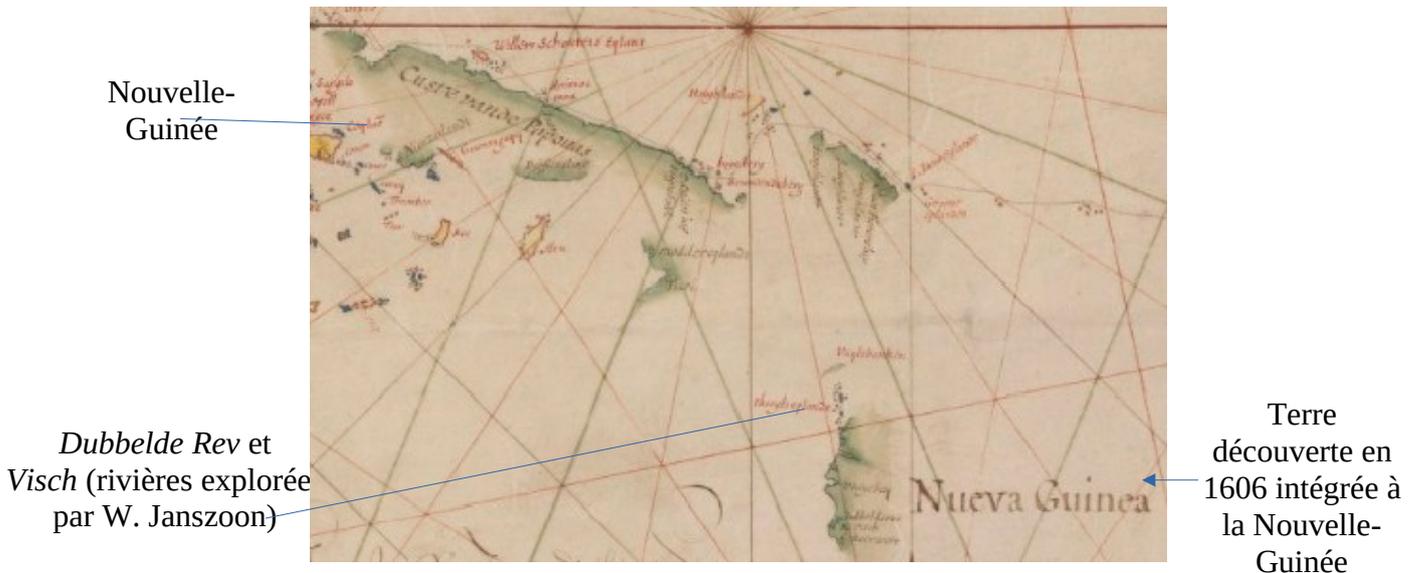
Cette compagnie et ses anciennes entités ont été à l'origine de la découverte puis de l'exploration de la Nouvelle-Hollande. Dans le paragraphe qui suit, nous n'allons pas effectuer une recension complète des navigations organisées par la V.O.C²⁰³. Nous nous sommes principalement concentrés sur les explorations présentant un intérêt pour notre objet d'étude. Nous pouvons présenter Willem Janszoon (1570-1630) comme étant le premier européen à avoir visité la Nouvelle-Hollande²⁰⁴ (si nous omettons la théorie portée par Roger Hervé – cf. « l'école de Dieppe »). Malheureusement, toute la documentation concernant cette exploration est aujourd'hui perdue, il est possible néanmoins de retracer les grandes lignes de cette navigation. En 1603, Willem Janszoon est nommé capitaine du bateau *Duyfken*, il reçoit pour mission de voyager vers les Indes (Mutch, 1942, pp. 16-17). Ensuite, il a navigué vers les côtes méridionales de la Nouvelle-Guinée. Ces latitudes étaient alors mal connues. Le 26 février 1606, il a atteint le golfe de Carpentarie puis a mouillé dans la Pennefather river, il explora cette région jusqu'en juin 1606 (Mutch, 1942, p. 28). Il a nommé cette terre « *Nieu Zelandt* ». La carte *Mar del Sur* d'Hessel Gerritsz (1622) (document 110) semble s'inspirer de la carte du *Duyfken* aujourd'hui disparue²⁰⁵ (Mutch, 1942, p. 32). Comme Willem Janszoon, Hessel Geerritsz pense cette terre nouvellement découverte comme appartenant à la Nouvelle-Guinée. Nous voyons une cartographie très incertaine concernant cette région. Plusieurs rivières parcourues par le navigateur sont indiquées dans cette zone nouvellement explorée mais incomplète

202. Le nom « Nouvelle-Hollande » sera donné en 1644 par Abel Tasman.

203. Nous pouvons trouver une recension des explorations australiennes ici : Pearson, 2005, pp. 20-28.

204. Nous ne prenons pas en compte ici l'hypothèse de Roger Hervé (cf la partie précédente).

205. Dans ce chapitre, nous verrons d'autres productions cartographiques s'inspirant très certainement de ce document.



Document 110 – *Mar del Sur* (Hessel Gerritsz - 1622)
 (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55007076p/f1.item>)

En 1619, un autre membre de la V.O.C a fait une découverte intéressante, il relia même cette dernière au continent méridional. Frederick de Houtman (1571-1627) était un navigateur et un astronome hollandais. Il naviguait vers Batavia. Pour cela, il avait choisi un itinéraire suivant des latitudes méridionales. Ses navires se sont perdus et ils ont dérivé vers un point inconnu. En juillet 1619, ils ont aperçu une côte située aux alentours de l'actuelle ville de Perth (côté ouest australienne), le capitaine baptisa cette terre *Edelsland*. Dans son rapport adressé au prince Maurice de Nassau (1567-1625), il affirma avoir trouvé « *La terre du sud, Beach* » (ou Lucach) (King, 2016, pp. 45-46). Pour rappel, dans les parties précédentes, nous avons plusieurs fois évoqué cette région. Plusieurs cartographes ont situé cette zone dans le Continent Austral, plus particulièrement, au sud de Java. C'était une terre riche et peuplée de païens. Certes, le commerçant n'évoque pas directement la Terre Australe. Néanmoins, celui-ci avait certainement consulté des mappemondes localisant cette région au sein du continent méridional. Ce dernier pensait peut-être avoir touché le continent mythique.

Plus globalement, des navigations ont été organisées afin d'explorer cette terre nouvellement découverte (Pearson, 2005, pp. 20-28), certains explorateurs avaient assimilé cette région au Continent Austral. Ils s'étaient fixés comme objectif d'explorer ce mythique continent. En 1629, deux membres de la V.O.C, Maarten Valck (dates inconnues) et Johannes van Walbeeck (c. 1602-1649) avaient eux pour mission d'installer une colonie au Chili puis d'explorer la Terre Australe. Malheureusement, cette navigation s'est arrêtée au Brésil, les conflits entre les Provinces-Unies et le Portugal ayant empêché le bon déroulement de ce projet (Eisler, 1995, p. 97).

11.3) Les découvertes d'Abel Tasman (1642)

Le voyage d'Abel Tasman (1603-1659) allait marquer une nouvelle étape dans l'exploration de cette région. En 1642, ce membre de la V.O.C a été mandaté par Antonio van Diemen (1593-1645), gouverneur des Indes néerlandaises depuis 1636. Quels sont les objectifs de cette mission ? Abel Tasman doit explorer les zones méridionales inconnues des Européens. Ces terres seraient riches et fertiles. Elles seraient plus grandes que l'Ancien monde. Dernier point, Antonio van Diemen est persuadé de la richesse de ces régions car les zones méridionales déjà explorées (Pérou, etc.) ont démontré l'opulence du Nouveau monde. Les régions encore plus méridionales seraient donc encore plus riches ! Lisons maintenant l'ordre de mission : « *Jusqu'à présent, aucun roi chrétien, prince ou les républiques se sont sérieusement efforcés de faire une découverte opportune de la partie encore inconnue du globe terrestre (située au sud, et vraisemblablement presque aussi grande que l'Ancien ou le Nouveau Monde), bien que il y a de bonnes raisons de supposer qu'elle contienne de nombreuses régions riches et fertiles, vu qu'il se trouve dans les zones tempérées et les zones torrides [...] Et voyant que dans de nombreux pays au nord de la ligne équinoxiale (à partir des latitudes 15 à 40 degrés), on y trouve de nombreuses mines riches de métaux précieux et autres, et d'autres trésors, il y a doit avoir des régions fertiles et riches similaires situées au sud de l'équateur, dont nous avons [...] exemples et preuves claires dans l'or et l'argent [en provenance] du Pérou, du Chili, de Monomotapa ou de Sofala (tous situés au sud de l'équateur), de sorte qu'on peut être s'attendre avec confiance que les dépenses et les problèmes que doivent être accordés pour ces éventuelles découvertes, seront récompensés par certains fruits de profit matériel et de renommée immortelle » (Stallard, 2016, p. 149). Dans ces lignes, le Continent Austral n'a pas été cité de manière directe, il est néanmoins certain qu'Antonio van Diemen avait en tête cette terre lorsqu'il rédigea cet ordre de mission.*

Le 14 août 1642, Abel Tasman a quitté Batavia en direction du sud, nous dénombrons trois dates clefs dans la tenue de ce voyage. Le 24 novembre 1642, par une journée de beau temps, une terre montagneuse a été aperçue. Dans le journal du capitaine, nous lisons : « *Beau temps et ciel dégagé. A midi, nous avons calculé notre position à 42°25' S, 163°31' E. Nous avons gardé notre route et avons navigué trente milles [...] Dans l'après-midi, vers 4 heures, nous avons vu la terre [...] C'était un terrain très élevé. Vers le soir, nous vîmes à l'est-sud-est, trois hautes montagnes et au nord-est deux autres montagnes ; mais ceux-ci n'étaient pas aussi élevés que ceux à l'est-sud-est.* »²⁰⁶. Le lendemain, le 25 novembre, la météo clémente a permis à l'équipage de débarquer sur

206. Pour la lecture du journal, nous avons consulté cette édition libre : <https://web.archive.org/web/20160829063757/http://www.abeltasman.org/journal-tasman.html> (consulté le 21/02/2021)

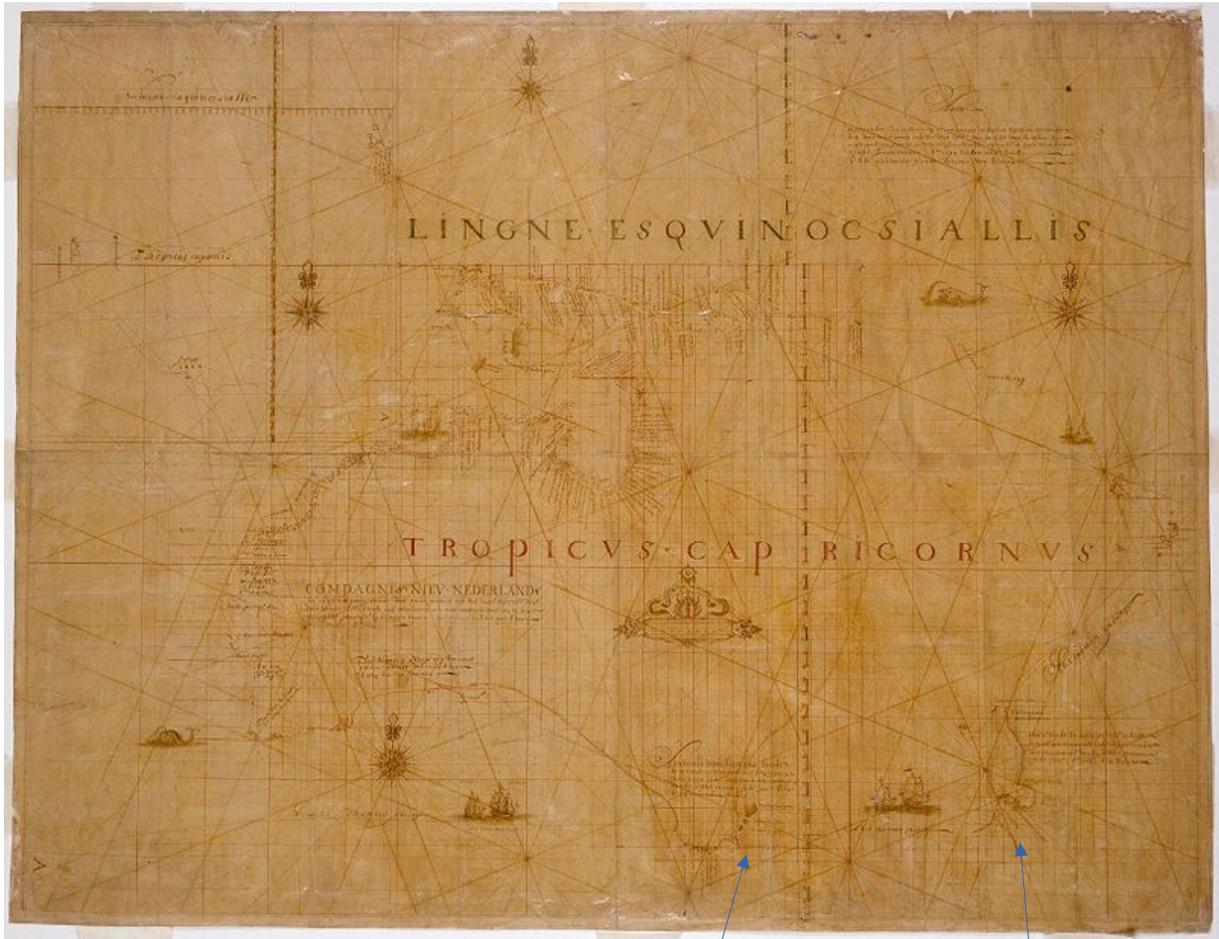
cette terre nouvellement découverte : « *Cette terre est la première terre de la mer du Sud que nous rencontrons et qui est encore inconnue des peuples européens, j'ai donc donné à cette terre le nom d'Anthonij van Diemenslandt en l'honneur de l'hon. Govr General notre illustre maître qui nous a envoyé faire cette découverte.* » (ibid.). Pour la première fois, des Occidentaux venaient de pénétrer en Tasmanie, le navigateur avait nommé cette île *Terre de van Diemen*. Il avait conscience du caractère inédit de cette « découverte ». Cependant, il ne l'a pas directement associé au continent méridional, il supposait l'insularité de cette terre. Il n'a donc probablement pas fait le rapprochement.

Plus tard, l'équipage avait repris la mer, une seconde découverte a été faite le 19 décembre. En effet, depuis quelques jours, l'expédition avait vu une nouvelle terre. Des contacts, parfois tendus, avec les populations locales avaient eu lieu. Le capitaine a raconté cette nouvelle trouvaille : « *De là, nous avons tracé notre route vers l'est-nord-est et à midi, nous avons estimé notre position à 40° 57' S, 191° 41' E. Nous avons gardé une route vers le sud et avons navigué deux milles. Dans l'après-midi, le vent est venu de l'ouest-nord-ouest. Nous avons alors sur la recommandation de nos camarades et mon approbation tourné notre cap nord-est par nord. C'est la deuxième terre que nous avons parcourue et découverte. Nous avons donné à cette terre le nom de "Staten Landt" en l'honneur des Hauts et Puissants États Généraux [des Provinces-Unies des Pays-Bas] car nous avons estimé qu'il était tout à fait possible que cette terre soit jointe au grand Staten Landt, mais ce n'est pas certain. Cette même terre semble être un très beau pays et nous pensons qu'il s'agit de la côte principale du sud inconnu [Terre Australe ?]* » (ibid.). Après la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande venait d'être abordée pour la première fois par les Européens. Il est intéressant de signaler le doute concernant l'identité de cette terre. Cette région pourrait appartenir au Continent Austral. Abel Tasman n'a pas effectué le tour complet de l'île. Il n'a donc pas conscience de son insularité. En outre, la description positive de cette terre peut laisser penser cette hypothèse alors que la Nouvelle-Hollande ne semble pas avoir été identifiée comme étant le continent méridional dans l'esprit du navigateur hollandais. La *Staten Landt*, plus éloignée, correspondrait davantage à ce profil.

Plusieurs documents cartographiques ont été produits durant ce voyage. La *Bonaparte Tasman map* (1644) est la production la plus aboutie (document 111). Cette carte aurait été achevée après le second voyage de Tasman en 1644. Elle aurait pour source les documents dessinés durant le premier et second voyage. Frans J. Visscher²⁰⁷, pilote de la première expédition, aurait contribué à la réalisation de cette carte. Il y a trois éléments clefs à retenir concernant cette œuvre. La

207. Ce dernier est également l'auteur d'un mémoire traitant du premier voyage. Celui-ci présente de nombreux points communs avec le journal d'Abel Tasman (Visscher, 1642).

Nouvelle-Hollande est présentée comme une île dont la partie orientale reste méconnue. La *Diemenslandt* [*Tasmanie*] est représentée comme une petite île alors que la *Staten Landt* se résume au tracé d'une simple zone côtière.



Représentation insulaire de la
Diemenslandt

Représentation
côtière
De la *Staten Landt*

Document 111 – *Bonaparte Tasman Map* (1644)
(Source : <https://www.sl.nsw.gov.au/stories/tasman-map>)
(Localisation : State Library New South Wales)

Ces différents exemples nous permettent de constater l'existence d'un lien entre le Continent Austral et l'exploration de la Nouvelle-Hollande. Pour certains navigateurs, les deux entités géographiques présentaient des similitudes, ou étaient l'objet d'interrogations légitimes. Néanmoins, nuancions ce propos, ce lien n'était pas automatique et plusieurs navigateurs n'ont pas cherché à (ou pensé) découvrir le continent méridional²⁰⁸. Plus globalement, l'exploration des côtes de la Nouvelle-Hollande a été la source de navigations systémiques sur plusieurs siècles, la V.O.C n'ayant pas été le seul organisme à l'origine de ces explorations. D'autres navigateurs ont contribué à une meilleure connaissance occidentale de cette région. Certains ont fait le lien avec le continent méridional.

11.4) L'exploration anglaise de la Nouvelle-Hollande : le cas de William Dampier (1686-1705)

Sans aucun doute, William Dampier était un personnage atypique (1651-1715), navigateur et pirate anglais, il aurait même inspiré le personnage de Gulliver (Borm, 2002). Le boucanier anglais a connu également un certain succès littéraire. Possédant une belle plume, ses récits de voyage ont largement été diffusés, il est notamment l'auteur de quatre livres : *A New Voyage Round the World* (1697) *Voyages and Descriptions* (1699) *A Voyage to New Holland* (1703) *A Supplement of the Voyage Round the World* (1705). Comme les titres l'indiquent, ces publications ont pour sujet les péripéties de William Dampier. Ces dernières présentent-elles un intérêt pour notre sujet d'étude ? Concernant celui-ci, nous avons consulté l'ensemble des publications, plusieurs références traitent du continent méridional. Ces dernières sont similaires sur l'ensemble des publications. Nous nous sommes donc appuyés sur la première publication (1697). Cet ouvrage raconte la première circumnavigation de William Dampier entre les années 1679-1690. L'auteur a effectué un vaste périple partant de l'Angleterre passant par l'Amérique puis l'océan Pacifique avec une exploration de la Nouvelle-Hollande et une fin de voyage aux Indes.

L'auteur évoque pour la première fois la Terre Australe lorsque celui-ci indique le chemin idéal pour se rendre sur l'île de Mindanao (Philippines). Pour accéder facilement à cette zone commerciale, il faut : « *Partir d'Angleterre vers la fin du mois d'août, et contourner la Terre de Feu, et ainsi, s'étendant vers la Nouvelle-Hollande, la longer le long de cette côte jusqu'à ce que j'approche de Mindanao ; où je descendrais d'abord près de la côte américaine aussi loin que je le trouverais commode, puis dirigerai ma route en conséquence vers l'île. Par cela, je devrais éviter de m'approcher de l'une des colonies hollandaises et être sûr de toujours rencontrer un alizé d'est*

208. Cf note 2.

vif et constant après avoir dépassé la Terre de Feu [...] A votre retour de là, vous devez observer la même règle que les Espagnols font en allant de Manille à Acapulco; seulement comme ils courent vers le pôle Nord pour des vents variables, vous devez donc courir vers le sud jusqu'à ce que vous rencontriez un vent qui vous transportera vers la Terre de Feu. Il y a suffisamment d'endroits où toucher pour se rafraîchir, que ce soit à l'aller ou à l'arrivée [...] Et pour exprimer librement ma pensée, je crois que c'est en raison de la négligence de cette voie facile que toute cette vaste étendue de Terra Australis qui borde la mer du Sud est encore inconnue [...] Pour confirmer ce que j'ajouterai ce que le capitaine Davis m'a dit dernièrement qu'après son départ, il est allé, après plusieurs traversées, aux Galapagos, et, se tenant de là vers le sud pour que le vent l'amène à Tierra del Fuego dans la latitude de 27 sud, à environ 500 lieues de Copayapo sur la côte du Chili, il a vu une petite île sablonneuse juste à côté de lui; et qu'ils voyaient à l'ouest de celui-ci une longue étendue de terres assez élevées s'étendant à perte de vue vers le nord-ouest. Il s'agit probablement de la côte de Terra Australis Incognita. » (Gray, 1937, chapitre 13)²⁰⁹.

Dans ces lignes, l'explorateur admet l'existence de la Terre Australe, c'est une région méconnue car elle se situe dans une zone maritime peu empruntée par les Européens. Celui-ci encourage néanmoins son passage car cette voie facilite l'accès aux Indes. De surcroît, il soutient l'existence de cette terre en s'appuyant sur les propos d'un homme : le capitaine Davis. Personnage obscur, seules deux sources évoquent cet homme, William Dampier et Lionel Wafer. Dans cet extrait, William Dampier évoque sa rencontre avec ce dernier, il lui aurait indiqué l'existence d'une terre (une île ?) découverte dans l'océan Pacifique. Elle appartiendrait au Continent Austral. Cette évocation date de 1697. Deux ans plus tôt, Lionel Wafer (1640-1705) a publié *A New Voyage and Description of the Isthmus of America*, ce navigateur anglais raconte son périple avec le capitaine Davis. Il évoque la découverte de cette terre en ces termes : « En route vers le sud, à 12 degrés 30 minutes de latitude et à environ 150 lieues de la côte, avons subi la secousse d'un séisme, dont il a été par la suite établi qu'elle correspondait à la destruction de Callao par séisme. Après avoir récupéré de notre peur, nous nous sommes dirigés au sud. Nous nous sommes orientés vers le sud quart sud-est, un demi-rumb à l'est, jusqu'à parvenir à 27 degrés 20 minutes de latitude sud, quand, environ deux heures avant le jour, nous sommes arrivés auprès d'une petite île de sable et avons entendu un grand bruit rugissant, comme celui de la mer battant sur le rivage, juste devant le navire. Sur quoi les marins, craignant de tomber sur le rivage avant le jour, ont demandé au capitaine de virer de bord et de se tenir à distance jusqu'à ce que le jour paraisse ; ce à quoi le capitaine a donné son consentement. Nous avons navigué au loin jusqu'au jour, puis nous nous sommes dirigés à nouveau vers la terre, qui s'est révélée être une petite île plate, protégée

209. Édition disponible en ligne : <https://gutenberg.net.au/ebooks05/0500461h.html#contents> (consulté le 22/02/2021)

d'aucune bordure de rochers. Nous nous trouvions à moins d'un quart de mille du rivage et nous pouvions la voir clairement [...] Vers l'ouest, à environ 12 lieues environ, nous avons vu une série de hautes terres, que nous avons considéré comme des îles, car la perspective faisait apparaître plusieurs séparations entre elles. Cette terre semblait atteindre environ 14 ou 16 lieues de longueur et il s'y rendait de grandes nuées d'oiseaux. De nombreux hommes et moi-même aurions souhaité nous diriger sur cette terre et y débarquer, mais le capitaine ne l'a pas permis. La petite île se trouve à 500 lieues de Copiapó, presque exactement à l'Est, et des Galápagos, sous l'équateur, à 600 lieues. » (Wafer, 1729, pp. 392-393)²¹⁰. Cette description originale nous informe de l'existence d'une île montagneuse se situant dans la partie méridionale de l'océan Pacifique. Les quelques indications nous permettent de localiser approximativement cet espace. La description demeure relativement vague. Comme l'a écrit William Dampier, les navigateurs peuvent arriver par hasard sur ce point, Lionel Wafer n'a pas fait de rapprochement avec le continent méridional. William Dampier a pris le parti de considérer cette île comme un possible promontoire de la région australe. Par la suite, cette île Davis a été cartographiée au milieu de l'océan Pacifique, en étant parfois attachée au Continent Austral²¹¹.

William Dampier admet l'existence de la Terre antipodale. Elle se localiserait dans les latitudes méridionales de l'océan Pacifique. Un deuxième extrait de son journal nous laisse penser qu'il imaginait cette terre comme étant un vaste continent. Nous pouvons lire : « *[L'équipage venait de quitter l'actuel Timor] Étant maintenant dégagés de toutes les îles, nous nous sommes arrêtés au sud, avec l'intention de toucher à la Nouvelle-Hollande, une partie de la Terra Australis Incognita, pour voir ce que ce pays nous offrirait.* » (Gray, 1937, chapitre 16). En d'autres termes, selon William Dampier, la Nouvelle-Hollande faisait partie intégrante du continent méridional. Cette région s'étendrait donc sur l'ensemble de l'océan Pacifique en incluant la Nouvelle-Hollande. Ainsi, les marins de la V.O.C n'étaient les seuls navigateurs à explorer cette région est à penser (pour certains) l'existence d'une Terre Australe.

210. Edition disponible en ligne : <https://archive.org/details/newvoyagedescr00wafe/page/n3/mode/2up> (consulté le 22/02/2021).

211. Nous verrons des exemples dans la suite de ce chapitre.

11.5) L'intégration des découvertes méridionales dans la cosmographie

Pour les Occidentaux, la découverte de la Nouvelle-Hollande influença l'exploration et l'occupation des latitudes méridionales. Une terre nouvelle avait été découverte. Comment les cosmographes ont-ils traité cet événement ? En 1646, le jésuite et pédagogue Philippe Labbé (1607-1667) a rédigé un manuel scolaire intitulé *Géographie Royale*. Dans ce texte, le continent méridional a été traité à plusieurs reprises, l'auteur divise le monde en trois parties. Il y a l'ancien monde, l'Amérique, la Terre Magellane ou australe : « *La première est celle que nous habitons, connue des Anciens. La seconde, l'Amérique. La troisième, le pays de Magellan, que nous appelons la Terre Australe, ou bien l'Incognuë, d'autant que nous n'en avons encore rien découvert, que quelques lisières et simples bordages, sans avoir pénétré bien avant au dedans du pays.* » (Labbé, 1652, p. 52) [orthographe originale]. Cette citation nous présente une description relativement classique de la Terre Australe. La Nouvelle-Hollande n'est pas intégrée dans ces régions. L'éducateur admet également la méconnaissance des populations européennes concernant ces terres. Pour autant, malgré ces méconnaissances assumées, l'auteur dédia un chapitre à la question méridionale (Labbé, 1652, pp. 617-619). A nouveau, il rappelle notre méconnaissance mais il suppose néanmoins la grandeur de ce continent. Philippe Labbé s'est intéressé rapidement à l'appellation de cette terre. L'emploi de l'adjectif austral renvoie à son caractère méridional. Seul l'explorateur P. F. Queiros aurait navigué à proximité de cette terre. Les cartographes hollandais seraient une source importante pour étudier le continent méridional car ils auraient parfaitement représenté cette navigation et ses découvertes. Dernier point, la dénomination « Terre de Magellan » serait problématique car la navigation de Le Maire a permis de démontrer la non-appartenance de cette région au continent méridional.

Proche du pédagogue Labbé, Philippe Briet (1601-1668) a rédigé en 1649 un ouvrage de géographie générale intitulé *Parallela geographiae veteris et novae*. Ce géographe présente-t-il une vision différente de son ami ? La division du monde est légèrement différente. L'Europe, l'Asie, et l'Afrique appartiennent à l'Ancien monde. Le Nouveau monde se compose de l'Amérique et de la Terre Australe (Briet, 1649, pp. 97-98, tome 1). Sa représentation du continent méridional diffère également. Il reconnaît le rôle clef de Magellan dans la découverte de cette terre. L'expression « terre » serait par ailleurs maladroite car l'auteur pense cette région comme une zone principalement insulaire s'étendant la Nouvelle-Guinée au détroit de Magellan. Dans cet espace, plusieurs régions déjà évoquées sont localisées (la *Terre des États, Beach, Concordia*) (ibid.).

Les différentes publications citées dans cette sous-partie s'appuient sur des sources connues. L'existence du Continent Austral est justifiée (ou discutée) par les navigations de Magellan ou encore Jacob Le Maire.

11.6) Le récit du voyage de Binot Paulmier de Gonneville (1659)

En 1659, Jean Paulmier de Courtonne (mort en 1673) publia un ouvrage apportant un regard nouveau sur le mythe austral. Il est contemporain et doit être lu en parallèle des explorations de la V.O.C. (un intérêt commun pour la sphère méridionale). Cet abbé a rédigé les *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le Troisième Monde* dans lesquels il raconte les aventures de son arrière-grand-père : Binot Paulmier de Gonneville (dates de vie inconnues)²¹². Cette publication est à la fois un récit de voyage mais également un projet d'évangélisation. Le religieux commence son texte de la manière suivante : « *On propose l'établissement d'une mission chrétienne dans ces grandes et vastes régions, que les mappemondes nous représentent sous le titre des Terres Australes inconnues* » (Paulmier de Courtonne, 1663, p.1)²¹³. Plus loin, il définit ces terres en s'appuyant sur les travaux de géographes contemporains (Philippe Cluvier et Pierre Davity) : « *[Cluvier] divise le globe terrestre en trois parties détachées [...] dont la première est celle que nous habitons et qui comprend l'Europe, l'Asie, l'Afrique. La seconde est l'Amérique ; et le troisième, la Terre Australe* » (Paulmier de Courtonne, 1663, p. 3). Nous retrouvons une description relativement classique concernant cette terre. Celle-ci est présentée comme une vaste région se situant dans les latitudes méridionales (ibid.). Point important, Paulmier de Courtonne rejette l'appellation « *Terre Magellanique* » car « *les navigations des Hollandais ont désabusé, leur ayant appris que Magellan n'avait rien vu qu'un amas d'îles [...] [qui] semblent plutôt américaines qu'australes* » (Paulmier de Courtonne, 1663, p. 5). L'auteur porte véritablement un regard négatif sur Fernand de Magellan. Il compare ce dernier à Amerigo Vespucci qui aurait volé « la gloire » à Christophe Colomb (Paulmier de Courtonne, 1663, p. 6). Des navigateurs encore inconnus auraient exploré le Continent Austral. Binot Paulmier de Gonneville en serait un. Que savons-nous de cette navigation ? Le navigateur normand avait un objectif : « *Marcher sur les pas des Portugais et envoyer un navire sur ces Indes fameuses* » (Paulmier de Courtonne, 1663, p. 10). En ce sens, un navire quitta le port de Honfleur en juin 1503, l'expédition s'est vite perdue après avoir passé le cap de Bonne-Espérance (ibid.). Cette dérive a permis la découverte d'une terre : « *[Ils sont arrivés] dans une mer inconnue, où nos Français furent consolés par la vue de plusieurs*

212. Nous avons consulté l'édition de 1663.

213. Nous nous sommes appuyés sur l'édition en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1516495c/f45.item> [consulté le 25/02/2021].

oiseaux, qui semblaient venir et y aller du côté du sud, ceci les persuada qu'il y avait de la terre vers le Midi [...] Ils rencontraient ce qu'ils cherchaient à savoir une grande contrée, que leur relation appelle les Indes méridionales » (Paulmier de Courtonne, 1663, p. 11). La suite du récit se résume à une description de la terre explorée et de ses populations. Le Normand serait resté plusieurs mois avant de rentrer en Europe accompagné d'Indiens. Une question importante demeure : où se trouve cette terre ? Il n'y a aucune coordonnée précise dans le texte. Paulmier de Courtonne apporte une seule indication concernant la localisation de cette région : « Dans les tables géographiques, ce grand cap appelé le Promontoire austral [...] que G. Mercator n'éloigne que de 450 lieues du cap de Bonne-Espérance et de 600 de celui de Saint-Augustin en Amérique [...] Il faut mettre plus de là, et en tirant au sud-est, le pays de la découverte du capitaine de Gonville » (Paulmier de Courtonne, 1663, pp. 8-9). La localisation de cette terre méridionale est extrêmement floue. Si nous résumons le propos de l'auteur : cet espace se situerait au sud du continent africain.

Nous le verrons dans les prochains chapitres, ce voyage a été une source importante pour certains explorateurs cherchant le Continent Austral. Néanmoins, deux interrogations et un constat s'imposent : cette navigation s'est-elle vraiment déroulée ? Et où ? *A posteriori*, ces questions doivent être posées, le caractère unique de ce voyage demande un examen particulier. Deux auteurs ont remis en cause la véracité de cette expédition. Selon Jacques Lévêque de Pontharouart et Magaret Sankey, ce voyage serait une fiction voire une utopie (Maneuvrier, 2016, pp. 97-98), il y aurait deux arguments : le récit littéraire présenterait des anachronismes dans son écriture et l'auteur évoque une région australe qui *de facto* n'existe pas. Balayons dès maintenant toute polémique. Comme le souligne Christophe Maneuvrier, ce texte n'est pas une construction du XVII^{ème} siècle, ce récit s'appuie véritablement sur des éléments de langage démontrant des liens de parenté avec le XVI^{ème} siècle (époque supposée de l'expédition) (ibid.). L'auteur tient donc un récit s'appuyant sur des éléments anciens. Concernant le second élément, l'argument demeure problématique, la découverte d'une terre supposée fictive rendrait caduque la véracité de ce témoignage. Il est tout aussi nécessaire de prendre distance avec cette hypothèse. Certes, le navigateur n'a pas découvert le continent méridional mais il a posé pied sur une autre terre. Une hypothèse faisant globalement consensus a été avancée avec la découverte d'une seconde édition. La première mouture citée par nos soins daterait de 1659-1663. Une seconde copie a été découverte au XIX^{ème} siècle et daterait du milieu du XVIII^{ème} siècle. Le manuscrit serait plus développé. Contrairement à la première édition, la partie du voyage entre l'Europe et le cap de Bonne-Espérance a été traitée. Après le passage du cap Vert, l'expédition aurait pris la direction du Brésil en passant par le cap de Saint-Augustin (novembre 1503) avant d'évoquer à nouveau la découverte de la terre méridionale (Azevac, 1869, p. 53). Malheureusement, le texte ne détaille pas de manière précise un quelconque séjour au Brésil

mais la grande majorité des spécialistes s'accordent à situer la narration du texte dans cette région (Maneuvrier, 2016, pp. 96-99). Nous pouvons lire : « *Ayant levé l'ancre au dit mois de juin 1503 sur le but des richesses des Portugais au Nouveau monde et l'idée de trouver [un] continent plus grand [...] [les navigateurs] après le Brésil couru, firent une traversée de plus de 800 lieues sans voir aucune terre [...] et furent forcés de doubler le Cap Saint-Augustin [...] ils furent abandonnés au calme d'une mer qu'ils ne connaissaient pas* » (Marthe, 1959, p. 210). Un dernier constat s'impose finalement à nous : la nécessité d'une extrême prudence à l'analyse de ce document. En effet, comme le rappelle Michel Mollat du Jourdin, ce voyage est avant tout une initiative personnelle et non une exploration organisée par la France (Mollat du Jourdin, 1984, pp. 76-77). En ce sens, le texte de Jean Paulmier de Courtonne est interprétation d'un voyage privé du XVI^{ème} siècle. C'est une histoire qui nous est racontée. Celle-ci diffère probablement de la réalité du voyage.

Quoi qu'il en soit, la parution de cet ouvrage a eu des conséquences assez nombreuses, et ce dès 1661. Cette année, une *Histoire de la grande isle de Madagascar* par Etienne de Flacourt (mort en 1660) est publiée. Celui-ci s'est intéressé à plusieurs reprises à l'histoire du Continent Austral. Il voit Madagascar comme un possible pont permettant les voyages vers la région méridionale : « *Pour les Terres Australes, leur continent n'étant éloigné de Madagascar que de quelques semaines de trajet, il serait aisé d'entretenir quelque légers vaisseaux qui navigueraient [...] de Madagascar dans les pays austraux et qui viendraient charger dans les vaisseaux [...] qui doivent aller de l'Europe en Madagascar* » (Marthe, 1959, p. 213). Cette projection économique s'inscrirait dans un projet colonial où la France doit jouer un rôle majeur dans cette région : « *Nos Français semblent d'autant plus fortement être engagés à l'entreprise de découvrir et de conquérir pour Dieu les Terres Australes [...] qu'ils se peuvent vanter que nul vaisseau chrétien n'y a fait descente avant le vaisseau français parti en 1503 de Honfleur [...] Je dis ces choses pour faire remarquer à notre France qu'elle doit d'autant plus s'appliquer à la découverte des Terres Australes et à y planter la foi, et le commerce, que les siens sont les premiers qui y ont abordé* » (ibid.). Dans ces extraits, l'expédition de Gonneville est considérée comme un marqueur donnant la priorité à la France afin de coloniser la Terre Australe. L'historien français focalise sa représentation sur la partie méridionale du continent africain. Les découvertes de la V.O.C ne sont pas intégrées au Continent Austral.

Pour la période, au moins trois projets français de colonisation sont à mettre en lien avec le voyage de Gonneville. Entre 1696 et 1698, le dénommé Beaujeu écrivit plusieurs lettres au représentant du roi afin de découvrir la terre explorée par le Normand²¹⁴ (Sankey, 2013, p. 49). Le

214. Le sieur Sainte-Marie a présenté un projet similaire (ibid.).

capitaine Vautron a présenté un projet légèrement différent (1699). Il avait souhaité l'autorisation pour explorer vers le 31 parallèle sud entre le cap de Bonne-Espérance et Batavia (ibid.). Il souhaitait découvrir une région méridionale inconnue que les Hollandais connaissaient certainement : « *Il est presque impossible que les Hollandais ne les aient découvertes. Ce qui me fait croire et qu'elles peuvent être bonnes et qu'ils craignent qu'une autre nation ne les habitent [sic] c'est qu'ils ont défendu sous peine de vie à leurs pilotes d'en faire des cartes et d'en donner connoissance aux étrangers.* » (ibid.). Quelles sont les terres évoquées par l'auteur dans cette citation ? Fait-il référence aux terres découvertes par Gonneville ? Pense-t-il à la Nouvelle-Hollande ? Ou bien assimile-t-il la terre de Gonneville avec la Nouvelle-Hollande ? Dans une autre lettre, il a expliqué : « *[Qu'il] souhaiterait tenter de découvrir les terres nommées sur la carte Nouvelle-Hollande* » (ibid.). Cette dernière information nous laisse penser qu'il souhaitait davantage se concentrer sur les découvertes V.O.C mais la référence au parallèle 31 (et au cap de Bonne-Espérance) n'exclut pas les terres de Gonneville.

Au début du XVIII^{ème} siècle, la définition du Continent Austral s'est-elle davantage affinée ? Dans les paragraphes précédents, nous l'avons vu, les découvertes de F. de Magellan ont moins été intégrées dans la sphère méridionale. Pour certains, le voyage de Gonneville indiquait l'existence d'une Terre Australe au sud du continent africain. D'autres se sont focalisés sur les explorations européennes dans l'océan Pacifique. Plus globalement, nombreux étaient ceux qui reconnaissaient leur méconnaissance concernant le Continent Austral. Les travaux de Michel-Antoine Baudrand (1633-1700) en témoignent. Cet abbé érudit a publié en 1681-1682 le *Dictionnaire géographique et historique contenant une description de tous les états* (traduction française en 1705). Sa définition de la Terre Australe pourrait servir de conclusion pour cette partie : « *Ce sont les terres inconnues vers le pôle antarctique du midi de notre continent. Les Espagnols ont découvert la Terre Australe du Saint-Esprit et les Îles Salomon. Les Hollandais ont découvert la Nouvelle-Hollande, la terre de Diemens et la Nouvelle-Zélande* » (Baudrand, 1705, pp. 97-98). En d'autres termes, l'existence de la région méridionale ne fait pas de doute mais sa connaissance reste très succincte. Le voyage de Queiros a prouvé l'existence de cette région. L'abbé Baudrand y intègre également la Nouvelle-Hollande, cette indication n'était pas encore devenue automatique dans les productions cosmographiques et le voyage de Gonneville n'est pas cité. Pour autant, celui-ci va devenir une source importante pour la « géographie » française.

11.7) Vers la transformation du modèle cartographique australe après les voyages de la V.O.C ?

Analysons maintenant l'œuvre cartographique. Une réflexion demeure : les cosmographes admettent l'existence d'une terre globalement inconnue, seules quelques sources justifieraient son existence, cette pensée s'applique également aux périodes précédentes. Nous pensons donc que le modèle cartographique austral va évoluer du fait de la découverte de la Nouvelle-Hollande tout en gardant les fondements d'une « représentation classique » (évoquée dans les chapitres antérieurs).

La carte manuscrite intitulée *Le dernier océan exploré par les Européens : le Pacifique* présente une organisation très intéressante (document 112). Nous avons déjà rapidement évoqué cette production dans les paragraphes précédents. Nous allons maintenant détailler quelques points de cette œuvre produite en 1622 par Hessel Gerritsz (cartographe de la V.O.C). Ce document a été considéré comme la première représentation globale de l'océan Pacifique²¹⁵. Trois portraits mettent à l'honneur les navigateurs Balboa, Magellan, et Le Maire qui sont présentés comme les découvreurs de cet océan. Le Continent méridional n'a pas été dessiné sur ce document. Cette carte présente une représentation de la région à un instant précis. Plusieurs éléments laissent penser que cette connaissance reste lacunaire en certains points : les îles Salomon et la Terre de l'Esprit-Saint sont représentées de manière incomplète, les découvertes de Willem Janszoon présentent également une organisation similaire (et sont intégrées à la Nouvelle-Guinée), enfin la partie méridionale de la carte est recouverte d'une frise peignant une scène marine. Ce paysage cache-t-il les lacunes d'Hessel Gerritsz ? Finalement, cette première production témoigne de l'état des connaissances des érudits concernant la région. Sur cette carte, un petit planisphère a été aussi dessiné, il serait un ajout postérieur datant des années 1630-1634 (cf document 112). Le successeur d'Hessel Gerritsz en saurait l'auteur. On a dessiné un Continent Austral. Sa superficie semble avoir reculé. Il se situe au sud de la Nouvelle-Guinée, le cadre nous empêche (volontairement ?) de savoir si celui-ci est attaché à l'île des Papous. Un promontoire austral a été également cartographié au sud-ouest du cap de Bonne-Espérance. Sur ce petit planisphère, il n'y a aucune indication, il est difficile de connaître les sources de l'auteur. Nous pouvons avancer deux hypothèses : la représentation de la terre méridionale se concentre sur des zones encore peu explorées des Européens et le tracé austral présente des similitudes avec des productions déjà évoquées. Finalement, le cartographe a certainement choisi de maintenir une représentation australe « classique » dans des régions méconnues.

215. Un rapide commentaire est proposé ici : http://expositions.bnf.fr/marine/grand/por_142.htm [consulté le 28/02/2021].



Représentation de la Nouvelle-Hollande intégrée à la Nouvelle-Guinée



« Frise marine »

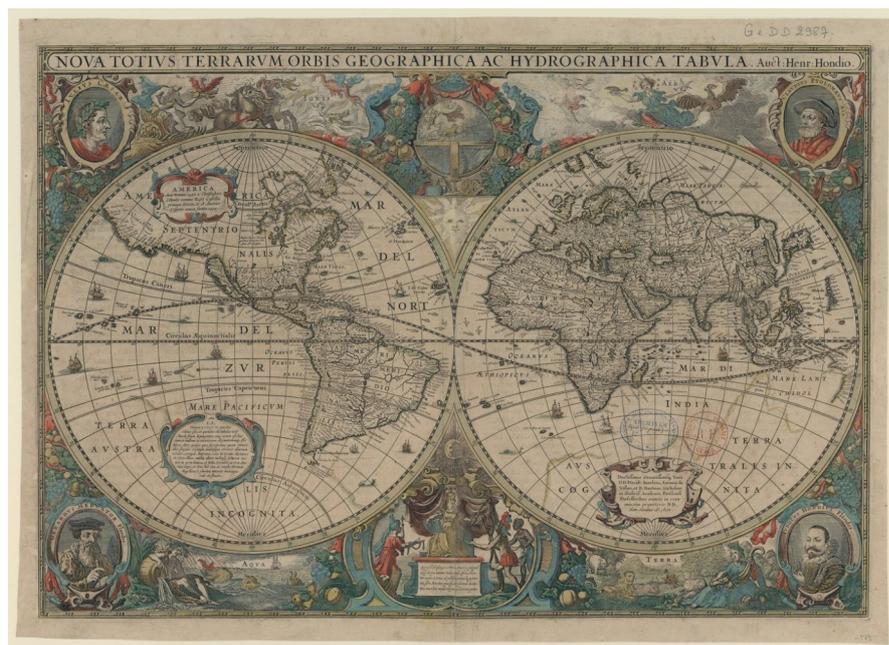
Petit planisphère avec une représentation partielle de la Terre Australe

Représentation incomplète des îles Salomon et de la Terre de l'Esprit-Saint



Document 112 – Carte de l'océan Pacifique par Hessel Gerritz (1622)
 (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55007076p/f1.item.zoom#>)
 (Localisation : BNF)

La *Nova totius terrarum orbis geographica ac hydrographica tabula* d'Henricus Hondius (1597-1651) (document 113) possède une construction similaire. Cette mappemonde de 1630 présente un Continent Austral s'appuyant un modèle proche de Mercator. Cependant, la *Terra australis incognita* se caractérise par une représentation incomplète. Dans l'océan Pacifique, la Nouvelle-Guinée est détachée de ce continent et le tracé de ce dernier s'arrête brusquement. La Nouvelle-Hollande a également été cartographiée avec une représentation lacunaire de la péninsule du cap de York. Néanmoins, nous retrouvons plusieurs toponymes signalant la présence de rivières découvertes par les explorateurs de la V.O.C (Mutch, 1943, p. 55). On a rattaché cette région à la Nouvelle-Guinée tout en prenant soin de la séparer du continent méridional. Concernant la Terre de feu, cette dernière a été tracée comme une île étant séparée au sud par le détroit de Le Maire et l'île des États. Cet espace est également distingué de la région australe. Une seule inscription signale la présence de la province Beach au sud de Java. Enfin, le tracé de la Terre Australe se différencie également des autres tracés continentaux. Celui-ci laisse penser l'emploi d'un tracé moins précis avec l'utilisation d'un figuré hachuré témoignant des doutes du cartographe.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Séparation entre l'Amérique méridionale et le Continent Austral



Séparation entre la Nouvelle-Hollande et le Continent Austral



Tracés côtiers
différents

Document 113 – *Nova totius terrarum orbis geographica ac hydrographica tabula* d'Henricus Hondius (1630) (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8593254z/fl.item>) (Plusieurs localisations)

Proche de « l'École de Dieppe », l'explorateur et cartographe Jean Guérard (mort en 1640) a réalisé deux mappemondes avec une pensée assez proche mais une construction cartographique différente (documents 114 et 115). En 1625, il a réalisé un planisphère intitulé *Nouvelle Description hydrographique* où il n'a pas représenté de continent méridional. Sur ces latitudes, il a inséré différents tableaux indiquant des informations astronomiques, cartographiques, etc. La Nouvelle-Guinée est cartographiée comme une île et l'auteur a représenté également la Terre des États. En insérant ces tableaux, il n'a pas souhaité prendre de décision concernant l'existence ou non d'un continent méridional. En 1634, il a dessiné une seconde carte intitulée *Carte universelle hydrographique*, dans laquelle il a fait un choix différent. Il a représenté une *Terre australe incognue*. Elle présente un tracé classique s'inscrivant dans la lignée des productions de Mercator. La péninsule du cap de York est à nouveau séparée de la Terre Australe²¹⁶. Il en est de même pour la Terre de feu. Des colorations différentes ont été également utilisées. Le *Pays des États* [Terre

216. Nous retrouvons une toponymie des rivières légèrement différente.

des Etats] serait intégré au continent méridional. En certains points, plusieurs éléments semblent démontrer une certaine connaissance géographique de la région. Ainsi, le tracé de la Terre Australe présente un tracé incomplet ou actualisé (Terre de feu, Nouvelle-Hollande, etc.). Jean Guérard a aussi indiqué les îles découvertes par Queiros (donc n'étant pas une partie de la Terre Australe). Pour autant, d'autres éléments prouvent une certaine approximation du cartographe. Il a indiqué l'existence d'une seconde Terre de feu dans la partie pacifique du Continent Austral. Le voyage de Le Maire a également été mal analysé. Comment pouvons-nous interpréter cela ? Nous l'avons dit, Jean Guérard s'est appuyé sur des productions anciennes pour dessiner sa Terre Australe. La seconde référence à la Terre de feu est peut-être un oubli de sa part ou un excès de copie. Plus globalement, le cartographe semble avoir représenté un Continent Austral tout ayant connaissance des navigations récentes. Il s'inscrit dans une réflexion cartographique similaire aux productions évoquées dans les paragraphes précédents.



Document 114 – *Nouvelle Description hydrographique* par Jean Guérard (1625)
 (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59725354/f1.item.zoom>) (Localisation : BNF)

Différents tableaux occultant une représentation australe ?



« Isles que Pedro
Fernandez de Quiros
[...] ont
descubertes »

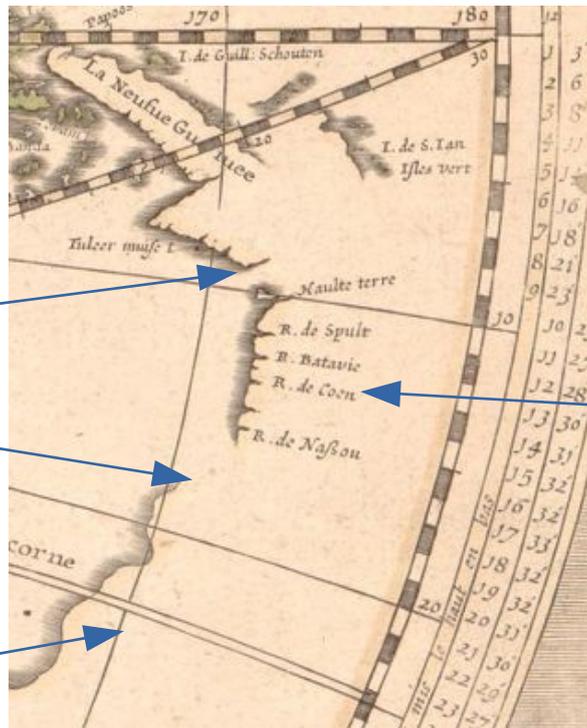
Les deux
« Terres de feu »

Pays des Etats

Nouvelle-
Hollande

Document 115 – *Carte universelle hydrographique* par Jean Guérard (1634)
(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55007081v/f1.item>) (Localisation : BNF)

Au niveau cartographique, nous le constatons, il existe une certaine confusion concernant les représentations de la Nouvelle-Hollande (voire la Nouvelle-Guinée) et la partie septentrionale du Continent Austral. La *charte universelle de tout le monde : en laquelle plusieurs regions representees plus exactement qu'aux precedentes & les terres nouvellement descubertes fidellement corrigees sur les dernieres relations des anglois, hollandois et autres* (1628) synthétise parfaitement ce phénomène (document 116) Cornelis Danckerts (c. 1603-1656) et Melchior Tavernier (c. 1594-1665) ont matérialisé ces doutes en utilisant « des blancs ». Sur le document, nous voyons deux bandes blanches marquant la séparation de la Nouvelle-Hollande avec la Nouvelle-Guinée et le Continent Austral. Ce choix témoigne également de la méconnaissance des cartographes concernant la finitude de ces régions. Pour autant, nous retrouvons une toponymie des rivières de la Nouvelle-Hollande témoignant d'une lecture des récits de la V.O.C.



Blancs marquant la séparation entre les îles (et donc la méconnaissance des cartographes)

Rivières localisées en Nouvelle-Hollande

Promontoire septentrional du Continent Austral

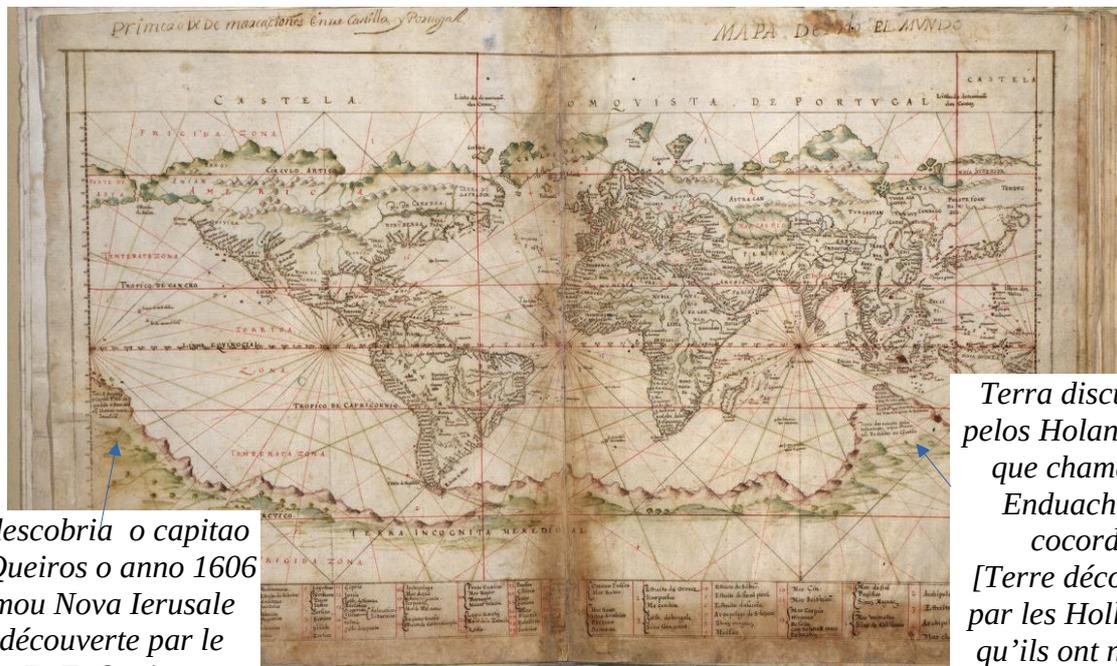
Document 116²¹⁷ – *Charte universelle de tout le monde : en laquelle plusieurs regions representees plus exactement qu'aux precedentes & les terres nouvellement decouvertes fidellement corrigees sur les dernieres relations des anglois, hollandois et avtres par Cornelis Danckerts et Melchior Tavernier (1628)*

(Source : <https://www.loc.gov/resource/g3200.ct007031/?r=0.8,0.289,0.295,0.123,0>)

Plus globalement, la cartographie du mythe austral pendant cette période témoigne des nombreuses évolutions géographiques. Au XVII^{ème} siècle, les Européens ont davantage exploré les latitudes méridionales. Certains cartographes étaient face à un dilemme. Comment représenter ces nouvelles découvertes alors qu'une représentation ancienne de ces régions existait ? Des situations problématiques pouvaient demeurer. Voyons deux exemples. En 1630, Joao Teixeira Albernez (mort en 1662) a rédigé un ouvrage nommé : *Atlas Taboas geraes de toda a navegação, divididas e emendadas por Dom Ieronimo de Attayde com todos os portos principaes das conquistas de Portugal delineadas por Ioão Teixeira cosmographo de Sua Magestade, anno de 1630*. Une mappemonde a été insérée dans cet atlas (document 117). Nous constatons une représentation relativement correcte du monde. Une vaste région australe a été cartographiée. Celle-ci présente un tracé très typique. Cependant, deux indications démontrent une volonté de l'auteur de moderniser cette zone. Une première référence signale l'exploration menée par Queiros. Une seconde référence indique la découverte de la Nouvelle-Hollande par la V.O.C. Deux problèmes subsistent : ces

217. Les mappemondes de Philipp Eeckebruch (1630) et John Speed (1651) présentent une pensée similaire. Nous voyons une tentative d'actualisation de la représentation du Continent Austral. Cartographe anglais, John Speed indique également le rôle clef de Sir Francis Drake.

explorations ont été mal localisées par l'auteur (Nouvelle-Guinée pour Queiros et sud de Java pour la Nouvelle-Hollande) et aucune modification cartographique n'a été faite. Celui-ci a simplement accolé ces nouveautés sur un modèle ancien. Cela montre l'inconfort de l'auteur. Avec les précédentes productions, les cartographes avaient tenté certaines modifications ou indiqué leur méconnaissance.



Terra q descobria o capitao P. F. de Queiros o anno 1606 a q chamou Nova Ierusal [Terre découverte par le capitaine P. F. Queiros en 1606 qu'il a nommé Nouvelle-Jérusalem]

Terra descuberta pelos Holandeses a que chamarao, Enduacht, au cocordia [Terre découverte par les Hollandais qu'ils ont nommé Enduacht ou Concordia]

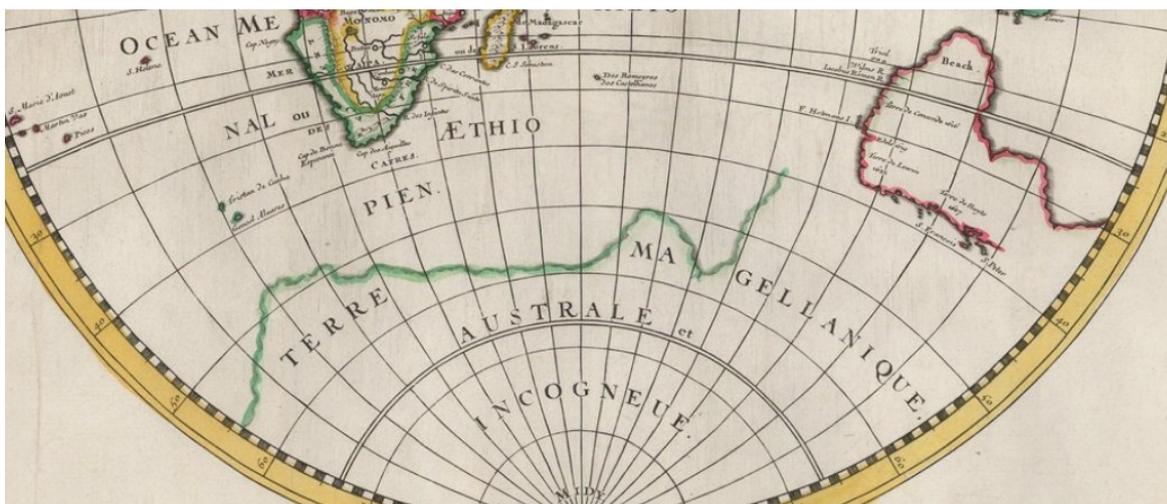
Document 117 – Mappemonde réalisée par J. T. Albernez (1630)
 (Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55007081v/f1.item>)
 (Localisation :Library of Congress)

La mappemonde de Nicolas Sanson (1600-1667) présente une nouvelle tentative afin de concilier les différentes connaissances géographiques (document 118). Le cartographe a tracé une Terre Australe incomplète (*Terre Magellanique australe*) s'appuyant sur un modèle « classique ». La Nouvelle-Guinée et la pointe sud du continent américain ont été différenciées de la région méridionale. Nicolas Sanson n'a pas cartographié de Continent Austral sur ces zones. En outre, le tracé de cette terre se distingue par l'emploi d'une couleur différente, l'auteur utilisa le vert. D'autres couleurs ont été utilisées pour les îles voisines. Voulait-il marquer une différence de statut entre ces régions ? En outre, la Nouvelle-Hollande a été représentée au sud de l'île Java. Beach est également localisée sur cette terre. Le rose a été utilisé pour tracer les limites de la Nouvelle-Hollande.



Représentation de la Nouvelle-Hollande

Tracés incomplets



Document 118 – *Mappe-Monde, ou Carte Generale Du Monde* par Nicolas Sanson (1651)
 (Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/46040/mappe-monde-ou-carte-generale-du-monde-dessinee-en-deux-p-sanson>)

Nous retrouvons également cette tentative de conciliation (et preuve de confusion) avec la production régionale *Hollandia Nova detecta 1644; Terre Australe decouverte l'an 1644* cartographiée par Melchisedech Thevenot (c. 1620-1692) en 1663 (document 119)²¹⁸. Que voyons-nous ? L'auteur traça une représentation incomplète de la Nouvelle-Hollande. L'année 1644 aurait marqué la découverte de cette terre. Il considère les voyages de Tasman (1642-1644) comme des actes fondateurs dans l'histoire de l'*Hollandia Nova*. La cartographie de cette région est incomplète pour la partie orientale. Elle témoigne des méconnaissances européennes concernant le littoral est. Inversement, les explorations de la V.O.C ont permis un tracé relativement complet pour les zones nord, ouest, et sud. Plusieurs indications signalent les navigations hollandaises (F. de Wit en 1628, P. Nuyts, etc.). Les découvertes récentes de Tasman ont été aussi cartographiées (Terre de Diemens et Nouvelle-Zélande) Nous constatons également l'existence d'une délimitation floue entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande. La représentation du détroit de Torres demeure timide.

Cette cartographie est clairement inspirée de l'œuvre de J. Blaeu. Elle témoigne de l'état des connaissances des Européens concernant une région à une date donnée. Melchisedech Thevenot ajouta l'inscription suivante : *Terre Australe découverte l'an 1644*. Celle-ci se situe entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande. Devons-nous comprendre que le cartographe assimile ici la Nouvelle-Hollande à la Terre Australe ? Nous le pensons. L'année 1644 est ici un dénominateur commun. En outre, les voyages de d'Abel Tasman ont permis certaines découvertes mais ont également laissé planer certains doutes. Pour autant, l'inscription de Thevenot occasionne aussi une confusion pour le lecteur de la carte. S'il assimile le Continent Austral à la Nouvelle-Hollande, pourquoi avoir ajouté cette dénomination dans la partie méconnue des voyageurs européens ? Devons-nous donc comprendre que la *Hollandia Nova* ne serait qu'une partie de la terre méridionale ? Probablement, en faisant le choix de placer cette inscription dans la partie est, l'auteur nous laisse penser que le Continent Austral s'étendrait également dans ces régions. Avec cette production, on voit une confusion à nouveau s'installer. L'auteur a copié une carte et ajouté une inscription signalant une information essentielle. Cependant, si ce document est remis en perspective, celui-ci témoigne une fois encore des questionnements des cartographes.

218. Cette carte est version légèrement retouchée de la production de Joan Blaeu nommée *Archipelagus Orientalis, sive Asiaticus* (1663) (<https://nla.gov.au/nla.obj-232510007/view>) [consulté le 03/03/2021].



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Hollandia Nova detecta en 1644

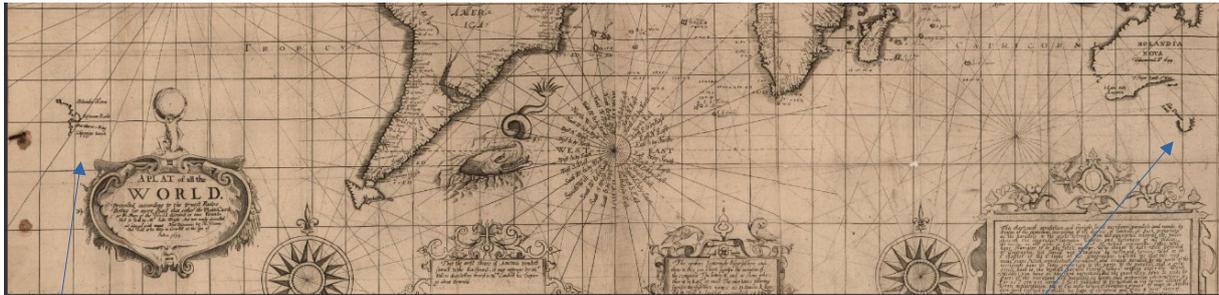
Terre de Diemens

Terre Australe Nouvelle-Zélande
Découverte en 1644

Document 119 - *Hollandia Nova detecta 1644; Terre Australe decouverte l'an 1644* par Melchisedech Thevenot (1663)(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b5963434d/fl.item#>)
(Localisation : BNF)

L'exploration de la Nouvelle-Hollande amena à une meilleure connaissance des latitudes méridionales. Nous venons de le voir, les cartographes ont tenté de concilier ces informations nouvelles avec les représentations plus anciennes. Différentes solutions ont été proposées. On essayait de continuer à cartographier le Continent Austral en le faisant coexister avec certains éléments nouveaux. Pour certains auteurs, les découvertes de la V.O.C ont confirmé l'absence de Terre Australe. Dans le chapitre précédent, nous avons étudié la mappemonde de Wright-Molyneux (c. 1600 – document 102), aucune Terre Australe n'avait été représentée sur ce document. Les navigations anglaises avaient été des sources permettant de démontrer l'absence de masse

méridionale. En 1655-1657, Joseph Moxon apporta une version modernisée de cette mappemonde (document 120), il a cartographié les découvertes la V.O.C. Nous voyons une représentation relativement actualisée de la Nouvelle-Hollande. Les récentes découvertes d'Abel Tasman ont été cartographiées. On constate encore un tracé incomplet néanmoins, aucune région méridionale n'a été représentée. Ainsi, Joseph Moxon s'inscrit dans l'esprit du cartographe Wright en supposant que les découvertes hollandaises prouvent la non-existence du Continent Austral²¹⁹.



Zelandia Nova
[Nouvelle-
Zélande]

Van Diemens land
[Terre de Van
Diemens]

Document 120 – Partie sud de la mappemonde de Wright-Molyneux (Joseph Moxon) (1655)
(Source : <https://jcb.lunaimaging.com/luna/servlet/detail/JCBMAPS~1~1~2043~107830005:A-Plat-of-all-the-World--Projected-;JSESSIONID=62ee2ad6-9dd5-464b-9177-b8cbe1ac67a8?qvq=q%3Awright&mi=3&trs=30>) (Localisation : JCB Library)

Pour la fin du XVII^{ème} siècle, constatons-nous une évolution concernant la représentation cartographique des latitudes méridionales ? L'état de confusion demeure. La découverte de la Nouvelle-Hollande et sa cohabitation cartographique avec la terre méridionale posent encore problème. Nous retrouvons des productions présentant une organisation similaire aux périodes précédentes. Deux catégories coexistent : des cartes avec la Nouvelle-Hollande sans Continent Austral (mappemondes de Johannes van Keuleu [1681 et 1694], etc.) et des cartes proposant une tentative de conciliation en représentant la Nouvelle-Hollande et en maintenant une représentation australe dans les zones méconnues pour les navigateurs européens (carte régionale de John Seller en 1684, productions cartographiques d'Alain Mallet en 1685, etc.).

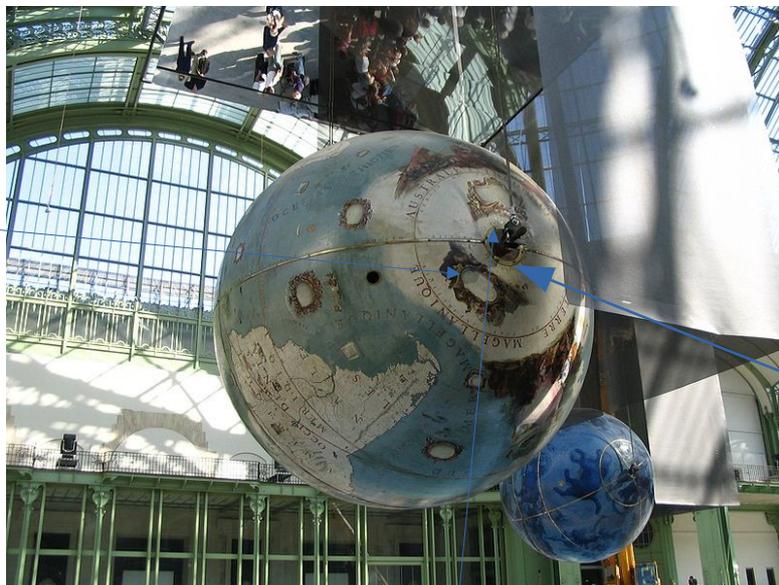
Le globe terrestre de Vincenzo Coronelli (1650-1718) présente une tentative encore différente afin de concilier les tensions cartographiques (document 121)²²⁰. En 1683, il a réalisé deux globes dont un sphère terrestre, ces pièces étaient dédiées au roi Louis XIV : « *À l'auguste*

219. Les mappemondes de Nicolas Vissher (1658 et 1677), Pieter Goss (1666), et Frederik de Wit (1660-1670) présentent une construction similaire : aucun terre méridionale et une représentation partielle de la Nouvelle-Hollande.

220. La BNF présente ici une exposition numérique dédiée à ce sujet : <http://expositions.bnf.fr/globes/arret/03.htm> [consulté le 04/03/2021]

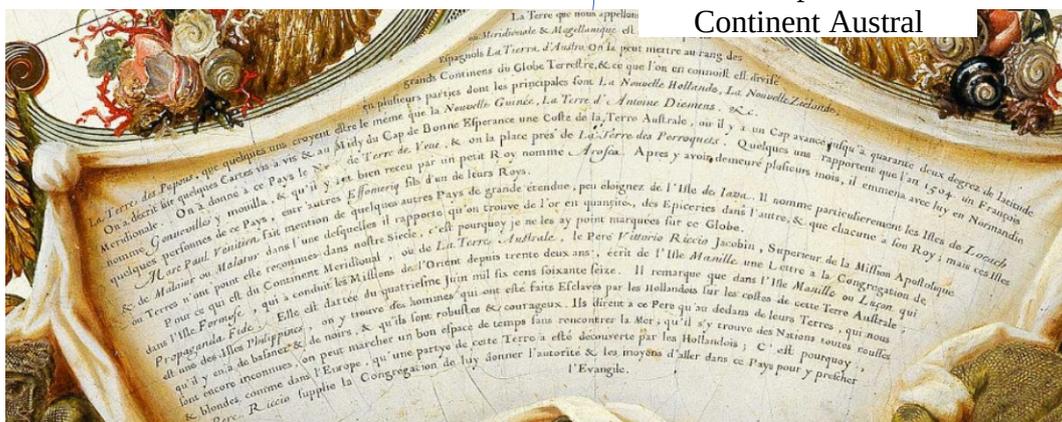
majesté de Louis le Grand, l'invincible, l'heureux, le sage, le conquérant, César cardinal d'Estrées a consacré ce globe terrestre pour rendre un continuel hommage à sa gloire et à ses héroïques vertus, en montrant les pays où mille grandes actions ont esté executées et par luy mesme et par ses ordres, à l'estonnement de tant de nations qu'il auroit pu soumettre à son empire si sa modération n'eust arresté le cours de ses conquestes et prescrit des bornes à sa valeur plus grande encore que sa fortune. 1683. Cet ouvrage a été inventé et achevé par le père Coronelli de l'ordre des mineurs conventuels ». Le cartographe italien s'est appuyé sur deux sources : Johannes Blaeu et Nicolas Sanson. Sur ce globe, l'auteur représenta la Nouvelle-Hollande comme une île séparée du Continent Austral. La terre méridionale présente un tracé classique et se nomme : *Terre Magellanique australe inconnue*. Le dessin de cette région est pauvre. Il se limite à la simple délimitation du continent. Un cartouche de situation au centre du continent présente cette terre :

Dédicace au roi Louis XIV



Représentation du Continent Austral

Cartouche présentant le Continent Austral



Document 121– Globe terrestre de Vincenzo Coronelli (1684)

(Sources: <http://expositions.bnf.fr/globes/feuille/grand/158bis.htm> et

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/1/10/Globes_de_Coronelli.jpg/800px-Globes_de_Coronelli.jpg) (Localisation : BNF)

« La terre que nous appelons Australe ou Méridionale ou Magellanique est nommée par les Espagnols la tierra d'Austro. On la peut mettre au rang des grands continents du globe terrestre, et ce que l'on connaît est divisé en plusieurs parties dont les principales sont : la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, la Terre des Papous que quelques-uns croient être le même que la Nouvelle-Guinée, la Terre d'Antoine Diemens, etc.

On a décrit sur quelques cartes vis-à-vis et au midi du cap de Bonne-Espérance une côte de la Terre Australe où il y a un cap avancé jusqu'à 42 degrés de latitude méridionale. On a donné à ce pays le nom de Terre de vue et on l'a placé près de la Terre des perroquets.

Quelques-uns rapportent qu'en l'an 1504, un Français nommé Gonneville y mouilla et qu'il y fut bien reçu par un petit roi, nommé Arosca, après y avoir demeuré plusieurs mois, il emmena avec lui en Normandie quelques personnes de ce pays, entre autres Essomériq, fils d'un de leurs rois.

Marc Paul, vénitien fait mention de quelques autres pays de grande étendue, peu éloignés de l'île de Java. Il nomme particulièrement les îles de Locach et de Malajur ou Malatur dans l'une desquelles il rapporte qu'on trouve de l'or en grande quantité, des épiceries dans l'autre et que chacune a son roi. Mais ces îles ou terres n'ont point été reconnues dans notre siècle, c'est pourquoi je ne les ai point marquées sur ce globe.

Pour ce qui est du continent méridional ou de la Terre Australe, le père Vittorio Riccio, jacobin, supérieur de la Mission apostolique dans l'île Formose, qui a conduit les Missions depuis 32 ans, écrit de l'île Manille une lettre à la Congrégation de Propaganda fide, elle est datée du 4 juin 1676 ; il remarque que dans l'île Manille ou Luçon qui est une des îles Philippines, on y trouve des hommes qui ont été faits esclaves par les Hollandais sur les côtes de cette Terre Australe, qu'il y en a de basanés et de noirs et qu'ils sont robustes et courageux ; ils dirent à ce père qu'au dedans de leurs terres, qui nous sont encore inconnues, on peut marcher un bon espace de temps sans rencontrer la mer, qu'il s'y trouve des nations toutes rousses et blondes comme dans l'Europe, qu'une partie de cette terre a été découverte par les Hollandais. C'est pourquoi le père Riccio supplie la congrégation de lui donner l'autorité et les moyens d'aller dans ce pays pour y prêcher l'Évangile. »

Que pouvons-nous retenir de cette présentation ? Nous retrouvons une description très classique concernant le Continent Austral. L'Italien évoque l'existence d'une terre au sud du cap de Bonne-Espérance. Cette région serait très grande et se caractérisait par une constitution physique diverse (Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, Terre de Gonneville, Maletur, Java, Terre de vue, Terre des perroquets, etc.). C'est ici une compilation des connaissances précédentes concernant le Continent Austral. Vincenzo Coronelli évoque la richesse de ces régions et l'existence de populations noires devant être absolument évangélisées. L'auteur considère-t-il cette description comme une vérité absolue ? La situation est complexe. D'un point de vue cartographique, celui-ci a bien démarqué le Continent Austral et la Nouvelle-Hollande. Dans sa

description, il incorpore la terre découverte par les marins de la V.O.C au sein du continent méridional. De plus, la lecture du cartouche nous laisse penser une certaine prise de distance du cartographe concernant le Continent Austral. Plusieurs expressions témoignent de ce fait : « *on a décrit que* », « *on rapporte que* », « *fait mention que* ». Par rapport à cette description, il semble avoir un positionnement extérieur comme s'il ne souhaitait pas prendre parti. En outre, le tracé du Continent Austral est très simple. Nous l'avons écrit, seules les délimitations de l'île ont été représentées. Le cartouche a été inséré au centre du continent. La dédicace est également intégrée au continent. Ces choix ont-ils été faits pour combler la pauvreté de cette représentation ? En d'autres termes, nous supposons que Vincenzo Coronelli n'était pas un partisan forcené de la théorie australe. Ce globe n'avait pas une vocation purement géographique. La dédicace nous rappelle que c'est avant tout une œuvre de propagande. Le commanditaire voulait montrer la très grande modestie du Louis XIV : le monde est grand et riche. S'il avait souhaité, le Roi-Soleil aurait pu conquérir cette terre ! Ainsi, pour faire passer ce message, il fallait remplir ce globe terrestre. L'insertion du Continent Austral peut être compris en ce sens. D'ailleurs, plusieurs commentateurs contemporains n'ont pas hésité à critiquer le travail du cartographe italien. En 1704, François Le Large déplore l'absence de mise à jour de la production cartographique chez Coronelli (Le Large, 1704). Il traite également de la question australe avec précaution : « *De Terres Australes, et de monde inconnu, et supposé dans la partie australe du globe* » (Le Large, 1704, pp. 329-330). La même année, Philippe Le Hire (1640-1718) réalisa lui aussi un commentaire des globes, il a pris également distance avec la théorie australe : « *Il paraît en général qu'il y a plus de mer que de terre sur la superficie du globe, quoi qu'on ne puisse rien dire de ce qui est vers le pôle méridional, où l'on n'a rien découvert* » (orthographe modernisée) (Le Hire, 1704, p. 83).

En début de chapitre, nous avons fait l'hypothèse suivante : une nouvelle construction géographique (et cartographique) allait naître suite aux explorations de la V.O.C. Cette affirmation est confirmée. Comme nous l'avons vu, cette construction reste néanmoins marquée par une certaine confusion. La Nouvelle-Hollande faisait-elle partie du Continent Austral ? Cette interrogation a fortement influencé la théorie méridionale au XVII^{ème} siècle. Les érudits ont tenté de concilier ces différentes informations. D'autres ont repoussé les frontières du Continent Austral dans les latitudes méridionales encore méconnues des Européens. Une chose est certaine : le mythe austral avait été fissuré par ces découvertes.

Conclusion – Partie 4

Au XVII^{ème} siècle, le Continent Austral a été une terre d'exploration. Nous l'avons écrit, plusieurs navigateurs avaient l'espoir de découvrir ce mythique continent. En 1606, la « découverte » de l'*Australia del Espiritu Santo* par P. F. Queiros a été un temps fort dans l'histoire méridionale. Ce voyage avait abouti à un début concret d'occupation des espaces nouvellement explorés. Juan Luis Arias appela même à sa colonisation en 1620. Selon lui, les Anciens avaient pensé à juste titre l'existence du continent. P. F. Queiros l'avait démontré. Par la suite, l'exploration européenne systématique des côtes de la Nouvelle-Hollande, à partir de 1606, allait contribuer aussi à cette dynamique²²¹. La navigation d'Abel Tasman (1642) posa la question de l'appartenance de la Nouvelle-Hollande au Continent Austral. L'ensemble de cette situation doit se comprendre dans un contexte précis : l'exploration européenne de l'océan Pacifique. Les Occidentaux étaient entrain de « découvrir » cette nouvelle région. Sa connaissance géographique demeurait très lacunaire. Ainsi, il était aisé de supposer l'existence d'un Continent Austral.

La cartographie a parfaitement démontré l'ambiguïté de cette situation avec des représentations où le continent était représenté dans des zones encore non-explorées. Nous pourrions inscrire cette histoire dans une chronologie simplifiée où le XVII^{ème} siècle illustrerait les nombreux espoirs des partisans de la théorie antipodale. Pour autant, nous allons le voir dans une dernière partie, l'espoir du XVII^{ème} siècle va laisser sa place à la désillusion du XVIII^{ème} siècle. Cette période va être le témoin de la résolution de la quête du mythe austral.

221. La publication du récit de Gonneville (1659) s'insère également dans ce cadre.

**Partie 5 - La résolution du mythe austral
au XVIII^{ème} siècle sur fond de concurrence
entre savants de cabine et navigateurs**

Introduction – Partie 5

Nous allons débiter maintenant la dernière partie de notre recherche. Le XVIII^{ème} siècle se caractérise par une représentation antinomique qui a pu structurer l'histoire du Continent Austral sur cette période. D'un côté, des explorateurs et des savants ont vivement défendu la théorie australe malgré les échecs successifs. De l'autre, des pairs de ces derniers ont critiqué et démontré l'absence du continent méridional dans des latitudes précises. Ainsi, notre cinquième partie s'est articulée autour de cette controverse qui s'inscrit plus largement dans une réflexion épistémologique concernant l'essence même de la géographie. Deux géographies coexistaient avec « *les géographes de plein vent et les géographes de cabinet* ». Ce concept a été remis au goût du jour par Franck Lestringant²²². Selon lui, la géographie de plein vent renvoie à une pratique géographique s'appuyant sur l'expérience et non l'autorité. La connaissance pratique prévaut ici sur les écrits des Anciens. Inversement, le géographe de cabinet est une personne enfermée qui « *retard[e] sur les géographes de plein vent* » (Febvre, 1968, p. 357). S'appuyant sur Lucien Febvre, Franck Lestringant rappelle que ce concept s'inspire de la situation dialectique dans laquelle était enfermée la cosmographie durant la Renaissance. Nous l'avons vu, cette relation a été au cœur de la construction géographique sur plusieurs siècles. L'évolution de la pensée du mythe austral s'est pleinement inscrite dans cette représentation. Pour autant, cette dialectique ne fut pas une ligne structurée dans l'histoire du mythe austral. En effet, plusieurs allers-retours ont marqué le récit mythique sur cette période.

La partie précédente a démontré les nombreux espoirs existants concernant la découverte d'une possible terre. Au XVIII^{ème} siècle, les érudits français allaient jouer un rôle important (chapitres 12 et 13). Sur cette période, plusieurs hommes allaient réactiver le mythe, parfois aux mépris des vérités scientifiques. La fin du XVII^{ème} siècle et le XVIII^{ème} siècle allaient marquer véritablement le pas dans la controverse du mythe austral (chapitres 12 et 13). Une augmentation des expéditions et des publications accéléra le déclin du continent méridional. L'expédition de James Cook (1779) démontra l'absence de Terre Australe habitable. Ainsi, ce mythe n'était pas un continent terrestre mais il était devenu un objet littéraire (chapitre 14). En effet, les écrivains s'étaient emparés de cette thématique afin de transposer leurs préoccupations dans une terre lointaine mais connue de tous. Dans la foulée de Thomas More, le Continent Austral était devenue une région d'utopie (et de dystopie).

222. Pour ce paragraphe, nous nous sommes appuyés sur l'article de Marie-Claire Robic : <https://hypergeo.eu/geographe-de-plein-vent-geographe-de-cabinet/> [consulté le 18/03/2021]

Chapitre 12 – La réactivation du mythe austral au XVIII^{ème} siècle : l’expédition du capitaine Bouvet de Lozier

Le XVII^{ème} siècle a été marqué par la découverte européenne avérée de la Nouvelle-Hollande²²³. L’analyse de cette découverte a été l’objet d’une discussion : cette région faisait-elle partie du continent méridional ? Les débats étaient vifs. Globalement, cette nouvelle exploration a rejeté dans des latitudes encore plus méridionales l’éventualité du Continent Austral. Au contraire (et en parallèle), la publication du récit de Gonneville laissa penser l’existence d’une région australe. Une certaine confusion pouvait régner. En fonction des sources et des opinions : le continent méridional existait !

Le XVIII^{ème} siècle a été une période clef pour la théorie australe. Nous allons le voir, une multiplicité des croyances régnait et ce fut un temps de riches réflexions²²⁴. Nous l’avons écrit dans l’introduction de la partie 5, le XVIII^{ème} siècle a été également une période charnière pour la construction moderne de cette discipline. La relation entre les savants de cabinet et les explorateurs allait évoluer. Les distinctions des siècles précédents demeuraient. En 1708, Bernard de Fontenelle écrivait : « *Les philosophes ne courent guère le monde, et ceux qui le courent ne sont ordinairement guère philosophes.* ». Denis Diderot ajouta (1781) : « *L’homme contemplatif est sédentaire, et le voyageur est ignorant ou menteur. Celui qui a reçu le génie en partage dédaigne les détails minutieux de l’expérience, et le faiseur d’expériences est presque toujours sans génie* ». Bruno Lecoquierre évoque à juste titre le « *profond hiatus qui sépare [ces] deux catégories d’acteurs* ».

Nous pouvons nous interroger dès maintenant : l’histoire du mythe austral était-elle liée à la construction de la géographie comme « science moderne » ? En d’autres termes, nous devons continuer à réfléchir sur la coexistence de deux géographies pendant cette période. Une première catégorie qui est légitimée par un statut de savant et une seconde catégorie pas reconnue en tant que telle par la communauté érudite. De cette situation a découlé un système complexe et hiérarchisé : le savant commandait l’explorateur et s’appuyait (parfois) sur les récits de ces derniers tout en étant dans une relation de dualité.

Nous avons organisé nos écrits autour de cette relation dialectique où érudits et explorateurs ont dialogué (ou alors se sont ignorés ...). Deux chapitres ont été dédiés à l’étude du XVIII^{ème} siècle (chapitres 12 et 13). Ce fut une période riche où la question australe a tenu une place importante

223. Les cartes de l’École de Dieppe montrent un tracé laissant déjà supposé une connaissance de la Nouvelle-Hollande.

224. Pour ce paragraphe, nous nous sommes appuyés sur l’article de Bruno Lecoquierre : <https://visionscarto.net/quand-les-geographes-cherchaient-leur-chemin> [consulté le 18/03/2021]

dans la science géographique. Nous avons distingué deux grandes périodes. Ce présent chapitre traitera de la période 1739-1763²²⁵ où le mythe austral semble avoir connu une réactivation. Le chapitre 13 portera sur la période 1763-1779 où la question du mythe méridional sera finalement résolue. Cette division se fonde sur deux éléments. Tout d'abord, la guerre de Sept Ans (1757-1763) a marqué l'histoire des explorations, la fin de ce conflit a permis de nouvelles expéditions. Notre chapitre 13 commencera ainsi en 1763. En outre, cette division se justifie par l'évolution de l'histoire du mythe austral. Nous l'avons écrit, le XVIII^{ème} siècle a été le témoin de la réactivation et de la résolution de la quête méridionale. Notre séparation chronologique témoigne de cette évolution. Parallèlement à cela, nos deux chapitres présentent également un dénominateur commun : la lente mais inexorable transformation de la géographie en « science moderne ». Nous ne pouvons pas comprendre ce cheminement sans intégrer l'ensemble des dénominateurs.

En ce sens, le capitaine Bouvet de Lozier va contribuer à ce cheminement avec son expédition dans l'Atlantique Sud en 1738-1739.

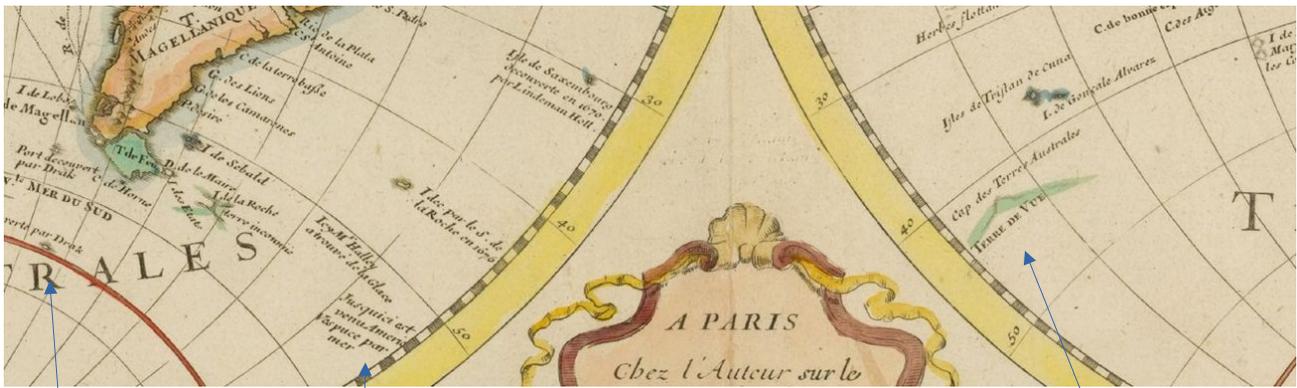
12.1) La « découverte » du cap de la Circoncision (1^{er} janvier 1739)

En 1738-1739, l'expédition dans les régions australes menée par Jean-Baptiste Bouvet de Lozier (1706-1788) allait fortement marquer la théorie méridionale. Navigateur et explorateur français, il a travaillé pour la Compagnie des Indes et la Marine royale. Le 19 juillet 1738, il a quitté la France avec deux vaisseaux *l'Aigle et la Marie* afin d'explorer les latitudes australes²²⁶. Quels éléments avaient motivé cette navigation ? Jean-Paul Morel rapporte cette citation de Bouvet de Lozier : « *Ayant vu une mappemonde, je fus frappé de ce vide immense autour du pôle austral que les géographes remplissent de terres inconnues, et je fus saisi d'abord du dessein de les découvrir* » (Morel, 2011, p.1). Dans ce cas, la carte a joué un rôle de médiateur, l'explorateur a été transporté dans des latitudes lointaines et inconnues. Le papier a créé un choc amenant le Français à vouloir explorer ces régions. Cette assertion évoque aussi la représentation de « terres inconnues ». Sans doute, Jean-Baptiste Bouvet de Lozier a consulté des mappemondes anciennes ou contemporaines avec un Continent Austral représenté. Dans ce cas, le géographe et le cartographe jouent un rôle de passeurs de connaissances : leurs travaux motivent l'organisation d'une expédition. Une autre raison a guidé également l'organisation de cette expédition. Jean-Baptiste Bouvet de Lozier avait rédigé dès 1733 plusieurs mémoires afin d'organiser une expédition à destination des Terres Australes (Marthe, 1959, pp. 221-222). Selon lui, « *l'endroit des Terres Australes où Gonneville a*

225. Nous évoquerons néanmoins quelques productions cartographiques antérieures à 1739.

226. Plusieurs projets avaient été présentés dès 1733.

abordé en 1503 en voulant aller aux Indes n'est éloigné de Madagascar que d'un trajet de quelques semaines » (cité Marthe, 1559, p. 221). Le voyage de Gonneville serait ici une source clef. Le continent méridional est vu aussi comme une terre parfaite pour faire mouiller les navires de la Compagnie des Indes qui iront naviguer notamment vers l'Asie: « *Cette terre fourniroit encore les moyens d'aller en Chine sans passer les détroits de Sonde, Malai et autres passages peu sûr en temps de guerre [...] Après s'y être rafraîchi l'on iroit, avec les vents [...] chercher à passer la Nouvelle-Hollande, entre la Terre de Diamant [Diemen] et la Nouvelle-Zélande, à la Terre australe du Saint-Esprit* » (ibid.). Afin de justifier son projet, l'explorateur français cita également deux autres navigateurs ayant découvert ou aperçu des terres méridionales : Drake et Vlaming (ibid.). Enfin, il s'appuya également sur les travaux cartographiques de Guillaume Delisle (1675-1726) pour démontrer l'existence du continent méridional : « *[Il] marque sur ses cartes qu'on a vu ces terres depuis les 42 degrés de latitude sud [...] jusqu'aux 44 degrés de latitude sud* » (ibid.). Malheureusement, nous ne savons pas avec précision quelles cartes furent consultées par l'explorateur. Le document 122 présente une mappemonde de Guillaume Delisle. Elle a été réalisée vers 1700. Dans les latitudes citées par Bouvet de Lozier, nous retrouvons plusieurs références intéressantes : une île aperçue par Francis Drake, une indication signalant la navigation méridionale d'Amérigo Vespucci, et la Terre de vue faisant partie du Continent Austral. Pour le navigateur français, cette terre est peuplée: « *Ces différentes contrées sont habitées par des peuples innombrables qui gémissent dans les ombres de la mort ; on ne peut que se hâter de leur porter le flambeau de l'Évangile* » (Marthe, 1959, p. 224). Une dimension spirituelle a aussi guidé l'organisation de ce voyage. Certes, il fallait peut-être christianiser la population locale mais c'était également une terre magnifique qui attendait les Français : « *Une nouvelle Europe [était] offerte à qui veut la découvrir* » (ibid.).



Isle découverte par
Drake

Jusqu'ici est venu
Amerigo Vespuce par mer

Cap des Terres australes
TERRE DE VUE

Document 122 – Coupe méridionale de la mappemonde de Guillaume Delisle (1700)
(Source : https://libguides.uta.edu/ld.php?content_id=931802)

Deux sources relatent le voyage : une lettre adressée par Bouvet à la Compagnie des Indes (29 juin 1739) et un compte-rendu de la navigation publié dans la revue *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux Arts* (février 1740, article XII, pp. 251 à 276)²²⁷. Le second texte s'inspire du premier. Entre juillet et décembre 1738, aucune découverte significative n'a été faite. Le 10 décembre 1739, il est même évoqué : « [L'absence de continent] par les 44 degrés latitude et le premier méridien. C'est là que plusieurs géographes mettoient le cap des Terres Australes » (Morel, 2011, p. 3). Cette information montre une connaissance certaine de l'explorateur concernant les productions géographiques. L'évocation de cette latitude peut renvoyer à diverses sources anciennes (Amerigo Vespucci, Terre des Perroquets, Terre de vue, etc.). Le 15 décembre, la situation semblait s'améliorer, l'espoir d'une découverte était possible : « Par les 48 degrés 50 de latitude [...] vers les 5 à 6 heures du matin, nous vîmes une grosse glace, puis plusieurs autres entourées d'un grand nombre de glaçons de différentes grosseurs [...] Je dis que nous allions continuer notre route au sud que la rencontre de ces glaces devoit nous réjouir, qu'elles étoient un indice certaine de terre et que sans nous ne serions pas longtemps sans la trouver » (ibid.). L'équipage avait aussi aperçu des animaux. Bouvet de Lozier pensait que ces terres se trouvaient au sud du cap de Bonne-Espérance : « Il étoit probable que si ces glaces venoient des terres qui vis-à-

227. Le texte a été reproduit dans l'article de Jean-Paul Morel (Morel, 2011, pp. 2-8). Nous nous sommes appuyés sur ce dernier.

*vis du Cap de Horn*²²⁸ sont plus près du pôle [...] comme nous pouvions supposer qu'étoit celui où avoit abordé *Gonneville* » (Morel, 2011, p. 4). A nouveau, le récit de l'abbé Paulmier jouait un rôle important dans la construction méridionale de Bouvet de Lozier²²⁹.

Le 1^{er} janvier 1739, l'expédition a pris une tournure nouvelle, nous lisons : « *Vers les heures après midi nous vîmes une terre fort haute qui étoit couverte de neige et fort embrumée. Elle nous parût comme un gros cap que nous nommâmes Le Cap de la Circoncision [...] Ce cap est par les 54 degrés de latitude méridionale et les 27 et 28 de longitude* » (ibid.). Malheureusement, les conditions climatiques étaient difficiles et cette terre n'a jamais été visitée : « *La Brume qui nous empêcha de bien tirer parti de nos bordées [...] la brume si épaisse que nous ne vîmes pas la Terre [...] [Quelques jours après] la brume revint aussi épaisse qu'auparavant et en un instant la Terre et la glace disparurent* » (Morel, 2011, pp. 4-5). Comment le Français a-t-il interprété cette découverte ? Celui-ci a apporté une réponse claire dans sa lettre à la compagnie en juin 1739 : « *Aucun des obstacles que nous avons trouvés, n'a pu nous empêcher de suivre les indes de terre, et de côtoyer le Continent Austral depuis les 7 jusqu'aux 55 degrés de longitude [...] Je dis le Continent Austral, je crois que les glaces, les pingouins, les loups marins, animaux amphibies que nous avons vus [...] peuvent bien faire cette opinion* » (Morel, 2011, p. 7). Le cap de la région méridionale avait donc été aperçu à 55 degrés. Même s'il n'avait pas exploré cette terre : il était certain de sa découverte ! La faune confirmait l'existence d'une contrée. D'un point de vue scientifique, cette trouvaille semblait satisfaire le marin. D'un point de vue économique, la situation semblait plus problématique : « *[En s'adressant aux responsables de la Compagnie des Indes] Messieurs, j'ai le chagrin de vous dire que les Terres Australes, de beaucoup moins reculées vers le pôle que ne le croyoient les géographes, le sont aussi de beaucoup trop pour pouvoir servir de relâche aux vaisseaux de l'Inde* » (ibid.). La localisation septentrionale du continent (surprenante pour Bouvet) rendait difficile l'objectif économique de l'expédition. Malgré ce triste aveu, notre aventurier a souhaité organiser une nouvelle expédition afin d'explorer ces terres. Cette dernière est restée au stade de projet. Son organisation n'a pas été exempte de critique. Ainsi, Jean-Baptiste Bénard de la Harpe (1683-1765) apprenant l'existence de ce nouveau plan a vivement réagi. Il a écrit au duc de Richelieu pour bloquer ce projet. Il a avancé deux arguments : il doutait de la localisation de la terre de *Gonneville* au sud du cap de Bonne-Espérance et si des terres méridionales étaient présentes ces dernières étaient trop lointaines (Sankey, 2013, p. 54).

228. Plusieurs explorateurs ont supposé l'existence d'une terre au sud de ce cap car des glaces avaient été vues. C'est le cas de l'officier Frézier qui fut membre de l'expédition de Duchesnes-Battas (1712-1715) (Marthe, 1959, pp. 217-218). De même pour l'hollandais Roggeween en 1723 (ibid.)

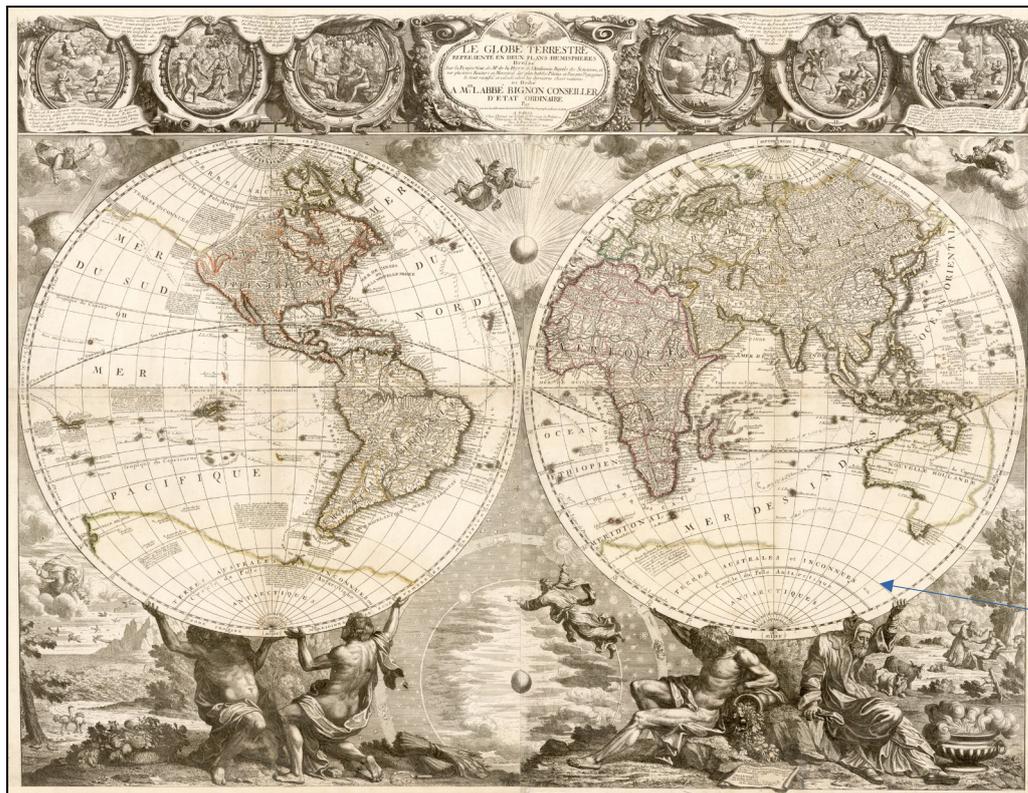
229. *Gonneville* et *Quieros* ont été cités comme sources clefs dans les projets du capitaine Bouvet de Lozier. Nous n'avons pas consulté ces documents.

Pour autant, malgré ce regard critique, nous allons voir avec la prochaine sous-partie l'existence d'un courant géographique pensant le voyage de Bouvet comme un élément clef dans la constitution du mythe austral. Une dernière interrogation demeure : quelle terre avait vu le capitaine français ? On sait aujourd'hui que celui-ci avait en réalité aperçu une île volcanique localisée à la latitude 54 degrés sud. Elle se nomme île Bouvet et est norvégienne depuis 1927.

12.2) Les productions cartographiques du voyage du capitaine Bouvet de Lozier

Comment la cartographie s'est-elle emparée de la découverte du capitaine français ? Avant d'évoquer cette question, il nous semble nécessaire de commencer notre analyse avec un rapide retour sur les productions cartographiques au début de ce siècle. La représentation du continent méridional demeurait mouvante. Pour évoquer cette thématique, nous avons sélectionné une dizaine de reproductions cartographiques témoignant des grandes évolutions concernant cette période. En ce temps, la production était importante, cet échantillonnage nous permet donc de voir émerger les grandes lignes concernant notre sujet d'étude.

Pour la décennie 1700-1710, le Continent Austral demeure encore majoritairement représenté dans les différentes œuvres. Une première catégorie dessine une Terre Australe avec un tracé relativement classique. Prenons l'exemple de la production de Jean-Baptiste Nolin (1708) (documents 123 et 124). Celle-ci demeure néanmoins séparée de la Nouvelle-Hollande. Au sud de cette région, le cartographe a fait le choix de la discontinuité. En effet, le tracé de la terre méridionale s'arrête au niveau de l'océan Indien, la découverte et l'exploration de la Nouvelle-Hollande semble avoir démontré l'absence de Continent Austral dans ces latitudes. Concernant la Nouvelle-Zélande, cette dernière a été intégrée au Continent Austral (zone pacifique), le voyage d'Abel Tasman (1642) a probablement servi de source afin de justifier ce tracé. Plus généralement, les inscriptions présentes demeurent relativement classiques, le cartographe s'inspira d'écrits déjà évoqués dans les chapitres précédents. Trois inscriptions demeurent néanmoins intéressantes. Elle témoigne de la croyance de Nolin en la Terre Australe. Deux inscriptions évoquent des explorations (ou publication d'exploration) récentes : Drake et Gonneville. Enfin, un dernier écrit montre les artifices utilisés par le cartographe afin de crédibiliser la présence d'une terre: « *Jay marqué exprès dans ces Terres Australes les Antipodes de quelques villes considérables d'Europe, afin de faire connaître que quoy que se soit ou un continent ou plusieurs isles, ces terres peuvent estre habitées* » (orthographe originale) . En d'autres termes : ces latitudes sont méconnues mais elles sont habitées !



Absence de tracé austral

Document 123 - *Le Globe Terrestre Represente En Deux Plans-Hemispheres Dresse Sur la Projection de Mr. de la Hure de l'Academie Royale des Sciences* (Jean-Baptiste Nolin, 1708)
 (Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/32599mp/le-globe-terrestre-represente-en-deux-plans-hemispheres-dres-nolin>)



« J'ay marqué exprès dans ces terres australes les Antipodes de quelques villes considerables d'Europe, afin de faire connaître que quoy que se soit ou un continent ou plusieurs isles, ces terres peuvent estre habitées »

Récit du voyage de F. Drake



Évocation du voyage du Sieur de Gonneville (sud du cap de Bonne-Espérance)

Document 124 - *Le Globe Terrestre Represente En Deux Plans-Hemispheres Dresse Sur la Projection de Mr. de la Hure de l'Academie Royale des Sciences* (Jean-Baptiste Nolin, 1708)
 (Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/32599mp/le-globe-terrestre-represente-en-deux-plans-hemispheres-dres-nolin>)

Une autre catégorie se définit par un choix cartographique plus drastique. Regardons la *Planiglobii Terrestris Cum Utroq[ue] Hemisphaerio Cælesti Generalis Exhibitio* de Jean-Baptiste Homann (1707-1708) (document 125). Le Continent Austral est évoqué par une unique représentation : un cap signalant la présence de la Terre de vue. Cette inscription renvoie à une indication couramment employé par les cartographes afin de signaler l'existence de la terre méridionale au sud du continent africain. Sur cette carte, ce dessin incomplet est la seule représentation signalant l'existence du Continent Australe. La Nouvelle-Hollande, à la représentation imparfaite, se démarque de la terre méridionale comme la Nouvelle-Zélande. Avec la signalisation de la Terre de vue, seules les indications nous témoignent aussi de l'existence d'une Terre Australe, le cartographe a employé les expressions suivantes : *Terra australis incognita* et *Regiones Australes necdum cognita* [Régions australes pas encore connues].



Document 125 - *Planiglobii Terrestris Cum Utroq[ue] Hemisphaerio Caelsti Generalis Exhibitio* de Jean-Baptiste Homann (1707-1708)

(Source : [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/a0/Homann_Planiglobii_Terrestris_Cum_Utroq\[ue\]_Hemisphaerio_Caelsti_Generalis_Exhibitio_1707_UTA.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/a0/Homann_Planiglobii_Terrestris_Cum_Utroq[ue]_Hemisphaerio_Caelsti_Generalis_Exhibitio_1707_UTA.jpg))

Enfin, Heinrich Scherer a choisi une troisième voie en 1702 (document 126). Il a publié une mappemonde avec une projection polaire. Aucun Continent Austral n'a été représenté. La Nouvelle-Hollande est cartographiée de manière incomplète. Point à signaler : la représentation de cette dernière dépasse le cadre. Devons-nous penser l'existence d'autres terres hors du cadre donné ?



Représentation
de la Nouvelle-
Hollande
dépassant le
cadre donné

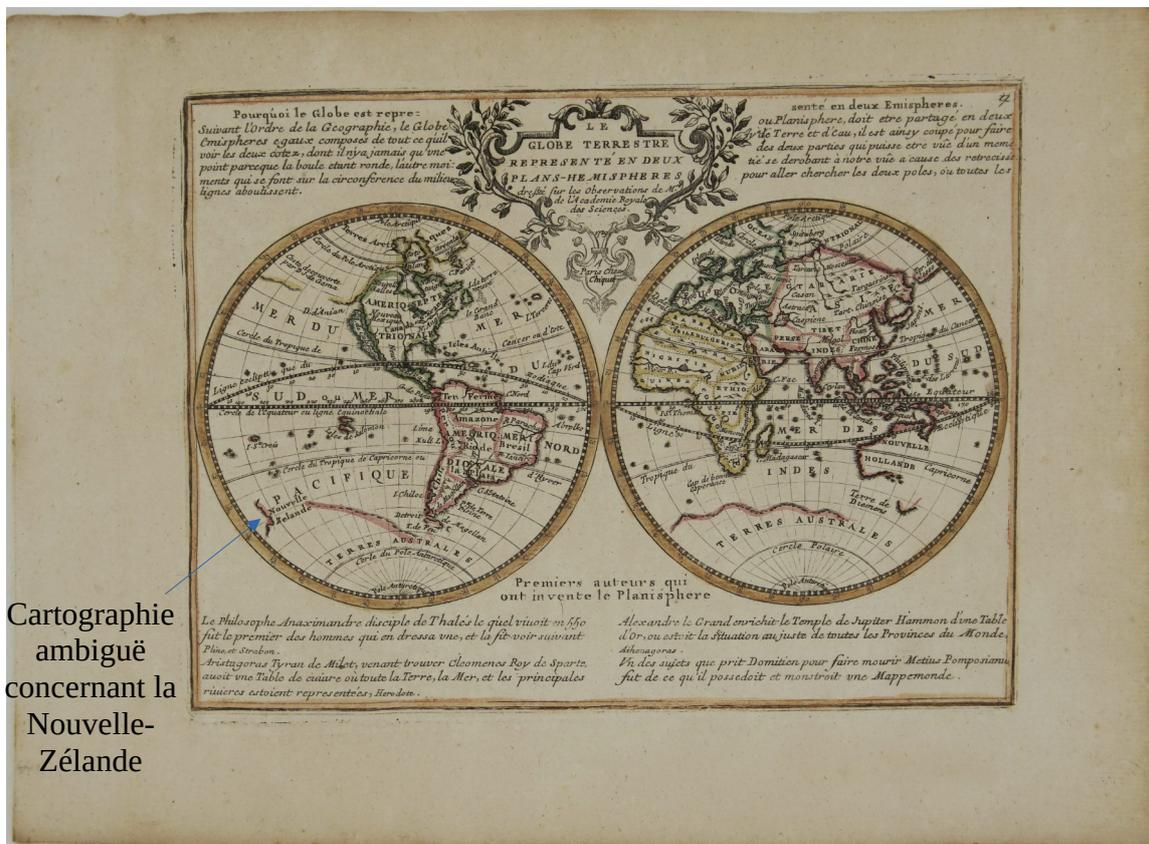
Document 126 - Repraesentatio Geographica Itineris Maritimi Navi Victoriae In Qua Ex Personis CCXXXVII Finita Navigatione... MDXXII (Heinrich Scherer – 1702)

(Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/58851/repraesentatio-geographica-itineris-maritimi-navi-victoriae-scherer>)

Pour la période 1720-1750, nous retrouvons globalement cette même division en trois grandes catégories : représentation incomplète d'une Terre Australe, absence de continent méridional, et absence de région australe mais avec quelques références cartographiques laissant penser l'existence d'une terre. Nous le verrons dans les lignes qui vont suivre les premières références au voyage du capitaine Bouvet (1738-1739). Nous porterons une attention particulière sur ce point. Enfin, concernant la période 1720-1750, nous avons fait le choix de présenter les documents avec une organisation principalement thématique. En effet, excepté la référence au cap de la Circoncision, la structuration cartographique concernant notre sujet demeure similaire à la décennie précédente.

Nous constatons cela avec les productions où les cartographes ont fait le choix de représenter un Continent Austral de manière incomplète (documents 127 et 128). La mappemonde avec un double hémisphère de Jacques Chiquet (1729) s'inscrit dans ce sens. L'auteur a fait le choix de représenter une Terre Australe incomplète au niveau de la Nouvelle-Hollande et du continent sud-américain. Les zones explorées et connues des Européens ne sont pas intégrées au continent méridional. La Nouvelle-Zélande se trouve dans une situation plus ambiguë : le tracé est incomplet et l'île semble intégrée à la Terre Australe. Cette situation témoigne de la connaissance fragile des

Européens concernant cette localisation. La mappemonde de Matthaeus Seutter (c. 1730) se relève être plus « fouillis ». On voit plusieurs références à une *terra australis incognita* et nous remarquons également, au sud du continent africain, un tracé côtier avec l'appellation *terra vitae* et *terrae australis*. La cartographie reste plus floue concernant le reste de la région. La Nouvelle-Hollande n'est pas intégrée au continent. Le tracé reste incomplet pour la terre de Diemen et la Nouvelle-Zélande. L'auteur ajouta également dans l'océan Pacifique un paragraphe concernant l'astrologie. Il inscrivit une dernière indication précisant que le continent méridional n'était pas découvert (*Regiones australes nondum cognitae*). Ces différents éléments montrent-ils une volonté de l'auteur d'alourdir ces régions afin de cacher ses lacunes ?



Cartographie ambiguë concernant la Nouvelle-Zélande

Document 127 – Mappemonde avec un double-hémisphère par Jacques Chiquet (1729) (Source : <https://antique-maps.lt/product/1729-j-chiquet%E2%80%8B-le-globe-terrestre/>)

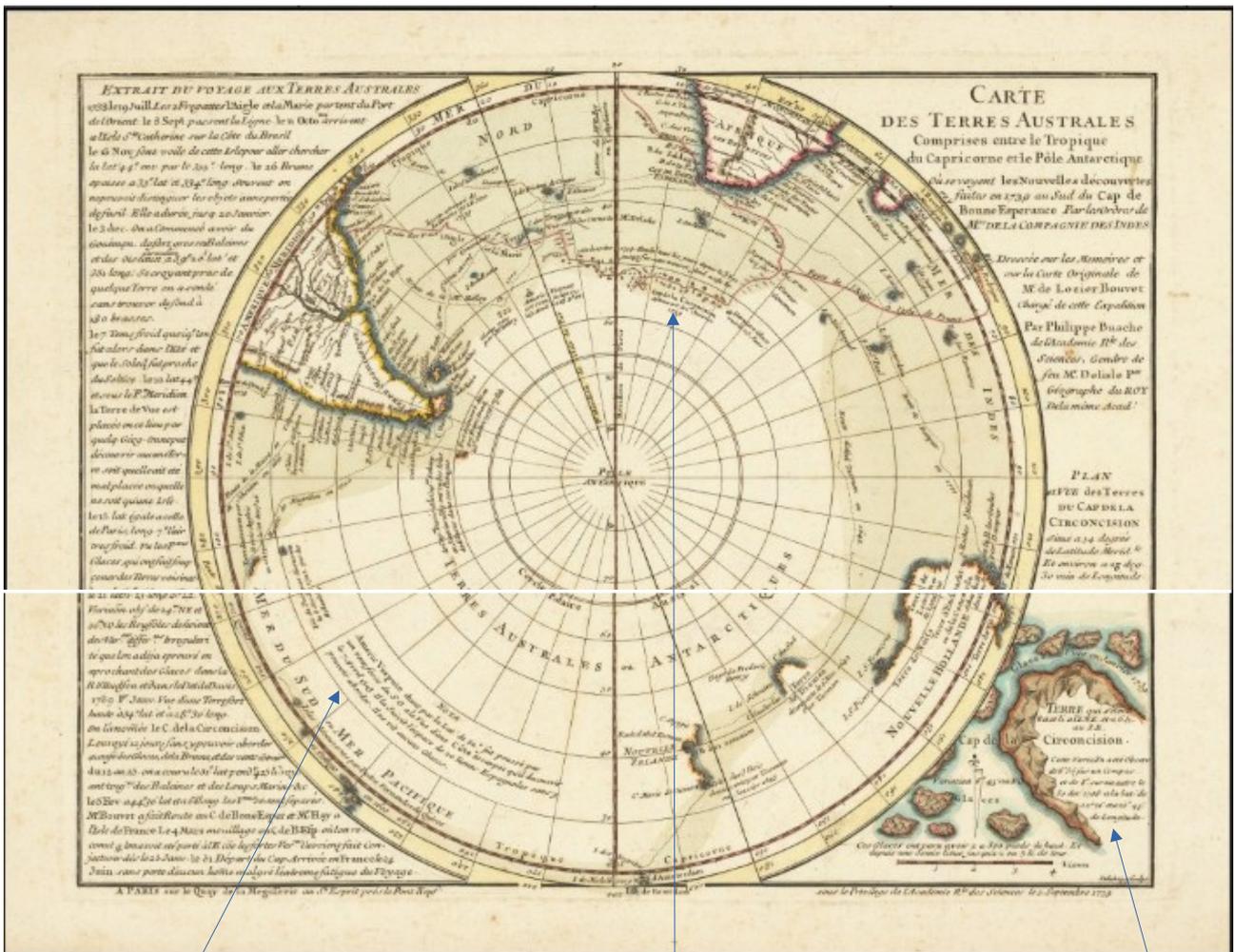


Texte astrologique et
représentation
(volontairement?) floue
concernant la Nouvelle-
Zélande

Terra vitae et terrae australis

Document 128 – Mappemonde de Matthaeus Seutter (c. 1730)
(Source : <https://www.ebay.fr/itm/133021765328>)

En 1739, le géographe Philippe Buache (1700-1773) a réalisé une carte inédite intégrant le voyage du capitaine Bouvet (document 129). C'est probablement la première production évoquant cette expédition. Ce document se nomme *Carte des Terres Australes Comprises entre le Tropique du Capricorne et le Pole Antarctique* et se fonde sur la carte polaire du Guillaume Delisle (1714). La production de 1739 est centrée sur le cercle polaire, vide de terre, nous lisons néanmoins l'indication suivante « *Terres Australes ou Antarctique* ». Les représentations de l'Amérique du sud et de l'Afrique méridionale demeurent correctes. Concernant la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande, nous voyons une représentation incomplète concernant la partie sud. Ces régions ne sont pas pour autant intégrées au continent méridional. Nous lisons aussi une petite indication indiquant la découverte du cap de la Circoncision en janvier 1739. Cette signalisation reste minime. Néanmoins, la carte est encadrée par un large texte où est résumé le voyage du capitaine Bouvet. Celui-ci est véritablement présenté comme un voyage clef dans l'histoire du Continent Austral. Un petit croquis du cap découvert a été aussi fait. Ainsi, nous sommes dans une situation ambiguë : le document semble centré sur le voyage de Bouvet mais sa représentation reste minime d'un point de vue cartographique.



Référence au « voyage méridional »
d'Américo Vespucci

Cap de la Circoncision

Schéma du cap de
la Circoncision

Document 129 - *Carte des Terres Australes Comprises entre le Tropique du Capricorne et le Pole Antarctique* par Philippe Buache (1739)
(Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/68931/carte-des-terres-australes-comprises-entre-le-tropique-du-ca-buache>)

En 1754, Philippe Buache a proposé une version actualisée de cette carte : le texte reste similaire mais le tracé est différent (document 130). Le voyage du capitaine Bouvet est toujours au centre de ce document. Le texte n'a pas changé. Néanmoins, un Continent Austral a été représenté avec un tracé relativement classique. La Nouvelle-Zélande a été intégrée à cette terre. Les zones suivantes sont localisées sur ce continent : la terre de Bouvet, la terre de Gonneville, la terre des Perroquets, et un port aperçu par Drake. L'existence du continent méridional est justifiée par un argument scientifique : la présence des glaces. Nous l'avons déjà évoqué, cette idée a été reprise par des savants français (Maupertuis, etc.) mais également des explorateurs (Bouvet, etc.). Nous lisons sur la carte : « *Terres Australes soupçonnées. Le bassin terrestre de leurs fleuves étant plus grand que celui de la mer glaciale arctique [...] Il doit avoir ici le long et près des côtes une chaîne de montagnes qui fournissent de[s] glaces* ». Le débarquement de ces dernières est aussi signalé sur la carte. Avec cette production, Philippe Buache concrétise sa représentation de 1739.

Débarquement des glaces

Cap de la Circoncision, terre des Perroquets, terre de Gonneville

« Terres australes soupçonnées. Le bassin terrestre de leurs fleuves étant plus grand que celui de la mer glaciale arctique [...] Il doit avoir ici le long et près des côtes une chaîne de montagnes qui fournissent de[s] glaces »



Document 130 - Carte des Terres Australes Comprises entre le Tropique du Capricorne et le Pole Antarctique par Philippe Buache (1754)

(Source : https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/workspace/handleMediaPlayer?qvq=q%253APub_List_No%253D%25275698.000%2527%2522%2b%253Bsort%253APub_List_No_InitialSort%252CPub_Date%253Blc%253ARUMSEY%257E8%257E1&trs=21&mi=8&lunaMediaId=RUMSEY~8~1~25808~1080049)

Le voyage du capitaine Bouvet ne semble pas pour autant avoir profondément bouleversé la représentation cartographique du Continent Austral. Sur cette période, nous continuons à voir des productions similaires aux périodes précédentes. D'autres intègrent le cap de la Circoncision sans y voir la preuve de l'existence du Continent Austral.

Voyons-nous une évolution dans les années suivantes le voyage du capitaine ? En 1747, le cartographe gallois Emanuel Bowen a réalisé une *Chart of the World* (document 131). Nous constatons une représentation relativement correcte. Le voyage de Bouvet est simplement indiqué sans une quelconque référence à un continent méridional.



C. Circumcision. Land discovered by a French 1739

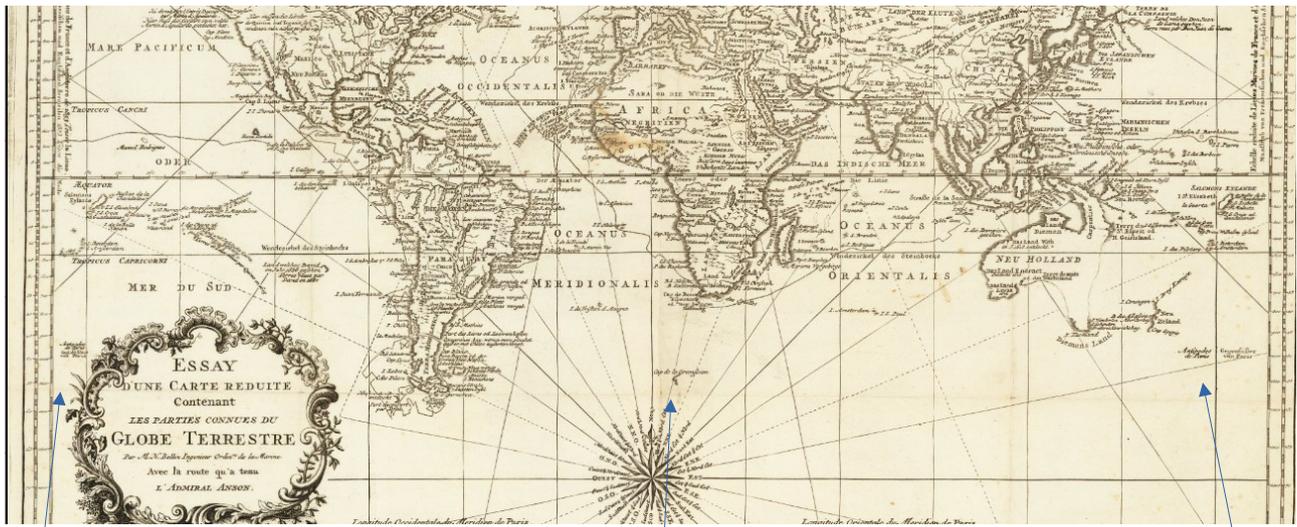
Document 131 – *Chart of the World par Emmanuel Bowen (1747)*

(Source :https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/workspace/handleMediaPlayer?qvq=q%253APub_List_No%253D%25273733.000%2527%2522%2b%253Bsort%253APub_List_No_InitialSort%252CPub_Date%253Blc%253ARUMSEY%257E8%257E1&trs=73&mi=4&lunaMediaId=RUMSEY~8~1~2551~270003)

En 1748, Jacques-Nicolas Bellin proposa une version légèrement différente (document 132). Dans ce contexte, aucun Continent Austral n'a été représenté et une simple indication indique la présence du cap de la Circoncision. Signalons néanmoins deux lieux évoquant la présence « des Antipodes de Paris » (océan Pacifique). Comment interpréter ces éléments ? Est-ce une fantaisie de la part du cartographe ? Ou celui-ci laisse penser l'existence possible d'une Terre Australe dans ces zones. Il s'inspirait alors de la technique employée par Jean-Baptiste Nolin (1708 – documents 123 et 124). La situation est donc étrange. Il n'y a aucune terre méridionale mais l'auteur laisse planer un doute. En même temps, il représenta aussi un vaste cartouche dans l'océan Pacifique. Voulait-il cacher sa méconnaissance ? Nous retrouvons une situation similaire avec la carte de l'Amérique méridionale du cartographe Albrizzi²³⁰.

230. Carte consultable ici :

https://www.raremaps.com/gallery/detail/31126/Charta_Geografica_Dell_America_Meridionale/Albrizzi.html (consulté le 20/10/2021)



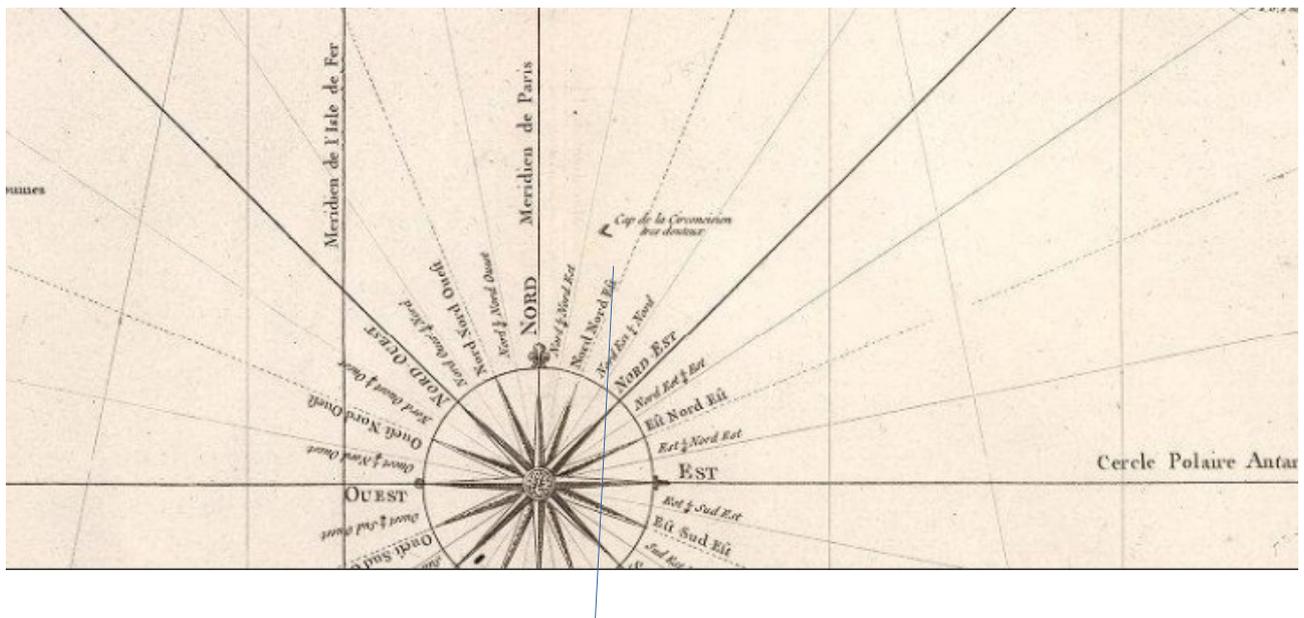
Des Antipodes de Paris

Cap de la
Circoncision

Des Antipodes de
Paris

Document 132 – *Essay D'une Carte Reduite Contenant les parties con nues du Globe Terrestre Par M.N. Bellin Uingenieur Ordindre. de la Marine Avec la route qu'a tenu L'Admiral Anson* par J-N Bellin (1748) (Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/63556/essay-dune-carte-reduite-contenant-les-parties-con-nues-du-bellin>)

En 1755, Jacques-Nicolas Bellin a proposé une version actualisée de sa carte de 1748 (document 133). Nous constatons une évolution très intéressante concernant notre sujet d'étude. Comme la version précédente, aucune terre méridionale n'a été représentée, le cap de la Circoncision est toujours signalé. Le cartographe a cependant ajouté l'indication suivante : « *très douteux* ». Ainsi, Jacques-Nicolas Bellin place toujours ce point au sud du continent africain mais sa véracité demeure douteuse. Si nous résumons : le cap est représenté mais pas attaché à un continent et son existence est plus qu'hypothétique.



« Cap de la Circoncision
Très douteux »

Document 133 – *Carte Reduite des Parties Connues du Globe Terrestre* par J-N Bellin (1755)
(Source : *Carte Reduite des Parties Connues du Globe Terrestre*. - David Rumsey Historical Map Collection)

Ce doute concernant le mythe austral devient de en plus en plus palpable dans les diverses productions cartographiques contemporaines. En 1756, le Géographe du roi Claude Buy de Mornas (mort en 1783) réalise une carte intitulée *Pour les vents* (document 134). A nouveau, aucun Continent Austral n'a été représenté. Dans les latitudes méridionales, l'auteur a dessiné un vaste océan et a intitulé cette zone *Mers ou Terres Australes inconnues*, le mythe méridional ne reste ici qu'au stade de l'hypothèse. Dans l'océan Pacifique, la terre du Saint-Esprit et la terre de Diemen sont simplement pointées sur la carte. L'auteur n'a pas souhaité prendre un parti.



Mers ou Terres Australes inconnues

T. de Diemens et Terre du Saint-Esprit

Document 134– *Pour les vents* par Claude Buy de Mornas (1756)
 (Source : [Pour Les Vents \[world map centered on Asia\] - Barry Lawrence Ruderman Antique Maps Inc. \(raremaps.com\)](#))

Ainsi, pendant une bonne partie du XVIII^{ème} siècle, nous remarquons un contexte cartographique où la représentation du Continent Austral varie. Nous l'avons vu, la découverte du capitaine Bouvet ne semble pas avoir bouleversé la représentation cartographique de notre Terre Australe. Un seul cas nous a montré une association directe avec le continent méridional.

12.3) Le voyage du capitaine Bouvet de Lozier et les savants contemporains (1749-1752)

Nous venons de le voir, le voyage du capitaine Bouvet de Lozier marqua une nouvelle étape dans l'histoire du mythe austral, ce dernier pensait avoir découvert une terre méridionale. Comment les savants contemporains ont-ils intégré cette nouveauté ? Deux naturalistes français se sont rapidement intéressés à cette question : Georges-Louis Leclerc de Buffon (1707-1788) et Pierre-Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759). Ces derniers ont intégré dans une réflexion plus générale l'expédition du capitaine français.

En 1749, le comte de Buffon commença à éditer sa vaste collection nommée *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi* (36 volumes entre 1749 et 1789). Comme le titre l'indique, ce dernier a souhaité rédiger un récit encyclopédique relatant l'ensemble des connaissances contemporaines en sciences naturelles. Dans son premier volume, en plusieurs points, ce dernier s'est intéressé à la question australe. Il a commencé sa réflexion avec le constat suivant : « *Presque toutes les terres qui sont du côté du pôle antarctique nous sont inconnues, on sait seulement qu'il y en a et qu'elles sont séparées de tous les autres continents par l'océan [...] et l'on est obligé d'avouer avec quelque espèce de regret, que depuis plus d'un siècle l'ardeur pour découvrir de nouvelles terres s'est extrêmement ralentie ; on a préféré, et peut-être avec raison, l'utilité qu'on a trouvé à faire valoir celles qu'on connaissait, à la gloire d'en conquérir de nouvelles* » (Buffon, 1749, p. 212). Au travers de cette citation, l'écrivain admet l'existence d'un Continent Austral séparé des autres par l'océan. Il déplore également l'absence d'intérêt des puissances européennes pour ces régions. Selon lui, cette situation est dommageable car la terre méridionale présente un intérêt scientifique : « *Cependant la découverte de ces Terres Australes serait un grand objet de curiosité et pourrait être utile* » (ibid.). Le naturaliste avança une autre hypothèse concernant la difficulté à explorer ces terres. Sur ce point, nous pouvons supposer une référence cachée au récent voyage du capitaine Bouvet : « *Comme les glaces et les brumes paraissent avoir arrêté tous les navigateurs qui ont entrepris la découverte des Terres Australes par l'océan Atlantique, et que les glaces se sont présentées dans l'été de ces climats aussi bien que dans les autres saisons, ne pourrait-on pas se promettre un meilleur succès en changeant de route ?* » (Buffon, 1749, pp. 212-213). Les difficultés énumérées font à l'évidence écho au voyage

de l'Aigle et la Marie. Le changement de trajet aurait grande conséquence. En effet, Buffon supposant l'immensité du Continent Austral, un changement de route amènerait toujours à la terre méridionale : « *Il est probable qu'on trouverait dans cette traversée de nouvelles terres ; car ce qui nous reste à connaître du côté du pôle austral est si considérable, qu'on peut sans se tromper l'évaluer à plus du quart de la superficie du globe.* » (ibid.). Enfin, il faut demeurer optimiste, plusieurs points géographiques en témoignent : « *Ces glaces que l'on regarde comme des barrières qui s'opposent à la navigation vers les pôles et à la découverte des Terres Australes, prouvent seulement qu'il y a de très grands fleuves dans le voisinage des climats où on les a rencontrées [...] Elles nous indiquent aussi qu'il y a de vastes continents d'où les fleuves tirent leur origine, et on ne doit pas se décourager* » (Buffon, 1749, p. 213). La Nouvelle-Hollande explorée récemment est aussi une terre appartenant au Continent Austral : « *[C'est] un pays moins ancien que le reste de ce continent inconnu [...] [Ses] sauvages et sans industrie pourraient être dans ce continent à peu près ce que les sauvages des Amazones ou du Paraguai sont en Amérique* » (Buffon, 1749, pp. 213-220). Ainsi, dans l'œuvre de Buffon, le continent méridional est reconnu comme une vaste terre mais difficile d'accès. Le voyage du capitaine Bouvet n'est pas cité directement. Néanmoins, les difficultés évoquées dans l'océan Atlantique nous y font penser.

En 1752, Maupertuis publia la *Lettre sur le progrès des sciences*, il dédia une section au Continent Austral (Maupertuis, 1752, pp. 7-26). Nous avons isolé trois éléments nous permettant de résumer l'idée du naturaliste français. Comme Buffon, ce dernier reconnaît l'existence d'un Continent Austral : « *Comme dans tout ce qui est connu du Globe, il n'y a aucun espace d'une aussi vaste étendue que cette plage inconnue, qui soit tout occupé par la mer, il y a beaucoup plus de probabilité qu'on y trouvera des terres qu'une mer continue* » (Maupertuis, 1752, pp. 7-8). Pour supposer cela, le naturaliste s'est appuyé sur les témoignages des explorateurs. Bouvet y occupe une place particulière : « *[Les navigateurs ont vu] des pointes, des caps, et des signes certains d'un continent dont ils n'étaient pas éloignés [...] [Bouvet] Il s'est assuré de l'existence de ces terres, il les a vues : s'il n'en a pu approcher de plus près, ça [a] été par des obstacles qui pouvaient être évités.* » (Maupertuis, 1752, p. 10 et p. 19). Les glaces sont encore citées comme élément empêchant le débarquement sur cette terre (Maupertuis, 1752, p. 20). Les icebergs ne doivent pas pour autant stopper les futurs projets d'exploration. Il faut poursuivre les recherches menées par Bouvet (Maupertuis, 1752, pp. 22-23). Selon Maupertuis, ce continent présente un intérêt certain, une population étrange la peuple : « *C'est dans les îles de cette mer que les voyageurs nous assurent avoir vu des hommes sauvages, des hommes velus, portant des queues, une espace mitoyenne entre le singe et nous* » (Maupertuis, 1752, p. 19). C'est : « *Un nouveau monde à part, dans lequel on ne peut prévoir ce qui se trouverait* » (Maupertuis, 1752, p.16). D'une manière plus

marquée, la publication de Maupertuis insert le voyage de Bouvet dans une construction théorique précise. Le Continent Austral a été pensé comme vaste région avec une population endogène. C'est ici une vision assez classique concernant notre sujet d'étude. Le voyage du capitaine français vient affermir cette construction. Malgré son semi-échec, la navigation de Bouvet doit au contraire encourager de nouvelles explorations.

12.4) La quête du Continent Austral au cœur de certaines navigations

Le voyage du capitaine Bouvet demeure une source importante. Pour autant, pour cette période, nous pouvons aussi recenser l'existence d'autres explorations où les terres méridionales ont été un enjeu plus ou moins important dans l'organisation de ces navigations. Ces dernières n'ont pas bouleversé l'histoire du Continent Austral mais l'évocation de ces explorations nous semble nécessaire.

Le 28 juin 1754, un continent aurait été découvert par un navire espagnol. Au retour du Chili, l'équipage du Léon a aperçu une terre vers la latitude 55 degrés par la longitude 52 degrés. C'était une terre couverte de neige. Un habitant de Saint-Malo, Duclos-Guyot était à bord : « *nous reconnûmes un continent d'environ 25 lieues de long du Nord-Est au Sud-Ouest, rempli de montagnes escarpées, d'un aspect effroyable et d'une hauteur si extraordinaire qu'à peine en pouvions-nous voir les sommets, quoiqu'à plus de six lieues de distance* » (cité par Rainaud, 1893, p. 425). On nomma cette nouveauté *San Pedro*. Dans ces latitudes, la vision d'un continent suite à une découverte hasardeuse peut être rapprochée de notre objet d'étude. Pour autant, cette situation n'est pas allée plus loin. Les marins n'ont pas cherché à explorer ce continent. Selon Armand Rainaud, la vision de cette terre et ses coordonnées correspondraient à la Géorgie-du-Sud (ibid.).

Ces latitudes méridionales intriguaient. En 1764, le navigateur anglais John Byron (1723-1786) a reçu l'ordre de mission suivant : « *Il y a eu lieu de croire que l'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des terres et des îles forts considérables inconnues jusqu'ici aux puissances de l'Europe situées dans des latitudes commodes dans la navigation et dans des climats propres à la production de différentes denrées utiles aux commerces* » (cité par Rainaud, 1893, p. 424). Si nous lisons entre les lignes : le rédacteur pensait au continent méridional quand il a rédigé ces instructions. Avait-il à l'esprit des découvertes contemporaines ? Il n'est pas interdit d'y penser. Quoi qu'il en soit, l'ordre de mission adressé à Byron n'est resté qu'un vœu pieu. Aucun continent n'a pas été découvert (ibid.).

12.5) Charles de Brosses et Alexander Dalrymple : le Continent Austral au cœur d'une correspondance épistolaire

Quel peut être le point commun entre Alexander Dalrymple (1737-1808) et Charles de Brosses (1709-1777) ? Tous deux érudits, ils ont défendu avec passion l'existence du Continent Austral. Contemporains, ils ont correspondu et se sont mutuellement encouragés dans leurs réalisations scientifiques. Nous avons fait le choix de regrouper ces deux personnages dans une même sous-partie. Le président de Brosses n'était pas un scientifique. Magistrat bourguignon, ce fut aussi un homme porté sur la culture. Érudit, il s'est intéressé à de nombreux de sujets. En 1757, il a publié une *Histoire des navigations aux Terres Australes*²³¹. Les expéditions contemporaines ne sont pas à l'origine de ce projet. Au contraire, la lecture d'un savant français a amené le magistrat à rédiger cette histoire : « *L'auteur [de Brosse] de cet ouvrage n'avait nullement le dessein d'en faire un livre [...] Lorsque que les petites lettres de M. Maupertuis, contenant divers articles [...] [et] après la lecture qui en fut faite [...] dans une assemblée particulière de gens lettres, l'auteur de l'histoire parla pendant une demie-heure [...] où l'on propose de travailler à faire plus Grandes Découvertes dans les Terres Australes. Il se trouva fort au fait de cette matière [...] Il était par conséquent en état d'expliquer dans un plus grand détail de circonstances ce que les petites lettres n'avaient voulu proposer en peu de mots.* » (de Brosses, 1757, p. I). Ainsi, les propos de Maupertuis sur la Terre Australe ont été à l'origine de cet ouvrage. En d'autres termes, le magistrat propose de compléter les propos du savant français. Deux tomes ont été rédigés. C'est une publication dense. Nous avons retenu plusieurs points clefs. Selon Charles de Brosses, les latitudes méridionales ne sont pas une zone maritime : « *Toute la partie méridionale de notre globe est encore inconnue. Il n'y pas d'apparence qu'une si vaste plage soit occupée que par des mers. On y a découvert des caps, des côtes, signes certain d'un continent. On a déjà marqué sur nos cartes ceux qu'ont aperçus les voyageurs des derniers siècles. Depuis peu, le capitaine Lozier [...] a trouvé pendant une route de 48 degrés des signes continuels de terres voisines, et enfin vers le 52 degrés un cap.* » (de Brosses, 1757, pp. 1-2). Un continent existe mais celui-ci demeure isolé (ibid.). La recherche du continent méridional pourrait s'inscrire dans une dimension spirituelle : la quête du bonheur. L'auteur français dénonce la volonté belliqueuse des Européens dans leur projet de conquête. Une autre approche serait salutaire : « *Il n'y a jamais de véritable gloire pour eux, si le bonheur des nations n'est le guide des entreprises qu'ils forment pour l'acquérir [...] Augmenter la terre d'un nouveau monde: enrichir l'ancien monde de toutes les productions naturelles, de tous les usages utiles du nouveau ; voilà quel serait l'effet d'une telle découverte* » (de Brosses, 1757, p. 5). Plus

231. Nous avons consulté l'édition originale : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k751404/f1.item> (consulté le 22/04/2021).

généralement, Charles de Brosses s'appuie sur une définition relativement classique concernant la Terre Australe : un vaste continent servant de contrepoids avec des espèces inconnues (de Brosses, 1757, p. 13-16). Son ouvrage ne s'inscrit pas uniquement dans une visée scientifique. C'est aussi une production présentant un projet de colonisation. A nouveau, celui-ci ne doit pas se fonder sur une pensée militaire mais économique : « *Il faut faire le négoce et non pas des conquêtes : [...] il suffit d'y avoir un petit nombre de colonies bien placées, quelques forteresses pour les soutenir, des facteurs intelligents et des magasins bien fournis : que tout commerce et toute colonie ne doit se référer qu'aux avantages de la métropole ; et que le plus sur moyen de tenir les peuples sauvages dans une utile dépendance, est de faire en sorte qu'ils aient toujours besoin de nous donner les productions de leur pays pour avoir celles du notre* » (de Brosses, 1757, p. 18). La future colonie devrait s'organiser de la manière suivante : « *[être] soutenue par une marine en bon état dans sa métropole, fréquemment visitée par sa nation, souvent recrutée par la double déportation tant de jeunes citoyens libres, que des esclaves coupables distribués gratuitement les premiers temps aux nouveaux colons qui n'ont pas encore les facultés suffisantes pour acheter à grand prix des esclaves d'Afrique* » (de Brosses, 1757, pp. 40-41). Une nouvelle tentative pour coloniser ces terres est donc nécessaire. Une navigation vers l'île Bourbon serait la meilleure solution (de Brosses, 1757, p. 64). Les glaces ne doivent pas être un obstacle²³². Au contraire, passé cet obstacle, la cinquième partie du monde était découverte : « *Toute cette cinquième partie du monde [...] peut se diviser en trois portions [...] : l'une dans l'océan des Indes au sud de l'Asie que j'appellerai par cette raison Australasie. L'autre dans la mer du Nord que je nommerai Magellanique, du nom de l'auteur de sa découverte, commençant à la pointe méridionale du continent d'Amérique, y compris tout ce qui peut s'étendre jusques et au-delà du sud de l'Afrique [...] Je comprendrai dans la troisième tout ce que contient le vaste océan Pacifique et je donnerai à celle-ci le nom de Polynésie.* » (de Brosses, 1757, pp. 79-80)²³³. Cette division peut être complétée avec une seconde description où il décrit ces régions. Pour l'auteur, la zone Magellanique est la plus facile d'accès mais la meilleure région pour le commerce est l'Australasie (accès difficile) . Enfin, la Polynésie est la partie la plus agréable (de Brosses, 1757, pp. 310-317, tome II). Ainsi cette vaste somme présente un nouveau projet de colonisation de la Terre Australe. En s'appuyant sur une description assez classique, l'auteur présente une division géographique en trois parties assez inédite (Australasie, Magellanique, Polynésie). Une interrogation demeure : quelles sont les explorations qui ont influencé Charles de Brosses ? Nous avons synthétisé ces informations avec le tableau suivant :

232. Nous retrouvons ici l'influence de Maupertuis.

233. Le Continent Austral est aussi défini par l'auteur comme étant la zone sud des pointes méridionales des continents connus.

Navigateurs cités par l'auteur [Orthographe originale et classement selon l'auteur]		
Amerigo Vespucci	Guillaume Dampier	Woodes Roggers.
Ferdinand de Magellan	Lyonel Waffer	Roggewin
Carjaval et Ladrilleros	De Gennes	
Garcia de Loaise	Beauchêne - Gouin	
Simon de Alcazova	Fouquier et Coudrai-Perée	
Alfonse de Camargo	Louis Feuillée	
Francis Drake	Frezier	
Pedro Sarmiento	Gentil de Barbinais	
Thomas Cavendish	Bouvet de Lozier	
Jean Chidiey	George Anson	
Richard Hawkins	Le Hen - Brignon	
Simon de Cordes et Sebald de Wert.	Binot Paulmier de Gonneville	
Olivier de Norr.	A. de Saavedra	
George Spilberg.	F. Queiros	
Jacques Lemaire et Guillaume Schouten	Hertoge, Witt, etc.	
Garcie de Nodal.	Jacques l'Hermite	
Jean Narborough et Jean Wood	François Pelsart	
B. Sharp	Abel Tasman	
Cowley	Guillaume Dampierre	

Tableau 3 – Sources citées par Charles de Brosses (de Brosses, 1507, pp. XII-XIII)²³⁴

En 1770-1771, le géographe écossais Alexander Dalrymple commença ainsi son *Historical Collection of the Several Voyages and Discoveries in the South Pacific Ocean* : « *Il y a environ deux ans, j'avais imprimé quelques exemplaires de ce livre quand j'ai appris qu'un Français avait découvert le continent.* » (Dalrymple, 1770-1771, p. VII)²³⁵. Qui pouvait être ce navigateur ? Ce dernier est très probablement le capitaine Bouvet de Lozier. Cette découverte est peut-être due à la lecture de l'ouvrage du magistrat de Brosses. L'Écossais considère avec respect la publication de l'érudit français : « *Ce travail doit être tenu en grande estime* » (Dalrymple, 1770-1771, p. XIV). L'érudit britannique cite aussi un extrait de sa correspondance avec Charles de Brosse. Ceci témoigne de la proximité des deux hommes : « *[8 juin 1769, Charles de Brosses écrit en français] Je l'ai lu deux fois [ouvrage de Dalrymple] avec beaucoup d'empressement et de plaisir. Il est rempli d'instruction, d'exactitude et d'observation qui montrent combien vous savez joindre les réflexions à l'expérience* » (Dalrymple, 1770-1771, p. XXXII). Le savant français porte donc un regard positif sur l'œuvre de Dalrymple. Que pouvons-nous retenir de cette publication concernant notre sujet d'étude ? Une fois encore, nous sommes face à une publication conséquente, deux tomes composent ce travail. Dès maintenant, ayons à l'esprit le postulat suivant : ce n'est pas un ouvrage

234. Nous n'avons pas étudié certains navigateurs cités car ces derniers ont fait des explorations dans les latitudes méridionales mais sans lien avec notre objet d'étude.

235. Nous avons consulté l'édition originale : <https://wellcomecollection.org/works/ts6pa7dd/items?canvas=17> (consulté le 23/04/2021). Pour ce paragraphe, les traductions ont été faites par moi-même.

dédié uniquement au Continent Austral. C'est un ouvrage plus généraliste s'intéressant aux explorations dans la mer du Sud. Tout le long de cet ouvrage, nous retrouvons de nombreuses références à des voyageurs dont nous avons déjà évoqué les parcours : Tasman, Magellan, Torres, Queiros, Le Maire, etc. De notre point de vue, la partie la plus intéressante se trouve à la fin de l'ouvrage : l'auteur propose une dernière partie plus prospective. Quelles sont les actions futures devant être menées ? Tout d'abord, le Continent Austral existe car sa présence est nécessaire afin de maintenir un équilibre entre les différents hémisphères (Dalrymple, 1770-1771, p. 473). En outre, les changements de direction du vent prouvent l'existence de cette région. Les chaînes montagneuses changent les directions. Sans ces chaînes, il n'y aurait pas de changements (ibid.). De plus, la découverte dans les îles peuplant les tropiques sud serait aussi un autre argument (ibid.). Ces découvertes (des îles et des populations) montrent la possible présence d'un continent plus vaste.

En d'autres termes, et Dalrymple termine son ouvrage ainsi, la Terre Australe a déjà été abordée ! Il conclut ainsi sa brève réflexion : « *Il y a de bonnes raisons de penser que le continent a été découvert plusieurs fois* » (ibid.). Ce dernier s'interroge brièvement sur le voyage de Juan Fernandez en se demandant s'il avait découvert le Continent Austral. Il cite plusieurs explorateurs ayant, selon lui, découvert²³⁶ le continent dans la zone pacifique (ou à proximité) : Theodore Gerrard (1599), Schouten et Le Maire, Anson, Tasman, Roggwein (Dalrymple, 1770-1771, pp. 473-474). Alexander Dalrymple a donc proposé un travail complémentaire à celui-ci de Charles de Brosses. La conclusion reste néanmoins similaire : le Continent Austral existe ! C'est une terre riche qui doit être colonisée. Ces deux savants ne semblent pas avoir tenu compte des expéditions contemporaines démontrant les fragilités de la théorie australe.

Ainsi, le voyage du capitaine Bouvet a permis une réactivation du mythe austral. Cependant, son influence est restée limitée. Seule une partie des érudits s'en est emparée. Bouvet a joué un rôle important dans l'histoire méridionale mais la méfiance semblait de mise. Son voyage ne fut pas pleinement intégré par la communauté érudite. La fin de la guerre de Sept Ans va marquer un renouveau dans la quête du mythe austral.

236. Le plus souvent aperçu ...

Chapitre 13 – La résolution du mythe austral après la guerre de Sept Ans (1756-1763)

Le chapitre précédent était dédié à la question de la réactivation du mythe austral. Celui-ci, au XVIII^{ème} siècle, a connu un renouveau avec l'exploration du capitaine Bouvet de Lozier. Le premier janvier 1739, il a cru apercevoir une partie du Continent Austral qu'il nomma cap de la Circoncision. Cette découverte a marqué une étape importante dans l'histoire méridionale. Aucune exploration contemporaine n'avait alors fait évoluer le mythe austral. Cependant, l'apport du voyage du capitaine Bouvet resta relativement limité. Nous l'avons vu, les cartographes ont peu fait le rapprochement entre cette découverte et le Continent Austral. Certains savants se sont davantage emparés de la question (Buffon et Maupertuis). Durant la première moitié du XVIII^{ème} siècle, la situation demeure ambiguë.

La situation a-t-elle évolué dans la seconde partie du XVIII^{ème} siècle ? La guerre de Sept Ans (1756-1763) marqua la période. Ce conflit opposa principalement la France et l'Autriche contre l'Angleterre et la Prusse (Litalien, 2009, pp. 10-15). Ce fut un conflit mondial (Amérique, Europe, Inde). La perte de la Silésie par les Autrichiens et l'Angleterre voulant s'appropriier l'Empire colonial français ont été les grandes causes de cette guerre. La signature du traité de Paris (10 février 1763) marqua la fin de ce conflit. La France en sortit exsangue : elle avait perdu ses principales possessions en Amérique du nord (sauf Saint-Pierre-et-Miquelon) et en Inde. Elle conserva néanmoins cinq comptoirs au Sénégal et des terres aux Caraïbes. L'Angleterre se trouvait alors dans une situation financière complexe mais son empire s'était fortement étendu.

En 1763, notamment pour des raisons financières, la fin de la guerre de Sept Ans rendait le contexte favorable à de nouvelles explorations et un intérêt nouveau allait être porté pour la chose scientifique (Lecoquierre, 2008, p. 77). Dans ce contexte, nous allons le voir, le Continent Austral s'est retrouvé au centre de plusieurs expéditions. Nous l'avons également écrit dans le chapitre précédent, le XVIII^{ème} siècle a été marqué par une relation de méfiance entre géographes de plein vent et géographes de cabinet. Ce lien est une ligne directrice pour les deux chapitres. Une fois encore, cette question sera au centre de nos écrits : comment la méfiance voire l'opposition entre ces deux catégories d'acteurs a-t-elle amené à la résolution du mythe austral ? Nous allons débiter notre réflexion avec l'expédition du navigateur Louis-Antoine Bougainville (1763-1768). Cette expédition marque la reprise des voyages d'exploration après la guerre de Sept Ans. Parmi d'autres, celle-là a contribué à la résolution de la quête méridionale. Ce sujet viendra conclure ce chapitre. Nous le verrons, deux expéditions françaises ont laissé planer un doute concernant l'existence du

Continent Austral. Les navigations de James Cook ont apporté une réponse définitive à cette énigme.

13.1) Le voyage autour du monde de Bougainville (1766-1769)

Deux grandes navigations de Louis-Antoine Bougainville (1732-1811) présentent une thématique commune : un intérêt certain pour les zones méridionales. Pour autant, ce fait trouve son origine dans les latitudes septentrionales. Depuis 1756, le Français avait été affecté dans l'armée servant au Canada. En 1759, la prise de Québec par les Anglais et la Déportation des Acadiens avaient été un traumatisme pour Bougainville (Marthe, 1959, p. 271). Ce dernier avait développé le projet de retrouver une terre d'asile pour ces populations déplacées. Selon lui, on pouvait trouver des îles habitables dans les latitudes méridionales : « *Nous avons déjà quelque connaissance imparfaite de deux endroits qu'on trouverait peut-être en les faisant reconnaître fort propres à cet effet. L'un est l'île de Pepys ; et le second est aux îles de Falkland [...] si un de ces endroits se trouvait, de quelle utilité pourrait être un lieu de rafraîchissement aussi avancé vers le Sud, et aussi près du cap Horn* » (cité par Marthe, 1959, pp. 271-272). Le continent méridional n'est pas ici évoqué. Nous retrouvons néanmoins l'idée de l'existence d'une région où il ferait bon vivre dans ces latitudes. Le projet accepté, plusieurs navires sont partis à destination des Malouines le 8 septembre 1763, Duclos-Guyot avait été aussi intégré à l'équipage. En février 1764, une colonie française était établie sur l'île (Marthe, 1959, p. 275). Bougainville semblait avoir réussi son pari. En parallèle, l'Anglais Byron (1731-1786) avait été missionné en 1764 pour rechercher des terres méridionales entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan. Cette recherche s'inscrivait à des fins commerciales. L'explorateur ne fit aucune découverte (Rainaud, 1893, pp. 440-441).

La situation française va malheureusement rapidement se dégrader. Face aux protestations espagnoles, la France va devoir rétrocéder cette terre, et donc quitter les Malouines. Le capitaine français avait été chargé de cette mission : « *Dans le mois de février 1764, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; et son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus l'ordre d'aller remettre nos établissements aux Espagnols, et de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate La Boudeuse, de vingt-six canons de douze, et, je devais être joint aux îles Malouines par la flûte L'Étoile, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation et à me suivre pendant le reste de la campagne* » (Bougainville, 1771, p. 10)²³⁷. C'était

237. Le navigateur français vient de lister une série de voyages dans les zones méridionales.

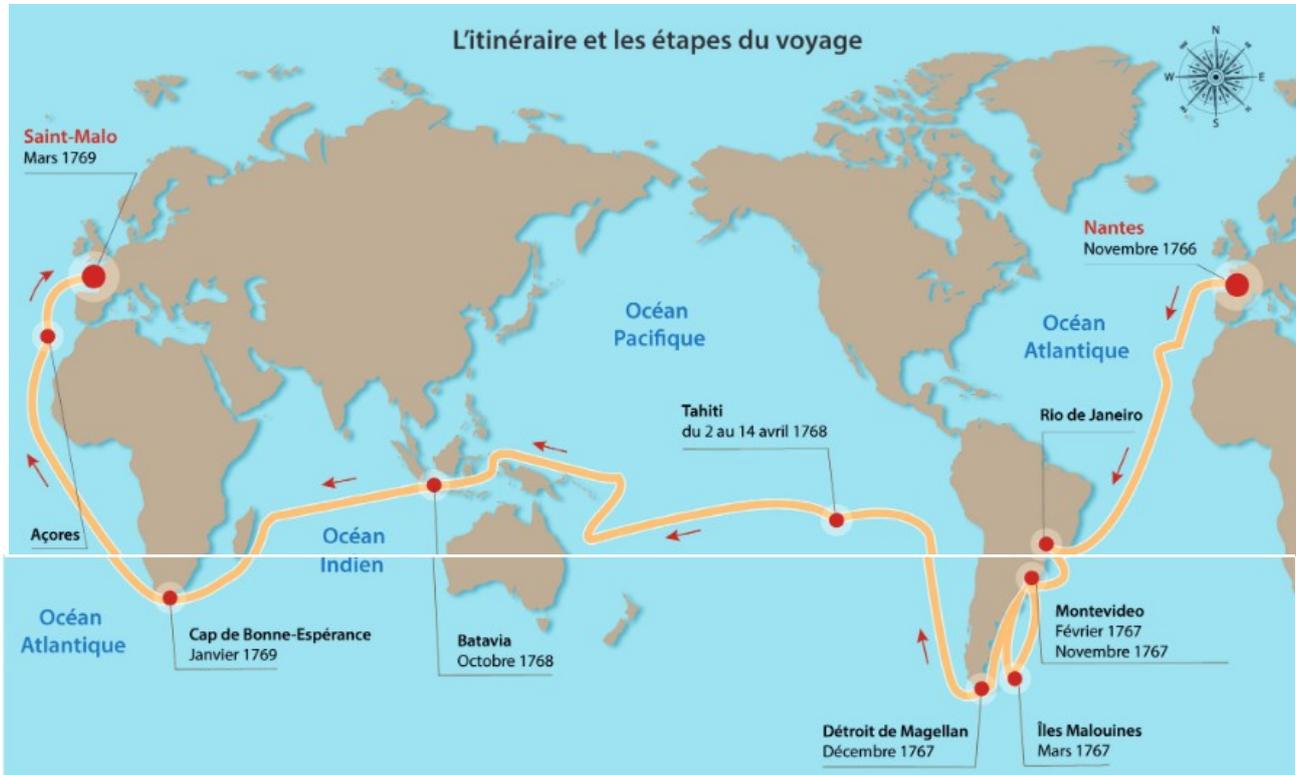
un voyage politique et scientifique. Il justifie son organisation de la manière suivante : « *On voit que de ces treize voyages autour du monde aucun n'appartient à la nation française, et que six seulement ont été faits avec l'esprit de découverte* » (Bougainville, 1771, p.6)²³⁸. Dans cette citation, il déplore le manque d'investissement français dans les explorations maritimes, la science doit aussi davantage guider l'organisation des voyages. Pour autant, il ne présente pas une méthodologie scientifique, aucune hypothèse n'a guidé la construction de ce périple. Seuls son regard et son ressenti guideront sa réflexion. Ainsi, il s'oppose clairement aux savants de cabinet : « *Au reste, je ne cite ni ne contredis personne je prétends encore moins établir ou combattre aucune hypothèse [...] Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part des gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser* (Bougainville, 1771, p. 10).

En novembre 1766, l'expédition avait quitté la France (document 135). Le 23 mars 1767, il régla à Buenos Aires les modalités de la rétrocession des Malouines avec les Espagnols (Marthe, 1959, p. 278). Une fois cela fait, il continua son expédition vers le sud et arriva dans l'océan Pacifique. Il s'était fixé deux objectifs : découvrir les terres de Queiros et la terre de Davis. Nous l'avons vu : ces terres étaient rattachées au Continent Austral. Pour rappel, les terres de Queiros se situent au niveau de l'archipel du Vanuatu. La terre de Davis serait localisée à proximité des côtes chiliennes. L'explorateur français va aller de déception en déception. En mars 1768, il se trouve au niveau de l'archipel de Touamotou, Louis-Antoine de Bougainville ne voit que des îles. Étonné, il se demande alors pourquoi les cartographes (et géographes) ont alors tracé une longue côte que Queiros n'avait jamais mentionnée : « *La géographie est une science de fait, on n'y peut rien donner dans son cabinet à l'esprit de système sans risquer les plus grandes erreurs qui souvent ne se corrigent qu'aux dépens des navigateurs* » (cité par Marthe, 1959, p. 283). L'officier dresse encore ici une sévère critique contre les savants de cabinet : les réflexions théoriques ne peuvent mener qu'à des représentations erronées. Seuls les explorateurs peuvent apporter des informations correctes. Dans cette citation, il ne s'attaque pas au mythe du Continent Austral mais à l'absence de sérieux des savants.

238. Nous avons consulté le récit de voyage sous format numérique : <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/rtf/autour.rtf> [consulté le 10/06/2022].

Le 2 avril 1768, Louis-Antoine de Bougainville aperçut Tahiti : « *Le 2 avril, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le nord-nord-est une montagne haute et fort escarpée qui nous parut isolée; je la nommai le Boudoir ou le pic de la Boudeuse. Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrait à nos yeux une étendue indéterminée* » (Bougainville,1779,p.42). L'expédition française resta une dizaine de jours à Tahiti. Le 15 avril, les navires quittaient l'île, un invité de marque avait rejoint l'équipage : « *Ereti [roi de Tahiti] avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes, et paraissant très affecté de notre départ. Peu de temps après sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchissements de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui le premier jour de notre atterrissage était venu s'établir à bord de L'Étoile. Ereti fut le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est Aotourou [prisonnier du roi], voulait nous suivre* »(Bougainville, 1779, p.54). Une fois Tahiti quittée, le navigateur français souhaitait trouver la Terre du Saint-Esprit. Arrivé aux coordonnées données par Queiros, ce fut encore une nouvelle déception : « *[Ils] reconnurent que cette côte que nous avions cru continue est une amas d'îles qui ne croisent [...]Le 29 au matin nous ne vîmes plus de terres, nous avions gouverné sur l'ouest-nord-ouest. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir l'archipel des Grandes-Cyclades. Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devait nous persuader que nous étions à la Terre Australe du Saint-Esprit. Les apparences semblaient se conformer au récit de Queiros, ce que nous découvrions chaque jour encourageait nos recherches. Il est bien singulier que précisément par la même latitude et la même longitude où Queiros place la grande baie de Saint-Jacques et Saint-Philippe [baies faisant de la Terre du Saint-Esprit], sur une côte qui paraissait au premier coup d'œil celle d'un continent, nous ayons trouvé un passage de largeur égale à celles qu'il donne à l'ouverture d'une baie. Le navigateur espagnol avait-il mal vu ? A-t-il voulu masquer ses découvertes ?* » (cité par Marthe, 1959, pp. 283-284). Bougainville se retrouve dans une situation complexe. La description faite par Queiros ne semblait pas correspondre à ce qu'il voyait. Le navigateur voulait percer le mystère : « *Les géographes avaient-ils deviné [l'existence d'un continent], en faisant de la terre du Saint-Esprit un même continent avec la Nouvelle-Guinée? Pour résoudre ce problème, il fallait suivre encore le même parallèle pendant plus de trois-cent-cinquante lieues. Je m'y déterminai.* » (ibid.). Bougainville avait mis son plan en action. Quelle en avait été le résultat ? « *[Mai 1768] Ce matin nous n'avons plus vu de terres. J'ai nommé l'Archipel que nous venons de traverser les Grandes Cyclades et j'en ai pris possession au nom du Roi. Voilà la longitude et la latitude de Queiros passées. Où donc est sa grande terre ?*

Bellin [géographe français] aurait-il fait de la prose sans le savoir ? » (ibid.). Aucun continent n'avait été trouvé. Louis-Antoine de Bougainville avait démontré les erreurs d'interprétation de Queiros. Le mythe du Continent Austral venait d'être sérieusement ébranlé. Ce voyage allait-il marquer le déclin du mythe au XVIII^{ème} siècle ?



Document 135 – Carte du voyage de Louis-Antoine de Bougainville
(Source : <https://cdn.reseau-canope.fr/archivage/valid/N-7460-9178.pdf>)

13.2) L'expédition de Marion-Dufresne (1771-1772)

Dans les sous-parties précédentes, nous avons constaté un élément clef dans l'histoire du mythe austral au XVIII^{ème} siècle : les érudits et les navigateurs français ont joué un rôle important dans l'évolution de la théorie méridionale. Certains acteurs ont contribué à nourrir le mythe. D'autres, par leur exploration, ont fissuré le concept austral. S'appuyant sur des navigations passées, le lieutenant Marc-Joseph Marion-Dufresne (1724-1772) et le contre-amiral Yves-Joseph de Kerguelen (1734-1797) (sous-partie suivante) ont apporté deux contributions intéressantes pour notre sujet d'étude.

Originaire d'une riche famille malouine, Marc-Joseph Marion-Dufresne était employé de la Compagnie des Indes Orientales de 1750 à 1769. Un geste humanitaire (en partie) est à l'origine de l'aventure du marin français²³⁹. En effet, Bougainville était rentré de son périple avec un indigène

239. Nous nous sommes appuyés sur les propos d'Emmanuel Marthe (Marthe, 1959, pp. 287-288).

nommé Aoutourou²⁴⁰. Ce natif de Tahiti était arrivé en France en 1769. Son voyage en France n'était pas sans retour. Bougainville s'était engagé à ramener le Tahitien chez lui. Ce retour se fit en plusieurs étapes et non pas sans difficulté. Il a embarqué pour l'Île de France (Maurice) en mars 1770, où il resta bloqué jusqu'en septembre 1771, période à laquelle Marion-Dufresne devait quitter l'île pour Tahiti. Cette « mission humanitaire » était en partie un prétexte. D'autres éléments avaient amené le marin français à l'organisation de ce transport. En ce sens, le projet suivant a été soumis au gouverneur de l'île : « *Un archipel d'isles peu connu, peut-être un continent, fait qu'on ignore les limites de la Terre et de la mer. Un hémisphère jusqu'à présent peu connu présente un vaste champ des découvertes utiles. Il n'en pourra résulter qu'un bien, tant pour les connaissances géographiques que pour l'accroissement du commerce de l'Isle-de-France [...] Le projet [...] renferme en allant la reconnaissance des Terres Australes depuis le 45^{ème} degré jusqu'au 55^{ème} de latitude sud [...] Ensuite la Nouvelle-Zélande, et après avoir remis Poutavery [autre nom du Tahitien] en son île, on reconnoitroit toute cet archipel d'isle, en parcourant jusqu'aux Terres du Saint-Esprit, situées à l'est de la Nouvelle-Hollande* » (Texte cité par Marthe, 1959, p. 289). La lecture de ce projet demeure très intéressante. Marion-Dufresne veut profiter de ce voyage pour aller explorer les îles méridionales ou le Continent Austral. Pour lui, les latitudes méridionales ne sont pas des zones maritimes. Quelque chose s'y trouve mais sa forme demeure inconnue. A la lecture de ce projet, nous retrouvons néanmoins plusieurs éléments démontrant une connaissance fine de Marion-Dufresne concernant les navigations australes antérieures (Bouvet, Tasman, Queiros, etc.).

Son projet accepté, le départ a eu lieu le 18 octobre 1771, voici l'ordre de mission : « *s'avancer assez dans le sud pour tenter d'y découvrir les îles ou le continent qui doivent se trouver dans cette partie australe de notre globe* » (Texte cité par Marthe, 1959, p. 290). Ce voyage a pris fin en juin 1772 avec la mort de Marion-Dufresne dans la *Bay of Islands* (Nouvelle-Zélande). Avant cela, le capitaine aurait aperçu par deux fois le continent méridional. Premier constat, le 28 décembre, le marin français écrit : « *[La terre de Bouvet] n'était pas, selon toute apparence, celle où le capitaine Gonneville avait abordé en l'année 1503* » (Marthe, 1959, p. 292). Une relâche au Cap et une navigation dans sa zone méridionale avaient été effectuées. Aucune terre n'avait été découverte. Ce constat était donc à l'origine de cette citation. Il avait été décidé de repartir alors vers le sud-est. En janvier 1792, la situation a pris une tournure nouvelle, l'expédition se trouvait vers la latitude 44 degrés sud. Le climat était terrible : le froid extrême et la brume épaisse. L'officier Crozet relata la découverte : « *Dès que nous vîmes cette première terre qui restait derrière nous, j'en fis les relèvements et je me hâtai d'en dessiner la vue crainte que le brouillard*

240. Celui-ci est mort, en mer, le 6 novembre 1771.

ne nous la lassât pas voir longtemps. Nous n'en vîmes qu'environ six à sept lieues de côté, mais nous ne la vîmes pas terminée dans sa partie ouest-nord-ouest ni dans la partie du sud-est, de sorte qu'il est possible que cette terre soit très étendue et fasse peut-être partie du Continent Austral [...] M. Marion la nomma Terre d'Espérance parce que sa découverte nous flattait de l'espoir de trouver le Continent Austral que nous cherchions. Elle était trop embrunée pour que nous puissions découvrir si elle avait de la verdure et pouvait être habitée » (Crozet cité par Marthe, 1959, pp. 292-293). Une autre île avait été découverte à proximité. Marion-Dufresne pensait avoir abordé « l'un des promontoires du Continent Austral » (Marthe, 1959, p. 294). Fâcheusement, la situation s'est complexifiée davantage : un accrochage entre les deux bateaux a empêché toute tentative d'exploration terrestre (ibid.). Marion-Dufresne a localisé ces terres en fonction des routes empruntées par le capitaine Bouvet : « Ces deux Terres Australes situées par la latitude de 46 degrés 45 minutes Sud et par 34 degrés 31 minutes de l'est du méridien de Paris, un demi-degré à l'est de la route suivie par M. Bouvet pour la recherche des terres de Gonneville » (Marthe, 1959, p. 293). Malgré la première tentative infructueuse, l'exploration continua et des îles ont été découvertes. Plusieurs indices ont aussi laissé penser à l'équipage la présence très proche d'une Terre Australe : la riche vie animale le signe de l'existence d'un continent (ibid.). Malheureusement, les conditions matérielles devenaient difficiles, le but proche mais demeurait inaccessible : « La rencontre d'une glace²⁴¹ très grosse dans un parage situé au milieu de la zone tempérée vient encore à l'appui de cette opinion. La route de M. Bouvet ne pouvait plus nous détourner de chercher dans cette partie les terres de Gonneville. De ce point, il s'était élevé vers le nord pour aller vers l'Île-de-France. A celui où nous étions, tout nous permettait la découverte du Continent Austral, si nous avions pu avancer au Sud-Est, mais malheureusement l'état où se trouvait le vaisseau [...] ne permettait pas [...] de suivre dans toute l'étendue son projet » (Crozet cité par Marthe, 1959, p. 296). Ainsi, l'exploration allait continuer sa navigation vers la Nouvelle-Zélande à des latitudes moins méridionales. Marion-Dufresne restait néanmoins persuadé d'avoir découvert les promontoires du Continent Austral. Il suffisait de s'éloigner du trajet du capitaine Bouvet. La vision même lointaine de certaines terres (latitude 46 degrés sud par 34 degrés est), les animaux, et les icebergs en étaient les preuves. Concluons notre propos avec un extrait du journal du marin Roux. Celui-ci témoigne de cette forte conviction concernant la présence proche d'un continent : « Il est certain que la glace que nous vîmes le 23 était trop considérable pour s'être formée sur des îles où il ne peut y avoir des rivières assez considérables pour cela : il n'y a donc qu'un continent qui puisse en fournir de pareilles. Ce qui confirme ce que je viens de dire est la

241. Nouvelle preuve pour Marion-Dufresne ... s'appuyant aussi sur des croyances anciennes. C'était également déjà le cas pour les animaux.

sonde que nous trouvâmes aux Isles Australes et la persuasion où nous sommes que la pointe dont j'ai parlé est un Cap avancé du continent » (Roux cité par Marthe, 1959, p. 297).

13.3) La découverte fantasmée d'un continent par Yves-Joseph de Kerguelen (1771-1774)

Sur la même période mais avec un temps plus long (1771-1774), Yves-Joseph de Kerguelen organisa également une série d'expéditions dans les latitudes méridionales. Officier marin et passionné par l'hydrographie, il s'est rendu à Versailles en 1770 afin de défendre son projet. Voici comment nous pouvons résumer celui-ci : « *L'un des objets les plus importants pour la navigation, l'étendue du commerce et même la puissance de l'État [...] [En parlant de Lozier-Bouvet] [Il a manqué] peut-être de persévérance et d'audace* » (cité par Marthe, 1959, p. 306). Ainsi, ce projet s'appuie sur la navigation précédente du capitaine Lozier-Bouvet. C'est une base qui doit être dépassée. L'expédition des Terres Australes amènerait un gain économique et politique pour la France. Quelle route doit suivre l'expédition ? Les navires quitteraient la France pour le Brésil²⁴² puis vogueront vers l'est à des latitudes méridionales : « *[Ils ne pourront alors] manquer de prolonger le Continent Austral ou de le rencontrer, ou du moins les îles qui en sont voisines [...] Il y a un continent contigu aux terres de Diemen qui doit être un très beau pays susceptible des plus riches productions, et habité peut-être par des nations instruites et policées* » (ibid.).

Le projet accepté, l'expédition est arrivée une première fois à l'Île de France en août 1771. Les premières recherches se sont révélées infructueuses. En février 1772, des terres étaient enfin vues : « *[après avoir observé d'autres îles] à six heures du matin j'eus connaissance d'un gros cap très élevé ; un moment après je vis d'autres terres également hautes, à sept heures le soleil ayant dissipé la brume et éclairci l'horizon, je distinguai parfaitement une continuation de terres, qui s'étendaient à toute vue depuis le Nord-Est jusqu'au sud du compas ce qui comprenait environ vingt-cinq lieues d'étendues de côtes. Nous observâmes au lever du soleil 28 degrés de variation Nord-Ouest* » (cité par Marthe, 1959, p. 308). Les îles ont été approximativement localisées vers les latitudes suivantes : 50,5 degrés latitude sud – 60 degrés de longitude / 49,40 degrés latitude sud – 61,10 de longitude. Kerguelen avait-il abordé le Continent Austral? Pour répondre à cette interrogation, il avait décidé d'aborder ces îles. Les conditions climatiques étaient difficiles et l'état des bateaux miteux. Ainsi, il a décidé d'envoyer uniquement le *Gros-Ventre*, Kerguelen resterait à distance. Les jours passés et le climat ne s'améliorait pas. Au contraire, la situation se dégradait, le navire de Kerguelen était rejeté loin des côtes. Le *Gros-Ventre* semblait avoir disparu. Que devait-il faire ? « *Me voyant si éloigné de terre, j'examinai le parti que j'avais à prendre, je considérai que*

242. La bordée est finalement passée par l'Île de France et non le Brésil.

l'état de ma mâturation ne me permettait pas de porter de la voile pour me relever de la côte... Qu'il était presque impossible de retrouver dans les brumes le Gros-Ventre dont j'étais séparé depuis plusieurs jours [...] Je considérai aussi [...] [que] le vaisseau se fut perdu » (cité par Marthe, 1959, pp. 308-309).

A ce stade, la situation est devenue extrêmement intéressante. L'expédition a donc été divisée en deux parties. Le *Gros-Ventre* était porté disparu et Kerguelen a poursuivi sa route. Il aurait pu être un capitaine dépité et triste suite à la perte de son navire : pas du tout ! Kerguelen a dressé un portrait fantastique de ses découvertes ! La désinformation est telle que voici comment le gouverneur Des Roches narre au ministre de la marine l'expédition Kerguelen : « *Ils sont confirmés par un succès inouï puisqu'il n'a été hors de cette colonie [Île de France], et cependant il a fait ce que l'on désire et que l'on a tenté en vain, depuis plus de cent ans [...] M. de Kerguelen ait saisi un point où l'on ne rencontre pas les bancs de glace et toutes les horreurs qui ont rebuté le plus hardis navigateurs et qui jusqu'ici ont fait échouer toutes les tentatives qui ont eu cet objet [...] Si l'on considère la latitude des terres reconnues, on ne peut s'empêcher de leur attribuer la plus douce et la plus heureuse température, ainsi que la plus grande fertilité qui naturellement doit être analogue à nos besoins de toute espèce »* (cité par Marthe, 1959, p. 314).

De retour en métropole, Kerguelen a rencontré le roi Louis XV (1710-1774), il proposa même un *Mémoire sur l'établissement d'une colonie dans la France Australe* suivi d'une *Réflexion sur les avantages que peut procurer la France australe*. Voici les bonnes feuilles : « *J'ai eu le bonheur de découvrir le Continent Antarctique et même de le trouver placé de manière à pouvoir y former un établissement avantageux pour commander l'Asie et l'Amérique [...] [Il faut coloniser] avec les pauvres Acadiens qui vivent aujourd'hui en divers coins de la France, dans la plus affreuse misère [...] [Il est impossible] de former un établissement dans l'Australie sans le concours de la métropole »* (cité par Marthe, 1959, p. 316). Ce nouveau projet s'inscrit dans une dimension économique et politique (philosophique) : « *[...] [On trouvera] des cristaux, des diamants, des rubis, des saphirs, des émeraudes [...] [En outre] ; un continent isolé qui n'a point communiqué avec les autres, et qui fait un monde à part, doit fournir des éclaircissements lumineux sur les révolutions arrivées dans le Globe. On y trouvera peut-être même des hommes nouveaux »* (cité par Marthe, 1959, pp. 317-318). Ainsi, comme l'évoque Emmanuel Marthe, cette organisation et ces représentations ne sont pas sans rappeler les propos déjà tenus par certains érudits et explorateurs français (Maupertuis, Bougainville, etc.) (ibid.). Kerguelen était confiant. D'un sens, il projetait une représentation fantasmée sur des terres inconnues. Notre homme a réussi à convaincre Louis XV. Une seconde expédition allait être organisée. Buffon y apportait son soutien : « *L'entreprise de M. de Kerguelen est grande et digne de l'attention d'un grand ministre... Son voyage peut être*

infiniment utile en ne se bornant pas à retourner au point de terre qu'il a découvert nouvellement, mais en partant de là, pour faire route à l'est, à peu près sous la même latitude, jusqu'aux terres de l'Amérique méridionale [...] Il n'y aurait au contraire rien à gagner en descendant au-delà du 50ème degré de latitude australe parce que cet hémisphère austral est beaucoup plus froid que notre hémisphère boréal [...] M. de Kerguelen peut en une campagne faire la découverte de toutes les parties utiles de cet espace inconnu. » (cité par Marthe, 1959, p. 319). En d'autres termes, l'espoir est grand ! En évitant de descendre dans des latitudes trop méridionales, l'ensemble du Continent Austral serait découvert.

Le 26 mars 1773, la nouvelle expédition quittait Brest, la situation allait rapidement prendre une tournure particulière²⁴³. Parallèlement à ce départ, l'équipage du *Gros-Ventre* était rentré à l'Île de France. Il présentait une lecture différente du marin breton : « *Le froid, les brouillards et le mauvais temps qu'a essayés M. de Saint-Allouarn [officier du Gros-Ventre] pendant le peu de jours qu'il a été en vue de cette Terre où il a même envoyé son canot, annoncent un pays peu susceptible d'Établissement. Cet officier après avoir couru deux cents lieues à l'E.N.E depuis le point où il a mis à Terre jusque par les 47 degrés, est ensuite revenu au Sud jusque environ par les 50 degrés sans avoir vu la terre, ce qui détermine que la partie de la cote Australe vue par cet officier, bien loin d'élonger dans un climat plus tempéré, revient dans le Sud en faisant route à l'est* » (rapport cité par Marthe, 1959, p. 319)²⁴⁴. Ce n'était pas des terres habitables mais des terres arides. Kerguelen avait menti ! Sans pour autant être désavoué, l'ordre de mission changea tardivement suite à ces révélations : « *Le retour de l'Île-de-France de la gabarre le Gros Ventre [...] change, Monsieur, le plan de l'expédition dont vous avez été chargé ... Les ordres qui vous ont été donnés sont aujourd'hui sans objet, d'autant plus qu'il paraît, par tous les éclaircissements [...] [que la terre] ne mérite pas qu'on y retourne ; on prétend qu'en se portant plus à l'ouest, c'est-à-dire vers le point qui se trouve entre la Terre nouvellement découverte et celle que M. Bouvet a vue en 1738 on peut espérer de faire des découvertes plus utiles ... Vous ferez à ce premier point toutes les reconnaissances que vous pourrez et lorsque vous aurez trouvé les Terres qui font l'objet de vos recherches vous en suivrez la direction et le contour en allant à l'Est* » (ordres du ministre cité par Marthe, 1959, p. 322). Comment s'est déroulée cette nouvelle expédition ? La lecture du rapport de Kerguelen, fait au Cap (le 18 mai 1774), nous témoigne de l'échec prévisible de cette navigation : « *Les Terres Australes que nous avons parcourues ne paraissent offrir aucune ressource. Elles sont couvertes de neige presque partout. L'on a vu à terre que des loups marins, des pingouins et autres oiseaux de mer. Il n'y a pas apparence que le pays soit habité. Du moins, nous n'avons eu sur cela*

243. Dans ce paragraphe, nous proposerons un récit circonspect, Emmanuel Marthe propose une analyse plus détaillée (Marthe, 1959, pp. 319-345).

244. D'autres journaux de marins rejoignent ces propos (Marthe, 1959, pp. 311-312).

aucun indice et les froids après que nous avons éprouvés ni le temps continuelles que nous avons essuyées pendant deux mois ne permettent point de le penser » (rapport cité par Marthe, 1959, pp. 333-334). Avec cette nouvelle navigation, Kerguelen espérait revenir sur les terres qu'il avait aperçues²⁴⁵. Sans tenir compte du rapport du Gros-Ventre, il pensait découvrir un riche continent, malheureusement la déconvenue fut importante. L'équipage du bateau perdu avait raison : cette terre est inhabitable ! Son exploration pendant la deuxième navigation l'avait démontré.

De retour en France, il a été traduit en conseil de guerre et emprisonné jusqu'en 1778, il admit seulement en 1782 son tort : « *La Terre que j'ai découverte est certainement une île, puisque le célèbre capitaine Cook a passé au Sud, lors de son premier [deuxième] voyage, sans rien rencontrer, je juge même que cette île n'est pas bien grande. Il y a aussi apparence, d'après le voyage de Mr. Cook que toute cette étendue des mers méridionales est semée d'îles et de rochers, mais qu'il n'y a ni continent ni grande terre* » (cité par Marthe, 1959, p. 340).

13.4) Les explorations de James Cook : le crépuscule du mythe austral (1768-1775)

L'étude du mythe austral au XVIII^{ème} siècle demeure complexe : celle-ci n'est pas linéaire. La construction de ce chapitre nous a permis de démontrer l'existence de deux courants de pensée. Un premier qui suppose l'existence d'une Terre Australe et un second qui rejette son idée. Le XVIII^{ème} siècle ne se caractérise pas par une construction structurée où nous passons par une période favorable au mythe austral puis un temps opposé à celui-ci. Les différents courants se superposent voire s'entremêlent. Ainsi, nous venons d'étudier les voyages de Kerguelen où celui-ci a supposé (fantasmé ?) l'existence d'un Continent Austral. En parallèle, un capitaine anglais va mener trois explorations qui vont fortement affaiblir les fondations même de ce mythe.

Qui était James Cook ? Officier de la Royale Navy (1728-1779), il a été chargé de mener trois grandes explorations. Ses dernières ont été relatées dans *Les relations des voyages autour du monde* qui est le journal du capitaine anglais²⁴⁶. Quel a été l'objectif du premier voyage (1768-1771) ? A première vue, celui-ci ne concerne pas notre objet d'étude : une question astronomique était à l'origine de cette expédition (Lloyd, 2016, pp. 8-10). En effet, la Société Royale anglaise de l'Amirauté voulait envoyer à Tahiti une expédition afin de déterminer la distance Terre-Soleil en s'appuyant sur le passage Vénus prévu en 1769. Ce projet s'appuyait sur les travaux de l'astronome Halley (1656-1742) et supposait que Tahiti était le meilleur endroit afin d'effectuer ce calcul. James Cook a été nommé responsable de cette expédition. La Société Royale préférait un militaire à sa

245. Kerguelen souhaitait également chercher une possible connexion entre le cap de la Circoncision et sa terre (Marthe, 1959, p. 327).

246. Pour cette étude, nous nous sommes appuyés la traduction de Gabrielle Rives (Lloyd, 2016) [1ere édition en 1998].

tête. Cet objectif n'était pas le seul. Une mission secrète guidait aussi le lancement de cette expédition. Le navire avait quitté l'Angleterre en août 1768. L'expédition partait de Tahiti en août 1769. Nous pouvons lire dans le journal du capitaine Cook : « [2 septembre 1769] *A quatre heures de l'après-midi, latitude sud 40 degrés 22', la terre ne s'annonce par aucun signe. Mon intention première était de porter au sud* » (Lloyd, 2016, pp. 63-64). Le second objectif était de découvrir la Terre Australe. Le navigateur Queiros avait localisé le continent dans cette zone. En naviguant vers le sud, un continent serait peut-être découvert. Ainsi, jusqu'au 16 février, aucune Terre Australe n'a été découverte. A cette date, le lieutenant Gore semblait avoir aperçu le continent méridional. Le 17 février, nous lisons : « *Hier le lieutenant Gore étant de quart le matin [...] crut avoir aperçu terre au sud-sud-est et sud-est par est. Mais j'étais moi-même alors sur le pont et je fus absolument certain que ce n'étaient que des nuages [...] Malgré tout cela, monsieur Gore n'avait pas changé d'avis ce matin et je portai au sud-sud-est du compas dans la direction où il disait que nous restais cette terre. A midi, nous étions par 44 degrés de latitude sud et la pointe méridionale de l'île de Banks [archipel du Vanuatu] nous restait à cinq lieues au nord [...] Comme nous n'apercevions aucun signe de terre au sud, je jugeai inutile de porter plus au sud et je gouvernai ouest* » (Lloyd, 2016, pp. 79-80). Pour le moment, la mission secrète se révélait être un échec (ou un succès ?), James Cook n'avait découvert aucun continent. La question du retour en Europe se posait. Celle-ci devait s'organiser d'une manière constructive afin de poursuivre les recherches : « [31 mars] *Il fallait porter mes pensées sur le choix d'une route du retour [...] C'était par le cap Horn que je souhaitais le plus de prendre ma route parce que par cette route on aurait pu décider s'il existe ou s'il n'existe point de continent sud, question qui demeure encore douteuse, nous aurions dû nous tenir dans une latitude fort avancée au sud au cœur même de l'hiver [...] On ne pouvait considérer comme étant en état d'achever cette entreprise. Pour la même raison, l'idée de cingler vers le cap de Bonne-Espérance fut écartée d'autant plus qu'en prenant cette route on ne pouvait espérer faire aucune découverte de quelque importance. Nous nous résolûmes donc de revenir par la route des Indes orientales, c'est-à-dire gouverner vers l'ouest en quittant la côte de Nouvelle-Zélande jusqu'à ce que nous rencontrassions la côte de la Nouvelle-Hollande [...] et si elle se trouvait être impraticable tâcher de découvrir la terre ou les îles découvertes par Queiros* » (Lloyd, 2016, pp. 82-83). De cette fin de voyage, nous pouvons noter quatre éléments concernant notre sujet d'étude. Le 11 juin, James Cook constate l'absence de terre dans les latitudes données par Queiros : « *Nous commençons à approcher de la latitude de celle de Queiros a découvertes, et que quelques géographes, je ne sais pour quelle raison ont jugé à propos d'adjoindre à cette terre [une île]* » (Lloyd, 2016, p. 104). Quelques jours après, il démontra également la séparation existante entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande : « *J'étais en mesure de prouver que la Nouvelle-*

Hollande et la Nouvelle-Guinée sont deux terres en deux îles distinctes point que les géographes avaient jusqu'ici tenu pour le douteux » (Lloyd, 2016 p. 119). L'explorateur anglais estime que l'exploration de ces latitudes demeure maintenant inutile. Les Hollandais ont bien navigué dans ces mers: « *[En parlant de la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande] Nous n'avons aucune nouvelle découverte à espérer dans ces mers que les Hollandais comme le montrent trois cartes qui illustrent l'Histoire de la navigation aux Terres Australes²⁴⁷, publiée en France en 1756, je suppose que ces cartes sont d'origine hollandaise, cette langue fournissant beaucoup des noms que l'on y trouve* » (Lloyd, 2016, p. 128). Malgré l'échec dans la recherche de la terre de Queiros, James Cook ne rejette pas totalement l'idée australe. Il s'est notamment appuyé sur l'œuvre du président de Brosses afin de justifier la nécessité d'arrêter les explorations dans cette zone précise. Dans son *Post-Scriptum*, l'Anglais encourage à poursuivre la recherche de la terre méridionale dans des latitudes plus australes. Il propose le plan suivant : « *[Il faut] entrer en passant par la Nouvelle-Zélande après avoir touché le cap de Bonne-Espérance pour s'y approvisionner [...] De là il faut continuer jusqu'au sud de la Nouvelle-Hollande [...] en se mettant en mesure de quitter ces parages les derniers jours de septembre ou les premiers jours d'octobre au plus tard, afin d'avoir tout l'été devant soi [...] On aura ainsi le temps de faire le tour du cap Horn [...] mais si n'ayant pas rencontré de continent, on a cependant d'autres objectifs en vue* » (Lloyd, 2016, pp. 140-141).

Le 11 juillet 1772 commença le deuxième voyage de James Cook. La recherche du Continent Austral était l'objectif premier: « *A Plymouth, je reçus mes instructions, datées du 25 juin, m'ordonnant [...] de me rendre aussi directement que possible à l'île Madère, d'y embarquer une provision de vin et de continuer ensuite jusqu'au cap de Bonne-Espérance [...] Après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance, je devais continuer vers le sud et essayer de retrouver le cap de la Circoncision que Monsieur bouvet dit être situé par 54 degrés de latitude [...] Si je découvrais ce cap, je devais chercher s'il faisait partie du continent [...] S'il était démontré que c'est un continent, je devais m'employer activement à en explorer l'étendue la plus grande qu'il me serait possible [...] Pour continuer à remplir ma mission, je devais faire des découvertes, soit à l'est, soit à l'ouest [...] en restant dans les latitudes les plus hautes possible, et en poursuivant mes découvertes le plus près que je pourrais du pôle sud [...] Mais si le cap de la Circoncision n'était qu'une portion d'île [...] je devais dans le premier cas visiter l'île, et dans les deux cas me maintenir en direction du sud aussi longtemps qu'il y aurait une chance de rencontrer le continent, et ensuite continuer le voyage vers l'ouest toujours à la recherche du continent [...] jusqu'à ce que j'aie accompli la circumnavigation du globe* » (Lloyd, 2016, pp. 156-157). Les objectifs sont

247. Ouvrage publié par Charles de Brosses. Nous l'avons déjà étudié dans la partie précédente. Nous évoquerons les cartes dans les prochains paragraphes.

clairs : rechercher la terre méridionale dans les latitudes sud avec un point d'étape au niveau du cap de la Circoncision (et déterminer sa nature). Le 2 janvier, les navires de l'expédition sont arrivés au niveau du cap découvert par Bouvet. Il fait beau temps. La visibilité de James Cook est excellente : « *Le ciel était si clair que nous aurions pu voir la terre à quatorze ou quinze lieues de distance. Il est donc très probable que ce que Bouvet avait pris pour une terre n'était autre chose que des montagnes environnées de bancs de glaces flottantes* » (Lloyd, 2016, p. 161). Le constat était sans appel ! Il n'y avait pas de cap ni de continent. Le capitaine français avait certainement vu une île. Cette fondation du mythe venait de s'effondrer. La décision était donc prise de continuer la mission vers le sud-est et la Nouvelle-Zélande. James Cook pensait peu probable l'existence d'une terre entre les latitudes 55-59 degrés dans le méridien du cap de la Circoncision. Les conditions étaient difficiles (Lloyd, 2016, pp. 162-163). Le capitaine James Cook a exploré la région de la Nouvelle-Zélande et plus généralement l'océan Pacifique. Voici ses conclusions : « *Comme nous avons désormais passé au nord de la route du capitaine Carteret [Îles Pitcairn], tout espoir s'évanouissait de trouver un nouveau continent. Nous ne pouvions espérer autre chose que des îles jusqu'à ce que nous retournions au sud. J'avais alors, je veux dire au cours de ce voyage et du précédent, traversé cet océan à la latitude 40 degrés et au dessus, sans que rien pût me faire croire que je trouverais ce qui était l'objet de mes recherches. Au contraire, tout concourait à me convaincre qu'il n'y a pas de continent méridional entre le méridien d'Amérique et la Nouvelle-Zélande* » (Lloyd, 2016, pp. 162-163). Deuxième échec (ou succès), James Cook avait balayé l'ensemble des latitudes hautes de l'océan Pacifique et aucune Terre Australe n'avait été découverte. Seules des îles occupaient cette zone. Où devait-il donc continuer à chercher ? Encore plus au sud : « *Il n'y a pas de continent sud, à moins qu'il ne soit à une très haute latitude* » (Lloyd, 2016, p. 163). Ainsi, en janvier 1773, les navires anglais avaient atteint la latitude 71 degrés 10 de latitude sud. Il était impossible d'aller plus loin. Les conditions climatiques rendaient l'expédition dangereuse. Néanmoins, aucun homme occidental n'avait navigué dans des latitudes si hautes. Qu'avait-il découvert ? « *A mesure que nous nous approchions de cette glace, nous entendîmes quelques pingouins, mais sans en voir, et peu d'autres oiseaux, ni quoi que ce fût qui pût nous porter à penser que nous étions près d'une terre. Pourtant, je crois qu'il doit s'en trouver une derrière cette glace* » (Lloyd, 2016, p. 222). Malgré la latitude extrême, aucune terre n'avait été vue. James Cook faisait l'hypothèse d'une terre possiblement localisée dans des latitudes encore plus méridionales. Cependant, la situation était devenue trop dangereuse, il était donc impossible de vérifier cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, l'explorateur venait de démontrer qu'il n'y avait de continent dans ces latitudes. Le mythe austral venait d'être battu en brèche. Le 6 février, James Cook a écrit : « *Je me décidai donc à continuer ma course au nord et à passer l'hiver suivant sous*

les tropiques, si je ne trouvais pas avant d'y arriver, d'autres emploi de mon temps. Je m'étais surtout convaincu qu'il n'y avait aucun continent à découvrir dans cet océan, à moins qu'il n'y eût un situé si loin au sud que les glaces le rendraient inaccessible, et que s'il y en avait un dans l'Atlantique méridional, il faut avoir devant soi l'été entier pour l'explorer » (ibid.)²⁴⁸.

En deux voyages, James Cook venait de démontrer la non-existence du Continent Austral. Ces découvertes ont-elles rapidement interrogé la communauté savante et les explorateurs ?²⁴⁹ Intéressons-nous à deux exemples français contemporains des voyages de James Cook. Dès 1775, le navigateur anglais était devenu une source de conseil dans l'organisation des explorations. Emmanuel Marthe cite ainsi l'exemple du capitaine Latouche-Tréville (1745-1804) (Marthe, 1959, pp. 347-348). Le Français avait le projet d'effectuer un voyage dans l'océan Pacifique et plus particulièrement au niveau des côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande. Il prit alors contact avec James Cook. Voici la réponse du capitaine anglais : « *Il faut avant que je conclue que je vous dise que toutes les envies qu'on avait de trouver un Continent dans la mer du Sud sont toutes évanouies ; c'est à dire dans une latitude où la mer est navigable, car depuis le 60^{ème} degré et plus , la mer du Sud est si parsemée de glaces de toutes espèces qu'on n'y navigue avec beaucoup de danger*²⁵⁰ » (ibid.). Dans ce court passage, James Cook exprime son opinion concernant le mythe austral : celui-ci n'existe pas donc il conseille au capitaine français de ne pas l'inclure dans ses recherches.

Certains scientifiques se sont sentis aussi obligés de corriger leurs travaux. Buffon est un exemple intéressant. Pour rappel, en 1741, il appelait à l'exploration du Continent Austral qui était probablement une terre immense et riche. En 1778, le naturaliste français a publié un volume supplémentaire à l'*Histoire naturelle*. Voici ce que nous pouvons lire concernant la Terre Australe : « *M. le Capitaine Cook qu'on doit regarder comme le plus grand navigateur du siècle [...] a encore reconnu une grande étendue de mer dans la partie australe voisine de l'Amérique ; il a parcouru un grand espace sous le 60^{ème} degré sans avoir trouvé de terres [...] il faut espérer qu'on ne tardera pas à savoir si ces parages immenses [...] sont des terres ou des mers, néanmoins je ne présume pas qu'au-delà du 50^{ème} degré les régions australes soient assez tempérées pour que leur découverte pût nous être utile* » (cité par Marthe, 1959, pp. 258-259).

Le voyage autour du monde de Jean-François de La Pérouse (1741-1788) s'inscrit également dans la lignée des expéditions de James Cook. En 1785, il quitta la France pour effectuer une circumnavigation avec une exploration détaillée de l'océan Pacifique. Cette navigation doit être

248. James Cook a tenu des conclusion similaires en janvier 1775 lorsqu'il était sur le chemin du retour. Il constatera, une fois encore, l'absence de continent au niveau du cap de la Circoncision (Rives, 2016, p. 286).

249. Des rivalités existaient déjà entre Dalrymple et James Cook (Rainaud, 1893, p. 453).

250. Traduction proposée par le capitaine Latouche-Tréville.

pensée comme un complément du voyage de James Cook : «*[Propos de l'explorateur français] L'Europe avait apprécié les talents et le grand caractère du capitaine Cook. Mais dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des siècles de nouvelles connaissances à acquérir, des côtes à relever, des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire, etc* » (Minguet, 2001, p. 27). L'explorateur anglais est ici perçu comme un précurseur. En opposition à cela, La Pérouse critique les navigateurs et géographes faiseurs d'imaginaire : «*Le capitaine Bouvet avait cru apercevoir, le 1^{er} janvier 1739, une terre par les 54 degrés sud : il paraît aujourd'hui probable que ce n'était qu'un banc de glace²⁵¹; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systèmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continents et des îles, avaient conclu que le prétendu cap de la Circoncision était la pointe septentrionale des Terres Australes, dont l'existence leur paraissait démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe* » (Minguet, 2001, p. 24). Dans cette citation, nous pouvons presque distinguer une graduation dans l'erreur chez La Pérouse : Bouvet se trompe mais le « savant de cabinet » crée un système de représentation qui induit en erreur la géographie. En d'autres termes, le mythe du Continent Austral est ici une aberration corrigée par James Cook²⁵². L'explorateur prévaut sur le savant²⁵³.

La deuxième partie du XVIII^{ème} siècle a été une période riche dans l'histoire du Continent Austral. En une dizaine d'années, plusieurs explorations ont contribué au déclin du mythe méridional, comment la cartographie s'est imprégnée de cette évolution ? Pour la période, nous pourrions continuer à multiplier les exemples, nous constaterions une même évolution²⁵⁴ : quand il y a un tracé austral celui-ci demeure incomplet et nous constatons une absence de représentation méridionale de plus en plus courante. De plus, notre échantillonnage nous a permis de démontrer que l'expédition du capitaine Bouvet n'a pas bouleversé la cartographie australe. Les années 1770 ont connu plusieurs rebondissements. Comment la cartographie a-t-elle intégré ces éléments ? Regardons plusieurs exemples.

En 1773, William Faden réalisa une carte à hémisphère (document 136), celle-ci présente un tracé très hypothétique de la région méridionale (océan Indien). Aucun Continent Austral ne fut représenté. La cartographie de la Nouvelle-Hollande est complète. Signalons simplement la présence de plusieurs caps incomplets (ou supposés) témoignant de la connaissance de l'auteur concernant les différentes explorations contemporaines (Bouvet, Dufresne, etc.). Néanmoins, William Faden préfère rester au stade de l'hypothèse. Deux années après, le cartographe publia une nouvelle carte où le voyage du capitaine James Cook était représenté. Aucune Terre Australe ne fut

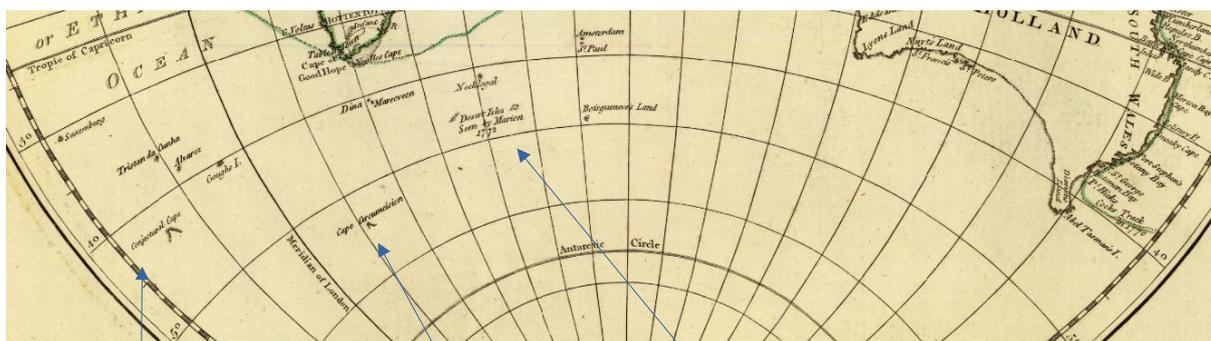
251. Nous l'avons vu : l'île existe bien et est aujourd'hui sous souveraineté norvégienne.

252. Nous reviendrons plus tard sur cette assertion très discutable.

253. La Pérouse excuse même Kerguelen ! Il était parti « *plein des idées de tous les savants* » (Minguet, 2001, p. 26).

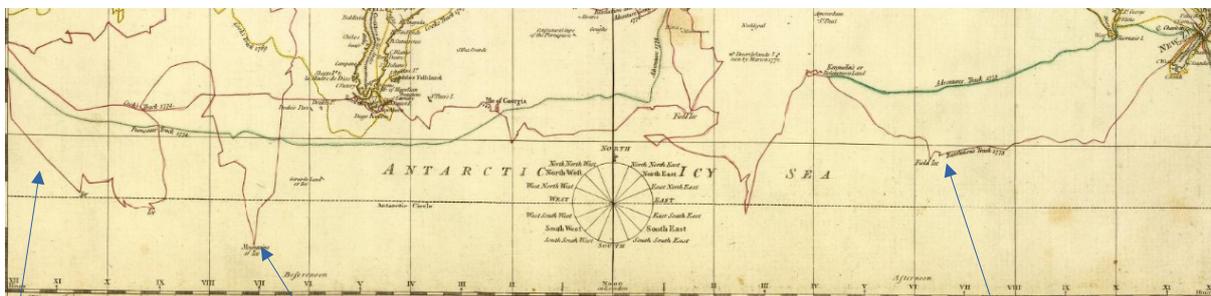
254. Nous pourrions ici multiplier les références (exemple : la production de Bellin en 1764).

représentée. Seules des îles ou des champs de glaces furent cartographiés dans les zones les plus méridionales (document 137).



Conjectural cape Cap Circumcision Deserts îles seen by Marion (1772)

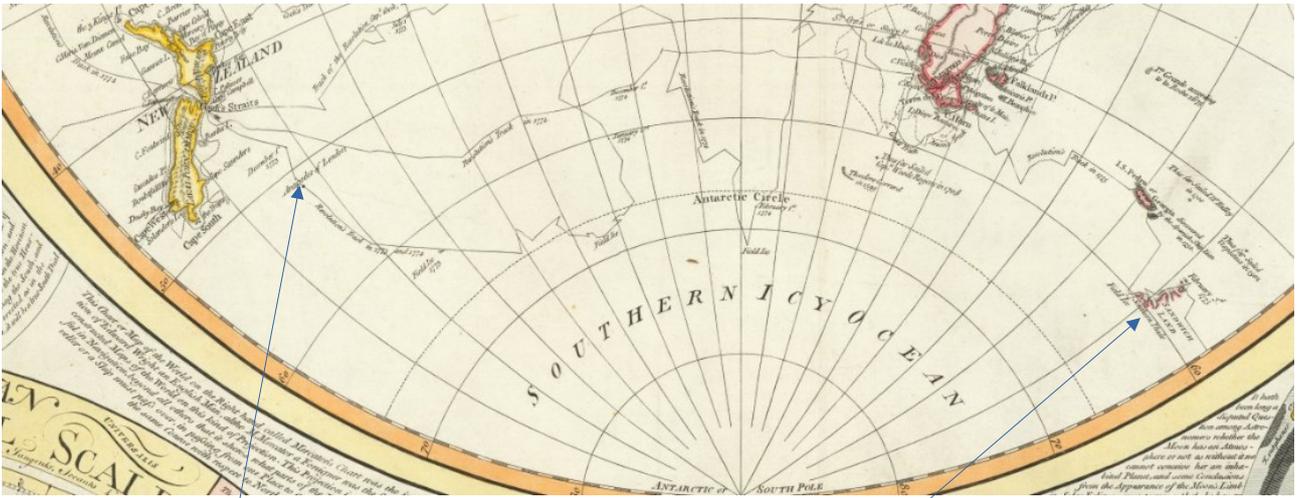
Document 136 – E. Hemisphere par William Fadden (1773) [Zone méridionale]
 (Source: https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/detail/RUMSEY~8~1~29106~112041:E--Hemisphere-?sort=Pub_List_No_InitialSort%2CPub_Date&qvq=q:Pub_List_No%3D%272835.000%27%22%20;sort:Pub_List_No_InitialSort%2CPub_Date;lc:RUMSEY~8~1&mi=18&trs=28)



Tracé du voyage de James Cook Moutains of ice Kergulin's land

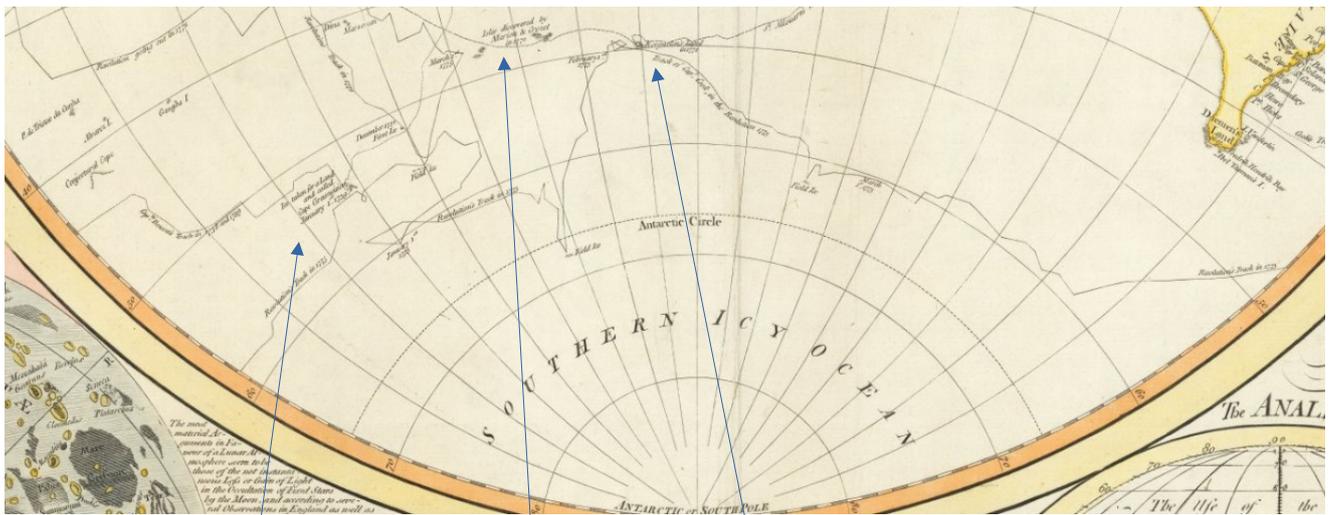
Document 137 – World par William Faden (1775)
 (Source: https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/detail/RUMSEY~8~1~29114~112049:World-?sort=Pub_List_No_InitialSort%2CPub_Date&qvq=q:Pub_List_No%3D%272835.000%27%22%20;sort:Pub_List_No_InitialSort%2CPub_Date;lc:RUMSEY~8~1&mi=26&trs=28)

Une fois le voyage de James Cook connu, les cartographes ont régulièrement intégré ces informations nouvelles dans leurs productions. Une conséquence était certaine : le Continent Austral n'était plus représenté. Samuel Dunn réalisa en 1780 une carte à double hémisphère intitulée *Scientia Terrarum et Coelorum: or, the Heavens and Earth Astronomically and Geographically Delineated and Display'd. Containing the Most Curious & Useful Particulars in the Solar, Starry, & Mundane Systems, Faithfully Enumerated* (document 138). Nous constatons une absence de terre méridionale sur cette production. C'est une représentation extrêmement moderne où l'auteur prend en compte le voyage de James Cook et ses découvertes méridionales : des glaces. En outre, les explorations françaises déjà citées sont parfaitement intégrées comme étant des îles. Signalons la mention particulière concernant le cap de la Circoncision. Une indication résume bien son histoire : « *Ice Taken for a land and called Cape Circumcision January first 1739* » (*Glaces prises pour une terre et appelées cap de la Circoncision – le 1^{er} janvier 1739*). Les îles Sandwich ont été également cartographiées. Signalons néanmoins la présence d'une petite indication à l'est de la Nouvelle-Zélande : « *Antipodes of London* » (*Antipodes de Londres*). Il est difficile de donner une explication scientifique à cette indication. L'auteur n'a pas voulu probablement évoquer ici l'existence dans cette zone d'un continent méridional. En vue de la construction de sa carte, cela serait un non-sens. C'est très certainement un figuré stéréotypé classique dans les productions de l'époque.



Antipodes of Londres

Représentation incomplète
des îles Sandwich



*Ice Taken for a land and called
Cape Circumcision January first*

1739

*Isles discovered
by Marion and
Grozet*

Kerguelen's Land

Document 138 - *Scientia Terrarum et Coelorum: or, the Heavens and Earth Astronomically and Geographically Delineated and Display'd. Containing the Most Curious & Useful Particulars in the Solar, Starry, & Mundane Systems, Faithfully Enumerated* par Samuel Dunn (c. 1780)
(Source : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/73330/scientia-terrarum-et-coelorum-or-the-heavens-and-earth-ast-dunn>)

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples pour la période. D'un point de vue cartographique, la navigation de James Cook semble mettre fin à la représentation du mythe austral dans les productions de cartes « scientifiques »²⁵⁵. Nous constatons cela avec les auteurs suivants : Jean-Baptiste Louis Clouet (1787), Charles-François Delmarche (1790), Jean-François de La Pérouse (1797)²⁵⁶.

Comment pouvons-nous conclure cette étude cartographique ? Que nous apprend-t-elle concernant l'histoire du mythe austral ? De notre point de vue, celle-ci nous apporte une information importante sur la place accordée à notre objet d'étude au XVIII^{ème} siècle. Globalement, la cartographie s'est détachée du mythe austral pendant la période. Par rapport aux diverses explorations et publications, celle-ci a su rester prudente : les explorations françaises ont été représentées de manière très minime. Elles étaient simplement signalées par un point sur la carte. Le voyage de James Cook est venu clarifier cette situation.

La relation entre les « géographes de plein de vent et les géographes de cabinet » était au centre des chapitres 12 et 13. La question australe a été portée pendant cette période par des théoriciens (navigateurs, savants, cartographes) croyant en cette terre. D'autres érudits auraient préféré la prudence. Ou ont-ils choisi l'expérience par rapport au cabinet ? Ou les deux ? Une information importante ressort néanmoins de ces différentes réflexions : la constitution d'un véritable hiatus entre deux géographies. La résolution du mythe austral illustre parfaitement cette division. D'un côté, nous avons étudié l'exemple d'Yves Joseph de Kerguelen qui s'est inscrit dans une tradition ancienne : la vision d'une supposée terre lui a fait penser l'existence du continent antipodal. De l'autre côté, plusieurs explorateurs ont questionné la validité accordée à certaines sources et méthodes. Ainsi, Louis-Antoine de Bougainville puis Jean-François de la Pérouse ont critiqué les pratiques peu rigoureuses des explorateurs et géographes en tout genre. Sans l'explicitier, James Cook a présenté une pensée similaire. Face à des observations peu concluantes, celui-ci préféra la prudence : le Continent Austral pouvait exister mais dans latitudes encore plus méridionales. En ce sens, les cartographes ont également fait preuve de retenue en préférant limiter les représentations antipodales. Ainsi, les productions de la seconde partie du XVIII^{ème} siècle (voire avant) ont simplement cartographié les terres aperçues ou découvertes sans aucune extrapolation.

255. Certaines productions circulent encore avec un Continent Austral représenté. Nous pensons ces cartes comme des copies des périodes précédentes sans réelle construction scientifique (exemple : mappemonde de Jan B. Elwe en 1792 - <https://www.raremaps.com/gallery/detail/62428/mappe-monde-ou-description-du-globe-terrestre-aquatiquemd-elwe> [consulté le 03/06/2021])

256. Dans l'ordre, voici les sources :

https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/view/search?sort=Pub_List_No_InitialSort%2CPub_Date&q=+Pub_List_No%3D%274757.000%27%22+LIMIT%3ARUMSEY%7E8%7E1&pgs=50&res=1 , <https://www.raremaps.com/gallery/detail/64889/mappe-monde-ou-description-du-globe-terrestre-avec-les-nouve-delamarche> <https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/detail/RUMSEY~8~1~20383~550001:Mappemonde-ou-carte-reduite-des-par> [consultés le 03/06/2021]

Cet ensemble nous laisse penser l'émergence, à cette période, d'une géographie moderne s'appuyant sur une construction rigoureuse. Les explorateurs allaient dorénavant tenir une place importante et le rôle des savants de cabinet allait être diminué. Nous allons le voir, un personnage illustre témoigne néanmoins des tentatives de conciliation entre géographie plein de vent et géographie de cabinet.

13.5) Alexandre de Humboldt : le savant explorateur

Nous venons de le voir, les explorations de James Cook ont mis fin à la quête du mythe austral. Dans l'histoire de la géographie, devons-nous interpréter cet épisode comme la simple résolution d'un mystère, sans aucune conséquence quelconque ? En d'autres termes, le constat de la non-existence du Continent Austral doit-il être pensé comme la conclusion d'une longue enquête débutée il y a plusieurs siècles ? Inversement, cette situation a-t-elle débouché sur autre chose ? De notre point de vue, la résolution de la quête australe n'est pas à penser comme une impasse. Au contraire, la confrontation des mythes avec les explorations européennes ont amené à une nouvelle façon de penser la pratique géographique. Notre sujet d'étude en est le parfait exemple. La relation extrêmement hiérarchisée entre les savants et les voyageurs devait évoluer. La résolution du mythe austral a démontré que celle-ci était arrivée à un point de rupture. Longtemps décrié, l'explorateur était maintenant autorisé à critiquer les travaux des érudits. Pour autant, une nouvelle relation échelonnée mais hiérarchiquement inversée n'était pas à l'ordre du jour. Dans ce contexte, un homme allait faire le lien entre ces deux branches : Alexandre de Humboldt (1769-1859). Personnage polyvalent, il peut être considéré comme un acteur majeur dans la fondation de la géographie comme science moderne (Boquet, 2018, p. 84). Son œuvre témoigne de la construction d'une approche scientifique où le praticien est à la fois savant et explorateur.

Le parcours scientifique d'Alexandre de Humboldt se structura autour de cette volonté de faire coexister ces deux visions. Dès son plus jeune âge, son instruction s'est caractérisée par une éducation assez ouverte. D'origine aristocratique, elle ne se limita pas à un simple préceptorat (Fumey, 2022, p. 16). Celle-ci a été ouverte et se composa de nombreuses rencontres avec des aristocrates, des savants, etc. (ibid.). Néanmoins, son précepteur semble avoir tenu un rôle particulier. Joachim-Henri Campe lui a fait découvrir les récits des explorateurs (Bougainville, Cook, Carteret, etc.) (ibid.). Ces premières découvertes avec les explorations allaient connaître un tournant décisif avec la rencontre d'un homme : Georg Foster (ibid.). Cet homme avait été dessinateur pendant la deuxième expédition de James Cook. Il emmena le jeune prussien à Londres. Ce voyage initiatique lui a permis de découvrir l'Angleterre libérale (ibid.). Ainsi, ces lectures et

cette première navigation ont marqué profondément le jeune homme. A 20 ans, c'était un esprit trempé qui souhaitait : « *Faire le premier pas à travers le monde, sans guide et en homme libre* » (cité par Gayet, 2006, p. 36).

La vie d'Alexandre de Humboldt s'organise autour de deux grandes expéditions dont une plus importante que l'autre. Intéressons-nous à celle-ci. Entre 1799-1804²⁵⁷, l'érudit est parti en Amérique. La genèse de ce voyage est demeurée complexe. A l'origine, le jeune homme avait été invité par Louis-Antoine de Bougainville afin de participer à une expédition au Pôle Sud. Par la suite, ce projet avait été repris par Nicolas Baudin (1753-1803). Le contexte géopolitique avait fait avorter cette expédition (Fumey, 2022, p. 24). Cette déconvenue ne découragea pas Alexandre de Humboldt. Au contraire, motivé par une amitié naissante avec Aimé Bonpland (1773-1858), il avait quitté l'Espagne à destination des côtes de l'Amérique du Sud. Pendant cinq années, ils ont voyagé au niveau de l'Orénoque, Cuba, les côtes Pacifique puis les États-Unis. Cette expédition scientifique a été résumée de la manière suivante par François-René de Chateaubriand : « *En Amérique, l'illustre Humboldt a tout peint et tout dit* » (Chateaubriand, 1836-1839, p. 39). En d'autres termes, cette expédition a été un grand succès sur le plan des connaissances scientifiques (géographie, botanique, etc.). Gilles Fumey présente ce voyage comme l'un des apports les plus importants concernant les expéditions scientifiques européennes (Fumey, 2022, p. 111).

Dans l'introduction au *Voyage aux régions équinoxiales*, récit de l'exploration américaine, le savant prussien va présenter sa méthode. Celle-ci va nous éclairer sur ses conceptions géographiques et scientifiques. Savant, il accorde néanmoins une place importante à l'idée de voyage. C'est une source de bonheur et de connaissance : « *J'ai trouvé dans ce voyage des jouissances qui m'ont dédommagé des privations attachées à une vie laborieuse et souvent agitée [une vie sédentaire?] [...] [Les] observations étaient [...] le but principal de mon voyage* » (Humboldt, 1814, p. 1.). Les objectifs étaient doubles : présenter les contrées explorées et récolter des informations scientifiques (Humboldt, 1814, p. 2). Dans ce contexte, les savants doivent tenir une place importante : « *Les expéditions maritimes, les voyages autour du monde ont justement illustré les noms [des savants] que les gouvernements ont appelé pour en partager les périls ; mais tout en donnant des notions exactes sur la configuration extérieure des terres* » (Humboldt, 1814, p. 5). Le savant doit participer aux explorations et accepter le danger. Néanmoins, son rôle est essentiel, il sera producteur de connaissance. Alexandre de Humboldt précise sa pensée. Le savant doit tenir un rôle actif dans le voyage car celui-ci se met alors dans une position favorable pour développer des connaissances. Il déplore le retrait parfois trop important de ces derniers : « *Je*

257. Mireille Gayet (Gayet, 2006) et Gilles Fumey (Fumey, 2022) proposent des comptes rendus détaillés de ce voyage.

regrettai que les voyageurs les plus instruits [...] eussent rarement réuni des connaissances assez variées pour profiter pleinement de tous les avantages qu'offrait leur position » (Humboldt, 1814, p. 4).

Au travers de ces lignes, l'homme nous présente une vision nouvelle de l'exploration. Le savant doit être un voyageur actif. En étant pleinement conscient de cela, il pourra alors mener des observations efficaces. Si nous poussons la réflexion, Alexandre de Humboldt considère qu'un bon savant doit être aussi un homme de terrain. En reconnaissant cela, il faut néanmoins accepter aussi la possibilité de l'échec : « *Une volonté forte et une persévérance active ne suffisent pas toujours pour surmonter les obstacles* » (Humboldt, 1814, p. 7). Quoi qu'il en soit, ce positionnement caractérise un changement radical par rapport aux siècles précédents. Pour Alexandre de Humboldt, la distinction entre savants de cabinet et explorateurs n'a plus de sens. C'est même un frein au développement de la connaissance.

Cette idée avait marqué Alexandre de Humboldt. Son dernier livre *Cosmos* (1845) allait témoigner de cette recherche d'unité. Cette fois-ci, elle avait dépassé le simple cadre méthodologique. Mireille Gayet s'interroge à juste titre sur la nature de ce livre. Est-ce un testament ? Une méditation ? Les deux ? (Gayet, 2006, p. 365). En effet, la connaissance du monde a été un moteur pour l'érudit prussien. Il a effectué de nombreuses découvertes et recensions. Cette situation demeure néanmoins insatisfaisante. Sa compréhension de son environnement reste imparfaite (ibid.). Limiter sa représentation du monde aux seuls faits physiques serait problématique. Cette vision serait trop aride. Alexandre de Humboldt propose une lecture plus complexe : « *Nous pensons que ce qui a été conquis par des moyens si divers [...] est le bien commun de l'humanité et ne doit pas plus aujourd'hui que chez les anciens être soustrait à la libre action de la pensée spéculative* » (cité par Gayet, 2006, p. 365). Comment définir cette pensée spéculative ? Une notion importante est ici introduite. La pensée du monde ne doit pas omettre une dimension immatérielle. Celle-ci peut prendre différentes formes (croyances, conceptions philosophiques, imaginaire, etc.). D'un point de vue géographique, Alexandre de Humboldt nous propose d'intégrer la Terre dans un système complexe où des faits physiques doivent être croisés avec des représentations conceptuelles. Ainsi, une meilleure compréhension du monde dans sa globalité sera possible.

Pour notre sujet d'étude, la pensée d'Alexandre de Humboldt témoigne des évolutions de la géographie. Tout d'abord, il a soutenu une nouvelle pratique de l'exploration où le savant tenait un rôle actif. Néanmoins, la finalité de ce système ne devait pas se résoudre à un simple recensement aride des connaissances. Au contraire, la pensée avait une place importante dans cette nouvelle construction. Un modèle scientifique avec un esprit philosophique devait guider les voyages

d'exploration. Ces nouvelles pratiques découlaient de la résolution de la quête du mythe austral. Cette histoire avait amené à une refondation de la méthode et de la conception de la géographie.

Chapitre 14 - Le Continent Austral : un objet littéraire (XVII^{ème} siècle -XVIII^{ème} siècle)

Nous ne pouvons pas terminer notre étude sans évoquer une dernière thématique : la place accordée au Continent Austral dans la littérature. Pour certains, celle-ci pourrait sortir des sentiers battus de la « géographie classique » et présenter un intérêt relativement faible pour la discipline. Nous nous inscrivons en opposition avec cette idée. Selon nous, la littérature²⁵⁸ tient en plusieurs points une place importante. En effet, par son étymologie, la discipline géographique donne un rôle clef à l'idée d'écriture. La géographie est l'écriture / description (graphie) de la terre (géo). Jacques Lévy incorpore ces éléments dans une définition plus générale : « *La géographie comme regard à la fois empirique et théorique, rationnel, éthique, esthétique sur l'ici et ailleurs* » (Jacques Lévy, 2019, p. 436). Ces regards et ces descriptions peuvent se matérialiser sous différentes formes. L'écriture garde néanmoins une place prépondérante. Eric Dardel a résumé cette idée de la manière suivante : « *La terre est une écriture à déchiffrer [...] La connaissance géographique a pour objet de mettre en clair ces signes [...] Le langage du géographe sans effort [peut devenir] celui du poète [...] L'écriture en devenant plus littéraire perd en fermeté, mais gagne en intensité expressive, par le frémissement d'existence que lui donne la dimension temporelle restaurée* » (Dardel, 1990, pp. 3-5). Ainsi, le déchiffrement de la terre passe aussi par un travail d'écriture afin de donner une description et un ressenti « le plus juste possible ». Inversement, Bruno Lecoquierre rappelle également la place importante de la géographie dans l'imaginaire des écrivains (Lecoquierre, 2008, p. 138). Julien Gracq, cité en introduction générale, en est le parfait exemple.

Notre étude s'est principalement portée sur les productions « scientifiques ». Si nous résumons à grands traits, ces dernières se donnaient pour objectif de décrire l'espace exploré ou supposé existant. Dans ce chapitre, nous souhaitons nous insérer dans une dynamique particulière : celle de la géographie littéraire. Celle-ci sortirait du cadre purement « scientifique ». Qu'entendons-nous derrière l'expression « géographie littéraire » ? Pour répondre à cette question, nous nous sommes appuyés sur les propos de Michel Collot (Collot, 2011). Selon lui, il faut la définir de la manière suivante : « *La géographie littéraire se fonde sur ce très général postulat : qu'il existe nécessairement des relations entre toute œuvre humaine et le milieu terrestre où elle se localise, et que même dans ses aspects les plus spirituels et les plus rares, l'activité des hommes ne peut pas ne pas exprimer des relations de cette nature* » (Collot, 2011, paragraphe 12). La relation est double.

258. Nous définissons ici la littérature comme l'ensemble des œuvres écrites auxquelles on reconnaît une finalité esthétique (définition Larousse :

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/litt%C3%A9rature/47503>) [consulté le 08/06/2021].

Une œuvre littéraire peut s'insérer dans un territoire mais celui-ci peut être transformé par l'œuvre (Collot, 2011, paragraphe 15). La dimension subjective tient ici un rôle majeur. Dans notre cas, nous souhaitons nous intéresser à la place de cette relation dans l'histoire du Continent Austral. Nous allons nous intéresser plus particulièrement à l'image de la terre méridionale dans la littérature. Celle-ci a-t-elle produit une représentation précise ? Et est-elle sortie de l'ébauche classique évoquée dans les parties précédentes ? Nous l'avons vu, la partie méridionale a été un objet littéraire pendant l'Antiquité et l'époque médiévale. Pour ce chapitre, nous nous sommes concentrés sur le XVII^{ème} siècle et le XVIII^{ème} siècle, notre sujet est devenu un *topos* pour un genre littéraire particulier : l'utopie. C'est la rédaction d'un projet inédit ou modèle idéal (voire révolutionnaire). Le contraire est une dystopie (Paquot, 2019, p. 1062). C'est un type littéraire très intéressant à étudier d'un point de vue géographique. Il ne faut pas s'en étonner. L'Utopie ou le « hors-lieu » ne fait pas toujours abstraction de l'espace et du territoire (Pitte, 2015, p. 3). De plus, ce n'est pas parce qu'une réalité demeure imaginaire que celle-ci n'est pas localisable (Fumey, 2015, p. 11). La réflexion de Maïté Clavel peut compléter ce propos : « *Tel est le paradoxe : des lieux inexistantes s'imposent à l'imagination puis s'inscrivent dans les souvenirs comme des paysages réellement visités et parcourus ou des tableaux longuement regardés [...] Les utopies ne se réduisent cependant pas à la description d'espaces. Elles racontent des sociétés, des sociétés imaginées, fictives, et idéales* » (Clavel, 1992, pp. 45-46). En d'autres termes, ces ouvrages nous proposent une description géographique et sociétale d'un espace imaginaire (ou supposé inconnu)²⁵⁹ : le Continent Austral. Pour ce chapitre, nous nous sommes principalement appuyés sur les travaux de David Fausset. En 1993, ce dernier a publié sa thèse dédiée aux utopies du Continent Austral : *Writing the new world – imaginary voyages and utopias of the Great Southern Land* (Fausset, 1993). Nous avons sélectionné plusieurs publications présentant un intérêt particulier afin de dresser un portrait de l'utopie australe. Compte tenu de la thématique abordée, ce dernier chapitre sera plus court par rapport aux précédents. Ici, nous ne ferons pas une analyse littéraire détaillée, nous présenterons plusieurs œuvres témoignant de la vitalité littéraire de notre objet d'étude.

259. Nous verrons néanmoins des auteurs cherchant à ancrer dans le réel leur production utopique.

14.1) *Mundus Alter et idem* (1605)²⁶⁰

Ce roman a été publié en 1605 par Joseph Hall (1574-1756). Évêque et moraliste anglais, il relate les aventures d'un érudit Mercurius Britannicus, un homme intelligent mais un peu benêt. Il aurait voyagé dans un continent inconnu. Cette terre est le continent méridional qui est divisé en plusieurs parties : *Crapulia*, *Yvronia*, *Viraginia*, *Moronia*, *Theevingen*. Ces régions portent une identité particulière. *Crapulia* est la terre des gloutons, *Yvronia* est la région des alcooliques, *Viraginia* celle des femmes, *Moronia* correspond à la région des idiots, et le district des voleurs est *Theevingen*. Dès maintenant, constatons la connotation négative donnée au Continent Austral. C'est une terre où se concentre divers défauts. L'association de la femme à ces imperfections nous laisse penser une représentation négative pour celle-ci.

Une vive discussion est à l'origine de ce voyage. Le héros polémique avec ses amis concernant le fait de quitter ou non sa terre natale. Selon l'érudit, il est important de rester sur ses terres. Drogius, son ami, le convint néanmoins de participer à un voyage vers le Continent Austral. L'existence de cette région a été vivement débattue. Un autre camarade s'étonne même de la représentation cartographique méridionale d'une terre encore inexplorée. Les trois comparses échangent sur la théorie australe en citant des idées très classiques (Antipodes, zone torride, etc.). Quoi qu'il en soit, le voyage est organisé mais seul Mercurius Britannicus arrive à bon port. Ce dernier va effectuer un périple très gradué : il commence par la terre des gloutons pour finir chez les criminels. Ce voyage s'accompagne de rencontres. Il découvre les habitants peuplant ces régions. Au début, l'auteur côtoie des êtres humains normaux puis des humanoïdes avec un physique « en dehors de la norme ». Comment pouvons-nous interpréter cela ? Souvenons-nous de la réflexion préliminaire du savant britannique. Pour lui, il était important de rester sur sa terre natale car nous pouvons en ces lieux construire une bonne morale. Si nous quittons nos régions d'origine, il y a alors un risque de décadence, et le voyage de Britannicus en est l'exemple parfait. Au travers de cette région, l'auteur de cette dystopie critique finalement les grandes explorations européennes : ne sont-elles pas source d'affaiblissement ?²⁶¹

Concluons notre propos avec une mappemonde insérée dans le roman (document 139). Dans le récit, cette dernière est présentée comme une production de Britannicus, que voyons-nous ? Nous retrouvons un tracé relativement classique concernant le Continent Austral. Cette dernière présente néanmoins une surface exceptionnelle ! Le Continent Austral est tout aussi vaste que le monde connu. Nous voyons aussi les différentes régions citées dans le roman.

260. Nous nous sommes appuyés pour la partie suivante sur : Fausset, 1993, pp. 44-51.

261. Citons une autre dystopie, contemporaine de l'œuvre de Joseph Hall, *l'Isle des Hermaphrodites* (1605) où l'auteur raconte le récit d'un navigateur sur une île lointaine (Amérique ?) avec une population hermaphrodite (Arthus, 1605).



Document 139 – Représentation de la terre méridionale dans *Mundus Alter et idem* par Joseph Hall (1605) (Source : Faussett, 1993, p.45)

14.2) Histoire du grand et admirable Royaume d'Antangil (1616)²⁶²

Poursuivons notre aventure littéraire avec une production publiée en 1616 et considérée comme « la première utopie française ». L'origine de cette ouvrage demeure mystérieuse: le libraire saumurois Thomas Portau a publié ce livre dont nous ne connaissons pas l'auteur. Seules ses initiales nous sont parvenues : I. D. Néanmoins, on peut avancer deux informations concernant l'origine de l'auteur, il serait protestant et posséderait une certaine culture géographique. Cette histoire relate les aventures de l'auteur dans l'océan Indien. L'ouvrage commence avec l'arrivée de ce dernier à Bandan (Java) en 1598. Dans un cadre cosmopolite, notre héros apprend les langues locales et rencontre un historien italien nommé Francisco Renuchio. Les deux hommes deviennent amis et l'Italien lui propose de rencontrer l'ambassadeur d'un royaume chrétien localisé au sud de Java. Très rapidement, il est invité à visiter cette terre.

Où est localisé ce royaume ? L'auteur nous donne une information très précise. Il se trouve au sud du royaume de Java et s'étend de 6 degrés au nord du tropique du Capricorne jusqu'à 50 degrés sud sous le tropique. Un golfe se situerait au nord de ce royaume. Dans cet ouvrage, une carte du royaume a été insérée (document 140), c'est une production fictive présentant une contrée dense entourée par une zone montagneuse et un océan s'enfonçant dans le royaume. Les numéros

262. Nous nous sommes appuyés pour la partie suivante sur : Fausset, 1993, pp. 61-68 et Leplatre, 2008, pp. 1-30.

correspondent aux villes du pays. Quoi qu'il en soit, ce document ne nous permet pas de localiser avec précision ce royaume, la description littéraire laisse cependant penser un rapprochement possible avec le Continent Austral. Il n'est pas interdit de voir aussi un lien avec les productions de « l'école de Dieppe ».



Document 140 - Carte du royaume d'Antangil (auteur anonyme – 1616)
(Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600025c.image>)

La suite de l'ouvrage porte sur la description du royaume. C'est un territoire merveilleux. Selon l'auteur, le climat (la localisation) et la faune sont exceptionnelles. Un disciple de saint Thomas, Byrachil, aurait ouvert le territoire au christianisme. L'arrivée de cette religion a transformé ce territoire en utopie : tout est parfait dans ce royaume et ce grâce à Dieu. L'auteur termine son récit par une prière. David Fausett pense cet ouvrage comme une utopie vantant le développement de l'état moderne avec une centralisation permettant un excellent fonctionnement.

14.3) *The Antipodes* (c. 1640)²⁶³

Dans cette courte sous-partie, nous allons nous intéresser à une présentation très particulière du mythe du Continent Austral. Vers 1640, le dramaturge anglais Richard Brome (1490-1652) a proposé une relecture inédite. Au premier abord, elle pourrait sortir du cadre purement géographique. *The Antipodes* n'est pas un récit de voyage. C'est avant tout l'histoire de Peregrine, un homme devenu dépressif suite à de longs périples. Inquiète, sa famille l'emmène à Londres afin d'espérer sa guérison. Peregrine n'est pas le seul malade. Plusieurs membres de la famille présentent des «affections» : Joyless est un jaloux maladif et Martha est dépressive car vierge. La famille consulte un médecin, le docteur Hughball, et il est accompagné d'un metteur en scène Letoy.

La famille de Peregrine avec le médecin vont imposer le traitement suivant : faire croire au jeune dépressif qu'il a quitté Londres pour arriver aux Antipodes. Dans ce jeu, nous retrouvons une vision classique de cette terre : tout est à l'opposé du monde connu. Les autres membres de la famille et la troupe de Letoy vont jouer les habitants de cette région. Dans cette mise en scène, Peregrine n'est pas un simple spectateur, il est acteur en devenant roi des Antipodes. Pour reprendre l'expression d'Athéna Efstathiou-Lavabre, tout le monde va se purger en jouant cette pièce. En faisant des scènes absurdes, les différents acteurs vont prendre conscience du ridicule de la situation et changer leur vision du monde. Le théâtre permet de soigner les maladies. Dans ce texte, le Continent Austral est une terre fictive pour un voyage immobile permettant de guérir les maux. Cet exemple nous montre comment le Continent Austral a pleinement intégré les différentes strates culturelles.

14.4) *The Isles of Pines* (1668)²⁶⁴

Le précédent exemple nous a permis de démontrer l'intégration du Continent Austral dans les sphères culturelles. Pour certains auteurs, celui-ci était devenu un objet littéraire pouvant être utilisé en dehors de sa thématique première : la géographie. La Terre Australe n'était pas nécessairement reconnue comme un topos classique. Néanmoins, il devenait un thème commun à une certaine partie de la littérature. En 1668, Henry Neville (1620-1694) a publié *The Isle of Pines, or, a late Discovery of a fourth Island near Terra Australis, Incognita, by Henry Cornelius Van Sloetten . . . licensed July 27. 16* (document 141). Dans le titre complet, nous retrouvons une

263. Nous nous sommes appuyés pour la partie suivante sur : Fausset, 1993, pp. 68-74 et Efstathiou-Lavabre, 2009, paragraphes 14-16.

264. Nous nous sommes appuyés pour la partie suivante sur : Fausset, 1993, pp. 81-90 et Lurbe, 1994, pp. 19-32.

indication concernant le Continent Austral. Celui-ci n'est pas le lieu de l'intrigue mais une référence géographique permettant de situer l'île où se déroule l'histoire. Ici, notre objet d'étude est devenu un lieu commun pouvant permettre de localiser des îles plus mystérieuses.

Intéressons-nous rapidement à ce récit. Quel en est le sujet? Ce dernier se divise en deux parties. La première partie évoque l'arrivée sur l'île de George Pline qui y fit naufrage en 1569. La seconde partie débute en 1667 avec le naufrage du navigateur hollandais Henry Cornelius Van Sloetten. Ce dernier va rencontrer la population de l'île : des indigènes qui parlent anglais ! Ce sont les descendants de George Pline qui avait instauré un système polygame avec plusieurs tribus. Il régnait tel un roi sur cette île. Plus globalement, cette publication demeure difficile à cerner. Son message reste complexe. Nous sommes certains d'une chose : Henry Neville était un fervent républicain. A-t-il profité de ce récit pour critiquer le système monarchique anglais ?

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage connut également une destinée particulière. Pour ses contemporains, il fut considéré comme un authentique récit de voyage ! Ce n'est que bien plus tard qu'il a été catalogué, à juste titre, comme une œuvre de fiction. Son récit et les références géographiques « concrètes » (exemple : le Continent Austral) ont probablement donné du crédit à cette publication. En outre, cette période a également été marquée par les nombreuses publications de récits de voyage. Ce cadre a pu également favoriser « la confusion »²⁶⁵.

The ISLE of
P I N E S,
O R,

A late Discovery of a fourth ISLAND in
Terra Australis, Incognita.

BEING

A True Relation of certain English persons,
Who in the dayes of Queen *Elizabeth*, making a
Voyage to the *East India*, were call away, and wrack-
ed upon the Island near to the Coast of *Terra Australis*
Incognita, and all drowned, except one Man and
four Women, whereof one was a *Negro*. And now
lately *Anno Dom. 1667*, a *Dutch Ship* driven by foul
weather there, by chance have found their Posterity
(speaking good *English*) to amount to ten or twelve
thousand persons, as they suppose. The whole Relation
follows, written, and left by the Man himself a
little before his death, and declared to the *Dutch* by
his Grandchild.

Licensed June 27. 1668.

LONDON,
Printed by S. G. for Allen Banks and Charles Harper
at the Flower-Deuise near Cripplegate Church,
1668.

Document 141 – Couverture de l'édition originale évoquant le lien avec la *Terra Australis Incognita* (1668) (Source : <https://www.gutenberg.org/files/21410/21410-h/21410-h.htm>)

265. Sur ce point : consulter le chapitre 7 de la publication de David Fausset (Fausset, 1993, pp. 98-112).

14.5) *La Terre Australe connue* (1676)²⁶⁶

En 1676, Gabriel de Foigny publia *La Terre Australe Connue : C'est-à-dire, la description de ce pays inconnu jusqu'ici et de ses mœurs & de ses coutûmes par Mr Sadeur, Avec les aventures qui le conduisirent en ce Continent, & les particularitez du sejour qu'il y fit durant trente-cinq ans & plus, & son retour*. Cet ancien moine a choisi le Continent Austral comme lieu pour son utopie. Dans ce roman, cette terre s'inscrit dans une construction géographique classique : une région découverte récemment qui était jusqu'alors inconnue. Cette description n'est pas sans rappeler les différentes représentations contemporaines existantes et les appellations cartographiques choisies.

Ce texte évoque l'histoire d'un homme : Nicolas Sadeur. La vie de ce personnage se caractérise par plusieurs éléments très particuliers. Il est né avec les deux sexes et il vit le jour en mer. Cette dernière information demeure importante. Il porterait une « malédiction ». Il serait responsable du naufrage du bateau de ses parents et donc de leur mort. Jean-Michel Racault le considère comme le représentant de la condition humaine : l'Homme avec tous ses pêchés. Son parcours l'a emmené sur les terres du Continent Austral. Première caractéristique de la population australe: ils sont hermaphrodites. Néanmoins, signalons une grande différence entre les habitants du Continent Austral et les « autres hermaphrodites ». Les Australiens²⁶⁷ peuvent s'autoreproduire. Ainsi, ils ne sont pas soumis à la luxure. Ce sont des êtres libérés des pêchés. Cette caractéristique demeure très importante. Elle permet le bon fonctionnement de la société australienne.

La société semble être figée. Cette dernière s'organise de la même manière depuis toujours. C'est une société que l'on pourrait qualifier d'anarchique dans le sens où il n'y a pas de système administratif et politique. Le héros découvre une société marquée par une parfaite égalité. L'auteur a voulu ancrer dans la réalité cette description utopique. En effet, dans la notice aux lecteurs, il signale le rôle clef du voyage de Queiros. Ce dernier a découvert la Terre Australe, lieu de l'utopie de Foigny.

Néanmoins, cette description n'est pas sans défaut. Plusieurs éléments nous obligent à relativiser sa classification utopique. Ainsi, dans une forme d'orgueil, les Australiens préfèrent le suicide à la vieillesse. En outre, ce sont également des guerriers terribles, ils peuvent faire preuve d'une violence inouïe avec les populations voisines. Plusieurs fois, l'expression boucherie a été employée. Ce texte nous présente donc une situation paradoxale où le discours utopique côtoie le récit dystopique.

266. Nous nous sommes appuyés pour la partie suivante sur : Fausset, 1993, pp. 130-144 et Racault, 2016, pp. 215-232.

267. Appellation employée par Gabriel de Foigny.

14.6) *L'Histoire des Sevarambes* (1675-1679)²⁶⁸

Contemporain de l'œuvre de Gabriel de Foigny, le Continent Austral est également au centre de *L'Histoire des Sevarambes*. Denis Vairasse (c. 1630-1696) est l'auteur de cette publication. Ce juriste français avait migré en Angleterre suite aux conflits entre les protestants et les catholiques. L'huguenot se sentait davantage protégé au Royaume-Uni. Cet ouvrage a pour titre complet : « *L'Histoire des Sevarambes, peuples qui habitent une partie du troisième continent appelé la Terre Australe* ». Le récit est ici ancré géographiquement. Le continent méridional est présenté comme la troisième partie du monde et c'est une région habitée. Tout le long du récit, Denis Vairasse a cherché à crédibiliser son texte et sa localisation géographique. Le continent est localisé vers les latitudes 40-42 degrés sud. Nous retrouvons également plusieurs références à des explorations hollandaises contemporaines : la navigation du Vlamingh et les descriptions de Tasman. En outre, le personnage principal a embarqué sur un navire de la V.O.C. Dans ce texte, l'auteur donne un cadre concret où le Continent Austral est pensé comme une région existante. Comme certains exemples cités précédemment, on cherche à dépasser le mythe.

Quelle est l'histoire des Sevarambes ? Le capitaine Siden est un grand voyageur. Il a déjà longuement parcouru l'Europe. Il décide de se rendre aux Indes orientales. Pendant le trajet, son bateau échoue sur une côte inconnue : le Continent Austral. La première partie du roman est dédiée à la survie de l'équipage. Cette région semble déserte. Les survivants décident de garder le fonctionnement militaire qu'il prônait sur le navire : Siden est choisi comme chef. L'exploration de l'île va permettre la découverte d'une population : les Sevarambes. Ils vivent dans une organisation parfaite. La terre est fertile et la ville est la plus belle du monde. Sur tous les points, ce peuple dépasse les Européens. Son organisation politique semble également idéale : le peuple nomme par acclamation le roi qui serait élu aussi par Dieu. La monarchie permet l'alliance de la démocratie et de la théocratie. Ce choix garantit ainsi un fonctionnement maximal²⁶⁹. Le capitaine Siden est admiratif de cette société. Il y restera plusieurs années avant de mourir sur le chemin du retour. Un marin aurait rapporté ce récit.

Ce roman doit se comprendre comme une invitation au voyage et à la connaissance. En effet, voyager permet de s'ouvrir aux savoirs et la lecture d'un roman est également une autre manière d'apprendre. En lisant, nous voyageons et nous apprenons aussi. Ainsi, les lecteurs ont découvert une utopie et le Continent Austral. Angélique Pérès inscrit ce texte dans la lignée des réflexions platoniciennes où le dialogue est source de connaissances.

268. Nous nous sommes appuyés pour la partie suivante sur : Fausset, 1993, pp. 113-130 et Pérès, 2015, pp. 83-93.

269. Ceci n'exclut pas l'existence d'autres populations plus dysfonctionnelles sur le continent.

14.7) *The Mighty Kingdom of Krinke Kesmes* (1708)²⁷⁰

Dans les sous-parties précédentes, nous avons constaté pendant le XVII^{ème} siècle l'émergence d'une littérature utopique où le Continent Austral était cité. A partir de 1640, celui-ci devient même le centre géographique de trois grands récits, le continent méridional est-il alors un objet à la mode dans une certaine littérature ? Probablement. Quoi qu'il en soit, nous constatons une certaine vitalité du mythe en dehors de la sphère géographique. Nous voyons un transfert de savoir entre les érudits et les écrivains. Nous l'avons vu aussi dans les chapitres précédents : le XVII^{ème} siècle est un siècle où le mythe austral a été régulièrement questionné. Les « nouvelles connaissances » géographiques et les récits d'exploration étaient à la mode.

Concluons cette étude avec le XVIII^{ème} siècle. Pour notre objet d'étude, c'est un siècle riche ! Les différents tenants de la théorie australe s'y ont affronté. Le début de ce siècle est marqué par la publication d'une nouvelle utopie *The Mighty Kingdom of Krinke Kesmes* (1708) par Hendrik Smeeks (mort en 1721). Ce texte relate les aventures d'un entrepreneur hollandais nommé Juan de Posos. En 1702, il quitte le Panama pour tenter sa chance aux Philippines. Pendant le trajet, son bateau a dérivé puis s'est échoué vers une terre inconnue : le Continent Austral. Très rapidement, il a été capturé par des guerriers d'une société avancée : le royaume de Krinke Kesmes. Ils sont dirigés par un premier ministre et gouvernés par cinq lois. Deux tiennent une place importante : la loi économique et la loi religieuse. L'entrepreneur est resté plusieurs années et rentrera riche en Europe.

En plusieurs points, ce roman témoigne des sujets importants pour une partie de la population hollandaise. Ainsi, le Continent Austral a été le témoin de plusieurs conflits religieux. A l'origine, un culte prédominé : le culte du soleil. Celui-ci a connu plusieurs transformations aux contacts d'autres religions (christianisme, islam, judaïsme). La situation a dégénéré en guerre des religions entraînant l'expulsion de ces cultes extérieurs (sauf la religion réformée des Hollandais). En ce sens, la société du royaume de Krinke Kesmes se veut être marquée par le droit au rationalisme et au scepticisme envers les croyances.

Cette utopie australe n'est pas exempte de critique. En effet, Juan de Posos fut étonné de découvrir une coutume martiale typique du royaume : l'inspection. Avant le mariage, les futurs époux ont le droit (l'obligation?) de se voir nus afin de s'inspecter mutuellement. L'auteur compare cette pratique aux ventes dans les foires à bestiaux. Ce droit de regard peut se poursuivre jusqu'à la nuit de noces avec des personnes extérieures. Ces deux cas posent ici la question de l'équilibre entre la vie privée et la vie publique dans une utopie. Dans ce cadre, la vie privée n'est-elle pas automatiquement effacée ?

270. Nous nous sommes appuyés pour la partie suivante sur : Fausset, 1993, pp. 145-158.

14.8) Synthèse : l'utopie australe aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles

Que pouvons-nous conclure concernant l'étude de l'utopie australe ? A la lecture de ces différents ouvrages, plusieurs éléments peuvent être dégagés afin de caractériser notre objet littéraire. Pour la construction de cette sous-partie, nous nous sommes appuyés sur les propos de François Moureau, professeur de littérature français qui a étudié l'utopie australe²⁷¹. Pour ce dernier, la littérature de voyage et l'utopie sont les types parfaits afin de porter une idéologie dissidente. En effet, un voyageur va parcourir et découvrir la terre. Un certain crédit lui est souvent accordé (au moins au niveau littéraire). Il devient donc difficile de nier ses propos. La censure s'applique plus difficilement à ce type de production. Une utopie relatant un voyage est donc un ouvrage « parfait » pour critiquer un système. En outre, le lecteur découvre et parcourt aussi la Terre grâce à sa lecture.

Nous l'avons également vu dans ce chapitre, les auteurs ont cherché à accorder un crédit à leur production. Deux techniques ont souvent été utilisées. L'auteur et le narrateur sont rarement les voyageurs. Ils ont très souvent récupéré le récit d'une tierce personne et ils ont décidé de faire publier cette histoire. Ce premier cadre donnerait une légitimité au texte. De plus, l'utopie est censée être un « hors-lieu », elle est inconnue mais on doit pouvoir la localiser (seconde technique pour légitimer). Aux XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles, les Européens ont mené une exploration active du monde. Seules certaines zones demeurent encore méconnues. Le Continent Austral en fait partie. Ainsi, par son statut ambivalent (région supposée existante mais inconnue), cette terre va devenir le réceptacle de plusieurs utopies. Son identité est également un atout pour l'écrivain souhaitant rédiger une utopie. La Terre Australe a souvent été pensée comme un antipode : une région à l'envers. Ce continent est donc parfait pour proposer une vision opposée à celle de la société européenne. Ces différents éléments seraient, selon François Moureau, les arguments justifiant le choix du Continent Austral comme premier lieu d'utopie en France pour la période étudiée. Enfin, si nous devons dresser un portrait-robot type des auteurs d'utopie australe : ce serait un homme protestant ou au moins critique à l'égard du catholicisme qui serait attaché à l'idée de liberté.

Pour synthèse, nous proposons maintenant trois tableaux résumant les informations concernant le Continent Austral dans les ouvrages cités dans ce chapitre.

271. Retrouvons ici l'enregistrement et le texte d'un colloque en 2007 ayant pour objet l'utopie australe : <https://crlv.org/conference/conclusion-du-s%C3%A9minaire-autour-de-quelques-utopies-australes> [consulté le 30/06/2021]

	<i>Mundus Alter et idem</i> (1605)	<i>Histoire du grand et admirable Royaume d'Antangil</i> (1616)	<i>The Antipodes</i> (1640)
Localisation(s)	Continent Austral	Royaume au sud de Java	Londres
Caractéristiques	Représentation négative. Tous les pêchés se concentrent dans cette terre.	Représentation positive. Terre devenue une utopie avec sa conversation au christianisme	Les Antipodes sont une terre imaginaire permettant de soigner les maux.

	<i>The Isles of Pines</i> (1668)	<i>La Terre Australe connue</i> (1676)	<i>L'Histoire des Sevarambes</i> (1674-1679)
Localisation(s)	Une île proche du Continent Austral	Continent Austral	Continent Austral
Caractéristiques	Représentation complexe de la création société tribale ayant pour point commun : un naufragé européen	Représentation positive d'une société libérée des pêchés	Représentation positive avec une société démocratique où le roi est choisi par Dieu et le peuple

	<i>The Mighty Kingdom of Krinke Kesmes</i> (1708)
Localisation(s)	Terre inconnue méridionale
Caractéristiques	Représentation d'une société avancée gouvernée par cinq lois où l'économie et la religion tiennent une place importante

Tableau 4 – Tableau synthétique : le Continent Austral, un objet littéraire

Comme nous l'avons écrit, les auteurs d'utopie avaient un message à porter. François Moreau inscrit plus largement ces textes dans un cadre particulier : la « crise de la conscience européenne ». Cette thèse forgée par Paul Hazard (1878-1944) étudie l'évolution de la mentalité des populations européennes vers la fin du XVII^{ème} siècle et le début du XVIII^{ème} siècle. Selon lui, cette période marque un transfert important dans la construction des sociétés européennes. Avant cette date, l'autorité et l'ordre étaient appréciés par les populations occidentales. Après cette date, ces

deux concepts étaient détestés par les Hommes (Hazard, 1935). Ces changements de mentalité et les explorations auraient nourri les utopies australes.

Combien de temps encore l'utopie méridionale est-elle restée à la mode ? Le chapitre précédent était centré sur le XVIII^{ème} siècle. Différents courants se sont affrontés. La navigation de James Cook aboutit à la remise en cause du mythe austral. Malgré les diverses controverses, plusieurs utopies méridionales ont été publiées pendant cette période. Nous pouvons citer : *Voyages et aventures de Jacques Massé* de Simon Tyssot de Patot (1710-1714) ou encore *Relation du royaume des Féliciens* du marquis de Lassay (1727). Ces ouvrages présentent une construction similaire aux productions déjà étudiées.

En guise de conclusion, citons un dernier exemple, celui-ci résumerait parfaitement nos divers propos. En 1781, Restif de la Bretonne publia *La Découverte australe par un homme volant, ou Le Dédale français, nouvelle très philosophique, suivie de la Lettre d'un singe*. Cet ouvrage évoque la conquête du Continent Austral par des Français recherchant une terre riche. Ce livre se veut être une critique de la colonisation européenne. L'auteur prône une relation à même niveau entre les populations : nous pouvons nous améliorer au contact des autres. Cette publication se retrouve parfaitement dans la thèse de Paul Hazard. Publié en 1781, plusieurs années après le voyage de James Cook, ce livre nous montre également que le continent était devenu plus qu'un simple objet géographique. Même si son existence avait demeuré douteuse, les écrivains s'étaient saisis de cette thématique.

Conclusion – Partie 5

La résolution de la quête méridionale s'inscrit dans une situation antinomique où les partisans et les détracteurs du mythe austral se sont opposés. Au XVIII^{ème} siècle, la multiplication des navigations européennes dans l'hémisphère sud allait faire du Continent Austral une terre de controverse. Nous l'avons démontré, l'histoire antipodale s'est fortement cristallisée entre ses partisans et ses détracteurs. En s'appuyant sur des découvertes supposées (capitaine Bouvet de Lozier), des savants de cabinet ont ardemment défendu l'existence de la Terre Australe (chapitres 12-13). Pour autant, une meilleure connaissance de ces zones géographiques allait repousser le mythe austral dans des latitudes extrêmes (chapitre 13). Le crédit accordé aux navigations de Bougainville, Cook, et de la Pérouse ont témoigné des évolutions de la pensée géographique. Les explorateurs étaient devenus des « géographes ».

Ainsi, l'exemple d'Alexandre de Humboldt témoigne de la complexité de cet héritage. Malgré les tensions existantes entre explorateurs et savants, le père de la géographie moderne a réussi à concilier ces deux facettes. En outre, la résolution de la quête du mythe austral ne devait pas pour autant rejeter les représentations irrationnelles.

La croyance en un mythe géographique pouvait tenir un rôle important dans nos diverses constructions (chapitre 14). En effet, le Continent Austral était redevenu un objet littéraire. Nous l'avons écrit, les Anciens (cf partie 1) avait utilisé la terre méridionale comme lieu d'expression philosophique, politique, etc. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, nous retrouvons un emploi similaire, la Terre Australe était un support pour les critiques envers les sociétés européennes. Les représentations occidentales étaient projetés sur ces lointaines terres. Ces auteurs avaient-ils conscience de la non-existence du Continent Austral ? Nous ne le savons pas. Quoi qu'il en soit, cet espace mythique était devenu l'extension du monde occidental.

Conclusion générale

La pensée géographique relève d'une construction complexe. Imaginer la place de l'Homme sur Terre ne peut se résumer à un simple relevé topographique où sa retranscription nous permettrait de comprendre le positionnement et la répartition des sociétés humaines. La géographie ne doit pas non plus se limiter à l'étude d'un espace et de son organisation. Cela serait oublier un élément important : la capacité de l'Homme à se projeter sur des espaces inconnus. De tout temps, les sociétés se sont questionnées sur l'ailleurs²⁷², cette interrogation pouvait s'inscrire dans des contextes différents (politiques, religieux, scientifiques, etc.). Des projections ont découlé de ces questionnements. Elles étaient également de nature variée.

L'histoire du mythe austral s'inscrit pleinement dans cette réflexion. Nous pensons l'avoir démontré : la compréhension du continent méridional est complexe. Nous avons déjà évoqué en introduction la difficulté à définir ce mythe. Les appellations multiples démontrent la richesse de ce phénomène. Elles symbolisent aussi la volonté de s'appropriier un espace sans le dénaturer²⁷³. Sa construction multiséculaire témoigne de la lente émergence d'un concept polysémique. Les sources et les représentations sont nombreuses. Néanmoins, un dénominateur commun existe : la présence d'une terre dans les latitudes méridionales. Cette histoire s'appuie sur l'existence de récits variés²⁷⁴ témoignant aussi de la construction d'une vision occidentale du monde où différents facteurs sont venus construire des représentations. Cinq catégories peuvent être considérées comme facteurs²⁷⁵ :

1) Les divers questionnements concernant la représentation du monde. Depuis l'Antiquité, les savants se sont interrogés sur cette thématique. Tout au long de notre étude, nous avons analysé les parcours d'érudits cherchant à comprendre le monde dans lequel ils vivaient.

2) Des questions métaphysiques : décrire et connaître le monde dans lequel nous vivons peut être vertigineux ! En ce sens, plusieurs théologiens / philosophes (ou assimilés à ...) ont cherché à analyser et comprendre ces espaces lointains. Une quête spirituelle où la recherche d'un refuge a pu parfois guider certaines réflexions.

272. Edith Fagnoni développe ce point en lien notamment avec la question touristique (Fagnoni, 2010).

273. Hélène Blais développe cette idée dans son étude des récits européens de circumnavigation dans l'océan Pacifique (Blais, 2001, p. 91).

274. Récits d'exploration, récits théoriques, etc.

275. Ces derniers peuvent également s'entremêler.

3) Des facteurs politiques et économiques : la question du mythe austral a été à l'origine de plusieurs explorations à visée expansionniste. Des puissances européennes se sont ainsi saisies de ce mythe afin d'organiser la colonisation et l'exploitation de régions lointaines.

4) Des défis personnels : les croyances de certains hommes ont également été à l'origine du mythe. Contre vents et marées, des individus ont dédié leur vie à la recherche de ce continent. Ces engagements, parfois extrêmes, ont aussi contribué à la construction des visions du monde.

5) La construction d'une discipline : les différents facteurs cités ont contribué (souvent indirectement) à la constitution d'une « géographie moderne ». Les pratiques anciennes ont été alors régulièrement questionnées. De ces réponses est née une réflexion concernant la nature même de la géographie.

Ces différents points ne répondent pas à notre problématique. Ils posent néanmoins les jalons d'une première réflexion dans la compréhension du mythe austral. Certains éléments avaient déjà été soulevés par des chercheurs. L'état de l'art a démontré l'existence de nombreuses publications diverses et variées. Certaines pouvaient se répondre et présenter des croisements volontaires. Beaucoup était des publications parallèles sans nécessaire mise en relation. En ce sens, un élément positif de cette recherche a été de faire le lien et le liant entre les différents travaux. La thèse d'Armand Rainaud a été la dernière publication conséquente en langue française concernant ce sujet. Pour rappel, celle-ci remonte au XIX^{ème} siècle. On peut également la considérer comme l'unique synthèse sur le continent méridional. Les autres grandes publications ne traitent pas, en totalité, la question.

Au-delà de la simple recension historique, nous avons su tracer l'évolution du mythique Continent Austral. Plusieurs débats se sont ouverts à nous. Ces derniers étaient parfois pleins de paradoxes. La fabrique du continent antipodal nous amenait à nous interroger sur la construction de la géographie. Le Larousse définit la fabrication comme « *l'élaboration d'une chose à partir de matières premières*²⁷⁶ ». Le continent méridional peut être considéré comme une fabrication. Ce concept a été élaboré notamment en s'appuyant sur des explorations que l'on pourrait comparer à des matières premières. Les navigateurs européens découvraient des terres qui leurs étaient inconnues. L'accumulation de ces matières a amené à la création du Continent Austral. La

276. Définition consultée ici : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/fabriquer/32550> [en ligne] (consulté le 14/12/2022).

construction est « *l'agencement de différents éléments* »²⁷⁷. En ce sens, la terre méridionale a été un des éléments permettant la construction de la géographie. Ce cheminement nous oblige maintenant à répondre à notre problématique et aux différentes hypothèses.

1 - L'imaginaire, la réalité et la construction de la géographie

Pour rappel, la problématique de ce travail était : « *Entre imaginaire et réalité, comment le mythique Continent Austral, agent de la construction de la géographie, fut-il un moteur pour l'exploration de la Terre et l'élargissement du monde connu à l'échelle du globe* ». Le postulat suivant avait été retenu : l'imaginaire et la réalité sont liés. La recherche d'un lieu mythique avait poussé les explorations européennes dans les latitudes méridionales. Le mythe du Continent Austral a donc été un moteur et un acteur de la construction de la géographie moderne.

Ce travail a-t-il permis d'affirmer ce postulat ? Dans le chapitre 13, Jean-François de la Pérouse avait été cité : « *Le capitaine Bouvet avait cru apercevoir, le 1er janvier 1739, une terre par les 54 degrés sud : il paraît aujourd'hui probable que ce n'était qu'un banc de glace; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systèmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continents et des îles avaient conclu que le prétendu cap de la Circoncision était la pointe septentrionale des Terres Australes, dont l'existence leur paraissait démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe* » (Minguet, 2001, p. 24). Dans cette assertion, l'explorateur français porte un regard très critique sur les savants de cabinet qui auraient entretenu des représentations fausses. Plus largement, il met en avant l'importance de l'exploration comme moteur des découvertes. Seule cette pratique permettrait des découvertes et donc des progrès géographiques. Dans ce cadre de pensée, le mythe méridional est vu comme un frein au développement de la connaissance. On pourrait insérer Jean-François de la Pérouse dans un système où l'empirisme tiendrait une place importante. Dans celui-ci, il y aurait une vérité : celle de l'explorateur (même si celui-ci peut se tromper ou être trompé).

Nous nous inscrivons en opposition à cette idée. De notre point de vue, la Terre Australe est un élément permettant une meilleure représentation européenne du monde. Certes, le mythe géographique peut différer de la réalité mais il n'en reste pas moins un élément constituant une des réalités possibles. Le mythe (même fantasmé) est un élément important au même titre que la matérialité géographique dans la construction d'une vision. Yi-Fu Tuan a étudié ces différents mythes (Tuan, 2001, pp. 85-100). Ces derniers s'appuient sur une absence précise de connaissances

277. Définition consultée ici : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/construction/18504> [en ligne] (consulté le 12/12/2022).

concernant un espace (Tuan, 2001, p. 85). Pour autant, il ne faut pas les résumer à cette simple identité. A savoir, un mystère qui doit être résolu par un explorateur qui aura succédé à des confrères malchanceux. Le mythe géographique s'insère dans un système complexe de croyances (Tuan, 2001, p. 86). C'est le cas pour le Continent Austral. Il n'existe pas mais il a structuré une pensée géographique occidentale. Nous l'avons vu, ce sont des croyances diverses et variées : maintien en équilibre de la terre, contrées malsaines car loin de Dieu, terre riche, terre d'immigration, etc. Ce sont bien-sûr des représentations discutables mais elles s'appuient sur un mythe géographique qui se fonde sur notre imagination (*ibid.*). Ces espaces mythiques sont une extension de notre monde connu (Tuan, 2001, pp. 86-87).²⁷⁸ Ils sont le plus souvent construits, en opposition à nos expériences. Prenons un exemple pour le Continent Austral. Au Moyen Age, Jérusalem était représentée au centre des cartes européennes. Il y avait la volonté de montrer la primauté du christianisme sur les constructions mentales de l'époque. Les espaces les plus éloignés étaient les terres antipodales. Ainsi, dans cette représentation, les zones méridionales étaient pensées comme des espaces chaotiques et peuplés de monstres. Enfin, les mythes géographiques se sont nourris des expériences directes des hommes (*ibid.*). La vision d'une zone inconnue offrait la possibilité de projeter des représentations sur des espaces nouveaux. Magellan ne s'est-il pas posé la question de savoir ce qu'il y avait derrière les « montagnes » qu'il découvrait ? Certains érudits n'ont-ils pas pensé l'existence d'une terre vaste au-delà du détroit ? Oui, ces diverses représentations et ce mythe n'ont pas constitué une réalité géographique véridique mais cela témoigne des conceptions des époques révolues. Celles-ci ont guidé la vie des hommes et leur relation à certains espaces. Le mythe du Continent Austral tient donc une place importante dans la relation de l'Homme à la Terre.

2 - Redéfinir notre conception de la géographie

Cette réflexion nous oblige à redéfinir notre conception de la géographie. En acceptant l'idée du mythe géographique, il faut reconnaître la pluralité des représentations. Nous venons de l'écrire, le mythe se constitue notamment par les expériences des hommes. Celles-ci sont uniques même si nous pouvons retrouver, bien-sûr, des similitudes. Dans ce cadre là, la véracité géographique doit être reconnue comme fragile et les «visions erronées» peuvent être pensées comme des sources. Pour le Continent Austral, ses fondations s'appuient sur des représentations discutables : des hommes ont aperçu ou exploré des zones inconnues et ils ont conclu à l'existence d'une vaste terre méridionale dotée de caractéristiques variées. Ces espaces étaient le plus souvent

278. L'inconnu encadre l'expérience du monde connu... (Surun, 2002, p. 1).

des îles ou des glaciers. La croyance en un mythe austral amène à une organisation des espaces inconnus et connus. Pendant l'Antiquité, la structure de la Terre était régie par l'existence de ce continent puis il structura une pensée religieuse occidentale (époque médiévale). Enfin, il participa à l'organisation d'une expansion économique et politique. La résolution du mythe austral amena aussi à une meilleure connaissance des latitudes méridionales.

Ceci nous amène également à nous questionner sur la place de l'imaginaire dans la connaissance géographique. Nous venons de l'écrire, ce savoir est protéiforme et ne peut se résumer à une seule vision. Le mythe du Continent Austral a produit des représentations. Ces dernières ont contribué à la constitution d'une connaissance spécifique du monde. Augustin Berque a parfaitement démontré le lien entre mythe, imaginaire, et « réalité » (Berque, 2016, pp. 41-42). Selon lui, le mythe ne peut pas être cantonné à un univers parallèle. Cet auteur le compare à un itinéraire poétique existant dans la topographie (ibid.). C'est une poésie en évolution permanente. Tout le monde a la possibilité de la faire évoluer. Les croyances des uns et des autres contribuent à cette (re)structuration. Dans ce cadre, quelle serait la place accordée à l'imaginaire ? Dans la réalisation de ces schémas, l'imaginaire « *joue alors pleinement son rôle, celui de motiver les constructions de notre esprit et de nourrir notre volonté [...] elle les anime et les structure aussi en leur donnant un monde* » (Berque, 2016, p. 350). Cette citation résume parfaitement la place de l'imaginaire dans la géographie. Trois points se dégagent : c'est une fondation, un moteur, et un cadre. L'exemple du Continent Austral nous permet de mieux comprendre cette réflexion. L'imagination des cartographes, explorateurs, érudits a construit le mythe méridional. Ils se sont appuyés sur des éléments concrets pour supposer l'existence d'une Terre Australe. En s'appuyant sur certains faits, ils ont extrapolé une situation créant ainsi un mythe. Cette croyance, en partie imaginée, a nourri des projets et des réflexions. Il y avait l'espoir de découvrir un continent nouveau. Enfin, l'imaginaire a aussi structuré le mythe méridional. Bien sûr, les explorations et les découvertes ont contribué à la vivacité du concept austral, néanmoins l'imagination donna un cadre à celui-ci : une faune, une culture, un climat, etc. Attention, cette structuration n'est pas totalement limitative ! En son sein, les contributions des uns et des autres amènent à une pluralité des représentations. Nous pouvons bien sûr faire un lien entre l'évolution des connaissances et la place donnée à l'imaginaire dans la pensée géographique. Si un espace était parfaitement connu, notre imagination serait moindre. Ceci est tout à fait discutable. Nos représentations, même modernes, restent des mots et des images (Tiberghien, 2007, p. 22). De plus, l'imaginaire demeure également une étape nécessaire dans la construction d'une pensée géographique : nous imaginons toujours un espace avant de le connaître (Tiberghien, 2007, p. 21). C'est un mécanisme relativement classique. L'imagination peut s'insérer dans une dimension profane ou sacrée. Gilles Tiberghien insère le

Continent Austral dans la catégorie profane (Tiberghien, 2007, p. 52). Nous relativisons ce choix. Oui, la terre méridionale relève avant tout d'un mythe géographique mais nous ne pouvons pas ignorer la part sacrée de celui-ci. En plusieurs points, le Continent Austral présente une dimension spirituelle avec des références au christianisme. Ainsi, il serait difficile d'ignorer la place de l'imaginaire dans la pensée géographique même si la résolution de la quête australe s'est conclue par l'absence de continent. James Cook a appelé d'ailleurs à la prudence concernant l'existence d'une terre méridionale. Il serait néanmoins fallacieux de résumer cette réflexion à une dénonciation des « erreurs scientifiques » passées.

En effet, il existe des morphologies et des reliefs qui pourraient être considérés comme relevant d'une certaine « réalité physique ». Toutes visions qui outrepasseraient « cette réalité » seraient fausses. Cependant, si nous nous arrêtons à cette simple situation, notre compréhension des représentations géographiques serait problématique. Tout d'abord, comme le rappelle Eric Dardel, l'Homme et la Terre sont intrinsèquement connectés (Dardel, 1990, p. 8). Quel est l'intérêt géographique d'un relief si nous n'incluons pas le regard de l'Homme dans cet ensemble ? Certes, il existe différents types de vision (l'explorateur, l'érudit, etc.) mais elles constituent des étapes nécessaires à la construction d'un savoir géographique (Dardel, 1990, p. 9). Dans ce cadre, la croyance dans le mythe austral se retrouve dans une situation paradoxale. Les explorateurs et les savants vont alimenter son histoire. Le mythe méridional a vécu grâce aux controverses. Le Larousse définit le mot *controversé* comme étant une « *discussion suivie sur une question, motivée par des opinions ou des interprétations divergentes*²⁷⁹ ». Les opinions divergentes ont construit le mythe. Ces opinions n'étaient pas toujours fondamentalement opposées. Elles pouvaient également présenter une vision similaire mais avec une construction différente. Ainsi, dès l'Antiquité et jusqu'à l'époque moderne, l'histoire du Continent Austral s'est fondée sur ces tiraillements : comment pouvons-nous l'interpréter ? Une simple pensée positiviste ne pourrait suffire à expliquer ce contexte. Nous l'avons écrit, l'histoire méridionale n'est pas un récit linéaire : il ne faut pas réfléchir en terme de connaissance mais d'existence (Dardel, Chollier, 2014, p. 266). Mircea Eliade mettait en avant l'idée suivante : « *Tout mythe [...] raconte et justifie une "situation nouvelle" – nouvelle dans le sens qu'elle n'était pas dès le début du monde* » (Eliade, 1991, pp. 35-36). Nous ne reviendrons pas sur l'idée de mythe géographique car nous avons déjà évoqué ce concept dans les pages précédentes. Il demeure néanmoins intéressant de faire le lien entre celui-ci et les « découvertes géographiques ». Nous l'avons écrit dans cette recherche, cette expression renvoie aux explorations occidentales dans des contrées inédites pour ces derniers. Les érudits et les voyageurs occidentaux ont été confrontés à des terres inconnues. Celles-ci avaient été explorées ou

279. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/controversé/18941> (consulté le 26/12/2022).

imaginées. Dans ce contexte, il était nécessaire de les intégrer dans une représentation géographique. Elle même doit s'insérer dans le processus de création d'une science géographique. Néanmoins, nous ne voulons pas penser ces faits comme des éléments qui ont retardé la constitution d'une géographie moderne qui s'appuierait sur des connaissances empiriques témoignant d'un savoir exact. De notre point de vue, il faut sortir de ce « schéma manichéen », la construction géographique demeure plus complexe. L'histoire australe peut en témoigner. C'est un des symboles de la relation de l'homme occidental au monde (Dardel, Chollier, 2014, 266). La création de ces mythes permet d'insérer ces nouveautés dans des schémas déjà installés. Ils renvoient à des expériences. Celles-ci doivent dépasser la simple question du vrai ou du faux. Elles caractérisent la réaction des hommes face à une situation (ibid.). Le géographe suisse Bertrand Lévy a parfaitement intégré cette notion. En citant son maître à penser Claude Raffestin, l'opposition entre mythe et science est problématique ! (Lévy, 2014, pp. 7-8). La science contient des éléments mythiques. Ces derniers ont préfiguré les réflexions scientifiques avec des tentatives d'explication des phénomènes étudiés. Il pousse plus loin cette réflexion en faisant écho aux travaux d'Eric Dardel. Le mythe va poser une réalité et « *en valider une* » dans certains cas (ibid.). Ce cadre nous convient parfaitement pour le mythe méridional. C'est le maillon d'une chaîne constituant une science géographique. La croyance en l'existence d'un Continent Austral n'a pas retardé une construction moderne. Au contraire, elle a permis cette constitution et doit être lue comme un phénomène participant à cette organisation.

3 - La représentation cartographique du Continent Austral

La cartographie a été le témoin de cette situation et de ses évolutions. En introduction, nous avons démontré qu'il aurait été problématique de s'intéresser à la question australe uniquement de ce point de vue. Certes, nous aurions pu étudier l'évolution de la représentation du mythe mais son analyse serait restée limitée à une situation graphique. Augustin Berque porte un regard assez critique sur la place trop importante parfois accordée à la carte : « *Prendre la carte pour le territoire : l'illusion de tout fétichisme ; et l'occulter, c'est la ruse de tout magicien.* » (Berque, 2016, p. 43). La représentation cartographique ne doit pas remplacer le terrain. Néanmoins, dans notre situation, celle-ci n'en demeure pas moins intéressante car le Continent Austral n'existe pas. La carte est une reconstitution, témoin des explorations et des réflexions des érudits. Par certains aspects, le mythe austral a également vécu au travers de la pratique cartographique. La carte donne à voir le monde dans lequel nous nous projetons et nous invite également au voyage (Tiberghien, 2007, p. 16 et p. 18). La carte ne se définit pas par son exactitude. Au contraire, elle se caractérise

par une convention et une « *conception normative de la réalité* » (Jacob, 1992, p. 31). L'objet cartographique doit être compris dans ce contexte. Concernant notre sujet d'étude, l'analyse des cartes nous a permis de démontrer la multiplication des représentations pendant les périodes étudiées. Une certaine homogénéisation caractérise néanmoins le XVIII^{ème} siècle : on a constaté la mise en place d'une vision uniforme du monde dans laquelle le Continent Austral en était absent. Nous devons nous interroger sur cette évolution. En effet, la carte est avant tout une médiation : « *[Elle s'insère] dans un processus de communication sociale. Elle est un mélange problématique , où la transparence de l'illusion référentielle coexiste avec l'opacité d'un support qui matérialise l'image* » (Jacob, 1992, p. 41). La carte donne à voir la (les) représentation(s) du monde. Elle a été le point d'accueil pour un référentiel géographique qui a évolué sur plusieurs siècles. Ce fut également le témoin des querelles concernant les différentes conceptions. Pour notre sujet, la carte montre les questionnements des Occidentaux concernant les latitudes méridionales : que se trouvait-il dans ces régions ? En accord avec Christian Jacob, nous pensons que les cartes étaient les médiateurs entre le monde connu et le monde inconnu : « *L'une des origines de la cartographie résidait précisément dans cet apprivoisement des lointains [...] en articulant aux territoires familiers, dont ils constitueraient l'extension [...] le lointain remplacerait ainsi l'ailleurs, l'altérité absolue deviendrait déclinaison graduelle des différences* » (Jacob, 1992, p. 179). Cet objet a témoigné de l'évolution des représentations mais aussi des réflexions métaphysiques concernant les périphéries géographiques (ibid.). On peut distinguer deux étapes : le lointain a été cartographié et intégré comme une zone éloignée et inquiétante en comparaison au monde connu ; puis les explorations ont réduit ce champ en l'intégrant dans un modèle où la périphérie s'insérait dans des territoires familiers (ibid.). La cartographie australe témoigne de cela. Terre de l'altérité et des maux, le mythe méridional allait laisser place aux ambitions et découvertes européennes (Nouvelle-Hollande, océans, etc.). La *terra incognita* cartographique n'était plus.

La cartographie est un producteur de synthèse et le témoin des recyclages (Grataloup, 2005, p. 235). En ce sens, elle nous donne la possibilité de nous interroger sur d'autres dimensions géographiques. Nous venons de l'écrire, la carte nous informe sur l'évolution des représentations européennes. Ces dernières illustrent la place importante de la vision occidentale dans nos différents schèmes (Grataloup, 2005, pp. 237-238). Actuellement, nos constructions cartographiques s'appuient en partie sur des cartes réalisées à partir du XVI^{ème} siècle (ibid.). Notre pensée européenne a structuré une manière générale de voir le monde. L'idée du Continent Austral s'insère dans ce cadre. Pour rappel, le concept de continent ne repose sur aucune théorie scientifique mais relève d'une division culturelle (Grataloup, 2005, p. 239). Le mythe méridional repose sur cette construction européenne voulant structurer les latitudes méridionales. La fondation de ce système

est la suivante : « *Nous vs les autres* » (Gataloup, 2005, p. 245). L'idée des continents s'inscrit dans cette division occidentale du monde. Nous l'avons déjà écrit, l'histoire antipodale montre la pensée européenne concernant les zones méridionales. Cette dernière a bien sûr évolué au cours du temps. Aucune théorie scientifique n'a structuré les divisions continentales. Néanmoins, les sciences n'étaient pas totalement exclues de l'étude des continents (ibid.). La cartographie du XVI^{ème} siècle commence à montrer une volonté d'organisation du monde. Celle-ci fait écho au développement plus général de systèmes classificatoires (ibid.). Nous l'avons montré dans notre étude, la cartographie australe s'est structurée à partir de cette période. Une délimitation, encore mouvante, et des appellations allaient commencer à figer une représentation australe pendant plusieurs siècles. Celle-ci connut bien sûr des évolutions au grès des expéditions. Une base était cependant posée. Ce cadre offrait également une approche plus naturaliste des continents (Gataloup, 2005, p.244). La résolution de la quête méridionale au XVIII^{ème} siècle allait poser la question de la place de ces latitudes dans la construction continentale européenne. Comment classer l'Australie et la Nouvelle-Zélande ? (Gataloup, 2005, p. 246).

4 - Expériences européennes et mondialisation

Tout ceci démontre que le mythe méridional relève avant tout d'un concept occidental. Dans cet ensemble, il est également intéressant de s'interroger sur la place du Continent Austral dans la mondialisation européenne. En effet, nous avons cité la théorie de l'économie-monde dans notre introduction générale : l'expansion européenne en plusieurs étapes et zones. La recherche de la terre méridionale a-t-elle été un moteur dans cette expansion ? L'idée d'économie-monde renvoie au concept de mondialisation. Celle-ci est avant tout une construction idéologique qui s'insère dans un système de pensée (Carroué, 2018, pp. 6-7). Elle n'est pas unique et n'est pas éloignée de constructions historiques (ibid.). Pour notre étude, on s'interroge donc sur la place de la quête méridionale dans le développement de la mondialisation européenne. Cette dernière s'est développée à partir du XV^{ème}-XVI^{ème} siècles (Carroué, 2018, pp. 16-17). Si nous résumons rapidement la situation, l'Empire ottoman verrouillant les routes à l'est, les Espagnols et les Portugais ont commencé à chercher une nouvelle route asiatique vers l'ouest. La première circumnavigation européenne avec Magellan (1519-1522) ouvrit de manière considérable le monde connu des Occidentaux. Des empires coloniaux européens allaient ensuite se constituer (Espagne, Portugal, Hollande, Angleterre, France). Dans ce contexte, la première mondialisation s'est ébauchée : un système se fondant sur une division internationale économique du monde (exploitation des matières, exploitation des hommes, colonisation, etc.) (ibid.). De notre point de

vue, la recherche du continent méridional n'a pas été un déclencheur de cette mondialisation. Néanmoins, elle a été un acteur de son développement. L'histoire méridionale est liée à la mondialisation, même si l'idée même de mondialisation a bien sûr été formulée beaucoup plus tard dans l'Histoire. La découverte du détroit de Magellan a marqué un renouveau important de la quête australe. La navigation du Portugais a été aussi une étape importante dans l'expansion du monde européen. Ce sont donc deux événements intrinsèquement connectés. Plus largement, les différentes explorations liées à la recherche du continent ont contribué au développement de la sphère occidentale. Même si ce voyage avait un objectif scientifique, les découvertes faites sont rapidement intégrées à ce système mondialisé. Cela implique alors une intégration à une sphère économique et politique. Cela peut également témoigner d'une mondialisation culturelle : projeter des concepts géographiques européens sur des terres nouvelles ou exporter des conflits religieux (espace d'immigration pour les protestants). Plus largement, les travaux du cosmographe *Franciscus Monachus* (c. 1490-1565) illustrent parfaitement notre propos (chapitre 8). S'il existait, le Continent Austral devait intégrer l'empire colonial espagnol naissant. Nous retrouvons une pensée relativement similaire chez Bouvet de Lozier (chapitre 12). Nous l'avons écrit, deux éléments justifiaient une recherche du Continent Austral : la découverte en elle-même et sa localisation permettant une relâche plus facile pour les navires à destination des Indes. Dans ce contexte, le continent méridional devient un support permettant le bon fonctionnement d'une économie mondialisée naissante. Enfin, la résolution de la quête australe s'insère aussi paradoxalement dans la mise en place d'une mondialisation européenne. Les explorations méridionales de James Cook ont permis de démontrer l'absence de Continent Austral. Pour autant, grâce ces navigations, ces différentes périphéries entraient dans la sphère mondialisée occidentale.

Dans ce contexte, d'autres événements contemporains ou postérieurs à la quête du mythe du Continent Austral témoignent d'une volonté occidentale d'intégrer ces zones lointaines dans un système de pensée prédéfini. En explorant des mondes inconnus, les Européens voulaient construire une représentation géographique nouvelle dont l'Occident était le centre. Cette construction peut se faire en deux parties. Une première étape aurait consisté en l'exploration puis la conquête des terres inconnues des Européens. Ce fut le cas avec notre objet de recherche. On peut aussi penser à la recherche du « passage du nord-ouest ». En s'appuyant sur les récits de trois explorateurs espagnols (Juan de Fonca, Martin d'Aguilar, l'amiral de Fonte), Guillaume Delisle (1675-1726) aurait théorisé ce concept. La deuxième étape se fonde sur le postulat suivant : les explorations ont permis une meilleure connaissance européenne du monde, il fallait maintenant approfondir celle-ci. Entre 1800

et 1804²⁸⁰ se déroula l'expédition Baudin en Australie²⁸¹. Cet homme devait effectuer un travail de relevé cartographique au niveau des côtes sud-ouest, ouest, nord de la Nouvelle-Hollande (Bourgoin, Taillemite, 2002, p. 36). On avait démontré l'absence de Continent Austral dans ces latitudes. Il fallait maintenant stabiliser la représentation occidentale du monde.

5 - Le Continent Austral : moteur dans l'exploration de la Terre

Dans les paragraphes précédents, nous avons répondu à plusieurs points qui avaient été soulevés dans l'introduction générale. A partir d'une réflexion parfois théorique, le lien a été fait avec l'histoire du Continent Austral. Répondons maintenant à notre problématique : oui, le mythique Continent Austral a été un moteur dans l'exploration de la Terre. L'affirmation est certaine mais la justification demeure plus complexe. Nous l'avons démontré, la quête du mythe antipodal a permis une meilleure connaissance européenne des latitudes méridionales. Certes, ce sont des explorations qui ont permis de démontrer la véracité ou non de l'existence du continent. La conclusion a été la suivante : il n'a pas été trouvé de Terres Australes habitables dans ces latitudes. Cependant, ce fait indéniable ne doit pas gommer d'autres facettes peut-être paradoxales mais importantes. La croyance en l'existence d'un vaste continent méridional, même hypothétique, a structuré la vision occidentale de ces latitudes. Nous l'avons écrit, cette construction en partie imaginaire ne doit pas être considérée comme une représentation erronée et en opposition avec la précédente. Au contraire, elle constitue un pan important de la réalisation d'une géographie moderne. C'est une structure parallèle voire complémentaire aux voyages d'exploration. La cartographie nous a montré cela. L'évolution de la représentation du Continent Austral témoigne des changements européens de la vision du monde²⁸². Il est possible de comprendre la carte comme un palimpseste montrant les tentatives de conciliation entre les différentes conceptions. Enfin, le Continent Austral a été également le témoin de l'ouverture européenne sur le monde. Il a été un élément parmi d'autres contribuant à l'installation d'une mondialisation occidentale.

280. Nicolas Baudin est mort en 1803. L'expédition est rentrée en France métropolitaine en 1804.

281. Voir Horner, 2006.

282. Dans un sujet autre, Athanase Bopda a démontré comment la cartographie européenne a utilisé les mythes africains pour organiser les États africains (Bopda, 2001, pp. 451-478).

6 - La planète du Petit Prince

Terminons notre conclusion générale avec une dernière citation. Intéressons-nous au Petit Prince, personnage lui-même voyageur d'Antoine de Saint-Exupéry. Le chapitre XV relate la rencontre du Petit Prince avec le géographe. Le garçon l'interroge sur sa profession. Le vieil homme lui répond : « *[Le géographe] est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts [...] mais je ne suis pas explorateur. Je manque absolument d'explorateurs. Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des océans et des déserts. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il y reçoit les explorateurs. Il les interroge, et il prend en note leurs souvenirs. Et si les souvenirs de l'un d'entre eux lui paraissent intéressants, le géographe fait faire une enquête sur la moralité de l'explorateur.* »²⁸³. Dans ce passage, l'auteur français reprend la division classique entre savants de cabinet et explorateurs. Ce dernier doit même se justifier de ses bonnes mœurs s'il veut que le fruit de ses découvertes soient étudiées et compilées par le géographe. Antoine de Saint-Exupéry partageait-il cette opinion ? Non, à la fin de ce chapitre, le Petit Prince demande au géographe où aller. Le savant répondit : « *La planète Terre [...] Elle a une bonne réputation...* ». L'enfant quitta alors l'érudit. Ce chapitre résume parfaitement l'idée de cette thèse. Antoine de Saint-Exupéry avait compris ce qu'était la géographie. Ce n'est pas une simple science de compilation où les « choses éternelles » (mers, montagnes, etc.) occupaient une place prépondérante. Résumer la science géographique à cette situation amènerait à des conceptions figées et pauvres de la Terre. Le vieillard du chapitre XV est un bon exemple. Finalement, le Petit Prince n'est-il pas lui-même le « parfait géographe ? ». Un personnage flânant et construisant sa vision du monde en s'appuyant sur ses rencontres et son expérience. Alors, un chemin initiatique construira sa géographie.

283. Nous nous sommes appuyés sur cette édition : SAINT-EXUPÉRY de (A.) (réédition), 1999, pp. 57-61.

Glossaire²⁸⁴

- Atlas : Recueil ordonné de carte conçu pour représenter un espace donné.
- Cadre : Ensemble de traits ou de motifs entourant la surface cartographiée.
- Carte : Représentation spatiale symbolique fondée sur un langage caractérisé par la construction d'une image analogique de l'espace représenté.
- Carte d'inventaire : Carte thématique représentant la localisation de phénomènes définis.
- Carte hydrographique : Carte dont le sujet essentiel est la topographie de la partie immergée de la surface terrestre, mais où figurent en général des éléments émergés.
- Carte nautique : Carte représentant, sur un fond hydrographique plus ou moins détaillé, les éléments nécessaires à la navigation des bateaux.
- Cartouche : Cadre de dimensions réduites, fréquemment orné, entourant le titre et éventuellement d'autres indications.
- Coordonnées géographiques : Longitude et latitude astronomiques ou géodésiques d'un lieu.
- Figuré [figuration] : Mode de représentation graphique d'un phénomène.
- Globe : Représentation graphique sur une sphère.
- Latitude : Angle formé par la verticale ascendante d'un lieu avec un plan perpendiculaire à la ligne des pôles terrestres, compté de 0 à 900 [ou 100 Gr] Nord ou Sud.
- Longitude : Angle formé par le plan méridien d'un lieu avec un plan méridien fixe choisi comme origine, compté généralement de 0 à 1800 [ou 200 Gr] Est ou Ouest.
- Mappemonde : Représentation cartographique plane de l'ensemble d'un globe en deux hémisphères distincts.
- Marge : Partie du support imprimé extérieure à la surface cartographiée.
- Objet : Fait ou phénomène, concret ou abstrait, susceptible d'une localisation géographique.
- Parallèle : Section de l'ellipsoïde de référence par un plan perpendiculaire à l'axe de l'ellipsoïde, correspondant au lieu des points de la surface terrestre.
- Parchemin : Peau d'animal appartenant généralement aux ovins, préparée pour servir de support de dessin ou d'écriture.

284 . Pour la réalisation de ce glossaire, nous nous sommes appuyés sur deux sources : le *Dictionnaire de la géographie* de Jacques Lévy et Michel Lussault (LEVY (J.) et LUSSAULT (M.), 2019) et sur le *Glossaire français de la cartographie* édité par le Comité Français de Cartographie (DIBIE (J.), CHATEL (G.), 1970).

- Planisphère : Représentation cartographique plane de l'ensemble d'un globe sans séparation en hémisphères.
- Plan nautique : Carte nautique à très grande échelle représentant des zones de faible étendue, telles que ports, estuaires, rades, chenaux, etc., destinée à la navigation ou à la manœuvre dans des conditions délicates.
- Projection cartographique : Système de projection utilisé pour la représentation cartographique de la surface terrestre.
- Portulan : Livre qui contient la description des ports de mer, de leurs fonds, des marées, de la manière d'y entrer ou d'en sortir. Par extension, ancienne carte maritime.
- Représentation graphique : Expressions de faits ou concepts géographiques.
- Schéma : Représentation sommaire, en position approximative, de la topographie ou des phénomènes géographiques.
- Toponyme : Nom propre à un lieu déterminé.
- Velin : Peau de veau mort-né fournissant un support de dessin ou d'écriture particulièrement fin.

Table des documents et des tableaux

- Document 1 – Reproduction du monde selon Hécatee de Milet
- Document 2 – Représentation cartographique des cinq zones climatiques selon Macrobe
- Document 3 – Représentation cartographique du monde à partir des travaux d’Hérodote
- Document 4 – Reconstitution du globe de Cratès de Mallos
- Document 5 – Représentation du monde selon Strabon
- Document 6 – Carte de l’Empire romain d’Auguste à Septime Sevère (I^{er} siècle après Jésus-Christ / III^{ème} siècle après Jésus-Christ)
- Document 7 – Reconstitution du monde selon Pomponius Mela par Konrad Miller
- Document 8 – Mappemonde zonale d’après Macrobe
- Document 9 – Mappemonde (orientation est) tirée du *Commentaire sur l’Apocalypse*
- Document 10 – Mappemonde en « T-O » tirée du *De natura rerum*
- Document 11 – Mappemonde tirée du Commentaire sur le songe de Scipion
- Document 12 – Mappemonde tirée du Liber Floridus
- Document 13 – Mappemonde zonale tirée des Géorgiques de Virgile
- Document 14 – Représentation du Purgatoire avec le Paradis terrestre au sommet
- Document 15 – Mappemonde diagonale schématique (orientation à l’est)
- Document 16 – Mappemonde réalisée par Ranulf Higden (orientation à l’est)
- Document 17 – Carte des « Grandes Découvertes »
- Document 18 – Mappemonde orientation nord d’Albertin de Virga
- Document 19 – Mappemonde orientation est d’Andrea Bianco
- Document 20 – Représentation de la mappemonde de Wieder-Woldan
- Document 21 – Mappemonde d’Andreas Bianco (c. 1436)
- Document 22 – Carte du monde connu selon Ptolémée par Maxime Planude
- Document 23 – Carte du monde connu selon Ptolémée par Maxime Planude

- Document 24 – Carte du monde connu selon Ptolémée (anonyme)
- Document 25 – Carte du monde connu selon Ptolémée (anonyme)
- Document 26 – Carte du monde connu selon Ptolémée par Petrus de Turre
- Document 27 – Carte du monde connu selon Ptolémée par Nicolas le Germain
- Document 28 – Carte du monde selon Ptolémée par Johann Schott
- Document 29 – Carte du monde selon Ptolémée par Sébastien Münster (1545)
- Document 30 – Carte du monde « moderne » par Sebastian Münster
- Document 31 – Carte du monde « moderne » par Martin Waldseemüller
- Document 32 – Mappemonde d’Henricus Martellus (version datant de 1489)
- Document 33 – Mappemonde anonyme dite génoise (c. 1457)
- Document 34 – Représentation de la médaille de Laurana (c. 1460)
- Document 35a – Carte d’Ibn Hawqal (IV^{ème} siècle – X^{ème} siècle)
- Document 35b – Carte d’Al-Bîruni (c. XI^{ème} siècle)
- Document 36 – Mappemonde d’Andreas Walsperger (1448)
- Document 37 – Mappemonde de Fra Mauro orientation nord (c. 1459)
- Document 38 – Mappemonde Fra Mauro
- Document 39 – Mappemonde anonyme dite génoise (1457)
- Document 40 – Région antarctique du globe de Martin Behaim
- Document 41 – Continent africain représenté par Henricus Martellus (1489)
- Document 42 – Représentation de la terre découverte par Pedro Cabral (c.1506)
- Document 43 – Carte du monde selon Pierre d’Ailly
- Document 44 – Extraits cartographiques de la mappemonde de Fra Mauro
- Document 45 – Représentations de Ptolémée et d’Amerigo Vespucci sur la mappemonde de 1507
- Document 46 – Représentation globale de la mappemonde de Martin Waldseemüller
- Document 47 – Représentation du continent américain sur le Globe dit vert
- Document 48 – Représentation 3D de la Terre Australe sur le Globe dit vert

Document 49 – Carte de l’Afrique

Document 50 – Planisphère de Bernard Sylvanus

Document 51 – Mappemonde zonale anonyme

Document 52 – Mappemonde de Martin Waldseemüller

Document 53 – Mappemonde de Nicolo de Caverio

Document 54 – Mappemonde d’Aurelius Cornelius

Document 55 – Représentation du continent américain [mappemonde d’Aurelius Cornelius]

Document 56 – Mappemonde ovale de Roselli

Document 57 – Carte de Piri Reis

Document 58 – Mappemonde de l’Atlas Miller

Document 59 – Reconstitution du globe de Johann Schöner

Document 60 – Reconstitution du globe de Johann Schöner

Document 61 – Représentation 3D du Globe vert

Document 62 – Globe de J. Schöner

Document 63 – Mappemonde de l’Atlas Miller

Document 64 – Carte des frères Reinel (1519)

Document 65 – Représentation de l’Amérique méridionale dans la carte des frères Reinel (1519)

Document 66 – Carte du monde avec le tracé de la navigation de Fernand de Magellan

Document 67 – Carte du détroit des onze milles vierges

Document 68 – Carte du voyage aux Moluques

Document 69 – *Geocarta Nautica Universale*

Document 70 – Représentation de l’Amérique méridionale dans la *Geocarta Nautica Universale*

Document 71 – *Totius Orbis Descriptio Tam Veterum Quam Recentium Geographorum*

Document 72 – Mappemonde par Robert Thorne

Document 73 – *De Orbis situ ac descriptione*

- Document 74 – Globe représentant la division du monde (1524)
- Document 75 – Globe représentant la division du monde (1529)
- Document 76 – Mappemonde ovale présente dans le manuscrit MS. Urb. Lat 274
- Document 77 – Mappemonde doublement cordiforme par Oronce Fine
- Document 78 – Mappemonde cordiforme par Oronce Fine
- Document 79 – Mappemonde réalisée par Sebastian Münster (1532-1534)
- Document 80 – Mappemonde réalisée par Sebastian Münster (1540)
- Document 81 – Mappemonde de Sebastian Münster (1544)
- Document 82 – Région est du continent - Mappemonde de Giacomo Gastaldi
- Document 83 – Texte présentant le Continent Austral
- Document 84 – Mappemonde d'Abraham Ortelius
- Document 85 – Mappemonde de Gérard Mercator
- Document 86 – Mappemonde d'Urbano Monte
- Document 87 – Carte régionale du Continent Austral
- Document 88 – *Orbis terrarum*
- Document 89 – Mappemonde du chevalier chrétien
- Document 90 – Mappemonde d'Edward Wright
- Document 91 – Mappemonde de Jean Rozt
- Document 92 – Mappemonde de Guillaume Brouscon
- Document 93 – Mappemonde de Pierre Desceliers
- Document 94 – Représentation de Java - mappemonde de Pierre Desceliers
- Document 95 – Représentation de la zone australe au niveau de la « mer indienne »
- Documents 96 et 97 – Représentations picturales entre le continent africain (gauche) et le Continent Austral (droite)
- Document 98 – Mappemonde accompagnant l'édition française de la Cosmographie de Peter Apian
- Document 99 – Tracé de la navigation de Luis Vaez de Torrès

- Document 100 – Carte illustrant le voyage de Le Maire et Schouten dans la mer du Sud
- Document 101 – Mappemonde illustrant la couverture de la relation de Jacob Le Maire
- Document 102 – Mappemonde de Wright-Molyneux par Edward Wright
- Document 103 – *Descripcion de las Yndias Occidentales* par Antonio de Herrera y Tordesillas
- Document 104 – Reconstitution 3D du globe terrestre Willem Blaeu
- Document 105 – Mappemonde réalisée par Hessel Gerritsz
- Document 106 – *Geographica restituta per globi trientes* réalisée par *Franciscus Haraeus*
- Document 107 – Représentation de la région du détroit de Magellan dans la *Geographica restituta per globi trientes* réalisée par *Franciscus Haraeus*
- Document 108 – Représentation du continent sud-américain dans l’ouvrage de Jean de Laet
- Document 109 – Carte de l’empire de Philippe II en 1580
- Document 110 – *Mar del Sur*
- Document 111 – *Bonaparte Tasman Map*
- Document 112 – Carte de l’océan Pacifique par Hessel Gerritz
- Document 113 – *Nova totius terrarum orbis geographica ac hydrographica tabula* d’Henricus Hondius
- Document 114 – *Nouvelle Description hydrographique* par Jean Guérard
- Document 115 – *Carte universelle hydrographique* par Jean Guérard
- Document 116 – *Charte universelle de tout le monde : en laquelle plusieurs regions representees plus exactement qu’avx precedentes & les terres nouvellement decouvertes fidellement corrigees svr les dernieres relations des anglois, hollandois et avtres* par Cornelis Danckerts et Melchior Tavernier
- Document 117 – Mappemonde réalisée par J. T. Albernez
- Document 118 – *Mappe-Monde, ou Carte Generale Du Monde* par Nicolas Sanson
- Document 119 – *Hollandia Nova detecta 1644; Terre Australe decouverte l’an 1644* par Melchisedech Thevenot
- Document 120 – Partie méridionale de la mappemonde de Wright-Molyneux par Joseph Moxon
- Document 121 – Globe terrestre de Vincenzo Coronelli

- Document 122 – Coupe méridionale de la mappemonde de Guillaume Delisle
- Document 123 – Le Globe Terrestre Represente En Deux Plans-Hemispheres Dresse Sur la Projection de Mr. de la Hure de l'Academie Royale des Sciences
- Document 124 – Le Globe Terrestre Represente En Deux Plans-Hemispheres Dresse Sur la Projection de Mr. de la Hure de l'Academie Royale des Sciences
- Document 125 – *Planiglobii Terrestris Cum Utroq[ue] Hemisphaerio Cælesti Generalis Exhibitio* de Jean-Baptiste Homann
- Document 126 – *Repraesentatio Geographica Itineris Maritimi Navi Victoriae In Qua Ex Personis CCXXXVII Finita Navigatione... MDXXII*
- Document 127 – Mappemonde avec un double-hémisphère par Jacques Chiquet
- Document 128 – Mappemonde de Matthaeus Seutter
- Document 129 – Carte des Terres Australes Comprises entre le Tropique du Capricorne et le Pole Antarctique par Philippe Buache
- Document 130 – Carte des Terres Australes Comprises entre le Tropique du Capricorne et le Pole Antarctique par Philippe Buache
- Document 131 – *Chart of the World* par Emanuel Bowen
- Document 132 – *Essay D'une Carte Reduite Contenant les parties con nues du Globe Terrestre Par M.N. Bellin Ugenieur Ordindre. de la Marine Avec la route qu'a tenu L'Admiral Anson*
- Document 133 – *Carte Reduite des Parties Connues du Globe Terrestre* par J-N Bellin
- Document 134 – *Pour les vents* par Claude Buy de Mornas (1756)
- Document 135 – Carte du voyage de Louis-Antoine de Bougainville
- Document 136 – E. Hemisphere par William Fadden (1773) [Zone méridionale]
- Document 137 – World par William Faden (1775)
- Document 138 – *Scientia Terrarum et Coelorum: or, the Heavens and Earth Astronomically and Geographically Delineated and Display'd. Containing the Most Curious & Useful Particulars in the Solar, Starry, & Mundane Systems, Faithfully Enumerated* par Samuel Dunn
- Document 139 – Représentation de la terre méridionale dans *Mundus Alter et idem* par Joseph Hall
- Document 140 – Carte du royaume d'Antangil
- Document 141 – Couverture de l'édition originale évoquant le lien avec la *Terra Australis Incognita*

Tableau 1 – Recensement de la sitographie cartographique

Tableau 2 – Recension non exhaustive du Continent Austral dans « l'école de Dieppe »

Tableau 3 – Sources citées par Charles de Brosses

Tableau 4 – Tableau synthétique : le Continent Austral, un objet littéraire

Bibliographie

Trois parties composent la bibliographie. Une première partie dédiée aux sources primaires (récits de première main et publications d'époques diverses). Une deuxième partie consacrée aux sources secondaires (publications d'analyse scientifique). Une troisième partie référence les sources cartographiques et les divers sites internet consultés.

1) Sources primaires

- ALIGHIERI (D.), 1307-1321, *La Divine Comédie*. [en ligne] <https://ladivinecomedie.com/la-divine-comedie/lenfer> (consulté le 08/07/2021).
- ANONYME, 1616, *Histoire du grand et admirable royaume d'Antangil incogneu jusques a present à tous historiens et cosmographes : compose de six vingts provinces tres belles et tres fertiles, avec la description d'icelui et de sa police noppareille, tant civile que militaire*, T. Portau, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600025c> (consulté le 08/07/2021).
- APIAN (P.), 1524, *Liber Cosmographicus*. Typis ac formulis D. Joannis Weyssenburgers (Landshutae). [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55013430s/fl.item>
- APIAN, 1529, *Introductio Cosmographiae, cum quibusdam Geometriae Ac Astronomiae principiis eam necessariis ad rem*. [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58183q>
- APIAN (P.), 1544, *La cosmographie de Pierre Apian [Texte imprimé], livre très utile, traictant de toutes les régions et pays du monde par artifice astronomique, nouvellement traduit de latin en françois. Et par Gemma Frison mathématicien & docteur en médecine de Louvain corrige. Avecq aultres livres du mesme Gemma Fr. appartenantz audict artifice, comme la page ensuyvante la declaire*, Bonte.
- ARTHUS (T.), 1605, *L'Isle des Hermaphrodites (non vidis)*.
- AZEVAC (M-A.), 1869, *Campagne du navire l'Espoir de Honfleur, 1503-1505 : Relation authentique du voyage du capitaine de Gonville és nouvelles terres des Indes / publiée intégralement pour la première fois, avec une introduction et des éclaircissements par M. d'Avezac, Challamel aîné*.
- BAILLARD (J.) (éd.), 1861, *Œuvres complètes de Sénèque le philosophe*, tome II.
- BARTHELEMY SAINT-HILAIRE (J.) (éd.), 1863, *Météorologie d'Aristote*, A. Durand.
- BARESTTE (E.) (éd.), 1842, *Homère – Odyssée, traduction nouvelle accompagnée de notes, d'explications et de commentaires*, Lavigne, Livre 1 – chant 1.
- BARTHELEMY-SAINT-HILAIRE (J.) (éd.), 1863, *La Météorologie d'Aristote*, Durand, livre II, 5, 10.
- BAUDET (L.) (éd.), 1843, *Géographie de Pomponius Mela*, C. L. F. Panckoucke.

- BAUDRAND (M-A.), 1705, *Dictionnaire géographique et historique contenant une description exacte de tous les États*, D. Du Puis.
- BEAUVAIS de (V.), 1257, *Speculum majus (non vidis)*.
- BOISSIERE (C.), FRISIUS (G.), 1556, *Les principes d'astronomie & cosmographie : avec l'usage du globe / le tout composé en latin par Gemma Frizon ; & mis en langage françois par M. Claude de Boissière,.... Plus est adjousté L'usage de l'anneau astronomic / par ledict Gemma Frizon. et l'Exposition de la mappemonde / composée par ledict de Boissière*, à Paris. [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1077479/fl.item>
- BOUFFON (G-L.), 1749, *Histoire naturelle générale et particulière : avec la description du Cabinet du Roy*, Imprimerie royale, tome 1.
- BOURNAND (F.), 1906, *A l'Assaut Du Pôle Sud : Voyages et Aventures dans Les Régions Antarctiques 1599 – 1906*, Librairie nationale.
- BORGNET (A.) (éd.), 1890, *Opera omnia*, Borgnet, Vivès, volume 9.
- BRACCIOLINI (P.), 1447-1448, *De varietate fortunae*.
- BRIDGES (H.) (éd.), 1900, *The « Opus majus » of Roger Bacon*, University of Michigan.
- BRIET (P.), 1649, *Parallela geographiae veteris et novae*, Parisiis.
- BROME (R.), 1640, *The Antipodes*, I. Okes (*non vidis*).
- BROSSE de (C.), 1756, *Histoire des navigations aux Terres Australes*, Chez Durand. [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k751404/fl.item> (consulté le 10/07/2021)
- BUCHON (J-A.) (éd.), 1837, *Choix de Monuments Primitifs de l'Eglise Chrétienne*, Société du Panthéon littéraire.
- CHARPENTIER (J-P.) (éd.), 1865, *Lucain – la Pharsale*, Garnier frères.
- CHATEAUBRIAND (F-R.), 1836-1839, *Oeuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, tome 12, Pourrat, p. 39.
- COUSIN (V.) (éd.), 1822-1840, *Œuvres de Platon*, traduites par Victor Cousin, Bossange frères - libraires, tome XII.
- DARYMPLE (A.), 1770-1771, *An historical collection of the several voyages and discoveries in the South Pacific Ocean*, Alexander Darymple. [en ligne] <https://wellcomecollection.org/works/ts6pa7dd/items?canvas=13> (consulté le 12/07/2021).
- DAVITY (P.), 1643, *Le Monde, ou La description générale de ses quatre parties. . Avec tous ses empires, royaumes, estats et républiques... par Pierre d'Avity,.... 2e édition revue, corrigée et augmentée au tome de la France, par F. Ranchin, C. Sonnius et D. Bechet*.

- DELILLE (J.) (éd.), 1782, *Les Géorgiques par Virgile*, Bleuet éditeur.
- ENCISO de (M. F.), 1519, *Suma de Geografia*.
- FERNANDEZ DE NAVERETTE (M.), 1837, *Colección de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los españoles desde fines del siglo XV: con varios documentos inéditos concernientes á la historia de la marina castellana y de los establecimientos españoles en Indias*, Imprensa real, tome V.
- FLACOURT de (E.), 1661, *Histoire de la grande isle Madagascar*, Pierre Bien-Fait.
- FOERSTER (W.), 1909, *Kristian von Troyes. Erec und Enide*, Halle.
- FOIGNY de (G.), 1676, *La Terre Australe connue , c'est-à-dire la description de ce pays inconnu jusqu'ici, de ses moeurs et de ses coutumes, par Mr Sadeur, avec les les aventures qui le conduisirent en ce Continent, & les particularitez du sejour qu'il y fit durant trente ans*, J. Verneuil. [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626819t.image> (consulté le 09/07/2021).
- FORD (W. C.) (éd.), 1920, *The Isles of Pines By Henry Neville 1668 An Essay in Bibliography*, The Club of Odd Volumes. [en ligne] <https://gutenberg.org/files/21410/21410-h/21410-h.htm> (consulté le 09/07/2021).
- FOWLER (H. G.) (éd.), 1905, *The Ship : or the Wishes – Navigium*, Oxford, The Clarendon Press.
- FRISSON (G.), 1556, *Les principes d'astronomie & cosmographie : avec l'usage du globe / le tout composé en latin par Gemma Frizon ; & mis en langage françois par M. Claude de Boissière,.... Plus est adjousté L'usage de l'anneau astronomic / par ledict Gemma Frizon. et l'Exposition de la mappemonde / composée par ledict de Boissière*, A Paris.
- GAFFAREL (P.) (éd.), 1907, *De Orbe Novo De Pierre Martyr Anghiera: Les Huit Decades*, E. Leroux.
- GENOUD (A-E.), 1852, *Œuvres complètes de Tertullien*, Louis Vivès.
- GUERLE de (H.) (éd.), 1862 (réédition 1930), *Tibulle : Élégies*, Le Pot Cassé.
- GRACQ (J.), 1951, *Le rivage des Syrtes*, José Corti.
- GRESLOU (M-E.), 1834, *Tragédies de L. A. Sénèque*, C. L. F. Panckoucke.
- HAKLUYT (R.), 1589, *The Principall Navigations, Voiages and Discoveries of the English Nation*.
- HALL (J.), 1605, *Mundus alter et idem (non vidis)*.
- HAMY (E-T.), 1894, *Francisque et André d'Albaigne*, dans *Bulletin de Géographie Historique et Descriptive*, p. 405.

- HENRICPETRI (S.) (éd.), 1581, *FRANCISCI PEtrarchae Florentini, V. C. operum in quo continentur, quae uersa pagella recitantur*, tome 2.
- HEYLYN (P.), 1633, *Microcosmos a Little Description of the Great World by Peter Heylyn*, William Turner, Robert Allost, pp. 802-804,808.
- HEYLYN (P.), 1657, *Cosmographie in Four Bookes: Containing the Chorographie and Historie of the Whole World, and All the Principal Kingdoms, Provinces, Seas, and Isles Thereof*, Henry Seile, pp. 1091-1903.
- HEYNS (P.), 1583, *Le miroir du monde, reduict premierement en rithme brabaçonne, par M. P. Heyns, et maintenant tourné en prose françoise : auquel se représente clairement & au vif, tant par figures, que caractères, la vraye situation, nature et propriété de la terre universelle : redvicte corrigée et augmentée de plusieurs belles cartes*, C. Plantin.
- HIPHONE d' (A.), 413-426, *La Cité de Dieu*.
[en ligne] <https://bkv.unifr.ch/de/works/9/versions/524/divisions/127454> (consulté le 12/01/2021).
- HOEFER (F.) (éd.), 1865, *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, Librairie de L. Hachette, Tome 3.
- HONTERUS (J.), 1542, *Rudimenta Cosmographica*.
- HOOKER (B.), 2002, *Abel Tasman's Journal of his voyage of discovery 1642-1643*, Brian Hooker, [en ligne] <https://web.archive.org/web/20160829063757/http://www.abeltasman.org/journal-tasman.html> (consulté le 04/07/2021)
- JANSEN (H. J.) (éd.), 1801, *Premier voyage autour du monde, par le Chevr. Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années 1519, 20, 21 et 22 ; suivi de l'extrait du Traité de navigation du même auteur ; et d'une notice sur le chevalier Martin Behaim, avec la description de son globe terrestre. Orné de cartes et de figures*, H. J. Jansen.
- JUXIAN (W.), 1960, *Zhongguoren faxian Aozhou, Weixing*, 1-6.
- KOSTA-THEFAINE (J-F.) (éd.), *Francis Drake - Récit des voyages (1577-1596)*, Editions Cartouche.
- LA POPELINIERE de (L. V.), 1582, *Les trois Mondes par le seigneur de La Popellinière. P l'Huillier*. [en ligne] <https://archive.org/details/LesTroisMondes/page/n2/mode/1up>.
- LABBE (P.), 1652, *La Géographie royalle, présentée au... roy... Louis XIV, par le P. Philippe Labbe, qui a traduit en nostre langue, enrichi et augmenté en beaucoup d'endroits l'Introduction à la géographie ancienne et moderne de Philippe Cluvier... Avec le Tableau de la France*, M. Hénault.
- LAET de (J.), 1640, *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes occidentales, contenant dix-huict livres, par le sieur Jean de Laet, d'Anvers; Enrichi de nouvelles tables géographiques & figures des animaux, plantes & fruicts*, Chez Bonaventure & Abraham Elseviers (édition française), livre 13.

- LARCHER (P.) (éd.), 1850, *Histoire d'Hérodote traduite du grec par Larcher*, Charpentier.
- LASSAY de (A. M. L.), 1727 (réédition 1756), *Relation du royaume des Feliciens : peuples qui habitent dans les Terres Australes, dans laquelle il est traité de leur origine*, Marc-Mic Bousquet, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84472j.image> (consulté le 10/08/2021).
- LE TESTU (G.), 1555, *Cosmographie universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes*. [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8447838j/>
- LEFEVRE (A.) (éd.), 1899, *Lucrece – De la nature des choses*, Société d'éditions littéraires.
- LETTS (M.) (éd.), 1953, *Mandeville's Travels*, Hakluyt Society.
- LEROY (L.), 1575, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*.
- LLOYD (C.), 2016 (réédition), *James Cook - Relations de voyage autour du monde*, La Découverte.
- LOPEZ DE GOMARA (F.), 1577, *Histoire generale [sic] des Indes Occidentales et terres neuves, qui jusques à present ont esté descubertes [par F. Lopez de Gomara]; traduite en françois par M. Fumée, sieur de Marly-le Chastel*.
- LYON de (I.), 188, *Traité contre les hérésies*.
- MACCRINDLE (J. W.), 1897, *The Christian Topography of Cosmas, an egyptian monk*, Hakluyt Society.
- MARKHAM (C.) (éd.), 1904, *The voyages of Pedro Fernandez de Quiros, 1595 to 1606*, Hakluyt Society.
- MARTYR (P.), 1511, *De Orbe novo decades (Petri Martyris Anglerii. Cum ejusdem Legatione Babylonica. Edidit Antonius Nebrissensis)*.
- MAUPERTUIS de (P-L.), 1752, *Lettre sur le progrès des sciences, par monsieur De Maupertuis*, M. DCC. LII.
- METERIE (C.) (éd.), 1884, *Le Dragon normand et autres poèmes d'Etienne de Rouen*, University of Michigan.
- MONACHUS (F.), 1524, *De Orbis Situ ac descriptione ad Reverendiss. D. archiepiscopum Panormitanum, Francisci, Monachi ordinis Franciscani, epistola sane qua luculenta*.
- MÜLLER (C.) (éd.), 1855, *Geographi Graeci Minores*, Ambroise Firmin Didot, volume 1, XV.
- MÜLLER (E.) (éd.), 1888, *Le Dévisement du monde*, Charles Delagrave.
- MUNSTER (S.), 1552, *Cosmographia Universalis*.
- MUSSET (G.) (éd.), 1904, *La cosmographie avec l'espère et régime du soleil et du Nord / par Jean Fonteneau, dit Alfonse, de Saintonge, capitaine-pilote de François Ier*, E. Leroux.

- MUTCH (T. D.), 1942, *The First Discovery of Australia With an account of the Voyage of the "Duyfken" and the Career of Captain Willem Jansz.*, Journal of the Royal Australian Historical Society, Volume XXVIII.
- NISARD (M.) (éd.), 1842, *Stace, Martial, Manilius, Lucilius Junior, Rutilius, Gratius Faliscus, Némésianus et Calpurnius*, J. J. Dubochet et compagnie.
- NISARD (M.) (éd.), 1848, *Œuvres complètes de Cicéron*, J. J. Dubochet, Le Chevalier et comp, tome 3.
- NISARD (M.) (éd.), 1875, *Macrobe (œuvres complètes), Varron (de la langue latine), Pomponius Mela (œuvres complètes)*, Firmin-Didot frères.
- OGLIN (E.), 1508-1514, *Copia der Newen Zeytung aus Presillg Landt, Hieronymus Höltzel*.
- PAULMIER DE COURTONE (J.), 1663, *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le Troisième Monde, autrement appelé, la Terre Australe, Meridonale, Antarctique, & Inconnuë : Presentez à Nostre S. Pere le pape Alexandre VII, Cramoisy*. [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1516495c/f45.item>
- PIERRON (A.) (éd.), ZEVORT (C.) (éd.), 1840, *La Métaphysique d'Aristote traduite en français pour la première fois*, Joubert, tome I.
- PINDL-UCHEL (T.) (éd.) (1989), *Raimundi Lulli Opera Latina 76-81*, Brepols (*non vidis*).
- POMPONIUS MELA, Ier siècle après Jésus-Christ, *De Chorographia*.
- POLLARD (A. W.), 1923, *The travels of Sir John Mandeville : the version of the Cotton Manuscript in modern spelling with three narratives, in illustration of it from Hakluyt*, Macmillan.
- QUAD (M.), 1608, *Fasciculus Geographicus*.
- REISCH (G.), 1504, *Maragarita Philosophica*.
- RESTIF DE LA BRETONNE (N. E.), 1781, *La Découverte australe par un homme volant, ou Le Dédale français, nouvelle très philosophique, suivie de la Lettre d'un singe*, imprimé à Leïpsick. En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1019190.texteImage> (consulté le 10/09/2021).
- RICHARD (D.) (éd.), 1844, *Œuvres morales de Plutarque*, Lefèvre éditeur.
- SAINT-EXUPERY de (A.) (réédition), 1999, *Le Petit Prince*, Gallimard.
- SCHEFER (C.), 1888, *les Voyages de Ludovico di Varthema*, Ernest Leroux.
- SCHÖNNER (J.), 1515, *Luculentissima quaeda[m] terrae totius descriptio: cu[m] multis vtilissimis cosmographiæ iniciis. Nouaq, & q[ue] ante fuit verior Europæ nostræ*.
- SCHÖNNER (J.), 1533, *Opusulum Geographicum*.

- SENEQUE LE JEUNE, Ier siècle, *Questions naturelles*, [en ligne] https://www.loebclassics.com/view/seneca_younger-natural_questions/1971/pb_LCL450.1.xml (consulté le 01/02/2021).
- SEVILLE de (I.), c. 630, *Etymologiae*. [en ligne] <https://www.thelatinlibrary.com/isidore/14.shtml> (consulté le 12/01/2021).
- SMEEKS (H.), 1708, *The Mighty Kingdom of Krinke Kesmes (non vidis)*.
- STALLARD (A. J.), 2016, *In the search of the Southern Continent*, Monash University.
- TALBOT (E.) (éd.), 1912, *Lucien de Samosate – œuvres complètes de Lucien de Samosate*, Hachette.
- TARDIEU (A.) (éd.), 1867, *Géographie de Strabon*, Librairie de J. Hachette.
- THORNDIKE (L.), 1949, *The Sphere of Sacrobosco and its Commentators*, University of Chicago Press.
- TYSSOT DE PATOT (S.), 1710-1714, *Voyages et Aventures de Jaques Massé*, chez Jacques l'aveugle. En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054634n> (consulté le 09/08/2021).
- VAIRASSE (D.), 1677-1679, *L'histoire des Sevarambes : peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelé la Terre Australe*, C. Barbin. En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84443z.r=.langFR> (consulté le 09/07/2021).
- VAUX (W.) (éd.), 1854, *The World Encompassed by Sir Francis Drake Being his next voyage to that to Nombre de Dios. Collated with an unpublished manuscript of Francis Fletcher, chaplain to the expedition*, The Hakluyt Society.
- VIGNAUD (H.), 1901, *La lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes pour l'ouest*, Ernest Leroux, pp. 261-280.
- VILLEMAIN (A-F.) (éd.), 1878, *La République de Cicéron*, Librairie académique.
- VILLENAVE (G. T.) (éd.), 1806, *Ovide – les Métamorphoses*, F. Gay.
- VISSCHER (F.), 1642, *Memoir touching the discovery of the South-Land*.
- VON WYTFLIET (C.), 1611, *Atlas du Nouveau monde : un supplément de la géographie de Ptolémée*, François Fabri. [en ligne] <http://www.manioc.org/patrimoine/MMC16003-1>.
- WAFER (L.), 1729 (réédition), *A new voyage and description of the isthmus of America*, James and John Knapton.
- WALDSEEMULLER (M.), 1507, *Cosmographiæ Introductio*.

- WIESER von (F.), FISCHER (J.), 1907, *The Cosmographiæ introductio of Martin Waldseemüller in facsimile, followed by the Four voyages of Amerigo Vespucci, with their translation into English / to which are added Waldseemüller's two world maps of 1507, with an introduction by Prof. Joseph Fischer, S.J., and Prof. Franz von Wieser*, United States Catholic Historical Society.
- YULE (H.) (éd.), 1914, *Cathay and the Way Thither: Being a of Medieval Notices of China*, Henry Yule, III, p. 44.
- ZEVORT (C.) (éd.) 1847, *Diogène de Laerte : Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité suivie de la vie de Plotin par Porphyre*, Charpentier, tome II.
- ZWEIG (S.), 2001 (réédition), *Magellan*, Grasset.

2) Sources secondaires

- ANTHIAUME (A.), 1916, *Cartes marines, constructions navales, voyages de découverte chez les Normands 1500-1650*, Ernest Dumont, Tome 1 et Tome 2.
- ATKINSON (G.), 1926 (réédition 2010), *La littérature géographique française de la Renaissance*, Slatkine Reprints.
- AUJAC (G.), 1970, *La sphéropée, ou la mécanique au service de la découverte du monde*, dans *Revue d'histoire des sciences*, 23-2, pp. 93-107.
- AUJAC (G.), mars 1999, *Les manuscrits de Ptolémée au XVème siècle*, dans le *CFC*, p. 27
- AUJAC (G.), 2012, *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe*, éditions du CTHS.
- BAERT (A.), 1999, *Le Paradis Terrestre, un mythe espagnol en Océanie*, l'Harmattan.
- BAERT (A.), 2009, *Luis Váez de Torres entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie*, en ligne : <http://ile-en-ile.org/luis-vaez-de-torres/#7> (consulté le 01/02/2021)
- BARRAULT (J.-M.), 2000, *Magellan – la terre est ronde*, Folio.
- BERTRAND (R.) (dir.), 2019, *L'exploration du monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Seuil.
- BERQUE (A.), 2016, *Écoumène: Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin.
- BESSE (J.-M.), 2019, *1503. Le « Nouveau Monde » d'Amerigo Vespucci*, dans - BERTRAND (R.) (dir.), *L'exploration du monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Seuil, pp. 156-159.
- BILLION (P.), 2013, *How did medieval cartographers work ?* dans le *CFC*, 216, pp. 33-45.
- BLAIS (H.), 2001, *Apprendre à dire l'espace : L'invention du triangle polynésien dans les récits de circumnavigation (1817-1845)*, dans *Génèses*, 45, pp. 91-113.

- BOPDA (A.), 2001, *De l'usage de fonds mythiques dans les remaniements territoriaux en Afrique et au Cameroun*, dans *Cahiers géographiques du Québec*, 126, pp. 451-478.
- BOQUET (Y.), 2018, *Géographes et géographies: De la connaissance de la terre à la compréhension des territoires*, Editions Universitaires de Dijon.
- BOULOUX (N.), 1993, *Les usages de la géographie à la cour des Plantagenêts dans la seconde moitié du XIIème siècle*, dans *Médiévales*, 24, pp. 131-148.
- BOULOUX (N.), 2008, *La géographie à la cour (Italie, XVème siècle)*, dans *Micrologus – I saperin elle corti*, XVI, pp. 171-187.
- BOULOUX (N.), 2014, *Orbis terrarum : représentation du monde habité dans l'Europe médiévale*, dans *Encyclopédie de l'humanisme méditerranéen*, <https://encyclopedie-humanisme.com/?Orbis-terrarum> [en ligne] (article consulté le 26/06/2019).
- BOULOUX (N.), 2017, *Comment penser les découvertes à la charnière des XVème-XVIème siècles : le monde vu par les Vénitiens*, dans COULON (D.), GADRAT-OUERFELLI (C.), *Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés*, Éditions de la Sorbonne, pp. 279-292.
- BOULOUX (N.), 2017, *Le statut des récits de voyage dans la géographie humaniste du XVème siècle*, dans *Le voyage au Moyen âge : description du monde et quête individuelle*, Presses Universitaires de Provence, pp. 47-65.
- BOULOUX (N.), novembre 2017, *Du nouveau sur la géographie de l'Ethiopie. Poggio Bracciolini, Biondo Flavio et le témoignage de l'ambassade éthiopienne au concile de Ferrare-Florence*, dans *Afriques*.
- BOURGOIN (J.), TAILLEMITE (E.), 2002, *L'expédition Baudin en Australie*, dans *Revue XYZ*, pp. 36-47.
- BRAUDEL (F.), 1979, *Le temps du monde. Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVème-XVIIIème siècle*, tome 3, Armand Colin.
- BROU (N.), 1980, *De l'Antichtone à l'Antarctique*, dans MACCHI (G.), *Cartes et figures de la terre*, Centre Georges Pompidou, pp. 136-147.
- BROU (N.), 1986, *La géographie de la Renaissance*, éditions du CTHS.
- BROTON (J.), 2013, *Une histoire du monde en 12 cartes*, Flammarion.
- BUCH (W. J. M.), 1936, *La Compagnie des Indes néerlandaises et l'Indochine*, dans *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 36, pp. 97-196.
- CARROUE (L.), 2018, *Atlas de la mondialisation*, Autrement.
- CASTRO de (X.) (éd), 2010, *Le voyage de Magellan (1519-1522). La relation d'Antonio Pigafetta et autres*, Chandeigne.

- CASTRO de (X.) (éd.), 2017, *Le voyage de Magellan 1519-1522 : la relation d'Antonio Pigafetta du premier tour du monde*, Chandeigne.
- CASTRO de (X.), DUVIOLS (J-P.), 2019, *Idées reçues sur les Grandes Découvertes*, Chandeigne.
- CLANCY (R.), 1995, *The mapping of Terra Australis*, Macquarie Park, N.S.W. : Universal Press.
- CLAVAL (P.), 2013, *Comment construit-on l'histoire de la géographie ?*, dans *Terra Brasilis (Nova série)*, 2, pp. 1-23.
- CLAVEL (M.), 1992, *Des espaces en utopie*, dans *Géographie et cultures*, 3, pp. 45-56.
- COLLINGRIDGE (G.), 1895, *The discovery of Australia : a critical, documentary and historic investigation concerning the priority of discovery in Australasia by Europeans before the arrival of Lieut. James Cook, in the "Endeavour", in the year 1770*, Hayes Brother.
- COLLOT (M.), 2011, *Pour une géographie littéraire*, dans *Fabula-Lht*, 8, [en ligne] <http://www.fabula.org/lht/8/collot.html> (consulté le 08/08/2021).
- CRAECKER-DUSSART de (C.), 2010, *La cartographie médiévale : d'importantes mises au point*, dans *Le Moyen Age*, 1, pp. 165-175.
- DARDEL (E.), 1952 (réédition 1990), *L'Homme et la terre*, Editions du CTHS.
- DARDEL (E.), CHOLLIER (A.) (éd.) 2014, *Ecrits d'un monde entier*, Héros-Limite
- DEBARBIEUX (B.), 2019, *Imaginaire géographique*, dans LEVY (J.) et LUSSAULT (M.) (dir.), 2019 (réédition), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, p. 534.
- DELUZ (C.), 1982, *Le paradis terrestre, image de l'Orient lointain dans quelques documents géographiques médiévaux*, dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Presses universitaires de Provence, pp. 143-161.
- DELUZ (C.), 1989, *Le livre de Jean de Mandeville (1356), plagiat ou écriture*, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 2, pp. 394-403.
- DESTOMBES (M.), 1964, *Mappemondes A. D. 1200-1500*, N. Israël.
- DIBIE (J.), CHATEL (G.), 1970, *Glossaire français de cartographie*, dans *CFC*, 46, pp. 132-249.
- DUCENE (J-C.), 2017, *Formes de l'océan indien dans la cartographie arabe*, dans VAGNON (E.), VALLET (E.) (éd.), *La fabrique de l'océan indien : cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVIème siècle)*, Editions de la Sorbonne, pp. 57-73.
- DUVIOLS (J-P.) (éd.), *Le nouveau monde (1504) : Les quatre voyages d'Amerigo Vespucci*, Chandeigne.

- EFSTATHIOU-LAVABRE (A.), 2009, *Richard Brome et la catharsis comique : théorie des semblables ou théorie des contraires ?*, dans *Études Epistémè*, 16, [en ligne] <https://journals.openedition.org/episteme/678> (consulté le 08/07/2021).
- EISLER (W.), 1995, *The furthest shore : images of Terra Australis from the Middle Ages to Captain Cook*, Cambridge.
- ELIADE (M.), 1991, *Aspects du mythe*, Folio.
- ELISSALDE (B.), 2004, *Antipode*, [en ligne] <https://hypergeo.eu/spip.php?article138> (consulté le 20/12/2020).
- EUZENNAT (M.), 1994, *Le périple d'Hannon*, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2, pp. 559-580.
- FAGNONI (E.), 2010, *Le tourisme, organisateur d'espaces*, dans *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, 130-10, pp. 201-2016.
- FAUSETT (D.), 1993, *Writing the New World. Imaginary Voyages and Utopias in the Great Southern Land*, Syracuse University Press.
- FEBVRE (L.), 1968, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, Albin Michel.
- FLINT (V. I.J.) (éd.), 1983, *Imago Mundi*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 49, p. 51.
- FORNASIERO (J.), WEST-SOOPY (J.), 2016, *Voyages et déplacements des savoirs. Les expéditions de Nicolas Baudin entre Révolution et Empire*, dans *Annales historiques de la Révolution française*, 385, pp. 23-46.
- FRANCO-SANCHEZ (F.), 2013, *Les deux chemins opposés de la cartographie arabo-islamique médiévale : la mappemonde « islamique » (« l'école d'al-Balḥī », Xe siècle) ou le monde en sa diversité (al-Šarīf al-Idrīsī, XII^e siècle)*, dans, COURCELLES (D.) (dir.), 2013, *Parcourir le monde : Voyages d'Orient*, Publications de l'École nationale des chartes, section 23, [en ligne] <https://books.openedition.org/enc/953?lang=fr>.
- FUMEY (G.), 2015, *Nos cartes imaginaires du monde*, dans *La Géographie – Terre des hommes : Utopies et géographies imaginaires*, 1558, pp. 10-13.
- FUMEY (G.), 2022, *Alexandre de Humboldt – L'eau et le feu*, Double ligne.
- GADRAT-OUERFELLI (C.), 2015, *Lire Marco Polo au Moyen Âge, Traduction, diffusion et réception du Devisement du monde*, Terrarum Orbis, Brepolis. (non vidis).
- GALLEGOS GABILONDO (S.), 2013-2014, « *Cecy n'est point une conjecture* » : coloniser les Antipodes (XVI^e-XVIII^e siècles), dans *Philonsorbonne*, 8, pp. 9-27.
- GALLOIS (L.), 1902, *Toscanelli et Christophe Colomb*, dans *Annales de Géographie*, 56, pp. 97-110.

- GAUTIER-DALCHE (P.), 1998, *La carte marine au moyen âge. Un état de la question*, dans *CFC*, pp. 24-29.
- GAUTIER-DALCHE (P.), 2008, *Les représentations de l'espace en Occident de l'Antiquité tardive au XVIème siècle*, dans *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques – Résumé des conférences et travaux*, 139, pp. 119-123.
- GAUTIER-DALCHE (P.), 2009, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IVe-XVIe siècle)*, Turnhout, 2009.
- GAYET (M.), 2006, *Alexandre de Humboldt – Le dernier savant universel*, Vuibert – Adapt.
- GIACOMOTTO-CHARRA (V.), 2008, *Le De principiis de Gemma Frisius et sa traduction par Claude de Boissière : édition critique*, dans DURIS (P.) (éd.), *Traduire la science hier et aujourd'hui*, MSHA, pp. 165-223.
- GINSBURGER (N.), 2018, *La Belle Époque d'un géographe colonial : Marcel Dubois, universitaire et figure publique, entre Affaire Dreyfus et Entente cordiale*, dans *Cybergeo: European Journal of Geography*, [en ligne] <https://journals.openedition.org/cybergeo/29138>.
- GLACKEN (C.), 2000, *Histoire de la pensée géographique*, Comité des travaux historiques et scientifiques, volume 1.
- GODELIER (M.), 2010, *L'Idéal et le matériel: Pensée, économies, sociétés*, Flammarion.
- GOULD (P.), BAILLY (A.), 1995, *Le pouvoir des cartes - Brian Harley et la cartographie*, Economica.
- GRATALOUP (C.), 2005, *L'identité de la carte*, dans *Communications*, 77, pp. 235-251.
- GRATALOUP (C.), 2011, *Représenter le monde*, la Documentation française.
- GRAY (A.) (éd.), 1937, *A New Voyage Round the World by William Dampier - with an introduction by Sir Albert Gray William Dampier*, A. and C. Black LTD. [en ligne] <https://gutenberg.net.au/ebooks05/0500461h.html#contents>.
- HAGUET (L.), 2011, *La carte a-t-elle horreur du vide ?*, dans *CFC*, 210, pp. 95-106.
- HALSALL (G.), 2007, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, Cambridge University Press.
- HAZARD (T.), 1935 (réédition 2014), *La crise de la conscience européenne*, Fayard.
- HERVE (R.), 1982, *Découverte fortuite de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande par des navigateurs portugais et espagnols entre 1521 et 1528*, Comité des travaux historique et scientifique.
- HIATT (A.), 2007, *The Map of Macrobius before 1100*, dans *Imago Mundi*, 59, pp. 149-176.
- HIATT (A.), 2008, *Terra incognita : Mapping the Antipodes before 1600*, British library.

- HIATT (A.), WORTHMAN (C.), *et al.*, 2012, *European Perceptions of Terra Australis*, Routledge.
- HOFMANN (C.), mars 1999, *L'enluminure des cartes et des atlas imprimés*, dans le *CFC*, 159 pp. 35-47.
- HOFFMANN (C.), RICHARD (H.), VAGNON (E.) (éd.), 2014, *L'âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde*, Librairie archéologique.
- HORNER (F.), 1987, *La reconnaissance française: l'expédition Baudin en Australie (1801-1803)*, l'Harmattan 2006 pour la traduction française. (*non vidis*)
- ICKOWICZ (P.), 2000, *Jean Roze et son Book of Hydrography (1542) au Chateau-Musée*, dans *Quiquengrogne*, 23, pp. 2-13.
- JACOB (C.), 1992, *L'Empire des cartes : approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Albin Michel.
- JOUANNA (A.), 2002, *La notion de Renaissance : réflexions sur un paradoxe historiographique*, dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 49, pp. 5-16.
- KADERKA (K.), 2017, *Cicéron, collectionnisme et connaissance de l'art grec*, dans *Fondation Maison des sciences de l'Homme*, 130.
- LANGLOIS (L.), 1922, *Étude sur deux cartes d'Oronce Fine de 1531 et 1536*, dans *Journal de la Société des américanistes*, 14-15, pp. 83-97.
- LECOQ (D.), 1987, *La mappemonde du Liber Floridus ou la vision du monde de Lambert de Saint-Omer*, dans *Imago Mundi*, 39, pp. 9-49.
- LECOQ (D.), CHAMBARD (A.), 1998, *Terre à découvrir, terres à parcourir: Exploration et connaissance du monde, XIIe-XIXe siècles*, l'Harmattan.
- LECOQUIERRE (B.), 2008, *Quand les géographes cherchaient leur chemin*, [en ligne] <https://visionscarto.net/quand-les-geographes-cherchaient-leur-chemin> (consulté le 07/07/2021)
- LECOQUIERRE (B.), 2008, *Parcourir la Terre : Le voyage de l'exploration au tourisme*, L'Harmattan.
- LE LAY (F.), 2016, *Notion à la une : représentation*, [en ligne] <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/notion-a-la-une-representation> (consulté le 22/11/2022).
- LESTRINGANT (F.), juin 2013, *La cosmographie universelle de Guillaume Le Testu (1556) : au croisement de la géographie savante et de la science nautique des portulans*, dans *CFC*, 216, pp. 91-107.

- LESTRINGANT (F.), 2015, *La cosmographie universelle de Guillaume Le Testu (1556), de l'Asie des merveilles aux nouveaux mondes en construction* [en ligne] <https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/311/files/2015/06/LESTRINGANT-Guillaume-Le-Testu.pdf> (consulté le 14/04/2020)
- LEVATHES (L.), 1995, *Les navigateurs de l'empire céleste : la Flotte impériale du Dragon : 1405-1433*, Filipacchi.
- LEVY (B.), 2014, *Géographie, mythe, conte, archétype : une introduction*, dans *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 154, pp. 5-17.
- LEVY (J.) et LUSSAULT (M.) (dir.), 2019 (réédition), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin.
- LEVY (J.), 2019 (réédition), *Géographie*, dans LEVY (J.) et LUSSAULT (M.) (dir.), 2019 (réédition), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, p. 436.
- LITALIEN (R.), 2009, *La guerre de Sept Ans : un conflit international*, dans *Cap-aux-Diamants*, 99, pp. 10-15.
- MANEUVRIER (C.), 2016, *Paulmier de Gonneville and Portugal: a Norman navigator in the first globalization*, dans *Revista de História da Sociedade e da Cultura*, 16, pp. 95-109.
- MARROU (H.-I.), 1977, *Décadence romaine ou antiquité tardive ?*, Le Seuil.
- MARTHE (E.), 1959, *La France et l'exploration polaire*, Nouvelles éditions latines.
- MC CYMONT (J. R.), 2017, *The theory of an antipodal southern continent during the sixteenth century*, Forgotten Books.
- MINGUET (H.) (éd.), 2001, *Jean-François de Lapérouse autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*, La Découverte.
- MOLLAT DU JOURDIN (M.), 1984, *Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle*, J.C Lattès.
- MOLLAT DU JOURDIN (M.), 2004, *Les cartes marines du XIIIème siècle au XVIIème siècles*, Nathan.
- MOREL (J.-P.), 2011, *Expéditions aux Terres Australes des Vaisseaux l'Aigle et la Marie commandés par M. Bouvet de Lozier en 1738-1739*, [en ligne] <http://www.pierre-poivre.fr/Base-doc-41-65.html> (consulté le 06/07/2021).
- MORETTI (G.), 1994, *Gli Antipodi : avventure letterarie di un mito scientifico*, Pratiche Editrice.
- MOSELEY (C. W. R. D.), 1981, *Behaim's globe and 'Mandeville's travels'*, dans *Imago Mundi*, 33, pp. 89-91.
- MOUREAU (F.), 2007, *Conclusion du séminaire : autour de quelques utopies australes*, [en ligne] <https://crlv.org/conference/conclusion-du-s%C3%A9minaire-autour-de-quelques-utopies-australes> (consulté le 14/07/2021).

- NEHER (A.), 1985, *L'inspiration messianique des Orhot Olam d'Abraham Farissol de Ferrare(1524)*, dans *La Rassegna Mensile di Israel*, pp. 185-194.
- NORDENSKIOLD (A-E.), 1973 (1^{ère} édition 1889), *Facsimile-atlas to the Early History of Cartography: With Reproductions of the Most Important Maps Printed in the XV and XVI Centuries*, Dover publications.
- PAQUOT (T.), 2019, *Utopie*, dans LEVY (J.) et LUSSAULT (M.) (dir.), 2019 (réédition), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, p. 1062.
- PEARSON (M.), 2005, *GREAT SOUTHERN LAND : The Maritime Exploration of Terra Australis*, The Australian government department of the environment and heritage.
- PEDECH (P.), 1976, *La géographie des grecs*, PUF.
- PELLETIER (M.), 2002, *Cartes, portraits et figures en France pendant la Renaissance*, dans *Cartographie de la France et du monde de la Renaissance au Siècle des lumières*, Édition de la Bibliothèque Nationale de France, [en ligne] <http://books.openedition.org/editionsbnf/1062> (consulté le 15/03/2021).
- PERRES (A.), 2015, *Critique et légitimation du voyage dans les utopies narratives, de Platon à Veiras*, dans BANDRY-SCUBBI (A.) (dir.) et VUILLEMIN (R.) (dir.), *Real and Imaginary Travels 16th-18th centuries*, Presses Universitaires de Strasbourg. [en ligne] <http://books.openedition.org/pus/5202> (consulté le 09/07/2021).
- PITTE (J-R.), 2015, *Éditorial*, dans *La Géographie – Terre des hommes : Utopies et géographies imaginaires*, 1558, p. 3.
- POHL (F.), 1950, *The Pesaro map 1505*, dans *Imago Mundi*, 7, pp. 82-83.
- POIGNET (J-F.), 1988, *Visions médiévales de l'axe du monde*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 205, pp. 25-55.
- RANGLES (G. W. L.), 2000, *Geography, Cartography and Nautical Science in the Renaissance: The Impact of the Great Discoveries*, Routledge.
- RAINAUD (A.), 1893, *Le Continent Austral : hypothèse et découverte*, Armand Collin.
- RACAULT (J-M.), 2016, *De l'idée de perfection comme élément définitionnel de l'utopie : Les utopies classiques et la nature humaine*, dans *Tropics*, pp. 215-232.
- ROBIC (M-C.), 2016, *Géographe de plein vent, géographe de cabinet*, [en ligne] <https://hypergeo.eu/geographe-de-plein-vent-geographe-de-cabinet/> (consulté le 07/05/2021)
- SANKEY (M.), 2013, *The Abbe Paulmier's Memoires and Early French Voyages in Search of Terra Australis*, dans John Westsooby (éd.), *Discovery and Empire: the French in the South Seas*, Adelaide: University of Adelaide Press, pp. 41-68.

- SHIRLEY (R. W.), 1993, *The mapping of the world early printed world maps, 1472-1700*, New Holland.
- SIMON (M.), 1972, *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, Arthaud.
- SURUN (I.), 2002, *La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique*, dans *L'espace géographique*, 31, pp. 131-144.
- TIBERGHIEU (G.), 2007, *Finis terrae : imaginaires et imaginations cartographiques*, Bayard.
- TUAN (Y-F.), 2001, *Space and place*, University of Minnesota Press.
- VAGNON (E.), 2003/1, *La réception de la Géographie de Ptolémée au XVème siècle*, dans *Hypothèse*, p.202.
- VAGNON (E.), décembre 2011, *Les rivages africains de l'océan indien : cartographies occidentales du XIVème au XVIème siècle*, dans *CFC*, pp. 63-78.
- VAGNON (E.), VALLET (E.) (éd.),2017, *La fabrique de l'océan indien : cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVIème siècle)*, Editions de la Sorbonne.
- VAN DUZER (C.), 2007, *Cartographic Invention: The Southern Continent on Vatican MS Urb. Lat. 274, Folios 73v74r (c.1530)*, dans *Imago Mundi*, 59,2, pp. 193-222.
- UNGER (R. W.), 2005-2006, *The Thorne map*, [en ligne]
https://www.brown.edu/Facilities/John_Carter_Brown_Library/exhibitions/cartographic/pages/unger.html (consulté le 15/10/2020)
- WILL (E.), 1998, *Historica Graeco-Hellenistica*, De Boccard, pp. 773-794.
- WOLDAN (E.), 1954, *A circular, copper-engraved, medieval world map*, dans *Imago Mundi*, 11, pp. 13-16.
- WOODWARD (D.), 2007, *Cartography and Renaissance : Continuity and change*, dans WOODWARD (D.), *Cartography in the European Renaissance*, University of Chicago Press, volume 3, partie 1, pp. 4-24.
- WRIGHT (J. K.), 1947, "*Terrae Incognitae*": *The Place of the Imagination in Geography*, dans *Annals of Association of American Geographers*, 37, pp. 1-15.

3) Sitographie

a) Sources cartographiques utilisées

- <https://antique-maps.lt>
- <https://archive.org>
- <http://blogs.histoireglobale.com/tag/decouvertes>
- <http://www.bl.uk>
- <https://books.google.fr>
- <https://collections.leventhalmap.org>
- <https://www.davidrumsey.com>
- <https://dpg.lib.berkeley.edu>
- <https://digi.vatlib.it>
- <https://www.ebay.fr>
- <http://www.ee.bilkent.edu.tr>
- <https://exhibits.stanford.edu>
- <http://expositions.bnf.fr/>
- <https://fr.wikipedia.org>
- <https://gallica.bnf.fr>
- <https://gdz.sub.uni-goettingen.de>
- <http://ile-en-ile.org>
- <https://jcb.lunaimaging.com>
- <https://www.lhistoire.fr>
- <https://library.princeton.edu>
- <https://www.loc.gov/>
- <http://www.myoldmaps.com/>
- <https://www.nas.gov.sg>

- <https://www.ub.uni-heidelberg.de/helios/digi/digilit.html>
- <https://www.raremaps.com>
- <https://www.sciencephoto.com>
- <https://sketchfab.com>
- <https://www.sl.nsw.gov.au>
- <https://uwm.edu/libraries/>

b) Sites internet divers

- *L'invention de la géographie*, [en ligne] <http://expositions.bnf.fr/ciel/arretsur/sciences/grec/7.htm> (consulté le 05/01/2021).

Le mythe du Continent Austral. Imaginaire et découverte de la Terre. Un mythe au service de la géographie moderne

Résumé : Ce présent travail traite de la construction de la géographie comme « science moderne ». Notre recherche s'intéresse plus particulièrement à la place de l'imaginaire dans la fabrication de la science géographique. La modernité signifie-t-elle absence d'imagination ? Pour répondre à cette interrogation, nous avons étudié le traitement accordé à un mythe géographique : le Continent Austral. Au travers de son histoire et de ses représentations, nous avons souhaité démontrer le rôle de l'imaginaire comme agent dans la construction de la géographie moderne.

The myth of the Southern Continent. Imagination and discovery of the Earth. A myth at the service of modern geography

Abstract : This present work is about the construction of geography as a "modern science". Our research focuses more particularly on the place of the imagination in the production of geographical science. Does modernity mean lack of imagination ? To answer this question, we studied the treatment given to a geographical myth: the Southern Continent. Through its history and its representations, we wanted to demonstrate the role of the imagination as an agent in the construction of modern geography.